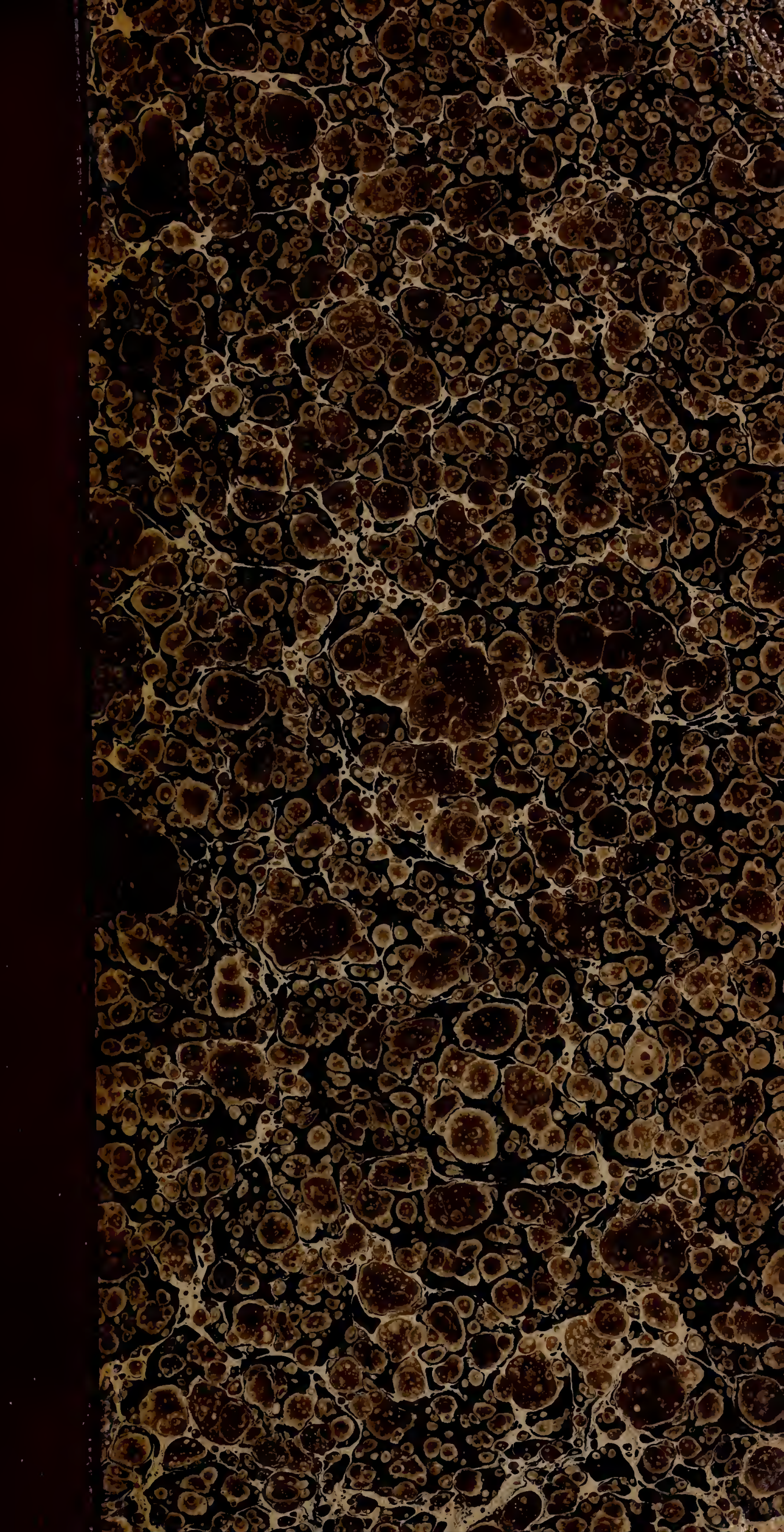
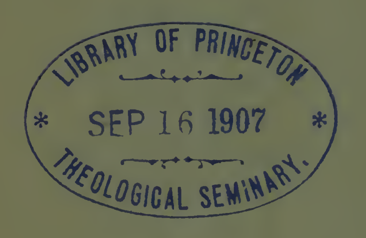



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.

671

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Paris — Imprimerie Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE.



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS,

A LA LIBRAIRIE PROTESTANTE,

RUE TRONCHET, 2.

1852

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Les missionnaires évangéliques français établis depuis vingt ans au sud de l'Afrique, n'ont pas attendu à aujourd'hui pour se recommander à l'affection et à l'estime de leurs compatriotes chrétiens et de leurs amis à l'étranger, non seulement par leur zèle et leur dévouement, mais encore par la sagesse et la prudence qu'ils n'ont cessé de déployer dans l'exercice de leur ministère de paix et d'amour. S'il avait pu manquer quelque chose à leurs titres à notre pleine et entière confiance, la pièce que M. Dyke a transmise à la suite de sa lettre, et qui est une protestation calme et généreuse contre le système suivi par le Gouvernement anglais à l'égard des Bassoutos, suffirait pour acquérir à ces chers frères notre attachement et notre respect. Ce document témoigne tout à la fois et de leur affection paternelle pour le peuple qu'ils évangélisent depuis vingt ans et de la modération de leurs sentiments. Pendant plusieurs années, ils ont souffert, sans se plaindre, des épreuves de leurs néophytes. Le moment est venu où leur conscience ne leur a plus permis de se taire et où ils ont dû parler.

Nous avons lieu de croire que l'attitude que nos chers frères ont prise dès l'origine des hostilités et les justes réclamations qu'ils ont cru devoir faire, n'ont peut-être pas été sans influence sur la résolution que le Gouvernement anglais a prise d'envoyer sur les lieux une commission d'enquête

chargée de faire un rapport sur les origines de la guerre. Depuis le 30 juin, jour du combat sanglant qui a eu lieu près de Mékuatling, jusqu'au 10 septembre, aucune attaque nouvelle n'avait été faite contre le pays des Bassoutos. Espérons que les commissaires royaux termineront à l'amiable des différends regrettables, et qu'ainsi le peuple des Bassoutos sera épargné et notre chère mission française préservée de la ruine. Si, comme tout semble le faire espérer, c'était là l'effet de la suspension des hostilités et de la nomination de la commission d'enquête, nous n'aurions pas prié en vain, et nos supplications ne seraient pas montées inefficaces au pied du trône de la grâce.

Nous devons ajouter qu'en réponse à la lettre qu'il lui avait adressée, et dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris a reçu de lord Grey une lettre dans laquelle le secrétaire des colonies, tout en annonçant l'interruption momentanée de la guerre entre les Anglais et les Bassoutos et la nomination de la commission d'enquête, témoigne du *grand intérêt que prend le Gouvernement de Sa Majesté britannique à tous les efforts bien dirigés pour convertir au christianisme et civiliser les indigènes barbares du sud de l'Afrique.*

Nous ferons précéder les extraits de la lettre de M. Dyke et la protestation des missionnaires français, d'un court passage d'une lettre particulière de M. Casalis sur le sujet délicat de la position des missionnaires en ces graves circonstances.

« Vous parlerai-je de nos tristes affaires politiques? Il le faut bien, car de quoi parler maintenant, et, d'ailleurs, pour nous c'est une question d'existence : *To be or not to be.* Mon beau-frère vient d'expédier un gros paquet où le Comité trouvera d'amples détails sur cette matière. Vous verrez que nous nous sommes enhardis à faire une protestation qui, si elle ne produit pas d'effet, ne manquera pas de faire du bruit. J'ai mis dans ce travail, dont les frères m'ont chargé, toute

la modération dont je suis capable, mais je n'ai pas caché la vérité. Depuis le dernier combat, où les forces du représentant colonial ont été complétement battues par les gens de Mékuatling, de Thaba-Bossiou et de Morija, nous n'avons plus eu de rapports avec les autorités anglaises. Il paraît qu'elles n'ont pas reculé devant l'idée d'apprendre aux Zoulahs de Natal le chemin du Lessouto. Un corps de 500 de ces guerriers, renommés par leur férocité, vient de se montrer avec 200 soldats sur les frontières de Moshesh. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Boers, au nom desquels le Gouvernement s'est immiscé dans les affaires du pays, refusent de porter les armes contre les Bassoutos, criant que leurs consciences s'y opposent. On dit qu'une commission va venir s'enquérir de tout ceci. Pour ma part, je ne me confie qu'au Seigneur ; il veillera sur son œuvre et mettra fin à nos angoisses.

« Je dis angoisses, et ce terme n'exprime que bien faiblement ce que nous éprouvons. Nos temples à demi déserts, nos chants pieux remplacés par le morne silence de la défiance, les jeunes gens de nos écoles qui promettaient le plus passant tout leur temps dans des camps d'observation, ou galopant çà et là le fusil sur l'épaule, que de ruines à réparer lorsque la paix nous sera rendue ! Qui nous eût dit, lorsque nous découvrions le pays des Bassoutos, il y aura tantôt vingt ans, qu'on oserait disputer à ce pauvre peuple les montagnes qu'il a tant de fois arrosées de ses sueurs et de son sang, et qu'on le ferait au nom de la civilisation et de la justice ! « Vous êtes « civilisés, me disait un jour Moshesh, mais il se commet plus « de meurtres chez vous que chez nous. Vous ne volez pas « de bétail, il est vrai, mais vous volez des pays entiers, et « vous enverriez, si vous le pouviez, paître nos troupeaux « dans les nuages. » Il y a beaucoup de générosité et de philanthropie chez nos voisins, mais il leur faut des colonies, et les colons une fois lancés, comment les arrêter ? »

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Lettre de M. DYKE, *sous la date du* 18 *juillet* 1851.

Visite à Mékuatling. — Aspect actuel de cette station. — Origine de la guerre. — Défiances et ressentiments des indigènes. — Entrevue avec le major Warden. — La station de Platberg. — Funestes effets des troubles. — Manifeste des missionnaires français.

Messieurs et chers frères en J.-C. notre Seigneur,

Plus d'une fois, en vous écrivant, il m'est arrivé de vous parler de la station de Mékuatling, du bonheur que j'éprouvais lorsque je pouvais y passer quelques jours, et des succès que l'Evangile avait remportés parmi ses habitants. J'appelais alors ce lieu *un séjour de paix*, une *heureuse station*, et à cette époque aussi ces expressions étaient parfaitement justes. Aujourd'hui j'ai encore à vous entretenir de Mékuatling, mais sans pouvoir, hélas ! parler encore de paix et de bonheur. Dans une visite que je viens de faire à nos chers amis, M. et Mme Daumas, nous avons, au contraire, eu à gémir profondément ensemble sur les tristes ravages occasionnés par la guerre dans ces lieux autrefois si bénis.

C'est au sud-est de la station, à deux lieues de distance environ, que s'est donnée la bataille du 30 juin dernier. Au moment où je passai sur cet affreux champ de carnage, plus de deux cents cadavres, la plupart Barolongs, y offraient un riche festin à la voracité des oiseaux de proie. Vous savez déjà que ce combat a tourné au désavantage du résident anglais, le major Warden, et des forces qu'il avait conduites contre les Bassoutos et les Bataoungs, sous le prétexte de les châtier de leurs agressions sur le territoire des alliés de la colonie. Après cette perte considérable, le résident s'est retiré précipitamment sur Bloem-Fountain, capitale de la Souveraineté, et s'y occupe activement à rassembler de nouvelles

forces pour tenter une nouvelle expédition contre Moshesh et Molitsané.

Malgré la victoire remportée par leurs compatriotes, les habitants de Mékuatling ne se font pas illusion; ils s'attendent à être attaqués de nouveau, avec plus de succès peut-être que la première fois, et ils parlent en conséquence de se réfugier dans les monts Maloutis. Il y a tout lieu de craindre qu'ils ne mettent prochainement ce projet à exécution, et qu'ainsi notre frère Daumas et sa famille ne restent seuls sur la station, exposés à se voir pillés par les Mantaetis et les autres tribus qui se sont rangées sous le drapeau du Gouvernement.

Il serait facile mais trop long de rechercher ici toutes les causes qui ont produit ces douloureux changements dans l'état du pays. Je sais d'ailleurs que nos frères vous les ont déjà exposées; permettez-moi donc d'être bref dans ce que je crois devoir vous en dire encore.

Lorsque le gouverneur sir Harry Smith eut proclamé la souveraineté de la reine d'Angleterre sur ce côté du fleuve Orange, il décida que les affaires internationales des diverses tribus seraient sous la direction de magistrats nommés par le Haut Commissaire. Ce serait, à ce que l'on disait, un moyen assuré de faire cesser les guerres, en ramenant tous les sujets de contestation par-devant les autorités anglaises, qui décideraient en dernier ressort. Et assurément c'était un admirable plan; seulement il aurait fallu qu'il fût praticable et qu'une justice égale pour tous présidât à son exécution. Il aurait de plus exigé la présence continuelle d'une force armée capable de faire respecter le juge et en même temps d'assurer son indépendance. Mais cette organisation aurait nécessité des dépenses considérables que la Souveraineté n'était pas capable de supporter, et auxquelles la colonie du Cap et le Gouvernement de la Métropole ont refusé de participer. Malgré ces difficultés, le Haut Commissaire était plein d'es-

poir ; il s'applaudissait de son système, et comptait que pour réduire les tribus à l'obéissance, le *prestige de son nom* équivaudrait à un *régiment de soldats.*

Cependant des contestations continuèrent à s'élever. En octobre 1848 (sept ou huit mois après la proclamation de la Souveraineté), les Bassoutos, se regardant comme lésés par les Mantaetis, fondirent à l'improviste sur eux et leur enlevèrent une grande quantité de bétail. Cette agression enfanta des représailles ; mais l'initiative prise par Moshesh dans cette circonstance alarma les autorités anglaises, en leur prouvant que les indigènes se regardaient encore comme libres d'agir en tribus indépendantes. Aussi fut-il dès ce moment décidé que « la puissance de Moshesh et celle de Molitsané, son allié, seraient brisées, » et que l'on y travaillerait, autant que possible, non pas au moyen de troupes disciplinées, mais en armant *les natifs contre les natifs.* Et dès ce moment aussi cessa toute espèce d'impartialité. Ceux des natifs qui se déclarèrent pour le Gouvernement s'attendaient à être favorisés, le demandèrent hautement, *et le furent en effet au détriment des autres.* Les Bassoutos eurent bientôt lieu de s'en apercevoir, et ainsi commença de s'ébranler la confiance qu'ils avaient eue d'abord dans la justice des Anglais.

Le Haut Commissaire ordonna que le bétail enlevé aux Mantaetis leur fût rendu. Moshesh, désireux de garder la paix au prix de toutes les concessions raisonnables, se soumit à cette sentence. Molitsané, qui avait aussi ravi quelques troupeaux à la même tribu, suivit cet exemple, mais les Mantaetis réclamèrent plus de têtes de bétail qu'il n'en avait rendu. Une nouvelle dispute s'ensuivit. Sékonyella, le chef des Mantaetis, joignant ses forces à celles des Korannas de Gert Taaibosch, attaqua Mékuatling en juillet 1849, détruisit la ville de Molitsané et tua une cinquantaine de ses gens. Appelé à intervenir pour apaiser ces différends, le résident anglais, au lieu de demander aux agresseurs compte de la violence de leurs

procédés, si contraires à ses instructions antérieures, ne fit en réalité que les couvrir de son approbation. Il en résulta que les yeux des Bassoutos s'ouvrirent encore mieux sur ses intentions. Il leur fut dès lors prouvé que le Gouvernement *s'était ligué avec leurs ennemis, et ne pouvait plus être considéré comme un arbitre impartial.*

Du mois d'août 1849 au mois correspondant de 1850, la paix fut encore troublée par quelques incidents moins graves, que je passe sous silence ; mais à cette dernière époque, les fils de Molitsané, prenant prétexte de quelques déprédations exercées à leur détriment par les Fingous de la station d'Umpukani (1), se jetèrent sur eux, en tuèrent une vingtaine, enlevèrent leur bétail et détruisirent leur village. Les Fingous, qui avaient pris le parti du Gouvernement, en appelèrent au résident britannique. Celui-ci armant à la hâte une troupe, composée principalement d'indigènes, marcha contre Mékuatling, et là, sans donner à Molitsané le moindre avertissement, et sans lui demander d'explication, il se précipita sur les Bataoungs, le 20 septembre, tua quinze personnes et enleva trois mille têtes de bétail.

Au nombre des indigènes employés dans cette expédition par le major Warden, se trouvaient les gens de Moroke, chef barolong, qui avait vécu longtemps dans le voisinage des Bassoutos et des Bataoungs dans une parfaite harmonie avec eux, mais qui se crut sans doute, dans cette occasion, forcé de prendre contre eux le parti du Gouvernement. Il devait lui en coûter cher. Sa présence dans les rangs de leurs ennemis enflamma la colère des Bassoutos; ils se jetèrent sur le bétail des Barolongs, et pendant que le major Warden emmenait les troupeaux de Molitsané, ses alliés perdaient les leurs dans une proportion beaucoup plus considérable. Ainsi les deux

(1) Appelée quelquefois *Tlotloloane.*

partis reprirent en triomphe le chemin de leurs quartiers. Les troupes du Gouvernement rentrèrent à Bloem-Fountain sans chercher à recouvrer le butin fait par les Bassoutos; mais bientôt après Moshesh et Molitsané reçurent du major l'ordre de restituer ce qu'ils avaient pris sur les Barolongs, après avoir inutilement demandé une enquête que le major refusa. Moshesh, toujours envieux de conserver la paix, ordonna à ses sujets de se soumettre, et en quelques mois plus de deux mille têtes de bétail furent rendues aux Barolongs; mais comme on en réclamait quatre mille, cette restitution ne mit pas fin au débat et les deux mille têtes recouvrées ne furent acceptées qu'à titre d'à-compte.

Sur ces entrefaites, la guerre des Cafres éclata et vint distraire l'attention du résident anglais, en l'attirant sur les frontières de la Souveraineté qui touchent à la Cafrerie. Jugeant qu'une diversion opérée sur ce point favoriserait les manœuvres des troupes de la colonie du côté de Graham-Town, il arma un parti de Boers et de natifs et se mit en marche contre quelques Tamboukis fixés sur le fleuve Orange. Ces gens, qui s'étaient mis *sous la protection de Moshesh*, ne paraissaient avoir pris aucune part aux démêlés de leur tribu avec la colonie, mais le major avait décidé qu'ils seraient chassés. Pour en venir plus facilement à bout, il utilisa les services de Pushuli, propre frère de Moshesh, et cela sans demander le consentement du chef principal. Les Tamboukis vaincus bientôt, grâce à la ruse et à la cruauté déployées dans cette occasion par Pushuli, se regardèrent comme trahis par Moshesh et en conçurent contre les Bassoutos un profond ressentiment qui aurait pu avoir pour ceux-ci les conséquences les plus funestes. Moshesh, à force de prudence, parvint à les prévenir, mais la conduite du major Warden dans toute cette affaire, et surtout l'adresse qu'il avait mise à détacher Pushuli de l'obéissance due à son chef supérieur, firent naître dans l'esprit des Bassoutos une défiance toujours plus amère. Ils restèrent dès

ce moment bien convaincus qu'il y avait *un parti pris de les ruiner.*

Dès ce moment aussi les Boers qui, comme je l'ai dit, avaient pris part à cette expédition contre les Tamboukis, devinrent à leur tour suspects aux Bassoutos. Regardés jusqu'alors comme en dehors des partis, ils avaient vu leurs propriétés assez généralement respectées, mais une fois rangés parmi les ennemis de la tribu, les choses changèrent de face. Durant les mois d'avril et de mai, un nombre assez considérable de chevaux et de têtes de bétail leur fut enlevé, mais, il faut le dire, *contre les ordres bien positifs de Moshesh*, qui leur fit toujours et autant que possible restituer ce qu'ils avaient perdu.

Revenons maintenant à Mékuatling. Après la restitution du butin fait sur les Barolongs en février, ce district resta comparativement paisible jusque vers la fin d'avril. Mais alors le bruit se répandit que les Koranas, sous la conduite de Gert Taaibosch, préparait une nouvelle expédition contre Molitsané, et le 8 mai suivant l'attaque projetée se réalisa.

(Ici M. Dyke entre dans le récit des événements qui précédèrent la bataille du 30 juin et de cette bataille elle-même. Nous supprimons cette partie de sa lettre qui serait une répétition des détails donnés déjà par Mme Daumas, dans notre dernière livraison. On ne sera cependant pas fâché d'apprendre de l'un des acteurs mêmes quelques détails sur la nature de l'entrevue qu'eurent avec le major Warden MM. Casalis et Dyke, peu de jours avant la bataille. Voici comment M. Dyke la raconte.)

Le 22 juin, Moshesh reçut du résident l'avis qu'il lui accorderait une entrevue à Platberg. Ce chef ne jugea pas prudent de s'exposer sans défense au milieu d'un camp rempli d'hommes hostiles à sa tribu et à lui-même. En conséquence, il déclina l'invitation du major. Alors le frère Casalis et moi, jugeant qu'une crise prochaine était inévitable, nous partîmes

pour Platberg. Admis en présence du major Warden, nous lui expliquâmes notre position de missionnaires, en ajoutant qu'à ce titre nous n'avions reçu de Moshesh aucune mission qui nous donnât le droit d'intervenir, mais que, voyant la guerre prête à éclater, nous avions cru remplir un devoir en faisant une tentative pour amener un arrangement à l'amiable. Le résident répondit que, pour sa part, il ne voyait pas d'autre moyen d'arranger les affaires que l'emploi de la force. Nous lui représentâmes que les effets d'une guerre seraient inévitablement de semer pour longtemps les alarmes et la ruine dans la Souveraineté, puisque, à supposer que les forces du Gouvernement remportassent de grands avantages, on devait s'attendre à voir les natifs se retirer dans leurs montagnes et répandre de là la terreur et les ravages dans les fermes isolées des colons. Toutes ces représentations ne produisirent aucune impression sur le major. Il nous accusa de nous enorgueillir du pouvoir de *notre* chef et ajouta que, quant à lui (major Warden), il était bien décidé à rejeter Moshesh dans les Maloutis et à l'y tenir enfermé pendant deux ans, à moins que les sujets et les alliés de l'Angleterre ne fussent pleinement dédommagés des pertes qu'ils avaient encourues. Il réclamait pour cet objet cinq mille têtes de bétail et quelques centaines de chevaux. Ces prétentions nous paraissant très exagérées, nous demandâmes qu'une commission fût chargée de faire une estimation plus exacte, ajoutant qu'une pareille demande, faite à Moshesh sans preuves à l'appui, serait certainement considérée comme une déclaration de guerre. Mais cette proposition fut rejetée et le major déclara qu'il ne se contenterait pas d'un chiffre moindre que celui qu'il venait d'indiquer. Après quelques autres propos, nous parlâmes à M. Warden de Molitsané et le priâmes de fournir à ce chef l'occasion de lui expliquer les motifs de l'attaque qu'il avait dirigée contre les Barolongs; mais sur ce sujet le résident refusa de nous entendre, et s'écria : « Quant à Molitsané, je le regarde dès à

présent comme rayé de la liste des chefs, car je suis décidé à le *déraciner* du pays. »

En résumé, tout ce que nous gagnâmes dans cette visite fut un sursis de deux jours et la promesse que le major se rendrait à quelque distance de son camp, accompagné d'un petit nombre d'hommes, pour y avoir une entrevüe avec Moshesh. Lorsqu'à notre retour nous fîmes part au chef de cette promesse, il parut disposé à s'en prévaloir pour essayer encore de conserver la paix. Malheureusement, avant que nous eussions eu le temps de donner une réponse au résident, un engagement accidentel avait eu lieu entre un parti de Bassoutos et quelques alliés du Gouvernement. Le 27 juin, les forces anglaises quittèrent Platberg pour s'avancer contre Molitsané, et, au lieu de l'entrevue projetée, Moshesh reçut une lettre dans laquelle le major lui demandait, non plus cinq mille mais six mille têtes de bétail et trois cents chevaux, le tout à livrer avant le 4 juillet! A ces conditions, aucun arrangement n'était possible. Les hostilités s'engagèrent, et le 30 eut lieu la bataille sanglante qui se termina par la retraite des troupes du Gouvernement sur Bloem-Fountain.....

C'est sur ce champ de carnage que je me trouvais, il y a quelques jours, le cœur plein de tristesse à la pensée qu'avec des procédés plus conciliants et plus doux de la part des autorités britanniques, tant de sang versé aurait pu ne pas l'être. Maintenant les indigènes ont appris à connaître leur force. C'était la première fois que les Bassoutos se trouvaient en face de troupes régulières, et la victoire qu'ils ont obtenue leur inspirera du courage pour se préparer à d'autres combats. Quoi qu'il en soit, une affreuse confusion règne dans le pays, que pillent et ravagent en tous sens des troupes de maraudeurs, la plupart Barolongs. La station wesleyenne de Platberg n'est plus occupée que par la famille du missionnaire et par quelques marchands. Les Bastaards qui l'habitent s'étaient, avant la bataille, réunis aux troupes du major, et avaient

transporté du côté de Bloem-Fountain tout ce qu'ils avaient pu enlever de leurs biens. Maintenant ils n'osent plus retourner daus leurs maisons, et restent à errer de côté et d'autre sans abri et presque sans nourriture. Moshesh fait tous ses efforts, je suis heureux de pouvoir le dire, pour protéger la famille missionnaire et empêcher que la ville ne soit détruite. Quant à M. Giddy, le missionnaire, il reste ferme à son poste, comptant sur des jours meilleurs et s'y préparant d'une manière active en imprimant des livres pour les indigènes.

De leur côté, les Barolongs déplorent avec amertume la perte d'hommes qu'ils ont faite. Cette perte est, en effet, très considérable pour eux, car leur tribu comparée à celle des Bassoutos est bien faible, et ils se voient maintenant exposés, à peu près sans défense, à de terribles représailles. Il est probable qu'avant peu ces pauvres gens seront obligés d'abandonner leur ville de Thaba-Onchou et de se réfugier dans les environs de Bloem-Fountain.

Maintenant, si le Gouvernement veut conserver la Souveraineté, il faut, ou bien qu'il prenne de vigoureuses mesures pour réprimer les Bassoutos et les Bataoungs, et se préparer alors à une vive résistance et à d'immenses frais, ou bien qu'il ait recours à la nomination d'une commission d'enquête. J'ai la ferme conviction que Moshesh est disposé à faire des sacrifices pour obtenir la paix, et que si ses différends avec le gouvernement local devenaient l'objet d'une investigation impartiale confiée à des commissaires nommés par le Gouvernement de la métropole, l'ordre et la bonne harmonie pourraient encore être rétablis dans le pays. Il est vrai que les naturels ont conçu un profond ressentiment contre les autorités britanniques (mais non contre les colons ou fermiers), surtout en raison de ce qu'elles ont armé d'autres tribus contre eux et ont favorisé ces tribus à leurs dépens. Il est vrai encore qu'à ce grief vient s'ajouter, chez les Bassoutos, celui d'avoir été *injustement dépouillés d'une portion très précieuse*

du pays de leurs pères, territoire que Moshesh a été forcé, *par intimidation*, de céder par un acte signé, non comme châtiment à lui infligé pour quelque méfait, mais parce qu'on supposait que des sujets britanniques en auraient besoin ! Mais, malgré tous ces obstacles, il y a lieu d'espérer que des procédés conciliants aboutiraient encore à nous rendre la tranquillité. Les Bassoutos peuvent avoir eu des torts ; qu'on les leur montre avec douceur, et le mal, quelque grave qu'il soit, pourra trouver encore son remède.

En attendant, toutes nos stations souffrent cruellement de cet état de choses. Nos travaux deviennent de plus en plus pénibles, et nos cœurs ne sont plus réjouis, comme autrefois, par la vue des triomphes remportés au nom de Jésus. Semblables à la petite troupe de Gédéon, nous sommes las, mais pourtant, je l'espère, prêts à poursuivre encore l'ennemi (Juges VIII, 4).

Telle est, Messieurs, la situation de ce pays. J'ai essayé de vous en faire comprendre aujourd'hui les principales causes, parce qu'il n'est pas possible de savoir les conséquences que ces événements peuvent avoir pour notre œuvre. Les frères fixés dans ces contrées se sont cru obligés, pour la décharge de leur conscience, de faire entendre leur voix, et, dans l'espoir de contribuer à un arrangement paisible des affaires, ils ont rédigé la pièce que je vous envoie à la suite de ces lignes. Il est probable que ce document sera publié dans la colonie.

Veuillez continuer à prier pour nous, et recevez, etc.

H. Moore Dyke.



Précis des circonstances qui ont amené l'état de choses actuel dans le pays des Bassoutos.

Les missionnaires français fixés dans le pays des Bassoutos, après avoir vu près de la station de Mékuatling une affreuse scène de carnage, sentent qu'il est de leur devoir de protester contre les causes qui ont changé en théâtre d'agitations et de guerres, le champ de leurs travaux, jadis si paisible et si heureux.

Jusqu'à présent, ils s'étaient abstenus d'exprimer publiquement leurs sentiments sur ces différends politiques et n'avaient fait qu'essayer d'empêcher les maux qu'ils prévoyaient, en les signalant aux hommes revêtus du pouvoir, soit par correspondance, soit dans des entretiens privés. Cette marche leur était tracée par la position délicate qui résultait de leur qualité d'étrangers. Accueillis comme ils l'ont été dans un pays dépendant de la Grande-Bretagne, tout leur faisait un devoir d'user de discrétion et de se montrer pleins de bon vouloir envers tous ; ils le devaient, non seulement par respect pour les convenances *(by gentlemanly feeling)*, mais encore pour obéir aux inspirations de la reconnaissance et aux principes sacrés de la charité chrétienne.

Mais il y a des moments où ni des considérations de ce genre, ni aucune ligne de conduite tracée à l'avance, ne peuvent empêcher le cœur humain de se soulager en poussant une exclamation de détresse ou un cri d'horreur. Si, pendant que des volées de vautours planent sur l'une de leurs stations pour y dévorer les victimes de la guerre, les missionnaires français gardaient le silence, n'est-ce pas avec raison qu'on les accuserait d'insensibilité quant aux malheurs déjà réalisés, et d'indifférence quant à ceux qui peuvent s'accomplir encore ?

Le 30 juin dernier, un corps armé considérable, composé

de Barolongs sous la conduite du chef Moroke, de Koranas, soumis à l'autorité de Gert Taaibosch, de divers autres alliés, d'un détachement de Boers, de quelques carabiniers à cheval du Cap, et d'une compagnie de soldats anglais, traînant avec elle deux canons, a fait une attaque simultanée sur les Bataoungs soumis au chef Molitsané et sur les Baramokhele, sujets de Moshesh, auprès de la station de Mékuatling. Au premier choc, les Baramokhele eurent le dessous, et tout leur bétail tomba entre les mains des Barolongs et des Koranas; mais, bientôt après, une nombreuse troupe de guerriers, conduite par le fils aîné de Moshesh, arriva sur le lieu du combat, reprit le bétail enlevé et tailla en pièces un grand nombre des Barolongs et des Koranas qui avaient essayé de lui résister. Ce dernier engagement eut lieu sur le sommet d'une montagne bordée de rochers perpendiculaires. Les Bassoutos, après avoir tué un grand nombre de leurs adversaires sur le plateau, poussèrent les autres vers le bord de ces précipices. Là, une lutte désespérée s'engagea. La sagaie, la hache d'armes et le fusil firent d'affreux ravages dans les rangs des Barolongs et des Koranas, qui combattirent bravement. Ceux qui ne tombèrent pas sous le coup de ces armes furent précipités dans l'affreux abîme béant autour d'eux. Au même moment l'artillerie, qu'appuyaient les carabiniers du Cap et un corps considérable de naturels, fut repoussée par Moshesh et obligée de se retirer en grande confusion vers son camp. Le lendemain matin, le résident britannique commença son mouvement de retraite du côté de Thaba-Onchou. Un respectable colon anglais, fixé sur la station, s'imposa le devoir pénible de parcourir le champ de bataille pour porter, s'il y avait lieu, quelques secours aux blessés. Il compta, à l'endroit où les Bassoutos avaient combattu, cent quarante-sept cadavres appartenant tous à leurs ennemis, non compris ceux qu'avaient engloutis les précipices où il ne put pas pénétrer. De plus, un bon nombre de Barolongs avaient péri dans l'endroit où

avaient combattu Molitsané et ses Bataoungs. La perte du parti victorieux a été comparativement insignifiante; elle ne se montait qu'à seize hommes tués.

Il n'entre point dans nos intentions de discuter le mérite de l'attaque faite sur ce point par les troupes du Gouvernement. Elle a été, selon nous, le fruit de cette série de disputes internationales, de ces combats sans cesse renaissants et de ces déprédations réciproques qui ont agité cette partie de l'Afrique du sud depuis que la Souveraineté a été proclamée. Qu'il nous soit permis de comparer cet état de choses à celui que présentait le pays avant cette proclamation. Plusieurs d'entre nous l'ont habité depuis 1833 et peuvent rendre ainsi témoignage de ce qu'ils ont vu. Durant un grand nombre d'années, les différentes tribus établies dans cette contrée jouissaient de l'estime de leurs voisins, que leur avaient méritée l'honnêteté et la tranquillité générale de leurs habitudes. Si quelques différends accidentels s'élevaient de temps en temps parmi eux, ils s'effaçaient bientôt devant les conseils fraternels des hommes qui parlaient au nom du Dieu de paix. A cette époque, le pays des Bassoutos fournissait chaque année à la colonie plus de 500 travailleurs, qui trouvaient toujours facilement de l'ouvrage, parce que leur réputation d'honnêteté et de fidélité inspirait la confiance. Alors aussi, le chef des Bassoutos priait le gouverneur de la colonie de l'aider à formuler un petit code de lois qui fût en harmonie avec la condition sociale de sa tribu. Ce même homme, en 1845, au moment où la guerre des Cafres éclatait avec fureur, fit avec les Tamboukis un traité destiné à les détacher de la tribu de Gaika, et par conséquent à servir la cause du Gouvernement. La tribu tout entière se confiait alors si complétement aux autorités coloniales, qu'elle en négligea ses exercices militaires, dans la pensée que la guerre avait cessé pour toujours, et que toutes les querelles qui pourraient s'élever encore seraient arrangées suivant les lois émanées du Dieu proclamé par

l'Angleterre. Cette confiance fut portée à un tel degré qu'elle éveilla l'attention d'un grand nombre de personnes, et nous nous souvenons encore d'avoir entendu quelqu'un faire ironiquement la remarque que les missionnaires français devaient être des quakers, attendu que les gens placés sous leur conduite spirituelle portaient partout, non plus des armes, mais un petit sac contenant des portions de la sainte Ecriture. Nous en appelons au témoignage des Boers émigrants, qui ont vécu de longues années en paix parmi les Bassoutos. Qu'on leur demande quel souvenir ils ont conservé de ces jours, et à présent même, en dépit des pertes que quelques-uns d'entre eux ont éprouvées durant ces derniers troubles, qu'on leur demande ce qu'ils pensent encore du chef Moshesh et de sa conduite à leur égard !

Et qu'on n'attribue pas les déplorables changements survenus dans les dispositions des indigènes, à leur amour inné pour le pillage, car si ce mauvais penchant, fruit du paganisme, existait avant que la domination britannique se fût étendue sur le pays, dans un grand nombre de cas, il disparaissait devant l'influence d'une juste répression morale. Ce serait, de notre part, montrer bien peu de respect pour le glorieux Evangile de Christ, que de regarder les nations privées encore de ce don céleste comme capables de parvenir à des notions très élevées de justice et de moralité. Mais les tribus dont il s'agit ici commençaient à sentir le besoin de ces notions et s'attendaient à les trouver, non seulement dans la Bible, mais encore dans la conduite des nations qui professent la religion de la Bible. De là la promptitude avec laquelle elles acceptèrent l'espèce de protectorat qui leur fut imposé au nom de S. M. la Reine. Sachant parfaitement bien qu'elles n'avaient pas été conquises et qu'elles n'avaient, dans leurs relations avec la race blanche, rien fait qui pût les priver de leurs droits naturels et nationaux, il ne leur vint pas à l'esprit, ni à nous non plus, que les mesures du Gouvernement pussent jamais être

autre chose que des mesures paternelles ; elles crurent se soumettre à une suprématie morale et non à une domination physique. De cruels mécomptes sont venus les éclairer et ont enfanté les défiances, la haine, puis comme conséquence, un lamentable retour aux idées et aux coutumes barbares de leurs pères.

Nous croyons qu'il serait difficile de justifier le peu de compte que l'on a tenu des droits, de l'histoire, des habitudes diverses, de la position relative et des besoins particuliers de la population indigène. C'est ce qui a conduit les natifs à soupçonner le Gouvernement de vouloir *diviser pour régner*. Les querelles relatives à la possession du sol ou du bétail auraient pu être arrangées à l'amiable par des commissions composées d'hommes résolus à écouter avec patience les parties intéressées et à prendre des mesures, peu en harmonie peut-être avec les hauteurs de la diplomatie moderne, mais qui auraient suffi pour maintenir la tranquillité, premier but qu'il y eût à se proposer. En peu d'années ensuite, les besoins toujours croissants de la civilisation, joints à la confiance qu'aurait enfantée un régime paternel, auraient permis d'adopter des règles de gouvernement mieux définies. Au lieu de cela, les indigènes ont été traités comme si leur histoire avait commencé le jour où Bloem-Fountain a été fondé.

Droits naturels, souffrances passées, engagements pris, traités conclus, relations de suzeraineté, rapports de parenté, liens de famille, tout a été méconnu et méprisé. Moshesh, qui représente les intérêts de nombreux milliers d'âmes et le seul chef de la contrée qui puisse dire : « Moi et mes ancêtres nous sommes nés ici, » a été mis sur la même ligne que des chefs inférieurs auxquels il a permis l'entrée du pays et dont deux ne commandent qu'à quelques centaines d'hommes.

Ce qui a rendu plus funeste encore cette étrange manière de gouverner, a été d'armer les tribus les unes contre les autres. Des troupes anglaises, postées dans la Souveraineté, au-

raient pu imposer du respect, tandis qu'en voulant se faire obéir au moyen d'alliés barbares, on n'a réussi qu'à faire naître des ressentiments et de la haine. Un chef qui paraîtrait très volontiers en présence du résident britannique se sent enflammé d'indignation lorsqu'il trouve ce magistrat entouré d'hommes avec lesquels il a lui-même été autrefois en guerre, et qui triomphent de le voir humilié ou s'enorgueillissent de la faveur qu'ils doivent à leur titre d'alliés du Gouvernement. Puis, quand vient le moment d'agir, peut-on supposer que ces alliés se contenteront d'exécuter les plans du résident et qu'ils ne saisiront pas avec empressement cette occasion de satisfaire leurs désirs de vengeance ou leur soif de pillage? Et enfin, n'est-ce pas une conséquence naturelle de l'emploi de ce genre de ressources que le résident britannique est forcé de se montrer plus ou moins partial, et de favoriser les chefs les plus disposés en apparence à l'aider, c'est-à-dire ceux qui ont le plus à gagner en l'appuyant.

Dans des conférences verbales et même par écrit, Moshesh avait reçu la promesse formelle que ses droits seraient respectés et mis à l'abri de toute agression hostile. Malgré cette assurance, des limites ont été tracées au centre même de son territoire. Ainsi, pour ne parler que de la frontière tracée du sud au nord, elle a retranché de sa juridiction plus d'une centaine de villages. Elle a de plus bouleversé toutes ses relations avec ceux de ses sujets qui vivent au-delà de cette ligne. Beaucoup d'entre eux, que rien ne portait à rejeter la suprématie du chef sous la domination duquel ils étaient nés, n'en sont pas moins regardés comme justiciables des lois anglaises et ne voient rien moins en cela qu'une manière indirecte de les expulser de leurs demeures. De là un sentiment d'amertume qui pourrait d'un jour à l'autre faire explosion sans que le chef puisse y remédier. D'autres se réjouissent d'un état d'anarchie qui leur permet tous les excès, placés qu'ils se trouvent ainsi entre un pouvoir affaibli qu'ils ne craignent

plus et un pouvoir naissant qu'ils ne craignent pas encore. Que peuvent, en effet, penser les indigènes d'un système qui a distrait, de la suprématie de Moshesh, le premier de ses sujets, son propre frère Pushuli ? Peut-on attendre de la nature humaine qu'elle se soumette sans se plaindre à un traitement pareil, surtout quand il est immérité? La délimitation opérée parmi les indigènes aurait dû au moins, ce semble, être précédée de quelques enquêtes préalables sur la filiation, le chiffre et les habitudes de chacune des tribus. Mais malheureusement ces préliminaires paraissent avoir été complétement négligés.

Tous ces procédés ont jeté dans l'esprit des naturels de l'irritation et un sentiment de répulsion. Nous n'en citerons qu'un exemple. Molitsané avait demandé au Gouvernement la permission de retourner dans son pays natal, situé entre la rivière Sand et le Vaal, et où une partie de sa tribu vit encore. Sa demande a été rejetée, et ce chef est obligé de rester sur un sol qui appartient aux Bassoutos et où se trouvent encore fixés un grand nombre des anciens habitants, de sorte que ses pâturages et ses champs cultivés sont complétement insuffisants. Et cependant il ne pourrait pas expulser ces Bassoutos sans encourir l'inimitié de Moshesh, qui lui avait permis de se fixer auprès de lui à des conditions complétement incompatibles aujourd'hui avec l'état de choses créé par les nouvelles limites.

Tout auprès du sol sur lequel sont entassés ces milliers de Bataoungs dépendant de Molitsané, mélangés aux Bassoutos de Moshesh, se trouve un autre territoire considérable, que le Gouvernement a retranché du pays des Bassoutos, pour l'assigner à quelques centaines de Koranas. Or, il est de notoriété publique que les Koranas ne cultivent jamais le sol, si ce n'est quelquefois pour lui faire rapporter un peu de tabac. Les Bataoungs et Bassoutos au contraire produisent une immense quantité de blé cafre et de froment, ce qui est

un avantage immense, soit pour Bloem-Fountain, soit pour les colons de toute la Souveraineté. Eh bien ! ces cultivateurs actifs, on les empêche maintenant d'approcher des riches vallées que leurs pères avaient ensemencées, et ils ont la douleur de les voir abandonnées et stériles, parce qu'elles renferment un village korana !

Nous ne saurions terminer cet humble exposé sans élever nos regards vers le souverain Maître de toutes choses, pour le supplier de diriger lui-même les conseils des hommes qu'il a établis pour faire régner la paix et la prospérité parmi les peuples. Il sait que nous désirons et cherchons le bien de toutes les communautés qui existent dans ce pauvre pays. Il sait aussi que, malgré tout ce que nous trouvons à déplorer dans les mesures adoptées par le Gouvernement, nous nous sommes, au risque de perdre notre influence sur les indigènes, efforcés de calmer leurs ressentiments et de les réconcilier avec l'idée de se soumettre à un état de choses qui pouvait, nous l'espérions du moins, s'améliorer avec le temps. Il n'a rien moins fallu pour nous forcer à parler comme nous le faisons aujourd'hui, que la perspective d'une ruine irréparable. Déjà les idées des indigènes se sont perverties d'une manière effroyable. La guerre les replongera inévitablement dans la barbarie. S'ils sont vaincus dans cette lutte, la seule ressource qui leur restera, sera de se réfugier dans les retraites et dans les forteresses naturelles de leurs montagnes. Mais, ce fait une fois accompli, l'on peut hardiment prédire que de longtemps la Souveraineté ne sera plus tenable. Ce peuple, qui promettait de fournir à une grande partie de la colonie ses pourvoyeurs les plus utiles ; ce peuple qui durant la guerre avec les Cafres a envoyé déjà d'énormes quantités de froment dans les provinces de l'est, deviendra presque forcément une horde de voleurs et d'incendiaires ! Ne pourrait-on pas prévenir ces affreuses conséquences en recourant sérieusement et sans plus tarder, aux moyens qui rétabliraient

la paix ? Nous le répétons : qu'une commission, composée d'hommes capables d'apprécier les sentiments et les plaintes des indigènes et bien déterminés à n'épargner ni leur temps ni leurs peines pour arriver à des mesures adaptées aux circonstances actuelles ; qu'une telle commission soit nommée et peut-être pourra-t-elle encore tout sauver !

Thaba-Bossiou, le 8 juillet 1851.

Signé : E. Casalis, H. Moore Dyke et les missionnaires de Mékuatling, de Bérée, de Thaba-Bossiou et de Morija.

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. Arbousset.— État du pays.— Une assemblée d'église.— Les registres ouverts. — Célébration de la Pentecôte. — Bénédiction nuptiale donnée au vieux chef Poutléri et à son épouse.

A Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques.

Messieurs et très honorés frères,

Pendant un certain nombre d'années, nos rapports vous ont fait assister, avec une espèce de tressaillement de joie et de gratitude, à la fondation et au développement progressif des Eglises de Christ parmi les Bassoutos et les Batlapis. Alors la correspondance de vos missionnaires, simple, intime en quelque sorte, émouvait vos cœurs. Leurs communications étaient fréquentes et variées. Vous les receviez toujours avec un plaisir croissant. La Société y puisait de l'encouragement, de la vie. Nous n'avions qu'à raconter, humblement, sans beaucoup de réflexions, ce que le Seigneur se plaisait à faire parmi nous ; les faits parlaient pour eux-mêmes ; chacun n'avait qu'à bénir et qu'à adorer... Les temps ont déjà changé. Les voix des humbles émules de Pacalt et de van-

der Kemp ne se sont pas encore tues dans la contrée; mais, hélas ! on les entend avec moins d'effet qu'auparavant; et à ces voix de paix, de bonheur, sont venues se mêler des voix autrement bruyantes, impérieuses à la fois et intéressées. Dès qu'on a mis le joug sur elles, un joug étranger, ces tribus se sont naturellement émues, elles ont réclamé, et, toutes préoccupées de la conservation de leur pays et de leur indépendance, elles se montrent à présent beaucoup moins dociles et moins attentives. Voulez-vous savoir jusqu'où va déjà l'animosité des Bassoutos contre les blancs ? Un fidèle membre de mon troupeau exhortant dernièrement quelques païens, ils lui répondirent : « D'où viennent le Décalogue et l'Evangile ? — Ils viennent des Juifs. — Les Juifs ne sont-ils pas des blancs ? — Oui. — Eh bien ! que peut-on attendre de bon, de vrai, d'équitable d'eux ? Certainement l'Evangile doit être mauvais, comme tout ce que les blancs nous disent. »

Il ne sera pas sans intérêt, pour les lecteurs attentifs de votre journal, de voir les développements du drame qui se joue parmi nous. En particulier, les phases par lesquelles vont passer nos jeunes Eglises au milieu de cette lutte sérieuse et acharnée, la marche qu'elles suivront, leur sort final, ne sauraient manquer d'exciter la sollicitude, d'animer à la prière, d'enflammer de sympathie chrétienne, quiconque s'occupe sincèrement de la venue du règne de Jésus-Christ dans ces régions couvertes encore de tant de ténèbres et de barbarie. Job s'était autrefois plaint, et David ensuite, que leur vie était « continuellement en danger, » ou plus littéralement, que « leur âme était continuellement dans leur main. » Il en est de même de la vie de ces chers troupeaux dont je vous parle, Messieurs.

Celui de Morija vient de célébrer une nouvelle fête de Pentecôte; époque bénie, privilége doublement précieux dans ces temps critiques. Si d'un côté la gangrène des passions politiques, les nouvelles de déprédations récentes, les bruits de

guerres prêtes à éclater, sont peu favorables au recueillement et aux paisibles dispositions qu'une aussi sainte cérémonie réclame, d'autre part, elle réagit salutairement sur l'esprit et le cœur contre les effets pernicieux de ces choses-là.

Mon premier soin a été de voir en particulier tous les néophytes que j'ai pu, pour les soustraire un peu, un à un, à leurs discours ordinaires, à leurs préoccupations fâcheuses, les réchauffer au flambeau de la Parole de Dieu, les éclairer sur leurs devoirs dans ces nouvelles conjonctures, où leur position devient de jour en jour plus difficile, et leur piété plus en danger de naufrage que jamais. Les prosélytes femmes, soit position sociale, soit caractère, ont l'avantage de moins souffrir que les hommes, en se renfermant dans leurs devoirs domestiques. Cependant, moitié libres, moitié esclaves, elles sentent bien qu'humainement parlant, leur persévérance dépend de celle de leurs maris ou de leurs pères. Les unes m'ont dit : « Le Seigneur est tout pour nous. Les femmes bassoutoses ne sont quelque chose que par lui. » D'autres ajoutaient à ces propos : « L'Egypte de mal et de péché, d'où nous avons été retirées, cette Egypte-là, nous ne voulons point y retourner. A nous le Sauveur demande dans ces temps d'apostasie : Et vous, ne voulez-vous pas aussi vous en aller? Seigneur, répondent nos cœurs, à qui irions-nous qu'à toi, tu as les paroles de la vie éternelle ? »

Dans une réunion d'Eglise, préparatoire à la sainte Cène, j'ai cru de mon devoir, dans l'intérêt des directions dues aux hommes, membres du troupeau, de m'expliquer sur la question si scabreuse de la guerre, qui a de tout temps agité les chrétiens. A cet effet, j'ai ouvert notre livre d'Eglise, et lu l'extrait suivant du 7 avril 1849 :

« L'an de la rédemption 1848, et le treizième jour de la lune d'octobre, plusieurs hommes, membres de l'Eglise de Christ, du mont Morija, se sont fourvoyés, en prenant part à une guerre agressive contre les Mantaetis.

« Cette guerre nous a fait beaucoup de mal, en nous couvrant de souillure et de honte, et en amenant de la faiblesse dans le troupeau... Cela a réjoui les mondains; cela a donné du scandale.

« Le tort des membres de l'Eglise qui ont pris part à cette affaire, c'est de n'avoir pas élevé la voix en faveur de la paix dans les assemblées publiques qui se sont tenues à ce sujet. Au contraire, quelques-uns d'entre eux ont excité à l'attaque; ils ont bien parlé, mais sans chercher à apaiser les chefs, comme fit Abraham au jour solennel où il intercéda auprès de Dieu en faveur des méchants habitants de Sodome.

« En outre, nos frères se sont jetés dans cette guerre le cœur plein de rage, comme ceux des païens.

« Ils se sont portés en agresseurs sur les Mantaetis.

« Ils ont pris part au butin, sans épargner le bien de la veuve et de l'orphelin.

« Ils ont mal observé le jour du Seigneur, ainsi que font les mondains.

« Quelques-uns d'entre eux ont aussi pris part aux danses guerrières.

« Des exhortations, ils n'en ont point eu, ni pour les autres, ni pour eux-mêmes.

« Ils ont encore failli à corriger la conduite des membres faibles de l'Eglise de Thaba-Bossiou, quand ils les ont vus se livrer aux ablutions païennes et autres choses semblables.

« L'un d'eux est rentré à la maison après avoir tué un Mantaeti, c'est-à-dire du sang dans les mains, et le plus grand nombre sont rentrés chez eux du sang dans le cœur.

« En somme, ils n'ont pas suivi cette parole d'un de leurs livres qui porte : « Le chrétien est un homme de Dieu; c'est « pourquoi il sert fidèlement le Seigneur, le prie chaque jour, « observe bien le dimanche, aspire après les choses saintes « ou choses du ciel. »

« A cause de ces méfaits-là, l'Eglise a été dans l'affliction,

et ceux de ses membres trouvés ainsi en faute ont été appelés à reconnaître leurs torts et à rendre aux chefs ce qu'ils avaient fait de butin, suivant en cela l'exemple du père des croyants, qui ne voulut pas prendre une courroie de soulier, lorsqu'il eut délivré son neveu Lot.

« Cependant ces hommes ont été considérés comme en état de chute; ils sont tombés ; leur pied est retourné en arrière; et, après être tombés, ils se sont vus exposés à la censure ecclésiastique, qui a consisté en prêches durs et nombreux, et dans leur suspension de leurs priviléges de membres de l'Eglise, afin qu'ils s'humiliassent, gémissent sur leur faute, et rendissent leur part du butin.

« Ceci obtenu, ils ont été réintégrés dans les réunions particulières d'Eglise, mais sans droit d'y émettre une parole d'exhortation, ni de pouvoir être invités à y offrir une prière publique, ni de s'approcher de la table sainte, suivant qu'ils avaient bien mérité d'être ainsi repris.

« Or, maintenant qu'ils ont pleuré, que toute l'Eglise a aussi pleuré, qu'ils assurent s'être amendés : Vous êtes-vous amendés ? — Oui. — A cause de cela, ils sont réadmis à la paix de l'Eglise, et y auront droit de prière, de parole et de communion dès à présent et tant qu'ils se conduiront suivant la doctrine qui y est professée.....

« En ce qui concerne les excursions pour cause de guerre, comprenez bien, vous tous, hommes membres du troupeau, que cette Eglise n'a point de règle qui vous empêche d'accourir quand l'alarme sonne, ni de repousser l'ennemi quand il attaque.

« Seulement, abstenez-vous de toute agression gratuite ou intéressée. Rappelez-vous bien et en toutes choses cette belle parole du Maître, qui porte : « Heureux ceux qui procurent « la paix, car ils seront appelés enfants de Dieu. » Ecrivez-la tous sur vos boucliers.

« En outre, dans les excursions pour faits de guerre, comme

dans vos voyages, conduisez-vous d'une manière « digne de votre vocation » de chrétiens ; c'est-à-dire : Poursuivez la paix; ne partez pas sans le bouclier du livre (la Bible) ; soir et matin, offrez votre prière à Dieu, soit que l'un des plus avancés songe à vous réunir, soit que celui qui l'est le moins prévienne les autres, puisque vous avez tous contracté cette bonne habitude, et qu'il ne convient aucunement que personne se départe de cette règle. Les jours du dimanche, quelque part que vous vous trouviez, réunissez-vous pour votre édification, comme vous feriez à Morija. Si l'on vous invite à marcher ce jour-là, abstenez-vous, promettant de suivre le lundi, à moins toutefois que l'ennemi n'attaque. Tenez-vous aussi en garde contre tout ce qui se rapporte aux mœurs païennes, au milieu desquelles vous êtes nés, « car l'Eternel connaît la voie des justes, « mais la voie des méchants périra. »

« Mes pauvres poussins ! les guerres, c'est l'affaire d'autrui ; la paix, c'est votre affaire. C'est pourquoi, n'excitez pas à la guerre, mais plutôt parlez de paix et la poursuivez.

« En outre, rappelez-vous qu'il a été dit par un grand apôtre, écrivant aux Eglises de Galatie, que « chacun portera son « propre fardeau, » ce qui signifie que chacun de vous aura à rendre compte de ce qu'il aura fait étant dans la chair, et à qui ? à Dieu, à Dieu même, le souverain juge.

« Ce sont là mes exhortations. Quand vous sortirez de nouveau contre quelque ennemi, appelez à votre secours la force du Maître. »

La lecture de ce passage, dont les néophytes avaient grand besoin que je leur rafraîchisse la mémoire, a été écoutée avec une profonde attention. J'y ai ajouté, le 7 juin, veille de Pentecôte, quelques réflexions applicables à la circonstance.

Le dimanche, 8 du courant, l'Eglise, décemment vêtue, recueillie, vint encore une fois retremper ses forces à la table sainte. Les païens étaient nombreux, la journée favorable ; nous nous réunîmes en plein air. Je m'efforçai de dépeindre

quel était le caractère ou *la physionomie morale des premiers chrétiens.* « Ils étaient tous les jours assidus au temple, d'un commun accord, et rompant le pain de maison en maison, ils prenaient leurs repas avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu et étant agréable à tout le peuple. » (Actes II, *fin.*)

Dans l'après-midi, je baptisai trois enfants; ensuite, la bénédiction nuptiale fut donnée à un couple dont la seule présence émut beaucoup l'assemblée : c'était celui de Poutléri (1) avec sa première femme, tous deux avancés en âge, mais désireux (le mari surtout) de faire une profession publique de leur foi. Ce Moréna, réputé dans la tribu, tant par ses services que par ses richesses, a été converti depuis peu de temps. Il a alors abandonné les villes qu'il gouverne pour venir se faire instruire à Morija. L'un de ses premiers soins a été de renvoyer toutes ses concubines ou femmes de second rang, et de leur écrire une lettre de divorce. Trois à quatre chefs, ses fils, assistaient à la cérémonie ainsi qu'une de ses filles, femme de Moshesh, et un grand concours de peuple. On l'a apporté sur une civière à cause de ses infirmités. Il s'est mis sur son séant devant le pupitre, son épouse à son côté, les deux décemment habillés et recueillis. Je leur ai alors lu la liturgie du mariage, d'après le rite des Eglises réformées de France, et fait une courte allocution, disant à l'époux : « Fils de Tlago ! quel encouragement vous donnerai-je ?... C'est vous-même qui êtes mon encouragement et l'encouragement de cette assemblée qui vous entoure et vous considère. Car qu'est-ce qui vous amène dans cette enceinte, si ce n'est le sentiment de votre misère naturelle, si ce n'est le poids de vos péchés, si ce n'est la crainte du châtiment que Dieu prépare

---

(1) Les mots *très ressemblants,* ajoutés au portrait ci-contre et signés des initiales T. A., sont de la main de M. Thomas Arbousset, qui a voulu certifier ainsi la réussite du travail de son collègue, M. Maeder.

(*Rédaction.*)

Journal des Missions evangéliques
XXVIIe année 1ère liv[illegible]n, jan[illegible]e[illegible] 185[illegible]



Pulleii

Ancien Chef à Morija

pour les inconvertis, pour les infidèles! Homme aux cheveux blancs! votre vie s'est écoulée dans les cours de justice ou dans les combats. Vous ne devriez donc, aux yeux de vos frères, passer ni pour insensé ni pour lâche. Ils n'en diront pas moins que vous êtes l'un et l'autre, parce que vous voulez et que vous devez effectivement devenir petit comme un enfant, afin d'avoir part au royaume des cieux. Vieillard aujourd'hui si faible! votre énergie passée vous venait de Dieu, revenait à Dieu! La lui avez-vous toute consacrée? Hélas! non, Poutléri! Votre longue vie s'est écoulée comme une eau de fleuve; et en quoi? en plaisirs de toute espèce, sans doute. Quel fruit en retirez-vous en ce moment? Des larmes, à ce qu'il me paraît, des regrets amers, un sentiment de culpabilité devant le Seigneur que rien ne saurait laver, si ce n'est une foi ferme, implicite au sang de l'Agneau de Dieu, qui seul ôte les péchés du monde... Restez à ses pieds percés jusqu'à la fin. Salomon, qui goûta de tout, trouva que tout est vanité, femmes, biens, études, gloire, honneur, beauté, force, excepté l'unique chose vraiment profitable à l'homme, c'est de craindre Dieu et de garder ses commandements. Un seigneur anglais, après une longue vie parlementaire, sortit de la ville et passa le reste de ses jours à la campagne, occupé, une Bible à la main et entouré d'un petit cercle d'amis, à se préparer au délogement. Suivez cet exemple. — Oui, s'écria le vieux chef en m'interrompant, ou à peu près, et je lui laissai la parole; oui, j'ai bien compris, messager de Jéhovah. La plupart des choses que l'on fait sous le soleil coûtent du regret. Jeune, je considérais mes pieds, déliés alors, pleins de vigueur, et je volais au combat.... Mais que de fois je l'ai fait en agresseur! Aussi, ces pieds aujourd'hui me manquent, par un juste châtiment du Père de tous. Mes mains ont souvent frappé sans compassion; ma bouche était pleine de mensonges et de blasphèmes; et les yeux, le Seigneur les affaiblit, parce que c'est là la porte du mal; ce sont ces yeux qui poussaient Poutléri à

l'adultère et aussi à la rapine... La race des bracelets (les jeunes femmes), a tort; elle s'orne plus qu'il ne faudrait pour le malheur des hommes. Ah ! jeunes gens qui me regardez, ce cuivre des mains, du cou, des oreilles, voilà le piége que l'on vous tend, et je sais que vous y serez pris. Vous promettez bien de servir Dieu, mais c'est tout mensonge de votre part. Vous succomberez l'un après l'autre à la tentation. Alors, votre conscience vous rongera et la honte couvrira votre face ; ensuite, vous deviendrez fiers, et puis vous irez votre chemin, sans vouloir qu'on vous reprenne, jusqu'à ce que la bête féroce (le démon) vous dévore. Considérez mes regrets et mon humiliation. Voyez, je suis Moréna; j'ai déjà la tête blanche, et je suis ici à gémir comme un enfant. Cet homme-là a franchi la mer pour venir corriger nos voies, en nous parlant des lois de son Dieu. L'avez-vous vue, cette mer? je l'ai vue. On a beau y lancer un long regard curieux : c'est un pays d'eau, uni, mais agité, bleu, profond, sans feux, sans montagnes; là, point d'herbes vertes pour les troupeaux, point de pacages jaunis où l'on puisse allumer un vaste incendie, comme au Lessouto... Messager de bonne nouvelle! quel gouffre effrayant vous avez passé pour venir m'instruire! Et mes fils me disent : « Comment, à votre âge, allez-vous à la prière? les jambes vous manquent. Vous voulez du mariage des blancs; mais il n'a rien d'attrayant pour un Moréna; votre nom serait plus grand sans cela.» Et ils ne voient pas que Jésus appelle aussi les vieillards à lui, qu'il y a place pour tous dans son ciel; et qu'aussi, chez Satan, il y a des jeunes et des vieux qui se lamentent et souffrent; mais qui me consolerait dans ce malheur-là ?... »

Ce discours avait attendri notre auditoire. Alors j'entonnai un verset de cantique qui commence par ces mots : « Ici-bas nous avons la peine et la douleur; » après quoi je dis au vieux chef et à toute l'assemblée, que dans ces malheureux temps de guerres et de bruits de guerres, nous devions tout parti-

culièrement nous rapprocher du Seigneur, comme on fait sous un rocher quand l'orage gronde, et je fis lecture du psaume XCI, ajoutant que je le leur donnais à méditer pour leur encouragement. Suivirent une courte prière et la bénédiction. On remit Poutléri sur le brancard et on le ramena dans sa hutte. Une foule de jeunes gens l'accompagnaient, chantant des cantiques. L'un d'eux implora la bénédiction ; on s'assit à terre et l'on servit la viande de six à sept bœufs, qui avait été préparée les jours précédents pour fêter ce touchant mariage.

Recevez, Messieurs et très honorés frères, avec cette longue lettre, les salutations affectueuses de votre bien dévoué,

Th. ARBOUSSET.

STATION DE BÉTHULIE.

Lettre de M. PELLISSIER, *en date du* 15 *mai* 1851.

Le retour du missionnaire. — Etat de la station. — Grande sécheresse. — Souffrances et émigrations. — Préoccupations politiques. — Baptême de cinq néophytes. — Une collecte abondante.

Monsieur le Président et Messieurs,

L'arrivée de M. Casalis au milieu de nous nous a causé la plus grande joie. Le Seigneur nous a ramené son serviteur sain et sauf. Il est revenu de la patrie avec un nouveau zèle et un nouveau courage pour le service de son divin Maître. Son cœur et son âme se sont retrempés dans la communion de ses frères en Europe. Il est disposé à surmonter toutes les difficultés qu'il va rencontrer dans l'exercice de son ministère, et à affronter tous les dangers. Et, en effet, l'horizon qu'il avait laissé rembruni en partant, il l'a retrouvé plus chargé de nuages et de brouillards que jamais.

Les assurances d'amour, d'affection et de sympathie que notre frère Casalis nous a apportées de la part de nos frères d'Europe, nous ont vivement émus et n'ont pas peu servi à cimenter les liens qui nous unissent à eux. Nous n'avons jamais douté du profond intérêt qu'ils nous portaient, nous en douterons encore moins dans l'avenir. Que les prières qu'ils font monter, comme un parfum de bonne odeur, devant le trône de la grâce, descendent sur nous et sur l'œuvre de nos mains en rosée de bénédictions. Nous avons besoin de leur intercession plus que jamais, dans les temps critiques où nous vivons.

(M. Pellissier entre ici, sur l'état du pays, dans des détails que nos lecteurs connaissent déjà par la correspondance de ses collègues, et que nous croyons pouvoir supprimer pour éviter des répétitions.)

Au reste, la petite communauté de Béthulie n'a eu jusqu'à présent aucun démêlé désagréable avec le Gouvernement. Depuis que Lepui, le chef de cette station, a été renfermé dans un cercle plus circonscrit, quoique mécontent, il ne s'est pas opposé à la force. Il vit en paix, désireux de profiter des instructions de l'Evangile.

Cependant, il faut le confesser, l'état d'effervescence dans lequel le pays se trouve depuis deux ans, n'a pas manqué de paralyser les efforts des missionnaires en général, et les miens en particulier. On dirait que tous les esprits et les cœurs sont tournés vers les nouvelles du jour. On ne demande plus, comme autrefois : que ferons-nous pour avoir la vie éternelle? mais bien : où en sommes-nous, matériellement parlant? Le refroidissement religieux qui se fait remarquer parmi nos Béchuanas, ne doit pas seulement être attribué aux changements politiques, mais aussi au fléau de la sécheresse qui pèse sur nous depuis plus de deux ans. Nous avons un ciel d'airain que des nuages secs et passagers couvrent très rarement. Et nos Béchuanas, qui sont essentielle-

ment pasteurs et agriculteurs, sont presque réduits à la mendicité. Des milliers de têtes de leur bétail ont péri et périssent encore chaque jour. L'herbe a disparu ; les fontaines tarissent. Le fleuve Orange même a si peu d'eau, qu'on peut presque le passer à pied sec. Le malheur est que nos Béchuanas n'ont pas les ressources que nos peuples d'Europe possèdent. Ils ne connaissent ni arts ni métiers. Le bétail qu'ils assemblent avec beaucoup de peine pendant longtemps, ils le perdent souvent tous dans une année sèche comme celle-ci. Si le pays offrait plus de ressources, ils pourraient s'adonner à des travaux industriels pour ne pas dépendre entièrement des bestiaux. Mais, hélas ! pour eux, quand ils sont réduits à la mendicité, il n'y a pas d'autre moyen de s'en tirer que de se louer aux blancs, pour se remettre sur pied. Cependant, quelques-uns des Béchuanas, à l'aide des voitures qu'ils possèdent, parviennent à gagner leur vie. Outre que le sud de l'Afrique, surtout dans ces quartiers, n'est pas favorable à la civilisation, les indigènes, naturellement apathiques, n'ont pas d'inclination pour les arts mécaniques. Cependant, on ne peut pas le nier, depuis que l'Evangile est venu parmi eux, ils ont fait beaucoup de progrès sous tous les rapports. La plupart se vêtent décemment et possèdent un bon nombre de voitures et de charrues, qu'ils font valoir de leur mieux pour se sustenter. Malgré ces ressources, qu'ils n'avaient pas autrefois, je ne sais pas ce que la plupart d'entre eux auraient fait l'année passée et cette année sans les sauterelles. Le croiriez-vous ? les sauterelles qui pour les colons sont un fléau, sont pour les Béchuanas un sujet de bénédiction et de reconnaissance. Sans elles, bien des indigènes auraient été affamés. Voilà plus de deux mois que des essaims innombrables de ces sauterelles voltigent autour de a station, et que nos Béchuanas sont occupés à les attraper. Ils se lèvent chaque matin, deux heures avant le jour, pour aller leur faire la chasse, pendant qu'elles sont encore engourdies par la fraîcheur de

la nuit, et ils rentrent à midi, chacun avec une charge sur leurs têtes de cette espèce de gibier, qu'ils grillent vivant dans de grands pots. Ce ne serait pas trop dire que d'affirmer qu'ils ne mangent presque rien d'autre pendant plusieurs mois de l'année.

Si je suis entré dans ces sortes de détails, c'est pour vous faire connaître la manière de vivre de nos Béchuanas, et la nature des obstacles que nous rencontrons dans l'exercice de notre ministère au milieu d'eux.

De cet état de choses, il est résulté que plus de deux cents habitants de Béthulie ont émigré : ceux-ci, poussés par la faim, ceux-là, par la crainte de la guerre, d'autres enfin, par amour du changement. De ce nombre, il y a une vingtaine de nos communiants qui sont allés se réfugier sur d'autres stations plus favorisées, cette année, de la pluie que nous. Un grand nombre de nos Béchuanas, attachés de cœur et d'âme au sol de Béthulie, désireux de sauver leur bétail de la mort, viennent de nous quitter pour un temps, pour aller demander l'hospitalité dans des lieux où la sécheresse ne s'est pas autant fait sentir. Leur intention est de rentrer quand il plaira au Seigneur de nous accorder de la pluie.

Par suite de ces départs définitifs ou momentanés, nos assemblées religieuses sont naturellement moins nombreuses que par le passé. Nos auditeurs, qui avaient souvent dépassé le chiffre de six cents, sont maintenant réduits à la moitié de ce nombre.

L'école qui, dans les années précédentes, nous avait donné des sujets d'encouragement, se ressent aussi de cet état de choses. Nos écoliers ont beaucoup diminué et fréquentent l'école très irrégulièrement. Nous espérons que quand la pluie sera tombée et que la paix sera rétablie dans le pays, les indigènes seront mieux disposés à se laisser instruire. Nous aimerions pouvoir vous annoncer quelques nouvelles conversions, mais, hélas ! nous sommes privés de ce privilége et de ce bon-

heur. Les temps sont si critiques et si difficiles, que l'accès au cœur des pécheurs paraît être fermé. Les esprits sont tout préoccupés des nouvelles du jour. Satan, l'ennemi des hommes, se sert des circonstances présentes pour distraire nos Béchuanas et attirer leurs pensées vers des objets terrestres et périssables. Quoique nous ne voyions pas de conversions pour le moment, nous remarquons cependant avec plaisir plusieurs de nos auditeurs païens très attentifs et réguliers à écouter la prédication de l'Evangile. Nous semons donc dans l'espérance que, tôt ou tard, le Seigneur fera germer la bonne semence et éclairera de sa lumière vivifiante les pécheurs qui gisent encore dans les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur.

Les cinq derniers candidats qui nous restaient ont été baptisés le 13 du mois d'avril dernier et reçus au nombre de nos communiants. Comme d'ordinaire, cette cérémonie a été touchante. Qu'il est beau de voir des pécheurs arrachés au paganisme et à la puissance de Satan, prendre des engagements solennels de servir le Seigneur de cœur et d'âme !

Les personnes nouvellement admises dans l'Eglise sont des femmes : Rachel Litsipi, l'une d'elles, se faisait remarquer avant sa conversion par sa mauvaise humeur et sa désobéissance. Elle n'écoutait ni parents ni mari, se conduisant toujours d'après son caprice. Maintenant elle est un autre être, tout le contraire de ce qu'elle était. La grâce de Dieu a opéré un grand changement en elle. Elle remplit ses devoirs envers ses parents et son mari. L'apôtre des Gentils a bien raison de dire que « la prédication de la croix est une folie à ceux qui périssent, mais que pour nous qui sommes sauvés, elle est la puissance de Dieu. »

Rébecca Tlekoane, autre chrétienne : depuis dix-huit mois qu'elle est convertie et qu'elle a fréquenté les instructions religieuses préparatoires au baptême, sa conduite a été exemplaire sous tous les rapports. Elle a souffert avec dou-

ceur et patience les persécutions de son mari incrédule, qui s'efforçait en vain de la détourner de la bonne voie, pour la gagner aux pratiques païennes. Demeurant à trois lieues d'ici, elle venait régulièrement chaque semaine aux catéchisations et au service divin. Elle continue à honorer l'Evangile par sa bonne conduite.

Nos anciens communiants, qui s'élevaient à plus de deux cents, mais dont le nombre a été réduit à cent quatre-vingts par les émigrations ci-dessus mentionnées, persévèrent dans la foi et ne laissent pas de nous donner plus d'un sujet de joie. Nous aimerions cependant voir en eux plus de dévouement pour la cause du Seigneur et plus de zèle pour son service; mais il faut faire la part des événements et n'être pas trop exigents. Il est, dans le règne de la grâce comme dans celui de la nature, des saisons abondantes et fertiles et d'autres arides et stériles. Un arbre ne prouve pas toujours sa bonté par le nombre de ses fruits, mais par leur excellence : il y a des causes qui vivifient et d'autres qui paralysent et amortissent.

La collecte de £ 29, 10, 9 (750 fr. environ), que je vous envoie, est très minime, mais elle n'est pas à mépriser, vu ce temps de sécheresse, de cherté et de famine. Un sac de farine ne se vend pas moins de 80 fr. Lorsque j'ouvris cette collecte, je ne m'étais pas figuré qu'elle aurait tant rapporté. Elle a entièrement dépassé mon attente. Recevez-la donc, non à cause de sa valeur, mais comme un fruit de l'arbre de l'Evangile que vous avez planté au milieu des païens. Et priez avec nous pour que des jours meilleurs et plus sereins se lèvent sur cette malheureuse Afrique, où il n'y a maintenant que guerres et bruits de guerre.

Agréez, Messieurs et très honorés frères, l'expression de la haute estime de votre dévoué serviteur en Christ.

J.-P. Pellissier.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

POLYNÉSIE.

Dévouement des évangélistes indigènes.— Une œuvre nouvelle.— Dangers, travaux et succès.

Les magnifiques triomphes que l'Evangile a obtenus dans les îles de la mer du Sud sont dus, avant tout, aux célestes influences de la grâce et aux travaux si zélés et si persévérants des missionnaires; mais une autre classe d'agents mérite aussi d'être signalée à l'admiration et à la reconnaissance du monde chrétien. C'est celle des nombreux évangélistes indigènes qui, formés par les missionnaires, sont devenus ensuite leurs collaborateurs dévoués, et souvent leurs précurseurs les plus intrépides. L'histoire des Missions de l'Océanie abonde en faits qui font honneur à la foi de ces humbles et fidèles messagers du salut. Le suivant, d'une date toute récente, peut être joint à cette liste déjà longue ; nous l'extrayons des derniers rapports de la Société des Missions de Londres.

Quelques naturels de l'île de Manaiki, du groupe des Penrhyn , situé au nord-ouest des îles de la Société, avaient témoigné le désir d'être instruits dans les doctrines du christianisme. Aussitôt deux évangélistes indigènes de Rarotonga s'offrirent pour aller s'établir au milieu d'eux. Quinze mois s'écoulèrent sans que l'on entendît parler de ces hardis pionniers de l'Evangile, mais au bout de ce temps des nouvelles arrivèrent.

« Dès que nous fûmes descendus à terre, disaient-ils, les chefs nous promirent leur protection. A la suite d'un conseil tenu à notre sujet, on nous assigna un logement dans la maison de l'un des personnages les plus considérables de l'île.

Mais là, bien avant que la nuit arrivât, tous nos effets nous avaient été volés. Il ne nous restait rien des objets utiles dont vous nous aviez pourvus qu'une pièce d'étoffe contenue dans un coffre fermant à clef, et que les voleurs n'avaient pas su ouvrir. Nous ne nous laissâmes pas décourager par cet événement, parce que nous nous dîmes que ces gens n'étaient que de pauvres païens. Nous n'avions qu'une pensée, celle de leur faire entendre la parole du salut, et qu'un désir, celui de les voir l'accepter avec foi. Plusieurs nuits consécutives se passèrent pour nous presque sans sommeil, parce que la maison était continuellement remplie de gens attirés par la curiosité ou qui voulaient entendre les choses nouvelles dont nous avions à les entretenir. »

Après avoir ainsi éveillé l'intérêt en faveur de leur mission, les évangélistes avaient demandé si les habitants du pays étaient cannibales. On leur répondit que, comme il n'y avait pas eu de guerre depuis longtemps, la coutume de manger de la chair humaine s'était entièrement perdue. Dès les premiers jours de leur arrivée, il fut permis aux évangélistes de célébrer un culte domestique en présence des gens de la maison qu'ils habitaient. Moment solennel pour ces populations pauvres, isolées et dégradées ! Pour la première fois s'éleva une voix de prière et de louange vers le Dieu véritable et vivant de cette terre où, depuis un temps immémorial, les corps et les âmes avaient été retenus dans l'esclavage de Satan et dans les liens de l'idolâtrie la plus grossière !

Quatre mois après l'arrivée des évangélistes, les chefs et les principaux du peuple décidèrent que tous les *maraes* (temples) seraient détruits et toutes les idoles brûlées. Et cette détermination reçut immédiatement son effet, autre jour mémorable où Dieu manifesta sa puissance dans la faiblesse de ses humbles serviteurs, qui lui en rendirent hautement gloire !

Il paraît que l'île contient environ douze cents habitants gou-

vernés par deux chefs d'une égale autorité. Lorsque les idoles eurent été brûlées, chacun de ces chefs témoigna le désir que l'un des évangélistes vînt se fixer auprès de lui. Ceux-ci se hâtèrent d'accéder à ce vœu, et peu de temps après les naturels les aidèrent à bâtir sur chacune des deux stations, ainsi fondées, une maison de culte et de prière. Ces deux édifices furent achevés à la fin de l'année dernière, et tous les habitants de l'île se réunirent pour célébrer l'inauguration de chacun d'eux.

Depuis cette époque, le dimanche a été généralement observé comme un jour consacré au repos, à l'instruction et à des exercices de piété. Des écoles se sont ouvertes pour les adultes, aussi bien que pour les enfants, et tous ont manifesté un grand désir de s'instruire. Jusqu'ici ces pauvres gens n'avaient pour se vêtir que des espèces de nattes faites avec les feuilles du cocotier. Grâces aux envois faits récemment aux évangélistes, des arbres et des plantes nouvelles ont été introduits dans l'île, et il y a lieu d'espérer que les indigènes, contractant des habitudes de travail et d'industrie, pourront bientôt passer de l'état de barbarie aux avantages de la vie civilisée.

Voilà ce qu'ont fait, pour le bien de cette île, deux pauvres évangélistes dont on ne nous dit pas même les noms. Mais un nouveau champ de travail s'ouvre devant eux, ou, s'il convient de les laisser à leurs postes, devant des ouvriers du même genre. A deux ou trois journées de distance de Manaiki, se trouve une île plus considérable, connue sous le nom de Penrhyn. Un navigateur américain dit qu'elle a environ trois lieues de long sur deux de large, qu'elle paraît très peuplée, mais que la férocité des habitants a jusqu'à présent empêché d'y prendre terre. Cet obstacle empêchera-t-il le christianisme d'y pénétrer? La Société de Londres espère que non, et que, si ses ressources lui permettent d'entreprendre

cette œuvre nouvelle, des évangélistes pareils à ceux qui ont planté l'Evangile à Manaiki, se présenteront pour aller à la conquête de Penrhyn. Dieu veuille que cet espoir se réalise et que le récit d'un nouveau triomphe sur le paganisme dans ces parages, puisse venir encore réjouir le cœur de ceux qui n'apprennent jamais sans bénir Dieu, que quelques âmes de plus ont été attirées à Christ pour avoir la vie qui est en lui!

NOUVELLES RÉCENTES.

CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons de notre correspondant de la ville du Cap, que la protestation des missionnaires français, appuyée par les pasteurs de l'Eglise réformée hollandaise, de l'Eglise d'Ecosse, et des Eglises indépendantes de la ville du Cap, a été transmise par lui à sir Harry Smith, gouverneur de la colonie, et qu'elle doit avoir été envoyée par celui-ci au secrétaire des colonies à Londres. Il paraîtrait que cette protestation n'a pas peu contribué à la suspension des hostilités et à la nomination de la commission d'enquête. Les commissaires royaux ont dû arriver dans les premiers jours de décembre à Bloem-Foutain, chef-lieu de la Souveraineté britannique, au-delà du fleuve Orange. Que les amis de notre Société, en rendant grâce pour la tournure pacifique que viennent de prendre les affaires, ne négligent pas de continuer à prier, jusqu'à ce que la paix soit complétement et définitivement rétablie!

Paris.— Typographie Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18,

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS,

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Lettre de M. Casalis, *sous la date du* 29 *septembre* 1851.

Une enquête sur l'état actuel de l'Eglise. — Discours de quelques-uns des fidèles. — Priscille. — Josué Makoanyane. — Marthe. — Nahomi Matusoa. — Silas Kuma. — Polycarpe Lékomola — Dorcas Manchakala. — Mareka. — Naason Montsi. — Le docteur Philip.

Messieurs et très honorés frères,

J'ai consacré les deux dernières semaines à m'enquérir de l'état de l'église de Thaba-Bossiou. Chacun des fidèles est venu d'une manière privée me faire part de ses sentiments; c'est un moyen de ravivement spirituel dont l'emploi nous a toujours réussi et qui est tout particulièrement nécessaire dans ces temps d'agitation et de refroidissement. J'avoue que j'y ai eu recours cette fois-ci pour mon propre encouragement tout autant que pour celui du troupeau. Nos cœurs sentent le contre-coup de la lutte qui se livre dans le pays où nous vivons. Tous nos projets sont ajournés, à peine osons-nous porter nos pensées à la fin du mois qui commence. Des défections inexplicables nous couvrent de deuil. Des membres du troupeau dont la foi nous paraissait presque à l'abri de toute atteinte, que nous avions vus maintes fois repousser victorieusement les assauts du malin, tombent dans un état de torpeur qui résiste à tous nos efforts. « Nous sommes fatigués, » disent-ils, et ils se laissent entraîner par le courant. A de tels

maux, quel remède opposer? Nul autre sans doute que la prière et la foi. C'est ce que je m'efforce de faire. Renonçant à conjecturer, à raisonner, à comprendre; résolu de vivre au jour le jour, puisque le Seigneur le veut ainsi, je me suis dit en m'enfermant avec mes chères ouailles dans mon cabinet : Voyons ce que Dieu te dira par leur bouche; constatons ce que ces enfants en la foi sont à l'heure qu'il est, laissant à leur souverain Maître le soin dé savoir ce qui leur adviendra. Le soulagement que ces heures d'épanchement m'ont procuré a été plus grand que je ne l'avais espéré. Il est juste, Messieurs, que vous y participiez, puisque vous portez aussi le poids de nos peines et de nos inquiétudes. Je vais transcrire une partie des communications édifiantes que j'ai recueillies de la bouche des membres de l'Eglise. Les notes que j'ai prises, pendant qu'ils parlaient, me mettent en état de le faire avec la plus parfaite exactitude.

Priscille, femme de Josué Makoanyane. Douée d'un caractère énergique, elle encourageait autrefois de tout son pouvoir les tendances belliqueuses de son mari et se montrait cruelle envers les ennemis qu'il avait vaincus. — « Je viens, a-t-elle dit, vous trouver avec joie. Le Seigneur veuille me secourir ! Il ne fait pas de distinction, il n'appelle pas à la repentance les justes, mais les pécheurs. Vous savez ce que j'ai été; homme et femme tout à la fois, j'ai à déplorer des péchés tels que ceux dont les hommes se rendent coupables et ceux que les femmes commettent. Cependant l'esprit de Dieu est entré dans l'abominable caverne de mon cœur et y a apporté la lumière. Que j'ai été heureuse lorsqu'il a eu pitié de moi! En moi s'est réalisée cette parole : « Là où le péché a abondé la grâce a surabondé. » Il y a quelque temps, je me suis sentie faible et chancelante. La vue des malheurs qui nous sont survenus m'a étonnée. La prière n'avait plus d'humidité dans mon cœur. Cela m'a effrayée, je me suis dit que, si je n'y prenais garde, le berger intérieur (le Saint-

Esprit) allait se retirer. J'ai crié à Jésus et il m'a secourue. Bien que mes enfants se soient détournés de la recherche du salut, je désire persévérer dans la foi jusqu'à mon heure (l'heure de la mort). Quand je mets mon Evangile sous le bras pour venir au culte, je me sens forte et je me dis que, si les hommes sont trompeurs, Dieu demeure le même et ne saurait être vaincu. Ma force est dans le Seigneur seulement; l'homme n'est qu'un fétu que le vent emporte. Nous nous exhortons l'un l'autre, mon mari et moi; Josué fait la prière du matin et moi celle du soir. »

Josué Makoanyane est suffisamment connu des lecteurs du *Journal des Missions;* il compte encore parmi les disciples du Sauveur, bien que la part active que sa position l'oblige à prendre aux débats politiques nous donne de l'inquiétude pour lui. Il a dernièrement fait preuve de beaucoup de modération et de sang-froid. Moshesh l'avait chargé d'aller intercepter et de reconduire dans leurs foyers quelques centaines de jeunes gens partis à son insu pour surprendre une peuplade ennemie. Josué réussit à prévenir l'attaque, mais la troupe qu'il ramenait ayant été observée, fut vivement poursuivie dans sa retraite. Résolu, quoi qu'il en pût coûter, à prévenir l'effusion du sang, le vieux guerrier défend qu'on réponde au feu de l'ennemi. Un de ses gens tombe de cheval, il va le relever lui-même à travers la fusillade, mais bientôt une balle atteint à la tempe l'infortuné qu'il veut arracher à la mort et qu'il tient dans ses bras. Cet incident n'ébranle aucunement Josué; il continue sa retraite et accomplit sa mission de paix. — Voici le résumé de son entretien avec moi. « Ce n'est pas nous qui avons cherché le Seigneur, il est venu de lui-même visiter des corps morts et les vivifier. Pour ma part je ne sais qu'une chose, c'est que je suis le plus grand des pécheurs parmi les hommes de ma nation, et que je n'ai d'espérance qu'en Jésus-Christ, qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Quant aux mauvais désirs de mon cœur, je n'en vois

pas la fin. On a beau posséder, on veut toujours avoir davantage. Je demande à Dieu de m'accorder la mort du juste. Je pense souvent à la mort et surtout à celle des champs (à la guerre), parce que j'y suis continuellement exposé. C'est un miracle que je vive encore. Il n'y a pas d'homme qui ait autant de raisons de louer Dieu. Puissé-je trouver en Christ la force dont j'ai besoin! »

Marthe est une femme remarquable par son intelligence et par l'ardeur qu'elle met à s'instruire. Agée de cinquante ans au moins, elle apprend chaque semaine une portion considérable des Saintes-Écritures, qu'elle récite avec une précision étonnante. Elle peut répéter les quatre évangiles d'un bout à l'autre. Veuve depuis longtemps, elle est obligée de pourvoir elle-même à tous ses besoins par la culture d'un vaste champ, dont les produits sont quelquefois dévastés par le bétail de ses voisins. Chez des peuples barbares, une femme privée du secours de son mari n'est plus rien, ses enfants mêmes ne lui appartiennent pas. Voici comment parle Marthe :

« Je suis encore vivante. Il est des moments où je sens un grand poids sur mon cœur. Mes pensées se font la guerre. Vous savez que l'année dernière toute ma récolte a été détruite. J'ai eu la tentation de m'éloigner de la station et de me réfugier dans un lieu plus tranquille. On m'a pris mes filles pour leur faire contracter des mariages qui n'avaient pas mon approbation. Tout cela m'agite, mais je crie à Jésus, je pleure à ses pieds, et puis je me rappelle ces paroles de David : « Mon âme pourquoi t'abats-tu et pourquoi frémis-tu au-dedans de moi? Attends-toi à Dieu, car je le célébrerai encore... » Je me console aussi en pensant que : « ce que nous serons n'a pas encore été manifesté, mais que quand Jésus paraîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. » Je trouve en moi beaucoup de fautes du cœur. Quelquefois je me sens forte et je me dis : Oui, tu es véritablement une fille du Seigneur. D'autres fois

je m'imagine que je me suis trompée et que je ne fais qu'accompagner les autres. Alors il me semble que j'ai perdu quelque chose, que je dois retourner sur mes pas pour le chercher. Comme dit saint Paul : « Je ne fais pas le bien que « je veux, mais le mal que je ne veux point. » Cependant mon lumignon fume encore, et mon plus ardent souhait est de mourir de la mort des justes et d'avoir une fin semblable à la leur. »

Nahomi Matusoa appartient au Seigneur depuis plusieurs années, et de toutes les converties de Thaba-Bossiou, c'est celle dont le caractère et les mœurs se rapprochent le plus du type de la femme réhabilitée par le christianisme. Sa douceur, sa réserve, son humilité, son empressement à obliger seraient admirés partout, mais dans un pays comme celui-ci, ils font d'elle un être presque exceptionnel. Elle a un mari d'humeur fort sauvage, qui passe presque toute sa vie dans les champs à traquer des chacals. Cet homme grossier, voyant les changements que l'Evangile opérait à Thaba-Bossiou, s'est volontairement exilé de l'endroit, et ne fait que de très rares visites à sa femme.

« Que nous sommes heureux de pouvoir nous entretenir avec vous de notre Sauveur ! Je n'ai plus d'autre joie. Mon mari n'est qu'une ombre que je ne saurais suivre ; mes enfants se corrompent, et je ne m'en étonne pas, parce qu'ils sont nés d'une grande pécheresse. Je suis bien méchante, mais j'ai obtenu miséricorde. Je serai sauvée, pourvu que je ne m'imagine pas être quelque chose. Je ne suis qu'une liane flexible incapable de se soutenir ; il faut que je m'attache au Sauveur. Hélas ! nous nous trompons aisément ; nous lisons dans nos évangiles, mais le plus souvent nous n'y voyons que le noir des lettres. Nous piochons le champ, mais nous négligeons d'en briser les mottes et de l'ensemencer. Christ est ma vie ; c'est pour moi qu'il a tant souffert ! Hier je lisais le récit de sa mort, et je ne pus m'empêcher de

frémir en voyant ce méchant Judas venir lui donner un baiser.» Ici Nahomi fond en larmes. Après s'être un peu remise, elle ajoute : « Ces bâtons, ces épées, ces flambeaux, ces hommes terribles, tout cela c'est moi qui l'ai attiré au Sauveur par mes péchés!... »

Silas Kuma. — « Lors du dernier combat aux environs de Mékuatling, j'ai été obligé comme les autres de prendre mon bouclier et mes javelots, mais Dieu a permis que la troupe à laquelle j'appartiens, fît partie de l'arrière-garde. Je n'ai donc point combattu, et lorsque j'ai vu les morts étendus dans la plaine, mon cœur a été bouleversé. J'ai rencontré l'un de mes compatriotes au moment où il allait expirer. Il tâchait de repousser avec sa main ses entrailles qui lui sortaient par une large blessure. Je l'ai exhorté à regarder au Sauveur. En rentrant chez moi, je me suis trouvé triste et froid, dégoûté de tout. J'ai eu recours à la prière et à la lecture du livre des Proverbes de Salomon. Après quelques jours, mon âme s'est remise, et j'ai retrouvé la paix. Maintenant je vais à l'ordinaire, me confiant au Seigneur. »

Polycarpe Mékomola, jeune chrétien, baptisé pendant mon absence de la station.

« Lorsque vous nous quittâtes, vous me dites en particulier : « Tu te traînes encore comme un petit enfant ; j'espère qu'à mon retour tu auras appris à marcher. » Cette parole tomba dans mon cœur. Par la grâce de Dieu, j'ai essayé de me tenir debout et de faire quelques pas. J'ai renoncé devant l'assemblée du Seigneur au monde et à ses pompes, au diable et à ses œuvres, à la chair et à ses convoitises. Dieu veuille bénir la résolution que j'ai prise, et m'accorder la force d'y persévérer. Ma femme n'est pas convertie. Je lui parle souvent et lui montre combien il est malséant qu'elle serve un autre maître que moi dans ma maison. Elle m'écoute, et pendant deux ou trois jours, après mes exhortations, je la vois aller aux champs pour prier ; mais cela ne dure pas. Je dis

dernièrement à quelques frères et sœurs : Pourquoi ne m'aidez-vous pas dans ce grand travail? Ils m'ont promis leur secours. »

Dorcas Manchakala est une des premières converties de Thaba-Bossiou. Elle a près de quatre-vingts ans, et souffre beaucoup d'un rhumatisme chronique au genou. Cela ne l'empêche pas de venir régulièrement au culte et aux diverses réunions qui ont lieu dans la semaine.

« On m'a dit que vous examiniez chacune de vos brebis. Les amies avec lesquelles je viens ordinairement m'ont devancées parce que je souffrais beaucoup du genou. Aujourd'hui, malgré la pluie, je n'ai pas pu rester plus longtemps à la maison. Je désire vos exhortations. Dimanche, vous nous avez expliqué ces paroles : « Que je meure de la mort des « justes. » J'ai pensé de suite : voilà ce qu'il me faut ! Vous nous avez dit que nous devions nous tenir attachés à Christ, comme un homme qui se noie se tient des deux mains à une corde qu'on lui jette. Je l'ai saisie de toutes mes forces cette corde, et j'espère ne jamais la lâcher. Quoique ce que nous comprenons ne soit pas plus grand que cela (montrant le bout de son pouce), nous avons compris ! Ceux qui se détournent du chemin sont vaincus par leurs mauvais désirs, mais la mort est là ! ... » Après avoir écouté ce que j'avais à lui dire, Dorcas s'est levée en disant avec un sourire : « Mon genou ne me fait plus mal ! »

Mareka (Marc), fils de la précédente, fit, il y a quelques années, une lourde chute. L'approche de la table sainte dut lui être interdite pendant plusieurs mois. Il manifesta la repentance la plus sincère et alla jusqu'à prier Moshesh de rassembler les gens de sa ville, afin qu'il pût confesser publiquement sa faute et donner gloire à l'Evangile. Depuis sa réadmission, il ne nous a donné que des sujets de joie.

« Je ne vous apporte rien de bon. Je me souviens de mes transgressions. Partout où je vais, la honte et les pleurs m'ac-

compagnent. Je sais néanmoins que je suis l'enfant d'un Sauveur tout puissant, et que ce Sauveur se charge de plaider ma cause. Je cherche à considérer le royaume des cieux comme près. Mes yeux sont fixés sur la tombe dont j'approche tous les jours. »

Naason Montsi. « Cette année est une mauvaise année, qui emporte les gens comme un torrent. On ne sait plus à quoi se fier, ni de quel côté regarder. Je suis encore dans le chemin. Je m'assure en Celui qui m'a racheté. Il m'a aimé lorsque je ne le connaissais point encore. Je me demande ce que je dois faire pour lui témoigner ma reconnaissance. Je lui donne mon cœur et je dors heureux et dans sa force. Dieu plante son amour comme un jardin. Il visite ce jardin et l'arrose, et les racines des arbres reprennent de la vigueur. La seule chose que je craigne, c'est d'être assez insensé pour repousser cet amour. Je sens qu'alors je pourrais périr comme une brebis qui ne veut pas se laisser ramener au bercail par son berger. »

Les passages que je viens de transcrire suffiront, Messieurs, pour vous montrer que notre prédication n'a pas été un vain son dans les oreilles de ce peuple. Le Saint-Esprit ne s'est point laissé et ne se laisse point sans témoignage. Puisse-t-il amener ces enfants à la perfection !

Au moment où je termine cette lettre, j'apprends que notre excellent ami, M. le docteur Philip, s'est endormi au Seigneur le 27 août. Il fait maintenant partie de cette nuée de témoins qui nous environnent, et nous exhortent au dévouement et à la persévérance.

Recevez, Messieurs et très chers frères, l'assurance de mon bien sincère attachement en Jésus.

E. CASALIS.

STATION DE BÉTHESDA.

Lettre de M. l'aide-missionnaire Gosselin *au Comité, sous la date du* 29 *octobre* 1851.

Etat du pays. — Accroissement du nombre des auditeurs. — Travaux matériels. — Visite aux autres stations du Lessouto.

Messieurs et chers frères en J.-C., notre Sauveur,

Dix mois se sont écoulés depuis l'envoi de mon dernier journal. Dans cet intervalle de temps, que de choses se sont passées dans le Lessouto ! Que d'hommes y ont été étendus gisant dans leur sang, soit dans les plaines, soit sur les montagnes du pays !

Et cependant les choses sont encore au même point qu'au moment où la guerre a éclaté. Quelle en sera la fin ? Dieu le sait. Mais il faut que Christ règne sur toutes les nations ; c'est là l'héritage que son Père lui a donné, et il en prendra possession quand et comme il le jugera bon. Qu'il nous soit donné de regarder, non à ce que les hommes feront, mais à ce que Dieu fera par les hommes, en nous souvenant que « toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. »

Durant tous ces troubles, nous avons été exposés à de grands dangers, mais Dieu nous a gardés jusqu'à ce jour. Et non seulement nous avons pu, par sa grâce, continuer à annoncer ses miséricordes à ce pauvre peuple égaré et rebelle, mais il nous a été même donné de voir grossir le nombre de nos auditeurs, qui aujourd'hui varie de soixante-dix à quatre-vingt-dix. De plus, notre bon Dieu a, dans son amour, préservé les membres de notre petit troupeau des chutes qui ont malheureusement été si nombreuses dans les autres stations. Jusqu'à ce jour ils ont véritablement fait honneur à leur profession de la foi.

Depuis le mois de janvier, c'est-à-dire depuis le commencement de la guerre, nous avons éprouvé bien des serrements de cœur et passé bien des nuits sans sommeil ; mais, pleins de confiance en Celui que nous devons « glorifier dans nos corps « et dans nos âmes qui lui appartiennent », nous avons pu poursuivre à la fois nos travaux spirituels et nos travaux manuels. Ceux-ci consistaient surtout à extraire des pierres pour la construction de deux murs de deux clôtures, l'un autour du jardin potager, l'autre autour des bâtiments de la mission. Ce travail, qui nous a pris beaucoup de temps et nous a donné beaucoup de peine, a porté déjà un excellent fruit pour les membres de l'Église ; ces occupations journalières les ont retenus chez eux, et empêchés ainsi de commettre les œuvres de ténèbres auxquelles leurs compatriotes se sont adonnés, car, hélas ! un grand nombre de ces derniers ont fini par être pris dans les piéges du diable et par faire sa volonté.

Dans un voyage que j'ai fait dans la colonie, en juin dernier, pour nous procurer plusieurs choses d'une urgente nécessité, nous avons été, mes gens et moi, exposés à un danger imminent. Mais le Seigneur nous a gardés. Gloire lui soit rendue !

Dans le courant de juillet, je suis allé rendre visite à notre frère Casalis que je n'avais pas encore vu depuis son retour d'Europe ; par la même occasion, j'ai visité les stations de Morija et de Bérée. Partout j'ai trouvé les familles missionnaires assez bien, à l'exception de notre chère sœur, Mme Casalis, qui est faible et souffrante depuis bien longtemps.

Quant à l'œuvre spirituelle, Messieurs et chers frères, que vous en dirai-je que vous ne sachiez déjà ? En 1846 j'avais visité ces établissements. Ils semblaient alors posséder la vie. Les temples étaient pleins d'auditeurs ; plusieurs membres des troupeaux se montraient zélés pour la cause de l'Evangile. Aujourd'hui, hélas ! il n'en est plus de même. Beaucoup de

places restent vides dans les temples ; beaucoup de membres des troupeaux sont devenus des renégats, et la plupart de ceux qui restent apparaissent comme paralysés et presque morts. Ah ! humilions-nous et prions le Seigneur de vivifier au moins ces derniers. Tel est l'aspect général des choses. C'est aux frères placés à la tête de ces stations de vous donner des détails.

Je suis rentré à Béthesda le 29 juillet. Le 4 août suivant, nous avons commencé le mur du jardin, et le 24 septembre nous l'avons terminé. Il a 1 mètre 67 centimètres de hauteur et 320 mètres de longueur. Le mur qui doit entourer les bâtiments de la mission a été entrepris dès le 25 septembre ; mais les pierres nous ont manqué et nous sommes maintenant occupés à nous en procurer.

Voilà, Messieurs et chers frères, ce que j'avais à vous communiquer aujourd'hui. Souvenez-vous toujours dans vos prières de vos pauvres frères d'Afrique, car s'ils peuvent quelque chose, ce n'est que dans le Seigneur.

Veuillez recevoir mes salutations chrétiennes ainsi que mes vœux sincères pour votre prospérité, et pour le succès de toutes les œuvres évangéliques dont vous vous occupez, et particulièrement pour celle des Missions parmi les païens.

Votre bien dévoué dans le Seigneur,

C. GOSSELIN, *aide-missionnaire.*

STATION DE MOTITO.

Lettre de M. Jousse, *sous la date du* 13 *juillet* 1851.

Travaux d'école. — Trois jeunes fugitives. — L'Eglise. — Lenteurs de la civilisation. — Influence des vêtements. — Le chant sacré. — Bruits de guerre.

Messieurs et très honorés frères en J.-C.,

En lisant la date de cette lettre, vous ne manquerez pas de vous rappeler que le 13 juillet de l'année précédente fut le jour où, pour la dernière fois, nous pressâmes la main de nos amis de Paris. Puisse le souvenir de cette journée nous rappeler toujours davantage le but pour lequel nous avons quitté notre patrie et franchi les mers!

Dans une lettre que j'écrivis à M. GrandPierre, à la date du 1er mai, j'annonçais comme prochaine la réouverture de l'école de Motito. Elle a eu lieu, en effet, le 12 dudit mois, et depuis lors elle a continué sans interruption. J'en ai pris la direction et je ne puis que m'en réjouir; car, indépendamment du plaisir que j'éprouve à enseigner ces pauvres enfants de Cam, j'en ai tiré quelque profit pour l'étude de la langue séchuana. Le concours de Mme Jousse m'est souvent très utile. Le nombre des enfants inscrits est de cinquante; celui des adultes varie de un à dix. Mais il s'en faut que les enfants viennent exactement à l'école, et je m'estime heureux quand le chiffre total des élèves présents s'élève à quarante. Cependant je dois dire que, depuis l'ouverture de l'école, le chiffre n'a fait qu'augmenter, puisque de trente qu'il était il est arrivé à cinquante. Ce petit nombre d'élèves m'a permis de supprimer la méthode, d'ailleurs si excellente dans nos pays civilisés, des moniteurs et des monitrices. J'ai beaucoup plus de peine, sans doute, en faisant tout par moi-même; mais quelques jours ont suffi pour me démontrer que l'enseignement mutuel ne pouvait être employé avec fruit pour le moment.

De plus, nous avons introduit le système de lecture sans épellation, qui s'applique merveilleusement à la langue de ce pays. C'est un avantage immense que je serais bien aise de voir partager par nos frères du Lessouto. Comprenant combien la monotonie qui accompagne nécessairement l'étude des premiers rudiments de la lecture est de nature à ennuyer et à rebuter les enfants, nous cherchons à les encourager et à les égayer en même temps, en leur apprenant des chansons pieuses du docteur Malan, traduites en séchuana.

Je voudrais pouvoir vous annoncer que beaucoup de ces enfants manifestent des sentiments de piété ; mais cette joie ne m'est pas accordée pour le moment. Au contraire, j'ai la douleur de vous apprendre que trois jeunes filles de l'école, appartenant à des parents chrétiens, se sont enfuies de la maison paternelle pour aller à la circoncision qui, cette année, a eu lieu à Motito. En présence de tels faits, l'inaction des missionnaires n'eût été qu'une coupable lâcheté. Sans délai, nous convoquâmes extraordinairement les membres de l'Eglise, pour voir ce qu'il y aurait à faire et en même temps pour nous assurer que les parents avaient fait ce qui leur était possible pour retenir près d'eux leurs enfants ; mais toutes nos recherches n'aboutirent à rien, si ce n'est à nous fortifier dans la pensée que les parents n'avaient pas fait tout ce qu'ils auraient dû faire. Nous fûmes dans plusieurs villages à la recherche de ces enfants ; mais les païens, qui se doutaient de nos démarches, les avaient envoyées à Lattakou. La conduite si faible de quelques chrétiens, dans cette circonstance, n'est pas une énigme pour celui qui les connaît tant soit peu. Leur énergie, dans des temps difficiles, est à peu près nulle, et le peu qu'ils en peuvent avoir est paralysé par la crainte qu'ils ont des païens qui font la circoncision. Ils sont convaincus que, s'ils voulaient arracher leurs enfants quand ils sont une fois entrés dans la circoncision, ils seraient massacrés. Il y a dans le passé des faits qui justifient cette crainte ; mais les temps sont

changés, et ceux qui seraient peut-être tentés de les renouveler, seront, à leur tour, retenus par la crainte des blancs.

L'église de Motito, Messieurs et très honorés frères, est arrivée à une époque de crise qui pourrait, si elle se continuait longtemps, devenir funeste à notre petit troupeau. Le réveil qui semblait devoir faire entrer une abondante moisson dans les greniers du Seigneur a cessé, et avec lui cet entraînement qui accompagne toujours ces temps heureux où les âmes sont réveillées par le souffle de l'Esprit divin. Plusieurs des plus anciens membres nous ont affligés sous plus d'un rapport, par la tiédeur de leur vie chrétienne. Veuille le Seigneur avoir pitié de nous, bénir nos faibles efforts et ranimer ces ossements desséchés, par la puissance de son Saint-Esprit !

On pense généralement en Europe que le christianisme, en changeant le cœur des hommes, les amène nécessairement à la civilisation. Cela est loin d'être absolument vrai pour toutes les stations missionnaires que nous avons visitées en Afrique, et qui sont éloignées de tout centre de civilisation. Sans doute que le christianisme, cette puissance de Dieu qui change le loup en agneau, ne pénètre jamais dans un cœur sans y faire naître des idées d'ordre et de justice qui lui étaient inconnues auparavant ; mais, de là à ce que nous sommes convenus d'appeler civilisation, il y a un abîme. Le Mochuana, qui s'élève tant soit peu au-dessus du vulgaire, affuble sans difficulté un vêtement européen ; mais de bâtir une maison, mais d'apprendre un état, son invincible paresse s'y refuse. Généralement, les membres de l'église de Motito sont décemment vêtus, le dimanche surtout ; mais la plupart de leurs enfants, excepté ceux que les missionnaires ont habillés, sont nus. Cet état de choses n'est plus tolérable dans une station fondée depuis si longtemps. Nous avons pressé les parents de vêtir leurs enfants, et déjà nous avons vu quelques résultats de nos démarches ; mais comme, ici encore, la négligence des parents pourrait être un obstacle à la réalisation pourtant si facile de nos

désirs s'ils n'étaient stimulés par la crainte, nous nous proposons d'introduire dans la discipline de l'église un article qui exclura de la Cène ceux dont les enfants, les jeunes filles surtout, ne seront pas décemment vêtus. Cette mesure vous paraîtra peut-être sévère, mais elle est commandée par un besoin urgent. Le paganisme, sans doute, a son siége dans le cœur de l'homme naturel; mais ce qui fait sa force, c'est ce continuel appât des convoitises de la chair qu'alimente sans cesse la convoitise des yeux. Le costume, celui des femmes surtout, joue un rôle très important dans ce pays : qu'elles adoptent pour elles et pour leurs enfants les vêtements européens, et leurs pratiques superstitieuses n'ont plus de sens. Mais nous n'en sommes pas là, et bon nombre de païens décemment vêtus ne permettent pas à leurs femmes de prendre le costume européen qu'ils ont adopté pour eux-mêmes.

Depuis quinze jours, nous sommes privés de la société de nos chers amis Frédoux, et sans la bonté du Seigneur qui nous fortifie, nous trouverions le fardeau un peu lourd, vu le peu de temps que nous sommes ici. Il y a eu dimanche dernier huit jours que j'ai prêché ma première méditation écrite en séchuana; comme je n'avais que celle-là, j'ai dû avoir recours à celles de M. Frédoux. Au reste, aucun service n'a été interrompu. Depuis le départ de M. Frédoux, nous avons pris la direction de l'école du dimanche, joignant à celle des enfants celle des adultes, qui ont un grand besoin de se fortifier dans la lecture; Mme Jousse est chargée de cette dernière classe; je dirige celle des enfants. J'ai aussi deux leçons de chant par semaine. Le zèle de mes élèves n'est pas très grand; cependant, nous sommes en mesure d'exécuter le cantique de l'Agneau, composé par M. Bost. M. Frédoux vous aura sans doute appris que la population de Motito s'était accrue momentanément d'une quinzaine de familles; je dis momentanément, parce que ces familles, parmi lesquelles se trouve celle d'un chef assez puissant, font partie d'une émigration. Ce-

pendant, comme le chef principal est ici, à Motito, où se trouvent déjà plusieurs membres de sa famille, je ne serais pas étonné qu'il s'y fixât pour toujours. Leurs huttes sont déjà construites.

Le nombre des voyageurs qui se rendent dans l'intérieur est considérable. Dernièrement, nous avons eu la visite de M. Dolman, voyageur anglais, avec lequel nous avons fait la traversée d'Europe. Il n'en est pas à son premier voyage, et vous vous rappelez peut-être que c'est lui qui, il y a quelques années, s'est chargé de porter en Europe une peau de lion qui lui avait été remise par M. Frédoux, pour la Société des Missions de Paris. Le trop célèbre Mahura est aussi venu à Motito ; je n'ai pas été honoré de sa visite ; il est maintenant au Kuruman. Il paraît que les Barahutsi, chez lesquels le sanguinaire Mahura vient de faire un massacre, se sont placés sous la protection des Boers.

Veuillez, Messieurs et très honorés frères, agréer l'assurance de notre entier dévouement.

Th. Jousse.

P. S. Depuis que cette lettre est terminée, Motito a été mis en émoi par des bruits de guerre. Les Boers, qui ont pris sous leur protection les Barahutsi, ont marché avec ces derniers sur Mamusa, résidence de Mahura. Ce dernier, qui était à Kuruman, en est parti immédiatement. Il est passé à Motito, mais sans s'y arrêter. Partout, sur son passage, il a donné des ordres pour réunir ses sujets. Grâce à Dieu, il en a peu à Motito, la population se composant en grande partie d'étrangers. Quand la nouvelle de l'arrivée des Boers à Mamusa, situé à quatre jours de marche de Motito, est parvenue ici, elle a jeté l'alarme dans tous les cœurs. Plusieurs familles étrangères qui se trouvaient sur la station depuis plusieurs semaines s'en sont enfuies le soir, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis. Nos efforts pour les retenir furent inutiles. Depuis cette époque (20 du courant) tout est calme à

Motito, bien que de temps à autre l'on soit agité par l'arrivée de courriers extraordinaires envoyés par Mahura. On évalue à sept mille hommes le nombre des Boers et des Barahutsi réunis. Si la guerre commence, elle pourra avoir de terribles conséquences pour l'orgueilleux Mahura. Quant à nous, confiants en la miséricorde du Seigneur, nous nous attendons à tout. L'Éternel y pourvoira.

Rentrée de M. B. Schuh

AU SERVICE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE PARIS.

M. B. Schuh, de Bixheim, près Strasbourg, était élève de la Maison des Missions évangéliques de Paris à l'époque où cet établissement a été suspendu. Ne prévoyant pas la possibilité d'être employé par la Société qui l'avait préparé au saint ministère, il avait offert ses services à la Société des Missions néerlandaises dont le siége est à Rotterdam, et celle-ci l'avait envoyé à Java. Après avoir passé deux ans dans cette île, M. Schuh a désiré rentrer au service de la Société des Missions de Paris, qui, cédant à ses vœux, vient de l'autoriser à se rendre au sud de l'Afrique. Non seulement comme missionnaire, mais aussi comme imprimeur, M. Schuh pourra se rendre très utile à la mission française du pays des Bassoutos. M. Schuh a dû quitter Java en novembre dernier et est probablement en route pour le cap de Bonne-Espérance.

C'est le troisième des élèves, sortis à l'époque de la suspension de la Maison des Missions, qui rentre au service de la Société des Missions évangéliques de Paris. Avant lui, M. T. Jousse a été envoyé à Motito, et M. Eldin à Saint-Martin (Antilles françaises).

Nouvelles de M. Eldin.

Nos lecteurs s'étonnent peut-être de n'avoir vu paraître encore, dans ce journal, aucune lettre de M. Eldin, depuis son arrivée aux Antilles, l'été dernier. Pour leur expliquer le silence que nous avons gardé à cet égard, nous devons leur dire que le climat des Antilles ayant agi sur la santé de notre frère, comme c'est le cas pour presque tous les Européens qui s'établissent aux colonies, M. Eldin n'a pu encore déployer une grande activité dans l'exercice de son ministère. En outre, les fonctions d'un missionnaire évangélique dans les colonies françaises étant fort délicates, nous avons cru prudent de nous abstenir de publier des lettres trop intimes ou dont le contenu ne se rapportait pas directement à l'œuvre de l'évangélisation dont notre frère est chargé. Nous espérons pouvoir donner plus tard de ses nouvelles à ses amis particuliers et aux amis de la Société des Missions.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

Etat religieux des îles Sandwich.

Aspect général.— Témoignages divers. — Vie religieuse et civilisation.— Détails statistiques. — Libéralité des Eglises. — Les prisons. — Tempérance des indigènes.— Une conversion. — Constructions et dédicace de temple. — Le roi et le marin. — Mission romaine.

Les missions protestantes, connues en France depuis peu de temps et d'une manière très imparfaite, y sont encore l'objet des préventions les plus injustes. Presque tous les voyageurs ou les écrivains qui ont occasion d'en parler, le

font ou avec une insigne mauvaise foi ou avec une ignorance et une légèreté dont l'effet n'est pas moins déplorable. A les en croire, ces missionnaires de la réforme, dont des milliers de voix bénissent le nom en cent lieux divers, ne seraient que de misérables mercenaires, des *marchands de Bibles*, comme on les appelle dérisoirement, des hommes sans foi, sans dévouement et sans vertu. L'amour du lucre ou les calculs d'une politique d'empiétement seraient les seuls motifs qui les poussent au milieu du monde païen, et tout ce qu'ils y font est, sinon funeste, tout au moins inutile. Leurs progrès sont-ils, sur quelques points du globe, difficiles et lents? c'est, dit-on, que les principes de la réforme sont impuissants à convertir les âmes. Comptent-ils ailleurs un grand nombre de prosélytes? c'est qu'ils achètent les âmes à prix d'argent. Les mœurs des pays qu'ils évangélisent se ressentent-elles encore des influences désastreuses du paganisme sur la moralité? il ne faut pas s'en étonner, car la foi protestante pactise facilement avec le vice. Ces mœurs sont-elles au contraire devenues pures et austères, plus pures et plus austères qu'il ne convient aux passions brutales de quelques-uns de nos marins? et aussitôt les missionnaires protestants ne sont plus que de sombres puritains, que d'hypocrites fanatiques, qu'il faut se hâter de mettre au ban du monde civilisé.

Et ainsi du reste. Pour réduire à leur juste valeur, c'est-à-dire à néant, toutes ces accusations passionnées ou frivoles, il suffirait la plupart du temps de les mettre en présence les unes des autres et d'en signaler les contradictions. Mais il est une autre réponse plus péremptoire encore à leur faire. C'est celle que Dieu lui-même s'est chargé de préparer en comblant de ses bénédictions les travaux apostoliques de ses serviteurs, celle que nous élaborons humblement chaque mois dans ce recueil : la réponse des faits. « C'est, dit le Seigneur, à ses fruits que l'on connaît l'arbre. » Eprouvons donc les fruits de nos missions, et si ces fruits sont bons, laissons, sans nous

en effrayer, les adversaires continuer leurs vaines clameurs. Au temps convenable, le Seigneur saura les réduire au silence. *Dieu ne vengera-t-il point ses élus ?... Je vous dis qu'il les vengera bientôt*, a déclaré Celui dont la parole ne passera point.

C'est aujourd'hui dans l'histoire des îles Sandwich que nous voulons chercher la justification des missions évangéliques. Cette histoire est déjà connue de la plupart de nos lecteurs. Lorsqu'en 1778, le capitaine Cook découvrit les îles Sandwich, elles étaient en proie aux désordres les plus affreux et à la cruauté la plus abominable. Des superstitions monstrueuses et en particulier le tabou, sorte de malédiction en permanence suspendue continuellement sur la tête des naturels, était, entre les mains des chefs et des prêtres, un odieux instrument d'oppression et faisait à chaque instant ruisseler le sang humain aux pieds des idoles. Quarante ans après la mort du célèbre navigateur, massacré sur ces rivages mêmes, une révolution politique renversa cette institution cruelle, et ruina du même coup le pouvoir des prêtres. C'était le moment marqué dans les voies de la Providence pour l'affranchissement de ce peuple si longtemps esclave de Satan. Par une merveilleuse coïncidence, le *Conseil américain* des Missions venait, sans avoir eu la moindre connaissance de ce qui se passait aux îles Sandwich, de décider que quelques-uns de ses missionnaires s'y rendraient. Paraissant ainsi à l'heure propice, les messagers du salut furent accueillis avec bienveillance, et aujourd'hui les Eglises des îles Sandwich sont au nombre des plus vivantes du monde. Laissons le dernier rapport du Conseil américain (septembre 1851) retracer lui-même ce qu'il y a eu de véritablement merveilleux dans ces faits.

« C'est avec une admiration et une reconnaissance de plus en plus profondes, dit ce rapport, que nous continuons à enregistrer les effets de la protection céleste sur la mission des îles Sandwich et sur les populations qui en sont l'objet. Il

faut que toutes les nations chrétiennes et même les générations à venir puissent s'en réjouir avec nous. Quelle abondante série de grâces !

« A l'instant même où ce champ de travail s'ouvrit, nos ouvriers se trouvèrent prêts à y courir. A mesure qu'il s'étendit et que de plus nombreux travailleurs y devinrent nécessaires, ces travailleurs se présentèrent en nombre si convenable et tellement à propos, qu'en très peu de temps l'Evangile se répandit dans chaque village, que partout des écoles s'ouvrirent, et que les Saintes-Ecritures et des traités religieux allèrent parler de Christ jusque sous le toit des plus humbles cabanes. En même temps, l'intérêt excité parmi nous en faveur de cette œuvre se manifesta, non seulement en secours d'argent, mais surtout en prières ardentes et continuelles, véritable source de succès accordés à nos humbles efforts.

« Ainsi Dieu s'est miséricordieusement souvenu à notre égard de cette promesse : *Voici, je suis avec vous;* et voyez ce qu'est devenue, sous l'empire du christianisme biblique, cette nation naguère encore si dégradée! Elle fait maintenant honneur à la Bible; elle respecte les sabbats de l'Eternel, observe les lois de la justice, cultive la paix et s'adonne aux lois de la tempérance. Dieu, de son côté, a répandu avec abondance son Esprit au milieu d'elle; il l'a fait prospérer et l'a rendue honorable aux yeux des autres peuples. Sous beaucoup de rapports, son gouvernement peut être proposé en exemple. Ses Eglises, jeunes encore, pauvres et entourées, depuis quelque temps surtout, de graves difficultés, combattent néanmoins avec un zèle remarquable le bon combat de la foi, et peuvent être recommandées aux sympathies de quiconque aime la vérité! Encore une fois, quelle série de grâces! et qui pourrait en contempler la grandeur sans se sentir pressé de donner gloire à Dieu, et sans lui demander de continuer à être comme un puissant bouclier étendu sur ce peuple? »

Ainsi s'exprime le comité de Boston, et ce témoignage est pleinement confirmé par une lettre écrite au nom de tous les missionnaires réunis en conférence à Honolulu, au mois de mai dernier.

« Depuis deux ans, lit-on dans cette lettre, de grands changements se sont accomplis dans nos îles. Des lois nouvelles ont réglementé la propriété ; des débouchés nouveaux se sont ouverts devant les produits du sol ; nos ports ont reçu de nombreux navires, et plus de cent cinquante étrangers ont obtenu la permission de se fixer dans le pays. De leur côté, les habitants ont fait, en tout ce qui concerne la vie présente, des progrès plus rapides que jamais. Ils se sont pourvus de vêtements plus convenables, de maisons plus solides, d'ustensiles plus commodes ; ils ont ouvert des routes ; ils ont acheté des champs, des instruments aratoires, des bêtes de somme ou de trait, et, comme pour couronner ce développement de leur bien-être, commencé à élire au scrutin les membres de leurs Assemblées législatives !...

« Il y a du bonheur à voir un peuple prendre ainsi place parmi les nations civilisées ; et cependant il était à craindre que les nouvelles préoccupations inséparables d'un tel état de choses, ne détournassent la multitude des voies de la piété. Mais jusqu'à présent nous avons la joie de pouvoir dire que cette appréhension ne s'est point réalisée, au moins d'une manière sensible. Nos réunions religieuses de la semaine ont, à la vérité, un peu perdu ; mais, malgré les ravages du choléra, celles du dimanche sont aussi bien suivies qu'elles l'aient jamais été, et en même temps plus d'un fait récent nous a montré que la grâce du Seigneur est toujours puissante pour la conversion des âmes. Sous ce dernier rapport, quelques-unes de nos stations ont même été remarquablement bénies.— En somme, nous pouvons dire que nos Eglises sont prospères. Les liens d'une véritable affection fraternelle en unissent tous les membres, et ceux-ci vivent généralement d'une manière

conforme aux lois de l'Evangile. Aussi avons-nous la ferme assurance qu'un grand nombre d'entre eux ont leurs noms inscrits dans le Livre de Vie.

« Plusieurs de nos plus jeunes frères indigènes sont allés chercher de l'or dans cette Californie, qui attire à elle, de tous les points du globe, tant de milliers de travailleurs ; mais là aussi leur conduite chrétienne a été remarquable et remarquée. Au lieu de faire comme tant d'autres chrétiens de naissance, qui ont déshonoré dans ce pays le nom du Sauveur, les nôtres ont pieusement respecté le jour du repos, lu leur Bible, prié en commun et gardé scrupuleusement leur vœu de tempérance, en sorte qu'un très petit nombre d'entre eux a fait naufrage, quant à la foi. Ils ont ainsi fait briller dans ce pays la lumière qui était en eux. Que le nom du Seigneur soit béni pour la protection dont il les a couverts ! »

Ainsi parlent les missionnaires actuellement employés aux îles Sandwich. Que si leur témoignage pouvait être suspecté de partialité, écoutons celui d'un voyageur moins intéressé qu'eux dans la question. Voici ce qu'on lit dans la Relation d'un voyage à travers l'Océanie, publiée tout récemment à Londres.

« Dès qu'il a mis le pied sur le sol d'Hawaï (nom de la plus vaste des îles, mais appliqué souvent au groupe entier), l'étranger sent qu'il peut s'abandonner, lui et tout ce qu'il possède, à la bonne foi des habitants, avec plus de sécurité peut-être qu'en aucun autre pays du monde ; et de plus il arrive bientôt, non sans étonnement, à cette conclusion que, nulle part peut-être, ni dans le passé ni dans le présent, l'enseignement chrétien n'a conquis un ascendant moral si pur et si puissant sur les âmes qui l'ont reçu.

« Cela se voit à mille signes divers que je n'essaierai pas de décrire, mais qui ne peuvent manquer de frapper tout voyageur impartial et doué de quelque talent d'observation. C'est, en passant près d'une pauvre cabane, une voix de prière qui

s'en élève; c'est, partout où quelques maisons sont assez rapprochées pour former un village, la cloche ou la grande conque marine qui en tient lieu, annonçant la prière du matin, et, à ce signal, les habitants se dirigeant avec empressement et joie vers l'humble chapelle, ou vers la cabane encore plus humble qui abrite l'école; c'est, à bord des navires ou des simples canots indigènes, le capitaine qui, deux fois par jour, invite son équipage à des exercices religieux, dirigés par lui-même et que termine une prière faite d'abondance, mais toujours parfaitement appropriée, soit aux circonstances du moment, soit aux besoins spirituels des auditeurs. C'est, ailleurs, la prière avant le repas, et partout le dimanche consacré à Dieu d'une manière bien plus consciencieuse qu'il ne l'est dans la plupart des pays qui se glorifient de posséder l'Evangile depuis des siècles. Quelquefois même, sous ce dernier rapport, les Sandwichiens ont donné de sévères leçons à leurs visiteurs des nations civilisées. Il y a quelque temps qu'un officier de la marine des Etats-Unis, arrivant avec son vaisseau en vue de l'île d'Oahu, fit prier le gouverneur de venir à son bord pour s'entendre avec lui sur le salut qu'il devait faire au port. Mais c'était un dimanche matin. Sans hésiter un instant, le magistrat indigène répondit qu'il allait se rendre dans la maison de Dieu, que son habitude était de consacrer cette journée au repos et à la prière, et qu'ainsi sa visite ne pourrait avoir lieu que le lendemain, — mâle et pieuse réponse, dont, il faut le dire à son honneur, l'officier américain sut apprécier la noble fermeté. »

A ces attestations générales vient se joindre ce que l'on est convenu d'appeler l'éloquence des chiffres. Voici quelques-uns de ceux que nous trouvons dans les derniers rapports de la Mission.

Nombre des stations ou églises missionnaires, non compris les annexes.............................. 19

Missionnaires américains		....	27
Médecins	id.	....	5
Prédicateurs indigènes consacrés		......	3
Id.	id.	non consacrés..	6
Aides-missionnaires		....	6
Femmes employées à divers titres		......	39

De plus, un nouveau renfort de trois missionnaires et de leurs femmes a quitté, le 18 novembre dernier, le port de Boston pour se rendre aux îles Sandwich. Deux autres missionnaires, partis en même temps, vont jeter les fondements d'une nouvelle mission dans un groupe de petites îles nommé la *Micronésie*, entreprise intéressante, qui se rattache dès à présent à l'histoire religieuse des Eglises des îles Sandwich : ce sont elles qui en feront en grande partie les frais et qui fourniront la plupart des ouvriers que l'on se propose d'y employer.

Depuis que la Mission des îles Sandwich existe, 40,000 âmes environ y ont été admises à la communion de l'Eglise. Le chiffre de ceux qui vivent actuellement est de 21,054, et il n'est pas d'année ou les admissions nouvelles ne se comptent par centaines. L'année dernière (1850), l'une des moins riches sous ce rapport, en a cependant donné 860.

Les écoles, ces pépinières de l'Eglise, comme on les a si justement appelées, sont dans un état de prospérité qui promet à l'Evangile une influence toujours croissante sur les générations à venir. Elles sont, pour toutes les îles, au nombre de 543, et reçoivent ensemble 15,308 enfants. Sur ce chiffre, 441 sont des écoles protestantes avec 12,949 élèves, les 102 autres sont catholiques romaines et ne comptent que 2,359 élèves. Il existe en outre de 12 à 15 écoles supérieures ouvertes à près de 600 jeunes gens, et enfin à Lahainaluna, un séminaire où se fait l'éducation des évangélistes et des instituteurs indigènes. Cette institution, qui contient à l'heure qu'il

est 80 élèves, reçoit annuellement du Gouvernement un subside de 6,000 dollars (30,000 fr.)

Le montant de toutes les sommes affectées à l'entretien des écoles durant l'année 1850 ne s'est pas élevé à moins de 43,146 dollars (225,770 fr.), dont une bonne partie a été recueillie dans les Eglises indigènes.

Ce n'est pas, du reste, en faveur des écoles seulement que ces Eglises se montrent libérales. Elles ont, dans le courant de la même année, contribué volontairement :

Pour construction ou réparation de temples	8,600 d. (1)
Pour l'entretien des pasteurs.............	4,377
Pour la Société des Missions de Boston	3,117
Subsides à d'autres Sociétés religieuses	465
Dons faits sans désignations spéciales......	4,474
Ensemble......	21,086 dol.

soit, plus de 105,430 fr. recueillis au sein d'une population d'environ 20,000 âmes, peu riche, et qui en outre prend un bon soin de ses pauvres. Y a-t-il dans notre vieille Europe beaucoup d'Eglises où les contributions volontaires des fidèles soient proportionnellement aussi considérables ? Et ne faut-il pas reconnaître l'action d'une foi vivante dans ces sacrifices pécuniaires que s'impose de lui-même un peuple qui vient à peine de naître à la civilisation comme à la vie chrétienne (2)?

(1) Nous négligeons les fractions et nous nous bornons, pour éviter l'encombrement des chiffres, à rappeler que le dollar américain vaut un peu plus de 5 francs de France.

(2) Les amis de la Société des Missions de Paris n'auront pas oublié qu'en 1849, dans ses jours de détresse financière, cette institution reçut des îles Sandwich un secours de 2,742 francs. Les statistiques que nous avons sous les yeux nous apprennent comment s'était formée *une partie* de cette offrande charitable. En voici le détail : Eglises de *Kailua* (île d'Hawaï), 30 dollars ; de *Lahaina* (Mauai), 76 dollars ; de *Wailuku* (id.), 42 dollars ; de *Molokai*, 23 dollars ; de *Waialuha* (Oahu), 30 dollars ; de *Honolulu*, 37 dollars.

Mais dans quel esprit ces sacrifices s'effectuent-ils? C'est ce que nous allons apprendre de M. Lyons, missionnaire de Waiméa (île d'Hawaï). Une collecte pour l'entretien du culte avait été annoncée à l'avance. Elle eut lieu à la suite d'une réunion d'édification, et ce fut le missionnaire lui-même qui s'en chargea. « J'avais, dit-il, entretenu l'assemblée du devoir de la libéralité chrétienne. Quand j'eus fini, je pris un chapeau, et passant de rang en rang, je le présentai à tous mes auditeurs, hommes, femmes ou enfants. Il s'ensuivit une scène qui m'aurait diverti si j'en avais été moins touché. La plupart des assistants avaient apporté leur offrande soigneusement enveloppée dans le coin d'un mouchoir ou d'un châle. L'en retirer n'était pas toujours chose facile et prompte, mais nous étions tous d'autant plus disposés à la patience, que l'expression du bon vouloir, empreinte sur tous les visages, faisait véritablement plaisir à voir. De petits enfants à peine capables de distinguer leur main droite de la gauche s'avançaient gaîment à ma rencontre pour jeter leur pite dans le chapeau. Plus d'un assistant, n'ayant pas eu soin de se pourvoir à l'avance, emprunta quelques pièces de monnaie à ses voisins. Ceux qui n'avaient pas d'argent déposaient sur la table, celui-ci une chemise, celui-là une jacquette, ou tels autres objets d'une valeur plus ou moins grande. Un homme se baissa pour ôter ses souliers de ses pieds, et sur mon refus de consentir à le voir se dépouiller à ce point, il sortit de la salle, mais pour revenir bientôt me présenter le quart d'un dollar. Un autre fit don d'une vache évaluée à 20 dollars; un troisième, d'une pièce d'étoffe qui en valait à peu près 10. En somme, les offrandes, très dissemblables quant au chiffre, dépassèrent de beaucoup mon attente. Elles varièrent de 20 dollars à un cent (de 100 fr. à un sou de France). »

Citons maintenant quelques autres faits qui touchent de plus près encore à la vie spirituelle des Eglises sandwichiennes.

Voici d'adord un trait de mœurs emprunté à la correspondance du même missionnaire. On a déjà vu que le Gouvernement des îles a récemment promulgué une législation votée par des chambres. « Le nouveau code, dit à ce propos M. Lyons, vient de paraître. La lecture de ces lois fera peut-être sur les étrangers une impression peu favorable, à cause du grand nombre d'articles qu'elles renferment et de la sévérité de quelques-uns des châtiments qu'elles dénoncent. Mais il faut faire, quant à l'état moral que ce fait semble révéler, une distinction aussi juste qu'importante. Les villes, et en particulier Honolulu, capitale du royaume, sont en effet affligées d'une grande démoralisation, due surtout à la présence des étrangers qui y affluent ; mais si l'on considère la moralité générale des îles, il en est tout autrement. Dans les districts vraiment religieux surtout, le nombre et la gravité des délits sont complétement rassurants. Ainsi, nous avons bien ici des lieux qui servent de prisons, mais ils n'en ont en réalité à peu près que le nom. Leurs habitants sont presque toujours en petit nombre, et la liberté dont ils y jouissent est presque illimitée. La véritable geôle des délinquants, ce sont les grandes routes sur lesquelles on les fait travailler jusqu'à concurrence du montant des amendes auxquelles ils ont été condamnés. Rien de plus ordinaire que de les voir aller à leur tâche par petits groupes, sans qu'il y ait personne pour les garder, car ils se soumettent volontiers à leur peine et ne manifestent que rarement l'intention de s'y soustraire par la fuite. Seulement, des gardiens veillent sur eux tandis qu'ils sont à l'ouvrage, ou quand on leur a permis d'aller rendre visite à leurs amis, permission qui s'obtient presque toujours avec facilité. »

Autre preuve de l'efficacité des sentiments chrétiens sur le caractère des indigènes. Des Sociétés de tempérance se sont, sous l'impulsion des missionnaires, formées dans toutes les îles, et, grâce à elles, l'ivrognerie y a fait très peu de ces ravages qui, ailleurs, ont si cruellement décimé ou abruti des nations

entières. « Nous n'avons ici, écrit le missionnaire de Hillo, aucun débit de liqueurs fortes légalement autorisé. Tout se borne à quelques échoppes à bière. Quelques personnes vendent à la vérité des boissons alcooliques, déguisées sous les noms de teintures, d'essences de cosmétiques ,etc., et plus d'un vagabond ou d'un marin trouve là le moyen d'assouvir en secret ses appétits insatiables. Mais cet abus est à peu près restreint aux étrangers, et jusqu'à présent le Seigneur en a merveilleusement préservé nos Eglises. Depuis seize ans que je suis en rapports de tous les jours avec les indigènes, je ne me souviens pas d'en avoir vu un seul en état d'ivresse. Je ne veux pas dire par là qu'aucun d'eux ne succombe jamais à ce genre de tentation, mais seulement que ces cas sont assez rares pour qu'il ne me soit jamais arrivé d'en rencontrer un sur mon passage. »

— « Une discussion très intéressante vient d'avoir lieu dans une réunion de notre Société d'agriculture, écrit, en date du 16 août 1851, M. Clarke, pasteur de la première Eglise d'Honolulu. Cette Société renferme dans son sein presque tous les agriculteurs et les commerçants des îles, et en outre un certain nombre d'industriels. Or, quelques-uns des membres avaient pensé que l'on pourrait avec avantage établir sur les plantations de sucre des distilleries, dont les produits, livrés au commerce d'exportation, accroîtraient la richesse des îles, comme cela se fait aux Antilles. Ce plan, communiqué préalablement au ministre des Affaires étrangères, avait reçu de lui une approbation d'autant plus complète que, depuis quelque temps, le bas prix des sucres et des mélasses a été pour les planteurs une source d'embarras et de gêne. On voulait en conséquence demander au Gouvernement d'autoriser, moyennant certaines restrictions, la fabrication des eaux-de-vie. C'est cette proposition qu'a discutée hier notre Société d'agriculture.

« Tous les amis de la tempérance, sachant à quels dangers

une concession de ce genre pourrait exposer la moralité du pays, étaient à leur poste, bien décidés à défendre vigoureusement leur cause. La discussion, ouverte devant un public aussi nombreux que l'avait permis le local, a été longue, mais conduite de part et d'autre avec autant de calme et de sérieux que de courtoisie. Elle devint bientôt, par la force même des choses, une véritable conférence sur les avantages de la tempérance, et, grâces en soient rendues à Dieu, c'est le bon droit qui l'a emporté. Quand on en vint aux votes, trois ou quatre voix seulement se prononcèrent pour la proposition, et il faut dire à la louange des planteurs que presque tous, oubliant leurs intérêts matériels, avaient voté avec la majorité.»

On a pu voir, par le chiffre des dons recueillis dans les îles, que des sommes proportionnellement importantes y avaient été données pour construire ou réparer des maisons de prières. C'est qu'en effet les chrétiens des îles Sandwich aiment beaucoup ces maisons et prennent un singulier plaisir à les voir se multiplier. Le missionnaire Hitchcock, de l'île de Molokai, donne sur ce sujet, en date du 10 mars dernier, d'intéressants détails.

« Nos gens, dit-il, bâtissent ou réparent partout les édifices du Seigneur. A Halava, petite vallée qui ne contient pas plus de 250 habitants, ils construisent, entièrement à leurs frais, une chapelle qui, sans compter la valeur des journées consacrées à se procurer les matériaux, ne leur coûtera pas moins de 8 à 900 dollars. Une partie de la toiture est déjà achevée, et l'on espère que la dédicace pourra se faire dans deux ou trois mois. Il faut remarquer qu'à notre dernière réunion mensuelle de prières (pour l'extension du règne de Dieu), les offrandes des gens d'Halava se sont élevées à plus de 50 dollars, qu'ils ont de plus des pauvres à nourrir, et qu'ils ont enfin concouru largement, pour leur quote-part, à la formation de mon salaire.

« Parmi eux se trouve un homme dont l'histoire mérite de figurer parmi les manifestations les plus remarquables de la grâce d'en-haut. Il se nomme Kamaï, et avait jadis été à notre service, d'où nous l'avions fait passer à l'école supérieure. Mais alors sa conduite fut tellement mauvaise qu'après l'avoir supporté longtemps, nous nous vîmes forcés de le renvoyer ignominieusement. Au bout de plusieurs années cependant, l'Esprit du Seigneur, qu'il avait tant de fois repoussé, fit en lui son œuvre de paix, et, depuis cette heure, il est devenu véritablement une nouvelle créature. Son influence a déjà fait beaucoup de bien dans ce district. C'est un homme fort habile, très entreprenant et qui paraît aujourd'hui ne vouloir employer ces dons qu'au service de la vérité. Il exerce les fonctions de juge et a refusé dernièrement, pour rester à ce poste, une place au parlement, où l'avait appelé la juste estime de ses concitoyens. C'est lui qui a poussé avec le plus d'activité les travaux de la chapelle, et tout concourt à me donner l'espoir que le Seigneur fera de lui un instrument de bénédiction pour tout Molokaï.

« Pelikuna, continue M. Hitchcock, est moins une vallée qu'une espèce de ravin très isolé et profondément encaissé. C'est à peine si l'on y compte une centaine d'habitants, mais il ne s'y trouve pas moins une jolie maison de prières meublée de siéges à l'américaine. Les gens du lieu font en ce moment une collecte destinée à l'achat d'une cloche, dont ils ont déjà fait la commande.

« Le son harmonieux de cet instrument, si bien approprié au caractère du culte chrétien, se fait aussi entendre aujourd'hui dans la plaine de Kalaupapa, où chaque semaine il appelle les fidèles à la prière. La première fois que je l'entendis, j'étais au sommet d'une montagne voisine, à 3,000 pieds au-dessus de la vallée, et je puis assurer que ce fut une musique délicieuse à mon oreille. Le temple de Kalaupapa vient à peine d'être achevé, mais les habitants, le trouvant peu com-

mode, ont résolu d'en bâtir un autre et recueillent déjà une partie des fonds nécessaires. Le bâtiment actuel ne sera pas pour cela démoli; on l'affectera aux besoins de l'école.

« Dans les environs plus immédiats de la station, nous ne comptons pas moins de sept lieux de culte, tous bâtis par les indigènes sans l'assistance de personne. Un huitième est maintenant en construction tout au plus à un quart de mille de notre demeure.

« La semaine dernière une de ces humbles chapelles était achevée et il ne s'agissait plus que d'en faire la dédicace. Suivant l'usage des îles, les fidèles du lieu voulaient donner un repas fraternel à tous ceux qui viendraient du dehors animer cette fête religieuse de leur présence. Mais comme je devais, dans la journée choisie pour la cérémonie, partir pour une de mes excursions missionnaires, il fut décidé que le dîner serait remplacé par un déjeuner, et qu'en conséquence la dédicace suivrait le repas au lieu de le précéder.

« Vendredi donc, de bonne heure, je me dirigeai avec toute ma famille vers le lieu de la réunion. Nous y trouvâmes une nombreuse assemblée. Plusieurs tables, couvertes de nappes éclatantes de blancheur, attendaient les convives. Les mets, d'un aspect très appétissant, étaient servis sur des assiettes ou dans des bols, et il y avait un assortiment complet de cuillers, de fourchettes et de couteaux, objets assurément bien nouveaux dans le pays. Les chaises seules faisaient défaut, mais, pour y suppléer, les tables n'avaient été élevées qu'à un pied au-dessus du sol, et des nattes avaient été étendues par terre. Après l'invocation du saint nom de Dieu, tous ceux qui purent s'asseoir autour des tables furent servis, puis ils firent ensuite place à d'autres jusqu'à ce que l'assemblée entière eût pris part au festin. Tout se passa avec gaîté, mais d'une manière parfaitement convenable. Le repas terminé, nous procédâmes à la grande et sérieuse affaire du jour, à la consécration du nouvel édifice élevé à la gloire du Seigneur.

J'avais pris pour texte ces paroles d'Esaïe : *Je les rendrai joyeux dans la maison où l'on m'invoque* (LVI, 7) ; et je suis heureux de dire que tous se montrèrent aussi empressés à nourrir leurs âmes du pain de la Parole qu'ils avaient pu l'être à faire usage des aliments du corps. Leur attention fut profonde, leurs prières évidemment ferventes et cette heure fut pour tous une heure de véritable joie. J'espère que le souvenir en restera longtemps béni, non seulement au sein de la petite communauté du lieu, mais encore pour tous ceux qui étaient venus d'ailleurs s'associer à ces simples et chrétiennes réjouissances. »

Voilà ce que sont devenus, sous l'empire librement accepté de la foi chrétienne, les habitants autrefois si barbares et si cruels de l'archipel des îles Sandwich. Sans doute, il y a bien des ombres à ce tableau. Les messagers de la Parole dans ces lieux ont leurs craintes, leurs douleurs, leurs mécomptes. Les progrès mêmes de la civilisation préparent à leur œuvre une épreuve qu'ils redoutent. Souvent, disent-ils, ils ont à verser des larmes amères sur l'indifférence des uns, sur la sensualité des autres, sur l'apostasie de quelques-uns de ceux qu'ils avaient crus les plus sincères. Mais en somme, et malgré ces misères inséparables de toute œuvre terrestre, les changements immenses que la prédication de l'Evangile a opérés aux îles Sandwich, sont de nature à frapper d'admiration les esprits les moins clairvoyants. Des milliers d'âmes, régénérées par la vertu d'en-haut, y ont été scellées pour le jour de la rédemption ; les coutumes abrutissantes du paganisme ont cessé ; la cruauté a disparu et, suivant l'image biblique, il est presque impossible de reconnaître les loups d'autrefois dans les agneaux d'aujourd'hui. C'est ce que le roi actuel des îles, Kaméhaméha III, fit un jour sentir d'une manière très ingénieuse au capitaine d'un navire baleinier qui se trouvait de passage à Honolulu. Ce marin, homme léger, dissolu, et par

conséquent ennemi de l'œuvre évangélique, voulut essayer, dans une entrevue qu'il avait obtenue du monarque océanien, de lancer contre les missionnaires quelques-unes de ces accusations banales et frivoles qui sont toujours au service des adversaires. Mais une simple question de Kaméhaméha l'arrêta bientôt : « Capitaine, lui fut-il dit, avez-vous remarqué, en venant ici, que, par suite de la position du soleil à cette heure du jour, votre ombre s'était projetée en plein sur mon corps ? — Cela se peut, répondit le marin, mais qu'importe ? — Peu de chose assurément, du moins à présent, reprit le roi ; mais autrefois couvrir le roi de son ombre était dans ces îles un crime irrémissible, et si cela vous était arrivé avant l'établissement des missionnaires parmi nous, nous n'auriez pas eu pour une heure de vie. » Ainsi repris, le marin se tut et fit bien, car que peuvent opposer à des arguments si positifs les préventions les plus injustes ou les passions les plus enracinées ?

Disons en terminant un mot des missions catholiques établies depuis plusieurs années sur le sol des îles Sandwich. Le lecteur a déjà vu qu'en ce qui touche les écoles, leurs travaux étaient comparativement bien moins importants et moins bénis que ceux des missionnaires protestants. Il en est ainsi sous tous les rapports. Sur quelques points ils sont à la vérité parvenus à attirer à eux, grâce aux pompes de leur culte, quelques âmes ignorantes ou mal affermies ; mais dans la plupart des lieux où ils avaient d'abord le mieux réussi, leur crédit commence à baisser d'une manière très sensible. « Le romanisme languit ici, écrit d'Hawaï le missionnaire d'Hillo. Plusieurs de ceux qui s'étaient d'abord ralliés à lui l'abandonnent pour se joindre à nous. La plupart des chapelles élevées par les prêtres dans les districts d'Hillo et de Puna tombent en ruines ou ont été renversées, sans qu'il paraisse y avoir nulle part assez d'énergie pour les relever. Presque toutes leurs

écoles sont en voie de décadence. Il n'en reste plus d'ouvertes que deux ou trois dans les deux districts. Tout récemment encore, deux de leurs instituteurs sont venus à nous, entraînant avec eux presque tous leurs élèves, parce qu'on leur défendait de faire usage dans leurs classes de nos livres d'éducation, et surtout de la Bible en langue du pays. Ces faits n'empêchent pas les deux prêtres fixés ici de parler avec confiance de leur futur triomphe ; mais les indigènes eux-mêmes ont remarqué que leurs espérances reposent surtout sur le secours qu'ils attendent de la diplomatie et des armes françaises. Quant à nous, toute notre confiance est fondée sur le nom du Seigneur. Puisse ce nom trois fois saint nous servir toujours de bouclier et de haute retraite ! »

EMPIRE TURC.

PROGRÈS DE L'ÉVANGILE PARMI LES ARMÉNIENS.

Conférence annuelle des missionnaires américains. — Etat prospère des stations. — Constantinople. — Smyrne. — Brousa. — Trébisonde. — Erzerum. — Aintab. — Besoin de nouveaux ouvriers.

Notre livraison du mois d'avril dernier (XXVIe année, page 135) racontait les progrès que la foi évangélique a faits, depuis quelques années, au sein de l'Eglise arménienne. On ne lira pas sans plaisir quelques nouveaux détails sur cette œuvre, intéressante à plus d'un titre. Nos lecteurs n'auront pas oublié que c'est le Conseil américain pour les Missions étrangères qui l'a commencée et qui la poursuit.

La conférence annuelle des missionnaires employés dans ce champ de travail s'est réunie à Constantinople, du 9 au 21 juin dernier. Les rapports qu'elle a entendus sur les différentes stations ont été de la nature la plus encourageante;

ils se sont tous accordés à signaler tout à la fois de nouveaux succès et de nouveaux besoins.

A *Constantinople* même, le firman par lequel les protestants ont été reconnus comme communauté distincte, et recommandés à la protection de tous les officiers de l'Empire, a produit un excellent effet. Un grand nombre de personnes se sont, dès ce moment, réunies ouvertement à l'Eglise évangélique, et ceux qui étaient déjà en possession de la vérité ont redoublé de hardiesse dans la profession de la foi. Il a été ouvert, dans la cité, un second lieu de culte, qui, avec ceux de Péra et d'Haskeia, porte à quatre le chiffre de ceux qui dépendent de la station. Les congrégations s'y réunissent deux fois chaque dimanche, aux mêmes heures, et rarement sans que l'on n'y voie apparaître quelque nouveau visage. — En même temps, l'Evangile commence à se répandre par l'organe des prêtres arméniens eux-mêmes. Quelques-uns des Vartabeds ont, dans leurs sermons du dernier carême, prêché des doctrines qui, un an plus tôt, n'auraient pas manqué d'attirer l'excommunication sur leurs têtes. Aujourd'hui le patriarche n'oserait les en frapper, parce qu'il sait que cette mesure deviendrait, pour un grand nombre, le signal d'une rupture avec son Eglise. — Enfin, un esprit de recherche très prononcé continue à se développer chez les sectateurs de l'Eglise grecque. Un certain nombre d'entre eux ont même fait formellement à la mission la demande d'un missionnaire spécial, et la conférence s'est hâtée d'accéder à ce vœu.

Les Eglises de *Nicomédie* et d'*Adabazar*, annexes de celle de Constantinople, sont aussi en voie de prospérité. Elles sont très unies et se fortifient chaque jour, répandant autour d'elles la lumière qu'elles ont reçue.

La Mission entretient à *Bebek* deux séminaires ou écoles supérieures. Celui des garçons renferme aujourd'hui vingt-huit élèves; celui des filles vingt-six. Chaque dimanche, l'E-

vangile y est prêché les portes ouvertes, et ces services attirent constamment des gens du dehors. Parmi les jeunes gens qui ont terminé leurs études dans le séminaire des garçons, depuis sa fondation, dix-sept sont engagés dans l'œuvre missionnaire à titre de pasteurs, d'évangélistes ou d'instituteurs; plusieurs enseignent dans les écoles arméniennes; un professe au collége arménien de Paris; un autre dirige l'école d'agriculture fondée par le sultan, et quatre sont entrés dans l'administration des douanes. Il y a maintenant dans les deux établissements dix ou douze élèves qu'on peut regarder comme convertis de cœur à la puissance de l'Evangile.

Les missionnaires fixés à *Smyrne* consacrent principalement leur temps aux travaux de la presse. Cependant ils font, chaque dimanche, un service en anglais et une seconde prédication, tantôt en turc, tantôt en arménien. Ce dernier service est suivi avec un intérêt toujours croissant. Il n'a pas encore été organisé d'église dans cette ville; mais, malgré une vive opposition, sanctionnée en quelque sorte par les autorités locales, une vingtaine de personnes se sont fait enregistrer comme protestantes, et il y a lieu d'espérer que ce chiffre ne tardera pas à s'accroître.

L'Eglise de *Brousa* ne compte encore que dix-sept membres et n'a que sept élèves dans son école; mais un mouvement remarquable commence à se manifester parmi les gens du lieu. La conférence a décidé que cette Eglise serait confiée aux soins d'un pasteur indigène et que le missionnaire qui la dirigeait, M. Ladd, viendrait à Constantinople occuper le nouveau poste, créé à la demande de la population grecque, dont il a été parlé plus haut.

A *Trébisonde*, deux membres de l'Eglise sont morts dans la foi. La communauté protestante de cette ville ne se compose que d'une trentaine de personnes, mais dont la plupart donnent tout lieu de croire qu'elles ont passé de la mort à

la vie spirituelle. Des auditeurs nouveaux viennent de temps en temps se joindre à cette petite troupe de fidèles, mais des influences locales très hostiles les ont jusqu'à présent empêchés de se déclarer ouvertement pour l'Evangile, et sont même parvenues à en éloigner quelques-uns des assemblées.

Un vif intérêt religieux semble s'être éveillé à *Erzerum*. Chaque dimanche, les assemblées du culte s'y recrutent de quelques nouveaux assistants, dont plusieurs donnent déjà des signes évidents de piété. Malheureusement, Erzerum, ville russe, jouit de moins de liberté religieuse que les villes turques. Ceux qui voudraient s'y adonner à la recherche de la vérité sont continuellement sous le coup de la persécution et menacés de bannissement. Cependant dans un village voisin, nommé Geghi, un aide-missionnaire indigène, d'abord vivement persécuté, a fini, à force de persévérance, par se faire écouter, et commence à recueillir quelques fruits de son labeur. Il a la douce certitude que sept ou huit des âmes qu'il évangélise sont sur la voie qui conduit au royaume des cieux.

Mais de tous les points sur lesquels l'Evangile s'est fait entendre dans l'empire turc, il n'en est aucun où l'œuvre de la grâce se révèle avec plus d'éclat qu'à *Aintab*. L'œuvre qui se fait dans cette ville est quelque chose de vraiment merveilleux. Des congrégations de quatre à cinq cents Arméniens s'y pressent autour de la chaire de vérité. Le local des réunions, déjà agrandi une fois, n'est plus suffisant; la congrégation s'occupe activement de la construction d'une nouvelle chapelle; et telle est la grandeur des espérances inspirées par l'intensité du mouvement que cet édifice devra pouvoir contenir au moins quinze cents personnes. Il ne se passe presque pas de dimanche sans que de nouvelles adhésions viennent réjouir le cœur des croyants. Un grand nombre d'hommes influents se sont réunis dernièrement à

eux, et telle est l'impression produite par ces faits que les congrégations arméniennes demandent à grands cris à leurs prêtres de travailler eux-mêmes à une réforme de leur Eglise; « autrement, disent-ils, tous ses membres les plus distingués l'abandonneront bientôt. » Une réunion qui s'est spontanément formée parmi les Arméniens, dans le but spécial d'étudier les Saintes-Ecritures, compte quelquefois jusqu'à deux cents personnes, dont un grand nombre n'hésitent pas à confesser hautement les erreurs de leur communion. Au mois de mars dernier, le prêtre le plus intelligent de la ville s'est, malgré une vive opposition, déclaré pour la foi protestante. Moins de quinze jours après, un autre ecclésiastique, élevé en dignité dans son Eglise, a suivi cet exemple en disant publiquement qu'il prenait ce parti parce qu'il voulait avant tout trouver la paix de son âme.

Du reste, la congrégation protestante d'Aintab rend, par la pureté de ses mœurs et l'activité de sa vie spirituelle, un beau témoignage à la puissance du pur Evangile pour régénérer les âmes. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, tandis que les Arméniens sont généralement très adonnés à l'abus des liqueurs enivrantes, il est maintenant de notoriété publique que les Arméniens devenus protestants ont complétement renoncé à cette habitude funeste. Il en résulte que lorsqu'on veut éprouver un homme soupçonné d'incliner vers la foi nouvelle, on lui présente une coupe pleine de liqueur, et que, s'il refuse d'y goûter, l'opinion est fixée sur son compte : ce refus est à lui seul regardé comme une profession du protestantisme.

Encouragée par tous ces signes évidents de la protection céleste, la conférence de Constantinople a décidé de demander au Conseil américain un renfort de douze missionnaires, jugés indispensables, soit pour desservir plus efficacement les stations déjà existantes, soit pour en fonder de nouvelles.

Plusieurs villes improtantes par le chiffre de leur population arménienne, Tokat, Diarbékir, Kaiseriah, Sivas, Arabkir, demandent avec instance qu'on leur ouvre la source des eaux qui jaillissent en vie éternelle. Ce désir est si vif à Kaiseriah que dernièrement un colporteur de Constantinople, qui travaillait dans cette ville, sollicita vainement la permission d'aller voir sa famille, dont il était séparé depuis deux ans. Quand il voulut partir, les Arméniens de l'endroit qui avaient suivi ses instructions, s'emparèrent en quelque sorte de lui et déclarèrent qu'ils s'opposeraient à son départ jusqu'à ce qu'on leur eût envoyé un prédicateur de la Parole.

Le nombre des missionnaires employés dans le champ que nous venons de parcourir est de dix-huit. On y compte de plus huit prédicateurs ou pasteurs indigènes, presque tous hommes distingués, et vingt-cinq autres aides-missionnaires, évangélistes ou maîtres d'école.

Le dernier numéro du Journal des Missions de la Société nous apprend que, sur la demande de la Mission, des renforts vont lui être envoyés, et que, dès le 29 novembre dernier, un nouveau missionnaire, M. Sutphen, s'est embarqué à Boston pour se rendre à cette destination.

Les Eglises de la Turquie comptent environ 250 membres, qui tous ont donné déjà des gages satisfaisants de la sincérité de leur foi. Il y a de plus autour de ce noyau des centaines de personnes rendues attentives à la Parole.

On évalue à quinze cents le nombre des protestants disséminés sur la surface de l'empire turc. Puisse cette petite poignée se changer bientôt en une riche moisson d'âmes régénérées et sanctifiées !

Paris.— Typographie Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO.

Lettre de M. Frédoux, *en date du* 20 *novembre* 1851.

Troubles et guerres.— Les Batlapis et les Boers.— Voyage à Morokoeng. — Les puits africains. — Prédication de l'Evangile. — L'enfant voleur. — Lenteur des progrès.

Messieurs et très honorés Frères,

Il en est de l'Afrique méridionale comme de beaucoup d'autres régions du globe : l'on n'y aperçoit malheureusement encore que peu de symptômes de l'approche de ces temps bénis, prédits par les prophètes, où mettant enfin un terme à leurs longues discordes, les peuples « convertiront leurs épées en hoyaux et leurs hallebardes en serpes, » et où, au cliquetis des armes sur les champs de bataille, succéderont des conversations saintes ou affectueuses sous la vigne et sous le figuier (Michée IV, 3, 4). Sur les frontières si souvent ensanglantées de la Cafrerie, la fin de 1850 a vu éclater une guerre qui se poursuit encore et qui plonge journellement, pour ainsi dire, quelques-uns de nos semblables dans la mort ou dans le deuil. Près de la côte occidentale et au nord du fleuve Orange, le même fléau a aussi, dans ces dernières années, bien des fois affligé la terre par des spectacles d'horreur, et soudainement arraché bien des troupeaux aux

pâturages où ils avaient coutume de paître (1). Quant à la contrée qu'habitent les Bassoutos, la correspondance de nos frères français qui y sont établis ne vous laisse pas ignorer les troubles politiques qui l'agitent et les scènes déplorables qui la désolent. Enfin, au nord de la Rivière-Jaune, sans parler des entreprises guerrières dont la contrée qui s'étend au-delà des monts Magalisberg paraît être parfois le théâtre, plus près de nous ont aussi eu lieu, dans ces derniers temps, de sérieuses commotions, dont voici succinctement le récit.

A peu de distance de la ville batlapine de Mamusa, vivait, sous un chef nommé Motlarilé, une partie de la tribu des Baharoutsis. Ce chef et ses gens ayant résolu d'aller s'établir vers le nord, où habite une autre fraction de la même tribu soumise au chef Moiloé, et s'étant, il y a quelques mois, mis en marche dans ce but, se virent tout à coup attaqués en chemin par une troupe de Batlapis armés qui s'étaient mis à leurs trousses, et qui, fondant sur eux, leur tuèrent un certain nombre d'hommes et s'emparèrent d'une partie de leur bétail. De quelque désir de vengeance que fussent animés les Baharoutsis après cette sanglante affaire, ils n'eussent

(1) Voici ce qu'on écrivait du pays des Damaras, à la fin de l'année dernière : « Ce pays se trouve maintenant dans l'état le plus déplorable et le plus anarchique, ce qu'il faut principalement attribuer aux incursions et aux dévastations incessantes des Namaquois. C'est avec une véritable fureur que, presque des bords de l'Orange à la latitude où nous sommes, ces derniers se livrent à ces expéditions déprédatrices. L'une d'elles, incomparablement la plus considérable qui ait été entreprise jusqu'ici, a eu lieu depuis notre arrivée. On pense que près de *vingt mille* têtes de bétail auront été enlevées dans cette occasion. En outre, toutes ces expéditions sont accompagnées des actes les plus atroces et les plus barbares : on tue tous les hommes de guerre, on coupe les pieds et les mains aux femmes, on met les entrailles des enfants à découvert, et tout cela, à ce qu'il semble, sans aucun autre motif que la soif du sang. Jonker Africaner paraît être le principal moteur et instigateur de ces outrages. Au reste, les Damaras ne sont point unis entre eux. A peine laissés un peu en repos par les Namaquois, ils commencent aussitôt à s'attaquer, à se tuer et à se piller les uns les autres. »

pu sans doute qu'inspirer de faibles craintes à leurs fiers et triomphants agresseurs; mais les fermiers hollandais, trop heureux peut-être d'un événement qui pouvait leur fournir l'occasion d'étendre davantage leur autorité, parurent prendre en main la cause des premiers. On les vit quitter leurs fermes, se rassembler en divers camps, et une attaque de leur part contre les Batlapis semblait imminente. Tout le monde s'y attendait, et si elle se fût accomplie, nul doute qu'elle n'eût été accompagnée d'immenses désastres et de vastes ruines ; mais heureusement pour les Batlapis, qu'au lieu de marcher contre Mamusa, les Boers formèrent le dessein de rester à Mooi-River (leur chef-lieu), et ils annoncèrent pour le mois de septembre une espèce de congrès, dont, à ce qu'il paraît, le but avoué, mais non le but véritable ou unique, était d'examiner si le chef Motlarilé n'avait point provoqué l'agression dont il s'était vu l'objet. Mahura, le chef de Mamusa, fut entre autres prié d'assister à ce congrès, mais il ne paraît pas s'y être rendu. Au reste, quels en ont été ou quels en seront les résultats, c'est ce que nous ignorons encore complétement; mais il est déjà deux effets de ces mouvements des Boers que je puis indiquer ici : ce sont le retour précipité de Mahura et de ses Batlapis à Taoung, et l'émigration à *Nyessa* (à deux petites journées de Motito) des Barolongs de Setlagolé.

Plus au nord, d'après les récits des chasseurs qui reviennent de ce côté-là, ces mêmes Boers paraissaient, il n'y a que peu de semaines, se préparer à porter incessamment la désolation au sein de la tribu du chef Sichélé, contre lequel ils sont animés depuis longtemps de dispositions très hostiles!

Permettez-moi maintenant, Messieurs et très honorés frères, de vous entretenir quelques instants d'une visite, qu'accompagné de mon épouse, j'ai faite le mois dernier au populeux village de Morokoeng. La distance qui le sépare de Motito est, par le chemin le plus direct, de trois journées

en waggon; mais, comme nous nous y rendîmes par une autre route, nous n'y arrivâmes qu'au bout de quatre journées. La première nous conduisit à Tlogoutlané, où ne se trouve ni village ni hameau, mais où il y avait un *moraka;* ce mot séchuana, qu'il serait peut-être difficile de traduire en français, désigne un lieu qui est quelquefois fort éloigné des villes et des villages, et où du bétail paît et séjourne sous les soins de quelques bergers. Tlogoutlané possède au fond d'une vallée un puits dont la profondeur doit être d'environ quinze pieds, et qui est sans doute la plus grande richesse de cet endroit. A Nyessa, où nous arrivâmes le second jour au clair de la lune, il s'en trouve trois ou quatre semblables à celui-là, et situés tout à côté les uns des autres. Les habitants de Morokoeng en possèdent aussi plusieurs, mais qui sont moins profonds. Un pieu de bois aigu, appelé *pang*, est l'outil dont se servent les Béchuanas pour creuser ces puits, dont la forme ne présente aucune régularité, et qu'ils n'entourent d'aucune espèce de parapet ni de clôture. L'usage des pompes ainsi que des poulies étant inconnu dans ce pays, il faut, lorsque l'eau de ces puits est profonde, trois ou quatre hommes pour en puiser à l'usage des troupeaux. Placés à différentes hauteurs, ces hommes se font passer l'un à l'autre un grand vase en bois, que l'un d'eux remplit au fond du puits, et que celui qui se trouve le plus rapproché de son ouverture verse dans un creux large et peu profond où le bétail s'abreuve. Ces détails vous rappelleront sans doute, Messieurs, ces temps reculés de l'histoire sainte, où nous voyons le second père des Hébreux faire creuser des puits dans la vallée de Guérar, et leur futur législateur paître vers Horeb les troupeaux de son beau-père, le prêtre de Madian.

Le troisième jour après notre départ, comme nous venions de quitter le village de Nyessa, nous rencontrâmes dans la vallée du même nom de nombreux habitants de Morokoeng, dont une bande se composait de gens fort décemment

vêtus et montés sur des chevaux. Ils se rendaient auprès des émigrés de Setlagloé pour leur adresser l'invitation d'aller habiter avec eux, invitation qui ne devait du reste être accueillie qu'avec peu d'empressement. Le lendemain, qui était un samedi, nous entrâmes, au commencement de la nuit, dans Morokoeng.

Dans ce grand village, Messieurs, l'œuvre de l'Evangile est encore bien peu avancée. On ne nous y repousse pas, il est vrai; tout au contraire, et c'est là un avantage qui mérite d'être apprécié; mais, du reste, jusqu'à ce jour, la Parole de vérité n'y est ni bien connue ni fort recherchée, et le paganisme y a encore son siége. A présent que j'ai un collaborateur, la superstition pourra y être plus souvent combattue, et la bonne nouvelle plus fréquemment annoncée, et peut-être, sous la bénédiction divine, sans laquelle tous nos efforts seraient vains, quelque heureux changement s'y manifestera-t-il quelque jour. Le dimanche 12 octobre, j'y prononçai deux discours, dont l'un fut consacré à combattre l'erreur, et l'autre à exposer la vérité; j'essayai d'édifier dans celui-ci, après avoir travaillé à démolir dans celui-là, faisant ainsi usage de la truelle, après m'être servi du bélier. Le chef Maïkécho, qui assista à nos deux réunions, m'assura que lui et ses gens n'étaient point hostiles à nos doctrines, et me recommanda de prier pour obtenir de la pluie. Quoique avancé en âge, ce chef est encore assez vigoureux, mais il a le malheur d'être affligé de la privation presque entière de la vue.

La veille de notre départ, je vis à Morokoeng un jeune garçon auquel un funeste penchant pour le vol avait attiré une punition bien sévère. Dans ce pays, on brûle les deux mains aux voleurs incorrigibles, et c'est un châtiment pareil qu'avait subi celui dont je parle. Cet usage barbare s'explique par le manque de prisons parmi les Béchuanas, et par le triste fait qu'il se trouve parfois au milieu d'eux de malheureux in-

dividus si fortement enclins à voler, qu'il ne faut rien moins qu'une impossibilité physique pour leur en faire perdre l'habitude. Mais une circonstance bien repoussante dans le cas de ce jeune graçon, c'est que cette punition lui a été, à ce qu'il paraît, infligée par son propre frère.

Le jeudi 16 octobre , en m'en retournant à notre station, j'annonçai l'Evangile aux Barolongs de Nyessa, prêchant au pied d'un arbre, comme dans le siècle dernier les pasteurs du désert, mais avec cette différence que je n'y étais pas contraint, comme eux, par la persécution, et que mon auditoire n'était pas aussi nombreux ni aussi avide de la nourriture spirituelle que les leurs avaient coutume de l'être. Le samedi suivant, nous rentrâmes à Motito, après une absence de onze jours.

Dans le pays que nous habitons, l'Evangile ne fait à présent, Messieurs et très honorés frères, que d'assez lentes conquêtes. Presque tous les missionnaires qui y sont établis se plaignent que leurs travaux ne sont accompagnés que de peu ou point de succès. Les jours succèdent aux jours, les mois aux mois et les années aux années, et les pécheurs ne s'y enquièrent pas de la voie qui conduit au salut. La semence de vie est déposée dans la terre, mais on ne la voit jamais, ou presque jamais, ni porter de fruit ni germer. Les Béchuanas avancent, il est vrai, plus ou moins sensiblement dans la civilisation, mais beaucoup d'entre eux ne changent pas leurs cœurs en même temps que leurs vêtements. Tous ceux qui rejettent le paganisme ne deviennent pas des hommes nouveaux, et, sous des habits de forme européenne, plusieurs conservent encore ou leurs anciennes superstitions ou leur ancienne indifférence. Toutefois Dieu est puissant pour faire jaillir la lumière du milieu des ténèbres et la vie du sein de la mort. Oh! puisse sur la montagne, l'Eglise élever constamment et avec une ardente foi des mains suppliantes vers le Ciel, et puissent ses représentants auprès des païens combattre avec

une infatigable persévérance et avec un saint acharnement dans la plaine! Je parlais au commencement de ma lettre de guerres que favorise le prince du mal; en voici une dans laquelle prend plaisir le prince de la paix. Ah! puissent beaucoup de soldats y déployer un héroïque courage, et puissions-nous tous y prendre une importante part, persuadés qu'en fin de compte la victoire appartient à l'armée au milieu de laquelle flottent les drapeaux du Crucifié!

Je demeure, Messieurs et très honorés frères, votre tout dévoué serviteur,

J. Frédoux.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE BRITANNIQUE.

RÉSULTATS DES TRAVAUX MISSIONNAIRES.

Coup d'œil rétrospectif. — Les Portugais. — Les Jésuites. — Les Hollandais. — La Mission danoise. — Les Missions modernes. — Rapidité de leurs progrès. — Deux statistiques. — Sommes consacrées à l'œuvre. — Une alliance évangélique.

Nous disions l'autre jour que si les Missions protestantes ont souvent parmi nous le malheur d'être dédaignées ou calomniées, Dieu, de son côté, prend lui-même le soin de les justifier par les nombreuses bénédictions qu'il répand sur leurs entreprises. A l'appui de cette assertion, nous avons retracé, dans notre dernière livraison, les merveilleux changements opérés aux îles Sandwich par la prédication de l'Evangile. Que nos lecteurs veuillent bien nous suivre aujourd'hui dans l'Inde; ils y verront l'œuvre des Missions protestantes se développer avec une vigueur et des succès qui frappent moins peut-être parce qu'ils s'éparpillent au milieu

d'une masse énorme d'idolâtres, mais qui n'en sont pas moins une preuvre éclatante de la protection divine.

Les détails tout à la fois historiques et statistiques que l'on va lire ne nous coûteront d'autre labeur que celui d'une traduction. Nous les trouvons tout recueillis et coordonnés, sur les lieux mêmes, dans un article récent de la *Revue de Calcutta*, l'un des journaux les plus répandus et les plus estimés de l'Inde. Le lecteur y sentira, comme nous, le travail d'un homme qui a fait des missions de ce pays l'objet d'une étude consciencieuse.

« Les efforts tentés pour christianiser l'Inde soit partiellement, soit en totalité, dit-il, remontent à plus de trois siècles et n'ont jamais été complétement interrompus. Mais si le but est resté le même, il n'en a pas été ainsi des moyens mis en œuvre pour l'obtenir. On peut signaler à cet égard quatre plans ou systèmes d'opérations bien distincts les uns des autres.

« Au XVIe siècle, les Portugais, appuyés par leur roi Jean et conduits par des prêtres belliqueux, essayèrent d'imposer leur foi aux habitants de Ceylan et du sud de l'Inde. Imposer est bien le mot, car ils n'y surent employer que de cruelles persécutions, des emprisonnements, des spoliations et de sanglants massacres. Dans l'histoire de ces premières tentatives il est très peu question de sermons, d'enseignement ou de Livres saints répandus, mais en revanche on y parle beaucoup de temples païens « démolis, abattus ou brûlés, » de « jeux idolâtres interdits » et surtout d'infidèles obstinés « sévèrement châtiés » (1).

« Les Jésuites, arrivés ensuite dans ce champ de travail, y

(1) Les *travaux* du saint tribunal de l'inquisition établi à Goa sont demeurés célèbres dans les fastes de la cruauté. Les instruments de torture qu'il avait employés à la conversion des Indous n'ont été complétement détruits qu'en 1815. *(Rédaction.)*

apportèrent le système de dissimulation le plus prodigieux qui se soit jamais produit sous le soleil. Dans le but de gagner la confiance des indigènes, ils se firent passer pour des bramines de la caste la plus élevée. Vêtus à la manière des *sunyasis* (hommes saints ou dévots de l'indouisme), ils adoptèrent les usages, les mœurs et la manière de se nourrir des païens, renièrent leur qualité d'Européens, fabriquèrent un *védah* (livre sacré) et recoururent pendant de longues années, pour soutenir ce rôle emprunté, à une incroyable série de détours et de tromperies de toute espèce.

« Vinrent ensuite, dans l'île de Ceylan, les tentatives des Hollandais. Ceux-ci, sans renoncer aux fraudes, à la cupidité et à la barbare intolérance qui avaient marqué la domination des Portugais, y ajoutèrent quelque chose de moins évangélique encore, s'il est possible ; nous voulons dire un système organisé de corruption. Ils offrirent aux Cingalais qui se convertiraient, des places, des emplois et divers priviléges refusés impitoyablement au contraire à tous ceux qui ne voulaient ni embrasser leur religion ni signer la confession de foi helvétique. Il fallait qu'un indigène se soumît à cette condition, même pour obtenir à bail la ferme d'un propriétaire européen.

« De ces trois plans suivis successivement pour l'évangélisation des Indous, résulta ce qu'on en pouvait attendre. Les convertis de nom se multiplièrent par milliers et par dizaines de milliers, mais ce fut tout. Comment fonder, en fait de communautés chrétiennes, quelque chose de stable et de vrai sur la cruauté, la fraude ou l'appât d'un sordide intérêt ? Aussitôt que ces multitudes de prétendus convertis eurent secoué le joug des influences toutes charnelles qui avaient déterminé leur profession de la foi chrétienne, ils levèrent le masque et retournèrent par milliers aussi au paganisme de leurs pères. En 1802, le district de Jaffna renfermait, suivant les rapports officiels, 136,000 chrétiens tamuls ; mais, après la conquête de l'île

par les Anglais, en 1806, le christianisme s'y trouva tout à coup complétement éteint. Un autre département, celui des Cingalais, avait, en 1801, 340,000 de ces chrétiens officiels, et en 1810 la moitié était déjà retombée dans le boudhisme et le reste y marchait à grands pas. Et de même pour les convertis des Jésuites au sud de l'Inde. Ce qu'il en reste aujourd'hui n'excède pas le chiffre de 40,000, et telle est la nature de leur christianisme qu'on les distingue à peine des païens qui les entourent, car les cérémonies des uns et des autres sont à peu de chose près les mêmes. Il n'y a le plus souvent de changé que les noms des divinités, transformées adroitement en saints du calendrier romain.

« Tels furent les résultats des premiers essais tentés pour la conversion des Indous, essais dont deux, il est juste de le remarquer, avaient été l'œuvre des gouvernements et non ceux de corps voués à l'enseignement religieux. Il était temps d'entrer dans une voie plus chrétienne. Il était temps de comprendre que, pour acquérir à Christ parmi les païens des disciples vrais et qui lui restassent fidèles, il fallait démontrer le crime de l'idolâtrie, établir la vérité du christianisme, prêcher aux adultes, instruire l'enfance, répandre les Saintes-Ecritures traduites dans la langue du pays, s'adresser tout à la fois à l'intelligence pour l'éclairer, à la conscience pour l'éveiller, au cœur pour le toucher. — Et grâces en soient rendues au Seigneur, c'est ce quatrième et dernier système d'opérations qu'ont adopté et suivi les Sociétés de missions modernes qui couvrent aujourd'hui le sol de l'Inde.

La première tentative conçue dans cet esprit a été la mission danoise de Tranquebar. Ce fut en 1709 que Ziegenbalg et Plutcho, les deux fondateurs bien connus de cette œuvre excellente, commencèrent à prêcher l'Evangile dans la langue du pays, et, durant tout un siècle, de pieux successeurs continuèrent courageusement leur tâche. Leurs opérations et les succès dont Dieu couronna leur zèle apostolique, sont

restés longtemps peu connus et peu appréciés. Mais un livre récent les a mis en lumière, et a prouvé que, grâce à ces travaux, l'œuvre des missions de l'Inde avait enfin revêtu son vrai caractère et trouvé son véritable point d'appui. Malheureusement cette mission resta presque exclusivement une œuvre continentale. Fondée par le roi de Danemark, elle ne fut guère alimentée ensuite, soit en hommes soit en ressources pécuniaires, que par l'Eglise évangélique et par l'Université de Halle, sous l'inspiration de Hermann Francke et de ses illustres successeurs. Ainsi la lumière que le Seigneur avait allumée dans cette ville prussienne, rejaillit avec éclat jusque sur nos lointains rivages, et aussi longtemps que ce foyer de chaleur évangélique se maintint, la mission prospéra; mais à mesure qu'il se refroidit lui-même, la mission suivit son déclin, pour finir par s'éteindre. Mais le bien qu'elle avait produit était immense. Elle avait attiré sur le sol indou plus de cinquante missionnaires dévoués dans l'espace d'un siècle.

Cependant, malgré ces travaux et quelques autres moins importants, la véritable ère des missions modernes dans l'Inde ne s'ouvrit qu'en 1799, avec la fondation de la mission baptiste de Serampore. A cette époque, les chrétiens continentaux avaient abandonné l'œuvre, mais les Eglises d'Angleterre et d'Amérique s'étaient éveillées au sentiment de leur devoir et s'animaient à le remplir. En peu d'années, des stations missionnaires furent établies à Calcutta, à Madras, à Bombay, et bientôt elles se multiplièrent dans chacune des présidences. Les premiers pas furent lents, mais bien assurés. Une Société d'abord, puis une autre, un simple missionnaire, puis un second, arrivèrent sur le champ de bataille et se mirent résolument à y livrer, contre les faux dieux, les grands combats du Seigneur. La Société des Missions de Londres envoya ses ouvriers à Chinsurah, à Travancore, à Madras, à Vizapatam, à Bellary, à Surat, à Ceylan. Le Conseil américain, malgré quelques difficultés suscitées par le Gouverne-

ment, s'établit à Bombay. La Société des Missions épiscopales revint occuper le siége des anciennes stations danoises de Madras, de Tranquebar, de Palamcottah ; puis, s'élançant bientôt dans un nouveau champ, elle commença une œuvre parmi les chrétiens syriaques du Travancore, poussa une station jusqu'à Agra, jeta deux missionnaires à Calcutta, et fonda des postes à Chunar et à Meirut. La Société baptiste prit pied à Jessore, à Chittagong, à Dinagepore, et fonda sa mission de Ceylan. Elle fut suivie de près dans cette île, d'abord par la Société wesleyenne , puis par les missionnaires du Conseil américain. Ainsi, dans toutes les directions, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, l'armée de Christ marcha vigoureusement à la conquête du pays, sans y épargner ni les hommes ni l'argent. La Société biblique vint en aide aux missionnaires en traduisant la Parole inspirée, et en leur fournissant les moyens de la répandre. Peu d'années se passèrent avant que cette source divine de toute lumière véritable ne s'ouvrît, grâce à ces traductions, pour la plupart des peuplades dispersées sur le sol de l'Inde.

« Tous ces travaux sont antérieurs à l'année 1830. A cette époque, c'est-à-dire moins de vingt-cinq ans après l'entrée de la plupart des Sociétés dans ce champ de travail, la situation générale était déjà prospère. On comptait, soit dans l'Inde, soit à Ceylan, dix Sociétés de missions, cent quarante-sept missionnaires, et cent six stations disséminées sur toute la surface du pays. Mais ces résultats devaient grandir bientôt. Après 1830, un concours heureux de circonstances vint donner à l'œuvre une impulsion de plus en plus énergique encore. Quelques-uns des obstacles mis à l'évangélisation par l'ancienne charte accordée à la Compagnie des Indes, furent écartés par la nouvelle ; les discussions animées auxquelles donnèrent lieu les Sutties (1), fixèrent l'attention sur les

(1) Sacrifices volontaires des veuves indoues sur le bûcher qui consumait les restes mortels de leurs époux.

mœurs idolâtres; plusieurs ouvrages sur les missions de l'Inde, et de nombreux et pressants appels faits en leur faveur, soit en Angleterre soit en Amérique, enflammèrent d'un nouveau zèle le cœur des chrétiens, — et de toutes ces causes réunies, il est résulté que, durant les vingt dernières années, le nombre des ouvriers employés à l'évangélisation de l'Inde a presque TRIPLÉ, que la sphère de leur activité s'est considérablement étendue, et que les missions commencent à recueillir de leurs travaux des fruits abondants et substantiels.

« Voici quel était, à la fin de 1850, c'est-à-dire à peine un demi-siècle après la fondation des missions modernes, l'état bien constaté de leurs opérations et de leurs succès.

« Le chiffre des stations où l'Evangile est prêché dans l'Inde et à Ceylan s'élève à *deux cent soixante*. Les missionnaires qui les desservent sont au nombre de *quatre cent trois*, dont *vingt-deux* sont des indigènes consacrés au saint ministère, après avoir fait des études régulières. Assistés par *cinq cent cinquante-un* évangélistes ou prédicateurs indigènes, ces missionnaires vont continuellement prêcher la Parole dans les bazars, dans les marchés, dans les rues, dans les champs, au milieu des fêtes païennes et jusque sur le seuil des temples consacrés aux idoles. Ils ont ainsi répandu au loin les doctrines vitales de la foi, et fait une impression salutaire, non seulement sur ceux qu'ils comptent aujourd'hui parmi les disciples du Sauveur, mais encore sur une masse bien autrement considérable d'âmes ébranlées désormais dans leur confiance aux dieux de l'indouisme.

« Les Eglises indigènes fondées à la suite de ces travaux sont au nombre de *trois cent neuf* et elles renferment ensemble 17,356 membres effectifs ou communiants, et 103,000 auditeurs réguliers de la Parole, qu'on peut regarder comme une véritable chrétienté, complétement séparée du paganisme.

« Les écoles missionnaires, qui élèvent dans la connais-

sance de Jésus-Christ toute une génération nouvelle, et assurent ainsi la moisson de l'avenir, ne sont pas moins prospères. En voici la statistique:

POUR LES GARÇONS :

Ecoles où les langues indoues sont seules employées	1,345
Nombre de leurs élèves	83,700
Pensionnats et asiles d'orphelins	73
Nombre de leurs élèves	992
Ecoles de langue anglaise pour les indigènes.	128
Nombre de leurs élèves	14,000

POUR LES FILLES :

Ecoles ordinaires de langues indoues	354
Nombre de leurs élèves	11,500
Pensionnats et maisons d'orphelines	91
Nombre de leurs élèves	2,450

« Avant 1830, les Livres saints avaient déjà été traduits, soit partiellement soit en totalité, en une vingtaine des dialectes de l'Inde. Dans les vingt dernières années, la Bible entière l'a été en dix langues nouvelles, et le Nouveau Testament en cinq autres. La littérature chrétienne de ces langues s'est en même temps enrichie d'un grand nombre de livres destinés à l'éducation, et d'une série de vingt à cinquante traités religieux, appropriés avec soin aux dispositions et à l'intelligence des populations indoues ou mahométanes.— Vingt-cinq imprimeries, appartenant aux grandes Sociétés, sont continuellement occupées, sous la direction des missionnaires, à reproduire ces différentes publications, dont l'importance s'accroît évidemment de jour en jour.

Toutes ces œuvres missionnaires ont coûté, durant l'année 1850, environ £ 187,000 (plus de 4 millions et demi de francs), — somme qui paraît énorme au premier coup

d'œil, mais qui s'explique quand on sait qu'elle représente le traitement des missionnaires, la construction et l'entretien des édifices consacrés aux missions, le salaire des indigènes attachés à l'œuvre, les frais de voyages des prédicateurs, l'entretien des écoles, et enfin les dépenses d'impression et de distribution des livres religieux. De cette somme, £ 153,460 sont arrivées d'Europe ou d'Amérique ; le reste, c'est-à-dire £ 33,540, a été recueilli dans l'Inde même, soit parmi les résidents anglais, soit au sein des Eglises indigènes. N'est-ce pas une chose admirable et un signe certain de la protection céleste que ces immenses contributions, toutes spontanées, que la charité du monde chrétien consacre annuellement au bien spirituel du peuple indou ? Qui oserait dire, en face d'un pareil fait, que les travaux missionnaires entrepris dans ce pays ne sont pas l'objet d'une profonde et universelle sympathie ?

« Les Sociétés missionnaires actuellement à l'œuvre dans l'Inde britannique sont au nombre de vingt-deux. Outre toutes les grandes Sociétés d'Angleterre et d'Amérique, on y trouve l'Eglise établie et l'Eglise libre d'Ecosse, plusieurs associations spéciales d'Angleterre pour l'éducation des femmes ou des enfants, et six Sociétés allemandes, parmi lesquelles celle de Bâle occupe le premier rang. A ce chiffre il faut ajouter encore les six Sociétés bibliques et de Traités religieux d'Angleterre et d'Amérique, — auxiliaires puissants dont les Sociétés missionnaires, proprement dites, peuvent chaque jour apprécier les services.

« Signalons enfin comme un des faits les plus réjouissants, que les agents de toutes ces Sociétés vivent ici dans l'accord le plus parfait et restent complétement étrangers, du moins sur le sol indou, à toutes les controverses quelquefois si amères qui affligent les Eglises d'Occident. Placés chacun à son poste, ces messagers du salut en Christ s'abstiennent sans doute d'empiéter réciproquement sur leurs champs de travail

respectifs, mais on les voit entretenir les rapports les plus fraternels et souvent même se réunir pour prêcher ensemble la parole aux païens. Presque tous font usage des mêmes versions de la Bible, et en général les livres d'éducation ou les traités religieux écrits par l'un d'eux deviennent la propriété de tous. A Calcutta, à Madras, à Bombay et dans quelques autres grands centres d'action, tous les missionnaires, à quelque dénomination qu'ils appartiennent, ont l'habitude de se réunir une fois par mois dans le but de prier ensemble, de s'encourager mutuellement et de se communiquer les uns aux autres leurs expériences. Cette union, véritable alliance évangélique sur le terrain de l'action chrétienne, est un gage assuré de triomphes nouveaux. Puisse-t-elle devenir toujours plus étroite, plus sincère et plus active, à la confusion des ennemis de la croix de Christ! Et puisse le même amour fraternel se répandre de plus en plus partout où le nom sacré du *Prince de la paix* est invoqué, de sorte que tout esprit de secte et de division disparaisse du sein des Eglises, pour faire place à l'unité parfaite des enfants de Dieu dans sa Sion sainte! »

AFRIQUE ORIENTALE.

COTE DE ZANGUEBAR.

Une entreprise missionnaire. — Voyage dans l'intérieur. — Déceptions. — Attaques de voleurs. — La fuite. — Souffrances et dangers. — Admirables délivrances et retour.

Tous les amis des Missions connaissent le nom du docteur Krapf, ancien collaborateur de M. Gobat en Abyssinie, et aujourd'hui missionnaire de la Société épiscopale d'Angleterre parmi les Wonicas de la côte de Zanguebar. Ce zélé serviteur de Christ, dont nous avons raconté les premiers travaux à Rabbay, a fait l'année dernière, dans l'intérieur de

l'Afrique, une tentative d'évangélisation qui a failli lui coûter la vie. Nous allons en rapporter quelques incidents. Ils feront voir une fois de plus tout ce qu'il faut de dévouement, de courage et de foi pour aller planter l'étendard de la croix dans des contrées où n'ont encore pénétré ni un mot de l'Evangile ni une lueur de civilisation.

Depuis son arrivée à Rabbay, M. Krapf avait déjà fait quelques excursions dans l'Ukambani, pays des Wakambas, peuple pasteur, nombreux et en apparence assez accessible. Dans ces courses lointaines à travers des contrées où jamais ne s'était encore posé le pied d'un Européen, notre pieux voyageur avait fait quelques découvertes géographiques intéressantes, celle, entre autres, d'une chaîne de montagnes aux cimes toujours couvertes de neige, et dans les gorges desquelles il y a lieu de penser que se trouveront enfin ces fameuses sources du Nil cherchées depuis si longtemps en vain. De plus, le missionnaire avait rapporté de ces contrées l'espoir de pouvoir tenter quelque chose pour l'évangélisation de plusieurs peuplades qui l'avaient accueilli avec bienveillance, et parmi lesquelles il s'était acquis l'amitié de quelques chefs. Plein de cette idée, M. Krapf forma le projet de fonder dans l'Ukambani une ou deux stations qui, dans sa pensée, n'auraient été que les premiers anneaux d'une vaste chaîne d'œuvres missionnaires, traversant toute l'Afrique à peu près au-dessous de l'équateur et allant se réunir à celles qui existent déjà sur les côtes occidentales. Le comité de la Société, auquel M. Krapf soumit ce plan hardi, dans un voyage qu'il fit tout exprès à Londres en 1850, le trouva digne d'une étude sérieuse. La fondation d'un premier poste d'évangélisation fut décidée, et à son retour en Afrique le missionnaire se hâta d'en préparer l'établissement.

Après avoir mis la dernière main à une traduction de l'Evangile selon saint Matthieu, en langue wakamba, ouvrage commencé depuis longtemps, M. Krapf quitta Rabbay pour

s'avancer de nouveau dans l'intérieur. C'était le 11 juillet 1851. Il emmenait avec lui, pour l'aider, plusieurs Wonicas et s'était, pour plus de sûreté, joint à une nombreuse caravane de Wakambas qui s'en retournaient dans leur pays. Les premiers jours du voyage se passèrent sans autre incident remarquable que les fatigues d'une marche rapide de dix à douze heures par jour sous un soleil brûlant. Mais ensuite des bruits alarmants arrivèrent aux oreilles des voyageurs. On leur apprit que, depuis quelque temps, le pays était infesté de voleurs, et bientôt après, en effet, la caravane se vit attaquée par une bande armée dont les intentions n'étaient pas douteuses. Les Wakambas se défendirent et restèrent les maîtres du terrain, mais cette rencontre inspira aux Wonicas qui avaient consenti à suivre M. Krapf une profonde terreur, et ce premier contre-temps devait, comme on va le voir, en enfanter plusieurs autres. Quand le missionnaire fut arrivé à Yata, endroit qui lui avait paru le plus convenable pour l'établissement d'une première station, les Wonicas refusèrent d'y rester un seul jour avec lui. Aux termes des conventions faites avec eux, ils devaient au moins, avant de le quitter, lui construire une hutte un peu habitable ; mais tout ce qu'il en put obtenir fut de planter en terre quelques pieux grossièrement recouverts de branches d'arbres. Ce fut l'ouvrage de moins de deux heures, « véritable poulailler, dit le docteur, dans lequel je ne pouvais ni lire, ni écrire, ni dormir, ni en réalité faire quoi que ce soit, si ce n'est de me mettre oisivement à l'abri des rayons du soleil.» De plus un Emnika (1), que M. Krapf s'était plus particulièrement attaché comme domestique et qui s'était engagé à rester avec lui pendant un an, le quitta comme les autres, le laissant tout seul en présence des difficultés et des dangers d'une pareille situation.

---

(1) *Emnika* est le singulier de *Wonicas*, et *M'Kamba* celui de *Wakambas*, absolument comme au sud de l'Afrique le nom de *Mossouto* désigne un seul individu, tandis que *Bassoutos* en désigne plusieurs.

Ces mécomptes accumulés ne découragèrent pas le missionnaire, mais ils le forcèrent à modifier ses plans. Le poste d'Yata n'était évidemment pas tenable et dès lors le but spécial de son voyage se trouvait manqué. Cependant il ne voulut pas reprendre le chemin de la côte sans avoir prêché le nom de Jésus aussi loin qu'il lui serait permis de le faire. Au lieu donc de retourner en arrière, il s'enfonça davantage dans l'intérieur et pénétra ainsi jusqu'auprès d'un chef nommé Kivoi, qu'il avait visité déjà plusieurs fois dans ses précédents voyages. Ce M'Kamba le reçut très amicalement et promitde l'accompagner lui-même avec ses gens jusque sur les bords de la Dana, rivière qui se trouve à cent quatre-vingts heures de marche de la station de Rabbay.

Pendant que les préparatifs du chef se faisaient, M. Krapf passa près d'un mois à répandre les premières notions de l'Evangile parmi son peuple. Ce temps écoulé, la nouvelle caravane se mit en marche et s'approcha rapidement de la Dana. Mais c'est ici que commencent les plusr andes épreuves du voyage missionnaire. Laissons M. Krapf les raconter lui-même dans une lettre adressée à l'un de ses amis, le docteur Barth, de Calv, en date du 4 octobre dernier.

« A mesure que nous avançions, dit-il, Kivoi faisait mettre le feu aux herbes sèches qui se trouvaient sur notre passage. Cette circonstence nous fut funeste, car la fumée donna l'éveil à une troupe de voleurs qui, postés sur les bords de la Dana, devinèrent à ce signe l'approche d'une caravane et purent ainsi dresser à l'aise leur plan d'attaque. A quelques milles du fleuve, nous vîmes arriver de divers côtés une multitude d'hommes évidemment animés d'intentions hostiles. Nos fusils déchargés en l'air, dans l'espoir de les effrayer, ne parurent produire sur eux aucune impression. Nous étions à ce moment dans une vaste plaine sans arbres ; il fallut attendre l'approche des ennemis. Ils me parurent être au nombre d'environ cent trente, tandis que nous n'étions qu'une cinquantaine. Dès

qu'ils furent à portée de la voix, Kivoi entra en pourparler avec eux et en apparence avec quelque succès, car ils nous permirent d'avancer. Mais, dès que nous eûmes pénétré dans un bois voisin de là, nous les vîmes se séparer en deux troupes, dont l'une resta derrière nous, tandis que l'autre se portait en avant ; puis, tout à coup, à un cri formidable poussé sur toute leur ligne, ceux qui marchaient en avant revinrent sur leurs pas et notre caravane se trouva assaillie par devant et par derrière. Une nuée de flèches tomba sur nous. En un instant Kivoi, qui se trouvait à l'arrière-garde, fut entouré et massacré. J'entendis le bruit de sa chute sur le sol, mais sans la voir, parce que j'étais aux premiers rangs. Epouvantés de cette mort, tous les Wakambas jetèrent leurs fardeaux et prirent la fuite dans toutes les directions. Resté seul sur le lieu de l'attaque, j'imitai leur exemple ; mais en voulant sauter un large et profond fossé, le pied me manqua et je tombai au fond, tout froissé et la crosse de mon fusil brisée. Quand je parvins à sortir de là, les ennemis avaient cessé de me poursuivre, mais ce fut en vain que je cherchai des yeux les Wakambas pour les accompagner dans leur fuite. Un fois je crus en apercevoir quelques-uns au loin, mais ma lunette d'approche me fit bientôt reconnaître, dans les hommes que je prenais pour eux, les ennemis chargés de nos dépouilles. Sur cela je m'enfonçai de nouveau dans le bois, et m'y trouvai en face de deux rhinocéros, qui d'abord firent mine de s'avancer sur moi, mais qui se jetèrent ensuite dans le fourré sans me faire aucun mal.

« Ainsi je restai livré à moi-même, sans défense, et en proie aux souffrances de la soif et de la faim, car, dans l'espoir d'arriver bientôt sur la Dana, je n'avais rien pris depuis la veille. Dès que je me crus à l'abri de la poursuite des ennemis, je m'assis sous un arbre et me mis en prières, suppliant le Seigneur de se montrer miséricordieux et fidèle envers le pauvre abandonné. Je me demandai ensuite ce que j'allais faire.

Devais-je retourner en arrière ou tâcher de gagner la Dana? A tout risque je me décidai pour le dernier parti, car j'avais avant tout besoin de boire. Je courus donc de toutes mes forces dans la direction où je pensais trouver la rivière, et quelle ne fut pas ma joie quand tout à coup je vis, à travers les arbres, ses eaux refléter les rayons du soleil. « Que Dieu « soit béni! m'écriai-je, je vais pouvoir étancher la soif qui « me dévore! » Je bus copieusement et remplis ensuite d'eau les deux canons de mon fusil et l'étui de ma lunette; puis, après avoir observé les lieux aussi exactement que possible, je me cachai dans les environs jusqu'à l'arrivée de la nuit.

« Dès qu'elle fut venue, je me mis en route pour retourner sur mes pas, mais sans trop savoir dans quelle direction je devais marcher. Mon seul guide était le vent, car j'avais, en venant, remarqué que nous l'avions en arrière, d'où je conclus tout naturellement que je devais l'avoir en face au retour. Je traversai d'abord un bois, puis une plaine couverte d'une herbe épaisse et haute qui me rendit la marche si pénible que plus d'une fois je me sentis prêt à tomber de faiblesse et de sommeil. Je n'en fis rien pourtant, car je me disais à chaque tentation : en avant, en avant; il s'agit de ta vie; marche ou résigne-toi à périr. Vers minuit j'aperçus dans l'ombre les contours opaques d'une petite montagne située au milieu d'une plaine et que je reconnus : les naturels la nomment Kensé. Dès lors je me trouvai plus sûr de ma route, mais j'avais besoin de dormir et j'étais de nouveau horriblement tourmenté de la soif et de la faim. Je coupai un peu d'herbe desséchée dont je couvris, comme je pus, mon pauvre corps harassé, et je m'étendis au pied d'un arbre. Mais à peine une heure s'était-elle écoulée, que le cri des hyènes et d'autres animaux sauvages me réveilla. Il fallut me lever et reprendre mon périlleux pèlerinage. Après une longue marche j'aperçus une montagne tout entourée de feu : c'étaient les restes de l'incendie allumé par Kivoi. Me reconnaissant de mieux en

mieux, je me dirigeai de ce côté et marchai le reste de la nuit à travers bois et collines. Quand le jour vint, j'avais la certitude d'être dans le bon chemin et continuai à le suivre. Il me semblait qu'un pouvoir surnaturel me poussait en avant et dirigeait mes pas. Les voleurs qui, comme je l'appris ensuite, poursuivaient encore les Wakambas à l'heure dont je parle, ne pouvaient m'apercevoir à cause des arbres. Mais que de souffrances! J'étais seul; la petite provision d'eau que j'avais faite à la rivière était déjà épuisée, et je n'avais rien pour apaiser les aiguillons de la faim. J'essayai bien de manger des racines et des bourgeons d'arbres, mais en vain. Vers midi, le tourment de la soif devint intolérable. Une fois je trouvai sur ma route du sable légèrement humide et me mis aussitôt à le creuser dans l'espoir d'y trouver de l'eau, mais il n'y en avait pas. A la fin pourtant j'atteignis le lit d'un torrent desséché, près duquel j'entendis des cris de singes. Ce fut une musique délicieuse à mes oreilles, car elle m'annonçait le voisinage de l'eau, et cette fois mon espérance ne fut pas déçue. En suivant le lit du torrent, je tombai sur un trou rempli d'une eau délicieuse. « Oh! que le Seigneur est bon, » m'écriai-je, et pendant que je buvais, je sentis des larmes de reconnaissance et de joie couler le long de mes joues. Je mangeai ensuite quelques grains de poudre, puis, vidant ma poudrière dans un mouchoir, je la remplis d'eau ainsi que mon étui de lunette et les canons de mon fusil, — mais cette ressource ne me conduisit pas loin. L'eau de l'étui s'échappa, et celle de la poudrière prit un tel goût de salpêtre qu'il me fut à peu près impossible d'en faire usage. Plus loin j'essayai de nouveau de manger des feuilles d'arbres, mais je sentis qu'elles m'incommodaient et fus encore obligé d'y renoncer.

« Dans l'après-midi, j'aperçus un homme et me couchai aussitôt derrière un buisson, dans la crainte qu'il ne fût encore un ennemi; mais il m'aperçut et m'appela par mon nom. C'était un M'Kamba, sujet de Kivoi, et qui s'était comme moi

enfui la veille du lieu où l'on nous avait attaqués. Une femme l'accompagnait. Elle me donna un petit morceau de viande et de la cassade, à peu près la valeur de cinq ou six onces. C'était tout ce que je pouvais espérer d'obtenir jusqu'à ce que nous eussions atteint le premier village de Wakambas; mais c'était beaucoup et je louai Dieu pour cette heureuse rencontre.

« Marchant ensuite de concert et aussi vite qu'il nous fut possible, nous arrivâmes le soir au pied d'une montagne située à peu près à la moitié du chemin qui nous restait à faire. Nous y cherchâmes de l'eau dans les sables, mais sans succès, et pourtant la soif nous rongeait. Ma langue en était collée à mon palais, au point que je pouvais à peine articuler une parole. Vers minuit, je me sentis tellement fatigué que je m'affaissai sur moi-même et tombai endormi. Mais bientôt le M'kamba me réveilla et me pressa de me remettre en route. Après avoir marché toute la nuit sans trop savoir si nous étions dans la bonne direction, le jour nous surprit au milieu d'une plaine toute découverte, où nous pouvions être facilement découverts. Une fois même nous vîmes deux hommes et fûmes obligés de nous détourner pour les éviter. Mais en vain le danger nous poussait en avant; je me trouvais tellement brisé de fatigue, qu'à tous les cent ou deux cents pas j'étais obligé de m'étendre sur le sol et de me reposer quelques instants. Vers midi cependant, nous trouvâmes un peu d'eau qui nous restaura, et vers le soir nous aperçûmes le mont Kidimui, au pied duquel nous savions que nous trouverions le premier village wakamba. Cette vue ranima mon courage, et, rassemblant toutes mes forces, je parvins à me traîner jusque-là ; mais, une fois arrivé, je tombai sur le sol, et il se passa longtemps avant que je fusse capable de me relever pour prendre quelque nourriture. — »

Ici la nécessité d'abréger nous force à interrompre la lettre de M. Krapf, pour reprendre et achever nous-mêmes son récit.

Quoique hors de l'atteinte des brigands, le missionnaire n'était pas encore au terme de ses souffrances. Le chef du village qu'il venait de gagner était un parent de Kivoi. Cet homme lui apprit que la mort du chef avait irrité ses gens contre lui, et qu'ils avaient résolu de le tuer pour le punir de n'avoir pas protégé Kivoi, ou du moins de n'avoir pas péri avec lui. Effrayé de cet avis, dont d'autres Wakambas et des regards malveillants lui confirmèrent l'exactitude, le missionnaire ne vit de salut que dans une nouvelle fuite. En conséquence il s'échappa durant la nuit et recommença ses pérégrinations à travers le désert. Son but était de gagner Yata, où il avait laissé ses effets et quelques amis sur lesquels il pouvait compter. Mais trente-six heures de marche le séparaient de ce lieu; il s'égara en route, et après avoir marché deux jours et deux nuits sans presque s'arrêter, il se retrouva à peu près au point d'où il était parti. Tourmenté de nouveau par la soif et la faim, il prit alors une résolution extrême, celle de retourner au village de Kivoi, et de se livrer entre les mains des parents du défunt, en leur disant : « Me voici ; tuez-moi si vous le voulez. Je m'abandonne à vous, dans la ferme confiance que pas un de mes cheveux ne tombera à terre sans la volonté de mon Père céleste, du Dieu que je vous ai prêché. » Cette démarche hardie toucha ces gens, qui finirent par se montrer de nouveau bienveillants, et fournirent même à M. Krapf le moyen de regagner avec plus de sécurité, mais non encore sans souffrir de la soif et de la faim, la station projetée de Yata

Là, le missionnaire retrouva ses effets, mais il était temps qu'il arrivât, car quelques indigènes, le croyant mort, parlaient déjà de se partager ses dépouilles. Il reprit ensuite, avec quelques Wonicas, qui se trouvèrent là, la route de Rabbay, où il arriva presque incapable, dit-il, de se tenir encore sur ses pieds, et bénissant le Seigneur de lui avoir enfin rendu le repos, car il n'aurait pas pu supporter plus longtemps de pareilles fatigues.

Ces souffrances n'ont du reste pas été sans fruit pour le pieux missionnaire. « Je comprends mieux maintenant, dit-il, ce que saint Paul, ce grand homme de Dieu, entend lorsqu'il parle de la faim et de la soif, de la nudité et des voleurs... O vous chrétiens! et amis des Missions, qui vivez dans les pays civilisés, avez-vous jamais assez rendu grâces à Dieu, je ne dis pas seulement des bénédictions spirituelles, mais même de tous ces biens temporels qui vous sont prodigués! Si jamais je retourne en Europe, je pourrai mieux qu'auparavant vous presser d'en comprendre la valeur. Et pour cela je n'aurai pas besoin de vous dire des choses bien extraordinaires; il me suffira de vous parler de vos bonnes maisons, de vos lits, de vos vêtements, de l'eau que vous buvez, de vos routes, de vos magistrats, du bon ordre qui règne chez vous. Et pourtant il viendra un jour où vous serez privés de tout cela, tout aussi complétement que votre missionnaire qui, à cent quatre-vingts heures de distance de la côte, a si longtemps erré pauvre, fugitif et misérable. Mais que je ne me plaigne pas. Le Seigneur ne nous impose pas des fardeaux plus pesants que nous ne les pouvons porter. Quand il juge que l'épreuve a duré assez longtemps, il y met un terme. Il m'a préservé merveilleusement. O mon âme! bénis donc le Seigneur, et n'oublie pas un de ses bienfaits. »

En terminant sa lettre, M. Krapf exprime la pensée qu'après l'expérience qu'il vient de faire, le projet d'établir une station missionnaire dans l'Ukambani ne pourra se réaliser que dans quelques années. Il faut auparavant en fonder une à Kadiaro, lieu situé plus près de Rabbay, et attendre, pour pénétrer plus avant, de nouvelles indications du Seigneur. « La chaîne de missions que j'ai en vue, dit-il, se fera à l'heure que Dieu jugera convenable. La pierre de son moulin brise quelquefois le grain avec lenteur, mais c'est toujours une belle farine que celle qui en provient. »

AFRIQUE OCCIDENTALE.

MISSION DE SIERRA-LEONE.

Mort heureuse de quelques membres de l'Eglise.— Lucie Clarke.— James Williams. — Marie Fox.

Les simples et courts récits qu'on va lire sont extraits du Journal du révérend T. Maxwell, missionnaire à Kissey, dans la colonie anglaise de Sierra-Leone. Ce nom de Maxwell et les autres noms, également anglais, qui figurent dans ces récits, ne désignent point des personnes de race anglaise. Toutes, au contraire, pasteur et fidèles, sont ou étaient des nègres qui, suivant l'usage des convertis de ces contrées, ont abandonné leurs noms africains en recevant le baptême. M. Maxwell lui-même est l'un des deux missionnaires noirs dont nous avons raconté la consécration dans notre livraison du 15 décembre 1849. Nous rappelons ce fait parce qu'il nous semble de nature à rendre plus intéressantes encore les communications du pieux missionnaire.

« Durant les six mois qui viennent de s'écouler, écrit M. Maxwell en septembre 1851, quatre membres de notre Eglise ont été enlevés du milieu de nous. Sur ce nombre, trois ont, à leurs derniers moments, rendu témoignage à l'amour et à la fidélité de Celui qui a dit : *Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi ; quand tu traverseras les fleuves, ils ne te noieront point ; quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras point brûlé, et la flamme ne t'embrasera point.*

« *Lucie Clarke* était la sœur d'un des évangélistes de Fourah-Bay. Elle était tombée malade le 18 mai, mais je n'en fus averti que le 23, à la suite d'une visite que lui avait faite notre visiteur chrétien. Toute l'espérance de cette femme était en Christ. De son lit de mort elle exhortait tous ceux qui

s'approchaient d'elle, à chercher en Lui le pardon de leurs péchés. Elle parlait avec bonheur du repos qu'elle était sûre de goûter dans une autre vie. Au moment où elle sentit la mort arriver, elle invita sa famille à s'unir à elle pour prier, donna ensuite à sa mère et à son mari de sages directions sur la manière d'élever les enfants qu'elle laissait sur la terre, et les exhorta vivement à entrer eux-mêmes par la porte étroite qui mène à la vie. Ce fut dans ces dispositions qu'elle s'endormit au Seigneur, le 24 mai.

« Il plaît souvent à notre Père céleste de bénir les paroles des morts, pour le salut des survivants. C'est ce qui est arrivé dans ce cas-ci. La mort de Lucie Clarke a décidé son époux à s'enquérir des choses qui regardent la paix. La puissance de l'Evangile pour soutenir et consoler lui a été révélée dans cet exemple qui le touchait de si près, et c'est aujourd'hui l'une de ses joies que de le déclarer. « Des larmes coulaient de mes yeux, dit-il, pendant que ma femme me faisait ses derniers adieux, et c'est sa mort qui m'a fait chercher le salut de mon âme. » Harry Clarke est aujourd'hui au nombre de nos plus pieux candidats à la sainte Cène.

« *James Williams* était malade depuis plus d'un an. Je l'ai visité souvent sur son lit de souffrance. Quand je le questionnais sur son état, il me répondait : « Mon corps va mal, mais j'ai cette confiance en Dieu que mon âme se porte bien. Je la remets entre les mains de Jésus-Christ. » Le lundi, 18 août, un évangéliste alla le voir et lui demanda : « Où en êtes vous à l'égard de votre Sauveur ? — Oh ! répondit-il, ce que j'ai à faire avec lui sur la terre sera bientôt terminé. Je suis entre ses mains. » Il se tourna ensuite vers sa femme et l'exhorta à ne pas s'effrayer de sa mort, parce que c'était pour mourir qu'il était né, et que c'était pour ressusciter qu'il mourait. Il pencha ensuite sa tête sur sa poitrine. Au bout d'un moment sa femme, croyant qu'il expirait, l'appela, mais il la pria de ne pas l'interrompre parce qu'il était en commu-

nion avec son Sauveur. Plus tard il s'écria: « Ces douleurs jettent du trouble dans mon esprit. La mort est lente à venir. Je voudrais dès à présent être auprès de Jésus. » C'est le 21 d'août que ce désir fut accompli. « Seigneur, aie pitié de moi! aie pitié de moi! » furent les dernières paroles sorties des lèvres du mourant.

« *Marie Fox* avait été amenée à la connaissance de l'Évangile à Regent-Town, par le ministère de feu M. Johnson. Sa maladie avait duré très longtemps et avait dégénéré en hydropisie. La dernière fois que je la visitai, je lui demandai si son âme était en paix. « Oui, me répondit-elle, car je regarde à Jésus qui est mon Sauveur. Jésus sait pourquoi il me soumet à cette longue épreuve. Qu'il en soit suivant qu'il le trouve bon. Le salut de mon âme est tout ce que je lui demande. O Seigneur! daigne jeter tes regards sur cette âme qui est à toi! » Sur cela je lui dis que certainement Jésus ne l'abandonnerait pas, qu'il serait avec elle jusqu'à la fin, comme il s'était tenu auprès des trois jeunes Hébreux dans la fournaise, et que dans les plus grands maux l'œil de la foi savait discerner cette adorable présence. Elle me remercia de ces consolations, et me serrant affectueusement la main, m'adressa ses derniers adieux. Elle mourut bientôt après, le 4 septembre, et nous avons cette ferme confiance qu'elle est entrée dans le repos de son Seigneur. — Que le saint nom de Celui qui soutient ainsi les siens, soit à jamais loué! »

VARIÉTÉS.

NOUVELLE-CALÉDONIE.

La relation que l'on va lire est empruntée à la correspondance d'un missionnaire catholique romain. Si nous la reproduisons, ce n'est pas que nous ne trouvions souvent dans les

récits de nos missionnaires protestants des faits tout aussi tristement instructifs, mais parce qu'il s'agit dans celui-ci de marins français, dont l'un paraît avoir appartenu à la communion protestante. Ce récit montre d'ailleurs, sous un jour saisissant, les effets de la barbarie, et nous fait assister à de terribles représailles, qu'expliquent les penchants naturels de l'homme et les lois de la guerre, mais qui, hélas! ne réparent rien et ne valent pas, pour l'amélioration du sort des païens, une seule parole évangélique docilement acceptée.

Nous ne changeons rien au style de la lettre. Elle est datée de Sydney, le 1er avril 1851. L'auteur n'a pas vu lui-même les faits qu'il raconte, mais ils venaient de lui être racontés par l'un de ses collègues qui en avait été le témoin oculaire.

Le nom du vaisseau était *l'Alcmène*, commandant M. d'Harcourt. Laissons maintenant parler la lettre :

« Après avoir relevé déjà diverses positions de l'île, le commandant jeta l'ancre à *Ballade ;* puis, voulant tracer la carte de la pointe de l'île, il avait expédié une chaloupe montée par douze hommes d'équipage, un chef de timonerie et deux officiers. On avait fourni l'embarcation de vivres pour une douzaine de jours, et, en cas de surprise, on avait pris quatre fusils avec des munitions. Le point que l'on voulait explorer était à dix lieues de Ballade. La crainte de tomber entre les mains de tribus féroces et anthropophages, empêcha l'équipage de faire une descente sur la grande île de Calédonie ; mais comme on crut être certain que quelques îles voisines, à peu de distance, étaient inhabitées, dès le lendemain matin on y descendit, et sans défiance ; ce fut là le grand malheur. Les deux officiers étaient à peine à terre, qu'une troupe de quelques centaines de sauvages fondait sur eux tout à coup, en poussant les houras les plus féroces. Ils étaient armés de haches, de frondes, de casse-têtes, de lances et de flèches. On avait eu à peine le temps de les apercevoir, que le premier officier tombait, frappé à la tête de deux coups de hache.

Deux matelots qui le relèvent et le portent, au milieu d'une grêle de traits, sur l'arrière de l'embarcation, expirent bientôt eux-mêmes sous les coups qui pleuvent de toutes parts. En vain on cherche, dans cet effroyable pêle-mêle, à dégager les fusils et les munitions, on n'en a pas le temps; en vain le pilote de la chaloupe se fait jour autour de lui, en frappant à droite et à gauche avec la barre du gouvernail, dont il s'était armé ; en vain le second officier, déjà percé de coups, pare avec son épée : en quelques instants, les sauvages font autant de victimes qu'il y avait de matelots dans la chaloupe. Quatre seulement essaient de se sauver à la nage ; mais l'un d'eux est massacré sur la plage, où on l'attendait : les trois autres avaient fui dans des directions opposées.

« Cependant huit jours s'étaient passés, et, à bord de la corvette, on commençait à concevoir des inquiétudes. Le frère dont je vous ai parlé, et qui connaissait les mœurs féroces du pays augmentait les alarmes par les prévisions qu'il exprimait. Un jeune Calédonien était allé à bord et y avait répandu quelques vagues rumeurs ; mais il ne savait, disait-il, rien de bien positif. Vous jugez de l'effervescence qui gagnait l'équipage à chacune de ces conversations. Un jour, à l'heure où l'on bat le rappel du soir, les matelots s'écrient : « Ce ne sont plus nos hamacs qu'il nous faut, ce sont des fusils ! » Le commandant, pour calmer l'exaspération des esprits, monte sur le pont, et leur dit que rien ne prouve que le malheur soit réellement arrivé, qu'il faut attendre encore ; mais que, s'il se confirme, on tirera certainement vengeance de la barbarie des naturels. Dès le lendemain matin, une chaloupe armée est expédiée pour avoir quelque nouvelle ; et bientôt l'on acquiert la triste certitude du malheur qu'on appréhendait. La première embarcation est retrouvée intacte, mais complétement dévalisée, et présentant les horribles et sanglants vestiges d'un combat à mort. Quelques naturels, que l'on interroge, ne laissent plus de doute. Après le massacre, on avait

éventré et vidé les cadavres ; puis immédiatement les cannibales avaient procédé à l'horrible festin, envoyant aux parents et aux amis une part de cette épouvantable boucherie. « Trois matelots, ajoutait-on, qui s'étaient enfuis à la nage, avaient été adoptés dans une tribu voisine ; mais qu'étaient-ils devenus?... » On n'avait rien de mieux à faire, pour le moment, que de regagner le bord. Figurez-vous tout l'équipage silencieux sur les bordages, attendant quelques nouvelles, et les yeux fixés de loin sur la chaloupe qui revenait tristement, ayant à sa remorque une embarcation vide... « Commandant, dit l'officier de l'expédition, en abordant avec une contenance morne et les yeux gros de larmes, voilà tout ce que nous avons pu recueillir !... » Au silence qui se faisait tout à l'heure succèdent mille cris de mort. A peine on laisse au commandant le temps de délibérer avec son conseil : il faut immédiatement opérer une descente. Sept chaloupes, montées par plus de cent hommes et armées de toutes pièces, se dirigent vers le théâtre des événements.

« A quelque distance du rivage parurent alors quelques sauvages qui, derrière les arbres où ils s'abritaient, brandissaient leurs armes, et agitaient divers lambeaux d'étoffes, peut-être les dépouilles de leurs infortunées victimes..... Les chaloupes se rangèrent aussitôt de manière que, si les cannibales avançaient ou quittaient leur retraite, on pût faire feu de toutes les places à la fois ; mais on attendit en vain ; et les sauvages, qui prirent cette manœuvre pour un effet de la peur des matelots, redoublèrent leurs provocations, tout en se tenant soigneusement abrités derrière leurs arbres. Il fallut descendre à terre. On se développa en demi-cercle pour envelopper l'île de tous côtés, et il se serait fait d'épouvantables représailles, car aucun n'essayait pas même de se défendre ; mais les uns à la nage, les autres en canots, tout avait fui ou fuyait sur la grande terre de Calédonie, au risque d'être dévorés par quelque peuplade ennemie, s'ils ne réussissaient

pas à rejoindre une tribu alliée ; car, entre eux, c'est la seule alternative possible. Dès qu'ils touchent à une terre étrangère à leur tribu, ou ils s'y trouvent comme auxiliaires et amis, suivant des usages établis de temps immémorial, ou ils tombent chez une tribu ennemie qui les tue en détail. — Nos matelots leur ont tué une vingtaine de personnes seulement ; mais cette île et trois autres alliées, qui avaient pris part au festin de mort, ont été ravagées ; on y a coupé cinq à six mille pieds de cocotiers et détruit toutes les plantations ; les cases et les pirogues ont été brûlées.

« J'avais oublié de vous dire que les habitants de *Ballade*, hommes, femmes et enfants, étaient accourus en masse pour aider nos matelots, et s'en sont retournés ensuite chargés de tout le butin qu'ils ont pu emporter. Des lambeaux de vêtements, des restes de chevelure, des ossements épars, qui furent retrouvés, ne laissèrent aucun doute que les pauvres victimes n'eussent été dévorées après le massacre. Les recherches qui ont fait découvrir ces tristes pièces de conviction ont eu un autre résultat plus consolant : du fond d'un bois, nos matelots virent tout à coup accourir à eux les trois infortunés camarades qui s'étaient enfuis à la nage. L'un d'eux avait le poing cassé et le nez traversé d'un coup de lance ; les autres montraient des blessures sur tout le corps. Cependant ils n'avaient point été maltraités depuis leur fuite ; au contraire, on leur avait dejà peint le visage, relevé et attaché les cheveux suivant la mode la plus coquette du pays. Après avoir recueilli ce qu'on a pu d'ossements, on en a fait deux caisses qu'on a ensuite chargées de pierres pour les couler au fond de la mer.

« Vous dirai-je l'impression que m'a dû causer cet épouvantable récit, à moi qui, pendant plus de cinq semaines, avais vécu avec ceux dont le frère nous citait tous les noms ? Le chef de timonerie était un père de famille, homme d'environ quarante ans, paisible et rangé comme le sont bien

rarement les marins. Le second officier, M. de Saint-Phal, était un jeune homme de vingt ans à peine, modeste et doux comme une jeune fille. Le premier, M. de Varennes, le plus beau et le plus grand jeune homme du bord, avait autant de noblesse dans le port et dans les traits que dans le caractère. Pauvres jeunes gens! pauvres familles! M. de Varennes était protestant. Sur la carte de Calédonie dressée par les officiers de *l'Alcmène*, ils ont marqué d'une croix le lieu où furent massacrés leurs compagnons; et un passage qu'ils ont découvert entre les terres y est appelé *Détroit de Varennes*.

« Vous jugez bien que la scène de barbarie que je viens de vous raconter n'est pas un fait rare chez les anthropophages. Dans une excursion avec sa troupe, le commandant d'Harcourt aperçut le squelette d'un jeune homme de quinze à dix-huit ans, attaché tout droit contre un arbre, auprès d'une cabane; et comme il voulait savoir ce que cela signifiait, les naturels lui répondirent que la case était celle du chef, et le squelette, celui d'un jeune homme du pays. Le chef l'avait attaché à cet arbre tout vivant, et l'avait laissé pourrir et sécher dans cette position, parce qu'il lui avait volé quelques cannes à sucre... »

NOUVELLES RÉCENTES.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Une lettre de M. Casalis, en date du 26 décembre, apporte du Lessouto des nouvelles moins rassurantes que nous ne l'avions espéré. Malgré l'arrivée des membres de la commission d'enquête nommée par le Gouvernement anglais, il paraît que le major Warden a fait continuer les hostilités, et que, dans un nouvel engagement avec ses alliés, les Bassoutos ont encore

été victorieux. Ainsi la guerre menace toujours nos stations françaises, et il faudra sans doute bien du temps pour en effacer les tristes traces. Que les amis de la Mission continuent à s'en souvenir pour recommander instamment nos frères au trône de la grâce. M. Casalis le réclame avec ardeur de leur charité chrétienne.

Une mesure récente, dont nous ne pouvons pas encore apprécier les conséquences, a été prise par le Gouvernement anglais. Le gouverneur du Cap, sir Harry Smith, à l'administration duquel l'opinion publique reprochait, à tort ou à raison, les troubles du sud de l'Afrique, a été rappelé. Cependant les nouvelles les plus récentes annoncent que ce général vient de remporter sur les Cafres des avantages assez considérables pour que quelques-uns des chefs les plus influents aient demandé à capituler.

CHINE.

Un baptême et une consécration. — Deux faits ont, dans le courant du mois de septembre dernier, réjoui les missionnaires de Schanghaï. M Mac Clatchie, missionnaire de la Société épiscopale d'Angleterre, y a baptisé le premier converti accordé aux efforts de son zèle, et à quelques jours de distance, l'évêque Boone, de la Mission épiscopale d'Amérique, a conféré le saint ministère à un jeune Chinois, nommé Cha-E, qui, depuis plusieurs années, avait donné des preuves indubitables de la sincérité de ses convictions et de son amour pour le Sauveur. Cette dernière cérémonie avait attiré une foule immense qui se montra très attentive et parut en remporter de sérieuses impressions. Dans l'après-midi, Cha-E prêcha son premier sermon et s'y montra digne de la charge qu'il venait de recevoir. « C'était, dit un de ses auditeurs chrétiens, une joie véritablement rafraîchissante pour le cœur que d'entendre, au sein d'une congrégation chi-

noise, un prédicateur chinois prier *pour notre Empereur et pour nos magistrats*, en demandant à Dieu de les regarder d'un œil favorable, de les remplir des lumières de son saint esprit, et de les amener à délaisser l'idolâtrie pour s'adonner aux voies de la justice. »

Les premiers pas dans la voie du salut. — L'un des missionnaires américains établis à Tavoy, donne d'intéressants détails sur quelques-uns des Chinois qui suivent ses instructions et aspirent à recevoir le sacrement du baptême.

« L'un d'entre eux, dit-il, demeure presque en face de la maison que j'occupe. Il y a six mois environ qu'il avait amené chez le docteur Young un de ses amis qui se trouvait avoir besoin d'un remède. Je saisis cette occasion de lui parler du vrai Dieu, de Christ sauveur, et de la folie du culte idolâtre rendu par les Chinois à tant de fausses divinités. Cet homme m'écouta avec autant de simplicité que d'attention, et il m'adressa ensuite, d'une manière sérieuse et qui me fit plaisir, plusieurs questions sur nos croyances et sur notre culte. Le devoir d'adorer Dieu en esprit et en vérité lui paraissait surtout un mystère inexplicable. « Comment, me disait-il, est-il possible de rendre un culte à Dieu sans recourir à des cérémonies extérieures? » Je lui expliquai ce point du mieux que je pus, et le remis ensuite entre les mains d'un de nos convertis indigènes avec lequel il eut encore une longue et sérieuse conversation. En se retirant, il demanda s'il ne pourrait pas avoir quelque livre où les choses qu'il venait d'entendre fussent enseignées. Nous lui remîmes quelques traités et l'invitâmes à fréquenter les instructions publiques de la chapelle.

Depuis cette époque, cet homme est devenu l'un de nos auditeurs les plus réguliers, non seulement le dimanche, mais encore chaque matin de la semaine, au service qui se fait dans l'école du docteur Young. Il déclare, de plus, hautement, qu'à présent il ne croit plus aux dieux chinois, et que, chaque matin

et chaque soir, il offre en secret ses prières au Dieu des chrétiens. Un jour, peu de temps après ma première conversation avec lui, j'étais entré dans sa boutique et y avais vu ses idoles encore debout dans leurs niches. A l'en croire, il avait déjà alors cessé de brûler devant elles des chandelles et de l'encens, mais il m'avait paru peu disposé à les ôter de sa demeure. Quelque temps après, cependant, elles disparurent de leur place habituelle pour être reléguées sur des tablettes placées dans un coin obscur, et dernièrement enfin, il me les a remises de son propre mouvement, comme de vains objets tombés dans le mépris. Je garde chez moi ces trophées évangéliques, et saisirai la première occasion favorable pour les envoyer aux États-Unis.

« Cependant l'œuvre du Seigneur n'est pas encore parfaite. Notre nouveau disciple fait, avec un associé, le commerce des chandelles et de cette espèce de papier que les idolâtres de ce pays brûlent devant leurs faux dieux. Dès qu'il a eu compris la doctrine évangélique, sa conscience lui a fait sentir combien ce genre d'affaires est incompatible avec la profession de l'Évangile. Mais là commencent les difficultés. Ce petit commerce est sa seule ressource pour entretenir sa famille, et les efforts qu'il a tentés pour le remplacer par quelque autre occupation plus légitime, sont jusqu'à présent restés sans résultat. Dans mes conversations avec lui, j'insiste avec force sur le devoir d'être conséquent et de rompre avec tout ce qui est contraire à la Parole sainte, en se confiant dans la bonté de Dieu, quant aux choses de la terre. Il me répond que s'il était seul, il consentirait volontiers à mourir de faim plutôt que de s'exposer à déplaire au Seigneur, mais qu'il n'a pas encore la force de supporter l'idée de ses enfants privés du nécessaire. Malgré ces luttes, j'ai cette ferme confiance que dans cet homme la victoire de l'esprit sur la chair sera bientôt complète. Que tous ceux qui aiment le salut des âmes aient pour celle-ci de la sympathie et des prières ! »

Une œuvre courageusement entreprise. — De toutes les grandes Sociétés de Missions, la seule peut-être qui n'ait encore pris aucune part aux efforts tentés pour l'évangélisation de l'évangélisation de la Chine, est celle des Wesleyens. L'immense développement qu'ont pris ailleurs ses travaux, l'en a jusqu'à présent empêchée. Plus libre dans ses mouvements, un de ses agents vient de la devancer dans ce vaste champ de travail. M. Percy, jeune prédicateur local employé par la Société dans un district d'Angleterre, se sentait pressé dans sa conscience d'aller porter l'Évangile en Chine. Possesseur d'un petit avoir, il se procura une grammaire et un dictionnaire chinois, se mit à l'étude et, quand il eut acquis la certitude que cette langue ne lui resterait pas fermée, s'embarqua courageusement pour Hong-Kong, en se confiant pour le reste aux soins de la Providence. C'était vers la fin de 1850. Accueilli, à son arrivée, par un simple soldat, que ses convictions rattachaient à la Société, M. Percy fut mis par cet ami en rapport avec le révérend docteur Legge, missionnaire de la Société de Londres, et reçut de lui de précieuses directions. Ainsi appuyé, il parvint à se procurer un lieu de culte, ouvrit une petite école, et il voit déjà maintenant se réunir autour de lui quelques âmes qu'il peut évangéliser. Tout en travaillant à se perfectionner dans l'usage de la langue, il apprend de plus, sous la direction d'un médecin allemand, la manière de traiter les maladies les plus communes dans le pays, et fait dans ces deux études, poursuivies parallèlement, des progrès rapides. Touchées de tant de courage et d'abnégation, quelques personnes pieuses d'Hong-Kong sont venues à l'aide de cette humble mission, et un chrétien d'Angleterre vient d'envoyer à M. Percy un assortiment de remèdes, des instruments de chirurgie et des secours d'un autre genre. Puissent les encouragements ne pas faire défaut à une œuvre entreprise avec une foi si simple et si désintéressée !

Mission parmi les Karens.

Nous avons entretenu souvent nos lecteurs de cette œuvre si remarquablement bénie. Les rapports les plus récents continuent à en tracer le tableau le plus réjouissant. A la dernière réunion annuelle des missionnaires, il a été constaté qu'actuellement le nombre des Églises karens est de 44, et celui des prédicateurs indigènes de 48. Dans le courant de l'année 1850, le baptême avait été administré à 529 néophytes, et 123 autres personnes étaient en instance pour l'obtenir à leur tour. Dans la même année, 14 individus seulement avaient dû être retranchés de la communion. La plupart des Églises ont leurs écoles du dimanche et concourent plus ou moins largement à l'entretien de leurs pasteurs.

Le chiffre des indigènes baptisés dans le vaste champ qu'embrassent les travaux de la Mission, ne s'élève pas à moins de 3,164. Il y a, de plus, en dehors de l'Eglise une multitude d'âmes qui n'ont plus de confiance aux idoles, et du milieu desquelles il y a tout lieu d'espérer que le Seigneur se suscitera de nouveaux adorateurs.

Mort d'un martyr chrétien.

Il faut savoir honorer le dévouement chrétien partout où il se montre, et alors même qu'on le trouve mêlé à l'erreur. C'est pour cela que nous donnons ici place à la relation suivante, publiée par les journaux catholiques romains.

« COCHINCHINE. — Le 1er mai 1851, à l'heure de midi, des éléphants, des chevaux équipés, deux régiments, l'arme au bras, défilaient en bon ordre devant le grand mandarin à *Son Tay*. On supposait dans la ville qu'une expédition contre les rebelles était l'occasion de ces préparatifs militaires inaccoutumés. — Grande fut la surprise, en apprenant qu'il s'agis-

sait de trancher la tête du missionnaire Schæffer, catholique romain, que chacun estimait et auquel chrétiens et païens rendaient également justice. Redoutant une tentative d'enlèvement ou quelque émeute, le mandarin avait cru convenable de déployer une force considérable pour imposer à la multitude. Placé lui-même sur une éminence, au centre de ses troupes, il attendit le cortége funèbre hors des portes de la ville. En tête, était un soldat, portant au bout d'une perche un écriteau conçu en ces mots : « Malgré la défense positive d'introduire ici la religion de Jésus, cet Européen ayant osé venir prêcher et séduire notre peuple, et après avoir été saisi et interrogé, s'étant reconnu coupable de l'accusation portée contre lui, son crime ainsi avéré, il est condamné à mort ; sa tête coupée sera jetée dans le fleuve. 4me année du Tu Du, 1er jour de la 3me lune. » — Cent hommes armés de lances précédaient le martyr, qui marchait entre seize soldats le sabre nu ; deux éléphants formaient l'arrière-garde. Une foule immense faisait suite. Les païens étaient frappés d'une religieuse admiration en contemplant la tenue ferme et calme, et la physionomie sereine et heureuse du missionnaire, qui semblait aller au triomphe bien plutôt qu'à la mort. Arrivé au lieu du supplice, Schæffer fit sa prière à genoux, baisa son crucifix, ôta son habit, rabattit le col de sa chemise et se laissa lier les mains... Le son d'une cymbale fut le signal de l'exécution ; le bras du bourreau tremblait, trois fois il dut lever son couteau sur sa victime. La tête jetée au fleuve, le corps fut rendu aux amis qui lui avaient préparé une tombe. Les spectateurs, profondément émus, s'efforcèrent de recueillir quelques gouttes du sang du martyr. Un fonctionnaire haut placé, la veille idolâtre, mit une telle persistance à s'approprier ce souvenir du missionnaire romain, que le mandarin, l'ayant appris, le fit battre de plusieurs coups de bâton et déposer de sa charge. »

PALESTINE.

—

La mission juive de Jérusalem.

Il résulte des communications récemment faites par l'évêque Gobat que, durant l'année dernière, l'Évangile a éte prêché à Jérusalem de diverses manières, mais surtout sous forme de controverse. Le nombre des prosélytes n'a pas été considérable. Il n'y a eu cette année que deux baptêmes, et cinq ou six jeunes gens seulement sont en voie d'instruction régulière pour être admis à leur tour dans l'Église de Christ. Cependant, malgré la lenteur de ces progrès, M. Gobat est pleinement rassuré sur l'avenir de l'œuvre. « Ce qui me donne ces espérances, dit-il, c'est que les préventions des Juifs contre l'Évangile vont en s'affaiblissant d'une manière très sensible, que beaucoup d'entre eux lisent le Nouveau Testament en secret, et que les missionnaires, surtout notre *lecteur de la Bible*, Schoofami, ont souvent, dans leurs entretiens avec eux, l'occasion de leur en citer des passages. Il résulte de toutes ces circonstances réunies, que la connaissance du Nouveau Testament se répand avec rapidité et au loin parmi les enfants d'Israël ! C'est un grand point d'obtenu. L'Évangile se trouvant ainsi comme en attente dans leur esprit, il suffirait d'un souffle de l'Esprit de Dieu pour lui faire prendre vie et les soumettre à son pouvoir restaurateur. Néanmoins leur pauvreté temporelle, qui reste toujours la même, est un grand obstacle à leur conversion, parce qu'elle les met tout à fait à la merci des Rabbis. Ceux-ci se sont montrés, cette année, animés contre la mission d'un esprit plus hostile que jamais; — mais cela même est un symptôme qui prouve que nos travaux n'ont pas été complétement stériles. »

Paris.— Typographie SMITH, rue Fontaine-au-Roi, 18

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE CARMEL.

Lettre de M. Lemue *à M. le Directeur des Missions, en date du* 26 *novembre* 1851.

Trois morts récentes. — M. J.-J. Freeman. — Le docteur Philip. — Le révérend Hamilton. — Détails biographiques.

Monsieur et très honoré Frère,

La nouvelle de la mort prématurée de M. Freeman vient de paraître dans les journaux de la colonie du Cap, presque au même moment que l'on y lisait le récit de la fin édifiante de M. le docteur Philip. Un peu plus tôt le pieux vieillard dont le nom sera à toujours associé à celui du Kuruman, Robert Hamilton, s'endormait aussi en paix dans le sein de son Sauveur. Trois noms vénérés, trois hommes qui offraient des contrastes immenses de caractère et d'éducation, mais qui se ressemblaient singulièrement dans leur zèle persévérant pour amener les païens à l'obéissance de la foi.

Nous ne connaissions le premier que par son passage rapide dans nos stations au sud de l'Afrique. Une âme qui ne respirait qu'humanité, un tact exercé dans les affaires, un modèle d'urbanité chrétienne, tel Freeman a paru à chacun de nous dans les moments fugitifs que nous avons passés avec lui. Son travail sur le sud de l'Afrique est un exposé fidèle des faits qui viennent de s'y accomplir. Sa franchise lui a attiré le

mauvais vouloir de beaucoup de ses compatriotes, que leur position rend incapables de s'élever avec lui au-dessus des misérables intérêts du moment; mais c'est à quoi l'on s'expose, quand on veut une égale justice pour toutes les races sans exception. La gazette de Bloem-Fountain, qui assurément se publie bien sur les lieux, disait dans son numéro du 24 courant : « Nous ne nous croyons pas appelés à faire la critique de tous les dits et actes de M. Freeman qui ont rapport au sud de l'Afrique, mais ce qu'il a écrit sur la Souveraineté nous a paru correct, quant aux faits. »

Plusieurs missionnaires français, en particulier les aînés, ont connu plus intimement M. le docteur Philip. Ils l'ont vu en Angleterre, lorsque la majorité de la nation lui décernait la plus belle des couronnes civiques, je veux dire, le respect, l'admiration et les applaudissements. Ces témoignages d'affection publique étaient le fruit de ses vigoureux et philanthropiques efforts, qui finalement avaient abouti à l'affranchissement de la race hottentote. Ils ont aussi joui du charme de sa conversation pendant la traversée de Londres au Cap, ainsi que dans leur voyage en Cafrerie et dans plusieurs autres rencontres et, toujours ils ont trouvé en lui le digne émule des Wilberforce et des Buxton, l'âme des missions chrétiennes. Si les indigènes n'ont pas toujours fait un usage discret de la liberté que ses travaux gigantesques leur avaient conquise, il s'en est affligé le premier; mais, quant à lui, il avait accompli un grand devoir, et s'en reposait sur la Providence pour le reste. Amis et ennemis s'unissent aujourd'hui pour bénir sa mémoire. L'affection que lui ont vouée les races de couleur, ainsi que les amis des missions, ne s'effacera que lorsque les derniers vestiges de cette génération auront disparu. Je ne crains pas d'être contredit par ceux qui l'ont connu, en disant que ses talents transcendants étaient tempérés par une humilité enfantine, que ses conseils étaient toujours affectueux,

que l'onction et l'élévation de ses prières frappaient tous ceux qui l'entendaient. Quant à sa prédication, on ne peut mieux la comparer qu'à l'arc de Jonathan, qui ne revenait jamais sans le sang des blessés à mort.

Robert Hamilton, le vieillard respecté qui vient aussi d'achever sa course, n'a pas occupé un poste aussi éminent que les deux premiers; mais, pour être plus obscure, sa vie n'en a pas été moins édifiante et moins instructive pour l'Eglise. C'était un ruisseau modeste qui se cachait sous les herbes et sous les saules, sans cascade et sans bruit, mais intarissable. L'auteur de ces lignes, qui l'a connu depuis 1830 et qui a soutenu des rapports multipliés avec lui, peut dire en toute sincérité qu'il a toujours trouvé en lui le serviteur de Dieu consciencieux, l'humble disciple de Jésus-Christ, estimant tous ses frères plus excellents que lui-même, quoique aucun d'eux ne l'ait jamais surpassé en amour, en activité et en dévouement.

Ecossais de naissance, il paraît avoir appartenu à une famille obscure. Il exerça dans sa jeunesse le métier de charpentier. Après sa conversion il désira consacrer ses forces au service des missions étrangères; en conséquence, les directeurs de la Société des Missions de Londres lui conseillèrent d'aller passer quelque temps à Gosport, pour y étudier la théologie sous la direction du célèbre docteur Bogue. Comme son ambition n'aspirait à rien de plus qu'à devenir aide-missionnaire, et que déjà il était d'un âge où l'on réussit rarement dans les études fortes, il négligea ces ornements de l'esprit dans le but de se rendre plus tôt chez les païens, pour leur apprendre à connaître le Sauveur. Il quitta donc l'Angleterre en 1815 avec MM. Evans, Williams et Barker. Le spirituel docteur Bogue lui dit en lui faisant ses adieux : « Mon ami, ne revenez voir l'Angleterre que quand vous serez devenu aveugle. » Le serviteur de Dieu le prit au mot; fidèle à cette injonction il est mort à son poste sans avoir revu sa patrie. Pendant son

séjour au Cap, à Béthelsdorp et à Griquatown, le futur évangéliste des Béchuanas se mit à étudier le hollandais dans sa Bible et parvint à le parler avec une grande facilité. C'est dans cette langue qu'il prêcha jusqu'à la fin de sa vie, au moyen d'interprètes.

Arrivé le 17 février 1816 à Litakou, l'ancienne capitale des Batlapis, avec M. Evans auquel il avait été adjoint, au lieu d'une chaude réception telle que leur imagination se l'était figurée, le roi Mothibé, influencé par ses sujets, fit de grandes difficultés pour les recevoir, et finalement les deux serviteurs de Dieu furent contraints de se retirer au milieu des huées et des sarcasmes de la populace. Il ne resta d'autre alternative à M. Hamilton que d'aller attendre à Griquatown, jusqu'à ce qu'une occasion plus favorable lui permît de retourner à Litakou; cette occasion ne se fit pas attendre, car nous le retrouvons dès 1817, établi avec Mothibé sur la rivière du Kuruman. Tout n'était pas fini, il fallait que la nouvelle doctrine fît ses preuves de patience et de charité, avant de prendre racine dans le sol ingrat des sauvages enfants du désert. M. Hamilton était l'homme qu'il fallait pour ce rude essai. Doué d'une grande patience et d'une grande douceur, leurs traits dirigés contre son œuvre d'amour venaient s'amortir contre le bouclier de la foi.

Lorsqu'à force de travail il avait réussi à creuser un canal et à détourner les eaux du ruisseau pour arroser son champ et son potager, les femmes batlapis, la reine à leur tête, y faisaient de larges saignées qui mettaient son canal à sec. S'il faisait venir à grands frais un petit troupeau de moutons de la Colonie, les fils de Mothibé les lui mangeaient dans les champs. Il lui est arrivé qu'après avoir moulu son grain et fait cuire lui-même son pain, un larron venait percer sa maison et le lui enlever pendant qu'il prêchait. Ses auditeurs l'écoutaient avec le plus grand dédain imaginable, et à peine la prédication finie, ils venaient lui demander une indemnité en tabac.

Son interprète demandait toujours des gages plus élevés et le menaçait sans cesse de ne plus traduire ses discours, sous prétexte que ses compatriotes le tueraient pour leur débiter des choses si dures. Du prédicateur et de l'interprète, celui-ci se croyait de beaucoup le plus important. Un jour qu'il revenait de la Colonie avec la perspective de se délasser d'un long et dispendieux voyage, durant lequel il avait perdu tous ses bœufs de trait, la première chose qui frappa ses regards, en inspectant son établissement, fut un monceau de ruines encore fumantes ; il avait, en partant, remis sa maison en garde à une famille de Griquois, qui la lui avaient laissé brûler par négligence. Ses outils venus de Londres, son petit avoir, tout était consumé.

M. Hamilton était un homme de prière, c'est au trône de la grâce qu'il puisait son courage héroïque. Tant de patience et d'abnégation portèrent plus tard leurs fruits. Lorsqu'en 1830, MM. Rolland, Baillie et moi, nous arrivâmes à la station du Kuruman, les choses avaient pris une meilleure tournure, la mission était sortie de cette ornière d'épreuve. Mothibé s'était retiré, mais il restait une certaine population sur les lieux; les services et l'école étaient déjà bien fréquentés, le souffle de l'Esprit saint commençait à agiter les os et à remuer puissamment les consciences. L'infatigable serviteur de Dieu prêchait plusieurs fois le dimanche, tenait l'école sur semaine et travaillait de ses mains tout le reste de la journée. Sa prédication n'était pas dépourvue de charmes. C'était une exposition solide de l'Ecriture, suivie d'exhortations fort pressantes et de fréquents appels à la conscience; et nous autres, récemment arrivés d'Europe, aux oreilles desquels les discours de quelques-uns des plus grands orateurs de l'époque retentissaient encore, nous ne laissions pas d'être vivement remués par les paroles du saint homme. J'ai entendu plus tard le Dr A. Smith, chef d'une expédition scientifique, faire la remarque que quand ses Hottentots assistaient à la prédication du père Hamilton,

ils n'y tenaient pas, et finissaient par jeter les hauts cris. Moi-même, ajoutait-il, je ne puis pas entendre cet homme-là sans être profondément ému. Un beau réveil avait alors lieu dans la station du Kuruman, bien des âmes travaillées et chargées s'enquerraient diligemment de la voie du salut. M. Hamilton ne se bornait pas aux travaux de la paroisse ; vrai missionnaire, il allait souvent à pied annoncer l'Evangile dans les environs, et quand le goût de l'instruction commença à naître dans les tribus voisines, il faisait des voyages qui duraient plusieurs semaines. Il occupait une petite chambre où il passait toutes ses heures de loisir en lectures et en prières. Lorsqu'il y introduisait ses amis, il avait coutume de dire : « Elle est petite, mais bientôt un plus petit espace que celui-ci me suffira. »

Un autre trait de son caractère c'est qu'il aimait à fréquenter la maison de deuil. Si une famille missionnaire était éprouvée par la maladie ou par la mort, il se hâtait d'y porter le baume des consolations et se chargeait toujours au besoin des préparatifs funéraires; service que ceux qui ont vécu dans un pays non civilisé peuvent seuls apprécier. C'est dans ces circonstances qu'il nous ouvrait quelquefois son cœur et avouait qu'il avait une grande crainte du roi des épouvantements; car il s'était imaginé que l'heure suprême, la séparation de l'âme d'avec son enveloppe mortelle, devait causer une inexprimable agonie. Pendant plusieurs années, il demanda au Seigneur qu'il daignât lui adoucir ce passage redouté à travers la vallée de l'ombre de la mort. Quand nous avons appris sa fin si paisible, qui n'a proprement été qu'un doux sommeil, nous avons dit : « Le Seigneur a exaucé les prières de son serviteur. Véritablement *de telle compassion qu'un père est ému envers ses enfants, de telle compassion l'Eternel est ému envers ceux qui le craignent. Car il sait bien de quoi nous sommes faits, se souvenant que nous ne sommes que de la poudre.* »

Voici un passage extrait de la dernière lettre que notre

bienheureux frère m'a écrite, et que je conserve comme un souvenir précieux.

« Kuruman, 23 octobre 1849.

« Mon cher frère,

. . . . « Bien du temps s'est écoulé depuis que je vous ai vu pour la dernière fois. De grands changements ont eu lieu dans le monde, de grands obstacles sont venus s'opposer à la propagation de l'Evangile. Cependant cette œuvre progressera, car le Seigneur l'a dit : elle couvrira toute la terre ; Jésus notre roi est puissant pour sauver, et ce qu'il a promis, il l'accomplira. — L'année dernière, nous avons appris la révolution qui a eu lieu en France et la crise momentanée de votre Société. J'ai sympathisé avec vous et j'ai prié pour vous. Je vois que la France est encore bien agitée et bien menacée. Le rôle qu'elle joue à Rome n'a rien de surprenant, car la France est une puissance catholique, il est naturel qu'elle pense que le Pape doit être un prince temporel. — J'atteindrai bientôt ma 72e année; je ne puis plus travailler de mes mains; je dois me borner à tenir le dimanche un service en hollandais pour les Griquois qui visitent la station. — M. Livingston vient de pénétrer jusqu'au lac; dans une de ses lettres datée de cet endroit, il dit que deux grandes rivières, descendant du Nord, viennent s'y décharger. Il y a trouvé deux villes de Baharoutsis et beaucoup de pauvres qui subsistent de leur pêche. Les Griquois assurent qu'ils parlent la langue hottentote, ce qui indiquerait qu'ils viennent originairement du pays des Namaquois. . . . . »

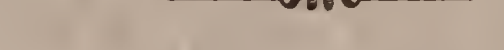
Voilà l'homme modeste et fidèle que l'Eglise du Kuruman a perdu. Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé et respecté; et parmi les milliers d'Européens et d'indigènes qui ont eu ce privilége, il n'y en a peut-être pas un seul qui n'en ait reçu quelque bienfait, tant il était libéral, et tant sa vie a été pleine de bonnes œuvres! En cela, comme en tout le reste, il a imité

notre divin Maître, qui a dit, qu'on *est plus heureux de donner que de recevoir. Bienheureux ceux qui meurent au Seigneur! Oui, pour certains, dit l'Esprit; car ils se reposent de leurs travaux*, *et leurs œuvres les suivent*.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'assurance de l'affection cordiale et chrétienne de

Votre tout dévoué frère en Christ,

P. Lemue.



STATION DE BÉTHESDA.

Lettre de M. Schrumpf, *en date du 24 décembre* 1851.

Amélioration dans l'état spirituel de la station.— Continuation des troubles politiques. — Détresse des Cafres. — Épreuves des Missionnaires moraves. — Nouvelles de la station française d'Hébron.

Messieurs et chers frères en notre Seigneur J.-C.

Nous voici sur le seuil d'une année nouvelle. En vous envoyant mes comptes pour la clôture de l'année qui s'écoule, je ne puis m'empêcher d'y joindre un mot sur notre situation.

Grâce à Dieu, les choses ne vont pas mal à Béthesda dans ce moment. L'œuvre spirituelle marche mieux que du passé. N'est-ce pas là une espèce de miracle? Quand nous ne voyions plus devant nous que l'abandon presque total de notre station, voici le Seigneur qui nous fait *recouvrer notre mort par le moyen de la résurrection.* (Héb. XI, 35.)

Nos alentours, après avoir été évacués précipitamment par les Baputis, dans les plus mauvais jours, ont été repeuplés par des gens refoulés d'autre part. Un certain nombre des nouveaux arrivants sont beaucoup mieux disposés à l'égard de la mission que les partants. Aussi voyons-nous, chaque diman-

che, notre chapelle remplie d'auditeurs attentifs et recueillis. La petite population de notre village s'est accrue ; notre Eglise a gagné quelques membres, de même que la classe des catéchumènes. De cette manière, les encouragements ne nous ont pas manqué au milieu de la détresse.

Malheureusement, nous devons dire que les troubles politiques continuent. De nos côtés, les Cafres *Batepus*, qui soutiennent Morosi, se livrent à des déprédations continuelles qui ne manqueront pas de nous attirer de nouvelles épreuves. Le quartier de Mékuatling et celui de Cana sont à feu et à sang (1). *Sekoniela* et les Bassoutos, sous Molitsane et Molapo, sont de nouveau aux prises. On vient d'y brûler vifs des gens retirés dans leurs cabanes.

La guerre en Cafrerie est loin d'être terminée. Les indigènes se tiennent tantôt dans leurs forteresses naturelles, où ils se battent quelquefois à outrance contre leurs adversaires ; tantôt ils descendent furtivement dans la plaine, font invasion dans la colonie et balaient tout ce qui se trouve sur leur chemin. Les Anglais voient des sommes immenses s'engouffrer dans les opérations militaires sans fin que nécessitent, et le vaste théâtre de la guerre et la tactique d'un ennemi rusé et agile, qui est partout et nulle part. Un grand nombre d'officiers supérieurs, parmi lesquels le colonel *Pordyre*, ont déjà succombé dans cette guerre *de Vendée*. Voilà ce que nous apprennent les feuilles publiques.

D'un autre côté, les rapports que font ici les messagers envoyés par Moshesh auprès de *Molageni* et *Sandilli*, récemment revenus de leur ambassade, nous permettent de jeter un coup d'œil dans les coulisses, derrière la scène. — Du côté

(1) Il est sans doute superflu de rappeler à nos lecteurs que nous avons dans ces deux stations des frères et des sœurs bien aimés. Qui de nous ne se sentirait, en ce moment, pressé de les recommander au Dieu des délivrances ? (*Rédaction.*)

de la Cafrerie, — ces gens disent que l'état d'émoi et de dévastation dans lequel se trouve le pays ne leur a pas permis d'arriver au but qu'ils se proposaient. Ils n'ont pu voir le prophète. Plusieurs tribus sont déjà réduites à l'extrémité. Il n'y a plus ni blé ni vache à lait dans la plupart des kraals. Par-ci, par-là, on trait quelques chèvres pour les enfants, et la grande majorité des adultes se nourrissent de racines et de branches d'arbres. Il faut espérer que bientôt, las de s'entre-déchirer comme des bêtes féroces, l'on reviendra de part et d'autre à des pensées de paix et à des sentiments de miséricorde.

Il y aura de tristes épisodes à écrire de cette déplorable guerre, surtout dans les annales des missions.

Voici sous nos yeux un rapport des *Frères moraves*, réfugiés à Colesberg (1). Ces missionnaires, après avoir eu à se réjouir de la protection divine dans toutes les guerres cafres précédentes, ont dû cette année quitter leurs établissements sur la frontière, ne pouvant plus les préserver de ruine. La principale de leurs stations sur la frontière, *Shiloh* (Klippblatt), si remarquable sous le rapport industriel, et aussi autrefois si bénie quant au spirituel, n'est plus qu'un amas de décombres. La grande majorité de la population (hottentote et cafre) de l'endroit s'étant jointe aux insurgés, la station fut attaquée par les troupes du Gouvernement. Nos frères n'ont eu que le temps de se retirer à la hâte avec leurs familles. Dans leur retraite, ils virent le ciel se rougir des flammes qui dévoraient, avec les habitations des indigènes, leurs propres demeures et tout leur contenu. Mais ce qu'il y a de plus affligeant pour ces missionnaires éprouvés, c'est que le Gouvernement, craignant, après la rébellion récente, une nouvelle agglomération de la population noire, semble vouloir s'opposer à la reprise de la mission parmi leur troupeau dispersé.

---

(1) Voici les noms : MM. Bonatz, Gysin, Schaerf, Kschischang, William et Aug. Nauhaus.

Dans notre voisinage, notre frère, M. Cochet, a aussi fait de tristes expériences. Dès le commencement des troubles, il a vu le village du chef, auprès duquel il s'était établi, assailli et pillé par un parti cafre attaché au Gouvernement anglais. Puis les Bassoutos se sont retirés d'Hébron et de ses alentours. Ainsi nos amis ont passé ces derniers mois dans une profonde solitude en attendant le retour des fugitifs. Cependant le Seigneur les a préservés de toute injure personnelle dans ces calamités publiques. Je viens de les voir à Hébron et les ai trouvés en bonne santé et dans d'heureuses dispositions. Espérons que bientôt de meilleurs jours luiront sur leur station et sur leur œuvre.

Voilà, chers frères, les informations que je tenais à vous donner. Je viens de recevoir votre lettre du 9 juillet, et je vous en remercie. Continuez à vous souvenir de nous et à prier pour nous, et puisse le Seigneur, qui est puissant, faire au-delà de ce que nous osons espérer et demander.

Recevez, chers frères et honorés directeurs, les salutations affectueuses de ma femme, de frère Gosselin et de votre tout dévoué en Christ.

Ch. Schrumpf.

STATION DE MOTITO.

Extraits d'une lettre de M. Frédoux, *en date du* 6 *décembre* 1851.

Troisième voyage de M. Livingston sur les bords du lac N'gami.—Curieux détails.—Une visite de M. Frédoux à Litakou.—Un chef peu bienveillant.—Une prédication en voiture.

Monsieur et cher directeur,

« M. Livingston, accompagné de son ami M. Oswell, a fait cette année un troisième voyage dans les parages du lac N'gami. Voici, à ce sujet, quelques détails que je ne tiens pas directe-

ment de lui, mais qui n'en auront pas moins, sans doute, un grand intérêt à vos yeux.

Ces Messieurs paraissent avoir suivi d'abord la même route que pendant leurs voyages précédents; mais arrivés à un lieu qui ne doit pas être fort éloigné du lac N'gami, ils franchirent la rivière *Zonga*, et, poursuivant leur marche droit au nord, ils traversèrent successivement un pays arrosé par de nombreuses sources; puis des plages excessivement sablonneuses, arides et tristes; enfin une contrée infestée de ces mouches redoutables (*tsetse*) dont la piqûre est mortelle pour les bœufs. Ayant atteint les bords d'une rivière du nom de *Chobé*, ils entrèrent dans un canot poussé par de bons rameurs, et, après avoir descendu le courant jusqu'à une distance d'environ 30 milles (10 lieues), ils se trouvèrent auprès du fameux chef *Sébétouané*. Celui-ci, que leur vue comblait de joie et qui les accompagna à leurs voitures lorsqu'ils y retournèrent, ne devait pas jouir longtemps de leur société : il ne tarda pas à tomber malade et à mourir. De ce lieu où ils firent un séjour de deux mois, les voyageurs se transportèrent à cheval environ 100 milles plus loin, pour voir une rivière appelée *Seshéké* ou *Barotsé*, laquelle coule du nord au sud, et qu'ils croient être la principale branche du Zambèze. C'est une immense rivière, où se forment des vagues magnifiques, écumantes, et qui rappellent celles de la mer. Par sa largeur et le volume de ses eaux elle surpasse, dit M. Oswell, toutes celles qu'il a vues dans l'Inde. On y remarque une cataracte nommée *Mosi-oa thunya*, d'où se projette de l'écume qui peut être vue à une distance de dix à quinze milles. Ces régions nouvelles sont habitées par des hommes noirs et robustes, et elles nourrissent une très grande population; tous les *Béchuanas* du sud n'égaleraient pas en nombre le peuple qu'avait sous lui le seul Sébétouané. Malheureusement ce pays est fort marécageux. On y parle divers dialectes, mais qui se ressemblent beaucoup entre eux; dans aucun d'eux on ne retrouve le clappement

des langues hottentotes. En s'y réfugiant après leur défaite ou celle des Mantatis à Litakou, les Bassoutos de Sébétouané y ont introduit la langue de leur nation; mais comme parmi eux se trouvent mêlés beaucoup de Bakuéna, de Bamanguato, etc., peu à peu cette langue se transforme au milieu d'eux.

J'ajouterai aux détails ci-dessus, détails que nous a communiqués mon beau-père, que Mme Livingston a accompagné son mari dans ce long voyage, ainsi que tous ses enfants, dont le nombre a même été augmenté dans ces pays lointains.

Permettez-moi maintenant, Monsieur et cher Directeur, de vous entretenir un instant d'une excursion moins étendue, je veux dire d'une visite que j'ai faite tout récemment à Litakou, village dont le nom est bien connu, et qui se distingue par son attachement au paganisme.

Comme je venais d'y arriver, un vieux chef vint à moi et me dit brusquement : « Où vas-tu? — Je suis venu ici. — Qu'y viens-tu chercher? — Rien, au contraire je vous apporte le *touto* (la prédication). — Je n'en veux pas ici. — Pourquoi? — Parce que mon père m'a recommandé de ne pas le recevoir. » — Les Béchuanas aiment beaucoup le principe d'après lequel il ne faut pas quitter la religion dont on a hérité de ses pères. Il est humiliant pour nous qu'à cet égard beaucoup de nos compatriotes se trouvent d'accord avec ces sauvages. Quelques moments après cet entretien, qui dura quelques minutes, je soutins au milieu du village, avec quelques-uns des principaux de l'endroit, une discussion qui fut conduite avec décence, et à laquelle prit part mon conducteur qui est un chrétien très intéressant de Motito. Mes adversaires, qui se plaignaient de la sécheresse, voyaient une des causes de ce fléau dans la circonstance qu'on faisait alors des briques à Motito, et que des wagons chargés d'ivoire, et chariant même quelquefois des peaux de crocodiles, traversaient le pays. Pendant le cours de cette discussion, je prononçai un

discours qui fut écouté avec calme, et où j'exposai à mes interlocuteurs d'importantes vérités.

Le lendemain, qui était un dimanche, il plut la plus grande partie de la journée ; je tins cependant un service religieux, où assistaient bon nombre de personnes, et qui fut commencé d'une manière assez étrange. Pendant le chant, la lecture de la Bible et la prière qui précédèrent la prédication, je dus, à cause de la pluie, rester dans ma voiture, tandis que les assistants étaient la plupart accroupis au-dessous d'elle. La pluie ayant discontinué, nous nous plaçâmes, prédicateur et auditoire, d'une manière plus convenable, pour tout le reste du service ; mais comme nous le terminions, il recommença à pleuvoir.

Il paraît que les femmes de Litakou regrettaient que je n'eusse pas été mieux accueilli par les petits chefs de ce village, et qu'elles disaient : « Il s'en est allé le cœur triste, et nous n'aurons pas de pluie. »

Ma chère compagne se joint à moi pour vous envoyer l'expression de nos sentiments d'affection et de dévouement.

Votre élève, J. Frédoux.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE BRITANNIQUE.

JOURNAL D'UNE EXCURSION MISSIONNAIRE.

Le départ. — Une prédication. — L'*Apollon* des Indous. — Superstitions indigènes. — Discussion avec un brahmine. — Le dieu Krishna. — Distribution de livres religieux. — Quelques groupes bien occupés. — Un tumulte. — La *Lucine* des Indous.

L'Inde, avec ses 150 millions d'habitants encore presque tous plongés dans la nuit du paganisme, est un champ mis-

sionnaire trop considérable pour que nos lecteurs puissent s'étonner d'être invités si souvent à nous y suivre. Nous avons, dans notre dernière livraison, jeté un coup d'œil rapide sur l'ensemble et sur les résultats des beaux travaux qu'y poursuivent les messagers de l'Evangile; les détails que l'on va lire sont d'un genre tout différent. C'est le simple récit d'une tournée d'évangélisation faite à travers des populations qui, sans connaître encore le christianisme, semblent en subir déjà l'influence et en pressentir le prochain triomphe. Cette relation nous a paru mériter à plusieurs titres la place que nous lui donnons dans ce recueil. Elle dépeint l'un des caractères que la prédication chrétienne a revêtus dans l'Inde; elle donne, sur les habitudes et sur les superstitions du pays, de curieux renseignements, et enfin elle porte le nom d'un missionnaire bien connu de tous les amis des Missions, M. Lacroix, de Calcutta. Nous nous bornons à traduire, en abrégeant quelques passages.

« Dans le courant de l'année dernière, dit M. Lacroix, j'avais formé, avec mon excellent ami le révérend J. Weitbrecht, missionnaire de la Société épiscopale à Burdwan, le projet de consacrer le mois de janvier 1851 à visiter les nombreuses villes et les villages indous des districts de Houghly et de Burdwan. Cette contrée, que traverse la route qui conduit à Jaggernath, avait pour nous un attrait particulier : à une ou deux exceptions près, jamais missionnaire n'y avait encore annoncé la bonne nouvelle du salut en Christ.

« Parti en conséquence de Calcutta, le 3 janvier, je rejoignis M. Weitbrecht et, le 6, nous quittâmes ensemble la station de Burdwan. Deux aides-missionnaires évangélistes nous accompagnaient. Quatre charrettes attelées de bœufs portaient le bagage indispensable dans un voyage de ce genre : une tente, nos Livres saints et nos traités religieux, des habits de rechange, quelques ustensiles de cuisine et des provisions de bouche. Nous avons voyagé tantôt à pied, tantôt en palanquin,

ce dernier véhicule nous servant en même temps de lit pour la nuit. Notre excursion a duré à peu près un mois, durant lequel il nous a été donné de visiter dix-sept villes populeuses et un grand nombre de villages, de prêcher la parole devant une foule d'auditeurs divers et de faire une abondante distribution de livres religieux (environ 50 Nouveaux Testaments anglais ou bengalis, 1,500 Evangiles séparés et 4,000 Traités). Les bénédictions dont Dieu m'a comblé dans ce voyage m'ont pénétré d'une profonde reconnaissance. Des conversions immédiates n'en ont pas été le résultat; mais j'en suis revenu avec cette conviction que nous avions fait, dans une certaine mesure, l'œuvre de Jean-Baptiste, c'est-à-dire préparé le terrain et marché, pour les indigènes de ces districts, devant le Sauveur adorable dont Dieu ne saurait manquer de leur faire bientôt connaître le glorieux message d'amour.

« *Journal du voyage.*—8 *janvier.* — Laissant notre tente dans un petit village près de la grande route, nous gagnâmes à travers champs une ville considérable nommée Gopalpore, et située à trois milles environ dans les terres. Arrivés là, nous prîmes chacun une direction différente, dans le but de faire entendre la parole sainte à un plus grand nombre d'âmes. Après avoir, pour ma part, parcouru plusieurs rues, j'arrivai sur une place assez vaste, au milieu de laquelle se trouvait un tronc d'arbre. Je m'en fis un siége et ne tardai pas à me voir entouré d'indigènes à mine respectable, parmi lesquels je remarquai plusieurs brahmines. On me demanda dans quel but je venais visiter la ville. Je répondis que j'étais un prédicateur de la religion chrétienne, et que mon intention était de leur parler de cette religion, s'ils voulaient bien m'écouter quelques instants. Tous ayant répondu affirmativement, je commençai par leur demander quels dieux ils adoraient et sur quels fondements reposaient leurs espérances de salut. A cette question, les uns nommèrent Sciva, les autres Krishna, Dourga, et plusieurs autres dieux non moins célèbres chez les

Indous pour assurer à leurs adorateurs la rémission de leurs péchés. Après les avoir écoutés, je pris pour texte ces paroles : *Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité ;* puis, démontrant la vanité et le crime de l'idolâtrie, j'établis que le Dieu des chrétiens est seul digne de nos adorations, et que Jésus-Christ est le seul Sauveur qui ait reçu d'en-haut le pouvoir d'expier les péchés des hommes.

« Ecouté avec l'attention la plus soutenue, j'eus, après mon discours, le plaisir de m'entendre adresser des questions qui me prouvèrent que j'avais été bien compris. L'un me dit : « Vos accusations contre Siva, Krishna et Kali sont justes. Les imperfections et les passions dépravées auxquelles ces personnages étaient assujettis, démontrent clairement que nous avons tort de les invoquer comme des dieux ; mais qu'avez-vous à dire contre Soorjo-Deb (l'Apollon indou, le soleil) ? Celui-là du moins est sans défaut, et nous pouvons sans crainte le reconnaître pour un dieu. — Hélas ! répondis-je, pas plus celui-là que les autres, car vos Schasters (livres sacrés) racontent de lui des choses très peu divines. » Et là-dessus je leur racontai l'histoire bien connue des dents de Soorjo-Deb : — comment, à la fête de Dokkyo, Siva, irrité contre lui, les lui avait brisées d'un coup de poing, et comment depuis tous les Indous, regardant leur Apollon comme privé de ses dents, ne lui offrent plus que du riz cuit dans du lait, afin de lui épargner le travail de la mastication. Cette histoire produisit l'effet que j'en avais attendu : elle ferma la bouche à mon interlocuteur, et j'entendis l'un des assistants dire à ses voisins : « Ce serait inutile que de vouloir discuter avec cet Européen ; il connaît trop bien ce qui concerne notre religion. » On voit par cet incident combien il importe qu'un missionnaire ait étudié à fond la mythologie païenne. Cette connaissance est une source d'arguments, et ne pas l'acquérir est se priver d'une arme puissante pour livrer avec succès les combats du Seigneur contre l'ignorance et la superstition.

« Cet entretien terminé, je distribuai des Evangiles et des Traités que mes auditeurs acceptèrent avec le plus vif empressement. Un jeune homme à qui j'en avais remis un, eut recours à la ruse pour tâcher d'en obtenir un second. Sa demeure était, à ce qu'il paraît, peu éloignée; il y courut, changea de vêtement et revint tendre la main avec les autres; mais s'il avait espéré que je ne le reconnaîtrais pas, son attente fut déçue. Sous un rapport, cet acte ne me déplut pas, car il témoignait d'un vif désir de posséder nos brochures; mais je n'en crus pas moins devoir lui infliger un blâme sévère : je dis, en conséquence, à son auteur, qu'il m'était impossible de récompenser la duplicité d'un homme dont la conduite était si peu conforme à la religion que je venais d'annoncer, religion de justice et qui défend le mensonge, de quelque nature qu'il soit. Cette leçon, loin d'être mal prise par les assistants, me parut au contraire faire sur eux une excellente impression. Il était bon de leur faire comprendre ainsi que le christianisme n'est pas une vaine théorie, mais qu'il impose à ses sectateurs une conduite conséquente et pure de toute fraude.

« Quelques instants après, M. Weitbrecht, qui avait aussi, dans un autre quartier de la ville, réussi à s'entourer d'un nombreux auditoire, vint me rejoindre, et, comme il se faisait tard, nous reprîmes ensemble le chemin du village où était restée notre tente. En chemin, nous vîmes un exemple curieux de la superstition qui règne encore dans ces contrées. Comme nous passions devant une maison de bonne apparence, deux femmes âgées en sortirent avec précipitation et se mirent à nous regarder avec une attention tellement marquée, que nous ne pûmes nous empêcher de leur en demander le motif. Elles nous répondirent que nous étions les premiers Européens qu'elles eussent jamais vus, et qu'en contemplant ainsi des membres de la race qui domine sur le pays, elles espéraient gagner l'expiation de leurs péchés. Pauvres femmes! Nous tâchâmes de leur faire comprendre qu'un regard jeté

sur de misérables pécheurs comme nous ne pouvait rien pour la purification de leurs âmes, et nous ne les quittâmes pas sans les entretenir de ce grand Dieu et seul Sauveur que nous venions d'annoncer à leurs concitoyens.

« Le fait est qu'en beaucoup de lieux, des multitudes d'Indous sont arrivés jusqu'à ce jour sans voir le visage, je ne dis pas seulement d'un missionnaire, mais même d'un Européen, et qu'ils s'en font souvent les idées les plus étranges. Il y a quelques années qu'un pundit me divertit beaucoup en me racontant les impressions remportées dans son village par un habitant de la grande jongle de Lishenpore, qui revenait de l'établissement militaire de Bancoorah. Les gens du village le questionnaient sur le compte des Européens qu'il avait vus : « Les Européens, leur répondit-il, ressemblent tout-à-fait à des hommes. » Et ce renseignement surprit beaucoup les pauvres gens. Ils s'étaient figuré, sans doute, que les Européens n'appartenaient pas à l'espèce humaine; peut-être les regardaient-ils, à l'instar des Chinois, comme une race supérieure de singes, ou comme une race de démons.

« 9 *janvier*. — A la suite d'une prédication dans la ville de Kytie, je fus agréablement surpris de trouver parmi mes auditeurs un jeune homme qui parlait l'anglais très couramment. J'appris de sa bouche qu'il avait été élevé dans l'institution de la Société des Missions de Londres à Bhowampore. Il me parla de son ancien maître, M. Mullens, dans les termes de la plus vive reconnaissance, et ajouta que non seulement il conservait un profond respect pour l'Evangile, mais qu'il avait gardé l'habitude d'en lire tous les jours quelques passages. Ainsi, sans avoir fait profession de la foi, ce jeune Indou était favorablement disposé envers le christianisme. Il ne se fit, du reste, aucun scrupule de déclarer à haute voix, devant ses compatriotes réunis pour m'entendre, qu'il n'avait plus aucune espèce de confiance dans le pouvoir des idoles. On comprendra la joie que nous fit éprouver cette rencontre : elle nous donnait,

à une grande distance de Calcutta, la certitude que nos travaux pour l'éducation de la jeunesse indoue ne restent pas sans fruits, et que tôt ou tard ils tourneront à l'avancement du règne de la vérité.

« 10 *janvier*. — En arrivant, vers midi, sur l'emplacement d'un vaste marché nommé Ek-Lokky, nous y trouvâmes une multitude de gens très affairés. Pour n'être pas interrompus par les mille bruits discordants ou confus du bazar, nous allâmes, M. Weitbrecht et moi, nous établir, chacun de notre côté, à une petite distance de là. A peine fus-je installé à mon poste, qu'un bon nombre d'auditeurs s'amassa autour de moi. Un marchand ambulant vendait auprès de nous des drogues médicinales. J'en pris occasion de parler de Jésus comme du grand médecin des âmes; car j'ai reconnu par maintes expériences l'excellence de cette méthode, employée par le Sauveur lui-même, d'introduire les sujets religieux au moyen d'un évènement qui se passe ou d'un objet que les assistants ont sous les yeux. L'attention avec laquelle je fus écouté me prouva que j'avais intéressé mon auditoire; et, comme toujours, les livres que j'offris ensuite furent acceptés avec ardeur. Plusieurs personnes qui n'en purent avoir nous suivirent même jusque dans notre tente dans l'espoir d'être plus heureuses. Parmi elles se trouvait un marchand d'un aspect respectable, pour qui le christianisme n'était pas une chose entièrement nouvelle. Appelé souvent à Calcutta par les affaires de son commerce, il y avait, à diverses fois, entendu des missionnaires, et en avait rapporté le désir d'apprendre à mieux connaître le Dieu des chrétiens. Les faits de ce genre sont loin d'être rares. Ils expliquent comment, dans des districts que n'a jamais parcourus aucun missionnaire, il existe à peine un village ou un hameau où le nom de Christ et les principales notions de la foi chrétienne n'aient pas pénétré. Ils démontrent aussi l'importance de Calcutta comme centre d'activité missionnaire et l'immense influence que cette ville

exerce sur les pays adjacents. Oh! que le nombre des messagers de la bonne nouvelle ne peut-il y être au moins décuplé!

« Du reste, le marchand dont je viens de parler nous donna un curieux échantillon de la puissance des superstitions qui obscurcissent l'esprit des Indous. Au moment où il se levait de terre pour prendre congé de nous, il heurta de sa tête l'une des cordes qui fixaient notre tente au sol, et aussitôt nous le vîmes se rasseoir. C'était, nous dit-il, un sinistre présage que de se heurter contre un objet quelconque en se disposant à quitter un endroit. Nous essayâmes de lui faire comprendre l'absurdité d'une pareille appréhension, mais, hélas! avec bien peu de succès apparent, car quand, au bout d'un moment, il se leva de nouveau pour partir, ce fut avec les plus minutieuses précautions pour éviter tout contact de mauvais augure, et ce fut avec une évidente satisfaction qu'après y avoir réussi, il nous dit qu'il allait maintenant reprendre sans crainte le chemin de sa demeure. Tels sont les Indous; mille préjugés de ce genre les dominent et souvent leur causent de graves préjudices. C'est, au commencement d'un voyage ou au début d'une entreprise, un présage funeste que d'entendre le cri du lézard de maison, connu dans le pays sous le nom de *tiktiki*. C'en est un autre que d'être rappelé par une personne que l'on vient de quitter. J'ai vu moi-même un jeune brahmine renoncer à une place très avantageuse que je lui avais procurée dans une bonne maison, comme maître de langue bengali, uniquement parce que, ayant oublié de lui donner quelques directions, je l'avais rappelé au moment où il sortait de mon cabinet. Le christianisme seul pourra déraciner ces superstitions sucées avec le lait maternel; et je suis heureux de pouvoir dire qu'il l'a déjà fait, en très grande partie du moins, chez tous ceux qui ont subi son influence salutaire.

« 12 *janvier*. — Ce jour étant un dimanche, nous le pas-

sâmes à Kamarpookoor. Le matin, nos porteurs et nos conducteurs se réunirent sous un arbre où nous leur adressâmes de simples exhortations relatives au salut de leur âme. Rentrés dans notre tente, nous y vîmes affluer une foule de visiteurs accourus soit de la ville, soit des environs, pour nous demander des livres. Nous leur en donnâmes largement, en y joignant quelques paroles propres à en expliquer le contenu et à en faciliter la lecture.

« Dans l'après-midi, M. Weitbrecht alla parcourir la ville. Resté seul près de la tente, je me vis bientôt entouré d'Indous. Deux cent cinquante personnes au moins étaient assises en demi-cercle sur l'herbe. Je me mis à les entretenir du grand sujet de l'éternité et de la nécessité de s'y préparer sérieusement. Le Décalogue, sommairement expliqué, me servit à démontrer que nul homme n'est exempt de péché. Nul ne contredisant à cette vérité, j'exposai le plan de notre rédemption par la mort de Jésus-Christ, et de la régénération de nos âmes par le Saint-Esprit. Quoique ces choses fussent entièrement nouvelles pour tous les assistants, ils me parurent les avoir comprises. Un brahmine seul, homme d'un certain âge, osa prendre la défense de l'indouisme. A l'entendre, les Indous possédaient des moyens de salut parfaitement suffisants, et n'avaient, en conséquence, aucun besoin de Jésus-Christ, qui pouvait être un excellent Sauveur pour des Européens, mais non pour des Indous. Pour rétorquer cet argument, je demandai au brahmine à quelle divinité particulière il rendait ses hommages religieux. Il me répondit qu'appartenant à la secte des Voishnobs, il honorait spécialement Vishnou ou Krishna, et que c'était avec une entière confiance qu'il attendait de ce dieu la délivrance du péché et de ses suites. Sur cette réponse, je lui demandai s'il pensait qu'un aveugle fût un bon guide pour un autre aveugle, ou qu'un homme souffrant lui-même d'une maladie pût raisonnablement prétendre à guérir les autres du même mal: — « Non, certes, non, s'écria

l'Indou. — Eh bien! repris-je, si le péché est la maladie dont souffrent toutes les âmes, comment voulez-vous que Krishna les en guérisse? Vous savez tout aussi bien que moi que ce prétendu dieu était lui-même le misérable esclave des passions et des convoitises les plus criminelles. » Et sans m'arrêter, je rappelai quelques-unes des énormes dissolutions que les Schasters lui attribuent. Ces citations étaient écrasantes. Cependant mon antagoniste ne se tut pas encore (un brahmine qui discute ne s'avoue vaincu que dans des cas extrêmement rares; quand il est à bout d'arguments, il veut au moins avoir le dernier mot); mais ses réponses devinrent si subtiles et si évidemment sophistiques, que quelques-uns de nos auditeurs les plus intelligents commencèrent à murmurer en signe de mécontentement; alors le brahmine prit son parti: « Monsieur, me dit-il, la nuit approche; je ne saurais rester ici plus longtemps. » Et il se retira. Voici, du reste, comment il avait essayé de réfuter mon attaque contre sa divinité favorite. Suivant lui, Radha, la principale maîtresse de Krishna, et les seize mille laitières que les Schasters lui donnent pour concubines, ne l'étaient devenues que parce que, adoratrices dévouées de ce dieu, elles lui avaient instamment demandé de les prendre pour femmes, et qu'il n'aurait pas été convenable que des prières si ferventes restassent inexaucées. On comprend qu'il ne m'avait pas été difficile de répondre à un pareil argument, et mes auditeurs avaient eux-mêmes parfaitement compris que si Dieu exauce ceux qui lui demandent des choses conformes à sa volonté, il était tout à la fois absurde et blasphématoire d'avancer qu'il peut accorder la même faveur à des êtres dépravés lui demandant de les aider à commettre l'iniquité.

« Le brahmine parti, tout l'auditoire se précipita vers moi pour avoir des livres. Il en résulta une telle presse, que je craignis de voir notre tente renversée par la foule. Pour l'éviter, je pris un paquet de brochures et m'en allai les distribuer à quelque distance; mais alors ce fut sur moi que la

pression s'exerça. J'eus toutes les peines du monde à rester debout jusqu'à la fin de ma distribution.

« Dans la soirée, au moment même où nous allions nous livrer au repos, deux hommes pénétrèrent jusqu'à nous : c'étaient le père et le fils, et ils venaient d'un village situé à plus de huit milles de distance. Le bruit de notre arrivée, nous dirent-ils, s'était répandu dans leur village, et aussitôt ils s'étaient mis en route dans l'espoir d'obtenir de nous quelques-uns de nos livres. Tant d'empressement et une telle distance franchie ne pouvaient pas rester sans récompense. Nous donnâmes à nos visiteurs ce qu'ils étaient venus solliciter de nous, et les congédiâmes par quelques paroles d'encouragement qu'ils écoutèrent avec toutes les marques d'un vif intérêt.

« 13 *janvier*. — Vers onze heures du matin, nous atteignîmes Hadjipore, ville qui contient 4 ou 5,000 habitants. Suivant notre usage, nous dressâmes notre tente en dehors de la porte, à l'ombre d'un arbre immense, et nous allâmes ensuite prêcher séparément dans la ville. Chacun de nous eut un auditoire d'au moins quatre cents personnes. Jamais missionnaire n'avait encore visité cette localité ; de sorte que l'Evangile se présentait à l'esprit de nos auditeurs avec tout l'attrait de la nouveauté. L'attention fut profonde, et l'empressement à recevoir nos livres très grand. Heureux les missionnaires de l'Inde, si l'intérêt excité par leurs paroles était toujours aussi permanent qu'il est prompt à se manifester !

« Au moment où nous finissions de prêcher, de gros nuages amoncelés à l'horizon nous annoncèrent un orage prochain. Nous courûmes aussitôt vers notre tente, non pour nous y mettre à couvert, car elle était trop légère pour résister à une tempête, mais afin de la plier, de la charger sur sa charrette, et de rentrer ensuite en ville pour y chercher un abri. Nous eûmes le bonheur d'en trouver un dans un *séraï*, espèce de petite hutte construite en terre et destinée à servir de refuge aux pélerins qui se rendent à Jaggernath. Il n'y avait là que

quelques chambres horriblement malpropres et dépourvues de toute espèce de meubles; mais nous n'eûmes pas moins à remercier Dieu de nous avoir ouvert cette retraite. A peine avions-nous achevé d'y transporter nos effets, que de violents coups de tonnerre éclatèrent sur la ville; la pluie les suivit de près; et toute la nuit nous entendîmes, de nos matelas étendus sur le sol, des torrents d'eau tomber au-dessus de nos têtes avec cette abondance qui n'est connue que dans les régions tropicales. Ces violents orages sont rares dans ce pays à cette saison, car les mois de décembre, janvier et février, sont d'ordinaire très secs et ceux où le ciel reste le plus constamment serein.

« 14 *janvier*. — Toute la matinée de ce jour se passa en conversations avec des habitants de la ville venus nous visiter dans notre séraï. Dans l'après-midi, nous nous mîmes en route pour aller visiter une autre ville située à trois milles de là. Chemin faisant, nous éprouvâmes un plaisir. Sous le vérandah de l'une des maisons d'Hadjipore, un groupe de huit ou dix Indous écoutait avec un intérêt très marqué la lecture que l'un d'eux faisait à haute voix, et le livre était l'un de nos Traités distribués la veille. Un de nos aides-indigènes nous dit alors qu'en se promenant le matin à travers les rues de la ville, il avait vu déjà plusieurs rassemblements occupés de la même manière. Ainsi notre présence avait fait quelque impression dans la ville. Nous en remerciâmes le Seigneur et lui demandâmes de changer, pour un grand nombre d'âmes, les petites semences en fruits abondants et bénis.

« En approchant de Ramjibonpore, nous passâmes près de l'endroit où les morts de la ville sont brûlés, et fûmes très surpris d'y voir ci et là quelques monuments en briques élevés en l'honneur de ceux qui n'étaient plus. Cet usage est très rarement pratiqué par les Indous. Je ne l'avais jamais encore vu que chez les mahométans et sur les rives du Gange, dans les endroits où s'étaient accomplis des suttées.

« Quant à la ville, nous la trouvâmes, comme saint Paul avait trouvé Athènes, dévote à l'excès et entièrement adonnée à l'idolâtrie. A peu près une maison sur dix y est consacrée à quelqu'une des innombrables divinités de l'Inde. Arrivés sur la place du marché, nous nous séparâmes, et je pris, pour ma part, position sur un petit tertre situé tout auprès du temple principal. Je n'y étais pas depuis cinq minutes, que plus de cinq cents personnes m'entendaient leur annoncer la bonne nouvelle du salut. Je fus écouté, je ne dis pas cette fois avec attention, mais avec une avidité dont je n'avais pas encore vu d'exemple. Je n'apercevais de toutes parts que cous tendus, que lèvres entr'ouvertes, que mains levées vers le ciel en signe d'étonnement et d'admiration. C'était véritablement une scène pleine de vie, et j'éprouvai pour mon propre compte que le Seigneur y assistait. Il me donna pour ce moment un pouvoir d'élocution tel qu'il m'était rarement arrivé d'en posséder.

« Ma prédication terminée, je voulus distribuer des Traités, mais ne tardai pas à m'apercevoir que la chose était impraticable. Tous se précipitèrent pour en avoir avec une telle impétuosité, qu'il s'ensuivit une scène de désordre inexprimable: on se ruait sur moi; mon habit fut déchiré, et j'aurais probablement fini par être foulé aux pieds, si un respectable brahmine ne s'était avancé pour me protéger. Sur le conseil qu'il m'en donna, je me réfugiai dans mon palanquin et me fis porter hors de la ville; mais pendant plus de deux milles à travers champs, je fus suivi par la foule, qui, de temps en temps, forçait la porte du palanquin et me criait: *Des livres! des livres!* Il m'en coûtait de rester sourd à des désirs si instamment exprimés; mais la prudence m'en faisait une loi, et mes porteurs me disaient que si j'avais le malheur de céder, le palanquin serait inévitablement mis en pièces. Je continuai donc ma retraite, à la grande colère de quelques-uns des poursuivants, qui finirent, avant de regagner la ville, par m'injurier

et par jeter contre moi des mottes de terre. Ces violences étaient regrettables ; mais qu'y faire? je ne les avais pas provoquées, et puis, au fond, elles avaient aussi leur côté encourageant : elles me firent réfléchir aux immenses changements survenus dans les dispositions des indigènes depuis l'époque où j'étais arrivé dans ce pays, il y a vingt-neuf ans. Alors ces gens ne voulaient pas recevoir, quelquefois pas même toucher un des livres que nous leur *offrions*, et aujourd'hui un missionnaire se voyait maltraité parce qu'il refusait un livre *qu'on lui demandait*. Certainement il y a là l'indice d'un progrès bien réel.

« Cependant un certain nombre d'Indous me suivaient toujours. Touché de leur persistance, je me dis à moi-même que s'ils franchissaient, après mes porteurs, une rivière guéable sur les bords de laquelle nous arrivions, je les récompenserais chacun par le don d'un Traité. En présence de cet obstacle, la plupart s'arrêtèrent et retournèrent sur leurs pas; mais une trentaine environ n'hésitèrent pas un instant. Je les vis se jeter à l'eau, qui leur montait jusqu'à la ceinture, et la traverser bravement aux cris toujours répétés de : *Un livre! un livre!* En conséquence, dès que mon palanquin fut arrivé sur l'autre bord, j'en descendis, et faisant asseoir les postulants sur le sol, je leur donnai à chacun le livre qu'ils réclamaient. Tous, après l'avoir reçu en donnant les marques d'une vive gratitude, me firent un profond salaam, repassèrent paisiblement la rivière et reprirent le chemin de la ville. Un instant après, M. Weitbrecht me rejoignit. Il avait été, dans un quartier différent, traité à peu près de la même manière que moi, et s'était vu forcé un moment d'armer ses porteurs de bâtons pour défendre son palanquin, sur lequel la foule s'était précipitée.

« Sans ces empressements par trop violents, nous aurions pu distribuer à Ramjibonpore de 800 à 1,000 Traités, tandis que nous n'en avions donné qu'environ 200. Pour éviter ces

scènes de désordre, nuisibles, dans une certaine mesure, à l'effet de nos prédications, nous convînmes d'adopter à l'avenir un autre mode de distribution, à savoir, de ne plus y procéder immédiatement après nos discours, mais d'inviter les auditeurs à venir par petits groupes nous trouver dans notre tente. Excellent arrangement, qui nous permit, non seulement d'obtenir plus d'ordre, mais encore d'apporter plus de discernement dans la répartition des Traités, et d'adresser encore à l'occasion de bonnes paroles à ceux de nos auditeurs qui nous paraissaient les plus favorablement disposés.

« 15 *avril.* — En passant, vers midi, dans un petit village, nous y remarquâmes, près de la porte d'une cabane, une idole singulière, que ni M. Weitbrecht ni moi n'avions jamais encore rencontrée dans l'Inde : ce n'était rien moins que le crâne desséché d'une vache. Deux cowries (petits coquillages) y remplaçaient les yeux ; le front était peint de rouge et de jaune, et devant elle une feuille de plantain couverte de riz, de fruits et de fleurs, attestait des hommages récents. Aux explications que nous demandâmes, il fut répondu que cette tête, appelée en bengali *Go Moondo*, était une représentation de la déesse Schasti (la Lucine des Indous). A la naissance d'un enfant, le Go Moondo est placé comme nous l'avions vu, et pendant vingt et un jours, la mère lui rend des hommages religieux qui sont un gage de vie et de prospérité pour le nouveau-né. Voilà jusqu'à quel degré d'abaissement le paganisme a réduit ce pauvre peuple! Il en est venu à adorer le crâne décharné d'une vache! Que quelqu'un ose dire qu'un pays où règnent encore de telles croyances n'ait pas besoin d'être illuminé des rayons vivifiants de l'Evangile! »

(*La suite à une autre livraison.*)

TRAVAUX MISSIONNAIRES

DE LA SOCIÉTÉ DES FRÈRES DE L'UNITÉ.

Nouvelle-Hollande. — Amérique centrale. — Antilles. — Amérique du sud. — Amérique du nord — Groendland et Labrador. — Afrique du sud. — Budget de l'œuvre.

De tous les travaux entrepris pour l'évangélisation des païens, il en est peu qui aient excité de plus vives sympathies dans le monde chrétien que ceux des Frères-Unis ou Frères-Moraves. Tous les amis des Missions savent que cette œuvre, poursuivie depuis plus d'un siècle (1) avec une admirable persévérance, a été l'objet constant des bénédictions les plus abondantes. Une circulaire, publiée en décembre dernier par le Comité chargé de la diriger, donne sur son état actuel des détails que nos lecteurs nous sauront gré de mettre sous leurs yeux. En voici l'abrégé succinct.

Nouvelle-Hollande. — Deux missionnaires, partis en 1850 pour l'Australie, ont passé plusieurs mois à Mont-Franklin, sur les bords de la rivière Loddon, pour y étudier la langue des aborigènes. Ils ont ensuite fait un voyage d'exploration à travers les régions situées au nord-ouest de Melbourne, dans le but de faire connaissance avec quelques-unes des tribus qui l'habitent, et de choisir l'emplacement de leur future résidence. Ils font des mœurs de ces tribus un tableau des plus navrants. C'est un esprit de vengeance qui enfante chaque jour d'atroces violences et d'effroyables meurtres; c'est chez les femmes un endurcissement tel qu'on les voit,

(1) Ce fut en 1732, que les Frères-Unis fondèrent aux Antilles, dans l'île danoise de Saint-Thomas, leur première station missionnaire, et ce fut l'année suivante, en 1733, qu'ils commencèrent au Groendland cette mission, dont les simples et touchants récits ont servi à l'édification d'un si grand nombre d'âmes.

pour s'épargner le moindre embarras, abandonner ou massacrer sans pitié leurs enfants; c'est chez tous une indolence tellement invincible, qu'ils n'ont pas même le courage de se bâtir des cabanes ou de se faire des vêtements, encore bien moins de cultiver le sol pour échapper aux tourments de la misère. Ces traits repoussants du caractère australien n'ont point découragé les missionnaires. Ils ont choisi, pour s'y fixer, le voisinage du lac Boga, qui se trouve à deux cents milles de Melbourne et non loin du fleuve Murray. C'est un district que fréquentent, à ce qu'il paraît, de nombreuses peuplades de Papous.

Amérique centrale. — Les frères établis, depuis 1848, à Bluefields, sur la côte de Mosquite, commencent à recueillir quelques fruits de leurs consciencieux travaux. Des réveils très encourageants ont eu lieu; les réunions sont bien fréquentées, et plusieurs baptêmes ont été célébrés. L'école du dimanche compte environ cent élèves; celle de la semaine près de trente. Le jeune roi a placé dans celle-ci l'un de ses sujets favoris, enfant de race mosquite et dont le frère Lundberg vante les heureuses dispositions. L'un des buts les plus ardemment poursuivis par les missionnaires de Bluefields est de faire contracter aux nègres, qui composent la majorité de la population, des habitudes laborieuses, et surtout de les amener à abandonner pour la culture de leur sol, qui est admirablement fertile, les ressources de la pêche, qui plaisent mieux à leur caractère naturellement indolent. On s'occupe activement, à l'heure qu'il est, de la construction d'un temple sur la station. Depuis quelque temps, enfin, les missionnaires se sont mis en rapport avec des Caraïbes établis dans plusieurs villages considérables, et avec une tribu dite de Saint-Blas, qui paraît se distinguer des autres indigènes par plus d'intelligence et par une civilisation déjà plus avancée.

Antilles. — *Iles Danoises.* — Le frère Enderman écrit de l'île de Sainte-Croix qu'après les temps d'épreuve auxquels

la Mission a été récemment soumise (1), le calme a reparu, et qu'il semble annoncer de beaux jours. Les indices d'un renouvellement de vie spirituelle se manifestent dans chacune des trois congrégations qui se rattachent à l'œuvre dans l'île. Les anciennes églises ne peuvent plus contenir la foule des auditeurs, et de toutes parts il se fait parmi les nègres des collectes pour en construire de nouvelles. Les écoles du dimanche sont suivies avec beaucoup de zèle. Celles de la semaine sont aussi dans une condition prospère. Seulement une loi, maintenue malgré l'émancipation, interdit de garder les enfants nègres dans les écoles après l'âge de neuf ans, disposition dont les missionnaires se plaignent beaucoup, parce qu'elle enlève leurs élèves à l'influence chrétienne au moment même où leurs facultés commencent à se développer. Les prescriptions légales relatives au mariage des nègres ont produit d'excellents résultats moraux.

Les missionnaires de Saint-Thomas et de Saint-Jean ne parlent pas avec moins de reconnaissance des encouragements qu'ils reçoivent, quant à ce qui concerne les Eglises et les écoles. Dans la dernière de ces îles, néanmoins, quelques germes de mécontentement existent parmi les nègres, qui se regardent encore comme opprimés ; mais il y a lieu d'espérer que cet obstacle disparaîtra bientôt.

Iles Anglaises. — Les congrégations noires des îles d'Antigoa, de Saint-Kitts, des Barbades et de Tobago, ont fait de grands progrès dans la connaissance de la vérité. Les missionnaires y sont pleins d'activité, les fidèles, de bon vouloir et de fidélité. Pour ces Eglises, les temps d'ignorance sont évidemment passés, et une ère nouvelle a commencé. Le seul danger qu'il y ait désormais à redouter pour elles est celui que courent toutes les Eglises avancées : celui d'oublier peu à peu la

(1) A la suite de l'émancipation des esclaves des colonies danoises.

nécessité de la conversion des âmes, et de se contenter de la science, qui enfle tout en laissant le cœur froid. Quelques-uns des évangélistes indigènes ont fait de ces tristes expériences si facilement engendrées par l'orgueil. Une des plus grandes préoccupations des missionnaires est d'opposer des digues salutaires à cette tendance.

Les sept congrégations que renferme l'île d'Antigoa paraissent édifiées sur le fondement d'une foi vivante. Les vingt-trois élèves que contient le séminaire de Cedar-Hall donnent par leurs dispositions l'espoir que cet établissement deviendra pour le pays une source de bénédictions. — A Basseterre, dans l'île de Saint-Kitts, une vaste église se remplit chaque dimanche deux fois, et l'école de la semaine ne compte pas moins de trois cents élèves. Au dernier examen public, que présidait le gouverneur de l'île, accompagné d'un bon nombre de personnages notables, de fréquents applaudissements ont salué les progrès des enfants. Les autres stations de l'île présentent le même aspect. La seule plainte qu'expriment ici les missionnaires est d'avoir quelquefois à lutter contre l'esprit d'orgueil et d'insubordination. Ceux de Tobago sont sous ce rapport plus heureux. « Ce qui caractérise essentiellement nos congrégations noires, écrit l'un d'eux, c'est la simplicité de leur foi, leur amour pour le Sauveur, beaucoup de sérieux dans la prière, et un zèle soutenu pour profiter des moyens de grâce. » Les quatre stations de la Société aux Barbades prouvent également, par le développement de leur vie spirituelle, que la parole de Christ abonde en elles.

L'œuvre missionnaire de la Jamaïque a récemment passé par des temps orageux. Plusieurs Eglises ont été dispersées, des écoles abandonnées, et la population nègre semble, sur quelques points, prête à retomber dans l'ignorance et dans la barbarie. Mais cette décadence momentanée n'a fait qu'exciter les messagers de la parole à redoubler d'efforts; et, grâces en soient rendues au Seigneur, des faits nombreux sont déjà

venus leur prouver que sa main ne s'était point retirée d'avec eux. Les treize congrégations qu'ils dirigent n'ont, en définitive, rien perdu, ni quant au nombre, ni quant à la vie. Les terribles ravages que le choléra a faits dans l'île ont produit une impression salutaire sur un grand nombre d'âmes. Depuis lors, la foule s'est précipitée avec plus d'empressement que jamais dans les églises. Un fait très encourageant aussi, c'est que les missionnaires ont pu fonder récemment un grand nombre d'écoles. Outre celles des stations, il en existe maintenant vingt-deux établies dans autant de villages, et qui ne fournissent pas des moyens d'instruction à moins de huit cents enfants nègres (1).

Amérique du Sud. — Les efforts tentés pour l'éducation de la jeunesse à Surinam n'ont pas eu jusqu'à présent tout le succès désiré. Les missionnaires s'y sont dévoués avec autant d'ardeur qu'il leur a été possible de le faire; mais l'esclavage continue à mettre devant leurs pas de formidables entraves. Cependant quelques-unes des sept stations fondées dans le pays, et entre autres celles de Rust-en-Werk, de Silendal, de Salem et de Charlottenburg, présentent des progrès encourageants. La grâce y a touché beaucoup d'âmes, et aujourd'hui des centaines de pauvres esclaves peuvent dire, du sein de leur misère temporelle, que *la loi de l'esprit de Christ qui vit en eux les a affranchis de la loi du péché et de la mort.*

Amérique du Nord. — Les frères ont parmi les Chiroquois et les Delawares quatre stations dont la plus ancienne remonte à l'année 1792. Le nombre des convertis n'y est pas considérable, mais l'Evangile a manifesté en eux son pouvoir

---

(1) Le lecteur comprendra qu'il s'agit uniquement des écoles et des Eglises qui relèvent de la Société des Frères-Unis, et que nous ne pouvons parler ici des travaux des autres Sociétés de Missions. Cette remarque s'applique à tous les pays que mentionne la circulaire dont nous rendons compte.

pour la régénération des âmes, et les missionnaires trouvent dans ce fait une récompense encourageante accordée à leurs efforts. MM. Oehler et Schmidt, qui dirigent la station de Westfield, se sont récemment mis en rapport avec quelques autres tribus du voisinage qui paraissent désirer vivement d'être instruites, et parmi lesquelles ils espèrent pouvoir étendre leur sphère d'activité.

Groenland. — Les quatre congrégations formées dans ce pays continuent leur marche paisible et prospère. La vie d'un grand nombre de convertis répond à la sainteté de la foi qu'ils professent, et la mort heureuse de quelques-uns a montré qu'en effet la prédication de la parole avait accompli en eux son œuvre de grâce. Aux fêtes de Noël 1850, la station de Lichtenfels vit arriver du dehors un si grand nombre d'adorateurs, qu'il fut impossible de les loger chez les habitants du lieu, et qu'il fallut en placer soixante-dix dans la salle de l'école. La congrégation de Frédéricksthal s'est accrue de quelques païens récemment baptisés. On a cependant remarqué quelque diminution dans le chiffre des visiteurs venus de la côte orientale. — Les familles chrétiennes qui demeurent en dehors des quatre sations ont été visitées deux fois par les missionnaires. Ces visites, qui ont ordinairement lieu au printemps et en automne, exposent les serviteurs de Christ à plus d'un danger; mais elles sont toujours reçues par ces brebis dispersées avec une reconnaissance et une joie d'enfants. Le plus grand sujet de tristesse que les missionnaires éprouvent dans ce champ de travail, est de voir les natifs s'appauvrir et même se démoraliser graduellement en adoptant peu à peu les mœurs et les délicatesses du monde européen.

Labrador. — La station d'Hébron s'est enrichie de quatre-vingt-dix Esquimaux qui ont quitté Saegleck pour venir s'y fixer. Ces gens réjouissent les missionnaires par leur régularité soit à l'église, soit à l'école, et surtout par leur conduite régulière et bien ordonnée. Aussi font-ils des progrès sensi-

bles dans la connaissance du Sauveur. On cite particulièrement ceux de l'ancien sorcier Paksaut et de sa femme Kommack. Hébron est, de plus, très souvent visité par de nombreux Esquimaux encore païens et sans demeure fixe, auxquels les missionnaires ne manquent pas d'annoncer, toutes les fois qu'ils le peuvent, le nom glorieux du Sauveur mort pour assurer la rémission de leurs péchés. Un nouveau missionnaire, M. Miertsching, parti en juillet dernier pour aller renforcer la Mission, doit, à l'heure présente, être arrivé à sa destination.

Afrique du Sud. — « Les épreuves de notre Mission dans cette partie du monde, dit la circulaire, lui donnent des droits tout particuliers à notre sympathie. La main du Seigneur s'est appesantie sur elle. Dans la désastreuse guerre qui vient d'éclater en Cafrerie, deux de nos stations, celles de Silo et de Goscen, ont été détruites, et les missionnaires se sont également vus contraints d'abandonner celle de Mamré. Néanmoins, les dernières nouvelles reçues nous apprennent que nos frères Bonatz, Gysin et Kschischang étaient, dès le 22 avril, retournés à Silo, sur l'invitation positive que leur en avait faite le commandant anglais de Whittlesea. Une troupe de fidèles Fingoes, qui avaient voulu partager leur exil momentané, les accompagnaient au retour. Les autres, restés à Silo malgré le malheur des temps, les ont reçus avec des larmes de joie. Nos frères se sont abrités provisoirement dans la maison d'école, et ils tiennent les assemblées du culte en plein air, parce que la chapelle, dont le toit seul avait été brûlé, sert encore de caserne aux troupes anglaises. Les trois plus anciennes stations, celles de Gnadendal, de Groenekloof et d'Elim, ont fourni à l'armée anglaise neuf cents volontaires hottentots auxquels le gouverneur et leurs officiers ont rendu les plus honorables témoignages. Les congrégations ont souvent prié pour ces frères, dont les lettres fréquentes ont du reste toujours exprimé l'intention de rester fidèles au Sau-

veur, et les consolations que leur a prodiguées la lecture des livres sacrés qu'ils avaient eu soin d'emporter avec eux. Bien qu'ils aient pris part à un grand nombre d'affaires sanglantes, très peu d'entre eux y ont trouvé la mort. »

En terminant, la circulaire annonce que des mesures ont été prises pour préparer la fondation d'une Mission parmi les tribus mongoliennes de l'Asie, œuvre que, dès les jours mêmes du comte Zinzendorf, l'Eglise des frères s'était proposé d'entreprendre, mais que les circonstances avaient toujours fait ajourner.

En résumé, les Frères-Unis ont, dans les différents pays que nous venons de parcourir, 68 stations, dont plus de la moitié aux Antilles. Le chiffre des communiants s'élève, dans ces stations, à 20,234; celui des enfants baptisés à 18,999, et celui des auditeurs habituels de la parole à 68,700.

Le budget de l'œuvre est intéressant à plus d'un égard. Les recettes ont été, pour l'année 1850, d'environ 294,400 fr., et les dépenses de 260,050 fr. Sur ce dernier chiffre, il n'a guère été affecté directement aux besoins des stations qu'environ 128,425 fr.; ce qui constate une grande diminution de dépenses depuis les années précédentes. Cet heureux résultat est dû à diverses causes. Les congrégations des Antilles ont contribué plus abondamment pour l'entretien des Eglises. Une association particulière des Frères-Unis d'Angleterre s'est chargée de soutenir la Mission du Labrador. Des fonds spéciaux ont été créés pour les Missions de l'Amérique Centrale et de l'Australie; et, enfin, les efforts des missionnaires de Surinam et du sud de l'Afrique, pour s'assurer des ressources locales, ont été plus richement bénis que jamais. Il y a tout à la fois, dans ce concours de circonstances favorables, un précieux encouragement pour les ouvriers, et pour l'œuvre elle-même le germe d'une extension nouvelle.

NOUVELLES RÉCENTES.

Décision du Comité des Missions

Relative à la préparation de futurs Missionnaires.

Dans sa séance du 31 mars dernier, le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris a pris les résolution suivantes :

« Le Comité décide :

« 1° Quant à son *champ de travail ;*

« Qu'il mettra sans retard à l'étude la question de savoir s'il doit envoyer des missionnaires sur de nouveaux points du globe ;

« 2° Quant aux missionnaires à *envoyer ;*

« Qu'il fera appel à des serviteurs de Dieu, préparés ou à préparer, soit pour occuper les stations nouvelles qui pourraient se fonder, soit pour remplir les vides qui pourraient se faire dans les stations actuellement existantes, notamment au sud de l'Afrique ;

« 3° Quant aux missionnaires à *préparer ;*

« Le Comité, considérant que le moyen le plus direct et le plus complet serait de rouvrir un Institut des Missions, mais que les choses ne sont pas *prêtes* pour l'adoption immédiate de cette mesure ;

« Que l'on peut tenter d'y suppléer par des moyens existants, dont on on n'a pas encore fait l'épreuve, et que le résultat même d'une telle épreuve pourrait achever de l'éclairer sur l'opportunité de rouvrir l'Institut ;

« Décide que l'Institut des Missions ne sera pas rouvert immédiatement, et que la préparation des missionnaires se fera jusqu'à nouvel ordre par d'autres voies. »

En conséquence, le Comité invite les chrétiens qui se sentiraient appelés à entrer dans la carrière des Missions à se présenter à lui sans délai. Ceux d'entre eux qui s'offriraient au Comité avec une préparation suffisante pourraient être envoyés de suite en Mission. Ceux, au contraire, dont l'âge ou le défaut de connaissances rendraient nécessaires des études plus ou moins longues, seraient placés, à cet effet, dans des établissements d'instruction choisis par le Comité.

Mort de sept Missionnaires.

Une triste nouvelle arrive des côtes de la Patagonie. Plusieurs missionnaires anglais, dont nous avions commencé à suivre les travaux, y ont trouvé une mort glorieuse au point de vue chrétien, mais dont il est difficile de se représenter les angoisses sans éprouver un profond sentiment de pitié. Voici tout ce que nous en savons. C'est le commandant d'un navire américain, le *John-Davidson*, qui le raconte dans une lettre datée du 5 novembre dernier :

« Depuis ma dernière lettre, dit-il, j'ai fait une croisière pour aller porter secours à de malheureux missionnaires anglais qui étaient venus dans ces parages dans l'espoir de civiliser les sauvages de la Terre-de-Feu. Ils y étaient arrivés en novembre 1850 ; et le 11 décembre, le navire qui les avait débarqués, l'*Ocean-Queen*, après avoir installé la Mission, continuait sa route pour la Californie.

« Ces hommes étaient au nombre de sept, dont un officier de la marine anglaise, qui connaissait le pays. Ils avaient conservé deux embarcations pour se transporter plus facilement sur les divers points de la côte ; mais les indigènes leur firent un accueil tellement hostile, que, repoussés successivement de tous les endroits où ils avaient voulu se fixer, et ayant perdu un de leurs canots pendant un coup de vent, ils se trou-

vaient réduits à la plus profonde misère et mourant de besoin. Informé de ces faits, je me suis porté à leur secours ; mais il était, hélas ! trop tard ! Quand j'arrivai à l'endroit où ces malheureux avaient cherché un dernier refuge, le plus triste spectacle s'offrit à ma vue.

« La seule embarcation qui leur restât avait été halée à terre, et au fond l'on distinguait plusieurs cadavres ; auprès du canot, d'autres cadavres se trouvaient également étendus. Il paraît que le scorbut avait achevé ceux qui n'avaient pas succombé à la faim et aux mauvais traitements. M'étant assuré qu'il n'en restait plus un seul en vie, je leur fis rendre les derniers devoirs et dus m'éloigner de ces parages, dont la violence du vent rendait le séjour excessivement dangereux. »

AMÉRIQUE DU NORD.

Un Réveil.

Un mouvement religieux très remarquable, à ce qu'il paraît, vient de se manifester parmi les Indiens Tuscaroras de l'État de New-York. C'est un véritable réveil qui dure déjà depuis plusieurs mois, sans avoir rien perdu de son intensité. Un grand nombre de convertis, dont le zèle s'était auparavant refroidi, ont repris une nouvelle vie; bien des âmes indifférentes ont été salutairement troublées dans leur sommeil spirituel, et quelques-unes ont déjà reçu du Saint-Esprit la certitude qu'elles étaient passées de la mort à la vie. Jeunes et vieux, hommes et femmes, ont subi cette influence de la grâce, et on signale déjà parmi ceux qui professent de l'avoir reçue quelques-uns des membres les plus endurcis et les plus dépravés de la tribu. Ce mouvement excite d'autant plus les espérances des missionnaires qu'il a été jusqu'ici grave, recueilli et peu

parleur. On n'y remarque aucune espèce de surexcitation. « Jamais, écrit un des missionnaires, je n'avais vu une œuvre de la grâce se faire d'une manière si calme et avec moins de bruit. »

Du reste, le moyen dont le Seigneur s'est servi pour opérer ces choses est un de ceux qu'il emploie le plus souvent avec efficacité. De graves maladies ont régné depuis quelque temps parmi les Indiens Tuscaroras et en ont emporté un grand nombre : de là de sérieux retours de conscience et un vif désir d'échapper à la colère à venir. — Une jeune fille de dix-huit ans, réveillée à salut dans ce mouvement, a fait une mort véritablement triomphante.

Les États-Unis et le Japon.

Le Gouvernement américain dirige en ce moment contre le Japon une expédition considérable, et dont il a confié le commandement à l'un des officiers les plus habiles et les plus expérimentés de sa marine militaire.

Aucune vue d ambition ne paraît avoir déterminé les Etats-Unis à cette importante mesure. L'expédition se bornera à réclamer, d'une part, l'ouverture des ports du Japon aux navires et au commerce américain, et à demander, d'autre part, qu'à l'avenir les marins naufragés sur les côtes de l'empire puissent y prendre terre sans s'exposer à être repoussés ou maltraités.

On espère qu'une démonstration vigoureuse suffira pour obtenir ce double résultat. Si cet espoir se réalise, le Japon, avec ses 30 millions d'habitants, pourra voir à son tour se lever sur lui le soleil de l'Evangile. Dieu le veuille !

Paris.— Typographie Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION D'HÉBRON.

Extraits d'une lettre de M. Cochet, *en date du* 29 *décembre* 1851.

La station déserte. — Vols et pillages. — Attaques nocturnes. — Visite au chef Pushuli.

Nos lecteurs savent déjà que, par suite des troubles qui désolent le Lessouto, la station d'Hébron a été abandonnée par presque tous ses habitants, mais que néanmoins M. Cochet et sa famille y sont restés. Les détails que l'on va lire donneront une idée de l'état de cette partie du pays et des souffrances de plus d'un genre qu'y supporte notre missionnaire.

« Notre situation personnelle, dit M. Cochet, n'est pas changée, et notre station, j'ai regret de le dire, est toujours déserte. Le chef Lebénya a parlé plusieurs fois d'y revenir, mais il paraît en avoir été empêché par quelques considérations que j'ignore.

« La même confusion et les mêmes désordres règnent encore dans nos quartiers, que, depuis un an, les Bassoutos, les Tamboukis, les Fingoes et les Bushmen n'ont cessé de parcourir dans plusieurs excursions de vols et de pillage. Depuis lors il n'y a eu pour nous aucune sécurité. Ni les indigènes, ni même les Boers ne sortent de chez eux sans être armés jusqu'aux dents. Dans la saison des semailles, les gens de Pushuli

(frère de Moshesh) prenaient le fusil et la houe sur l'épaule et l'assagaie à la main pour aller bêcher leurs champs. Cependant la horde des Fingoes, dont je vous ai parlé et sur laquelle les autorités avaient établi le fameux B... avec titre de capitaine, a été tout à fait débandée. En août dernier, B... s'était avisé, l'on ne sait pour quel autre motif que la soif de se battre et de butiner, d'attaquer avec une force de deux à trois cents hommes le chef Pushuli, sujet du Gouvernement anglais pour lequel il avait récemment combattu contre les Tamboukis d'une manière qui lui avait valu les plus grands éloges. B... avait bien pris ses mesures. Un dimanche au soir, il était venu camper près d'ici avec ses Fingoes, et le lendemain, dès le point du jour, ses gens attaquèrent séparément et avec succès les villages de Pushuli. Ils se retiraient déjà avec de nombreux troupeaux de bétail, de brebis et de chevaux, lorsque tout à coup les bandes de Pushuli, qui pendant ce temps s'étaient rassemblées, se mirent à leur poursuite, en firent carnage, et reprirent facilement leurs troupeaux, à l'exception des chevaux; plus de soixante Fingoes tombèrent ce jour-là sous les coups de l'assagaie et du *molamo*. Pushuli y perdit un seul homme. Dès ce moment, cette troupe de Fingoes fut débandée. Furieux de leur perte dans une entreprise où ils n'étaient que les instruments de B..., ils voulaient se tourner contre lui, et l'auraient tué s'il n'avait pris promptement des mesures de sécurité; il s'est sauvé dans la colonie, emmenant de riches troupeaux de bétail et de chevaux volés, le fruit des bons services qu'il a rendus au pays.

« Je ne pourrais peut-être mieux vous donner une idée de l'état des choses dans le district de Khousberg, qu'en vous citant quelques-uns des actes commis récemment dans notre voisinage immédiat. Une famille de Bastards est restée près de nous; ce sont eux qui ont soigné le reste de notre troupeau sur lequel les Fingoes n'avaient pu mettre la main; mais dans la nuit du 23 du courant, vers onze heures, ils ont été

attaqués par un parti de Tamboukis, auquel je soupçonne que des Bassoutos s'étaient joints, et on leur a tout enlevé, leur troupeau et le nôtre ainsi que les chevaux ; maintenant il ne me reste pas un seul bœuf de trait pour mettre au wagon, ni aux Bastards non plus. J'avais demandé à notre Comité, dans ma dernière lettre, la permission de porter sur le compte de la Société un cheval qui m'était nécessaire (vu que les miens avaient été volés) pour visiter les Bassoutos les plus rapprochés de nous et leur annoncer la parole de Dieu, et je m'en étais procuré un, avant de savoir si ma demande serait accueillie ou non. Eh bien ! ce cheval est déjà volé. Ce n'est pas tout : représentez-vous la détresse de ces pauvres Bastards, qui furent tirés de leur sommeil par des coups de fusil et qui, dans l'obscurité, couchés sous des abris temporaires à travers lesquels les balles ne rencontraient pas de résistance, les entendaient siffler à leurs oreilles ou frapper auprès d'eux. C'est par une direction toute particulière de la bonne Providence que, dans cette famille de seize à dix-huit personnes, personne n'ait reçu le moindre mal ; la frayeur des femmes et des enfants était si grande qu'ils accoururent chez nous où ils passèrent le reste de la nuit, pendant que déjà les voleurs s'éloignaient avec le butin. — Trois jours après, vers neuf heures du soir, nous entendîmes de nouveau une fusillade prolongée ; c'étaient les *boers* de notre voisinage que l'on attaquait et à qui l'on enlevait leurs troupeaux. Le lendemain, nous apprîmes qu'il y avait eu attaque combinée dans quatre endroits différents ; il en coûta la vie à quatre voleurs tamboukis, qui tombèrent sous les balles des *boers;* le même jour, l'on trouva, non loin d'ici, un *boer* tué dans les champs à coups d'assagaie pendant qu'il suivait les traces d'un troupeau de bétail enlevé (1). Quinze jours auparavant, des Bushmen

(1) *P. S.* Ce n'est pas un *boer* seulement, mais *quatre,* comme je l'avais entendu d'abord sans y ajouter une foi entière, qui ont été assassinés ce jour-là

avaient essayé, à l'entrée de la nuit, d'enlever les troupeaux d'un *boer*, à qui l'on avait déjà pris une fois tous ses chevaux, que Moshesh lui avait fait rendre; le pâtre, qui était un Mossouto, s'apercevant tout à coup que les voleurs étaient déjà dans le kraal, s'était sauvé en appelant son maître au secours; mais au même instant il avait reçu une flèche empoisonnée dont il était mort en quelques heures, tandis que les Bushmen emmenèrent jusqu'au dernier des chevaux. Voilà quelques-unes des scènes qui ont eu lieu autour de nous depuis que la guerre a commencé. J'en pourrais multiplier les récits; le Seigneur sait quand et comment cela finira. En même temps, il est évident, comme on doit s'y attendre, que le torrent de la démoralisation ne fait que s'accroître parmi les indigènes. Les vols de troupeaux à main armée se continuent, malgré les défenses et les menaces de Moshesh, sur des *boers* qui ont refusé au Gouvernement leur assistance contre les Bassoutos, et qui, je le crains, ne pouvant plus les supporter davantage, prendront les armes contre eux. Les autorités ont voulu dès l'abord apporter un remède à cet état de choses, mais un remède pire que le mal lui-même, car elles ont prétendu maintenir l'ordre dans le district de Khousberg, au moyen de cette bande de deux à trois cents Fingoes sous le commandement de B..., qui, dans le fait, n'a été qu'une bande de voleurs avides de butiner pour leur propre compte. Les deux commissaires de la Reine, envoyés pour faire une investigation dans les affaires du pays, sont depuis plusieurs semaines arrivés à Bloem-Fountain; malgré cela, le désordre ne cesse pas. Combien il est à désirer que par des mesures sages et justes ils puissent contribuer à rétablir la paix de ce malheureux pays! Si ce résultat n'était pas atteint, il faudrait s'attendre à voir notre mission ruinée, et les tribus indigènes bientôt replongées dans une condition

---

par les Tamboukis, sur la même ferme; un veld-cornet du district vient de me l'affirmer.

dont elles étaient sorties et qui causerait leur destruction. Espérons de meilleures choses de la miséricorde de Celui qui sait incliner les cœurs des hommes à l'accomplissement de ses desseins.

« Dans l'isolement où nous sommes, je me suis borné à faire des visites chez Pushuli et chez Monaheng, qui habitent, l'un à une distance de deux heures à cheval, l'autre un peu plus près. Ces deux chefs occupent des montagnes dont les troubles du pays ont rendu l'accès difficile. Le nom du premier doit vous être connu ; il est fameux dans tout le pays, mais non pour ses bonnes actions. Pushuli a toujours été opposé à l'Evangile ; récemment il s'est montré moins hostile ; il m'accueillit bien, lorsque j'allai chez lui la première fois ; il fit appeler ses gens pour entendre la parole de Dieu, et m'engagea à continuer mes visites. Il a même fait un pas de plus ; il m'a proposé de devenir son missionnaire et a renouvelé plusieurs fois cette demande avec instance. Je n'ai d'ailleurs aucune raison de croire qu'il soit pour cela plus près du royaume des cieux, ni que mes visites chez lui aient été marquées par aucun succès réel : l'esprit qui anime les Bassoutos en ce moment, rend les conversions et difficiles et rares. »

STATION DE BÉRÉE.

Extraits d'une lettre de M. Maitin *à M. le directeur des Missions, sous la date du* 22 *décembre* 1851.

Tristesse et découragements momentanés. — Malheurs de la guerre. — Confiance en Dieu. — Quelques consolations.

..... « Vous aurez vu, par ma lettre au Comité, que le Seigneur ne nous a pas abandonnés pendant les jours mauvais, que sa main puissante nous a protégés au milieu des dan-

gers qui nous ont menacés, et qu'il n'a pas permis que notre station fût dévastée. Mais ce que je n'ai pu dire, ce sont les angoisses que nous avons éprouvées en voyant notre œuvre, non seulement arrêtée dans sa marche, mais encore menacée de destruction. Il me serait impossible de vous dire combien j'ai souffert lorsque quelques-uns de mes enfants en la foi ont abandonné la vérité pour retourner au paganisme, et que les autres me donnaient de sérieuses inquiétudes par les signes du refroidissement spirituel et du grand découragement que je remarquais en eux. Et combien souvent mon cœur n'a-t-il pas été comme brisé par les sarcasmes et les menaces que les païens, même ceux qui précédemment m'écoutaient avec intérêt, proféraient lorsque je leur adressais quelques paroles sérieuses! Je voudrais pouvoir vous dire que toutes les épreuves qui sont venues fondre sur nous ne m'ont jamais abattu et découragé; mais la vérité est que, quelquefois, le fardeau m'a paru plus pesant que je ne pouvais le porter. Cependant le Seigneur, dans son infinie bonté, ne m'a pas laissé longtemps sans relever mon courage, en me faisant faire l'expérience que celui qui nous appelle à porter sa croix, qu'elle soit légère ou pesante, nous communique en même temps les forces qui nous sont nécessaires pour la porter. Notre position a été et est encore bien pénible; mais le Seigneur nous dit d'être patients dans l'affliction et persévérants dans la prière, et nous espérons qu'il nous accordera de pouvoir nous soumettre sans murmurer à ses dispensations mystérieuses. Les affaires politiques de ce pays nous ont fait un mal immense, et malheureusement rien n'indique encore qu'un changement favorable soit prêt à s'opérer. On n'entend parler que d'attaques et de pillages qui ont eu lieu tantôt sur un endroit, tantôt sur un autre. Plus d'une fois, pendant ces derniers temps, nous avons entendu les décharges d'armes meurtrières, et encore tout récemment nous fûmes réveillés pendant la nuit par ces bruits sinistres. Il ne se passe pas de semaine sans que des déprédations

de tous genres ne se commettent. Que de fois nous avons vu les habitants des villages qui nous avoisinent prendre la fuite et se réfugier chez nous ou dans les montagnes ! L'avenir paraît encore bien obscur ; mais notre devoir n'est pas incertain, c'est de rester à notre poste et d'y être les témoins du Seigneur aussi longtemps que nous ne serons pas violemment forcés de l'abandonner. Ces guerres qui nous donnent tant d'inquiétude sont permises par le Seigneur, et nous est-il défendu d'espérer et de croire qu'en définitive elles contribueront à l'établissement du royaume de Jésus-Christ dans ce pauvre pays ? C'est dans cette espérance que je considère les circonstances si tristes en elles-mêmes dans lesquelles se trouve cette partie du sud de l'Afrique. Je ne sais ce que le Seigneur nous réserve ; mais je crois que si l'orage des passions politiques vient à se calmer, une belle œuvre restera à faire dans le Lessouto. En attendant, nous devons être reconnaissants de ce que les dispositions des Bassoutos envers nous ne sont plus aussi hostiles qu'elles l'ont été. Nous avons encore toute liberté d'adresser aux âmes qui nous entourent le message de l'Evangile. Il est vrai que nous voyons peu de conversions, mais la parole de Dieu qui est annoncée est le moyen dont les âmes peuvent être appelées à la vie. C'est avec joie que je vois nos services du dimanche assez bien fréquentés, c'est-à-dire mieux qu'ils ne l'ont été. Les membres de ma petite Eglise me donnent aussi plus de satisfaction. J'ai été bien heureux d'entendre, la semaine dernière, l'expression des sentiments de piété dont ils sont encore animés. Désirant connaître l'état de leur vie spirituelle et leur adresser des encouragements, j'ai consacré à chacun d'eux une ou deux heures d'entretiens sérieux et de prières. Chez tous j'ai trouvé des sujets de bénir le Seigneur qui les a gardés au milieu de grandes tentations. Mon cœur fut surtout ému par une personne que je n'avais pas fait appeler et que je ne m'attendais guère à voir venir me trouver. Déjà depuis assez long-temps elle était retournée au monde

et, surtout dans les circonstances actuelles, je ne pouvais espérer qu'elle reviendrait à de meilleurs sentiments. Eh bien! elle est venue me confesser avec larmes ses péchés, me demander des encouragements et le secours de mes prières. Quelques jours après, je lui permis d'assister à notre réunion d'Eglise, et je vous assure que ce fut une scène bien touchante pour moi de voir l'effet que la confession de ses fautes et de son repentir produisit sur les membres de mon petit troupeau. La joie et le bonheur s'exprimèrent par des paroles, mais aussi par d'abondantes larmes. Vous apprendrez peut-être avec plaisir que notre vieux Abraham Khoabane, dont vous vous rappelez sans doute la conversion touchante, a toujours été bien solide dans sa piété. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDE BRITANNIQUE.

JOURNAL D'UNE EXCURSION MISSIONNAIRE.

(*Suite et fin.*)

Superstition. — Entretien avec un pundit. — Discussions avec les brahmines. — Grande découverte d'un docteur indou. — Dieu et les dieux. — Le culte des images. — Un malade. — Le pélerinage empêché. — Conclusion.

Nous reprenons, à l'endroit où nous l'avions laissé dans notre dernier numéro, le journal du voyage de MM. Lacroix et Weitbrecht dans quelques districts du Bengale.

« 16 *janvier.* — En entrant à Keerpoy, ville considérable où se fait un grand commerce de soie et de coton, nos yeux furent frappés d'un spectacle profondément pénible à voir. Au centre de la grande place du marché s'élèvent deux temples,

consacrés l'un à Vishnou, l'autre à la cruelle déesse Kali. Auprès de ce dernier se trouvait réuni, dans un espace très resserré, tout l'appareil destiné à la pratique du *tournoiement en l'air* (1), c'est-à-dire le poteau, le mur de briques très élevé d'où le fanatique dévot se précipite sur des épines et sur des couteaux, les petits autels où les fakirs déposent leurs offrandes avant de se faire percer la langue et les côtés, etc., etc. Non loin de là se trouvait également un pilier couvert des sculptures les plus obscènes. Saisis de dégoût à cette vue, nous demandâmes aux brahmines du temple et à quelques autres Indous présents, comment on pouvait, non seulement laisser ces abominables objets sous les regards du public, mais encore les revêtir d'une sorte de caractère religieux. Ils nous répondirent par l'éternelle excuse des Indous, quand il s'agit de défendre leurs plus absurdes ou leurs plus dégoûtantes pratiques : *C'est la coutume du pays*. Un indigène pense avoir tout dit quand il a formulé cette belle et sage réponse.

« M. Weitbrecht et l'un de nos aides s'établirent sur la place même et y eurent bientôt chacun un auditoire plein de bonne volonté. Quant à moi, je me dirigeai vers un couvent sanscrit que j'avais aperçu en arrivant, et avec les habitants duquel je désirais m'entretenir. Mais, au moment de mon arrivée, tous les élèves étaient absents ; je ne trouvai que le pundit ou professeur, occupé à transcrire sur du papier jaune quelque opinion légale de l'un des schasters. Dès qu'il m'aperçut, il

(1) « Nous ne savons comment exprimer autrement ce singulier exercice religieux des fakirs indous, bien connu de tous ceux qui ont visité l'Inde ou lu les récits des voyageurs. Il consiste à se faire accrocher par le cou à l'une des extrémités d'une longue pièce de bois fixée par le milieu sur un poteau très élevé, tandis qu'au moyen de cordes attachées à l'autre extrémité, des hommes font tourner la pièce sur son axe, aussi rapidement qu'ils le peuvent et quelquefois fort longtemps. Une grande idée de sainteté est attachée à cet usage aussi absurde que douloureux. »

quitta son travail et commanda de m'apporter un siége ; après quoi commença entre nous une conversation très animée et qui ne tarda pas à attirer un grand nombre d'auditeurs.

« Parmi les sujets que nous traitâmes vinrent, entre autres, l'éducation des femmes et le second mariage des veuves. Quant au premier, l'opinion du pundit était que les soins du ménage devant rester la principale occupation des femmes et ce qu'on exigeait surtout d'elles, il était parfaitement inutile de leur donner de l'instruction. Je m'efforçai de lui faire comprendre les immenses avantages qui reviendraient, non seulement aux femmes indoues, mais encore à leurs maris, à leurs enfants et à la société tout entière, si elles recevaient quelque éducation au lieu d'être, comme elles le sont, vouées dès leur naissance à l'ignorance la plus abjecte. Tout en convenant qu'il y avait quelque vérité dans mes paroles, l'Indou sista et mit en avant la difficulté de cette éducation. « Il faudrait, disait-il, la faire faire par des hommes, ce qui, vu la disposition de mes compatriotes des deux sexes, ne pourrait avoir lieu sans qu'il en résultât de déplorables désordres. » Aveu remarquable et qui montre bien à quel degré de dépravation morale l'idolâtrie a fait descendre ce peuple !

« Quant au second mariage des veuves, le pundit le condamna de la manière la plus absolue, en le qualifiant d'acte très répréhensible. Ce fut en vain que j'appelai son attention sur les maux particuliers ou sociaux qu'entraîne une pareille prohibition, dans un pays où tant de femmes restent veuves de si bonne heure, et si souvent sans avoir, pour ainsi dire, vécu avec leurs maris. Il me répondit avec une sorte de dureté : « Que l'état de veuvage produise pour les femmes telles souffrances que l'on voudra, qu'il les conduise même à vivre dans le vice, les coutumes de nos pères ne doivent pas pour cela être abandonnées. D'ailleurs, quelque pénible que cette prohibition soit pour les veuves, elles l'ont abondamment méritée comme châtiment des péchés commis par elles dans une vie

antérieure. » Cette dernière parole nous conduisit à parler de la métempsycose. Le pundit soutint ce dogme par divers arguments qui ne manquaient pas d'adresse. Je parvins cependant à l'embarrasser en lui montrant que cette doctrine de la transmigration des âmes est complétement opposée à la justice, à la sagesse et à l'amour de Dieu, puisque l'individu ramené sur la terre n'a aucun souvenir, ni de sa première vie, ni de ce qu'il a pu faire pendant qu'il en jouissait.

« En somme, notre conversation fut des plus intéressantes. Beaucoup de ces pundits indous sont des hommes très intelligents, et il en est de très versés dans l'art de disputer. Malheureusement, ils ont souvent recours aux sophismes les plus subtils, et cela très volontairement, parce que leur but n'est pas tant d'établir la vérité que de rester les maîtres du champ de bataille. Il y a, sous ce rapport, une grande ressemblance entre eux et les docteurs européens du moyen-âge. Je dois ajouter cependant, à l'honneur de ces pundits, qu'une fois engagés dans un débat ils conservent admirablement leur sang-froid, et pourraient, sous ce rapport, donner plus d'une leçon salutaire à quelques-uns de nos disputeurs d'occident.

« Avant de quitter mon pundit, je lui laissai un Nouveau Testament qu'il me promit de lire, et comme la nuit était arrivée, je m'en retournai directement à l'endroit où nous avions dressé notre tente.

« 17 *janvier*. — *Chondrokonah*. — Cette ville est la plus considérable que nous ayons visitée. On nous assura qu'elle contient 10,000 maisons et environ 40,000 habitants. Décidés, pour cette raison, à y passer quelques jours, nous établîmes notre camp près d'un vieux fort en ruines et dans un très joli site, bien que l'on nous eût prévenus qu'il recevait souvent la visite des léopards et des ours, très nombreux dans les jongles du voisinage.

« Ce jour était un jour de fête célébrée en l'honneur de Reegoonath, l'un des ancêtres déifiés du Dieu Ram. En con-

séquence, une multitude d'Indous des environs affluait à Chondrokonah. C'était pour nous une excellente occasion de prêcher l'Evangile à un grand nombre d'auditeurs. Nous nous postâmes à cet effet sur une espèce de petit tertre que nous trouvâmes dans l'une des rues principales, et j'y eus bientôt pour ma part un auditoire de 8 à 900 Indous qui m'écoutèrent avec une attention soutenue. Conformément au plan que nous avions adopté, aucune distribution de traités n'eut lieu en plein air, mais un grand nombre de nos auditeurs nous promirent de venir le lendemain en chercher dans notre tente.

« Le soir, il y eut une éclipse de lune, à l'occasion de laquelle toutes les conques de la ville furent mises en réquisition. On sait qu'au moyen de ces coquillages, dont le son ressemble à celui de la trompette, les Indous s'efforcent d'effrayer le monstre Rahou qui, dans leur pensée, cause l'éclipse en cherchant à dévorer la lune.

« 18 *janvier.* — Les gens de la ville tinrent fidèlement leur promesse. Dès le matin, de très bonne heure, nous les vîmes arriver à notre tente par petits groupes de huit ou dix. Cet empressement nous permit de leur adresser de nouvelles exhortations. Dans l'après-midi, la foule s'augmenta au point de nous faire craindre le renouvellement des scènes de désordre qui s'étaient produites ailleurs. Pour y échapper, nous invitâmes ces gens à aller s'asseoir par files à quelque distance de la tente. Ils étaient au nombre d'au moins six cents. Là je leur adressai une pressante allocution sur l'éternité, sur la loi divine, sur le danger du péché et sur le moyen de salut que Dieu nous a préparé en Jésus-Christ. Quand j'eus fini, aucun ne bougea, et mes deux collègues, M. Weitbrecht et le catéchiste Pran-Krishno purent encore, sans lasser leur attention, leur faire entendre de sérieuses exhortations.

« Quand ils eurent fini, un brahmine se leva pour demander quels avantages les Indous pouvaient trouver à embrasser l'Evangile. Il voulait évidemment parler d'avantages temporels.

Nous lui répondîmes que les bénéfices assurés par l'Evangile à ceux qui le reçoivent avec sincérité, sont essentiellement spirituels, savoir : la paix de la conscience, un nouveau cœur, la force nécessaire pour vaincre les mauvaises passions, l'assurance de la protection divine, une mort pleine de consolations et la certitude d'une vie d'éternelle félicité au-delà de la tombe : toutes choses assurément bien plus précieuses que tous les biens de la terre. Beaucoup de nos auditeurs parurent frappés de ce tableau. Le brahmine lui-même avoua que si tels étaient les fruits du christianisme, on pouvait en effet l'appeler une religion excellente. Néanmoins, il ne s'avoua pas satisfait, et nous dit que pour croire il faudrait qu'il nous vît faire quelque miracle. Je répartis qu'aujourd'hui les prédicateurs de l'Evangile n'avaient pas ce pouvoir, mais que les premiers apôtres l'avaient possédé, et que les récits des prodiges opérés par eux étaient entre nos mains ; de sorte que s'il voulait les étudier sérieusement, je ne doutais pas qu'ils ne portassent la conviction dans son esprit. J'ajoutai que, du reste, le changement radical que le christianisme opère dans l'âme qui l'accepte, en transformant sa nature de péché et en faisant de l'homme impur un être soumis à la volonté divine, était un miracle permanent dont chacun pouvait, s'il le voulait, éprouver l'efficacité, et qui prouvait merveilleusement la puissance du Dieu des chrétiens pour changer les tigres en agneaux. Sur cette réponse, le brahmine se tut. Il accepta un Nouveau Testament, et toute l'assemblée, gratifiée à son tour de quelques traités, se retira paisiblement dans ses foyers, en s'entretenant de ce qu'elle venait d'entendre.

« 19 *janvier*. — A peine le soleil était-il levé, que les gens affluaient déjà autour de notre tente. Parmi eux se trouvait un pundit très âgé, qu'accompagnaient plusieurs jeunes docteurs du même ordre et quelques personnages de l'aspect le plus respectable. Je reconnus aussitôt cet homme pour m'être entretenu avec lui à Calcutta, quelques années auparavant.

Voici dans quelles circonstances; elles sont assez étranges pour que je les raconte.

« A la suite d'une prédication dans notre chapelle de Chitpore-road, ce brahmine, qui avait assisté au service, était venu me trouver et m'avait dit : « Monsieur, je vois que vous êtes un théologien, et je viens à ce titre vous parler en particulier d'une découverte que j'ai faite relativement à un point très contesté, savoir, l'essence de la divinité. Seulement, si vous pensez devoir la communiquer au public, j'espère que vous voudrez bien ne pas vous en approprier l'honneur. » J'avais, comme on peut bien penser, fait très volontiers la promesse réclamée, et le brahmine m'avait alors exposé sa grande découverte. Elle revenait en somme à ceci : « Tout homme intelligent admet que Dieu est l'origine et la source de tout ce qui existe. Chacun reconnaît de même que la lumière a été la première chose créée, et qu'en conséquence ce qui existait avant la lumière doit être l'origine de tout, ou, en d'autres termes, Dieu lui-même. Or, avait continué mon docteur, qu'est-ce qui existait avant la lumière? Les ténèbres. *Donc Dieu est ténèbres...* » Telle était la grande découverte du pundit, la haute conclusion où l'avaient conduit ses réflexions et sa sagesse! Quel contraste avec ces paroles de l'Evangile : *C'est ici la déclaration que nous avons entendue de lui et que nous vous annonçons, savoir, que Dieu est lumière et qu'il n'y a point en lui de ténèbres* (I Jean I, 5) ; et s'est-il jamais vu confirmation plus frappante de cette autre parole que : *Par la sagesse de ce monde le monde n'a point connu Dieu?*

« Depuis ma première rencontre avec lui, le vieux pundit était devenu très infirme, et ce qu'il me dit cette fois se borna à très peu de chose; mais il n'en fut pas de même des jeunes docteurs qui l'accompagnaient. Plusieurs d'entre eux paraissaient fort intelligents, et ils me firent sur Notre Seigneur Jésus-Christ une foule de questions qui prouvaient qu'ils en

avaient beaucoup entendu parler. Je leur répondis, autant qu'il me fut possible, dans les termes mêmes de l'Ecriture. Le mystère de « Dieu manifesté en chair » paraissait être pour eux la grande pierre d'achoppement. Après leur avoir dit sur ce sujet ce que l'on dit ordinairement : que Dieu est tout-puissant, qu'il n'y a rien de contradictoire à admettre qu'il ait employé ce moyen de sauver le monde, quand c'était, à vue d'homme, le seul qui pût être efficacement employé dans ce but, j'ajoutai qu'eux-mêmes, en leur qualité d'Indous, avaient moins que personne le droit de repousser ce dogme, puisque leurs schasters ne parlaient pas seulement d'une seule, mais de plusieurs incarnations, et représentaient, entre autres, leur grand dieu Ram comme né dans le sein d'une femme. Ils n'avaient rien à répondre à cette argumentation, et n'insistèrent en conséquence pas plus longtemps sur leurs objections. Les voyant si bien préparés, je leur exposai rapidement les principales doctrines que l'Evangile enseigne, les préceptes qu'il donne, les motifs qu'il met en jeu et les célestes espérances qu'il fait naître. Ce tableau, esquissé à grands traits, parut intéresser vivement tous ces jeunes docteurs, ainsi que la foule qui nous entourait.

« Après cela, les pundits nous accablèrent d'une foule de ces questions sur toutes sortes de sujets, que les Indous laissent rarement échapper l'occasion de poser. Ainsi ils nous demandèrent notre opinion sur l'essence et sur les dimensions du soleil; puis si l'on peut croire avec les Européens que la terre tourne autour de cet astre, quand nos sens nous disent précisément le contraire, — puis comment, s'il est vrai, que la terre tourne, il s'était fait qu'un ballon, lancé dernièrement à Calcutta, ne fût pas allé, après un séjour d'une heure dans les régions aériennes, tomber à cent lieues plus loin que l'endroit d'où il était parti. Ce furent ensuite des questions plus puériles : Sur quels points de l'horizon le ciel et l'enfer sont-ils situés? Comment les poissons peuvent-ils voir dans une

eau vaseuse, tandis que l'homme ne le peut pas? etc., etc. Répondre à toutes ces demandes n'était pas notre affaire. Cependant, avec les Indous il importe de ne montrer ni dédain, ni indifférence. Nous leur expliquâmes donc ce qui pouvait l'être, en avouant notre insuffisance pour répondre à tout. A la fin, le vieux pundit et son cortége nous quittèrent, en nous exprimant en termes très vifs tout le plaisir qu'ils avaient eu dans notre entrevue, et non sans avoir reçu de nous les traités que nous jugeâmes les plus appropriés à leur position. Nous leur remîmes, entre autres, plusieurs exemplaires du Traité de l'indigène Mundy, intitulé : « Le christianisme et l'indouisme comparés. »

« Dans l'après-midi, beaucoup de gens se rassemblèrent encore autour de notre tente. M. Weitbrecht resta pour les évangéliser, tandis que je m'en allai dans l'intérieur de la ville. Là, un brahmine m'offrit poliment un siége sur le devant de sa maison, et, en très peu de temps, un cercle considérable se forma autour de moi. Les Indous s'assirent par rangées, en laissant les premières places aux brahmines qu'ils paraissaient traiter avec le plus profond respect. L'un de ces derniers m'apprit qu'il était *koolin*, c'est-à-dire noble. Il appartenait en conséquence à cette classe privilégiée, dont les membres peuvent épouser autant de femmes qu'il leur plaît, sans s'inquiéter des moyens de pourvoir à leur entretien ou à celui des enfants issus d'eux, ce soin revenant de droit aux parents des femmes, qui en prennent toute la responsabilité. Celui-ci avait, à ce qu'il m'apprit lui-même, dix femmes toutes vivantes.

« Dès que le silence fut établi, j'appelai l'attention de mon auditoire sur la corruption naturelle de l'homme et sur l'envoi miséricordieux de Jésus-Christ pour délivrer le pécheur de cet état de misère. Tous semblaient m'écouter avec un vif intérêt quand tout à coup le brahmine koolin, dont je viens de parler, m'interrompit avec rudesse. C'était pour

exprimer l'objection panthéistique, si constamment avancée par les Indous, que Dieu est l'auteur du mal, et qu'en conséquence l'homme n'est pas responsable de ses actions. Supposant, non sans probabilité, que cette opinion régnait généralement dans l'esprit de mes auditeurs, je crus devoir la réfuter avec quelque étendue. J'y employai la méthode que l'expérience m'a appris à regarder comme la plus efficace, parce qu'elle s'adresse surtout au sens moral. Je montrai que la doctrine en question est au plus haut point blasphématoire et renverse, par le fait, tous les attributs moraux de la divinité, et je finis en disant que, quoiqu'il y ait dans l'idée de Dieu et de ses rapports avec l'homme une foule de questions qu'il ne nous appartient ni d'éclaircir, ni même de sonder, il n'en est pas moins vrai qu'un dogme qui, comme celui que venait d'exprimer le brahmine koolin, fait de Dieu un être impur, insensé, injuste et cruel, ne saurait être véritable. Cette réponse eut, à ma grande joie, un succès complet. L'adversaire garda le silence, et l'auditoire témoigna hautement combien il en était satisfait. Oh! puisse l'Evangile déraciner bientôt du cœur de tous les Indous ce funeste germe de panthéisme, l'une des erreurs qui affermissent le mieux parmi eux l'empire prolongé de Satan!

« Je distribuai, surtout parmi les brahmines, un certain nombre de nos humbles publications et reçus, en quittant cette intéressante congrégation, les salutations et les remercîments les plus empressés. Ces gens ne tarissaient pas sur le plaisir que leur avait procuré cette conversation dans leur propre langue avec un Européen, et sur des sujets qui les avaient si vivement intéressés que ceux sur lesquels j'avais dirigé leur attention.

« 20 *janvier*.—En quittant Chondrokonah, nous nous dirigeâmes vers Rhadanogore, ville située à huit milles environ de distance. Arrivés là, nous nous séparâmes, et pendant que M. Weitbrecht annonçait la parole à l'entrée de notre tente,

je pénétrai dans la ville. A la suite d'une prédication, deux de mes auditeurs, d'un aspect très respectable, me firent des objections auxquelles je répondis avec d'autant plus d'empressement qu'elles étaient évidemment le produit d'un désir sérieux d'arriver à la connaissance de la vérité. L'un de ces hommes entreprit de défendre le culte rendu aux dieux de l'Inde, en avançant qu'ils n'étaient pas le Dieu suprême, mais des divinités d'un ordre inférieur qu'il compara aux officiers par l'entremise desquels un roi fait exécuter ses volontés. Je lui répondis que nulle part les Schasters indous ne représentent les dieux sous ce caractère, et que c'était là de sa part une interprétation toute personnelle et arbitraire ; — que d'ailleurs sa comparaison manquait de justesse, parce que Dieu n'est pas un homme faible et borné, comme le roi dont il parlait, mais bien un être tout saint, tout puissant et présent partout, qui n'a pas besoin d'être aidé dans l'exécution de ses plans, et que s'il veut, dans des vues miséricordieuses, employer des agents pour le bien de ses créatures (comme il fait en effet des anges), il n'est nullement probable que ces agents puissent être des êtres aussi peu puissants, aussi stupides et surtout aussi dépravés que le sont les dieux du panthéon indou. Cette réponse, fondée toujours sur les propres enseignements des Schasters, parut satisfaire l'auteur de l'objection qui, du moins, ne revint pas à la charge.

« Le second de mes interlocuteurs se posa comme le champion du culte des images. Ses arguments, les mêmes chez tous les Indous, revenaient à dire qu'il est impossible de se faire une idée de Dieu sans se le représenter sous une forme sensible. Je lui répondis par les arguments ordinaires, en montrant que Dieu étant esprit, il est non seulement impossible de lui assigner aucune ressemblance, mais encore que c'est lui faire injure que de l'essayer, et que toute image, loin de nous aider à acquérir une connaissance plus exacte de sa nature, ne fait au contraire que détourner l'homme de lui, en

donnant de sa divinité les notions les plus viles et souvent les plus absurdes. Ces raisons parurent contenter l'Indou, qui s'avouant vaincu par son silence, me pria instamment de lui donner un livre. J'accédai avec empressement à ce vœu, et distribuai de plus tout ce qui me restait de traités parmi ceux de mes auditeurs qui savaient lire.

« 21 *janvier*. — Laissant notre tente à Radhanogore, nous allâmes passer la journée à Ghatal. Cette ville est très commerçante, et possède une filature de soie très considérable que dirige M. Bleychenden. Cet Européen nous fit l'accueil le plus aimable. Nous visitâmes une école qu'il soutient de ses propres deniers, prêchâmes l'Evangile dans plusieurs rues et distribuâmes un grand nombre de traités. Le soir, en retournant à Radhanogore, nous fûmes très surpris de trouver en route notre catéchiste Pran-Krishno, qui avait quitté Ghatal au moins deux heures avant nous. Il était assis sur le bord du chemin, à côté d'un pauvre pélerin de Jaggernath que le choléra venait de saisir. Les villageois voisins, craignant que cet homme ne mourût chez eux et qu'ils n'eussent ainsi la peine de l'inhumer, ne lui avaient pas même permis de s'arrêter dans leur village. Pran-Krishno, survenu sur ces entrefaites, leur avait vivement reproché la dureté de leur cœur; puis allant chercher de la paille, il en avait fait un lit au malade, lui avait donné tous les soins possibles, et nous avait attendus sur les lieux, parce qu'il savait que nous avions sur nous quelques remèdes appropriés à ce cas. Nous fîmes à notre tour ce que nous pûmes, et, après quelques paroles de consolation, laissâmes le pauvre patient entre les mains d'un de ses compagnons de pélerinage qui venait d'arriver, et qui nous promit de prendre soin de lui. — Voilà la différence entre les principes du christianisme et ceux du paganisme. Le premier, comme on le voit dans l'action de Pran-Krishno, produit la miséricorde et la bonté; le second, comme le prouve une fois de plus la conduite des

habitants de ce village, n'a pour fruits que l'égoïsme le plus grossier et trop souvent que des actes d'impitoyable cruauté.

« 22 *janvier*. — Comme nous étions dans la rue principale d'un village, nommé Ranigunge, à attendre nos charrettes, que le mauvais état des chemins avait attardées, j'eus une longue et très intéressante conversation avec un voyageur âgé, qui paraissait éprouver un vif désir de s'instruire sur plusieurs points relatifs à notre religion. Le fruit de cet entretien fut que l'Indou renonça à un voyage qu'il avait entrepris pour se rendre à Bénarès, dans l'espoir qu'une visite à cette ville *sainte* lui vaudrait la protection divine et des droits certains au salut. Ce qui le frappa surtout fut le tableau que je lui fis des avantages qui dérivent de la prière quand elle est sincère et fervente, et l'assurance que par ce moyen il se mettrait, en quelque lieu que ce fût, dans une communion salutaire avec la divinité. C'était justement ce dont il avait besoin, et il reprit le chemin de son village avec joie en m'exprimant une profonde reconnaissance pour tout ce qu'il venait d'entendre. Puisse le grand Dieu, qui avait amené cet homme au moment précis à l'endroit où il pouvait recevoir les paroles de la vie éternelle, lui faire miséricorde et achever dans son âme l'œuvre de grâce qu'il y avait commencée par mon faible ministère !

« Je termine ici ces extraits de mon journal. Ils suffiront pour donner une idée de notre voyage. Je ne puis cependant m'empêcher de faire remarquer encore une fois un fait qui nous a frappés à diverses reprises. C'est qu'en plusieurs endroits (comme à Kytie, le 9 janvier) nous avons rencontré des jeunes gens, qui, après avoir été élevés dans nos institutions de Calcutta, sont retournés dans leurs foyers respectifs, en y reportant des vues plus saines, des principes plus fermes, des sentiments plus élevés, et qui, maintenant, répandent autour d'eux les connaissances qu'ils ont reçues, de manière à éclairer silencieusement leurs compatriotes et à préparer

ainsi le chemin à l'Evangile. C'est là un fait très réjouissant et bien propre à encourager ceux de nos frères qui se consacrent à l'éducation de la jeunesse indoue.

« En somme, l'Inde est un pays tout particulièrement ouvert aux opérations missionnaires. Le Seigneur semble en ce moment le désigner lui-même à ses serviteurs comme le champ qui appelle leurs efforts les plus énergiques. Partout où l'Evangile est prêché, des flots d'auditeurs se pressent pour l'entendre. Les Ecritures et les traités sont non seulement reçus, mais recherchés et sollicités avec ardeur. Les écoles chrétiennes ne peuvent suffire aux élèves qui se présentent pour les remplir. Le paganisme ne fait à peu près plus d'opposition, et, d'un autre côté, la protection d'un gouvernement aussi bienveillant que fort assure la liberté la plus complète à quiconque se consacre à l'œuvre de l'évangélisation. Où existe-t-il, quelque part dans le monde, un champ déjà blanchi pour la moisson, comme l'est celui-ci? Oh! puissent les chrétiens d'Angleterre et d'ailleurs prendre un intérêt de plus en plus vif à l'avancement du règne de Christ dans ce pays! Puissent leurs prières ferventes monter plus fréquentes que jamais vers le trône de la grâce, pour y demander la ruine prochaine du royaume de Satan sur une terre que le Rédempteur semble, dès à présent, réclamer d'une manière si puissante comme une portion de son héritage!

NOUVELLE-ZELANDE.

Heureux effets du christianisme. — Un district dépeuplé. — Le *Pa du Christ*. — Un mariage indigène. — Étrange contraste.

La Nouvelle-Zélande est l'un des pays où s'est le plus hautement manifestée, dans ces derniers temps, la puissance de l'Evangile pour assurer le repos et la prospérité des nations.

Le missionnaire d'Otawhao, l'une des stations fondées dans l'intérieur de l'île, en cite un exemple frappant. Au moment où le christianisme parut, tout ce district ne présentait, sur une surface de plus de quarante milles (anglais) en tout sens, qu'une immense solitude où l'œil eût vainement cherché des habitants. Ce n'est pas qu'il n'y en eût jamais eu. Bien au contraire; trente ou quarante ans avant cette époque, le nombre des *Pas* (villages fortifiés des naturels) y avait été très considérable; mais un jour une puissante tribu des environs, celle des Waikatos, s'était précipitée avec fureur sur la tribu d'Otawhao et l'avait à peu près complétement anéantie. Tous les *Pas* avaient été successivement emportés d'assaut, et des milliers de natifs avaient servi de pâture à la férocité cannibale des vainqueurs. Les autres n'avaient échappé à la mort que par la fuite. Ils s'étaient sauvés dans différentes parties de l'île, et n'avaient plus osé reparaître sur le sol de leur tribu désolée. Ils n'y sont revenus, plus tard, que lorsque l'Evangile a eu dompté les passions cruelles des Waikatos, leurs sanguinaires oppresseurs.

Aujourd'hui, la tribu d'Otawhao, réinstallée dans ses anciennes possessions, renferme un grand nombre de chrétiens, et, chose remarquable, c'est des missionnaires établis chez les Waikatos qu'ils ont reçu les premières notions de la foi chrétienne. En 1839, ceux d'entre eux qui avaient embrassé l'Evangile furent frappés des inconvénients qui résultaient pour leur piété de leur séjour dans le même *Pa* que leurs compatriotes encore païens. Ils prirent en conséquence la résolution de s'en séparer, et se mirent à bâtir pour eux un nouveau *Pa* à quelque distance du premier. Le village achevé, ils s'y transportèrent avec leurs familles, et leur premier soin fut de dresser un recueil de prescriptions chrétiennes que tous s'engagèrent à observer fidèlement. Leur *Pa*, disaient-ils, devait être le *Pa du Christ*. Ces lois interdisaient le tatouage, la déformation du visage et toutes les coutumes qui se ratta-

chaient de près ou de loin à l'idolâtrie. Quatre des principaux chefs furent spécialement chargés de veiller à la stricte exécution du nouveau code. Peu de temps après, en 1840, un missionnaire de l'Eglise épiscopale, M. Morgan, vint se fixer au milieu d'eux, et depuis lors le christianisme et la civilisation n'ont pas cessé de faire, sur ce point, les progrès les plus réjouissants.

Les habitants de Rangiaohia (ainsi se nomme le village chrétien) cultivent le blé avec beaucoup de succès. Ils ont construit des moulins à eau, et l'on a vu l'année dernière, à la grande exposition de Londres, des échantillons très remarquables de la farine qu'ils fournissent aux marchés de l'île. Ce produit est devenu pour eux une source d'aisance. Mais leur prospérité matérielle ne les empêche pas de continuer à rechercher le pain spirituel qui nourrit l'âme. Un de leurs désirs, actuellement le plus vif, est de voir s'élever dans leur village une belle église qui puisse remplacer, pour la célébration du culte, leur salle d'école devenue trop étroite; et ce n'est pas un fait indigne de remarque que ces gens, qui, il y a moins de douze ans, étaient encore anthropophages, ont offert à la Société épiscopale de contribuer, pour au moins 100 livres sterling, à la construction de cet édifice. Stimulés par cet exemple, ceux des habitans d'Otawhao qui sont devenus chrétiens depuis le départ des premiers, parlent aussi de se bâtir une chapelle. — Concours de zèle d'autant plus heureux, dit le missionnaire, que le catholicisme romain s'est, depuis quelque temps, insinué dans la contrée. Un prêtre y est installé à poste fixe, et n'épargne rien pour essayer d'entraver le mouvement des populations vers le pur Evangile de la grâce.

Une lettre récente de M. Morgan complétera ce tableau, en faisant ressortir mieux encore les glorieux contrastes qui surgissent partout où le christianisme pose son pied régénérateur.

« Il y a quelques semaines, écrit ce missionnaire, qu'un mariage indigène a été célébré à Rangiaohia. Sitôt après la

publication des bans, le parti catholique romain s'était réuni pour aviser aux moyens d'empêcher ce mariage, parce qu'il aurait préféré que la fiancée épousât l'un des siens. Mais Horite-Waru, grand-père du fiancé, avait déjoué toutes ces machinations en déclarant que la jeune fille était protestante et qu'elle épouserait un protestant. Au jour marqué pour la cérémonie, je me rendis à Rangiaohia, avec ma famille et environ trente-cinq enfants de l'école. Tout y avait un air de fête. Quatre cents natifs, tant catholiques que protestants, et une douzaine d'Européens, habitants du voisinage, s'étaient réunis dans le but, me dirent plusieurs d'entre eux, de témoigner ainsi au fiancé l'estime qu'ils ont pour lui. Quelques-uns des indigènes causaient par groupes avec beaucoup de calme. Les autres étaient occupés à faire les préparatifs du festin. Jadis, en cas pareil, toutes les provisions étaient péniblement apportées par les femmes. Ici, elles arrivaient sur des charrettes appartenant aux indigènes et conduites par leurs propriétaires, chose assurément peu ancienne à la Nouvelle-Zélande, mais qui, depuis quelques années, tend à devenir de plus en plus commune. Le chef Munu avait envoyé toute une charretée de très belles pêches et une autre voiture chargée de porcs fraîchement tués. Ceux-ci, au nombre de dix ou douze, furent en quelques instants dépecés et mis dans les fours avec une quantité convenable de kuméras (pommes de terre), de patates et d'autres légumes divers. Cependant, la cloche se fit entendre pour annoncer l'heure de la cérémonie religieuse. Aussitôt tous les travaux et toutes les conversations furent suspendus, et chacun se pressa dans la salle qui sert de chapelle. L'époux, l'épouse et un grand nombre de leurs amis étaient vêtus à l'européenne. Tout se passa de la manière la plus convenable et avec un profond recueillement. Le service achevé, le repas commença et s'acheva d'une manière non moins digne; après quoi chacun reprit paisiblement le chemin de sa demeure.

« Que cette scène, continue le missionnaire, ressemble peu à celles que j'ai vues durant les premières années de mon séjour à la Nouvelle-Zélande. Alors il était fort rare qu'un mariage fût la conséquence naturelle d'une affection réciproque. Ce n'était qu'une affaire de convenance ou d'intérêt arrangée entre les familles, et presque toujours une source de sanglantes querelles. S'il arrivait que deux hommes prétendissent à la même femme, leurs amis respectifs prenaient parti pour chacun d'eux ; puis, si la jeune fille ou ses parents témoignaient quelque préférence pour l'un d'eux, les amis de l'autre faisaient un *taua*, c'est-à-dire que vingt, trente ou même cent personnes de l'un et de l'autre sexe s'en allaient en armes attaquer la maison de la jeune fille. La famille, presque toujours prévenue à temps, avait de son côté rassemblé ses amis, et il s'en suivait d'horribles mêlées dont il était rare que l'objet de la dispute, c'est-à-dire la jeune fille, ne devînt pas la victime. Les combattants se l'arrachaient, à la lettre, déchirant ses vêtements et la saisissant par les membres jusqu'à ce que l'un des partis eût remporté la victoire. J'ai vu de malheureuses femmes ne sortir de là que meurtries et brisées, et ne survivre à ces violences que pour en mourir douloureusement quelques jours après. Quelquefois, cependant, le parti vaincu lui épargnait cette lente agonie. Au moment de la voir lui échapper, l'un des combattants lui enfonçait une lance dans le cœur, préférant la voir périr ainsi que devenir la femme d'un autre, de celui que peut-être elle préférait, si du moins ses préférences avaient été pour quelque chose dans l'issue du conflit. Voilà ce qu'était naguère encore un mariage à la Nouvelle-Zélande. Que de bénédictions, soit temporelles, soit spirituelles, l'Evangile a fait venir sur ce pays, depuis qu'il a été reçu par un certain nombre de ses habitants !

OCÉANIE.

ILE DE RAROTONGA.

Travaux des évangélistes indigènes. — Le pieux Iro. — Les brebis retrouvées. — Bénédictions dans la famille.

Nous avons signalé plusieurs fois le précieux concours que les évangélistes indigènes prêtent aux missionnaires qui travaillent à l'extension du règne de Christ dans les divers archipels de la Polynésie. Ces admirables ouvriers (d'autant plus admirables qu'ils sont plus humbles et qu'ils restent plus obscurs) se dévouent généralement avec un zèle exemplaire à toutes les tâches qu'on leur assigne. Le plus souvent ce sont eux qui s'en vont, à travers mille périls, porter les premiers la parole du salut chez quelque peuple barbare et anthropophage, et frayer ainsi la route devant les pas des missionnaires. Mais souvent aussi ces derniers, ne pouvant suffire à la direction spirituelle de leurs nombreuses congrégations éparses, placent à la tête des plus éloignées un de ces évangélistes, qui célèbre le culte, instruit la jeunesse et exerce toutes les fonctions du saint ministère qui n'ont rien de sacramental. Et ce ministère est, en bien des cas, très efficace et béni. La lettre suivante, écrite tout récemment par un missionnaire de l'île de Rarotonga, en offre un exemple frappant. L'évangéliste dont il y est question se nomme Iro. Il a pour champ de travail un village nommé Titikaveka, où la prédication de l'Evangile avait été autrefois abondamment bénie, mais où bien des âmes, un instant réveillées, paraissaient depuis quelque temps être retombées dans l'indifférence.

Le missionnaire, M. Pitman, écrit en date du 23 juillet 1851 :

« Iro m'avait, il y a quelques semaines, donné avis d'un changement heureux qui paraissait s'être opéré chez un cer-

tain nombre d'habitans de Titikaveka, et m'avait prié de faire, le plutôt que je le pourrais, une excursion dans ce village pour m'y entretenir avec ces gens et les affermir dans la bonne voie où ils désiraient de rentrer. Je me hâtai d'accéder à ce vœu et suis revenu de mon voyage avec la conviction que le Seigneur vient, en effet, de s'acquérir quelques âmes en ce lieu. La première personne avec qui je m'y entretins était une jeune femme que je reconnus sur le champ pour l'avoir vue à l'école dans les rangs des élèves qui nous avaient donné les plus douces espérances, mais que les artifices du démon avaient ensuite entraînée dans les sentiers du vice, et qui était longtemps restée sourde à toutes les représentations amicales, soit de sa mère, soit des autres membres de l'Eglise. Elle me raconta son histoire. « Je m'étais, me dit-elle, endurcie contre la vérité, et j'étais décidée à boire jusqu'au fond la coupe du péché. Ma mère m'avertissait souvent des terribles conséquences qu'auraient mes fautes; mais je fermais obstinément l'oreille à ses pieuses exhortations. Un jour elle me dit : « Prends garde, ma fille; si tu ne veux pas m'écouter, Dieu pourra bien te visiter. Ses jugements sont sur ceux qui, connaissant le bien, ne le pratiquent pas. » Et en effet, peu de temps après, une grave maladie me conduisit jusqu'aux portes de la mort. Cela m'effraya et je me rappelai avec terreur les avis de ma mère, d'Iro et des autres disciples de Christ. Je me regardai alors comme perdue, rejetée de Dieu! Mais, ô amour admirable! le Seigneur m'a relevée, et maintenant je me sens convaincue que le salaire du péché c'est la mort. Aussi suis-je bien décidée à ne plus le commettre. Tout mon désir est de me donner sans réserve à ce bon Sauveur, par lequel seul je puis être sauvée, et qui malgré mes iniquités m'a donné l'assurance de son pardon.» Après ce récit, je rappelai à la jeune chrétienne ses longs égarements et la tristesse que j'avais éprouvée en les apprenant de la bouche d'Iro. Ce souvenir la fit pleurer et elle me répondit : « O maî-

tre ! si le Seigneur m'avait en ce temps-là ôtée de la terre des vivants, mon âme aurait été perdue. »

« Un autre jour, je vis arriver auprès de moi un jeune homme né de parents pieux, instruit dans notre école, mais qui, après avoir manifesté des sentiments pieux et reçu le baptême, s'était ensuite livré à l'entraînement de ses passions. Sa visite m'avait été annoncée déjà par sa mère. Cette femme, venant un jour chercher un remède pour un de ses parents, avait, dans la joie de son âme, oublié d'abord l'objet direct de sa visite. D'aussi loin qu'elle m'avait vu : « O maître ! s'était-elle écriée, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre ! Mon fils est arrivé à reconnaître son état de péché, et il s'en repent. — Excellente nouvelle, en effet, répondis-je. Comment cela s'est-il fait ? — C'est à la suite de votre sermon sur Apoc. VII, 9, le dernier sermon que vous avez prêché à Titikaveka. Quand je rentrai à la maison, j'y trouvai mon fils assis à l'écart et tout pensif. Il ne me dit rien. Es-tu malade ? lui demandai-je. — Non pas corporellement, me répondit-il, mais en esprit, oui. Oh ! cette grande multitude d'élus ! ces robes éclatantes ! ces palmes glorieuses ! et ne pas pouvoir être associé à ces rachetés du Seigneur ! Mais, hélas ! j'ai quitté le chemin par lequel ils ont marché ; j'ai tourné le dos au séjour de la paix ! Et sur le champ, continua l'heureuse mère, il résolut dans son cœur de rompre avec tous ses compagnons de vice, de s'unir de nouveau au peuple de Dieu, et de chercher son pardon en Christ, seul auteur de toute grâce. Ne pouvant trouver de repos ni jour ni nuit, il alla dévoiler l'état de son âme à Iro, et depuis lors il est devenu un homme tout nouveau. C'est avec une vive impatience qu'il attendait votre arrivée pour recevoir vos bonnes directions. » Ainsi m'avait parlé la mère, et deux conversations très intéressantes que j'eus avec le fils me donnèrent en effet la joie de pouvoir le regarder comme « un tison retiré du feu. »

« Environ trente autres personnes m'ont paru avoir, sous

l'influence de la prédication d'Iro, subi des impressions non moins salutaires. Parmi elles se trouve la plus jeune fille d'Iro lui-même, qu'un de ses discours a dernièrement réveillée à salut. Il y a quelques années que ce pieux serviteur de Christ avait déjà été l'instrument de la conversion de son fils aîné, qui après s'être uni à l'Eglise, est, depuis, mort dans la foi au Sauveur. Auparavant, la mère de ces jeunes gens s'était elle-même endormie dans la paix, en leur adressant de sages conseils et en priant pour eux. Pieux témoignages d'une affection vraiment chrétienne, qui, comme on le voit, n'ont pas manqué de porter des fruits! »

VARIÉTÉS.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

Le Roi de Dahomey et son royaume.

Le nom de Guezo, roi de Dahomey, a figuré plusieurs fois dans nos récits. Nos lecteurs n'auront pas oublié sa récente expédition contre l'intéressante ville d'Abbékuta qu'il voulait détruire comme tant d'autres, mais dont la vaillante résistance a mis un terme ou tout au moins un temps d'arrêt à ses sanglants triomphes. Voici sur ce farouche soldat d'Afrique et sur ses Etats quelques détails pleins d'un triste intérêt. Nous les empruntons à un journal qui rend compte d'une députation envoyée récemment à Guezo par le Gouvernement français :

« Le roi Guezo a été très flatté de recevoir un envoyé du *roi de France*. Bien que nous soyons en république, le titre du chef de l'Etat est demeuré le même chez ces peuples : on ne concevrait pas une autre dénomination. Depuis qu'en 1793, le fort français de la côte fut abandonné, jamais un officier français accrédité par le Gouvernement ne s'était rendu dans

l'intérieur, à Abomé, capitale du Dahomey. La mission qui y arriva à la fin de 1851 fut donc reçue avec la plus vive satisfaction. Guezo a de 50 à 60 ans, sa figure est intelligente; son air digne ne manque pas de majesté. Il a le sentiment très orgueilleux non seulement de sa royauté, mais presque de sa divinité. Tout son peuple, en effet, le regarde comme un demi-dieu, et les plus grands de la nation ne s'approchent de lui qu'en rampant et en se couvrant de poussière.

« La réception de l'envoyé français, M. le lieutenant de vaisseau Bouët, a été pleine d'apparat et de magnificence. Les *Amazones*, cette garde de femmes armées dont on a tant parlé en France, et qui existent très réellement, entouraient le roi au nombre de trois à quatre mille. Elles sont dévouées au prince jusqu'à la mort. Dernièrement il en a perdu près de deux mille dans une guerre malheureuse qu'il a entreprise contre une nation déjà presque détruite, celle des *Nagots* (1), et qui s'est défendue avec l'héroïsme du désespoir. Les Anglais avaient soutenu indirectement les ennemis du roi, et Guezo ne le leur pardonne pas. Il ne s'est sauvé lui-même que par le dévouement de ses Amazones, qui se sont fait tuer autour de lui pour couvrir sa retraite.

« Ces Amazones sont presque toutes filles de chefs et de guerriers, qui se trouvent trop honorés de les donner au roi dès l'âge de huit à neuf ans. A partir de ce moment, elles sont renfermées dans le palais et aucun homme ne peut s'approcher d'elles. Lorsqu'elles passent dans les rues, une clochette avertit de leur arrivée, et les habitants s'arrêtent ou se retirent en toute hâte. Tout signe d'intelligence entre un homme et les Amazones serait immédiatement puni par le dernier supplice

(1) Ou plutôt des *Egbas*. Il s'agit évidemment ici de la guerre d'Abbékuta que nous avons rappelée. Ce que l'auteur de l'article dit, dans la phrase suivante, sur l'intervention anglaise, fait sans doute allusion à la présence des missionnaires anglais parmi les Egbas.

infligé aux deux coupables. Le roi seul a le droit, malgré ses quarante ou cinquante femmes légitimes, de choisir parmi elles celles qui lui plairaient ; mais aussitôt elles ne font plus partie du corps des Amazones et sont remplacées.

« L'émulation de ces femmes de guerre pour surpasser en bravoure des hommes dont les combats sont l'unique pensée et l'unique occupation, est vivement surexcitée par Guezo, qui tous les ans, à l'époque de la sécheresse (en février et mars), porte la terreur et la dévastation chez ses voisins. Une Amazone, faite prisonnière, se tue ou se laisse mourir de faim plutôt que de devenir la femme et la servante d'un ennemi. Leur costume de guerre est parfaitement entendu. Elles se servent du fusil ou de la sagaye avec un sabre court. Leur costume de parade est superbe. Guezo a donné à l'envoyé français le spectacle d'une petite guerre ; l'officier y a reconnu avec surprise les principales manœuvres de nos armées européennes. La Franee avait offert en présent des obusiers de montagne ; l'effet qu'ils ont produit, quand on les a essayés, a été admirable. La population était émerveillée et terrifiée.

« Abomé est à quarante lieues de la mer. Le jour de l'arrivée des Français, le roi Guezo leur a montré, sous un pavillon de la grande place du palais, douze malheureux prisonniers garrottés : il les avait choisis pour être égorgés et leur sang répandu en honneur de l'envoyé du « roi de France. » Malgré les protestations et les instances de M. Bouët, ces malheureux furent massacrés, et le lendemain leurs cadavres, empalés au haut de grands mâts, ou pendus par les pieds à des potences, servaient de trophées à la fête. Le lieutenant Bouët refusa de passer avec le drapeau français, qui le précédait toujours, sur cette place souillée de si hideuses funérailles. Tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'on enlevât les corps. A ses réclamations et à ses prières le roi avait toujours répondu que, malgré tout son désir de complaire à son ami le *roi de France*, lié avec ses ancêtres depuis des siècles, on ne pouvait

cependant changer les mœurs d'une nation en un jour : que déjà ils les avait fort adoucies, puisqu'au lieu de deux mille prisonniers qui étaient jadis immolés par année, il n'en sacrifiait plus que quatre ou cinq cents, et presque toujours sur les tombes de ses aïeux.

« Il faudrait un volume pour décrire les fêtes continuelles qui ont été offertes pendant un mois à notre envoyé. Les costumes du roi et de ses ministres sont d'une magnificence éclatante. Un seul trait suffira pour donner une idée des richesses du royaume. Des ambassadeurs anglais, apportant, comme l'envoyé de France, de riches présents, vinrent proposer à Guezo de renoncer à la traite des noirs, moyennant une pension de 10,000 piastres (50,000 fr.) par an. Guezo rassembla son peuple, lui distribua, en deux jours, dix mille piastres en largesses et en fêtes, et dit ensuite aux ambassadeurs déconcertés : « Vous voyez bien que je ne puis faire vivre mon peuple que deux jours avec vos 10,000 piastres. »

.... « L'industrie du Dahomey est assez avancée. Les cultures y sont magnifiques, et une belle route de 20 mètres de large est tracée de *Cana*, ancienne capitale où sont les tombeaux des rois, jusqu'à Abomé, capitale actuelle. L'ordre règne dans l'empire : la police y est très bien faite. Les chemins traversent de vastes forêts, des plaines peu habitées, et jamais on n'a entendu parler de vols, de meurtres, de crimes. Femmes et enfants y circulent pourtant, de nuit et de jour, et avec des charges de marchandises. Dans les querelles, on n'en vient presque jamais aux mains. Celui qui aurait blessé grièvement son adversaire, serait envoyé à Abomé par le *cabécère* ou gouverneur du district, et on n'entendrait plus parler de lui. Des employés sont entretenus partout pour percevoir les droits du roi, soit sur les marchandises, soit dans les marchés. L'absolutisme y est complet et impitoyable. *Le roi veut* est une formule devant laquelle nul ne discute ni ne résiste. Sur ce mot, un Dahomien n'hésite pas à se tuer.

« Le culte de ce peuple est une idolâtrie complète. Ils adorent un serpent d'une espèce magnifique, qui est fort doux et qui est de la race des Pythons. Rien n'est plus nécessaire que l'introduction du christianisme dans cette population tremblante et asservie par la terreur. »

NOUVELLES RÉCENTES.

VINGT-HUITIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

De la Société des Missions évangéliques de Paris.

C'est le 29 avril, et dans le temple de l'Oratoire Saint-Honoré, que s'est célébré le vingt-huitième anniversaire de la Société. Cette fête chrétienne avait, comme de coutume, attiré une foule nombreuse, et la séance a été, comme de coutume aussi, une source de vives émotions et de puissants encouragements pour tous ceux des amis de l'œuvre qui ont eu le privilége d'y assister. Il semblait même que les alarmes conçues depuis quelque temps sur le compte de nos chers missionnaires du sud de l'Afrique et sur leurs Eglises jetaient sur la fête un plus vif intérêt encore qu'à l'ordinaire. Quoi qu'il en soit, la journée a été bonne; le Seigneur y a fait sentir sa présence, et nous espérons que, sous sa puissante bénédiction, de nouvelles ou de plus vives sympathies en auront été le résultat. Voici, du reste, en attendant l'impression du Rapport que publie annuellement la Société, quelques détails sur cette belle réunion. Nous les empruntons aux comptes rendus qu'une de nos feuilles protestantes, *l'Espérance*, a donnés des assemblées générales de cette année. Nous y ajoutons seulement que la séance a été ouverte et fermée par le chant des louanges de Dieu et par la prière.

« M. *Jules Delaborde*, président de la Société, occupe le fauteuil. Il rappelle que l'Eglise chrétienne est essentiellement missionnaire, et que c'est à ce caractère que sont dus les immenses efforts déployés de nos jours sur toute la surface du globe pour la conversion des païens. Il annonce ensuite que la protection divine ne s'est point retirée des travaux de la Société de Paris au sud de l'Afrique, parle des austères épreuves que nos missionnaires ont eu à supporter, et fait ressortir en quelques mots tout ce qu'il y a eu de courage, de fidélité et en même temps de sage prudence dans leur conduite.

« En terminant, M. le président paye un juste tribut de regrets à la mémoire de M. T.-G. Dobrée, ce vieil et fidèle ami de la Société, qui l'avait toujours si efficacement aimée et soutenue.

« M. le pasteur *GrandPierre*, directeur des Missions, lit, comme à l'ordinaire, le Rapport de l'année. Il raconte à grands traits l'origine et les principaux faits de la guerre qui a désolé le pays des Bassoutos et entravé d'une manière si déplorable l'œuvre de la mission française. Ces malheureux troubles ont mis dans un jour éclatant, d'abord le dévouement des missionnaires, puis la modération de leur ami Moshesh, et enfin la fidélité d'un bon nombre des membres des Eglises. Le correspondant de la Société au Cap de Bonne-Espérance écrivait dernièrement qu'il croyait « pouvoir affirmer que, parmi les peuples enseignés aujourd'hui par les missionnaires chrétiens, il en était peu qui eussent rendu un aussi beau témoignage de la puissance de l'Evangile que la tribu des Bassoutos. »

« Les dangers courus par la Mission française ont excité partout, et surtout en France, une profonde sympathie. Des prières ferventes ont été de toutes parts portées en sa faveur au trône de la grâce, et non sans fruits. Une commission d'enquête, nommée par le Gouvernement anglais, s'est transportée sur les lieux, avec mission d'informer et de concilier.

Les missionnaires français avaient hautement demandé cette mesure; le Comité de la Société l'avait appuyée auprès du Gouvernement britannique, et il y a lieu d'espérer que les résultats en seront heureux pour la paix de nos stations. La Société ne peut, du reste, rendre un hommage trop éclatant à la conduite de ses missionnaires dans tout le cours de ces graves événements.

« L'œuvre a souffert, mais elle n'a cependant pas péri. Elle a même, outre la protection divine dont les missionnaires ont été les objets, reçu de nouvelles preuves de la bonté du Seigneur. En rentrant dans son Eglise, à son retour d'Europe, M. Casalis y a trouvé quelques défections, mais aussi un grand nombre d'âmes restées fidèles ou déjà revenues de leurs égarements, et il en est de même dans les autres stations; plusieurs des Eglises ont même admis de nouveaux membres dans leur sein, et des faits touchants et nombreux prouvent que la grâce y fait encore éclater sa puissance. Ici M. le rapporteur a cité quelques-uns de ces faits et passé rapidement en revue les diverses stations. Ces stations sont aujourd'hui au nombre de onze, desservies par dix-huit missionnaires. En ajoutant à ce dernier chiffre M. Schuh, qui va rejoindre la Mission, et M. Eldin, parti pour les Antilles, il se trouve que la Société a vingt missionnaires, qui, avec les membres de leurs familles, forment un personnel d'au moins quatre-vingt-cinq personnes.

« Le Comité, toujours déterminé à exploiter de nouveaux champs missionnaires, vient, dans ce but, de décider qu'un voyage d'exploration serait prochainement fait en Algérie, avec mission de rechercher s'il y aurait lieu d'y entreprendre quelque chose pour la conversion des mahométans. Sans rouvrir dès à présent la Maison des Missions, il a résolu de prendre des mesures pour former de nouveaux missionnaires, et il fait dès aujourd'hui appel à tous les hommes de bonne volonté qui se sentiraient appelés dans cette carrière. — La So-

ciété a fait cette année deux pertes douloureuses, celle de M. Dobrée et celle de M. le pasteur Lissignol. On estime qu'en trente ans ce dernier doit avoir recueilli pour elle au moins 60,000 fr. — En échange, la Société a acquis un concours plus actif dans plusieurs Eglises, et reçu ainsi de nouveaux et précieux encouragements.

« En terminant, M. le rapporteur présente quelques considérations sur l'œuvre des Missions en général. Il montre les missionnaires pénétrant dans des régions inconnues et bravant mille dangers; la superstition et la barbarie attaquées partout et déjà vaincues en beaucoup de lieux, comme aux îles Sandwich, à la Nouvelle-Zélande, aux îles Fidji et ailleurs. Il parle des travaux poursuivis dans l'Inde, et demande si, en présence de tous les résultats obtenus, on ne peut pas comparer les progrès de l'Evangile dans notre siècle à ceux qu'il fit au premier siècle de l'Eglise. Magnifiques triomphes obtenus par la foi, et qui doivent de plus en plus encourager les amis de cette œuvre à la soutenir de leurs prières et de leurs dons, de sorte qu'elle puisse croître, grandir et prospérer davantage encore dans l'avenir que dans le passé, à la gloire de Dieu et pour le salut de beaucoup d'âmes.

« M. *de Pressensé père* fait connaître l'état des finances de la Société. Les dépenses ont été de 99,665 fr. et les recettes de 88,974 fr.; mais grâce au solde en caisse à la fin de l'exercice courant, qui était de 112,450 fr., l'avoir de la Société est maintenant de 101,759 fr. — Cette situation est réjouissante, mais il ne faut pas s'en prévaloir pour restreindre ses libéralités, car, outre les dépenses prévues du prochain exercice, il reste toujours dû aux missionnaires une somme d'environ 42,000 fr., produit d'une part de leurs traitements, accumulé depuis long-temps.

« M. le pasteur *Guiral* prend la parole pour demander au Comité de faire tous ses efforts pour rouvrir la Maison des Missions, sans laquelle de nouveaux ouvriers ne peuvent être

formés, et qui seule peut assurer l'avenir de la mission. C'est, dit-il, le vœu de tous les amis de l'œuvre, et s'il y est accédé, il est convaincu, pour sa part, qu'un redoublement de zèle se manifestera dans les Eglises de France.

« M. le pasteur *Gonin* salue l'assemblée de la part de la Société évangélique de Genève, qui est pleine d'affection pour cette œuvre, et qui en suit avec un tendre intérêt toutes les phases. En son particulier, l'orateur ressent aussi une vive sympathie pour elle. Les journaux de la Société sont lus avec fruit dans son Eglise, et y ont déjà excité un esprit de prières. Puissent tous les chrétiens en retirer le même bénéfice et y puiser aussi un esprit de sacrifice! Le champ est immense : que la foi et le dévouement des amis de l'Evangile fournissent les moyens de le défricher!

« M. le pasteur *Bridel* donne lecture du Rapport du Comité auxiliaire des Dames. Ce Comité s'occupe de l'éducation des enfants des missionnaires. Il a reçu pour cet objet 8,703 fr., dont 6,852 fr. ont été le produit de la vente faite cet hiver à Paris. Il a trouvé dans plusieurs Eglises un généreux concours, et compte maintenant 74 Comités ou Associations auxiliaires sur le sol de la France. — En Afrique, la guerre a empêché de prendre, jusqu'à présent, des mesures efficaces pour remplir les vues du Comité; mais il faudra, dès l'année prochaine, pourvoir à l'éducation de dix enfants au moins.

« M. le pasteur *Sohier* appuie de toutes ses forces le vœu exprimé déjà par M. Guiral, quant à la réouverture de la Maison des Missions. Il exprime ensuite l'admiration qu'il éprouve en contemplant une œuvre où se manifeste avec tant d'éclat la puissance de Jésus-Christ pour le salut du monde, et exhorte vivement tous les chrétiens à s'y associer d'une manière efficace.

« M. le pasteur *Ad. Monod* voit avec bonheur les immenses succès accordés aux efforts entrepris pour l'évangélisation du monde païen. Que ceux qui n'éprouvent pas ce sentiment,

essayent de se figurer ce qu'ils seraient, eux et leurs familles, s'ils ne possédaient pas l'Evangile de grâce. Du reste, la froideur que rencontre encore cette œuvre vient de ce qu'on ne la connaît pas assez; il faut donc l'étudier et en particulier lire avec soin les deux journaux publiés par la Société.

« L'orateur répond ensuite à MM. Guiral et Sohier, que si le Comité n'a pas encore rouvert la Maison des Missions, c'est que jusqu'à présent cette mesure n'a pas été dictée par des indications assez claires de la Providence; mais qu'il est bien résolu à prendre toutes les mesures nécessaires pour former des missionnaires; résolution qui, selon toute probabilité, amènera, à une époque plus ou moins rapprochée, la réouverture de l'Ecole. Ayons seulement des hommes qui veuillent se vouer à l'œuvre, et les moyens de les former ne feront pas défaut. »

AFRIQUE DU SUD.

Bonnes nouvelles du pays des Bassoutos.

Après avoir si long-temps exprimé des alarmes, il nous est doux de pouvoir parler d'espérances, et donner enfin aux amis de notre chère Mission du Sud de l'Afrique des nouvelles plus rassurantes. Une lettre reçue quelques jours après l'Assemblée générale, nous apprend que les prières des chrétiens ne sont pas demeurées sans réponse. La paix va, selon toute apparence, être rendue aux Bassoutos. Les premières bases en ont été jetées, et il y a lieu de croire qu'à l'heure où nous écrivons, nos frères en goûtent déjà les premiers fruits. Voici ce que M. Rolland, de Béerséba, écrit à M. le Directeur des Missions, sous la date du 17 février :

« Votre lettre nous est arrivée le 6 du courant. Vendredi dernier, dans une réunion d'Eglise, j'en lus aux Bassoutos le

passage qui les concernait. Je leur fis ensuite part de la démarche que le vénérable Comité de notre Société avait faite en leur faveur auprès du Gouvernement de la Reine d'Angleterre; je leur parlai en même temps des trois résolutions prises auparavant dans un meeting tenu à la *London-Tavern*, et les entretins enfin de la probabilité d'une paix prochaine accordée par le Seigneur aux efforts et aux prières des chrétiens. Après moi, plusieurs membres de l'Eglise prirent la parole pour exprimer leur vive gratitude de la démarche que vous aviez faite. Tous s'accordèrent, du reste, à reconnaître qu'au point où en était arrivé le désordre dans ce pays, la paix ne pouvait provenir que de Dieu et des prières que ses enfants lui adressaient en commun. Ce jour-là nous nous préparions à la sainte Cène. Ces nouvelles marques de l'intérêt que les chrétiens d'Europe prennent à nos Eglises,' relevèrent les espérances de nos gens et les disposèrent à s'approcher du Seigneur avec une confiance toute nouvelle. Le dimanche, en effet, nous communiâmes dans la paix de Dieu. La nuit venue, nous goûtions déjà le repos que ce Dieu compatissant accorde aux siens, lorsque vers minuit quelqu'un frappa à notre porte. C'était un des commissaires de Sa Majesté britannique, M. le major Hogge, qui arrivait en toute hâte de Morija. Il s'excusa de troubler notre sommeil : c'était pour nous apporter plus tôt une nouvelle qui allait nous dédommager de cet inconvénient; « une nouvelle, ajouta-t-il, comme il ne vous en arrive pas tous les jours. » Cela dit, il tira de sa poche un document revêtu des signatures de Moshesh, de Letsié, de trois de leurs conseillers, et enfin de Molitsané et des autres chefs des Bataoungs. C'étaient les préliminaires d'une paix générale dans toute la Souveraineté. Les Bassoutos et les Bataoungs s'y sont engagés à rendre aux fermiers tout le bétail qu'ils leur ont enlevé dans leurs déprédations nocturnes, et à s'entendre avec le chef des Barolongs sur le chiffre d'une compensation à offrir à ces derniers pour le bétail qu'ils ont

perdu pendant qu'ils ont été les alliés du major Warden, de telle sorte cependant que la valeur des troupeaux enlevés aux Bassoutos par les Barolongs, dans le même espace de temps, entre en ligne de compte dans cette appréciation. Il ne reste plus maintenant à fixer d'autre point que celui des limites. Le major et les chefs Bassoutos l'avaient aussi discuté à Thaba-Bossiou, mais le délégué n'avait pu faire aucune proposition avant d'avoir parcouru lui-même ces quartiers-ci. Ses intentions sont de proposer une délimitation qui sépare entièrement les blancs des noirs, de telle manière que le Gouvernement n'ait plus à intervenir dans les affaires des natifs..... Voilà où en sont les choses. J'espère maintenant que tout ira bien et que vous ne tarderez pas à recevoir des autres frères d'ici, la confirmation des bonnes nouvelles que je me suis empressé de vous communiquer. Si cet espoir se réalise, qu'à Dieu en soit la gloire, et que sa bénédiction repose sur tous ceux qui auront travaillé à amener un si heureux changement dans l'état politique de ce pays! »

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

—

Voici un fait qui peut donner une idée de l'ardente activité que nos frères d'Amérique mettent au service de l'œuvre des Missions. En moins de six mois, d'octobre 1851 à mars 1852, une seule Société, le *Conseil pour les Missions étrangères*, de Boston, a fait partir dans diverses directions plus de quarante missionnaires, et l'on annonce en outre que plusieurs autres, dont la destination est déjà fixée, font en ce moment leurs préparatifs de départ.

Paris.— Typographie Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

La première des lettres qu'on va lire nous apporte la confirmation des nouvelles données déjà par M. Rolland, et insérées à la fin de notre dernier numéro. Les détails qu'elle renferme sont d'un intérêt trop saisissant pour que nous ayons besoin d'en faire ressortir l'importance. En les lisant, tous les chrétiens qui ont prié pour notre chère Mission aux jours de son angoisse, se sentiront, comme nous, pressés de remercier le Seigneur. Il nous est permis maintenant de nous rassurer un peu, mais non pourtant de cesser nos supplications et nos vœux, car on verra par la fin de la lettre que bien des nuages assombrissent encore le ciel missionnaire de l'Afrique du Sud, et que les tristes effets de la guerre seront difficiles à réparer, du moins immédiatement.

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. Arbousset, *en date du* 2 *mars* 1852.

Résultats de l'enquête. — Propositions de paix. — Conditions acceptées. — Réflexions. — Conduite des missionnaires. — Huit jours au camp. — Services religieux. — Conférences dans une caverne. — Retour. — Popularité de Moshesh. — Intéressante conversation avec ce chef. — Coup d'œil sur l'avenir.

Monsieur le Président et Messieurs,

Vous savez déjà que, dans ces temps de troubles, Moshesh, fort de ses droits, s'est constamment tenu sur la défensive, et qu'il a provoqué une enquête. Cette ligne de conduite ne lui

a pas mal réussi. L'enquête vient justement d'avoir lieu ; et comme ses résultats promettent un changement considérable dans la marche des affaires de ce pays, il importe que j'entre dans quelques détails à ce sujet.

Le 27 novembre dernier, deux hauts-commissaires du Gouvernement étant arrivés avec des pleins pouvoirs au chef-lieu de la Souveraineté, Moshesh fut invité par eux à les y aller trouver. Mais le Moréna, avant de se décider, demanda à consulter son peuple.

Le 14 décembre suivant, ces messieurs, voyant que le chef tardait à prendre un parti, rapprochent le lieu de la conférence, et l'invitent à se rendre à Vinburg. — Moshesh leur propose Mékuatling ; il envoie en même temps copie de sa correspondance officielle avec le Gouvernement, un exposé des affaires du pays, depuis 1833 jusqu'au 30 juin 1851, et une députation chargée de sonder les vues des deux délégués.

L'un de ceux-ci, M. Owen, arrive bientôt à Bossiou, et offre d'emmener le Moréna en toute sûreté à Vinburg. Moshesh refuse encore ; mais il députe trois plénipotentiaires, auxquels se joint Molitsané, et l'on entre avec eux dans un arrangement que le second commissaire, major Hogge, apporte lui-même à Bossiou, le 12 février.

Le 22 du même mois, une dernière conférence a lieu entre M. Hogge et Moshesh à Bolokuane, en-deçà du fleuve Orange, en présence d'un millier de Bassoutos ou de Tamboukis.

Le major avoue franchement qu'après avoir, avec son collègue, entendu tous les partis, lu les divers documents qui leur ont été soumis, et le tout mûrement médité et bien pesé, ils trouvent que le Gouvernement a commis de grandes fautes envers les Bassoutos et les Bataoungs.

Il assure que, par cette considération, les Anglais cesseront dès ce moment toute hostilité ;

Que le résident britannique de Bloem-Fountain (major Warden) vient d'être révoqué de ses fonctions ;

Que le capitaine Bailie (1), dont la conduite dans le district du Calédon a été si inhumaine, va immédiatement être mis en état d'arrestation ;

Que les enfants tamboukis, au nombre d'une soixantaine, que les Boers ont réduits en esclavage, seront rendus à leurs parents ;

Que la limite de la province du Calédon, si préjudiciable aux intérêts des Bassoutos, sera revue et changée ;

Qu'il n'y aura plus de limites entre les diverses tribus ;

Que le Gouvernement cessera d'intervenir dans leurs querelles ;

Que le chef Poushouli, frère puîné de Moshesh, sera dorénavant considéré comme sujet de celui-ci ;

Qu'il en sera de même du chef Morosi et des Tamboukis établis dans son voisinage, et se réclamant du roi des Bassoutos ;

D'autre part, Son Excellence le commissaire demande que le bétail et les chevaux pris par les Bassoutos et les Bataoungs sur les Boers restés fidèles au Gouvernement, soient rendus en quatorze jours ;

Qu'une limite soit tracée entre les fermiers et les Bassoutos ;

Qu'une compensation soit faite au chef barolong de Thaba-Ounçhou, pour les pertes qu'il a essuyées de la part des Boramo Khèles et des Bataoungs, avant l'affaire de Konougnana, mais en faisant entrer en ligne de compte ce qu'il a obtenu depuis par voie de représailles. M. Owen restera pour un temps à Vinburg, avec mission, entre autres choses, de veiller à ce que tout se passe convenablement et soit dûment terminé.

---

(1) C'est l'individu désigné plusieurs fois dans la correspondance des Missionnaires par l'initiale B., et dont il a été notamment question dans la dernière lettre de M. Cochet. (Voir la livraison de mai, page 162.)

Les chefs consentent à l'arrangement proposé.

Voilà les faits en gros. Qu'il me soit permis d'y ajouter deux ou trois observations. Après la bataille de Konougnana, un de vos missionnaires dit, sous forme de réflexion : « Moshesh rentre dans ses droits. » Un autre avait dit quelque temps auparavant, en parlant de toute la région des Maloutis : « Dès que le Gouvernement britannique va s'apercevoir que c'est ici un pays à conquérir, il reculera devant la dépense. » Il semble que ces prévisions doivent se trouver l'une et l'autre également justes. La tribu des Bassoutos est incontestablement la plus puissante, la plus riche, la plus industrieuse, la mieux gouvernée de toutes les tribus de la Souveraineté de l'Orange. Il n'y a qu'une intervention étrangère, telle que celle des Anglais, qui eût pu l'affaiblir et arrêter son développement, en la morcelant, en rétrécissant les limites de son territoire, en la mettant mal avec ses voisins. Mais ce triste plan, un instant formé, voilà qu'on l'abandonne. L'essai que l'on en a fait a coûté au-delà de soixante mille livres sterling, dont rien ne dédommage. Poussé plus loin, il aurait fait élever cette dépense à un chiffre énorme, et fini par refouler les Bassoutos dans les hautes régions des Maloutis, pour faire d'eux une peuplade nombreuse de montagnards, qui n'auraient laissé aucun repos aux habitants de la plaine, pendant peut-être trente ou quarante ans à venir. Les choses changeant, les gens de Moshesh vont reprendre leurs occupations ordinaires, tant pastorales qu'agricoles, se développer, se civiliser insensiblement, laissant, je l'espère, la colonie, dite de la Souveraineté, tranquille, de même que leurs autres voisins, ceux-ci du moins jusqu'à un certain point, et après qu'ils leur auront fait amende honorable.

Ce que je regrette, c'est que dans le funeste conflit qui vient d'avoir lieu, la civilisation ait donné le change au barbarisme; c'est que le prestige du nom anglais ait disparu ; c'est que l'influence des missionnaires ait été si ébranlée, le peuple

démoralisé, des tribus ci-devant amies rendues très-hostiles les unes aux autres... D'un autre côté, les noirs ont appris aux blancs, leurs voisins, à mieux respecter les droits des peuples. Peut-être cette leçon ne sera-t-elle pas entièrement oubliée dans leurs rapports futurs avec eux ; elle éviterait bien des malheurs.

Quant à vos ouvriers, Messieurs, ils poursuivent leurs travaux d'évangélisation par les temps favorables comme par les temps fâcheux, se rappelant avec délices leurs succès passés, comptant aujourd'hui leurs pertes avec douleur, entrevoyant dans l'avenir des difficultés et des combats sans nombre, mais aussi espérant que le Seigneur ne les abandonnera pas entièrement, et ne manquera point de bénir encore leurs humbles efforts. Le paganisme lève haut la tête ; notre voix est souvent étouffée par mille clameurs barbares ; les troupeaux sont affaiblis et découragés. Que faire ? On gémit, on prie, on prêche encore. Je viens de passer sept à huit jours dans les camps, en compagnie de Moshesh et de ceux de ses sujets qui l'avaient suivi à Bolokuane. A ma grande satisfaction, les Bassoutos ne se sont point livrés aux danses guerrières ni aux ablutions païennes. Soir et matin, j'ai tenu un service religieux auquel les auditeurs n'ont jamais manqué ; ensuite je reprenais, je donnais un conseil ou une consolation, j'apprenais aux indigènes à répéter ou à chanter un cantique, et de temps en temps je ramenais la conversation sur des sujets religieux.

Pendant deux ou trois jours, mon collègue d'Hébron, M. Cochet, m'a secondé dans ces pieuses occupations. Un parti de féroces Tamboukis s'étant rendu à la réunion, cet ami a reconnu dans leur troupe un de ses chevaux, qu'il a réclamé, mais avec beaucoup de précaution, vu que le cavalier qui le montait brandissait déjà sa lance, et que naguère le missionnaire wesleyen établi parmi les Mantatis a, dans un cas beaucoup moins critique, reçu un funeste coup d'assagaie dans le côté,

ce qui prouve combien chacun a besoin d'user de prudence dans ces temps d'animosité et d'effervescence générale.

A dix ou douze Bushmen des montagnes, fiers, intrépides, la tête entourée d'un cercle de flèches empoisonnées, j'ai d'abord offert du tabac, du sucre, une tasse de thé. Ensuite, ce n'est pas sans un plaisir mêlé d'émotion que j'ai pu leur annoncer la nouvelle du salut, et les entretenir de ce grand Seigneur du ciel, qu'ils appellent eux-mêmes dans leur langue du nom de *Khan*. L'un de ces sauvages m'est particulièrement connu. Je lui ai donc rappelé que sa tribu avait eu un grand tort envers moi, celui de m'avoir pris trois chevaux, pour les aller dévorer dans les cavernes. Je le priai de lui dire qu'elle ne devait plus ainsi me faire du mal, mais plutôt venir me voir à Morija, comme l'on va voir un ami, et me demander soit de la nourriture quand elle aurait faim, soit des fruits, du tabac ou autres choses semblables.

Neuf humbles femmes, membres de mon troupeau, en me voyant arriver aux Likholé, allèrent s'endimancher, puis elles me serrèrent affectueusement la main, et se mirent à me raconter, l'une après l'autre, leur état spirituel, et à recevoir mes avis et les encouragements que je leur avais apportés. — J'ai aussi exhorté là un chrétien lâche et chancelant ; dans un autre endroit, j'ai tâché de réconcilier entre eux un mari et sa femme, tous deux baptisés à Morija.

Orages de pluie, fréquentes tempêtes, courses dangereuses et des plus fatigantes durant ce voyage. C'est le 21 au soir qu'est arrivé le commissaire du Gouvernement, accompagné du missionnaire de Wette-Bergen et d'une escorte de sept à huit hommes. Ils nous trouvent sous une roche, à Bolokuane. Moshesh fait d'abord étendre une peau de bœuf à terre : voilà le gîte. Il y ajoute une belle fourrure de chat sauvage ; j'offre une couverture de laine. — « Cela suffira-t-il ? » — « Très bien, très bien; vie de camp, nous y sommes faits, » répond le major Hogge. Ensuite on nous sert une tasse de

café et un peu de viande cuite sur le gril : voilà le souper.

« Chantez, me dit alors le chef; ce monsieur est fatigué; chantons-lui un air de son pays. » J'entonne un cantique lessouto sur la mélodie anglaise de : *God save the Queen;* puis, j'explique à la lueur du souper ces paroles des Actes XVII, 26 : *Il* (Dieu) *a fait naître d'un seul sang tout le genre humain, pour habiter sur toute l'étendue de la terre, ayant déterminé les temps précis et les bornes de leurs habitations.* Nous chantons un autre cantique, je fais la prière, et les deux voyageurs s'étendent sur leur mauvais lit (1).

Le lendemain matin, jour du Seigneur, la caverne retentit de nouveau d'un chant de cantique; j'offre une prière, lis une portion des Ecritures; suivant notre habitude, j'invite ensuite un chrétien indigène à prier, fais chanter un dernier verset, et M. le commissaire, s'approchant alors du chef, lui communique ce qu'il a à proposer. A leur requête spéciale, je remplis les fonctions d'interprète pour tous les deux; mais l'essentiel dit, jeme retire et vais me recueillir un moment.

A onze heures, réunion publique. M. Hogge propose de tout régler. Grand embarras de ma part. On m'invite à ouvrir cette séance politique par une courte prière, et j'y consens. Cependant, je demande à être exempté de servir de truchement; le major n'insiste pas, mais il considérera comme une faveur que je veille à ce qu'un des fils de Moshesh s'acquitte de cette tâche avec fidélité. J'acquiesce à ce désir. La discussion s'ouvre, on arrange les affaires, et l'assemblée se dissout.

Le chef la réunit de nouveau dans l'après-midi, et M. Cochet tint un service régulier que les indigènes parurent goûter, malgré leurs autres préoccupations (2).

---

(1) De sa voix rauque et cassée, mais d'ailleurs pleine d'entrain, le Moréna se mit encore à entonner de lui-même une traduction du : *Oh! that will be joyfull;* après il nous chanta un dernier cantique, et chacun alla enfin reposer de son mieux.

(2) Ce fut au retour de cette conférence que le major Hogge, passant à

Avant de partir de Bolokuane, le lundi matin, Moshesh recommanda à ses gens de moins regarder à leurs propres pertes, vu la difficulté des temps, qu'à celles des Boers, et de rendre fidèlement tout ce que ceux-ci avaient perdu. Un troupeau qui venait d'être amené fut compté, et M. Cochet chargé d'informer le fermier auquel il appartient d'envoyer le recevoir. Ensuite on se sépara.

Nous allâmes coucher, le chef, sa suite et moi chez Michaël, qui nous régala d'un bœuf très gras. C'était le vingt-cinquième qu'on nous tuait dans cette excursion. Je tins là un service du soir, et un second le lendemain matin ; après quoi, nous partîmes pour Morija.

Partout sur la route on accourut d'une foule de villages au-devant de Moshesh, pour le saluer et lui présenter des roseaux sacrés. D'autres, pour mieux fêter son passage, lui amenèrent quelques têtes de bétail en présent. En tout, ce prince africain a montré un tact que j'admire extrêmement. Son affabilité ne s'est pas démentie un seul instant. L'entrain, la gaîté, rien ne lui manque. Il parle à tout le monde sans distinction d'âge, ni de rang. Il s'amuse même avec les enfants, comme s'il en était un lui-même ; et, chose plus étonnante encore, sa mémoire est si bonne, qu'il semble connaître le nom et l'histoire de chacun de ses sujets. Je laisse à penser si, avec de telles qualités, il est populaire au milieu d'eux !

La pluie nous força de dételer à Thaba-Chéou chez le vieux chef Ralitavone, auquel j'arrachai une mauvaise dent, comme j'avais déjà fait à tant de monde les jours précédents.

Nous repartîmes ensuite. Chemin faisant, je demandai à Moshesh : « Qu'avez-vous le mieux goûté aux prédications nombreuses que vous avez entendues dans notre excursion ? » Il me répondit : « C'est ce que vous avez dit de la providence du Seigneur, qui dispense à tous sa lumière, sa pluie, le sommeil, la

Béerséba, réveilla M. Rolland pour lui en apprendre plus tôt les heureux résultats.

force, le blé, et tant d'autres biens que vous nous avez reproché de recevoir de sa main sans marquer de gratitude; au lieu que dans une basse-cour la gent emplumée bat de l'aile à la vue de la ménagère, et vient, avec un empressement bruyant, joyeux et plein de reconnaissance, recevoir aux pieds de la maîtresse le grain nourricier qu'elle répand.

« Ensuite vous nous avez représenté ma tribu sous la figure d'un wagon qui gravit une côte, et prié chacun d'aider à le pousser en haut, et de ne pas jeter plus d'obstacle devant lui. Morosi a été vaincu par cet argument, ainsi que certains autres chefs, qui ont promis, comme lui, de cesser là leurs déprédations, et de rendre aux Boers ce qui leur revient. —Et ce que j'ai dit du fondement, qu'en pensez-vous, fils de Mokachané? — En effet, le *fondement*, c'est-à-dire Dieu, la prière. Les maisons en pierre ont un fondement; il faut un fondement aux nations; or, MM. Casalis, Gosselin et vous-même, vous aviez posé à la base la religion; nous bâtissions là-dessus; mes enfants malheureusement se sont déroutés; mon peuple s'est départi de l'Evangile, pour se rattacher uniquement à nos mœurs anciennes; je vais aux services du dimanche; je reprends toujours mes fils de ce qu'ils se tiennent maintenant si loin de l'instruction que vous répandez encore. Cette comparaison-là aussi que vous avez faite est juste, je ne l'ai pas oubliée; et j'exhorte, comme vous voyez; mais les gens écoutent mal. Il faudrait qu'on chantât et qu'on lût, comme auparavant : Qui oserait dire qu'il n'y a pas de Dieu ?... »

Ainsi causant, nous arrivâmes vers le soir du 24 février à Morija, après huit jours d'absence. Le 25, je fis tuer un bœuf pour les gens du chef; on leur donna aussi abondance de pêches et d'autres fruits du jardin. Il repartit ensuite avec eux pour Bossiou, le cœur agité, je pense, par bien des pensées, mais, en somme, un peu plus encouragé au point de vue politique qu'il n'était auparavant.

Voilà des faits encourageants. Néanmoins, il ne faut pas se le dissimuler, tout ce pauvre sud de l'Afrique est dans un état de crise. D'immenses révolutions s'y opèrent. Dans la Cafrerie proprement dite, se poursuit une guerre horrible et acharnée, dont l'issue va considérablement changer la face des choses, en refoulant, selon toute probabilité, les Amakozas et les Tamboukis plus au nord. Quel missionnaire osera s'aventurer à prêcher parmi eux! — Au-delà du Fal (Vaal), l'œil du spectateur sérieux contemple avec une espèce de frémissement ce débordement de créoles hollandais, divisés entre eux, mais aujourd'hui indépendants du pouvoir britannique. Hélas! quel va être le sort des naturels dans l'intérieur des terres? quel sera celui des Boers eux-mêmes, et d'où sortiront les instituteurs chrétiens que ces intrépides fermiers laisseront libres d'aller instruire les noirs? — Quant à la Souveraineté de l'Orange, placée au centre des autres Gouvernements, elle ne peut guère éviter de devenir bientôt une province de la colonie du Cap; mais, malgré l'appui qu'elle en tirera, entourée de barbares comme elle l'est, ses rapports avec ceux-ci seront toujours difficiles et même dangereux pour eux. Cet avenir, Messieurs, est plein de contentions et de sérieux changements! Toutefois, l'Eternel règne. Grâces à lui, nous avons appris à regarder une fois aux hommes, mais deux fois au Ciel.

Agréez, Monsieur le Président et Messieurs, avec ces trop longues notes, les chrétiennes et respectueuses salutations de votre dévoué frère,

Th. Arbousset.

STATION DE BÉERSÉBA.

Extrait d'une lettre de M. Rolland, *en date du* 17 *février* 1852.

Tranquillité de la station. — Dispositions des membres de l'Eglise. — Leur patience. — Trente nouveaux candidats.

(Nous avons déjà, dans notre dernier numéro, publié un passage de la lettre de M. Rolland, celui qui nous apportait les premières nouvelles d'une paix probable et prochaine. C'est à la suite de cette communication que notre frère donne sur l'état de sa station les réjouissants détails que l'on va lire.)

Je saisis cette occasion pour apprendre au Comité que, depuis mon retour, Béerséba a joui d'une tranquillité parfaite, sauf quelques légères pertes de bétail enlevé dans les champs par des rôdeurs de nuit. Les gens émigrés de la station pendant mon absence sont pour la plupart rentrés; les autres se préparent à revenir après avoir récolté le blé qu'ils ont semé dans les endroits où ils étaient allés se réfugier. A la Cène dernière il n'y avait pas moins de cent quatre-vingts communiants. L'auditoire est encore excellent, et le lieu de culte passablement rempli le dimanche. C'est à peine si l'on remarque qu'il y a eu émigration; l'esprit est bon, et nous n'avons besoin que de la paix, du travail et de la persévérance, pour réparer les brèches que l'ennemi a faites dans nos rangs pendant ces temps de troubles et de désordres. Les habitants de la station proprement dite se sont conservés les mains pures de tous les vols de bétail qui ont eu lieu parmi leurs compatriotes. Ils ont souffert les pertes qu'ils ont faites en bétail enlevé avec patience et sans jamais user de représailles, ce qui fait honneur à leur profession, et nous encourage pour l'avenir. J'avais fait un discours de préparation à la Cène sur II Cor. XIII, 5 : *Examinez-vous vous-mêmes*, *etc.* Dans la réunion d'Eglise qui suivit, l'un des membres de notre troupeau disait : « En examinant l'homme intérieur, j'ai à peine reconnu

que j'étais dans la foi, mais en éprouvant l'extérieur, j'ai vu clairement que Christ est en nous. S'il n'y était pas, nous aurions usé de représailles comme tant d'autres, et nous n'aurions pas laissé décimer nos troupeaux sans tirer vengeance de nos ennemis. »

J'ai eu, depuis que je suis rentré, la satisfaction de commencer un cours de religion avec une trentaine de candidats que je prépare pour le baptême. Ils sont tous bien disposés, et désirent de vivre pour le Seigneur. Ils m'ont causé jusqu'ici beaucoup de satisfaction par leur assiduité et les progrès qu'ils font dans la connaissance du Seigneur. Je croyais pour un moment que l'œuvre du réveil était stationnaire; mais une dizaine de jeunes personnes sorties de l'école, où elles ont grandi, sont venues dans le cours de cette année confesser leurs péchés, et exprimer le désir de se donner au Sauveur. Ainsi ont été ajoutées à ma classe dix personnes qui cherchent le Seigneur et qui fréquentent régulièrement les leçons de catéchisation. »

STATION DE CARMEL.

Extraits d'une lettre de M. Lauga, *en date du 27 janvier* 1852.

Coup d'œil sur les événements de l'année dernière. — Etat de la station. — Produits des travaux agricoles.

Messieurs et très honorés frères,

A l'entrée de cette nouvelle année, nous devons rendre grâces de ce que tous les ouvriers de votre Société sont encore à l'œuvre; vous vous joindrez à nous, j'en suis sûr, pour en bénir le Seigneur. Les épreuves de notre Mission durant le cours de l'année passée vous sont trop bien connues, pour qu'en les répétant j'ajoute encore à la douleur qu'elles ont dû vous causer. Oublions le mal qui nous est

échu en partage pour nous rappeler les bienfaits que notre Père céleste a bien voulu répandre sur nous. La vie même de plusieurs de vos missionnaires n'a pas été sans courir plus d'un danger, mais une Providence puissante et bénigne les a protégés. Oh ! qu'il est doux de se rappeler que l'Eternel règne, et qu'il est en son pouvoir de changer le cours des événements, alors même qu'ils paraissent le plus menaçants. Si nous avions eu à juger à l'avance les circonstances par lesquelles nous venons de passer, nous nous serions certainement attendus à nous trouver tous aujourd'hui dans une situation bien autrement difficile que celle où nous nous trouvons en réalité.... Maintenant des commissaires de la reine d'Angleterre sont sur les lieux pour travailler à l'arrangement des affaires.... Espérons donc de meilleures choses, en redisant encore que le Seigneur du ciel est tout puissant et tout miséricordieux....

Les stations de Béthulie et de Carmel ne se sont pas trop ressenties de l'état d'agitation où se trouve le pays. Il faudrait une guerre ouverte dans la Souveraineté, pour que nous ne soyons pas plus en sûreté que ceux de nos frères qui habitent le Lessouto. Grâce à cette tranquillité, les choses ont continué chez nous comme précédemment, et nous avons reçu dans notre œuvre les mêmes encouragements que par le passé. Notre petite congrégation ne nous a guère donné, gloire en soit rendue à Dieu, que des sujets de joie. Nous avons aussi poursuivi nos travaux agricoles. Les éléments ne nous ont guère été favorables. Depuis plusieurs années, la sécheresse a été excessive dans nos quartiers. C'est au point que notre fontaine, qui faisait l'admiration de tous ceux qui la voyaient, a perdu peut-être les deux tiers de sa force. Néanmoins nous avons, en nous donnant beaucoup de peine, réussi à obtenir des résultats qui vous feront plaisir. Il me sera agréable de vous les présenter ici avec le compte rendu de l'année que j'envoie à M. le trésorier. La vente des différents produits de nos

champs s'est élevée à £ 162. 5. 6. Les dépenses ont été de £ 26. 5. 9. Il reste donc un produit net de £ 135. 19. 9. (environ 3,400 fr.), etc.

M. Lauga termine sa lettre, en donnant sur le dernier voyage de M. Livingston au lac N'gami des détails intéressants, mais qui trouveront mieux leur place dans un récit abrégé de cette expédition que nous nous proposons de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

STATION DE WELLINGTON.

Nous apprenons par une lettre de M. Bisseux, en date du 19 avril dernier, que la santé de ce frère, depuis longtemps altérée, s'est avantageusement ressentie d'un séjour de deux mois qu'il vient de faire à Hottentote-Hollande, sur les bords de la mer. Malgré cette amélioration, M. Bisseux avait besoin d'être aidé dans la direction de son œuvre, et la Mission du Lessouto a été heureuse de pouvoir envoyer à son secours M. Keck, avec autorisation de rester au moins six mois à Wellington. Arrivé à ce poste depuis le mois de mars, M. Keck avait déjà commencé ses travaux. Sa présence y sera d'autant plus utile qu'elle a permis de rouvrir l'école, dont la suspension momentanée ne pouvait qu'être très-préjudiciable à la prospérité de l'œuvre. Malgré bien des désavantages de position, l'Eglise de Wellington reste fidèle à la foi. Huit personnes y ont reçu le baptême dans le courant de l'année dernière.

VOYAGE DE M. SCHUH.

Nos lecteurs savent déjà que M. Schuh, ancien élève de la Maison des Missions, va rejoindre la mission du Lessouto pour y diriger les travaux de l'imprimerie. Une lettre de ce frère,

datée du 29 avril, nous apprend son arrivée au cap de Bonne-Espérance, après une longue et difficile traversée de quatre mois. M. Schuh se dirigera de là vers Beerséba, lieu de sa destination. Son arrivée sera un vif sujet de joie pour nos frères, que l'inaction forcée de leur presse affligeait depuis longtemps. Notre frère en reprendra les travaux interrompus.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE DU SUD.

LES INDIENS DE LA GUYANE ANGLAISE.

Aspect du pays. — L'Indien dans ses forêts. — Détails de mœurs. — Idées religieuses. — Tentatives missionnaires. — Une station abandonnée. — L'Indien aux beaux cheveux. — Le certificat du prêtre. — Les sorciers-médecins et le piaisme.

L'intérêt qu'excitent les récits des entreprises missionnaires n'est pas toujours un intérêt exclusivement religieux. Conduits par l'amour des âmes jusque dans les régions du globe les moins connues, les messagers de la Parole sainte y font des découvertes, et en rapportent des observations que les savants recherchent et qui parviennent même quelquefois à piquer la curiosité des gens du monde. Et cela même n'est pas sans profit pour la grande et sainte cause de l'évangélisation des païens. Bien des lecteurs, naturellement peu soucieux des intérêts du royaume de Dieu, et qui n'avaient d'abord cherché dans les relations de ce genre que des descriptions de pays ou des tableaux de mœurs, se sont peu à peu, quelquefois à leur insu, laissé toucher par la grandeur des entreprises, par la misère des païens, par le dévouement des missionnaires, et de là à une sympathie réelle pour l'œuvre, il n'y avait qu'un

pas que plusieurs ont fait. On a dit qu'en Angleterre les récits des John Williams, des Moffat et de plusieurs autres grands serviteurs de Christ, avaient gagné aux Missions plus d'amis et de soutiens que n'auraient pu le faire les exhortations les plus éloquentes. Nous le croyons sans peine, et, sous ce rapport, nous ne souhaitons pour notre pays qu'une chose, c'est que les récits des missionnaires protestants y trouvent un grand nombre de lecteurs, non seulement parmi les chrétiens qu'intéressent directement leurs travaux d'évangélisation, mais encore parmi ceux qui seraient disposés à ne voir en eux que des voyageurs revenus de loin, et capables en conséquence de leur apprendre beaucoup de choses nouvelles.

Les détails que l'on va lire sur les Indiens d'une contrée de l'Amérique du Sud, nous semblent offrir le genre d'intérêt que nous venons d'indiquer. Ils sont empruntés à un livre récemment publié à Londres, par le révérend W. P. Brett, missionnaire établi depuis longtemps dans les forêts de la Guyane anglaise. Nous prévenons nos lecteurs qu'il s'agit ici des Indiens aborigènes du pays, et non des nègres africains transportés sur la colonie. Il existe parmi ceux-ci plusieurs établissements missionnaires dont nous n'avons pás à nous occuper aujourd'hui.

L'aspect topographique de la Guyane anglaise est, en raison de son étendue, extrêmement varié. Néanmoins les deux traits principaux qui le caractérisent sont ses immenses forêts et les nombreuses rivières qui l'arrosent.

Les premières commencent sur les rivages de l'Océan, où il n'est pas rare de voir des arbres croître et se couvrir de feuilles dans la mer elle-même, surtout près de l'embouchure des rivières. De là s'étendent à perte de vue, sur un espace de plusieurs milliers de milles carrés, des bois qu'entrecoupent seulement ici et là tantôt des marécages, tantôt de vastes savanes où n'apparaissent plus que quelques bouquets d'arbres disséminés. Ces forêts couronnent toutes les collines jusqu'à

l'endroit très reculé dans l'intérieur où celles-ci se changent en montagnes rocheuses. Leur épaisseur les rend en beaucoup d'endroits à peu près impénétrables; car les espaces laissés par les arbres les plus élevés se remplissent d'arbres moins grands qui semblent vouloir s'approprier en largeur ce qu'ils ne peuvent obtenir en hauteur, et par-dessous encore le sol se couvre d'une multitude infiniment variée de plantes, dont il serait impossible de décrire la luxuriante végétation.

La beauté et la vaste étendue des fleuves et des rivières, qui arrosent cette partie du globe, ne sont pas moins remarquables. Le plus considérable des fleuves est l'Essequibo, dont, grâce à de fréquentes ondulations, le cours est d'au moins six cents milles (1), et qui reçoit sur son passage les eaux tributaires d'un grand nombre de rivières plus ou moins importantes. A l'Est, coulent la Demerara, le Berbice, le Corantyn et plusieurs autres d'un volume moins imposant. Les plus grands de ces courants d'eau prennent leur source dans les hautes montagnes de l'intérieur, presque sous l'équateur, et forment, en descendant vers la mer, des *rapides* et des cataractes dont plusieurs sont d'une grande magnifiicence. La plupart sont entrecoupés d'îles charmantes, et vont en s'élargissant à mesure qu'ils s'approchent de l'Océan. A son embouchure, le Corantyn a dix milles de large et l'Essequibo près de vingt.

Les rivières de la Guyane anglaise offrent un moyen de communication avec l'intérieur, ou, pour mieux dire, c'est la seule route praticable qui existe; car les épaisses forêts, dont nous avons dit l'étendue, ne se sont encore ouvertes que devant le pied des indigènes. C'est donc en canot qu'il faut aller chercher les diverses tribus que le flot de la civilisation a refoulées dans le désert.

---

(1) Nos lecteurs se souviendront qu'il faut à peu près 2 milles et demi anglais pour faire une de nos lieues métriques, soit 4 kilomètres.

Ces tribus elles-mêmes ont leurs traits caractéristiques que le missionnaire décrit en témoin qui les a sérieusement étudiées.

« L'Indien vu dans ses forêts natives, dit-il, diffère complétement de l'être à demi-hébété que le regard du colon peut avoir rencontré dans les rues des villes ou sur les plantations de la côte. Ici, entouré de gens et d'objets avec lesquels il n'est pas familier, souvent adonné à l'ivresse, il est hors de son élément, et la conscience qu'il en a lui-même lui fait perdre tous ses avantages. Une fois dans la forêt au contraire, il est vraiment chez lui, il perd aussitôt ses manières embarrassées, et se sent, en tout ce qui se rattache à la vie du désert, bien supérieur à l'homme civilisé qui vient lui rendre visite. Que celui-ci, par exemple, essaie de s'ouvrir un passage à travers un épais fourré, ou qu'il pose en hésitant un pied mal assuré sur quelque pièce de bois jeté au-dessus d'un passage marécageux, et l'Indien le trouvera certainement tout aussi dépaysé, sinon plus maladroit encore qu'il n'avait pu le paraître lui-même à l'Européen au milieu des merveilles de la vie civilisée.

« L'aspect de l'Indien dans son état de nature n'a rien de désagréable, au moins quand une fois l'œil s'est habitué à la pauvreté de son accoutrement. Sa taille est moins élevée que celle de l'Européen et du Nègre, et il ne possède la force musculaire ni de l'un, ni de l'autre. Rarement on voit des individus de cette race dépasser cinq pieds cinq pouces (anglais) de hauteur, et la plupart restent beaucoup au-dessous. En revanche, on ne trouve parmi eux que très peu d'êtres difformes; on pourrait même les dire remarquablement bien faits, s'il ne leur arrivait assez souvent d'acquérir un embonpoint trop considérable en proportion de leur taille.

« Leur teint cuivré est loin d'être disgracieux à l'œil. Dans les endroits du corps qui restent constamment à l'abri des rayons du soleil, il n'est guère plus foncé que celui des habi-

tants de l'Europe méridionale. Leurs cheveux, rudes et droits, sont très noirs, et ont le privilége de rester tels jusque dans un âge très avancé. L'expression de leur visage varie naturellement beaucoup suivant les races et les individus, mais elle est en général agréable. Des yeux noirs, perçants, et relevés un peu à leur extrémité du côté des tempes, donneraient peut-être à leur physionomie quelque dureté, si ce trait n'était heureusement tempéré par la douceur qui se peint autour de la bouche. En général, leur front fuit en arrière, mais beaucoup moins que celui des nègres, et même il arrive assez souvent de rencontrer des individus chez lesquels cette partie du visage est proéminente et d'un fort beau développement.

« Le seul vêtement que les Indiens encore idolâtres regardent comme indispensable est une simple bande de toile de coton serrée autour des reins ou suspendue à une corde fortement attachée à la ceinture. Ils y portent habituellement un long couteau pareil à nos couteaux à découper, instrument très utile, soit pour leur ouvrir un chemin à travers les épais massifs des bois, soit comme arme défensive en cas d'attaque. Leur cou est orné le plus souvent d'un seul rang de graines enfilées, en guise de perles, quelquefois aussi d'un collier plus massif, composé de dents des animaux sauvages qu'ils ont tués à la chasse. Très souvent aussi de petits bracelets de corde tout unie sont passés autour de leurs poignets et de leurs jambes. Ils se font enfin de très belles couronnes ou tiares avec des plumes de perroquets ou d'autres oiseaux du pays, relevées par les éclatantes couleurs que leur fournit la gorge du toucan. Cependant cette espèce d'ornement n'est, ainsi que plusieurs autres, portée que dans des occasions solennelles, dans quelques fêtes guerrières et à leurs grandes assemblées de danse.

« Quant à leurs idées religieuses, les Indiens de la Guyane sont esclaves des superstitions les plus grossières. Ils ont, à la vérité, une idée confuse de l'existence d'un bon et grand Es-

prit, mais ils admettent en même temps celle d'une multitude de pouvoirs d'un ordre inférieur, presque tous d'une nature maligne.

« Suivant eux, le bon Esprit est le Créateur suprême, et ils paraissent même avoir sur sa nature des idées assez correctes. Autant qu'il est possible d'en juger, ils le regardent comme un être immortel, tout puissant et invisible ; ils lui attribuent également la toute-science, et, cependant, malgré ces notions fondamentales, nous n'avons jamais pu découvrir, chez les tribus que nous avons visitées, la moindre trace d'un acte de culte ou d'adoration rendu à ce Dieu suprême. Toutes paraissent le regarder comme un Etre trop élevé au-dessus de l'humanité pour s'inquiéter d'elle et pour entendre ses prières ; aussi se met-on fort peu en peine de ce qu'il est ou de ce qu'il peut faire.

« En revanche, et par une conséquence toute naturelle, le mauvais principe joue un grand rôle dans la croyance de ces pauvres créatures. Ici comme partout où manque l'idée de l'amour céleste, le seul sentiment religieux qui ait quelque réalité, c'est celui d'une superstitieuse terreur. La grande affaire des Indiens est de se rendre les démons propices en apaisant leur courroux. Cette tendance est, comme en tant d'autres lieux, puissamment encouragée par une classe d'hommes qui, en qualité de sorciers ou de conjureurs, prétendent avoir des communications avec les esprits et posséder en conséquence le don de guérir toute espèce de maladies. »

Tels sont les Indiens du sud de l'Amérique. Comme leurs frères du Nord, ils sont subdivisés en tribus nombreuses, dont les langues diffèrent tellement les unes des autres, que sur dix-huit vocabulaires, recueillis par le savant voyageur Schomburgh, il n'en est pas deux qui aient ensemble plus d'affinité que l'italien n'en offre avec le français. Les principales tribus que renferme la Guyane anglaise sont les Arravaques, les Accaways, les Caraïbes, les Warraus et les Macousis. Les au-

tres sont aujourd'hui tellement affaiblies que quelques-unes ne se composent plus que d'un petit nombre de familles.

Les Arravaques sont les plus rapprochés des plantations et par conséquent les plus civilisés ; les Caraïbes et les Warraus, leurs voisins immédiats, le sont déjà moins. Viennent ensuite les Accaways, et enfin les Macousis. Ceux-ci forment la tribu la plus nombreuse et la plus puissante. Ils vivent à une grande distance dans l'intérieur, sur les immenses savanes de Pupuni ou de Parina, et dans les montagnes de Pacaraima et du Coroukou.

Mais il est temps de dire quelque chose des efforts tentés par les missionnaires protestants pour porter l'Evangile au sein de ces tribus errantes. C'est aux Frères moraves, à cette avant-garde dévouée de la grande armée missionnaire que revient l'honneur des premières entreprises formées dans ce but. Leur station de Berbice, commencée dès 1738, donnait beaucoup d'espérance, lorsqu'en 1763 une insurrection des nègres de la colonie les força de l'abandonner. Dans l'intervalle deux autres établissements du même genre avaient été formés, l'un sur le Saramèque, l'autre sur le Corantyn. L'inimitié des nègres fut encore fatale au premier, qu'il fallut délaisser en 1799. Le second subsista jusqu'en 1806 ; mais à cette époque des maladies cruelles diminuèrent de beaucoup le nombre des indigènes de la contrée; les survivants, irrités, devinrent à leur tour hostiles à l'œuvre, et il fallut encore quitter cette station comme les autres. — Bien des années après, M. Bernau, de la Société des Missions épiscopales, a visité les Indiens du Corantyn et l'emplacement maintenant désert de la station morave. On ne lira pas sans quelque intérêt la description de ce que lui fit éprouver la contemplation de ces lieux :

« Le jour que je passai chez les Indiens du Corantyn, dit-il, fut pluvieux et froid. Je me sentais mal à mon aise, mais qu'est-ce que cette impression physique auprès de ce que je

ressentis en rapprochant les souvenirs d'autrefois aux ténèbres spirituelles qui couvrent cette contrée ? Tout y est glacial; pas un ami pour sympathiser avec le disciple du Christ ; pas un fruit, pas un germe de grâce pour restaurer son âme. Debout sur l'endroit même où s'élevait jadis, à ce que l'on me dit, la maison de prières des Frères moraves, je repassais en moi les temps anciens, et je me disais : Il y a pourtant eu ici des cœurs qui croyaient au nom de Jésus. Que sont-ils devenus?—M'adressant ensuite à quelques indigènes, je leur demandai s'il restait encore quelques chrétiens parmi eux. On m'indiqua une femme qui, dans son enfance, avait été consacrée au Seigneur par de pieux parents ; mais, hélas ! la pauvre Indienne, livrée à elle-même depuis cette époque, sans aucun moyen d'instruction, n'avait conservé de chrétien que le nom. Elle était, quant à la connaissance, entièrement au niveau de ses compatriotes. Néanmoins, quand j'eus dis à ceux-ci que j'étais un Dominie (un missionnaire), l'un d'entre eux, qu'un chapeau de plumes curieusement travaillées me fit reconnaître pour un chef, s'approcha de moi et me dit : « Dominie, venez-vous pour nous instruire ? Cela me ferait plaisir, et nous apprendrions bien. »

Ce fut en 1831 que la Société des Missions épiscopales entra dans ce champ de travail. L'un de ses agents, M. Armstrong, fonda une station à Bartica (*Terre Rouge*), au confluent du Mazaruni et de l'Essequibo. Il y fut rejoint, en 1836, par M. Youd, et en 1837 par M. Bernau. Cette mission, d'abord languissante, puis plus prospère, subsiste encore, mais sans que l'on puisse en attendre de grands résultats. Elle est trop rapprochée des plantations; les environs n'offrent pas assez de ressources pour y attirer les indigènes, et son éloignement des lieux où ils se trouvent en grand nombre ne permet pas aux missionnaires d'exercer sur eux une influence considérable. Ainsi ce poste restera, selon toute apparence, isolé,

intéressant sans doute à bien des égards, mais peu efficace pour l'amélioration générale des populations indiennes.

En 1837, aussitôt après l'arrivée de M. Bernau, M. Youd s'avança dans l'intérieur avec l'intention de fonder une Mission parmi les Macousis. Il en fixa le siége dans un lieu nommé Pirara, sur les rives du petit lac d'Amucou. Cet essai parut d'abord très heureux. Des centaines d'Indiens, accourus auprès du missionnaire, reçurent avec empressement ses instructions. Mais bientôt arrivèrent de fâcheux contre-temps. Un prêtre de l'Eglise romaine, arrivé sur les lieux, fit tout ce qu'il put pour entraver l'œuvre naissante. Les limites entre les possessions anglaises et celles du Brésil n'étaient pas encore bien déterminées. Le Gouvernement brésilien réclama Pirara comme lui appartenant, et le missionnaire fut accusé de s'y être indûment établi. Le seul but de ses efforts était, disait-on, de détourner les Indiens de l'obéissance au pouvoir légitime. Forcé de s'éloigner, M. Youd alla fonder une autre station à Waraputa, près des Rapides d'Urwa ; mais peu de temps après, sa courageuse épouse mourut empoisonnée, selon toute apparence, de la main d'un Indien, qui s'était déclaré hostile. M. Youd, atteint lui-même d'une maladie due probablement à la même cause, fut contraint de s'embarquer pour l'Angleterre. Après son départ, la Mission de Waraputa ne se sontint plus qu'avec langueur, et il fallut enfin se résoudre à l'abandonner, mais non toutefois sans avoir déterminé plusieurs Indiens convertis à venir se fixer à Bartica pour y jouir des priviléges d'une évangélisation régulière. Ainsi ces entreprises hardies n'avaient pas été complétement vaines ; quelques âmes amenées à Christ sont pour le missionnaire une précieuse récompense, et dans tous les cas le dévouement dont il a fait preuve peut-il tourner à autre chose qu'à la gloire du Maître au service duquel il s'est consacré ?

En 1839, la Société pour la propagation de l'Evangile résolut à son tour de fonder une Mission dans ces parages. Elle

confia cette entreprise à M. Brett, qui, dans le livre même dont nous donnons ici des extraits, en raconte les commencements et les progrès.

L'emplacement choisi par le missionnaire fut le point de jonction entre les eaux du Pomeroon et celles de l'Arapiaco, l'un de ses affluents. Ce site, très avantageux sous plusieurs rapports, n'épargna pas à M. Brett les difficultés et les mécomptes qui entravent presque toujours les messagers de la Parole sainte au début de leurs travaux. Long-temps il prêcha sans recueillir en apparence le moindre fruit de son labeur. Son courage commençait même à chanceler, et sa santé menaçait d'en ressentir le contre-coup, lorsque enfin le Seigneur jugea bon de lui faire entrevoir quelques lueurs d'espoir. Laissons-le raconter lui-même ce fait intéressant :

« Un jour, vers midi, je fus étonné de voir arriver chez moi un Indien accompagné d'un petit garçon de cinq à six ans, et plus étonné encore en l'entendant me dire que cet enfant était son fils, et qu'il venait me demander de vouloir bien l'instruire. C'était la première fois que je voyais cet homme, qui avait été long-temps absent de la localité. Il revenait de l'embouchure de l'Essequibo et y avait entendu parler du christianisme. C'est ce qui l'avait engagé à venir me trouver aussitôt après son retour parmi ceux de sa tribu.

« Notre conversation dura près de deux heures, les plus douces assurément que j'eusse passées depuis longtemps. L'Indien répondit à toutes mes questions avec beaucoup de franchise et de manière à me prouver qu'il comprenait combien ses compatriotes étaient malheureux de vivre « sans Dieu au monde. » Il manifestait le plus profond mépris pour le culte idolâtre qu'ils rendent au démon. Plus tard, j'appris qu'il avait lui-même exercé longtemps le métier de sorcier, mais qu'avant de venir me trouver il s'était dégoûté de ces folles pratiques, avait brisé sa gourde magique (*voir plus loin*), et en avait dispersé au loin les fragments. S'il ne m'en parla pas dans

cette première entrevue, ce fut sans doute dans la crainte que cette circonstance ne l'empêchât d'accueillir favorablement sa demande. Le pauvre païen ne savait pas encore à cette époque que les souillures du passé, loin de former un obstacle, ne doivent être au contraire qu'un motif de plus à se réfugier autour de la croix du Sauveur.

« Cet homme avait beaucoup voyagé, soit sur les bords de l'Essequibo, soit sur ceux de l'Orénoque, et cette circonstance, jointe sans doute au souvenir de l'art qu'il avait autrefois pratiqué, lui donnait autant d'influence dans sa tribu que s'il eût été l'un de ses chefs. Il était petit de taille et d'assez pauvre apparence, mais ses yeux perçants annonçaient l'intelligence. Un trait caractéristique de sa figure était une chevelure noire, plus bouclée qu'on n'en voit parmi les Indiens. Je relève ce détail, parce que c'était de là que lui venait son nom. On l'appelait Sacibarra, mot composé qui veut dire : *les beaux cheveux*.

« A la suite de notre conversation, l'Indien regagna son canot et reprit le chemin de sa demeure. Mais le dimanche suivant il revint en amenant avec lui sa femme, quatre sœurs de cette dernière, trois de leurs maris, deux autres individus et plusieurs enfants. Cette nombreuse société remplit à peu près entièrement notre humble habitation. Je l'entretins du Sauveur, et, dès le lendemain, j'eus la joie de compter quatre enfants dans l'école de la Mission.

« Tels furent les commencements de l'œuvre qui s'accomplit aujourd'hui sur les rives du Pomeroon. Ainsi se manifestent les voies du Seigneur. Un seul Indien que je n'avais jamais vu, et à qui ses convictions secrètes seules avaient dicté cette démarche, rompit, en quelque sorte, le charme qui s'était jusque-là opposé à mes humbles efforts pour introduire l'Evangile dans ce coin du pays ! etc.

« Dès ce moment, la porte ouverte ne se referma plus. Bien des indigènes firent encore de l'opposition, mais sans empêcher l'œuvre de marcher. A la fin de l'année 1850, elle

était dans un état de prospérité très encourageant. Le chiffre des baptêmes s'est graduellement accru de beaucoup; soixante-six enfants sont inscrits sur les listes de l'école, et l'école du dimanche se compose non seulement de ces enfants, mais encore d'un grand nombre d'adultes.

Deux autres stations, fondées parmi les Warraus et parmi les Arravaques par la même Société, n'ont pas donné leurs fruits comme celles dont nous venons de parler. Elles en sont encore au temps des petits commencements et des épreuves. L'une d'elles, celle de Waramuri, sur la rivière Moruca, s'était, en 1845, annoncée avec un certain éclat. Les Indiens paraissaient admirablement disposés à recevoir l'Evangile. On les vit par centaines, vieillards, jeunes gens, hommes et femmes, prendre volontairement part à la construction de la chapelle où ce pain spirituel devait leur être distribué; mais au moment où ce zèle semblait le plus ardent, de graves calamités vinrent fondre sur la tribu. Une sécheresse affreuse, la famine et enfin la peste décimèrent les Indiens; beaucoup furent emportés; le reste se dispersa, et le missionnaire lui-même, atteint du même mal, fut obligé de s'éloigner d'un lieu resté à peu près désert. Jusqu'à présent il n'a pas encore été remplacé, et il est à craindre que la forêt, un instant éclaircie pour faire place à la maison du Seigneur, ne recouvre bientôt, de ses verdoyants rameaux, et cette maison elle-même et les tombes des quelques convertis qui, autour d'elle, s'étaient endormis déjà dans la paix du Sauveur. »

La troisième station, fondée en 1844 à Mahaiconi, entre le Demarara et le Berbice, a souffert des mêmes tribulations que la précédente. Plusieurs missionnaires s'y sont succédé rapidement sans pouvoir résister à l'influence délétère du climat. Elle est aujourd'hui dirigée par un catéchiste hollandais, M. de Ryck, qui a donné dernièrement des renseignements assez encourageants sur les progrès de son œuvre.

(La suite à un prochain numéro.)

LES SEPT MARTYRS DE LA PATAGONIE.

Le capitaine Gardiner. — Départ des missionnaires. — Revers, souffrances et mort. — Tristes et touchants détails. — Impressions diverses.

Nous avons, dans notre avant-dernière livraison, annoncé la triste fin de sept missionnaires morts de misère et de faim sur les côtes de la Patagonie. Depuis lors, toutes nos feuilles protestantes et même plusieurs journaux politiques ont publié sur cette catastrophe des détails que nous n'avions pu donner nous-mêmes, parce que nous ne les possédions pas encore. Cette publicité nous dispenserait peut-être d'y revenir; mais il y a là une page d'histoire missionnaire trop admirable, trop saisissante pour n'avoir pas sa place naturelle et presque obligée dans un recueil comme le nôtre. Nous pouvons d'ailleurs ajouter sur le principal personnage de cette entreprise, désormais célèbre, quelques particularités qui n'ont paru dans aucun journal français.

Dès l'année 1821, M. Allan Gardiner, alors officier subalterne dans la marine britannique, avait, à la suite d'un voyage à travers les îles de l'Océanie, conçu l'idée de tenter quelque chose pour porter l'Evangile aux naturels de l'Amérique du Sud. Forcé de renoncer à ce projet, qu'il avait inutilement soumis à la Société des Missions de Londres, le pieux marin se renferma pendant un temps dans l'exercice de sa profession; mais en 1837 on le retrouve sur les côtes de l'Afrique du Sud occupé d'une mission parmi les Zoulas. La guerre l'ayant chassé de ce pays, il revint à ses premiers plans, et fit, en vue de leur réalisation, un voyage d'exploration, d'abord sur les côtes de l'Amérique du Sud, puis à travers les îles de l'Equateur, puis enfin aux Falkland; de là il passa en Patagonie, et y eut avec un chef du pays, nommé Caesail, une entrevue qui le remplit d'espoir. De retour en Angleterre, il y fit connaître ses vues,

parvint à fonder à Brighton, en 1844, une Société pour l'évangélisation de la Patagonie, et repartit au mois de décembre de la même année, accompagné d'un évangéliste. Mais, à son arrivée, les sentiments du chef, sur l'amitié duquel il avait compté, étaient changés, et les naturels se montrèrent tellement hostiles qu'il fallut abandonner l'entreprise. Ces mécomptes auraient découragé tout autre homme qu'un chrétien plein de foi, mais le capitaine Gardiner était doué d'une persévérance à toute épreuve. Après plusieurs autres tentatives, soit parmi les Indiens du Gran-Chaco, soit dans l'île des Etats, et enfin à l'île Picton, il reprit en 1848 le chemin de l'Angleterre, plus décidé que jamais à poursuivre le plan qu'il nourrissait depuis si longtemps dans sa pensée. A son arrivée, en 1848, la Société de Brighton, découragée par l'insuccès de ses premières tentatives, refusa de s'associer à de nouveaux efforts. Le capitaine, après s'être inutilement adressé à plusieurs autres Sociétés de Missions, parvint à former une nouvelle association, dont le siége se trouvait cette fois à Londres. En lui présentant la liste des membres, l'un d'eux lui faisait observer qu'elle ne contenait pas des noms qui jouissent d'une grande influence dans le monde. « Ne vous inquiétez pas de cela, répondit le capitaine ; vous connaissez le chemin du trône de la grâce ; vous avez donc de l'influence auprès de Dieu, et cela suffit. » Mot caractéristique que suivirent du reste d'énergiques résolutions. A force de démarches, l'argent nécessaire fut trouvé ; une généreuse chrétienne, miss Jane Cook, donna £ 1,000 ; le capitaine en fournit de sa poche 230, renonça de plus à toute espèce de traitement personnel, et eut la joie de se voir bientôt à la tête d'une petite troupe fidèle, bien décidée comme lui à se dévouer tout entière au succès de l'entreprise.

Les noms de ces courageux serviteurs de Christ méritent d'être conservés. C'étaient, outre le capitaine Gardiner, M. Williams, jeune chirurgien, qui quittait pour cette œuvre

une clientèle toute formée et lucrative ; M. Maidment, chrétien actif, formé dans son pays aux fonctions de catéchiste ; M. Erwin, qui avait déjà accompagné le capitaine dans l'un de ses voyages d'évangélisation, et enfin trois jeunes bateliers pêcheurs du pays de Cornouailles, MM. J. Pearce, J. Badcock et J. Bryant.

Aucun de ces hommes dévoués n'ignorait les dangers qu'ils allaient courir, car avant de recevoir leurs engagements le capitaine les leur avait dépeints avec la plus entière franchise ; mais tous se déclarèrent résolus à tout affronter et à tout supporter pour le nom de Christ.

Ce fut en septembre 1850 qu'ils s'embarquèrent sur un navire frêté pour la Californie, et qui, le 5 décembre de la même année, les déposa sur l'île Picton. Deux bateaux pontés, dont il s'étaient pourvus, devaient leur servir soit de demeure, soit de moyen de transport d'un lieu dans un autre. A cette époque, le capitaine Gardiner écrivait au secrétaire de sa Société : « Je « me sens honoré d'avoir pour associés des hommes tels que « MM. Williams et Maidment, car ce sont de dévoués servi- « teurs du Maître au nom duquel nous sommes venus dans « ces contrées païennes. Rien ne saurait égaler la joyeuse « patience et l'unité de sentiments qui règnent dans notre « petite troupe. Nous savons d'ailleurs que nos amis ne nous « abandonneront pas au trône de grâce, et c'est de cette pen- « sée que vient notre force et notre consolation. De plus, « quand nous regardons ces pauvres Indiens, si dégradés et « qui sont pourtant destinés, aussi bien que nous, à vivre « de la vie éternelle, nous nous sentons brûlés du désir de « nous dépenser à leur annoncer les grandes nouvelles du « salut. Mon dernier mot, cher ami, est celui-ci : Priez pour « nous. »

Que firent ensuite les pieux missionnaires? C'est ce qu'il n'a pas été possible de savoir, et ce que l'on ne saura probablement jamais d'une manière précise. Il paraît que, repoussés

de plusieurs points par les Indiens, ils eurent à supporter d'immenses épreuves, et qu'ils perdirent peu à peu leurs provisions, leurs effets, leurs instruments de pêche, et enfin que l'un de leurs bateaux, échoué sur un banc de sable, leur devint à peu près entièrement inutile. Un seul des faits de cette phase obscure de l'histoire a été connu, c'est que, dans une de leurs rencontres avec les Indiens, ils se virent tellement en danger de mort, que les compagnons du capitaine s'apprêtaient à faire usage de leurs armes pour se défendre, mais que M. Gardiner les en empêcha, et qu'alors tous se mirent à genoux pour prier, scène imposante qui frappa d'étonnement les sauvages, et eut pour effet d'apaiser leur fureur.

Nous n'avons plus maintenant qu'à citer le rapport du capitaine Morshead, à qui l'on doit les navrants détails qui restent à reproduire.

En janvier dernier et sur quelques indices d'une catastrophe fatale aux missionnaires de la Terre-de-Feu, le vaisseau *la Didon*, commandé par cet officier, reçut de l'amiral commandant l'escadre anglaise qui stationne dans ces parages, l'ordre de se mettre à leur recherche. Après avoir exploré divers points de l'île des Etats, M. Morshead atteignit l'île Picton, et y trouva bientôt les traces des missionnaires. Ces mots, écrits sur un rocher : « Vous nous trouverez à la baie d'Espagne, » lui indiquèrent la direction qu'il devait suivre. Là, à une demi-lieue du cap Kinnaird, un bateau échoué s'offrit aux regards de l'équipage ; des gens furent envoyés à terre, et revinrent bientôt en annonçant qu'ils avaient trouvé deux cadavres, et en rapportant quelques papiers ramassés auprès d'eux.

Les deux corps étaient ceux de M. Gardiner et de M. Maidment. Le lendemain amena la découverte de ceux de MM. Williams et J. Pearce, morts près de l'autre bateau, que séparait du premier une distance d'environ une demi-lieue.

Le corps du capitaine Gardiner gisait près du premier bateau. Il en était apparemment sorti, puis, trop faible pour y re-

monter, s'était couché sur le sol pour mourir. Non loin de là était peinte sur le rocher, avec un renvoi au psaume LXII, 5, 8 (1), une main qui indiquait une caverne située près de là. Ce lieu leur avait, à ce qu'il paraît, servi de magasin, et c'est là que fut découvert le corps de M. Maidment.

Tout ce qui suit dans le rapport de M. Morshead, ne consiste plus guère qu'en extraits des papiers trouvés sur le lieu du désastre; mais ces extraits suffisent pour faire comprendre et la mort et les dispositions des missionnaires.

Une seule phrase dépeint les sentiments de M. Williams. Dans un moment où il lui restait à peine la force de se mouvoir, il écrivait ces mots : « Je ne voudrais échanger ma position actuelle contre aucune autre, ni pour quoi que ce soit en cette vie. Je suis heureux au-delà de toute expression. »

Le journal du capitaine Gardiner est plus étendu. En voici d'abord la substance, puis quelques citations textuelles. Que le lecteur fasse attention aux dates. Elles constatent environ quatre mois de souffrances horribles, mais aussi d'une admirable résignation chrétienne :

22 *mai* (1851). Jour consacré à des prières spéciales en faveur des malades et pour demander à Dieu, soit des vivres, soit l'arrivée d'un navire que l'on attendait. A cette époque, l'eau de la mer pénètre dans la caverne, et emporte en se retirant une partie des provisions dejà si insuffisantes qu'elle renferme. Cette circonstance met même en danger la vie de MM. Gardiner et Maidment.

11 *juin*. J. Erwin et un des pêcheurs sont attaqués du

(1) « Mais toi, mon âme, tiens-toi en repos, regardant à Dieu ; car mon attente est en lui. — Quoi qu'il en soit, il est mon rocher, ma délivranee et ma haute retraite, je ne serai point ébranlé. — C'est en Dieu qu'est ma délivrance et ma gloire : c'est en Dieu qu'est le rocher de ma force et ma retraite. — Peuples, confiez-vous en lui en tout temps, et répandez votre cœur en sa présence ; Dieu est notre retraite. Sélah. »

scorbut. Une vague emporte le dernier filet des missionnaires, et leur misère va croissant.

28 *juin*. M. Badcock meurt. Ses compagnons lui rendent les derniers devoirs, et se réunissent sur l'un des bateaux pour prier.

4 *juillet*. Les rations, assignées à chacun depuis sept semaines, sont encore diminuées. Affaiblissement général. Tout ce qui a l'apparence d'un aliment est cuit et mangé : un pingouin, un poisson à demi dévoré jeté sur la plage, un morceau de viande salée que la mer avait emporté de la caverne, mais que le flot a ramené. Le capitaine Gardiner écrit :

« Il nous reste la moitié d'un canard, environ une livre de
« porc salé, à peu près autant de thé avarié, une pinte de riz,
« deux tablettes de chocolat, quatre pintes de pois et enfin
« six souris. Ce dernier mot fera tressaillir quelques-uns
« de nos amis, si jamais ces lignes tombent sous leurs yeux;
« mais telle est notre situation que ce mets nous semble
« délicieux ; nous en avons déjà mangé plusieurs fois. »

22 *juillet*. Les aiguillons de la faim se font cruellement sentir. Les missionnaires n'ont plus à manger que des moules.

28 *juillet*. Tous sont extrêmement faibles et misérables; ils ont achevé les graines potagères dont ils se faisaient des soupes.

14 *août*. Le capitaine Gardiner, épuisé, garde le lit. Cependant on trouve une algue marine, et l'on en fait une gelée qui procure à tous quelque soulagement.

23 *août*. Mort de John Erwin.

26 *août*. Mort de J. Bryant. M. Maidment l'enterre avec M. Erwin. — J. Pearce, le dernier des pêcheurs, est si profondément affecté par la perte de ses compagnons que sa tête s'égare ; mais M. Williams se trouve un peu mieux.

3 *septembre*. M. Maidment n'a pu se remettre de la fatigue de ce jour d'un triste labeur.

« Désirant, écrit M. Gardiner, lui épargner, si possible, « la peine de me soigner, je résolus de tenter d'aller jus- « qu'à l'embouchure de la rivière et de me loger dans l'autre « bateau qui se trouve là. Je l'essayai samedi dernier. « Comme il m'aurait été impossible de faire ce trajet sans « béquilles, M. Maidment m'en tailla une paire (deux bâtons « fourchus), effort immense pour lui dans son état de fai- « blesse. Nous nous mîmes ensuite en route; mais bientôt « les forces me manquèrent, et il me fallut revenir sur mes « pas. Hier, M. Maidment était si épuisé qu'il ne put quitter « son lit avant midi, et depuis lors je ne l'ai pas revu, de « sorte que je suis resté sans rien prendre. Ne pouvant quit- « ter l'endroit où je suis, je ne sais si ce frère est encore en « vie, ou s'il jouit déjà de la présence de ce Dieu miséricor- « dieux qu'il a servi avec tant de fidélité.

« J'écris ces lignes à dix heures du matin. Béni soit mon « Père céleste pour tous les biens dont je jouis : un lit confor- « table, point de douleur et pas même les déchirements de « la faim. Je suis faible au point de ne pouvoir me retourner « sur ma couche qu'avec beaucoup de peine; mais, par la « grâce abondante du Seigneur, je suis gardé dans une pro- « fonde paix, rafraîchi par le sentiment que j'ai de l'amour de « mon Sauveur, et par l'assurance qu'il dirige tout avec sagesse « et miséricorde. Je me décharge sur lui de tous mes soucis, « attendant qu'il dispose de moi selon son bon plaisir. Que je « vive ou que je meure, peu importe, pourvu que ce soit en « lui. Je lui confie le soin de mon corps et de mon âme, et « je le prie avec ferveur de prendre à l'ombre de ses ailes ma « chère femme et mes enfants (1). Qu'il les console, qu'il « les garde, qu'il les fortifie et qu'il les sanctifie parfaitement, « afin que, réunis dans un monde meilleur, nous puissions

(1) Des sept chrétiens morts à l'île Picton, M. Gardiner seul était marié. Il reste à sa famille des moyens d'existence assurés.

« ensemble louer et adorer l'infinie bonté qu'il nous a mani-
« festée en nous rachetant par son sang précieux, et en nous
« retirant du feu comme des tisons embrasés pour nous
« adopter comme ses enfants et pour faire de nous les héri-
« tiers de son royaume céleste ! Amen. »

« 4 *septembre*. Il n'y a plus lieu de douter que mon cher
« compagnon d'œuvre ne se repose maintenant de ses travaux
« terrestres et n'ait rejoint la troupe joyeuse des rachetés qui
« vivent avec le Seigneur. C'est, dans ce cas, par une miséri-
« cordieuse dispensation de la Providence qu'il s'était éloigné du
« bateau, car il m'aurait été impossible d'en enlever son corps.
« Il m'avait laissé une petite quantité de boisson apprêtée qui
« m'a été d'un grand soulagement ; mais je n'avais rien d'au-
« tre à boire, et craignant de souffrir de la soif, j'ai demandé
« au Seigneur de me donner la force de me procurer un peu
« d'eau. Il a entendu ma prière ; hier j'ai pu me lever, et au
« moyen d'un de mes souliers de gomme élastique, en re-
« cueillir suffisamment sur la poupe du canot. De quel en-
« chaînement de grâces mon Père céleste me comble ! Béni
« soit son saint nom !

« *Vendredi* 5 *septembre*. Grandes et merveilleuses sont les
« bontés du Seigneur ! Quoique depuis quatre jours je n'aie
« pris aucune nourriture matérielle, il m'a conservé jusqu'à
« ce jour sans que j'aie ressenti les horreurs de la faim ou de
« la soif. »

Ces dernières lignes n'étaient pas écrites aussi lisiblement que les précédentes. « J'en avais conclu, dit le capitaine Morshead, que c'étaient les dernières qu'eut tracées la main du mourant ; mais j'ai trouvé encore une feuille adressée, sous forme de lettre, à M. Williams, à la date du 6 septembre. Elle était écrite au crayon, d'une manière très indistincte, et en quelques endroits complétement effacée. La voici telle qu'elle est :

« Mon cher M. Williams, le Seigneur a jugé bon de rap-

« peler à lui un autre membre de notre petite troupe. Mardi « dernier, ce cher frère quitta le bateau, et il n'est pas re- « venu. Nul doute qu'il ne soit en présence du Rédempteur, « qu'il a fidèlement servi. Encore un peu de temps et quoi- « que.... le Tout-Puissant pour chanter les louanges.... « trône. Je n'ai ni faim ni soif, quoique.... jours sans nour- « riture.... la bonté de Maidment envers moi.... ciel.

« Votre affectionné frère en....

« ALLAN F. GARDINER.

« 6 septembre 1851. »

Qu'ajouter à ce récit? Avions-nous tort de dire en commençant qu'il renferme une page admirable et saisissante de l'histoire des Missions modernes? Laissons au cœur et à la conscience du lecteur le soin d'en apprécier la beauté tout à la fois si sombre et si resplendissante. La grâce d'en haut seule peut produire de tels dévouements et une résignation si parfaite. Quels enseignements! quels exemples! quelles puissantes consolations!

Et qu'on ne s'imagine pas que l'œuvre de Gardiner et de ses compagnons ait péri avec eux! Non, la mort de ces glorieux martyrs la servira peut-être mieux, au contraire, que ne l'eussent fait des travaux en apparence plus bénis. Nous avons vu que le pieux capitaine avait longtemps sollicité en vain l'appui de plusieurs Sociétés de Missions. Aujourd'hui, le zèle des chrétiens d'Angleterre ne souffrira pas que de si précieuses vies aient été retranchées sans profit pour le salut des Indiens auxquels le sacrifice en a été fait. Le secrétaire de la Société des Missions en Patagonie vient d'écrire à l'un de ses amis : « Soyez sûr qu'avec l'aide du Seigneur la mission de la *Terre-de-Feu* sera maintenue. » D'un autre côté, le capitaine Morshead, marin pieux et compétent pour bien juger de l'état des choses, a, le 24 février dernier, adressé de Valparaiso à la même Société une lettre où il l'engage fort à ne pas se décourager et à bien se garder d'abandonner la sainte en-

reprise qu'il avait formée. « Un succès définitif, dit-il, est aussi certain que la dégradation morale de ces peuples sauvages est manifeste. Il y a de grands obstacles, mais ils seront vaincus, et la tentative du capitaine Gardiner elle-même y aidera, en apprenant à éviter quelques-unes des difficultés contre lesquelles il a eu à lutter. Le choix de l'île Picton et de la baie où les missionnaires s'étaient fixés était heureux. La seule faute commise était d'avoir laissé leurs provisions aux îles Falkland. Sauf cela, toutes les dispositions du capitaine Gardiner et de la Société étaient excellentes. »

Disons, en terminant, un mot des jugements portés par les gens du monde sur l'entreprise et sur la destinée terrestre des missionnaires de la Patagonie. L'amiral anglais qui commande la station de l'Amérique du Sud a, tout en envoyant à l'Amirauté le rapport du capitaine Morshead, parlé d'exaltation, et le plus influent des journaux anglais, renchérissant sur ce laconisme, a fait, contre ce qu'il appelle la folie des victimes, une sortie furieuse qu'il a terminée ainsi : « Assurément, nous avons assez de misère et de détresse parmi nous. Quand elles seront soulagées, il sera temps d'envoyer des Missions au cap Horn... Ceci sera une leçon pour les avocats des Missions lointaines. Qu'avions-nous à faire en Patagonie? »

La réponse à de pareilles paroles est faite; mais il nous a été doux de la trouver indiquée dans le *Journal des Débats*. « Voilà, s'écrie cette feuille après avoir cité les faits, voilà la « sagesse du monde et voilà aussi sa récompense! Certaine- « ment ce laconique amiral et cet éloquent journal sont très « raisonnables à leur point de vue, et les missionnaires sont « des fous. Le disciple prévaricateur avait raison aussi, selon « le monde, quand il murmurait à cause des parfums pré- « cieux répandus sur son maître, et disait : « On aurait pu « les vendre très cher et en donner le prix aux pauvres. » Il « est impossible d'être plus logique et plus sage; et il a dû se « trouver encore une infinité de gens logiques et sages qui

« ont adressé aux premiers prédicateurs de l'Evangile les re-« montrances dont les missionnaires en Patagonie sont au-« jourd'hui l'objet : Qu'allaient-ils faire en Patagonie? »

Nous recueillons avec d'autant plus de joie ces paroles, qu'un autre journal français très répandu a eu le triste courage de lancer, lui aussi, contre les martyrs de la Terre-de-Feu, un article plein d'un mépris mal déguisé, et qui finit par donner à entendre que ces hommes de Dieu pouvaient bien, après tout, n'avoir été que les agents d'une politique ambitieuse. O enfants de ce siècle, que votre sagesse est profonde ! mais combien nous lui préférons la folie d'un Gardiner, nourrissant durant trente années la pensée d'aller travailler au salut de quelques pauvres sauvages, réalisant ce projet à force de persévérance, périssant à l'œuvre, de misère, mais en célébrant encore les miséricordes divines, et traçant enfin, de sa main déjà glacée, ce dernier mot, ce grand mot de Ciel, son espoir et sa force dans la vie, sa consolation suprême et sa haute récompense dans la mort !

NOUVELLES RÉCENTES.

Sociétés des Missions en Angleterre.

On sait que la plupart des Sociétés religieuses qui ont leur siége à Londres, célèbrent ordinairement leurs anniversaires dans le courant du mois de mai. Voici quelques détails sur quatre des Sociétés missionnaires qui ont ainsi rendu compte de leurs travaux. Le lecteur remarquera qu'à elles quatre ces Sociétés ont fait, dans l'année, près de huit millions de francs de recettes.

Société des Missions baptistes. — Cette Société se réunissait cette année, pour la seizième fois, en assemblée géné-

nérale. Ses travaux ont été bénis principalement dans l'Inde et aux Antilles. Elle a reçu durant l'année £ 19,116 (477,300 f) et en a dépensé 18,088. Le nombre de ses agents est d'environ 290, dont la plus grande partie dans les Indes et à Ceylan, où 17,356 convertis ont reçu le baptême.

La Société des Missions Wesleyennes a tenu cette année son assemblée générale, le 3 mai, dans Exeter-Hall, en présence d'un concours immense de fidèles. Les différents rapports, lus au nom du Comité, ont tous constaté un état croissant de prospérité. Le tableau statistique suivant suffira pour indiquer sommairement l'étendue des travaux et l'importance des résultats dans les diverses parties du monde :

Stations principales ou circuits.	356
Chapelles et autres lieux de culte	3,092
Missionnaires et aide-missionnaires.	476
Autres agents, rémunérés à titre de catéchistes, interprètes, maîtres d'école, etc.	782
Membres reçus de l'Eglise, dans les stations. .	108,078
Elèves dans les écoles.	79,841
Imprimeries.	8

Les dépenses de l'année se sont élevées à £ 111,555, et les recettes à £ 111,730 (environ 2,791,250 fr. Dans ces dernières figure un legs de £ 10,000, fait par M. Th. Marriott, membre de la Société. Malgré ces libéralités, une dette de plus de £ 10,000 pèse encore sur l'œuvre.

L'un des vénérables fondateurs de l'œuvre, le révérend docteur Bunting, s'est démis durant l'année de ses fonctions de secrétaire, que lui rendaient trop pénibles son âge avancé et les infirmités qui en sont la suite.

La Société des Missions épiscopales d'Angleterre, dont nos lecteurs connaissent les immenses travaux, a tenu sa cinquante-troisième assemblée générale, le 4 mai, dans la grande salle d'Exeter-Hall, où se pressait une foule nombreuse.

Les dépenses de la Société, durant le dernier exercice, ont été de £ 104,219 (plus de 2,605,475 fr.) ; mais cette somme a été plus que couverte par les recettes, qui se sont élevées à £ 118,674 (près de 3,000,000 de fr.), chiffre qui jamais encore n'avait été atteint par aucune Société de Missions.

La Société emploie actuellement dans ses différents champs de travail : 162 missionnaires consacrés (dont 90 Anglais, 51 étrangers à l'Angleterre et 21 indigènes), 27 autres Européens laïques et 1630 indigènes, catéchistes, instituteurs, lecteurs, etc. Elle compte dans ses stations :

Auditeurs de la prédication, environ. . .	107,000
Communiants.	15,300
Enfants dans les écoles.	40,000

4,509 baptêmes ont eu lieu dans le cours de l'année dernière.

Société des Missions de Londres. — Cinquante-cinquième anniversaire, célébré à Exeter-Hall, le 13 mai, sous la présidence du lord-maire de Londres. Cette Société a vu la mort lui enlever cette année un assez grand nombre de ses agents, pour qu'on la puisse appeler une année de deuil. Le Comité a particulièrement payé un juste tribut d'hommages à la mémoire de l'un de ses secrétaires, M. Freemann, ancien missionnaire à Madagascar, et du vénérable docteur Philip, le surintendant de ses Missions au sud de l'Afrique pendant plus de trente ans. Grâces à Dieu, cependant, de nouveaux ouvriers sont venus remplacer ceux qui s'en sont allés en leur repos. Le chiffre des agents *européens* que la Société entretient actuellement s'élève à 170, non compris leurs femmes et leurs enfants. Elle a, de plus, surtout dans la Polynésie, un très grand nombre d'évangélistes indigènes, dont les services, pour être obscurs, n'en sont pas moins précieux et abondamment bénis.

Les recettes de l'exercice 1851-52 se sont élevées à £ 69,048 (1,726,200 francs et les dépenses à 72,830.

Les principaux champs de travail de la Société sont : la Polynésie, les Indes occidentales, le sud de l'Afrique, la Chine et l'Inde.

Nous pourrons revenir sur quelques-uns des sujets dont les orateurs ont parlé dans ces diverses assemblées. Qu'il nous soit en attendant permis de répéter encore une fois qu'un pays où se déploie un tel zèle n'est pas prêt à délaisser la foi de l'Evangile.

Mort d'un Missionnaire.

La cause de l'Evangile dans l'Inde vient de perdre l'un de ses plus anciens et de ses plus fidèles ouvriers, le révérend M. Weitbrecht, celui-là même qui accompagnait M. Lacroix dans le voyage d'évangélisation dont nous avons publié dernièrement le récit ; il est décédé à Calcutta le 1er mars dernier. Sa mort a été remarquable. Venu à Calcutta pour assister à la Conférence annuelle des missionnaires, M. Weitbrecht avait, le 28 février, prêché devant l'assemblée sur ces paroles : *Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie.* Le lendemain, il prêcha de nouveau dans l'une des chapelles de la ville, et prit pour texte ce verset de l'Apocalypse : *Celui qui rend témoignage de ces choses dit* : *Oui, je viens bientôt. Amen. Oui, Seigneur Jésus, viens!* En descendant de chaire, il se sentit indisposé. C'étaient les premières atteintes du choléra, et quelques moments après, à quatre heures du matin, le pieux serviteur du Christ était entré dans son repos. Wurtembergois de naissance, M. Weitbrecht n'était âgé que de cinquante ans. Il en avait passé vingt-deux au service des Missions dans l'Inde.

Paris.— Typographie SMITH, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. Arbousset, *en date du* 30 *décembre* 1851.

Vie et mort chrétiennes de Siméon Bignane.

Messieurs et très honorés frères,

Dans des temps de troubles et d'angoisses comme ceux que nous venons de traverser, c'est un soulagement pour le cœur de vos missionnaires que de pouvoir vous raconter l'heureuse fin de celles de leurs ouailles que le Seigneur a retirées à lui. C'est dans cet esprit que je viens vous entretenir de la mort d'un de nos chrétiens, nommé Siméon Bignane. Aussi bien le sujet me paraît-il un des plus dignes d'occuper la pensée d'un pauvre mortel à l'expiration d'une année.

Quoique né parmi des barbares, Bignane se montrait ordinairement doux, affable, industrieux, d'une intelligence précoce, mais d'ailleurs ordinaire. J'oublie sa qualité de chef et les grands malheurs de sa famille, l'une des premières du pays; qu'il me suffise de remarquer que l'invasion de ces contrées par les Pacarita et les Matouane (1), il y a trente ans passés, la ruina tellement que le jeune Moréna, dont le frère aîné (2)

(1) Voyez ma Relation, chap. XXIV et suiv.

(2) Etienne Létouca, vieillard qui jouit de beaucoup de considération et d'un certain degré d'influence encore dans le pays, et compte parmi les membres les plus respectables de l'Eglise de Christ à Morija.

avait gouverné une puissante tribu, se vit réduit à quitter les siens pour aller demander du pain à un fermier de la colonie du Cap, qu'il servit pendant quelques années. Il rentra ensuite au sein de sa famille, possesseur de quelques génisses et d'un petit troupeau de chèvres, qu'il mena paître aux environs de Morija, où ses parents s'étaient établis. A cette époque il ne connaissait encore rien de l'Evangile, et passa un temps assez considérable sans s'en enquérir; mais un jour l'un de ses amis d'enfance lui rapporta une parole que j'avais prononcée au catéchisme : « Le blanc vient de nous exhorter, disant : « Maintenant que vous avez entendu beaucoup de bonnes choses, allez, et faites-en part à vos voisins. » Cet ami ajouta : « Bignane, nous avons dompté de jeunes taureaux ensemble, moi et toi; nous avons été circoncis tous les deux au même temps: je suis ton ami, tu es mon ami; maintenant que je vais à la prière, il t'y faut venir également. J'apprends aujourd'hui à lire... voilà mon livre; il te faut venir en prendre un aussi chez ce blanc-là; nous pourrons apprendre à lire ensemble et aussi à prier ensemble Jéhovah. » Et ils vinrent en effet tous les deux. Bignane reçut son syllabaire. Il se mit à fréquenter le culte, puis les catéchismes; il apprit à lire couramment, il fut converti, il devint un bon évangéliste, et, soit dit à sa louange, le bien qu'il a fait dans le district et ailleurs est considérable. Il ne m'a jamais donné que du plaisir, ce que je ne puis dire avec vérité que de lui et que d'un petit nombre de nos autres néophytes. Ce fut en 1844 que je le baptisai sous le nom de Siméon. Voici ce qu'il disait alors, car j'ai conservé par écrit, suivant mon habitude constante, la confession publique de sa foi :

« C'était par un jour de fête; j'entendis le missionnaire demander : « Remarquez-vous, mes frères, comment l'épervier « s'agite au-dessus d'une couvée de poussins? Ceux-ci s'in- « quiètent, battent de l'aile, et cherchent un refuge pour s'y « mettre en sûreté; mais le cruel oiseau, s'abattant sur la fai-

« ble troupe, finit toujours par en ravir quelqu'un, qu'il va « dévorer ensuite sur un rocher de la montagne. Vous, de « même qui désirez échapper à la griffe du malin, l'actif en- « nemi des âmes, hâtez-vous de chercher un refuge sous « l'aile protectrice de Jésus-Christ, et tenez-vous-y fidèle- « ment. » — Le blanc dit encore : « Je n'ai pas vu d'homme « assez fou pour prendre un serpent qu'il trouve accroupi sur « son chemin, le mettre dans son sein et l'y réchauffer jus- « qu'à ce qu'il en ait reçu une mortelle blessure; mais ce que « j'ai souvent vu, c'est que le pécheur choye et entretient le « péché dans son cœur, plutôt que de le rejeter loin de lui, et « de la blessure qu'il en reçoit, il meurt infailliblement.

« Ces paroles me frappèrent; je les repassai dans mon esprit, et elles s'attachèrent à moi, comme un dard plein de souffrance.

— « Est-ce de là que datent vos premières impressions religieuses ?

— « Pas les toutes premières. Vous savez que des malheurs inouïs étant survenus à ma famille, je la quittai pour aller prendre du service chez un Boer. Là je vis des noirs qui priaient Dieu. Je leur demandai ce qu'ils faisaient, et ils me l'expliquèrent. Ils m'assurèrent qu'il y avait un Seigneur au ciel, une riche cité; que ceux qui le servent ici-bas, il les prend auprès de lui lorsqu'il les retire du monde; que les méchants, au contraire, vont dans un lieu plein d'affreux tourments quand ils meurent. Hélas! moi, me dis-je, que deviendrai-je si je n'apprends pas à servir ce Seigneur-là avant ma mort?... Je rentrai dans ma tribu. Des messagers de vie venaient d'y arriver; cependant je les évitai tant que je pus, jusqu'à ce qu'un de mes amis m'engagea à me rapprocher de leur parole, et je l'écoutai. Cette parole fut d'abord douloureuse pour moi, mais plus tard je la trouvai bonne.

— « Parlez-nous plus en détail de vos sentiments.

— « J'y consens; mais je ne suis rien, moi Bignane. C'est le

Seigneur qui a fait retentir l'alarme dans mon âme ; c'est ma conscience qui m'amène. Je confesse que, dès ma plus tendre enfance, j'ai commis des choses mauvaises ; je mordais mes camarades, je dérobais le lait de la jatte, je disais bien des mensonges pour couvrir mes fautes ; j'étais querelleur, désobéissant à mes père et mère.... Plus tard, je me suis dit homme ; mais alors ma convoitise a couru le monde, comme ont fait mes yeux. Quand je me les rappelle, mes actions m'étonnent par leur iniquité. Dans quelles eaux pourrais-je me laver ? Quel sacrifice expiatoire offrirai-je ? Si le mal apparaît *mal* même à mes yeux, que doit-il être aux yeux de Celui qui habite dans le ciel? Si j'étais juste, il ne serait pas descendu d'en-haut ; il ne se serait pas fait homme de douleur, et, sachant ce que c'est que la langueur, il n'aurait point été amené à la tuerie comme une brebis muette.... C'est moi qui l'ai amené à Pilate par mes transgressions.... Puisqu'il a livré son âme à la mort, qu'il partage maintenant le butin avec les puissants, en marquant pour soi, comme le berger marque un troupeau, tous les pénitents qui recourent à lui. Quant à moi, Bignane, il me crie : *O toi, qui es altéré, viens, achète, sans argent et sans aucun prix, du vin et du lait.* Et encore : *Regarde à moi, et des eaux vives sortiront de ton sein.* Je regarde à lui ; ensuite mon regard se tourne vers le monde : d'où vient ce combat ? Cependant je chante sans cesse le cantique qui porte : *Ceux qui veulent suivre Jésus, doivent d'abord se renoncer eux-mêmes.* Je renonce à moi-même ; je renonce aussi au monde.

— « Comment ?

— « A l'exemple et par la seule force de Celui qui a porté sa croix jusqu'au Calvaire.

— « Continuez.

— « Je tremble en lisant au chap. IV[e] du prophète Malachie, que « un jour vient embrasé comme une fournaise, et que « tous ceux qui commettent la méchanceté seront comme du

« chaume, que ce jour ne leur laissera ni racine, ni rameau. » Quant à celui qui s'appelle *Soleil de justice*, *Rayons de santé*, il m'a appelé, il veut bien me sauver, lui ; mais c'est moi qui me perdrai par ma lâcheté, par mon manque de persévérance. Aujourd'hui, je me dépouille du vieux manteau ; je demande à Christ de me revêtir de sa justice. Que sa croix soit toujours plantée devant mes yeux, pour que je la contemple sans cesse ; qu'il fasse de moi un sarment béni, qui porte beaucoup de fruit en lui, qui est le cep. Il a été dans l'angoisse pour moi. Il s'est écrié : *Elie*, *Elie*, *lamma sabachtani!* Et cependant il était Dieu ! Oh ! que sa main me couvre constamment comme un bouclier, et je verrai la résurrection. Oh ! qu'il me soit donné de rester fidèlement assis à ses pieds jusqu'à la fin ! Tels sont mes sentiments à cette heure où je viens chercher ici un nouveau nom et une purification complète de mon cœur dans le baptême chrétien. »

Grâces à l'auteur et au conservateur de la foi, Bignane ne s'est jamais départi de cette profession. Pendant sept années, j'ai suivi son développement spirituel avec beaucoup d'encouragement. Le zèle du néophyte, sa bénignité, sa parole chaleureuse ont édifié l'Eglise. Il se montrait assidu aux services du dimanche. Jamais, que je sache, il ne sortait de chez lui sans un livre de cantiques et un Evangile dans son sac de voyage. Il y lisait constamment ; il y faisait lire ses voisins. Il était un des plus empressés à exhorter ses frères et les inconvertis. Les livres en setlapi et le Nouveau-Testament hollandais lui étaient également bons. On admirait sa connaissance de l'Ecriture, autant que ses manières insinuantes quand il en parlait aux autres. Dans sa maison, le culte domestique se célébrait matin et soir, et il y invitait ordinairement ses voisins. Il laisse une veuve convertie ; huit à dix autres personnes, dans son village, le sont également. Envers ses enfants il était, je pense, trop facile, et je l'en ai repris plusieurs fois. Dans mes excursions missionnaires, Siméon m'a souvent

été d'un grand secours, et plus souvent encore je l'ai envoyé évangéliser dans son voisinage, aidé d'un ou de plusieurs frères. Lors de mon voyage au Cap, il m'acccompagna jusqu'au port Elisabeth, où je dus le laisser pour un temps. Y étant tombé malade, il se retira à Uitenhage, où se trouve une congrégation de Bassoutos. Le missionnaire de l'endroit, ayant remarqué son zèle et son aptitude, lui confia les services du dimanche et de la semaine pour cette partie de son troupeau. Siméon s'acquitta de cette tâche à la satisfaction de tous, pendant à peu près un an. J'étais alors sur mon retour. Le missionnaire voulut offrir à l'évangéliste une rémunération pour ses services; mais il la refusa. Alors la congrégation lui présenta un petit souvenir; il l'accepta, disant que cela pouvait suffire. Il a laissé là un nom béni.

Siméon était d'une santé délicate. Comme elle devint tout-à-fait mauvaise l'hiver dernier, je le recueillis dans ma maison, pour essayer d'un changement de régime et d'un traitement que M. Lautré voulut bien prescrire. Notre pauvre malade se rétablit au bout de quelques mois. Alors il rentra chez lui; mais il eut une rechute : la plèvre était attaquée; il languit pendant un temps, et l'on vint me dire de sa part, il y a une quinzaine, qu'il se mourrait. Le dimanche matin, 20 du courant, je prends mon cheval, et cours chez lui. Sur ma route, je tiens un service un peu long. J'arrive ensuite chez Siméon, mais il était trop tard : son âme venait de prendre son essor vers le séjour des esprits devenus parfaits.

Les parents s'étant réunis autour de moi, je les consolai de mon mieux, et me fis raconter les derniers moments du défunt. Ils me dirent : « Hier au soir, il demanda à un ami de lui lire dans l'Evangile, ce qu'il fit pendant cinq minutes. Après quoi notre frère lui dit : — Arrête-toi là; fais une prière. Et une courte prière fut offerte. Ensuite il se fit lire une autre portion des Ecritures. Dans la nuit, on lui demanda : — N'as-tu rien à dire? T'en vas-tu sans nous par-

ler? Il répondit : — Êtes-vous tous là? Mon missionnaire est-il là? — Notre père Létouca répondit : Beaucoup sont ici, mais non pas tous. Parle, Siméon, dis-nous où tu vas? L'agonisant, levant alors la tête, demanda : Où est à présent le médecin? — On lui répondit : Tu nous as toujours dit toi-même qu'il n'en est qu'un seul, Siméon, et tu le connais très bien. — Après, il leva encore la tête et dit : Heureux sont les morts qui meurent au Seigneur! — Quelques minutes plus tard, il ajouta : Il est écrit que celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. — Il dit encore : Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé. »

Ceci fut suivi d'un long assoupissement, après lequel notre ami leva de nouveau la tête, et donna à comprendre qu'il avait vu une compagnie d'anges qui venaient le chercher, mais qu'ils différaient encore de le prendre, jusqu'à ce que tous les siens fussent arrivés. « J'ai vu, ajouta-t-il à l'effroi des assistants, une troupe ennemie qui entourait la ville de notre parent Rapchabane, en enlevait les troupeaux et la réduisait en cendres. — Et pourquoi, mon frère? demanda quelqu'un. — Parce qu'elle ne marche plus fidèlement devant le Seigneur (1). » Le mourant fit alors entrer sa fille aînée, et la regarda avec émotion, mais sans pouvoir lui adresser une parole. Environ une heure après, il dit : « C'est fini. » On lui demanda : « Quoi, Siméon? — Ce qui est d'argile en moi, répondit-il. — Le moment, Siméon? — Il est connu de Dieu. »

L'agonisant resta assoupi pendant une ou deux heures, après quoi il demanda si l'étoile du matin était levée. On répondit que non, mais qu'elle allait se lever. Il se fit alors lire quelques versets des Ecritures, et le camarade de son enfance, celui-là même qui l'avait autrefois exhorté à se convertir, choisit ces deux-ci : « *Voici ce que dit le Saint*, *le Véritable*,

---

(1) Cette dernière assertion est un fait certain que je déplore beaucoup.

qui a la clé de David, qui ouvre et personne ne ferme, et qui ferme et personne n'ouvre. Je connais tes œuvres. Voici : J'ai ouvert une porte devant toi, et personne ne la peut fermer ; parce que quoique tu n'aies qu'un peu de force, tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renoncé mon nom. » Apoc. III, 7, 8.

Quelques instants après, Siméon dit encore : « *Go gotle mongali ha u hile.* » Il est bon, mon maître, que tu sois venu ! — Et il ne tarda pas à rendre l'esprit.

Assis, pensif, auprès du corps inanimé de Bignane, je ne manquai pas, le 20 du courant, d'exhorter tous ceux que les circonstances avaient réunis autour de moi, à vivre d'une vie pieuse. Les païens étaient en plus grand nombre. Comme ils paraissaient attentifs et recueillis, sans être, comme les autres, trop émus pour entendre, je m'adressai d'abord à eux. Leur montrant les restes mortels de cet homme de bien, gisant là sur une natte, sous un rocher entouré de quelques broussailles qui lui avait servi de cabane, tandis que son âme était déjà, à ce que j'avais tout lieu d'espérer, activement employée à louer Dieu dans le ciel, je leur demandai s'ils avaient jamais entendu le défunt se plaindre ou murmurer dans sa maladie ; s'ils avaient été témoins de quelque violence ou de quelque injustice en lui depuis sa conversion ; s'il ne s'était pas, au contraire, montré doux, patient, réglé dans ses mœurs, fervent dans la prière, studieux, actif, empressé à communiquer aux autres ce qu'il connaissait de la religion ? Et je les adressai au Seigneur, pour obtenir de lui les mêmes grâces. Après cela, les parents ayant un peu fait taire leurs lamentations, je les encourageai aussi, surtout la pauvre veuve, et les consolai en leur rappelant diverses promesses de nos saints livres.

Le soir, je partis pour Bossiou. Le lundi matin, quelques chrétiens entourèrent le corps de Siméon d'une peau de bœuf, le recouvrirent d'un drap mortuaire qu'ils avaient envoyé

chercher à Morija, et allèrent déposer la dépouille mortelle de leur ami dans un simple tombean qu'ils recouvrirent soigneusement de pierres plates, en guise de planches, et comblèrent ensuite de terre. Ils lurent un psaume de circonstance; l'un d'eux fit une exhortation et offrit une prière. Ensuite, on se retira paisiblement. — Oh! que cette mort est digne d'envie! Et c'est la mort d'un Bassouto! De qui ce nom était-il connu il y a vingt ans? De personne. Quelques humbles protestants de France ont envoyé à travers les eaux de l'Océan et les sables de l'Afrique réveiller cette âme immortelle, lui donner l'alarme, placer devant elle le flambeau de l'Evangile, lui porter amour, santé, vie éternelle! De tels faits, lus dans quelque vieux livre, nous paraîtraient un roman; mais quand ils se passent sous vos propres yeux, on s'écrie avec un profond sentiment d'humiliation et de reconnaissance: Gloire à toi, Seigneur! Que tes œuvres sont grandes et merveilleuses, ô roi des saints!

THOMAS ARBOUSSET.

STATION DE MOTITO.

Extraits d'une lettre de M. FRÉDOUX *à M. le directeur des Missions, sous la date du 7 avril* 1852.

Voyage au Lessouto. — Obstacles qui s'opposent au progrès de l'Evangile parmi les Béchuanas.

Depuis longtemps M. Frédoux se proposait de visiter les stations françaises du Lessouto. L'arrivée de M. Jousse lui a permis enfin d'exécuter ce voyage, dont six années d'isolement au sein du désert feront comprendre l'utilité et le charme. Notre frère devait quitter dans ce but Motito peu de jours après l'expédition de la lettre dont nous allons donner

quelques extraits. Son intention était d'emmener avec lui M. et Mme Jousse jusqu'à Jackal's-Fountain pour les présenter à la tribu de Mosheu, qui forme, comme l'on sait, l'annexe korannase de la station de Motito. Le voyage de M. et Mme Frédoux durera probablement trois mois, durant lesquels M. Jousse restera seul chargé des soins pastoraux de la station.

Après avoir annoncé ces arrangements, M. Frédoux entre dans quelques considérations sur les obstacles qui s'opposent aux progrès de l'Evangile parmi les Béchuanas.

« Le premier que je signalerai, dit-il, est le *manque de sérieux*, *l'absence de réflexion*, qu'on trouve généralement parmi ce peuple. Dans ces gens la pensée est, pour ainsi dire, morte ou du moins elle ne sait presque jamais s'élever au-dessus de la terre. La condition de l'homme dans ce monde, sa destinée future, Dieu, l'âme, la création, le mal moral, la mort, l'éternité, tous ces grands objets des méditations de la sagesse antique ne parviennent que difficilement à fixer l'attention de ces hommes grossiers qui, selon l'énergique expression d'un apôtre, *font leur dieu de leur ventre*. L'Evangile, avec ses magnifiques doctrines, a quelque chose de trop sublime pour intéresser ces âmes frivoles et charnelles.

« Un autre grand obstacle qu'il rencontre dans ce pays, c'est l'*attachement aux coutumes des ancêtres*. Aux yeux des Béchuanas, c'est un puissant argument que celui-ci : Ce que nous croyons, ce que nous faisons, nos pères l'ont cru et l'ont fait. Selon eux, ils faut se conformer aux croyances et aux usages religieux qu'on a trouvés établis chez le peuple auquel on appartient. Ils ne nous blâment pas d'être chrétiens; mais ils croient que nous avons tort de vouloir les rendre chrétiens eux-mêmes. Je ne sais si beaucoup d'Européens, qui, eux aussi, soutiennent qu'il ne faut pas abandonner la religion de ses pères, seraient flattés de savoir qu'ils se trouvent, sur ce point, d'accord avec les noirs et barbares habitants des déserts africains.

« Enfin, je remarquerai qu'une circonstance qui prévient fortement les natifs de ce pays contre la prédication de l'Evangiles, ce sont les *guerres où le Gouvernement de la colonie du Cap est trop souvent engagé contre ses voisins.* Pendant que les missionnaires prêchent aux Béchuanas des doctrines de paix et d'amour, ceux-ci voient les Anglais se battre presque sans relâche, et les blancs leur apparaissent ainsi presque sous les mêmes couleurs que ces cruels Matébélés, dont les armes ont été si souvent trempées dans le sang de leurs voisins. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point les natifs qui nous entourent ont raison de blâmer les guerres poursuivies par les *Manglisman* (les Anglais); je constate seulement le fait que ces guerres excitent chez eux de la défiance à l'égard de la prédication de l'Evangile. — Toutefois cet Evangile qui, ailleurs, a si souvent triomphé de tant et de si puissants obstacles, saura bien, n'en doutons pas, surmonter tous ceux qu'il rencontre ici. Oh! que les chrétiens qui, en France, savent prier, ne se lassent pas de le faire en faveur de ce pays; car la prière du juste, est-il écrit, possède une grande efficacité.

« Veuillez recevoir, etc.

« J. Frédoux. »

DÉPART D'UNE SOEUR

POUR LA MISSION FRANÇAISE DU SUD DE L'AFRIQUE.

Mlle Emilie Piton, de Strasbourg, a passé ces jours derniers à Paris, se rendant à Plymouth, où elle s'est embarquée le 15 juillet pour le cap de Bonne-Espérance. Mlle Piton, promise en mariage avec M. Daniel Keck, rejoindra son époux à Wellington, où celui-ci se trouve actuellement, et partagera ses travaux. Notre chère sœur a été particulièrement recom-

mandée à la grâce et à la protection du Seigneur dans la dernière réunion mensuelle de prière pour les Missions évangéliques, tenue à l'Oratoire.

MISSION EN ALGÉRIE.

M. Auguste Pfrimmer, missionnaire pendant plusieurs années de la Société des Missions de Paris au sud de l'Afrique, à la station de Friedau, parmi les Korannas, est parti le mois de mai dernier pour l'Algérie. Il est chargé, par le Comité, de faire un voyage d'exploration dans ce pays, avec l'espoir d'y fonder plus tard une Mission parmi les musulmans.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE DU SUD.

LES INDIENS DE LA GUYANE ANGLAISE.

(*Suite.*)

Obstacles aux progrès de l'Evangile. — Le certificat du prêtre. — Les sorciers-médecins et le piaisme. — Une visite à Pirara. — Une mort chrétienne.

On a pu voir, par les détails où nous sommes entrés dans notre dernière livraison, qu'à la Guyane, comme partout où l'Evangile est prêché, l'ennemi du salut des âmes met tout en œuvre pour s'opposer à ses succès. Un grand nombre de colons européens nuisent considérablement à cette sainte cause, soit en la décriant dans des vues intéressées, soit en la déshonorant aux yeux des indigènes par les déréglements de leur conduite. Un autre obstacle gît dans l'ivraie que le catholi-

cisme romain se hâte de jeter partout où il voit déposer la semence du pur Evangile. Soutenus par le Gouvernement local ou par d'autres moyens, des prêtres sont à l'œuvre au sein de ces tribus. La religion qu'ils enseignent séduit les âmes ignorantes par la pompe de ses cérémonies, et la ressemblance de plusieurs de ses pratiques avec celles du piaisme (sorcellerie des natifs) est assez grande pour que bien des individus puissent l'embrasser sans effort de foi et presque sans s'en douter. M. Brett cite, dans son livre, un exemple curieux de ce genre de conquêtes :

« Un vieux chef, avec lequel je m'entretenais, dit-il, commanda à l'un de ses hommes de me remettre un papier qu'il avait en sa possession. C'était un certificat par lequel un prêtre de l'Eglise romaine attestait « avoir baptisé le nommé Christophe, Warrau de nation. » Curieux de connaître l'origine de ce document, j'interrogeai le porteur, et voici ce que j'appris. Sur l'invitation d'un chef, cet homme, dont le nom était Kobus, et quelques autres individus de sa tribu étaient allés trouver le prêtre qui, sans autre instruction que quelques paroles incomprises, les avait aspergés d'eau et leur avait ensuite remis à tous un certificat pareil à celui que j'avais sous les yeux. J'essayai de découvrir ce que Kobus pouvait connaître de Jésus-Christ ; mais hélas ! c'est tout au plus s'il savait qu'un homme de ce nom eut jamais existé. Quand je lui dis qu'il ne s'appelait plus Kobus, mais Christophe, cette idée, qui paraissait ne s'être jamais présentée à son esprit, le fit beaucoup rire, et il répéta plusieurs fois ce nom comme pour le graver dans sa mémoire, au grand divertissement de quelques-uns de ses compagnons présents à cette scène. Cet homme figurait cependant, il y a tout lieu de le croire, sur la liste des adhérents gagnés à l'Eglise romaine dans la contrée. Etrange conversion, qui n'avait pas même appris au converti le nom que sa nouvelle religion lui imposait ! »

Mais ce qui attriste l'âme du missionnaire plus encore que

les difficultés de ce genre, c'est la grossière superstition dont les Indiens subissent le joug. Voici quelques traits du tableau qu'en trace M. Brett :

« Tandis que, dans la croyance des Indiens, le Créateur suprême, après avoir formé toutes choses et fixé les lois de la nature, demeure dans un repos absolu, sans s'inquiéter du sort des humains, les *yauhahus* (mauvais esprits) s'agitent au contraire beaucoup, et pour remédier aux afflictions dont ils sont la cause, il est indispensable de se les rendre propices (1). Le seul moyen d'y parvenir est de recourir au ministère des hommes qui ont pouvoir sur ces mauvais esprits. Ces sorciers, nommés par les colons *piaimen* (hommes du *piai*), constituent en réalité le seul ordre de prêtres que les Indiens possèdent. L'influence dont ils jouissent est immense. On dit, qu'avant d'arriver à ce degré de puissance, ils ont à passer par de longues et mystérieuses épreuves, dont le but est tout à la fois d'affermir leur courage et de bien constater leur discrétion. On les tient longtemps enfermés dans l'une des huttes qui servent aux enchantements ; on les y contraint à de longs jeûnes et on leur fait boire en quantité du jus de tabac, plante très usitée dans la célébration de leurs mystères, et à laquelle le vulgaire attache en conséquence des idées de sainteté.

« Chaque *piaiman* est nanti d'une grosse gourde ou calebasse, qui devient le principal attribut visible de sa profession. Ce fruit, vidé à l'intérieur, est traversé dans toute son épaisseur par une longue baguette, dont les deux bouts ressortent de manière à former d'un côté une poignée, et de l'autre un point d'appui où se balancent de splendides panaches formés des plumes les plus brillantes que fournissent les oiseaux du

---

(1) Les Arravaques, dans leur poétique langage, appellent la douleur *yauhahu simaira*, c'est-à-dire la flèche du mauvais esprit.

pays. L'intérieur de la calebasse contient quelques petits cailloux blancs auxquels on attribue aussi un pouvoir mystérieux, et qui, à la moindre secousse, rendent un son sec et retentissant. Cet instrument, qui s'appelle une *marakka*, est ordinairement peint en rouge. Les Indiens le tiennent en grande vénération, ou plutôt ne le considèrent qu'avec une profonde terreur. Non seulement ils n'osent y toucher, mais encore ils se gardent bien de s'approcher de l'endroit où le sorcier l'a déposé.

« Dès qu'un Indien tombe malade, il se fait porter par ses amis auprès de l'un de ces prétendus enchanteurs, dont il faut, bien entendu, commencer par acheter les services, au moyen de quelque présent plus ou moins considérable. Il arrive très souvent que ces déplacements occasionnent sur le champ la mort du patient. Aussi fait-on quelquefois venir le sorcier, au lieu de l'aller trouver; mais alors il faut le payer plus cher, et tous ne sont pas assez riches pour le faire. De plus il faut, dans ce cas, que les femmes soient éloignées, et que les hommes eux-mêmes se tiennent à une distance respectueuse, sans doute parce que le *piaiman* n'entend pas que l'on scrute de trop près le mystère de ses opérations. Laissé à lui-même, le sorcier commence ses exorcismes. Ils consistent surtout à secouer la *marakka* et à réciter, avec force cris, des incantations adressées aux *yauhahus*. Ces exercices se prolongent durant des heures entières, jusqu'à ce qu'enfin, le plus souvent vers minuit, l'exorciste annonce la présence de l'esprit. Il ouvre alors avec lui une prétendue conversation à laquelle nul ne peut rien comprendre, et s'arrête ensuite pour recommencer le lendemain; car ces pratiques doivent durer plusieurs jours, suivant la gravité du mal, ou plutôt suivant l'importance du profit que le *piaiman* espère en retirer.

« Si, au bout de quelque temps, l'excitation, le bruit et la fumée de tabac, dont il est enveloppé par moments, n'ont

pas tué le patient, et si quelques symptômes favorables se révèlent, le sorcier se penche sur lui et se met à sucer l'endroit du corps où semble se trouver le siége du mal. Cette partie du traitement donne lieu à une foule de cérémonies bizarres, et se termine ordinairement par un vrai tour de passe-passe. On voit tout à coup le *piaiman* rejeter de sa bouche quelque objet étranger, une épine, une petite pierre, une arête de poisson, une griffe d'oiseau, une dent de serpent, etc.; c'était, dit-il, la cause des souffrances, l'instrument dont s'était servi pour la produire quelque malicieux *yauhahu*. Et après cela tout est fini. Si le malade se figure qu'il se porte mieux, si sa guérison s'opère, c'est que le charme a produit son effet, et aussitôt la réputation de l'habile sorcier prend un nouvel essor dans la contrée.

« Que si, au contraire, le patient vient à mourir, toute la faute en est attribuée au mauvais esprit dont la malice et le pouvoir sont parvenus à neutraliser la force des enchantements; ce qui n'empêchera pas le lendemain quelque autre Indien, malade à son tour, de recourir à l'art du même *piaiman*. »

Que le christianisme comparé à ces absurdes pratiques paraît grand! Et quel puissant motif à en désirer l'extension que ce tableau des misères spirituelles et temporelles où s'agitent encore tant d'âmes immortelles, capables pourtant d'apprendre à servir le Dieu de l'Evangile!

Aujourd'hui, la Société biblique des Missions épiscopales paraît décidée à recommencer ses travaux, depuis si longtemps interrompus, parmi les Macousis de l'intérieur. Pour préparer les voies à cette reprise, un des missionnaires de Bartica, M. Lohrer, a, l'année dernière, visité quelques-uns des endroits qu'habite cette nombreuse tribu. Bien reçu partout, il a particulièrement été touché de l'accueil que lui ont fait les anciens habitants de cette station de Pirara, dont nous avons raconté en quelques mots les commencements et la décadence. Dès qu'il fut arrivé parmi eux, une centaine d'indivi-

dus accoururent auprès de lui, et l'entretinrent avec un affectueux souvenir de M. Yound, leur ancien et unique missionnaire. M. Lohrer leur prêcha plusieurs fois l'Evangile, et fut fort satisfait des dispositions avec lesquelles ils l'écoutèrent. « J'ai trouvé en eux, dit-il, une intelligence qui m'a paru n'avoir besoin, pour se développer, que d'être éclairée des lumières de l'Esprit saint. La vie misérable qu'ils mènent leur donne une grande timidité; mais cela même pourrait, je crois, tourner au profit de leur âme en les rendant plus accessibles aux encouragements et aux consolations de l'Evangile. Lorsqu'après une visite de trois ou quatre jours je leur fis mes adieux, ils en parurent tout tristes, et quand j'eus ajouté que probablement ils ne me reverraient plus que dans le cas où leurs amis d'Angleterre me renverraient vers eux, ils s'empressèrent de me dire : « Eh bien! demandez à ces amis de vous envoyer, vous ou un autre missionnaire. Nous n'avons personne qui nous dise ce que nous devons faire. Vous êtes le seul ministre que nous ayons vu depuis le départ de M. Yound. Qu'on nous en donne un autre, et nous l'écouterons. »

Puissent ces besoins être pourvus et ces promesses bientôt réalisées! Malgré toutes ses misères spirituelles et morales, c'est une race intéressante que celle des aborigènes de l'Amérique du sud. On a vu ce que les missionnaires qui les ont visités pensent de leur intelligence. Le récit suivant, par lequel nous terminons cet article, montre quelles précieuses conquêtes le christianisme peut faire et a déjà faites parmi eux. Nous le choisissons, entre plusieurs autres du même genre, dans la correspondance des missionnaires de Bartica. C'est la femme de l'un d'eux, Mme Bernau, qui le transmet.

« Nous venons, écrit cette dame, de voir entrer dans son repos une femme âgée, de la tribu des Arravaques, dont je suis heureuse de pouvoir dire que nous la croyons aujourd'hui dans les rangs des élus qui triomphent avec Jésus-Christ

dans les cieux. Le Seigneur se choisit, en tout lieu, des disciples cachés dont la vie chrétienne fait peu de bruit, mais dans l'âme desquels l'Esprit saint accomplit doucement son œuvre de miséricorde, les sanctifiant et les préparant pour la vie éternelle. Telle a été la chère sœur indienne dont je vous parle. Elle recourait avec la plus grande régularité à tous les moyens de grâce mis à sa disposition. Avec le secours de sa fille, qui a été élevée dans notre école, elle avait appris à lire passablement, et paraissait y prendre le plus vif plaisir. Cependant le caractère indien est naturellement si timide et si peu communicatif que nous n'avions pu parvenir à nous faire une idée bien exacte de son état spirituel. Quand sa santé commença à décliner, il y a de cela plusieurs mois, nous la trouvâmes disposée à recevoir toutes nos exhortations avec la plus entière soumission, sans être pour cela complétement rassurés sur ses véritables sentiments. Mais, vers la fin de sa carrière terrestre, ce fut autre chose. Un jour que je lui parlais du ciel et que je lui lisais, pour l'encourager, quelques passages des Ecritures, je l'entendis dire à sa fille dans sa langue maternelle : « Voilà ce que je me plais par-dessus tout à entendre, » puis elle nous demanda sa Bible et ses lunettes, afin de pouvoir relire elle-même à loisir ce qui l'avait le plus frappée. Le lendemain, je priai l'une de nos chrétiennes les plus avancées d'aller la voir et de l'interroger sur ses espérances, ce qu'elle pouvait faire avec plus de fruit que moi, parce qu'elle parle mieux la langue du pays. — « Chère sœur, lui dit-elle, vous me paraissez bien souffrante et bien faible; pensez-vous à la mort? — Oh oui, répondit la malade, oui, car je sens que je ne resterai pas longtemps sur la terre. — Et quelles sont vos espérances en présence de ce moment solennel? — Je suis heureuse dans mon âme. Jésus est mon bien. J'attends le moment où sa voix me dira : *Viens à moi*, et je suis toute prête. »

« Deux jours avant sa mort, elle fit venir autour de son

hamac tous les membres de sa famille, dont plusieurs cherchent sincèrement le Seigneur, et elle leur dit : « Je regrette de vous quitter; mais j'espère que vous aimerez Jésus comme je l'ai aimé, et que, marchant ainsi par le même sentier, nous nous retrouverons tous ensemble dans cette heureuse demeure où il n'y aura plus de séparation comme celle-ci. » Puis, se tournant vers son plus jeune fils, qui, après avoir été élevé à l'école, est maintenant apprenti charpentier sur la station : « Oui, mon enfant, reprit-elle, suis et sers le Seigneur; sois appliqué à tous tes devoirs; écoute ce que les missionnaires te diront; abstiens-toi soigneusement de jurer, de mentir, de voler, et prends pour règle de toute ta conduite la sainte volonté de Dieu. » Elle recommanda ensuite à sa belle-fille, qui avait un nourrisson dans ses bras, d'élever cet enfant dans la foi et de donner elle-même son cœur au Seigneur. La cuisinière de l'école, indigène convertie elle-même, étant un peu plus tard venue la voir, lui dit : « Vous souffrez beaucoup, mais j'espère que vous restez fermement attachée à Jésus. — Oh oui! de toutes mes forces, répondit-elle en souriant, c'est une bénédiction que de l'aimer, et il est admirablement bon pour moi. » Enfin la veille même de sa mort, j'étais auprès de son lit, et remarquant sur son visage tous les symptômes d'une décomposition prochaine : « Vous ne tarderez pas à être avec Jésus, lui dis-je. » Elle prit ma main, et la serrant doucement : « Oui, répondit-elle, je vais à Jésus. Vous m'avez souvent parlé de lui et je vous en remercie; c'est à cause de cela que je vous aime tant. » Douces paroles qui me donnèrent d'autant plus de joie que j'avais craint quelquefois de ne pas me faire bien comprendre d'elle à cause de mon peu de facilité à parler sa langue.

« Ainsi a fini notre sœur, à la grande édification de tous ceux qui l'ont approchée à ses derniers instants. Quelques jours après sa mort, je demandai à sa fille si elle savait à quelle époque sa mère avait commencé à aimer le Seigneur.

« Madame, me répondit-elle, la conversion de ma mère remonte à plusieurs années. Elle demeurait alors dans la forêt; mais un jour elle entendit M. Bernau annoncer la bonne nouvelle du salut, et sur le champ elle prit la résolution de venir habiter sur la station pour n'être pas entraînée de nouveau vers les pratiques païennes. Depuis lors ses sentiments étaient toujours allés en se fortifiant, bien qu'elle en parlât peu. »

« Du reste, j'en ai déjà dit un mot, toute cette famille nous donne beaucoup de consolation. La fille dont je viens de parler est pieuse; une autre sœur paraît animée d'excellentes dispositions, et nous comptons leur frère aîné, Frédéric, qui remplit les fonctions d'interprète pour la langue arravaque, au nombre de nos chrétiens les plus sincères. Que Dieu soit loué d'appeler ainsi quelques-uns de ses élus du sein de ce pauvre peuple! »

CHINE.

Travaux divers. — Société des Missions du Rhin. — Conseil américain des Missions. — Société des Missions de Londres. — Société des Missions épiscopales. — Autres œuvres.

Nos lecteurs savent déjà que plusieurs Sociétés de Missions travaillent à l'évangélisation de l'empire chinois. Nous allons leur dire où en est l'œuvre de quelques-unes d'entre elles, en commençant par l'une des moins connues. Il faut se rappeler, en lisant cet article, que le temps des petits commencements n'est pas encore passé pour la Chine; que ce pays n'est ouvert au zèle des chrétiens que depuis une douzaine d'années, et que d'immenses difficultés y rendent la tâche du missionnaire plus difficile peut-être que partout

ailleurs. Oublier ces considérations inciterait peut-être l'ami des Missions à se décourager en voyant combien les résultats sont encore minimes ; s'en souvenir fera naître au contraire dans son cœur l'assurance qu'ici, comme partout où il est annoncé, l'Evangile de Christ, écrasera tôt ou tard la puissance des ténèbres et du mal.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DU RHIN.

Ce fut en 1848 que trois missionnaires envoyés par cette Société, MM. Genärh, Lobschied et Krone, vinrent grossir les rangs de la petite armée qui combat en Chine pour la cause du vrai Dieu. Ils y ont fondé, dans la province de Canton, la première station protestante qui ait osé sortir des villes ouvertes aux étrangers par les traités. Depuis lors M. Lobschied a été forcé, par le mauvais état de sa santé, de reprendre le chemin de l'Europe. Mais ses deux collègues sont restés à l'œuvre, et, grâces à Dieu, leurs travaux n'ont pas été stériles. C'est ce que prouve l'extrait suivant de la correspondance de M. Bonny, l'un des missionnaires américains de Canton.

« Je viens, écrit ce missionnaire, de consacrer une dizaine de jours à visiter nos frères de la Société des Missions du Rhin, dont la station est située sur la terre ferme, à cinquante milles environ au-dessous de Wampoa. J'ai fait le trajet dans une barque chinoise, revêtu de mon costume étranger, sans avoir éprouvé nulle part la moindre difficulté.

« Le village qu'habitent nos frères allemands se nomme Saiheong, et renferme environ trois mille habitants, presque tous marchands. La position des bâtiments de la Mission, qui font face à la mer, m'a paru tout à la fois très salubre et très agréable. Outre le logement des missionnaires et de leurs gens, il y a, dans l'établissement, plusieurs salles de prédication et un pensionnat de jeunes garçons. Cette école compte actuellement treize élèves, dont trois ont reçu le baptême. On

leur fait étudier la Bible, l'histoire de l'Eglise (d'après le livre de Barth, traduit en chinois par Gutzlaff), l'histoire universelle, un peu d'histoire naturelle et enfin l'arithmétique avec emploi des chiffres arabes. La musique et la gymnastique ont aussi leur place marquée dans ce système d'éducation. Deux ou trois des élèves les plus âgés jouent même fort agréablement du violon. Au culte de famille, l'école et tous les gens attachés à l'établissement chantent en chœur des hymnes chinoises, adaptées à des airs allemands, et dont l'effet m'a semblé très édifiant.

« Outre la station principale, il y a trois annexes éparses dans un rayon d'environ quinze milles. C'est M. Krone qui les dessert, tandis que M. Genärh reste chargé de la prédication à Saiheong et de la direction du pensionnat. L'un et l'autre ont des connaissances médicales assez étendues pour pouvoir donner des consultations et au besoin pratiquer quelques opérations, talent précieux qui leur assure l'attachement des habitants du lieu et dissipe les préventions dont ils pourraient avoir à souffrir comme étrangers. — Tous deux portent le costume chinois, sans en excepter la longue touffe de cheveux retombant sur le dos.

« Le nombre des personnes, hommes ou femmes, auxquels ils ont administré le baptême, est d'environ soixante. Tout ce que j'ai pu voir de ceux d'entre ces nouveaux chrétiens qui demeurent dans l'établissement, m'a beaucoup réjoui. Nulle part je n'ai rencontré des Chinois qui donnassent des preuves plus manifestes d'une juste entente des Ecritures et d'un sincère amour pour le Sauveur, au nom duquel ils ont renoncé à l'idolâtrie.

« Une vieille dame, âgée d'environ soixante ans et baptisée depuis dix-huit mois, m'a tout particulièrement intéressé. C'est, pour la Chine, une femme très éclairée ; car elle lit et écrit bien sa langue, talent qui, dans ce pays, se rencontre très rarement chez les personnes de son sexe. Tous les matins,

de neuf à dix heures, elle assiste aux exercices où les élèves les plus avancés étudient les preuves et les doctrines fondamentales du christianisme. Elle en acquiert ainsi elle-même une connaissance approndie, et la communique ensuite aux autres femmes baptisées, auprès desquelles elle remplit les fonctions de diaconesse.

« Cette visite m'a convaincu d'une chose importante à savoir : c'est qu'en s'y prenant avec prudence, il est possible de fonder des œuvres missionnaires dans l'intérieur du pays. Evidemment les travaux de nos frères allemands ont été bénis. Tout dans leur institution porte une empreinte véritablement chrétienne. On y voit régner l'ordre, l'harmonie, la crainte du Seigneur, un profond respect pour la Bible et ce culte spirituel qui met le cœur en communication avec le Seigneur. Il m'a été bien doux, pour ma part, de pouvoir, au sein d'un pays encore si profondément idolâtre, respirer quelques instants une atmosphère chrétienne si pure et si rafraîchissante pour l'âme. »

CONSEIL AMÉRICAIN DES MISSIONS.

Cette Société, l'une des premières qui aient envoyé des ouvriers en Chine, y a maintenant trois stations, celles de Canton, d'Amoy et de Fouh-Chow-fouh.

Cette dernière, fondée par cinq missionnaires, mais depuis trois ans seulement, ne présente pas encore des résultats bien appréciables. Toutefois les dernières nouvelles annoncent que les auditeurs assidus de la Parole y atteignent à présent le chiffre de cinquante, et que les écoles contiennent une vingtaine d'élèves, qui tous appartiennent à de respectables familles. Les traités, distribués en abondance par les missionnaires, sont reçus avec la plus grand avidité, et leur lecture a déjà rendu quelques âmes attentives aux vérités dont ils traitent.

A Canton, les travaux sont plus avancés. Deux aide-

missionnaires indigènes s'y rendent très utiles soit en prêchant l'Evangile, ce qu'ils font à ce qu'il paraît avec succès, soit en répandant dans la ville et aux environs les saintes Ecritures et des traités. La presse chinoise de la Mission est très active. Elle a produit, dans le courant de l'année dernière, plus de 700 exemplaires des Evangiles et des Actes, et 209,400 traités de différents formats, dont le plus grand nombre a déjà passé dans les mains auxquelles ils sont destinés. L'hôpital, dirigé par le docteur Ball, attire toujours un grand nombre de malades auxquels on a soin d'annoncer le message du salut. Cette parole, prêchée en outre dans plusieurs endroits de la cité, attire un bon nombre d'auditeurs, et l'école s'ouvre à vingt-un élèves, dont plusieurs ont, sous le rapport religieux, donné déjà de vifs sujets de satisfaction. En somme, l'œuvre de la Société à Canton inspire des espérances dont les missionnaires attendent avec confiance la réalisation.

Mais des trois stations de la Société, la plus manifestement bénie est celle d'Amoy. Dans le courant de l'année dernière, la petite Eglise chinoise de ce lieu, qui ne comptait encore qu'une douzaine de membres, s'est accrue de dix néophytes, tous admis au baptême après avoir donné des garanties suffisantes de leur sincérité. Ainsi, l'un d'eux a abandonné, pour obéir à sa nouvelle foi, un commerce qui le faisait vivre, lui et sa famille, mais qui se trouvait allié forcément à des pratiques idolâtres. Un autre a dû renoncer à une petite place dépendant du Gouvernement, et qui ne pouvait pas se concilier avec l'observation des préceptes chrétiens. Chez celui-ci surtout, le combat entre la conscience et l'intérêt a été douloureux et long. Il s'agissait de sacrifier les moyens d'existence non seulement du néophyte lui-même, mais d'une femme, de plusieurs enfants et d'un père très âgé. Pendant un temps, les missionnaires doutèrent du triomphe de la foi; mais c'était à tort : l'amour de Christ prit le dessus, et se

confiant en sa miséricordieuse protection, le nouveau disciple a, comme autrefois Lévi, tout quitté pour le suivre, quoi qu'il puisse lui en advenir.

Outre ces conquêtes, déjà consacrées par les eaux du baptême, la petite Eglise d'Amoy suit avec intérêt les progrès spirituels de plusieurs âmes, qui peu à peu s'affranchissent de leurs préventions, et commencent à se préoccuper sérieusement de la seule chose nécessaire. Dans ce nombre, les missionnaires citent un prêtre boudhiste, attaché au service d'un temple de la ville. Cet homme, passant un jour devant la chapelle de la Mission, au moment du service divin, y entra par curiosité, fut frappé de ce qu'il entendit, revint de nouveau, et n'est pas, à présent, l'un des auditeurs les moins assidus. Quelques-uns des chrétiens indigènes se sont entretenus avec lui et en ont été satisfaits. Il déclare n'avoir plus de confiance dans les idoles; toutefois son esprit n'est pas encore au clair sur les doctrines fondamentales du christianisme. Et puis il lui faudra, s'il veut embrasser la foi chrétienne, renoncer à ses fonctions de prêtre, qui sont sa seule ressource. Que le Seigneur veuille l'éclairer de ses lumières et l'aider à rompre les entraves accumulés devant ses pas!

Les missionnaires d'Amoy demandent à grands cris du renfort. Non seulement ils en ont besoin pour travailler avec plus d'activité dans cette ville, qui compte de cinq à six cent mille habitants, mais encore parce qu'une autre cité, celle de Chiong-chu, située à quelques lieues de là et dont la population est encore plus considérable, leur paraît un champ d'évangélisation tout prêt à s'ouvrir devant eux. Beaucoup de traités religieux y ont pénétré; les missionnaires y ont fait plusieurs apparitions toujours très bien accueillies, et on leur fait espérer que, s'ils s'y s'établissaient en prenant certaines précautions, aucune difficulté sérieuse ne leur serait suscitée de la part des autorités du pays.

A la Mission d'Amoy se rattache une tentative qui pourra,

si elle réussit, exercer, dans un avenir plus ou moins éloigné, une influence incalculable sur l'avenir intellectuel de l'empire chinois, et par suite y favoriser singulièrement les progrès de l'Evangile. Il ne s'agit de rien moins que de substituer, dans les travaux d'imprimerie, notre alphabet romain aux caractères chinois qui sont, comme chacun sait, très nombreux et tellement difficiles à distinguer ou à bien se graver dans la mémoire que les indigènes eux-mêmes sont forcés de les étudier des années avant de pouvoir les lire couramment. Des expériences se poursuivent activement dans ce but, et permettent d'espérer que la langue chinoise se prêtera parfaitement bien à cette substitution. Quelques traités et l'Evangile de saint Jean, imprimés d'après ce nouveau mode, sont déjà en usage dans plusieurs écoles. On annonce même que des Chinois, initiés par les missionnaires à ce nouveau mode d'écriture, le préfèrent à leurs anciens types, et s'en servent quand ils correspondent les uns avec les autres.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS DE LONDRES.

Nous ne pouvons mieux faire ici que de reproduire quelques passages du Rapport des directeurs de cette Société à l'assemblée générale du mois de mai dernier.

« Nulle part plus qu'en Chine, dit-il, nos frères missionnaires n'ont besoin d'être soutenus par les prières et par la sympathie des fidèles; car ils ont beaucoup d'épreuves à supporter, et l'Esprit d'en-haut seul peut les rendre capables de donner la vie aux ossements desséchés vers lesquels ils sont envoyés. Ce secours ne leur a pas fait défaut, de sorte qu'ils ont pu travailler et éprouver déjà, grâces en soient rendues au Seigneur, toute la puissance des armes spirituelles dont ils font usage pour renverser les forteresses de l'orgueil, du mensonge et de la sensualité.

« Dans chacune de nos stations, à Hong-Kong, à Canton, à Amoy et à Schanghaï, de nouvelles âmes converties ont pu

être ajoutées à l'Eglise. Voici, sur quelques-unes de ces nouvelles conquêtes de l'Evangile, des détails que nul ne lira sans reconnaissance et sans joie. C'est le Rév^d J. Stronach, de Schanghaï, qui les donne. Il s'agit de huit Chinois de la province de Fuh-Kien.

« Ces hommes, dit le missionnaire, ont reçu une instruction régulière qui a duré trois mois, pendant lesquels ils nous ont donné des preuves incontestables de leur sincérité à chercher le salut qui est en Jésus-Christ. Tous ont exprimé hautement leur ferme résolution non seulement d'abandonner l'idolâtrie sous toutes ses formes, comme de fréquenter les temples, de brûler de l'encens ou du papier doré, de rendre un culte aux ancêtres, mais encore de renoncer à tout acte extérieur ou intérieur que condamne la loi de Jésus-Christ. Tous se sont en même temps déclarés convaincus qu'ils ne peuvent persévérer dans ces intentions que s'ils reçoivent les secours du Saint-Esprit. Ils se font un devoir de s'abstenir de tout travail le dimanche, et de consacrer ce saint jour à suivre les réunions qui ont lieu, soit chez moi, soit dans les chapelles de la ville. J'ai cherché, tantôt en les questionnant, tantôt en allant aux informations, quels autres motifs que ceux d'une foi réelle auraient pu porter ces gens à simuler une conversion, et il m'a été impossible d'en trouver un seul. Au point de vue temporel, cette détermination ne peut au contraire que leur être nuisible. Faire profession de christianisme ne peut, dans une ville comme celle-ci, procurer ni richesses, ni considération, et aucun de nos néophytes n'a et n'aura probablement jamais le moindre intérêt à se faire bien venir des étrangers. De plus, ces huit hommes, qui se connaissent les uns les autres parfaitement bien, s'estiment mutuellement et se témoignent les uns aux autres une confiance sans bornes. Ils s'entretiennent souvent ensemble des vérités qu'ils ont appris à croire, et sachant que leur devoir est d'en parler aussi autour d'eux, ils se montrent déjà zélés et courageux pour le faire.

Je leur disais un jour que, d'après les dispositions du nouveau gouvernement de l'empire, il pourrait bien s'élever une persécution contre les étrangers; qu'alors les convertis à notre foi seraient probablement les premières victimes, et selon toute apparence qu'ils courraient risque d'être mis à mort comme des traîtres. Je leur demandai si, dans ce cas, ils ne céderaient pas à la terreur et ne penseraient pas à racheter leur vie par l'apostasie. « Non, me répondit l'un d'eux avec « énergie, un pareil événement n'aurait pour résultat que « de nous faire arriver plus vite au ciel. »

« Ces huit néophytes furent baptisés, le 6 février 1851, dans la nouvelle chapelle de Schanghaï; et quelques mois plus tard, en juillet, M. Stronach put annoncer que huit autres convertis avaient encore été admis au sein de l'Eglise. Cela fait seize admissions en moins d'un an, — fait remarquable et le plus beau triomphe qu'ait encore remporté notre mission de la Chine.

« Il est rare que les missionnaires rencontrent de l'opposition. Ceux du nord, surtout, ont pu sans le moindre danger pousser assez loin leurs excursions évangéliques dans les régions du voisinage.

« Les travaux de nos missionnaires-médecins, MM. Hobson à Canton, Lockhart à Schanghaï, et Hirschberg à Hong-Kong, ont continué à alléger les souffrances corporelles de bien des milliers d'êtres souffrants, en même temps qu'à les placer sous l'influence de la prière et de l'enseignement chrétien. Pour quelques-uns, ces secours sont devenus un instrument efficace de conversion.

« Les pasteurs et autres agents indigènes rendent des services très éminents. Nous sommes heureux de dire que la pureté de leur conduite donne à leurs enseignements une autorité qui produit les plus précieux effets.

« A Hong-Kong, le docteur Legge instruit pour le saint ministère cinq jeunes chinois, et dirige en outre l'école des

garçons, qui compte au-delà de quarante élèves. Des écoles de filles sont tenues à Hong-Kong par Mme Legge, et à Amoy par Mme Young. La Société a de plus accordé des subsides à l'école de filles de Miss Aldersey, chrétienne très distinguée d'Amérique, qui a fondé cet établissement à Ningpo à ses propres frais, et qui le dirige elle-même avec autant de persévérance que de succès.

« Les directeurs viennent de recevoir le premier exemplaire de la traduction corrigée du Nouveau-Testament chinois, imprimé en caractères mobiles dans l'imprimerie de la mission, à Schanghaï. Cette édition surpasse en élégance, en commodité et en bon marché tout ce qui avait été fait jusqu'ici; l'exemplaire n'en coûte que quatre pences de notre monnaie (huit sous de France).

« Les directeurs, toujours plus persuadés, comme du reste tous ceux qui s'occupent des missions de ce pays, que la Chine ne pourra jamais être très efficacement évangélisée qu'au moyen de pasteurs et d'agents indigènes, a pris la résolution d'adjoindre un missionnaire au docteur Legge, qui s'occupe particulièrement du soin de former de tels ouvriers. Il ne résultera de là aucune nouvelle charge pour la Société, car un chrétien généreux s'est engagé à supporter tous les frais de cette adjonction, à cette seule condition, que son nom ne soit pas porté à la connaissance du public. »

Nos lecteurs n'auront peut-être pas oublié ce soldat chinois, Tan-Taï, dont nous avons raconté la conversion. Ils apprendront avec intérêt que la courageuse profession qu'il continue à faire de sa foi, ne l'a pas empêché d'obtenir de l'avancement dans les rangs de l'armée; il est, depuis quelque temps, revêtu du grade d'officier. Son zèle n'en est point refroidi. Nous avons dit que l'un de ses frères avait été amené par lui à la connaissance de la vérité; on annonce aujourd'hui que Dieu s'est encore servi de lui pour opérer la conversion d'une de ses tantes.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉPISCOPALES.

Cette Société, dont les moyens d'action sont si puissants, avait d'abord paru l'une des moins empressées à tourner sérieusement ses vues vers la Chine. Jusqu'en 1848, elle n'y a eu, si nous ne nous trompons, qu'une seule station, dirigée, à Schanghaï, par le révérend M'Clatchie. Mais depuis lors, elle est résolument entrée dans le champ de travail, et aujourd'hui ses missionnaires travaillent en outre à Hong-Kong, à Ningpo et à Fouh-Chow-Fouh. Citons, à défaut du Rapport général, que nous n'avons pas sous les yeux, quelques faits extraits de leur correspondance.

« Le révérend M'Clatchie s'occupe avec un vif intérêt d'une œuvre qu'il appelle sa *Classe d'aveugles*, et qui a effectivement pour objet plusieurs malheureux atteints de cécité, infirmité très commune en Chine, et qui n'y excite que fort peu la pitié publique. Le missionnaire accorde à ces pauvres gens quelques secours temporels, et s'efforce surtout d'ouvrir les yeux de leur entendement à la clarté céleste de l'Evangile. De ceux qu'il a ainsi recueillis, deux sont morts en lui laissant l'espoir qu'ils avaient reçu Christ dans leur cœur et qu'ils auront été eux-mêmes reçus en grâce. Ma *Classe d'aveugles*, dit-il, se compose aujourd'hui de douze hommes et de cinq femmes. J'en pourrais réunir davantage, si j'avais plus de ressources, et il me serait doux de le pouvoir ; car ces gens manifestent, plus qu'aucune autre classe de Chinois, le désir d'être instruits; leurs souffrances les rendent plus accessibles aux consolations évangéliques, et beaucoup plus capables de réflexion que ne le sont la plupart de leurs compatriotes. Trois de ceux que j'instruis m'ont déjà plusieurs fois demandé le baptême, et il se fait chez presque tous un travail intérieur remarquable. Un jour, après leur avoir parlé de divers sujets religieux, je gardai quelque temps le silence, suivant une coutume que j'ai adoptée avec eux, dans le but de leur laisser se communiquer

les uns aux autres leurs impressions, et de pénétrer ainsi moi-même plus avant dans le secret de leurs cœurs. Au bout de quelques instants, un vieillard prit la parole : « Il me semble, dit-il, que nous sommes maintenant beaucoup plus éclairés que nous ne l'étions autrefois; car, dans notre ignorance, nous adorions les faux dieux de la ville, tandis qu'aujourd'hui nous n'inclinons la tête (expression consacrée en Chine pour exprimer le plus haut degré d'adoration) que devant le vrai Dieu et devant son fils Jésus-Christ. Les gens du pays font encore ce que nous faisions; ils vénèrent le ciel et la terre, mais ce ne sont là que des mots sous lesquels il n'y a pas de Dieu. Les cieux et la terre ont été créés par Jéhovah; c'est donc Jéhovah et Jésus-Christ que nous devons adorer du fond de nos cœurs. — « Tout cela est bien vrai, répondit une femme, et il y a encore une autre chose qui me semble frappante. Nous avons, durant la disette de l'année dernière, beaucoup souffert de la faim; mais quelle a été la cause de la disette? Mon opinion est que Dieu était irrité de tous les hommages rendus aux idoles, de tout l'encens brûlé dans leurs temples, et que c'est pour châtier ce peuple qu'il avait envoyé la famine. Cela n'est-il pas bien étrange? » Et ils continuèrent ainsi, disant des choses dont plusieurs, assurément, trahissaient encore beaucoup d'ignorance, mais qui, en général, pourtant, annonçaient un esprit attentif et un cœur bien disposé. La semence a été jetée sur le sol; elle commence à y germer. Puisse le Seigneur l'arroser des eaux vivifiantes de sa grâce, et lui donner de porter des fruits à la gloire de son saint nom! »

Les services divins célébrés en chinois dans la chapelle de la Mission, attirent régulièrement de cinquante à soixante auditeurs, qui paraissent écouter la Parole divine avec beaucoup d'attention. Un indigène converti et longtemps éprouvé, a été, cette année, consacré au saint ministère dans cette Eglise naissante.

La mission de Ningpo, fondée en 1848, a, dans ce court espace de temps, pris une bonne position et produit déjà quelques fruits précieux. L'Evangile a été prêché non seulement dans les rues de la cité, mais encore dans celles de plusieurs autres villes et d'un grand nombre de villages des environs. D'abondantes distributions de traités ont eu lieu, et deux écoles de garçons réunissent près de quarante enfants. Quelques conversions, enfin, sont déjà venues offrir aux missionnaires ces encouragements si précieux dont ils ont besoin pour se consacrer avec une ardeur toujours nouvelle à l'accomplissement de leur tâche.

« Le jour de Pâques (1851) nous avons eu, écrit l'un d'eux, la joie d'administrer le saint baptême à deux natifs, les prémices de notre ministère dans ce champ de travail. L'un d'eux est un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui vient d'en passer trois à notre service. Depuis qu'il est avec nous, sa conduite a toujours été très bonne, et dans ces derniers temps il nous a donné des preuves manifestes d'une piété sincère et d'un cœur véritablement converti au Seigneur. Ses capacités intellectuelles sont ordinaires, mais il nous paraît avoir suffisamment bien saisi les grandes vérités fondamentales du christianisme, et il a mis tant de persistance à nous demander le baptême, que, vu surtout l'influence sensible de ses nouvelles convictions sur sa vie tout entière, nous avons cru devoir accéder à ce désir.

« Le second de nos néophytes est un tailleur que nous connaissons, depuis deux ans, sous les rapports les plus avantageux. Celui-ci connaît les Ecritures et en comprend les enseignements d'une manière plus complète que le premier : ce qui s'explique aisément par la supériorité de son intelligence. C'est un homme d'une grande sagacité et d'un jugement très clair. Nous le croyons aussi très sincère dans la consécration de son cœur et de sa vie au Seigneur, dont il a appris à connaître les miséricordes.

« Les noms sous lesquels nos deux nouveaux frères ont voulu être baptisés ont un caractère tout à fait chinois. Celui du premier est *Ling-Teh*, qui signifie la vertu spirituelle; et celui du tailleur *Yüoh-Yi*, le disciple ou l'apprenti de la justice.

« La sainte cérémonie par laquelle ils ont été admis au sein de l'Eglise chrétienne, a produit de vives impressions sur les indigènes qui fréquentent régulièrement nos assemblées religieuses.

« Parmi ces derniers, il en est quelques-uns qui nous donnent de grandes espérances. Je citerai entre autres les deux maîtres d'école chinois qui nous assistent dans l'éducation de la jeunesse ; un autre homme qui a bien des fois déjà sollicité de nous le baptême, mais dont nous avons voulu soumettre la foi à l'épreuve du temps; un jeune homme qui se fait remarquer par sa régularité à suivre le culte; et enfin un homme que je mentionne après les autres, mais que je ne regarde pas comme le dernier aux regards du Seigneur : c'est un fabricant d'aiguilles, très pauvre et très peu lettré, mais sincère et droit dans toutes ses voies. Nous lui aurions probablement accordé déjà le baptême, s'il avait eu assez de force de résolution pour se décider à fermer sa boutique le dimanche. Je viens d'apprendre, ce matin même, qu'il a fait enfin ce grand pas, à l'étonnement indicible de ses voisins idolâtres, qui disent que les catholiques romains même n'en exigent pas autant que nous; ce qui est vrai, car leurs convertis travaillent le dimanche comme les autres jours. C'est, selon toute probabilité, la première fois que la cité de Ningpo aura vu l'un de ses habitants honorer par un sacrifice de cette espèce le jour consacré au Dieu des chrétiens. Espérons que cet exemple sera d'un bon effet, que notre ami n'en souffrira pas trop dans ses intérêts temporels, et surtout que le Seigneur lui départira, dans une mesure toujours plus abondante, les seules vraies et solides richesses, la paix du cœur et les célestes joies d'une âme qui se sent pardonnée et sauvée pour l'éternité. »

Les quatre Sociétés dont nous venons de résumer les opérations, ne sont pas les seules qui aient leurs représentants en Chine ; mais ce sont les seules dont nous ayons les rapports sous les yeux. Nous ne pouvons qu'indiquer les noms des autres : ce sont les *Sociétés presbytérienne*, *baptiste* et *épiscopale* des Etats-Unis ; celle des *Baptistes anglais* ; la *Société des Missions de Bâle ;* l'*Association de Cassel pour la Chine*, et enfin la *Société des Missions suédoises* : en tout douze Sociétés plus ou moins activement à l'œuvre dans ce pays. Il faut y joindre encore, pour être aussi complet que possible, la part de coopération qu'apportent à cette vaste entreprise : les grandes Sociétés bibliques britannique et américaine ; la Société anglaise pour la propagation de l'Evangile, qui entre pour une forte part dans les frais d'entretien d'un évêque et d'un collége à Hong-Kong ; et enfin la Société des Traités religieux de Londres, laquelle a des colporteurs dans tous les ports ouverts du littoral chinois, et met généreusement à la disposition des divers missionnaires celles de ses publications que leur traduction en langue chinoise peut leur rendre utiles.

On évalue le nombre des missionnaires actuellement employés en Chine à quatre-vingts. Ce chiffre, joint à tous les détails où nous venons d'entrer, montre que le paganisme de ce pays est attaqué aussi résolument et aussi vivement que le permettent les circonstances. Mais pourquoi, avec de si puissants moyens d'action, les progrès sont-ils si lents et les résultats encore si peu décisifs ? Un missionnaire anglais, revenu dernièrement dans son pays, et auquel on a fait cette question, a entrepris d'y répondre en exposant dans un journal quelques-uns des principaux obstacles que l'Evangile doit surmonter avant de prendre véritablement pied en Chine. La première partie de ce travail seule a paru ; dès qu'il sera achevé, nous en donnerons la substance à nos lecteurs.

VARIÉTÉS.

Découvertes dans l'intérieur de l'Afrique.

Trois missionnaires d'Afrique, tous trois bien connus de nos lecteurs, le Dr Livingston, de Kolobeng, et MM. Krapf et Rebmann, de Rabbay-Empia, viennent de recevoir de la Société géographique de Paris un encouragement qui les honore. Cette Société leur a, dans sa séance du 2 avril dernier, décerné trois des grandes médailles d'argent qu'elle accorde aux voyageurs dont les travaux et les découvertes ont été le plus utiles à l'avancement des sciences géographiques. Nous avons déjà, dans cette feuille, parlé de la découverte du lac Ngami et de la rivière Zonga par le Dr Livingston. Nous nous proposons de décrire prochainement le troisième voyage de ce missionnaire dans les mêmes régions. Qu'il nous soit permis, aujourd'hui, de dire quelque chose des découvertes de MM. Krapf et Rebmann au centre de l'Afrique, à peu près sous la ligne équinoxiale. Elles ont été quelquefois indiquées, mais jamais encore racontées dans nos pages.

On sait que la station de MM. Krapf et Rebmann est située sur la côte de Zanguebar, non loin de Mombas, sous le 4e degré de latitude sud.

En avril 1848, M. Rebmann quitta Rabbay-Empia et se dirigea au nord-ouest, vers le pays de Jagga. Son cortége se composait de neuf indigènes habitués aux incidents et aux fatigues des voyages de ce pays, à travers le désert et sous les rayons d'un soleil brûlant. Le missionnaire traversa d'abord des régions montueuses connues sous le nom de Taïta, puis une grande montagne nommée Boora, et arriva enfin dans un lieu nommé Boguda, après avoir supporté de grandes fatigues et couru plusieurs dangers. Son guide s'était trompé

plusieurs fois de route ; le chemin suivi par les voyageurs était hérissé partout de buissons épais et épineux, et rendu plus difficile encore par les déprédations des Gallas, peuplade qui paraît être un vrai fléau dans ces contrées de l'est.

La montagne de Boora se compose de plusieurs chaînes parallèles qui courent du nord au sud. Il fallut à M. Rebmann trois jours pour les franchir l'une après l'autre. Le sol est couvert de bananiers et de cannes à sucre. Rien de plus pittoresque que cette contrée ; c'est l'aspect des pays de montagnes avec toute leur magnificence. Ce beau spectacle rappelait au missionnaire les montagnes et les vallons du Jura, tant l'air était pur et l'aspect délicieux ; seulement l'air des vallées était, quoique le ciel fût alors couvert, beaucoup plus chaud que celui d'Europe. « J'étais, dit M. Rebmann, dans l'Afrique orientale, à peu de distance de l'équateur, et je marchais à travers les montagnes et les vallées de Taïta, aussi libre, aussi tranquille que sur les hauteurs du Jura. »

Arrivé au village de Musagnomba, M. Rebmann offrit des présents aux chefs du pays, en leur demandant de l'aider à pénétrer plus avant. Depuis longtemps on lui parlait d'une montagne très élevée qui devait se trouver à cinq journées à l'ouest de Taïta ; c'était là qu'il voulait se rendre. Son guide, qui ne paraissait pas se soucier d'aller si loin ou de monter si haut, se borna à lui montrer le mont Taré, à dix-huit lieues au sud, et le mont Ugono, à vingt lieues au sud-ouest. Au pied de celui-ci est le lac Ibé, qu'un homme de la caravane put distinguer à l'œil nu, malgré la distance. M. Rebmann continua néanmoins d'aller en avant avec six Taïtas, traversant d'inextricables buissons et plusieurs rivières. Toute la nuit on entendait retentir le rugissement des hyènes. On arriva, le 10 du mois de mai, dans un endroit où les naturels ont l'habitude de pratiquer de grands trous ou piéges couverts, dans lesquels viennent se prendre les éléphants et les autres animaux de la forêt, comme dans le Ouady et en d'au-

tres contrées de l'Afrique intérieure. On vit, pendant la marche, de grandes troupes de zèbres, des girafes et des rhinocéros. Ce dernier animal est celui que les natifs redoutent le plus ; dès qu'ils l'aperçoivent, ils courent se réfugier sur un arbre.

Au nord-est se dessinait le mont Ongolia, aussi élevé que le Boora. C'est là qu'est le pays de l'Ukambani. De ce point les montagnes de Jagga s'aperçoivent plus distinctement, s'élevant par degrés jusqu'à des hauteurs immenses. Le 11, vers dix heures, le missionnaire aperçut, sur la grande montagne, des sommets d'une blancheur remarquable, qu'il prit d'abord, ainsi que son guide, pour un nuage blanc. Mais lorsqu'ils eurent avancé de quelques pas, cette explication cessa de les satisfaire, et le guide, quoiqu'il ne connût pas cet *objet blanc*, pensa que ce devait être *quelque chose de froid*. La pensée de M. Rebmann alla plus vite : « J'éprouvai, dit-il, un sentiment délicieux en reconnaissant ce vieil hôte bien connu de l'Europe que nous appelons *la neige*. » Et alors s'expliquèrent dans son esprit les étranges histoires qu'il avait souvent entendu raconter sur *la montagne d'or et d'argent* du Jagga, inaccessible, selon les indigènes, à cause des mauvais esprits qui en défendent l'approche. « Ces démons, disent-ils, ont tué beaucoup de gens qui avaient voulu la gravir. » Ces contes devenaient intelligibles pour lui, puisque l'extrême froid qui règne dans ces hautes régions devait, en effet, saisir, glacer et tuer de pauvres gens à demi-nus. Le missionnaire ne manqua pas d'expliquer à ses compagnons de voyage la nature de cette *chose blanche* qu'il avait cru d'abord être sans nom parmi eux. Cependant M. Krapf a, depuis, connu ce nom, qui est *kibo*, lequel se confond avec le mot employé pour désigner l'eau. C'est donc une idée fondée sur la nature de la neige qui l'a fait dénommer ainsi par les naturels, et ils n'ignorent pas que les rivières en découlent. Il n'en est pas moins vrai que la crainte et la superstition les ont détourné de faire l'ascen-

sion du *Kilimandjaro*, nom qui signifie la *montagne de la grandeur* (kiliman ou kiriman veut dire montagne). On raconte qu'un puissant roi, le père de celui qui règne aujourd'hui sur le Madjame, pays le plus à l'ouest du Jagga, envoya une fois une sorte d'ambassade au mont Kilimandjaro, pour examiner sur place la nature de cette *étrange chose* qui en couronne le sommet. Mais tous périrent, à l'exception d'un seul homme qui revint pour raconter le sort de ses compagnons. Il avait les mains et les pieds gelés. Le mont Kilimandjaro a la tête ordinairement enveloppée de nuages.

Les montagnes de Taïta ont de quatre à six mille pieds d'élévation; elles s'adoucissent par degrés vers l'ouest pour se relever ensuite brusquement vers les monts glacés de Jagga. M. Rebmann franchit, non loin de là, un fleuve nommé Loomi; après quoi il vit des arbres de la plus grande beauté, un sol d'une végétation luxuriante, « un été perpétuel, dit-il, à une journée seulement de l'éternel hiver. » Une autre belle rivière, plus grande encore que le Loomi, et qui va le rejoindre, roule des eaux très froides, qui prouvent assez que sa source provient des neiges fondues. Au-delà s'étend une vaste plaine où le voyageur ne rencontre aucun être humain. Les montagnes seules paraissent habitées par plusieurs tribus distinctes. Celle de Kilima donna l'hospitalité aux voyageurs; le roi les reçut amicalement, accepta le présent du missionnaire, et tua pour lui un mouton en signe d'amitié. Dans le voisinage, M. Rebmann gravit une sommité d'environ deux mille pieds de haut, d'où l'on avait la perspective la plus étendue, jusqu'à une distance de plusieurs journées au midi. Là existe, dit-on, un ancien château ruiné, qui aurait été bâti par les Portugais, et où se voient des débris de canons. Il paraît qu'en effet les Portugais avaient, il y a deux siècles environ, formé plusieurs établissements dans ces contrées.

Pendant son séjour au Jagga, M. Rebmann put observer soit le sol, soit les habitudes des natifs. Les montagnes de

Jagga et celles d'Ugono sont riches en fer. Les habitants ont coutume de prier pour leurs parents défunts ; ils déposent sur leur tombe du lait, du riz, du vin de palmier. Les Jaggas sont une race belle et forte. Ils font un usage très fréquent des bains. Ils ont une certaine industrie et travaillent avec adresse; leurs femmes font une espèce de broderie assez élégante. Les Jaggas sont plus civilisés que les autres peuplades, et l'autorité du mangi (roi) y est plus grande qu'ailleurs. On ne se marie qu'avec sa permission. Les travaux de l'agriculture sont, aussi bien que les soins du ménage, le partage des femmes.

La distance en ligne droite de Mombas au pied de la montagne de neige est de soixante-quinze lieues. Au retour, M. Rebmann mit quatorze jours pour regagner Rabbay-Empia.

Après M. Rebmann, son collègue, M. Krapf, a fait dans les mêmes contrées deux voyages, dont le second surtout a eu des résultats du plus haut intérêt. Non seulement le voyageur constata de nouveau l'existence du Kilimandjaro, mais encore il put s'en approcher beaucoup plus que son prédécesseur. Il se dirigea à cet effet vers Madjame, le point le plus occidental de Jagga, au sud de la montagne. On marcha dans des vallées de quinze cents à deux mille pieds de profondeur, au fond desquelles coulent, pendant la saison de la sécheresse (ce qui est à noter), des torrents perpétuels, entretenus par la fonte des neiges. En un seul jour on traversa douze rivières, et enfin l'on arriva à trois milles du pied de la montagne. Il fut facile alors de l'examiner en détail. Elle se divise en deux sommités, distantes de dix à douze lieues ; celle de l'est est la plus basse, et se termine par plusieurs pics ; celle de l'ouest est considérablement plus élevée et a la forme d'un dôme immense : c'est elle qu'il faut appeler proprement la montagne neigeuse. L'intervalle qui les sépare ressemble au dos d'une selle, et il ne paraît pas que la neige s'y maintienne.

Dans ce voyage, M. Krapf fit de plus la découverte d'une autre montagne de neige encore plus étendue, plus élevée et beaucoup plus à l'ouest ; c'est le mont *Kénia* (montagne blanche), situé environ par le 1er degré de latitude sud. De là sort le fleuve Dana, qui vient aboutir à Melinde, lieu célèbre dans l'histoire des voyages, mais qui, aujourd'hui, ne possède pas un seul habitant. On assure qu'à l'ouest et non loin du mont Kénia, il existe un volcan allumé. Au nord est un lac, et l'on dit que beaucoup plus à l'ouest il s'en trouve un second plus grand encore et qui serait navigable. Les naturels le désignent sous le nom d'Uniameci. On a parlé aussi au docteur Krapf d'une race d'hommes d'une très petite stature, tout au plus quatre pieds de haut (sans doute les pygmées des anciens temps), qui viennent quelquefois du nord-ouest dans le Jagga pour troquer du fer contre des verroteries. Ces nains ont une épaisse chevelure pendante sur leurs épaules.

Tels sont, d'après le *Bulletin de la Société de Géographie*, les faits qui ont valu à MM. Rebmann et Krapf l'honorable distinction que cette Société vient de leur accorder. En parlant de ces deux missionnaires et de M. Livingston, le rapporteur de la Société emploie des termes qui contrastent avec la manière dont la plupart des auteurs catholiques romains apprécient les travaux et le caractère des missionnaires protestants. « On leur devra beaucoup, dit-il, pour les progrès que vient de faire la géographie de l'Afrique. Déjà ils ont fait leurs preuves dans presque toutes les contrées; leurs découvertes récentes témoignent autant de leur zèle, de leur instruction et de leur habileté que de leur courage et de leur dévouement pour la sainte cause qu'ils poursuivent. »

Ce témoignage est aussi honorable que bien mérité. Nos lecteurs n'auront pas oublié les souffrances du Dr Krapf, racontées au long dans notre troisième livraison de cette année (*page* 96 *et suiv.*)

Paris — Typographie SMITH, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

RAPPORT DE LA CONFÉRENCE DES MISSIONNAIRES FRANÇAIS AU SUD DE L'AFRIQUE.

Ouverture de la Conférence. — Discours du président. — Rapports particuliers sur les stations. — Morija. — Bérée. — Thaba-Bossiou. — Béthesda.

Carmel, le 28 avril 1852.

Messieurs et très honorés directeurs,

Nos réunions fraternelles de cette année ont eu lieu au Carmel, le 23 avril et les jours suivants. Nous avons eu la joie d'y voir assister MM. Arbousset, de Morija; Pellissier, de Béthulie; Rolland, de Béerséba; Schrumpf, de Béthesda; Dyke, de Bossiou; Maitin, de Bérée; Lemue et Lauga, du Carmel. L'absence de nos chers collègues Casalis, Daumas, Cochet et Lautré, retenus chez eux par des épreuves domestiques, a été vivement sentie et regrettée. — Nos séances ayant été ouvertes par la prière, on procéda à la lecture des Instructions, et notre frère Rolland, réélu président de la Conférence pour trois ans, prononça l'allocution suivante :

« Vous partagez tous, chers frères, les sentiments de gratitude que j'éprouve envers Dieu de ce qu'il nous est permis de nous réunir aujourd'hui pour notre Conférence annuelle Deux longues années d'agitations et de troubles politiques

nous en avaient empêchés jusqu'ici. Ce n'est qu'après avoir lutté violemment contre la tempête qu'il nous a été donné de voir enfin quelque lueur d'espérance pour le rétablissement de cette paix qui est si indispensable au succès de notre œuvre. Bien que l'horizon qui s'offre à notre vue ne soit pas sans nuages, et que notre Mission nous présente plus de difficultés que jamais, nous ne sommes pourtant pas dépourvus d'encouragements. Ces encouragements, nous les puisons : dans le passé, en considérant combien le Seigneur nous a bénis pendant tant d'années ; et dans le présent nous les trouvons dans la manière inattendue dont Dieu vient de sauver notre mission de la ruine complète qui la menaçait. Tandis qu'en Cafrerie la plupart des stations ont été détruites et les troupeaux dispersés, tandis que dans le champ même que nous cultivons, plusieurs de nos frères wesleyens ont dû fuir, il nous a été donné de retenir les postes respectifs que le Seigneur nous a assignés. Malgré les troubles continuels qui ont existé et les craintes que nous avons éprouvées, jamais la prédication de la Parole de vie n'a été discontinuée dans le sein de nos Églises, et bien que nous ayons à gémir au sujet des défections qu'ont subies ces dernières, il nous a été donné de conserver jusqu'au jour présent la majeure partie de ces âmes qui avaient été confiées à nos soins. Je n'oublie pas ici que notre station de Hébron a perdu momentanément ses habitants. Je n'oublie pas davantage tout ce que nos amis Cochet ont eu à souffrir des déprédations commises dans le quartier de Kousberg. Mais quoi qu'il en soit, notre frère a pu garder sa station, et il a la joie de voir s'y établir peu à peu une population nouvelle. — Reconnaissons donc ici la main de l'Eternel qui nous a dirigés dans la ligne de conduite que nous avions à tenir à l'égard de la politique du pays. Si nous avions pris parti dans l'un ou l'autre camp, c'en était fait de notre œuvre. En gardant au contraire la neutralité, nous avons pu nous employer nous-mêmes comme médiateurs pour négocier la paix. Cette marche était la seule

conforme à notre caractère de ministres du Prince de paix qui nous a dit : *Mon règne n'est pas de ce monde ;* et encore : *O homme! qui m'a établi pour être votre juge ou pour faire vos partages ?* — Ce fut l'esprit des premiers disciples de notre divin Maître ; les armes de leur guerre n'étaient point charnelles. Ce fut aussi l'esprit de nos réformateurs, esprit qui sauva la réforme dans le temps où l'Europe entière prenait les armes pour l'écraser dans son berceau. Les princes protestants, alarmés à l'approche formidable de Charles-Quint, demandaient à leurs théologiens : « Que ferons-nous? — « Rien, répondirent-ils; que l'Evangile ne fasse pas couler une « seule goutte de sang. C'est en vous tenant tranquilles « et en repos que vous serez délivrés. » Tel était aussi le conseil de l'Eternel à Israël dans sa détresse. Ce conseil, nous l'avons suivi, et nous nous en sommes bien trouvés. Aujourd'hui notre chemin pour l'avenir est bien tracé. Nous avons à relever les brèches faites par l'ennemi dans nos Eglises. Quels moyens allons-nous employer pour cela? Celui qui nous a sauvés : la prière! Prions pour que Satan tombe du ciel comme un éclair et soit bientôt brisé sous nos pieds. Que la réaction du paganisme qui nous a causé de si douloureux échecs, soit repoussée par de nouveaux combats au nom de Jésus. La prière et le nom de Jésus ont été de tous les temps les armes victorieuses de l'Eglise chrétienne. Attachons-nous donc de tout notre cœur à Jésus, et prêchons à nos troupeaux Christ et Christ crucifié! Le succès ne sera pas douteux. — Il nous faut aussi de l'unité. Puissent nos Conférences servir à cimenter toujours davantage les liens de l'amour fraternel qui ont existé parmi nous jusqu'à ce jour. Dieu nous en fasse la grâce! »

A la suite de ce discours, les frères ayant été invités à lire leurs rapports pour constater l'état de l'œuvre sur nos différentes stations, M. Arbousset s'est exprimé à peu près comme suit :

MORIJA.

« Lorsqu'en 1833, vos frères Casalis, Gosselin et moi, nous découvrîmes les tribus des Bassoutos, elles connaissaient si peu les blancs qu'en plus d'un endroit nous fûmes pris pour des Korannas, dans d'autres pour une espèce d'animaux curieux, dans d'autres encore pour des demi-dieux. Nous introduisîmes le froment, la pomme de terre, les arbres fruitiers, les étoffes européennes. En voyant tous ces beaux objets, en entendant parler d'un Dieu tout puissant, tout sage, tout bon, qui a visité et racheté le monde par son fils Jésus, qui doit ressusciter les morts au dernier jour, l'admiration des indigènes fut en quelque sorte à son comble. Ils conçurent une très haute idée de la race blanche. Dans leur ignorance, ils s'imaginèrent que les nobles lois que prêchaient les missionnaires étaient généralement observées parmi nous. L'institution si nouvelle du dimanche, la vue d'un livre, le chant d'un cantique, nos mœurs religieuses, tout cela produisit un effet magique sur les esprits. Naturellement on se fit une idée très relevée du gouvernement des nations d'où nous étions sortis. Dès que l'occasion s'en présenta, Moshesh entra en alliance avec celui du Cap. Pendant quelque temps la bonne intelligence régna entre lui et les Anglais. Ce fut en quelque sorte l'âge d'or de la tribu. Le prestige du nom anglais et celui du nom de missionnaire valaient presque une bonne constitution. Mais, hélas ! ce beau temps n'a pas duré. Bientôt sont venus les froissements. Les blancs ont empiété sur les droits naturels des Bassoutos. On a voulu les traiter en esclaves ; ils se sont roidis et obstinés. De là un changement presque complet dans leurs idées et dans leur conduite. Ce changement date du jour où j'ai entendu le Moréna de Bossiou dire : « Je con-
« naissais les Zoulas, les Amakosas, les Tamboukis, les Man-
« taetis, les Barolongs, les Batlapis, les Korannas, les Bush-
« men, les Griquois, les Bassoutos. Tous leurs chefs se res-

« semblent : chacun n'a en vue que ses propres intérêts. Mais « je me disais : Peut-être le gouvernement des blancs est-il « autre. Ils craignent le Dieu Jéhovah, et ils suivent sans « doute ses justes lois. Mais, hélas non ! eux aussi, je le vois, ne « cherchent que leur propre intérêt et foulent aux pieds les « droits des autres. Tous les hommes se ressemblent ; il n'y a « en eux que tromperie et mensonge. » Ces paroles du chef, prononcées sous le poids d'un profond découragement, sont l'expression du sentiment général qui s'est emparé des Bassoutos. Malheur à tous ceux qui, par leurs actes officiels, ont contribué de près ou de loin à amener ce changement si fâcheux. L'influence morale que le gouvernement anglais exerçait au début s'est évanouie ; il ne la regagnera plus ; pourtant elle lui valait des forces matérielles considérables. Que n'a-t-il su la conserver intacte par une administration sage et équitable ? Cette perte est vraiment affligeante ; elle ne sera rachetée, hélas ! que par un déluge de sang, si l'on veut décidément asservir ce peuple. Avouons-le franchement : celui-ci s'est rejeté dans ses mœurs païennes, et les considère comme moyen d'existence. Il y avait ici et là un élan vers un nouvel ordre de choses. Aujourd'hui il y a recrudescence des mœurs anciennes : Moshesh, ses fils, les autres chefs du pays, avaient commencé à renvoyer leurs concubines ; maintenant ils en multiplient le nombre. On ne voit plus ces fêtes de Noël où il y avait foule d'auditeurs. Partout on reprend les danses guerrières et autres pratiques semblables. La circoncision est en vogue plus que jamais, avec toutes les superstitions qui s'y rattachent. Ajoutez à cela les nombreuses purifications, les combats sanglants, les déprédations continuelles dont nous avons été témoins durant cette année, et vous aurez une idée de l'état des Bassoutos dans ce temps-ci. Naturellement l'Eglise a beaucoup souffert de ces contre-temps. Trop peu affermie pour résister à l'orage, elle s'est trouvée battue en brèche.

« Dans un grand nombre de ses enfants le découragement

et la tiédeur ont pris la place de la ferveur et du zèle. D'autres ont fait des chutes énormes, dont ils n'ont pas su se relever : ceux-ci ont abjuré par dépit des blancs ; ceux-là, mus par la cupidité ; d'autres, à l'instigation des chefs ou de leurs parents ; d'autres encore, en voyant que leur tribu rejetait décidément l'Evangile. C'est un peuple naturellement changeant et impressionnable : la persévérance n'est pas son fait. — Caleb Sebatané est un vieux chef respectable sous bien des rapports. Il y a douze à quinze ans qu'il fut réveillé. Les boissons enivrantes, auxquelles il était très adonné, il y renonça complètement ; à sa femme de second rang il donna une lettre de divorce et la remaria à un autre homme. Le néophyte contracta l'habitude de la prière domestique, qu'il fit matin et soir pour les siens, et chaque samedi soir on le vit arriver fidèlement à Morija, de trois ou quatre bonnes lieues de distance. Cette année-ci, qu'est-il arrivé ? — Les paroles d'un prophète cafre, nommé Molagéni, ont un peu ébranlé sa foi ; ensuite, et surtout, ses enfants et quelques-uns des gens qui dépendent de lui ont trempé dans les déprédations. Cela l'a jeté dans de grandes difficultés ; il s'est lamenté, il s'est laissé aller au découragement, il s'est relâché dans la prière et a fini par ne plus paraître à l'église. Enfin, dans ses vieux jours, il a pris une seconde femme qui doit, à l'entendre, aider son épouse proprement dite à soigner sa maison. Un autre chef jeune et plein d'avenir, selon l'homme, a dévalisé quelques Cafres suspects à Letsié, et d'après les ordres de celui-ci. Moshesh n'a pas sanctionné le fait, et l'agent a dû tout restituer, ce qui ne s'est pas fait sans quelque peine. Letsié l'a ensuite envoyé espionner parmi les Boers, qui lui ont enlevé chevaux et selles ; autre désagrément et perte personnelle que son chef n'a pas voulu compenser. Letsié est très rusé ; il pense que cette perte décidera le jeune homme à quelque démarche qui le fera mettre hors de l'Eglise. En effet, l'agent, pour se dédommager, se prépare à aller prendre des chevaux

aux Boers. Un chrétien de ses amis en est informé à temps; il court chez lui et l'exhorte à se désister de cette entreprise. « Car, ajoute-t-il, c'est un piége que le fils aîné de Moshesh tend à ta piété. » L'individu se désiste ; il me fait dire d'intervenir. Je lui donne tout simplement une lettre de réclamation ; il va chez les Boers, et on lui remet son bien. Malheureusement d'autres tracasseries poursuivent le jeune néophyte, et nous craignons singulièrement sa chute finale, parce qu'il a bien de la peine à concilier les mœurs du pays avec les règles strictes de la religion. — Le combat est dur et bien compliqué parmi nos troupeaux. En fait de mœurs et d'idées, rien n'est démoli que ce qu'on remplace. Les idées et les mœurs anciennes, un moment ébranlées, se relèvent pleines de menaces et de vigueur. L'Eglise de Morija est moins nombreuse qu'avant ; elle est à la fois flétrie et découragée. Cependant, c'est une Eglise encore. Plusieurs de ses membres se trouvent un peu plus affermis. Ceux qui restent du village de Caleb Sebatané sont en guerre ouverte contre les renégats et contre le monde, ce qui fait plaisir à voir. La guerre des chefs est sourde. Les apostats sont pis que les païens. — Le fils de Jérémie Maribanyane s'étant sauvé pour courir à la circoncision, le père l'y a suivi et a fait tout son possible pour l'en retirer ; mais il a dû céder à la force et n'a pu y réussir. Placées dans le même cas que lui, trois femmes chrétiennes sont allées, au milieu des querelles et des menaces, retirer une de leurs filles du *mopato*, et y sont parvenues sans recevoir aucun mauvais coup, grâce au secours du Seigneur. — Un des plus fidèles membres de l'Eglise, Siméon ou Bignane, s'est endormi dans la paix du Seigneur, laissant après lui une mémoire bénie. Bon nombre de Mapéaneng ont émigré à Béthesda, par suite des pertes qu'ils avaient essuyées de la part des Fingoes. Plusieurs de ces gens étaient membres de l'Eglise de Morija, et ont été incorporés dans celle de Béthesda. Notre auditoire ordinaire varie de 150 à 200. Nos gens étant

très dispersés ne peuvent jamais se rendre tous à la fois aux services du dimanche; ils y viennent alternativement. Aux dernières Pâques, une fête chrétienne, à laquelle assistèrent près de 400 personnes, a réjoui nos cœurs. — Un parapet a été bâti, avec une cachette au-dessous, à cause des troubles du pays. Des briques pour le temple ont été préparées, et beaucoup de bois tiré de la forêt. Ce bâtiment se poursuit et servira, nous l'espérons, à l'encouragement des fidèles. Demandons à Dieu que, dans sa bonté, il achève les murs de Sion désolée! — L'impression de la traduction des Psaumes, par M. Arbousset, se poursuit à la presse de la station wesleyenne de Platberg. On en est à la quatrième feuille. L'ouvrage sera tiré à 4,000 exemplaires, et coûtera £ 250, qui seront données par la Société biblique britannique et étrangère.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants.	246
Morts.	2
Emigrés.	23
Renégats.	59
Catéchumènes.	28
Auditoire.	150 à 200

BÉRÉE.

Après la lecture du rapport précédent, notre frère Maitin nous a fait part de ses expériences pastorales à Bérée, en disant : « Dernièrement un membre de mon Eglise, en s'entretenant avec moi, s'exprimait ainsi : « J'ai contracté une « dette envers le Seigneur. Pendant plusieurs mois, j'étais « comme sur le bord d'un précipice et je ne voyais pas, ou « plutôt je ne redoutais pas le danger qui me menaçait. Ma « piété s'était refroidie, et bientôt un grand nombre de diffi- « cultés vinrent m'assaillir de toutes parts. Séduit par le

« monde et par les passions charnelles qui font la guerre à « l'âme, je ne me sentais pas la force de marcher dans l'é-« troit sentier dont parle le Sauveur. Quoique éprouvant tou-« jours un grand éloignement pour les pratiques païennes et « bien persuadé que l'Evangile était la vérité, je n'avais plus « de goût pour la prière et la lecture de la Parole de Dieu. Je « m'égarais, sans penser que le bon Berger veillait encore sur « sa pauvre brebis. Cependant il a su me délivrer des piéges « dans lesquels j'étais déjà enlacé, et de nouveau il m'a ren-« du la joie du salut. Mais cette grâce mérite que je fasse « quelque chose de plus pour Celui qui m'a retiré une seconde « fois des liens de la mort. Il n'y a pas long-temps que j'ai « été appelé à faire un voyage chez les Bapeli ; j'ai essayé de « leur parler du Sauveur, et l'effet qu'ont produit sur ces gens « les paroles de l'Evangile m'a étonné. Si vous y consentez, « je veux, par gratitude envers mon Sauveur, consacrer quel-« ques mois à aller instruire ces âmes qui paraissent dési-« reuses d'entendre parler des choses de Dieu. » — En venant vous rendre compte de l'œuvre du Seigneur dans la partie du champ qui m'a été assignée, j'éprouve quelque chose d'analogue au sentiment exprimé par ce jeune chrétien. Souvent j'ai été en grande anxiété au sujet de la petite Eglise de Bérée. Parfois il me semblait que la piété de ses membres ne pourrait pas soutenir le combat dans lequel ils se trouvaient engagés. Peu nombreux et dispersés au milieu des païens, qui ne cessaient de les poursuivre de leurs sarcasmes, j'avais lieu d'appréhender qu'ils ne se décourageassent et ne se laissassent entraîner par le torrent loin des sources de la vie. La haine des partisans du paganisme contre l'Evangile et contre ceux qui le proclament, a été telle par moments que je n'ai pu m'empêcher de craindre l'apparition d'un temps où il me serait presque impossible de leur parler des vérités du salut. Eh ! bien, grâces à Dieu, les circonstances fâcheuses dans lesquelles nous nous sommes trouvés n'ont pas eu toutes les conséquen-

ces funestes que nous avions à redouter. Le Seigneur a veillé sur nos fidèles et il n'a pas permis que son œuvre fût détruite. Je considère comme une grâce signalée de notre divin Maître que notre petite communauté n'ait perdu aucun de ses membres pendant cette année, et que le nombre de nos auditeurs n'ait pas diminué. Puissé-je aussi sentir que je suis redevable au Seigneur d'une grande délivrance, et lui en témoigner ma reconnaissance par un redoublement de zèle pour son saint service! — Nous avons eu à nous louer des sentiments de piété et de la bonne conduite qu'ont tenue plusieurs des membres de notre congrégation durant les troubles qui agitaient le pays. Le lendemain de la journée qui fut si funeste aux Barolongs, Esaïe Sicle m'écrivait ce qui suit : « Mon pasteur, « ayez pitié de moi; je viens de voir une chose affreuse, et « j'y ai pris part. Mon cœur est plein d'angoisses. Est-il pos- « sible qu'un enfant de Dieu puisse faire ce que j'ai fait? J'ai « tué un homme dans ce triste combat, et cette parole de l'E- « criture qui dit que « celui qui verse le sang de l'homme, « son sang sera aussi répandu, » m'effraie extrêmement. « Dites-moi si cette parole s'applique à mon cas. Je n'ai pas « tué avec plaisir; mais ne suis-je peut-être pas cause qu'une « âme a été jetée dans les tourments? Priez pour moi que le « sang de Jésus me nettoie du sang que j'ai versé. Je désire « vous voir, mais j'ai honte de me présenter devant vous. » — Dans une autre circonstance, deux autres hommes de notre Eglise ont su conserver leur caractère chrétien, tout en remplissant leurs devoirs comme citoyens. Un dimanche soir, un messager envoyé par les fils de Moshesh vint nous apporter la nouvelle que les Batlokoas avaient été vus sur le territoire des Bassoutos, épiant le moment favorable pour tomber sur quelques-uns de leurs villages. Appelés par Molapo et Mashupa à aller fortifier les endroits menacés, nos deux chrétiens furent les premiers à se mettre en route pour aller repousser l'attaque de l'ennemi. Cependant, à leur arrivée au camp, ils

ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'aucun danger n'était à craindre de la part des Batlokoas; mais que le projet des fils de Moshesh était de tomber à l'improviste sur les sujets de Sekonyéla et de les dépouiller. Dans cette position critique, ils n'hésitèrent pas à déclarer qu'étant prêts à défendre leur pays en danger, ils ne pouvaient, comme chrétiens, prendre part à l'expédition projetée.

« C'est ainsi qu'ils furent préservés de tremper leurs mains dans le sang des hommes et des femmes qui furent massacrés la nuit suivante. Des faits de cette nature prouvent, ce nous semble, que la grâce du Seigneur se manifeste dans la conduite de nos néophytes. — La position de quelques-unes des femmes de notre Eglise a été souvent bien difficile. Trois d'entre elles, qui demeurent à une certaine distance de Bérée, ont été plusieurs fois, en se rendant à la maison de prière, arrêtées et menacées par les gens d'un village au milieu duquel elles devaient passer. Je leur donnai le conseil d'éviter à l'avenir cet endroit en faisant un détour, et elles s'en sont bien trouvées. Hélas! deux autres, qui demeurent à trois lieues de la station, n'ont pas eu l'option de recourir à ce moyen. Depuis plusieurs mois, elles ne paraissent plus dans nos réunions qu'elles affectionnaient beaucoup. Dès le commencement de leur absence, j'allai les visiter. Elles me reçurent avec larmes, et me racontèrent qu'elles étaient contraintes par leurs maris à rester à la maison. Après les avoir encouragées, je fis appeler le mari de l'une d'elles, qui est chef du village. « *Mantuane*, lui dis-je, je suis venu vous annoncer l'Evan-« gile et remercier Dieu avec vous de ce que vous avez été « préservé pendant la guerre. Ayez la bonté d'appeler vos gens « à la prière. » A cette demande il fit plusieurs objections qui se réduisaient à dire que les Bassoutos n'aiment pas l'Evangile; que ce serait peine perdue d'essayer de les réunir; qu'ils ne voudraient pas m'écouter. J'insistai, et à la fin il accéda à mon désir. Bientôt un certain nombre d'hommes et de

femmes se rassemblèrent. J'ouvris alors mon livre de cantiques; mais quelle ne fut ma surprise de voir le chef se lever d'un air menaçant, en prononçant ces paroles : « Partez « tous incontinent, que personne n'écoute ce *blanc!* Ne sont- « ce pas ses frères qui nous tuent? Ne voyez-vous pas qu'il « veut nous attirer sur la station pour que nous y soyons « exterminés, comme l'ont été les Cafres qui s'étaient confiés « aux missionnaires. » Cela dit, Mantuane s'éloigna un peu et tout le monde de se disperser, me laissant seul avec ces deux femmes âgées tout effrayées et un membre de l'Eglise qui m'avait accompagné. Le chef continua à crier : « Que ce « blanc, cet étranger parte de mon village! Nous ne voulons « pas de son Dieu. Ce sont eux qui le prient qui veulent « nous détruire. » — Je ne savais que faire, je parvins pourtant enfin à calmer cet homme; nous eûmes un court service religieux, et je le quittai un peu mieux disposé à notre égard. Les femmes cependant continuent à être retenues par ce chef, et nous ne les voyons plus au culte du dimanche. — Comme les années précédentes, j'ai continué à visiter les villages qui avoisinent Bérée; mais cette partie des devoirs de mon ministère a été bien difficile à remplir, et aux yeux des hommes sans succès apparent. On comprendra que le missionnaire ne puisse se défendre d'un sentiment de tristesse et de découragement, quand j'aurai dit que plus d'une fois il m'est arrivé de voir la plupart des personnes, qui avaient été invitées à se réunir, se lever pendant la prière ou la prédication et commencer une danse accompagée de cris qui me forçaient à m'arrêter. Il m'est doux de pouvoir ajouter que cependant cet esprit d'opposition ne s'est pas toujours manifesté, et que j'ai vu ici et là quelques auditeurs attentifs et respectueux. Au reste, il me semble que depuis quelque temps un petit changement en mieux se remarque chez un certain nombre de païens qui nous entourent. — En résumé, notre petite œuvre à Bérée s'est soutenue; mais elle n'a pas fait

de progrès. Je n'ai aucun candidat au baptême. Quoique j'aime à croire que quelques personnes sont sous des impressions sérieuses, je n'en vois aucune qui soit franchement décidée à entrer dans le petit troupeau tant méprisé. L'avenir ne paraît guère encourageant ; mais il appartient à Dieu. Plaçons toute notre confiance en lui : il sera notre lumière et notre force dans le sentier ténébreux et difficile que nous avons à parcourir ! »

RÉSUMÉ GÉNÉRAL :

Communiants	26
Auditeurs à la chapelle.	40 à 50

THABA-BOSSIOU.

« Le rapport de la station de Thaba-Bossiou pour cette année, dit M. Casalis dans la lettre qu'il nous adresse, sera forcément très succinct. Il pourrait se résumer dans ce mot célèbre de l'un des réchappés de la Terreur : « Nous avons vécu. » Le danger a été de toutes les heures. L'Eglise ne s'est pas sentie un seul instant soustraite à la pression de la politique nationale et aux insidieuses menées d'ennemis sortis de son propre sein. On comprendra quelle doit être la force du courant contre lequel nos fidèles ont à lutter, si l'on considère que les fils de Moshesh sont à la tête du parti hostile au christianisme. De tous les membres de la famille du chef il ne reste plus au milieu de nous que Job Lelusa, son frère, Tabitha Mankoaba, sa tante, et Esaïe Tauana, son cousin. Les circonstances ont été si défavorables, les temps si malheureux, que je consigne ici comme un sujet d'actions de grâces que nous n'ayons eu que huit défections à déplorer cette année, et que nous ayons pu la semaine dernière, après une enquête sur l'état spirituel de l'Eglise, nous approcher de la Table sainte avec quatre-vingt-deux communiants. — Trois sœurs nous ont quittés pour aller prendre possession de

l'héritage que Christ leur a acquis par son sang. L'une d'elles peut être signalée comme un exemple frappant du changement que la grâce opère même dans le naturel le plus pervers. Chassée de l'une de nos stations pour avoir incité de jeunes personnes au vol en les menaçant de les ensorceler, si elles refusaient de devenir ses complices, Mamatsuélé se réfugia à Thaba-Bossiou, et nous donna dès son arrivée des preuves qu'en changeant de lieu, elle n'avait pas quitté ses vices. Pendant longtemps ce ne fut que plaintes et soupçons sur son compte. La prédication de l'Evangile l'arrêta dans cette triste carrière. Elle apprit à trembler devant Celui qui sonde les cœurs et les reins. Plusieurs mois s'écoulèrent avant que nous pussions croire à la sincérité de son repentir. J'allais cependant l'admettre au nombre des catéchumènes, lorsqu'un nouveau larcin de sa part me fut signalé. La chose était patente; mais Mamatsuélé, n'ayant pas été prise sur le fait, s'obstinait à nier. Elle ne discontinua point les visites qu'elle me faisait pour me parler de son âme et solliciter son admission au catéchuménat. Je crus démêler à travers le dédale d'artifices où l'égarait la résolution d'échapper à la honte d'un aveu, un sincère désir d'obtenir le pardon de Dieu. « Eh bien, « lui dis-je un jour, je vais vous admettre parmi les catéchu- « mènes, mais à cette condition bien expresse que le péché « dont vous vous êtes dernièrement rendue coupable ne comp- « tera point au nombre de ceux dont vous vous êtes repen- « tie, et que nous le réserverons, vous et moi, pour le tribunal « de Dieu lui-même.... — Et que je sois perdue?... inter- « rompit-elle en tremblant. Oh! non ; maintenant je l'avoue, « oui, je suis coupable ! » Et de ce pas elle alla s'humilier devant la personne à laquelle elle avait fait du tort. Depuis ce moment, elle a paru entièrement changée, et la confiance qu'elle est parvenue à nous inspirer par son honnêteté a été telle que, pendant quelques années, nous lui avons laissé le soin d'une partie de nos provisions. Elle s'était singulière-

ment attachée à Mme Keck, et l'on sait avec quel zèle elle a veillé au chevet de la défunte jusqu'à son dernier soupir. Pendant la maladie qui vient de l'enlever elle-même, Nahomi parlait souvent de notre bienheureuse sœur, et se réjouissait de la suivre. Il est touchant de penser à la réunion de deux êtres si différents l'un de l'autre à leur point de départ, mais confondus maintenant dans le sein du Sauveur. — Cinq néophytes, dont les impressions religieuses datent d'assez longtemps, reçoivent les instructions préparatoires au baptême. — Notre congrégation du dimanche a déplorablement diminué pendant les trois dernières années, et l'on ne peut guère plus compter comme auditeurs réguliers que les membres de l'Eglise et quelques personnes qui, sans faire en tout profession de christianisme, se sont depuis longtemps attachées à nous. — Il n'existe quelques vestiges de l'école que grâce à Salomon Nkakomé, qui, dans l'attente de meilleurs jours, se fait un devoir de rester à son poste, et donne ses soins à un nombre très limité d'écoliers. — Dieu nous humilie et nous apprend ce qu'est notre pauvre ministère, lorsque l'Esprit vivifiant se retire. Ah! qu'il nous donne de demeurer fermes, nous confiant en ses promesses, et qu'il répande de nouveau la rosée de sa grâce sur nous et sur le peuple vers lequel il nous a envoyés.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL :

Membres de l'Eglise.	90
Congrégation.	150

BETHESDA.

Les phénomènes qui viennent d'avoir lieu, soit dans la région des superstitions populaires, soit dans le champ de la politique, ont produit dans le district de Béthesda les effets d'un orage sur la côte. Là, les éléments en tourmente emportent souvent des obstacles qui s'opposaient longtemps aux

travaux de l'industrie humaine, et vont quelquefois jusqu'à déblayer quelque coin de terre végétale enseveli sous les sables stériles ; mais aussi ils sèment au loin la dévastation et laissent derrière eux des ruines. Tel nous semble être, pour notre œuvre, le double résultat du choc des passions dont ce pays-ci a été le théâtre, et qui a produit quelque peu de bien et beaucoup de mal. Portons d'abord nos regards sur les améliorations dans notre situation religieuse, qui nous semblent résulter des événements du temps. Nous ferons remarquer d'abord que le mouvement de fluctuation qui s'est fait sentir, par suite des bruits de guerre, dans la population des divers quartiers du Lessouto, a porté en grande partie loin de nous les Baputi, toujours hostiles à la Mission, pour les remplacer par d'autres fractions de tribus sur lesquelles on pourra tenter de nouveaux essais d'évangélisation. Puis nous avons eu la satisfaction de voir notre établissement de Béthesda transformé en une espèce *d'hôtellerie* spirituelle (Luc, x. 34), qui reçoit et soigne les passants et les fugitifs venus des basses terres pour chercher un refuge dans nos montagnes. C'est ainsi que nous avons pu recueillir dix personnes adultes sortant des classes des Eglises wesleyennes de la Cafrerie. Douze autres, pourvues de certificats de baptême de notre collègue de Morija, se sont également établies dans notre voisinage, et fréquentent assez assidûment nos services religieux du dimanche. De là, il résulte une augmentation momentanée, soit dans le nombre des membres de l'Eglise, soit dans celui des assistants au culte. Il faut ajouter, pour être entièrement vrai, que la plupart de ces gens nous venant du dehors, munis de certificats de baptême, sont peu soumis aux règlements de la discipline ecclésiastique, et nous donnent, par cela même, beaucoup de soucis. Cependant nous disons avec le Seigneur dans l'Evangile : « Quiconque n'est pas contre nous, est pour nous ! » — Et nous tâchons de gagner à la bonne cause ces pauvres gens en les traitant avec le support dû aux faibles,

afin de les préserver, si possible, d'une perdition imminente. Espérons que l'Esprit de l'Eternel se répandra bientôt sur tous ces ossements qui gisent déjoints et desséchés sur le sol, et qu'une chair nouvelle et palpitante de vie les couvrira un jour. — Enfin, nous devons faire une mention honorable de l'ancien noyau de notre petite Eglise. Grâce à Dieu, il n'a pas diminué ni faibli dans le plus mauvais temps. Bien au contraire, la tentation et l'épreuve paraissent l'avoir aguerri et fortifié par la continuation du combat de la foi. Sauf une très vieille femme qui est retournée à ses pots de bière, tous les anciens membres de notre communauté sont demeurés fermes à leur poste. Aucun d'eux ne nous a quittés, même dans le moment fort critique où une panique générale avait jeté toute la population païenne de nos alentours dans les Maloutis. Quoique plusieurs d'entre eux aient eu à souffrir des déprédations des Fingoes, aucun n'a voulu rendre le mal pour le mal et augmenter injustement son bien du bien d'autrui. — « Le vrai courage, » a dit dans ces circonstances Nathanaël, accablé des sarcasmes et des menaces du parti païen, qui voulait entraîner nos fidèles à la rapine, « le vrai cou-
« rage c'est de se tenir tranquille. Ceux d'entre nous qui
« courront butiner avec les mondains, ce sont des lâches ;
« l'homme courageux résiste à la tentation, demeure chez
« soi et laisse sa vie pour le Seigneur ! » — Malgré la disette des blés et sans avoir été spécialement exhortés à cela, plusieurs de nos fidèles ont commencé pour la seconde fois, durant ces troubles politiques, à faire une petite collecte en faveur de la Société des Missions. Nous avons été touchés de voir, ces jours derniers, Simon Tueba nous amener avec sa bête de somme un gros sac rempli de froment, en disant :
« Ceci est pour la maison de Dieu. Nous devons le servir
« et montrer notre foi par nos œuvres. » — Je lui dis : « Mais,
« mon ami, cela ne sera-t-il pas trop dur pour toi de sacri-
« fier tant de blé dans ce temps-ci ? Tu as déjà donné un petit

« bœuf l'année dernière pour la souscription de l'Eglise. —
« Peut-être ce sera dur, répondit-il naïvement ; mais on nous
« dit toujours qu'un bon arbre, planté près des ruisseaux
« d'eau, porte son fruit en sa saison. »

« Notre classe de catéchumènes, où l'ennemi, par ses séductions, a aussi fait une brèche en nous enlevant plusieurs jeunes gens, offre pourtant encore quelques sujets d'encouragement. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, n'est-ce pas un touchant spectacle que de voir le jeune Samuël Tsegoa, âgé de quinze ans, continuer à demeurer dans la maison missionnaire, étudiant la Parole de Dieu et travaillant de ses mains pour gagner son pain, malgré l'apostasie de son père et de toute sa famille, et en dépit des menaces et des artifices de tout genre qu'on emploie depuis près de trois ans pour le débaucher ? — L'école du soir et celle de couture ont été continuées cette année comme de coutume. Elles comptent l'une une quinzaine, l'autre une vingtaine d'élèves, qui sont sous les soins de la femme du missionnaire. Nous arrivons cependant aux ruines que l'orage de l'adversité a laissées derrière lui dans notre champ des Missions, et ce que je vais dire sera compris et apprécié par tous ceux qui ont suivi avec attention l'histoire de l'établissement du christianisme dans le monde païen. Nous appelons *ruines :* 1° l'abstention presque totale du parti païen des réunions du culte depuis l'apparition de Mogeni ; 2° le discrédit dans lequel les Eglises sont tombées dans l'opinion des indigènes par suite de la multiplication des apostasies ; 3° l'antipathie pour tout travail industriel régulier et par conséquent l'abandon presque complet des travaux les plus indispensables sur une station ; 4° le renversement de ces rudiments de l'équité et de l'humanité que l'Evangile avait à grande peine commencé à inculquer aux consciences : renversement qui est occasionné par les goûts renaissants de la rapine, du vol et du meurtre ; 5° ces baptêmes d'enfants en grand nombre, ces mariages célébrés dans les Eglises diverses,

qui sont profanés à l'envi sous nos yeux par la circoncision, la polygamie et toutes les autres souillures du paganisme. — Nous devons ajouter ici, à notre grand regret, que trois personnes, membres de l'Eglise, qui nous avaient été recommandées l'année passée par l'un des frères, paraissent entièrement déchues de leur foi, et marchent dans la voie de la perdition. — Quant aux travaux matériels auxquels frère Gosselin a voué son temps, il est à remarquer que nous avons fini la construction du mur d'enclos du jardin potager de la Mission; puis le plâtrage des murs extérieurs de nos bâtisses a été continué, et enfin nous avons commencé à tirer et à charrier des pierres destinées à une enceinte qui doit protéger les bâtiments de la station.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL :

Communiants actuellement admis à la sainte Cène.	37
Personnes douteuses, qui nous ont apporté des certificats de baptême, mais n'assistent pas aux réunions d'Eglise et ne se présentent pas pour la Cène.	6
Membres retranchés . . . . , ...	4
Catéchumènes.	10
Enfants baptisés dans l'année.	3
Ecole	20
Auditeurs du dimanche	60 à 80

(La suite au prochain numéro.)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

HISTOIRE D'UN JEUNE CHEF CONVERTI.

Introduction. — Un chef zélandais. — Naissance. — Premières nouvelles de l'Evangile. — Comment on apprend à lire. — Voyage à la recherche d'un missionnaire. — Succès. — La guerre empêchée.

Nous ne pouvons pas mieux introduire le récit que l'on va lire que par la citation suivante d'un article sur la Nouvelle-Zélande inséré, l'année dernière, dans ce recueil (1851, *page* 358). C'est un missionnaire qui parle :

« Je suis, dit-il, allé voir Tamehana, fils de Rauparaha, célèbre chef cannibale, mort depuis quelques années. Sa maison, bâtie avec beaucoup de soin et de goût dans le style du pays, a 35 pieds de long sur 18 de large; elle est entourée d'une sorte de galerie couverte et divisée à l'intérieur en trois parties ou chambres, séparées par des cloisons très agréablement travaillées. En entrant, je trouvai le chef à déjeûner avec sa femme Ruta et un de leurs amis. La table était couverte d'une nappe éclatante de blancheur. Le repas se composait de côtelettes de porc cuites sur le gril, de thé, de pain et de beurre, préparés par les maîtres eux-mêmes. Ceux-ci étaient vêtus à l'européenne, et l'observateur le plus rigide n'aurait rien eu à reprendre dans la convenance de l'accueil qu'ils me firent. Leurs manières sont distinguées, et celles de Ruta surtout ne seraient certainement pas déplacées dans aucun de nos salons d'Angleterre. Mais ce qui a plus de prix que ces avantages extérieurs, c'est que Tamehana et Ruta sont de vrais chrétiens, etc. »

A la suite de ce passage, une note apprenait au lecteur que le couple néo-zélandais, dont il y est question, était en ce moment même en Angleterre, et y produisait une excellente impression sur tous ceux qui avaient occasion de l'approcher. Quelques amis, qui avaient entendu le jeune chef raconter l'histoire de sa conversion, lui ont demandé d'en écrire le récit. Il l'a fait, et c'est un résumé de cet écrit, entremêlé de citations textuelles, que nous allons mettre sous les yeux des lecteurs. Ces pages naïves nous paraissent non seulement donner une idée des progrès de l'Evangile à la Nouvelle-Zélande, mais encore en expliquer jusqu'à un certain point la rapidité.

Le père de Tamehana était l'un des chefs les plus puissants de la Nouvelle-Zélande. Ses exploits guerriers étaient innombrables, et quoique, à cette époque, rien ne fût plus commun dans ce pays que la bravoure et même une vraie capacité militaire, aucun nom n'était entouré de plus de célébrité que le sien. Il ne lui avait probablement manqué qu'un théâtre plus vaste et que des historiens pour laisser après lui la réputation d'un Alexandre ou tout au moins d'un Attila. C'était, disent encore aujourd'hui ceux qui l'ont connu, un homme « sage à penser, fort à agir et habile à parler, » mais en même temps aussi un soldat impitoyable, ne se plaisant qu'au carnage, et semant partout sur son passage les ruines et les larmes. Parti avec sa tribu, celle des Nagatiloas, de l'un des districts du centre de l'île septentrionale, il avait soumis ou plutôt dévasté toutes les contrées du midi; puis, insatiable de conquêtes, il avait, sous prétexte de venger une injure, traversé le détroit de Cook, porté la guerre dans l'île méridionale. Dans cette marche sanglante, toutes les tribus, dont la résistance l'avait irrité, avaient été chassées ou dispersées, quelques-unes entièrement détruites. « On ne voit plus dans cette contrée, disait un voyageur anglais qui la parcourait quelques années après, que les traces affreuses qu'y a laissées

partout le passage du farouche Te-Rauparaha. A chaque pas, les vestiges d'une population jadis nombreuse, des maisons détruites des *pas* (villages fortifiés) en ruines et la mousse recouvrant leurs restes, mais de vie nulle part et pas un homme pour raconter l'histoire de cette grande désolation ; un pays magnifique, mais partout le silence du désert et de la mort. »

Tel était le père de Tamehana. Laissons maintenant celui-ci raconter son histoire.

« A l'époque où je naquis, dit-il, toute la Nouvelle-Zélande était plongée dans les ténèbres. Ses habitants se tuaient continuellement les uns les autres, et il n'était pas rare même de voir donner la mort à leurs enfants. Je vins au monde peu après la guerre de mon père avec la tribu de Waikato. Ma mère était la fille d'un grand chef de Rotorua. Elle n'avait, avant moi, donné le jour qu'à un fils; mais mon père avait déjà plusieurs enfants nés de ses autres femmes, car il en avait beaucoup. Dès que je fus né, ma mère essaya de me tuer; mais, à mes cris, mon père accourut, m'arracha de ses mains et, me plaçant dans un grand panier, m'emporta sur ses épaules. Il me donna ensuite, d'après un de mes oncles, le nom de Rangi-Katukua, mot qui veut dire « le grand oiseau blanc du ciel. » Bientôt après, il me porta devant un prêtre, qui me donna une espèce de bénédiction, afin que je devinsse fort, intrépide, que je n'eusse peur de rien et que je pusse un jour combattre avec vigueur. »

Après ce souvenir donné à sa première enfance et la description de quelques-unes des scènes de courage dont il fut le témoin dans sa jeunesse, Tamehana raconte comment il entendit parler pour la première fois de l'Evangile. Des missionnaires s'étaient, depuis quelques années, établis au nord de la Nouvelle-Zélande. Les habitants de cette partie du pays étaient les seuls que n'eût pu soumettre la valeur de son père. Un jeune homme, nommé Matahau, membre d'une tribu

alliée de Te-Rauparaha, avait été fait prisonnier et emmené par eux. Les missionnaires s'étaient intéressés au pauvre captif, et l'avaient admis dans leur école. Rendu plus tard à sa tribu, Matahau vint avec une troupe de ses amis faire visite à Te-Rauparaha, dans la ville où il faisait ordinairement sa résidence, quand il n'était pas en campagne. Laissons de nouveau parler notre auteur :

« En ce temps, dit-il, Matahau et d'autres Ngatizaukaua dirent : « Allons voir à Otaki Te-Rauparaha et nos amis du « sud. » Ils vinrent au nombre d'environ 300. J'avais entendu dire qu'ils apportaient avec eux un livre, et que trois d'entre eux savaient lire. Je savais de plus que Matahau avait vécu, à Paihia, avec des hommes blancs qu'on appelait les missionnaires, et que ces hommes lui avaient parlé d'un grand Dieu qui est dans le ciel. Cela m'avait donné un vif désir d'en apprendre aussi quelque chose. Je parlai de cette envie à mon cousin Te-Ouihi, et nous allâmes ensemble prier Matahau de venir dans notre maison, pour nous entretenir de ce qu'il savait; il nous le refusa, alors je lui demandai : « Où est le livre que vous avez? » Il me répondit qu'il est entre les mains d'un autre homme qu'il me nomma : « Bien, dis-je à mon cousin; allons trouver cet homme; » mais celui-ci ne voulut point nous donner son livre : « J'en « ai besoin, nous dit-il, pour faire des cartouches. — Oh! « non, m'écriai-je, ce livre parle de Dieu; ne vous en servez « pas pour votre fusil; remettez-le moi plutôt, et je vous « donnerai quelque chose en échange. » Cette offre lui convint, je lui donnai des dattes et du tabac, et j'emportai le livre.

« Après cela, Te-Ouihi, dix autres jeunes gens et moi, nous allâmes prier Matahau de nous apprendre à lire. Beaucoup de gens se moquaient de nous, et demandaient : « Qu'a- « vez-vous besoin de lire ce livre? » Matahau lui-même nous disait : « Non, ne lisez pas ce livre, c'est un mauvais livre; il « défend d'avoir deux femmes, de boire du rhum, de se battre,

« et il ordonne de prier Dieu et de vivre en paix. » Mais je dis à Ouihi : « Ne les écoutons pas et apprenons à lire. » Mon cœur, comme celui de mon cousin et de nos dix amis, désirait ardemment d'entendre le nouveau langage du livre. Depuis bien longtemps, je ne croyais plus aux dieux de mes ancêtres. Dans mon enfance, j'avais vu mon père suspendre à un arbre de la nourriture pour ces dieux, « qui, disaient les prêtres, en « mangeaient une partie, et leur permettaient de manger le « reste.» Entendant cela, je m'étais dit : « Pourquoi les prêtres « mangeraient-ils tout, et ne m'en donneraient-ils pas un peu ?» Je fis cette question à mon père ; il me répondit que les aliments ainsi suspendus étaient *tabou* (consacrés). Mais cela ne me satisfit pas, et un jour, en l'absence de Te-Rauparaha, j'allai prendre les aliments sacrés, et les mangeai. Quand mon père l'apprit, il se mit fort en colère, et me dit que le dieu que j'avais offensé me tuerait. Je lui répondis que je n'avais peur de rien, et comme en effet aucun mal ne m'arriva, je cessai d'avoir confiance dans les dieux de mes pères. Voilà ce que j'étais à cette époque : un enfant sans crainte et véritablement fort méchant.

« Mais voilà aussi pourquoi je désirais apprendre à connaître autre chose. Matahau, se décidant enfin à nous faire plaisir, commença par nous lire le catéchisme. Les gens âgés ne voyaient pas cela avec plaisir, parce qu'ils n'aimaient que la guerre. Quand Matahau eut fini sa lecture, je dis hautement aux jeunes gens : « Ces paroles sont de bonnes paroles ; je « les crois toutes vraies. » Te-Ouihi et un autre de mes cousins dirent la même chose ; mais les sept autres furent d'un avis différent, et dirent que tout cela était faux. « Non, leur dîmes-« nous, non, cela n'est pas faux. S'il n'y avait pas un livre, « si ce n'était que la parole de Matahau, nous n'y croirions « pas; mais le livre est là, et ce qu'il dit est la vérité. » Mon cousin et moi, nous proposâmes ensuite à Matahau de venir demeurer quelque temps à Kapiti, pour nous apprendre tran-

quillement à lire. D'abord il ne voulait pas; mais je le pressai tant qu'il finit par y consentir. Une fois là, nous lui donnâmes de la nourriture, des vêtements, tout ce dont il avait besoin, et nous nous mîmes à l'étude. Quelque temps après, mon oncle Watanui vint nous voir et nous inviter à aller avec lui à la guerre contre les gens de Waitotara; mais je lui répondis : « Non, je ne veux plus aller combattre. Je crains le livre « de Dieu, parce que j'y crois. Non, je n'irai pas. » Te Ouihi dit la même chose, et pourtant il avait déjà été un grand guerrier; rien ne lui faisait peur, et il avait tué beaucoup d'hommes. Cette réponse mit fort en colère mon oncle et mon père. Ils nous dirent : « Nos dieux sont les vrais dieux. « Ils nous ont faits forts pour tuer beaucoup d'ennemis. « Votre Dieu n'est pas un Dieu fort. » Mais malgré cela, nous ne voulûmes point aller avec eux.

« Pendant six mois, nous restâmes à Kapiti avec Matahau, étudiant sans relâche. Nous ne nous couchions pas. Nous passions la nuit à lire, assis autour d'un feu allumé au milieu de la hutte. Ouihi avait une partie du livre et moi l'autre Quelquefois nous nous endormions de fatigue sur le livre; mais bientôt nous nous réveillions et recommencions à travailler. Au bout de ces six mois, nous pouvions lire un peu, quoique lentement. Alors nous montâmes dans un canot, et nous en allâmes à Waikane. C'était pour que Matahau parlât du livre au Ngatiawas. Ces gens y prirent beaucoup de plaisir et y crurent. Alors ils me demandèrent le livre; mais je leur répondis que je ne pouvais pas me priver de la portion que j'en avais (c'était l'Evangile selon saint Luc). Seulement je priai Matahau d'écrire pour eux sur un papier la prière du Seigneur : *Notre Père*, etc. Il le fit, et aussitôt tous se mirent à l'apprendre par cœur. Il traça aussi pour eux les lettres de l'alphabet, et leur montra à lire. Jusque-là Matahau lui-même n'avait pas cru; mais alors son cœur commença à s'attendrir, et il crut. »

Ainsi s'agitaient les deux jeunes Néo-Zélandais pour arriver à la connaissance de la vérité. Mais bientôt ce qu'ils avaient pu apprendre de Matahau ne leur parut plus suffisant. La conduite peu chrétienne de cet homme leur inspira de la défiance, et ils formèrent ensemble le projet d'aller à l'autre extrémité de l'île pour entendre les missionnaires et tâcher d'en ramener un avec eux.

« Un navire américain, dit Tamehana, était justement dans le détroit, prêt à partir pour la Baie des Iles. « Allons cher-« cher un missionnaire à Paihia (l'une des stations du nord), » dis-je à Ouihi; il me répondit : « Allons »; et sur le champ je fus en parler à mon père qui se trouvait alors à Kapiti avec un grand nombre de chefs. « Je vais, lui dis-je, aller chercher un « missionnaire à Paihia. » Cette parole excita sa colère et celle de tous les chefs. « Je n'ai pas besoin de missionnaire ici, « s'écria mon père. Nous avons beaucoup de dieux; à quoi « nous servira d'en avoir un nouveau? » Je lui répondis que ce nouveau Dieu était le seul véritable, celui qui recommandait de s'aimer les uns les autres, et de vivre en paix, au lieu de toujours combattre et tuer. Alors il me dit que quand les gens de la Baie des Iles sauraient que j'étais son fils et Ouihi son neveu, ils nous tueraient tous les deux. — « Cela ne « m'effraie pas, répondis-je; ce que je veux, moi, c'est de « détruire les mauvaises choses du pays. » Alors mon père, me voyant décidé, devint tout triste, et me dit : « Mon fils, « j'ai pris soin de toi au moment où ta mère voulait te tuer. « Pourquoi ne veux-tu pas m'obéir, à moi qui suis ton « père? » Cela me toucha; mais je dis à mon père : « Ces « paroles ne font pas de bien à mon cœur; je désire vive-« ment d'aller chercher des missionnaires. » Après cela, mon père alla trouver le capitaine, et le pria de ne pas nous prendre à son bord; mais le prix de notre passage était déjà payé; nous avions donné pour cela beaucoup de patates et un grand nombre de cochons. Le lendemain donc, à deux

heures du matin, nous nous embarquâmes. Quoique je n'eusse alors que dix-sept ou dix-huit ans, jétais, suivant l'ancien usage du pays, déjà marié. Ma femme, me voyant partir, pleura beaucoup et déchira ses vêtements. Celle de Ouihi et sa fille en firent autant. Cela nous faisait beaucoup de peine; mais nous voulions aller, nous avions soif d'aller, et malgré notre chagrin, nous étions heureux de pouvoir le faire. C'était dans l'année 1839. Quand mon père apprit que nous étions partis, il resta trois jours sans manger. Il avait peur que nous ne fussions tués, et il craignait aussi que l'Evangile ne vînt s'établir dans le pays.

« Nous fûmes en mer environ trois semaines et demie. Au moment d'arriver dans la Baie des Iles, nous eûmes un mo-moment peur; car mon père avait eu des guerres terribles avec les gens du pays. Mais je dis à Ouihi : « Allons, ne « craignons rien; Dieu prendra soin de nous. » Quand nous eûmes jeté l'ancre, un chef, nommé Pomare, vint à bord avec son canot et une vingtaine d'hommes. L'une de ses femmes était la fille de mon oncle Watanui. Dès qu'il sut qui nous étions, il nous invita à aller voir notre cousine. Quand celle-ci nous vit, elle se mit à pleurer, et nous pleurâmes ensemble. Pendant ce temps, Pomare, qui aimait beaucoup à boire, alla chercher du grog; il en rapporta quatre bouteilles, et se mit à les vider en nous invitant à l'imiter : « Non, lui « dîmes-nous ; car nous allons à Paihia pour voir M. Wil-« liams, le missionnaire » (nous ne l'appellions pas Williams, mais *Te Wiremu Karuwa*, ce qui veut dire l'homme aux yeux doubles, parce qu'il portait des lunettes). Quand Pomare entendit cela, il nous dit : « Quoi, êtes-vous aussi des hommes « à missionnaires? — Oui, dîmes-nous, nous voulons en « ramener un avec nous pour instruire nos gens. — Mais, « reprit Pomare, ne craignez-vous pas que les Ngapuhi ne « vous tuent? Et puis, les missionnaires ce sont de méchants « hommes. Ils ne boivent pas; ils ne veulent pas que l'on

« fasse la guerre. Ce n'est pas comme les gens des navires « baleiniers, qui nous donnent des fusils, du grog et toutes « sortes de choses. » Ces paroles me firent de la peine; je répondis que nous savions cela, mais que notre parti était pris, et nous quittâmes la maison.

« Le lendemain, nous allâmes à Paihia et nous nous présentâmes chez M. Williams. « Que venez-vous faire ? nous « demanda-t-il. — Nous sommes venus, répondis-je, cher- « cher un missionnaire pour instruire notre peuple. — Hélas! « dit-il, nous n'avons ici aucun missionnaire que nous puis- « sions vous envoyer. » Ces mots me firent bien de la peine. Je parlai, je parlai, oh! pendant des heures, mais sans rien gagner. Le lendemain, quand nous revînmes, M. Williams nous dit: « Savez-vous comment croissent les patates? Quand « on les a mises dans la terre, elles ne poussent pas tout d'un « coup; il faut deux ou trois semaines pour qu'on les voie « paraître. — Ami, répondis-je, c'est vrai; les patates ne « viennent pas vite quand le terrain est mauvais; mais si le « terrain est bon, bien chaud et bien préparé, elles croissent « rapidement. » Cela le fit sourire. Une semaine après, nous revînmes et lui demandâmes s'il avait quelque chose de meilleur à nous apprendre. « Non, nous dit-il; mais « allez à Waimate (autre station) trouver mon frère Wil- « liam; il pourra peut-être vous être plus utile que moi. » Il nous procura ensuite un garçon pour nous servir de guide, et nous partîmes. Il y avait une distance d'environ quinze milles; nous n'avions aucune nourriture; nous souffrîmes beaucoup de la soif et nous arrivâmes très fatigués, parce que plusieurs fois nous avions cru rencontrer des Ngapuhis, et nous étions mis à courir pour les éviter.

« M. William Williams (que nous appelions Te Wiremu Parata, c'est-à-dire le frère de M. Williams) nous reçut avec beaucoup de bonté. Il nous donna de quoi manger et, comme il était tard, une couverture pour la nuit. Il y avait là des

hommes de notre tribu que le chef Hongi avait faits prisonniers dans les guerres. Dès qu'ils surent qui j'étais, ils vinrent auprès de moi, et nous pleurâmes ensemble. Le lendemain il y avait une réunion religieuse. Tous ces gens y étaient, mais le nombre des Ngapuhis qui croyaient à l'Evangile était alors bien petit. C'était M. Davis, le collègue de M. Williams, qui présidait la réunion. Dans son discours il dit aux Ngapuhis : « N'êtes-vous pas honteux de voir ici ces hommes? Ils sont « venus de très loin pour entendre un missionnaire, tandis « vous en avez deux, et que vous ne prenez pas la peine de « les écouter. Ce sont les fils de Te Rauparaha. En vérité, je « vous dis qu'il en viendra de l'orient et de l'occident, qui se- « ront assis dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et « Jacob, tandis que les enfants du royaume seront exclus. » Ainsi parla M. Davis. Il y a de cela bien longtemps; mais je me souviens de toutes ses paroles. Après lui, mon cousin se leva et parla sur Matth. v, 13 : *Vous êtes le sel de la terre.* Jamais il n'avait lu ces paroles dans la Bible, mais Matahau nous les avait apprises. « Ces mots, dit Te Ouihi sont bons. La « Parole de Dieu est le sel qui empêche le cœur de se gâter. Pour- « quoi ne voulez-vous pas nous envoyer un homme blanc pour « l'enseigner à notre peuple ? » Je parlai ensuite sur cet autre passage : *Vous êtes la lumière du monde*, et je dis : « L'E- « vangile est arrivé dans la Baie des Iles. Il est la lumière ; « pourquoi ne pas l'envoyer plus loin ? Ne faut-il pas que tous « la voient? » Quand j'eus fini, M. Davis reprit la parole et dit à ses gens : « Qui donc a enseigné ces hommes ? Et cependant « ils sont venus ici pour vous enseigner vous-mêmes. — C'est « vrai, c'est vrai, cria tout le monde. » Après cela, tous ceux de ma tribu, qui étaient esclaves, m'entourèrent en pleurant, mais je les exhortai à ne pas se désespérer, parce que Dieu aurait pitié d'eux, et les ramènerait certainement dans leur pays.

« Nous retournâmes chez M. Williams et lui dîmes de nouveau : « Ami, voulez-vous nous donner un mission-

« naire? » Mais sa réponse fut la même que celle de son frère : « Nous ne le pouvons pas; nous n'avons pas à présent de « missionnaires dont nous puissions disposer. » J'étais toujours bien triste; oh oui! cela jetait du noir dans mon cœur. Il y avait pourtant là un jeune missionnaire nouvellement arrivé, mais il était faible, et ne connaissait pas encore la langue maori. Nous retournâmes à Paihia, tout tristes et tout découragés. « Quoi! disions-nous, nous avons quittté nos « maisons, nos femmes, nos gens, nous avons fait ce « long voyage, et tout cela pour ne rien entendre de bon! » J'allai voir de nouveau Te Wirema Karuwa (M. Williams, de Paihia) et lui dis : « Je suis triste, bien triste. Je ne suis pas « content de vous ; je ne veux plus vous parler. Nous retour- « nons sur notre navire, et vous ne nous reverrez plus. » Et nous allâmes en effet nous renfermer dans notre cabine; nous y restâmes deux semaines, parce que le capitaine faisait repeindre le navire. Cela devait durer encore une semaine, après quoi nous devions repartir; mais un jour, pendant que nous étions à dîner, un matelot vint nous dire que le canot des missionnaires était là, et qu'ils demandaient à nous parler. Je courus vite et trouvai de l'autre côté du navire M. William (de Waimate) lui-même, accompagné du jeune missionnaire que j'avais vu dans sa chambre. Celui-ci s'appelait M. Hadfield. Il nous avait entendus parler sans nous comprendre, mais après notre départ il avait demandé à M. Williams : « Que disent ces Maoris? » M. Williams lui avait répondu que nous cherchions un missionnaire, et alors Dieu avait mis dans son cœur le dessein de venir avec nous. Une fois sur le navire, M. Williams me dit : « Amis, ne soyez plus « fâchés contre moi : voici votre missionnaire. » Nous le remerciâmes, et nous fûmes heureux! oh! très heureux! Huit jours après, je m'embarquai sur un autre navire avec M. Hadfield et d'autres missionnaires qui se rendaient le long de la côte. Mon cousin repartit par le navire qui nous avait amenés, avec les chevaux et le bagage de M. Hadfield. En nous

séparant l'un de l'autre, nous pleurâmes, mais nous étions bien heureux d'avoir pu obtenir enfin notre missionnaire. »

Après ce récit, si plein de naturel et de vie, le chef zélandais raconte les fruits de la prédication parmi les gens de son peuple. Six mois après l'arrivée de M. Hadfield à Olaki, une vingtaine de natifs y reçurent le baptême. Parmi eux figuraient les deux jeunes chefs qui avaient mis tant de dévouement et de zèle à la recherche d'un missionnaire. Ce fut à son baptême que le fils de Rauparaha prit le nom de Tamehana (Thomson), sous lequel nous l'avons désigné dès le commencement. Son cousin, Te Ouihi, choisit celui de Henera Matena (Henry Martyn). « Le jour du baptême fut un beau jour pour nous, dit le premier ; nos cœurs pleuraient, mais nous étions bien heureux. »

Moins d'un an après, en décembre 1843, Tamehana et cent quarante-deux membres de sa tribu reçurent la confirmation des mains de l'évêque anglican de la Nouvelle-Zélande. Une grande chapelle avait été bâtie à Waikane, et les deux tribus le plus directement soumises à l'influence du jeune chef, celle des Ngatiawas et celle des Ngatitoas, rivalisaient à qui avancerait le plus dans les voies du Seigneur. Voici le tableau que trace de leur piété un officier de la marine anglaise qui visita cette partie du pays à peu près à cette époque :

« En arrivant à Waikana, dit-il, nous trouvâmes tous les natifs en prières, ou occupés à étudier leurs leçons sous la direction de quelques évangélistes. Plusieurs de ces élèves étaient des hommes à cheveux blancs, qu'on voyait appliqués à sonder les mystères de l'alphabet avec plus d'ordre et de docilité que l'on n'en trouverait, à coup sûr, dans bien des écoles d'Angleterre. Quand la classe fut terminée, tous sortirent, en chantant une hymne et s'en allèrent ensuite paisiblement chacun de son côté.

« L'après-midi, nous allâmes à l'église, vaste et bel édifice

bâti à la mode du pays, mais dont la construction fait honneur au goût et à l'habileté de ceux qui l'ont élevé. Un évangéliste natif lut très convenablement le service liturgique, et fit ensuite un long discours dont, naturellement, je ne pus comprendre un seul mot, mais qui fut écouté avec le plus profond recueillement, et parut faire beaucoup d'impression sur l'auditoire. Presque tous les assistants avaient des livres de prières et la Bible, ou du moins des fractions de la Bible en langue maori. Mais presque tous aussi paraissaient savoir par cœur le service liturgique ; je vis de jeunes enfants donner les réponses avec un à-propos et une justesse qni ne laissaient rien à désirer, etc., etc. »

Mais revenons à Tamehana pour citer un dernier passage de son récit autobiographique.

En 1846, une rude épreuve vint fondre sur ce jeune et dévoué propagateur de la foi chrétienne. Quelques tribus avaient essayé de secouer le joug de la domination anglaise. Le vieux Te Rauparaha, dont le grand âge n'avait pas amorti les instincts guerriers, fut soupçonné d'avoir des intelligences avec les rebelles, et, par mesure de sûreté, arrêté dans son *pa*, et conduit, à titre d'ôtage, sur une frégate anglaise. Tamehana était alors, avec son cousin, à étudier dans un collége d'Aukland, capitale anglaise de la Nouvelle-Zélande. Dès que la nouvelle de l'emprisonnement de son père se fut répandue, tous les chefs qui dépendaient de lui songèrent à tenter un mouvement pour le délivrer, et ils écrivirent au jeune chef pour le presser de venir diriger cette entreprise. Il ne s'agissait de rien moins que d'une guerre générale. Tamehana se hâta d'accourir, mais dans des intentions bien différentes de celles qu'on attendait de lui. Laissons-le encore raconter cet épisode de son histoire :

« Une grande assemblée eut lieu à Otaki. Il y avait là les Ngatitoas, les Ngatiraukauas, des chefs de Rotorua, de Taupo et d'une foule d'autres lieux. On disait que, pour venger mon

père, il fallait écrire de tous côtés pour faire tuer les Anglais partout, à Nelson, à Wellington, à Aukland et à Wanganui. Les chefs parlaient haut, brandissant leurs sagaies et déchirant leurs habits. Ils me disaient : « Si tu ne fais pas cela, « nous irons vers Rangihaeta (un autre chef, rival de Te Rau- « paraha), et nous lui obéirons. » Ces discours durèrent plusieurs jours. Personne ne dormait, car tous les cœurs étaient attristés à cause de Te Rauparaha. On me blâmait beaucoup de ne pas pousser le cri de guerre ; les femmes se frappaient la tête en signe de douleur, et disaient que je ne voulais pas aller combattre. Alors je me levai et, parlant haut, je dis à mes gens : « Mon cher peuple, je suis bien fâché de toutes ces « choses et de tous ces discours ; mais je crains Dieu. Vous « rappelez-vous le temps où j'allai dans la Baie des Iles cher- « cher un ministre qui pût venir nous instruire, nous appren- « dre à être bons et à vivre en paix ? Maintenant, vous vou- « lez que je vous mène au combat contre les Anglais. Je ne le « puis pas. Je veux la paix. Il ne faut pas que des multitudes « d'hommes meurent à cause d'un seul homme, quoique ce- « lui-ci soit mon père. Si vous combattez, beaucoup de gens « seront tués. Je n'ai pas peur de combattre les Anglais, mais « je crains Dieu ; je crains que nous ne perdions la foi que « nous avons en lui. Je pense que les Anglais ont très mal « agi ; mais nous devons, nous, agir bien et leur enseigner « ainsi à ne pas faire le mal. » A ces mots, tout le monde fut attristé, et l'on me reprocha d'abandonner mon père. Mais mon cousin prit la parole et dit la même chose que moi. Un autre chef chrétien en fit autant. Puis, je recommençai à mon tour : « Ne vous inquiétez pas de mon père, dis-je ; il est vieux, et « on ne lui fera pas de mal. Ne retournons pas aux mauvaises « choses d'autrefois. Je désire de garder la paix : les Anglais « doivent être pour nous comme des frères, et il ne faut pas « que des frères se battent contre leurs frères. Si les Anglais « veulent la guerre, eh ! bien, qu'ils la fassent ; mais nous,

« agissons mieux. Faisons ce que dit Jésus dans l'Evangile se-
« lon saint Mathieu : *Aimez vos ennemis... et faites du bien*
« *à ceux qui vous haïssent, afin que vous soyez les enfants de*
« *votre Père qui est dans les cieux.* » Ce fut ainsi que je parlai, et après cela il ne fut plus question de combattre. Tous levèrent leurs mains et crièrent qu'ils voulaient rester en paix et m'obéir. « Non, me m'obéissez pas, répondis-je, mais
« obéissez à Dieu, et servez-le. »

Après ce qu'on vient de lire, il serait superflu d'ajouter que Tamehana est un chrétien que guident en toutes choses les sentiments les plus élevés. Ce n'est pas une vaine curiosité qui l'a attiré en Europe. Son but principal était d'y étudier les moyens les plus efficaces de travailler à l'avancement des intérêts spirituels et temporels de sa tribu, et l'on dit qu'il repart pour la Nouvelle-Zélande, l'esprit rempli de plans très bien entendus dans ce sens. Dieu veuille lui donner de pouvoir les réaliser à la gloire du nom de Christ !

INDE.

—

CONVERSION D'UN JEUNE BRAHMINE.

Le récit qu'on va lire met en évidence quelques-unes des difficultés contre lesquelles ont à lutter les missionnaires de l'Inde. Nous l'empruntons à la correspondance du révérend C.-B. Leupolt, missionnaire de la Société des Missions épiscopales, à Bénarès. Il faut se rappeler, en le lisant, que Bénarès est par excellence la ville sainte des Indous ; que le nombre des brahmines y est proportionnellement plus considérable que partout ailleurs, et qu'en conséquence la conversion d'un membre de cette caste à la foi chrétienne y produit toujours une sensation extraordinaire.

« Un jeune brahmine de l'école de Jay-Narayna, dit M. Leupolt, vint un jour me trouver, et me demanda de le recevoir au nombre des candidats au baptême. Il me dit qu'il était orphelin de père et mère, et que nous ayant entendus prêcher plusieurs fois, il éprouvait un vif désir d'être chrétien, « car, continua-t-il, que sont les dieux de mon pays? « Du bois et de la pierre! Et nos incarnations de Vischnou? « Les quatre premières sont des animaux; la cinquième un « imposteur; les autres, des destructeurs, et Krischna, la « dernière de toutes, en est aussi la plus stupide et la plus « infâme. Christ seul est le Sauveur des hommes, parce qu'il « est mort pour eux. » Sur ces déclarations, je permis à mon jeune visiteur de rester avec nous; mais je l'engageai à ne pas rompre avec sa caste, parce qu'il était encore trop jeune pour prendre une telle décision. « Cet avis, me dit-il « alors, vient trop tard. J'ai déjà arraché mon cordon brah- « minique, coupé ma touffe de cheveux, mangé avec des « chrétiens et mis sur ma robe blanche une tache perma- « nente (c'est-à-dire rompu définitivement avec ma caste). »

« Le jour suivant, quelques parents de Gauri Schankar (ainsi s'appelle notre jeune homme) se présentèrent pour le réclamer. Je ne m'opposai point à ce qu'ils le vissent, mais à condition qu'ils ne tenteraient pas de l'emmener de force. Après leur départ, Gauri Schankar se jeta à mes pieds, en me suppliant de ne pas le renvoyer de chez moi. Je le lui promis, mais le pauvre enfant n'était pas pour cela arrivé au terme de ses épreuves.

« Quelques jours après, deux *chaprasis* (agents de police) m'apportèrent une note de la *thana* (bureau de police), contenant l'ordre d'envoyer sur le champ le jeune homme à ce bureau. Soupçonnant quelque piége, je priai mon collègue, M. Broadway, d'aller avec lui. Ils trouvèrent sur la route une quarantaine de personnes évidemment toutes prêtes à s'emparer de l'enfant. Cependant ils purent parvenir jus-

qu'auprès du *thanadar* (chef de la thana) où ils apprirent que l'ordre que j'avais reçu était faux. « La seule com-« munication que j'eusse à vous faire de la part du magistrat « supérieur, dit ce fonctionnaire, était de ne pas faire un « chrétien du jeune Gauri Schankar. » Pendant qu'il parlait ainsi, les gens postés sur la route pénétrèrent dans le bureau, et pressèrent le thanadar de leur faire délivrer l'enfant; mais il leur répondit que telles n'étaient pas ses instructions, et il permit à M. Broadway de le ramener avec lui. Ainsi tout s'expliquait. Il y avait eu complot; et si nous avions remis l'enfant seul entre les mains des chaprasis, ceux-ci, battus ou gagnés à prix d'argent, l'auraient inévitablement livré à ses persécuteurs.

« Ce plan déjoué, on essaya d'un autre moyen. Dès le lendemain arrivèrent la grand'mère, la tante et une autre parente de Gauri Schankar. Toutes pleuraient amèrement, se jetaient à ses pieds, et frappaient le sol de leur tête; c'était un spectacle douloureux à voir, et qui le devint encore davantage à l'arrivée du grand-père, vieillard âgé de près de cent ans. Cet homme, plein d'une haine violente contre le christianisme, et qui me parut d'un caractère aussi violent qu'orgueilleux, employa tous les moyens imaginables pour ébranler la résolution de son petit-fils. Il pria, flatta, menaça, puis à la fin éclatant en reproches et en injures : « Misérable, lui dit-il, je « comptais sur toi pour brûler un jour mes pauvres vieux os, et « voilà que tu veux devenir chrétien; que tu veux me délais-« ser. — Oui, mon grand-père, je veux être chrétien, répon-« dit avec douceur l'enfant; mais ne vous fâchez pas pour « cela. Devenez vous-même un disciple de Christ, et alors je « vous promets de rester toujours avec vous. »

« A ce moment même, il régnait dans la ville une vive agitation. Quoique le père du jeune homme fût mort pauvre, il n'en appartenait pas moins à la caste la plus élevée des brahmines, de sorte que tous ceux qui le connaissaient, grands

et petits, étaient en grande émotion à son sujet. Mais l'enfant ne s'en troubla pas un instant, et en vérité, quand je l'entendis, au milieu des sollicitations, des pleurs, des injures et des menaces de ses parents ligués contre lui, dire à plusieurs fois : « Vous ne me persuaderez point ; je ne saurais demeurer « idolâtre ; il faut que je devienne chrétien, parce que Jésus « est mort pour moi, » je ne pus m'empêcher de me souvenir de Luther prononçant à Worms ces mémorables paroles : « Me « voici. Je ne puis pas faire autrement. Que Dieu me soit « en aide. Amen. »

« Après cette entrevue sans résultat, la famille prit le parti de recourir aux voies judiciaires. Gauri Schankar reçut l'ordre de se présenter devant le magistrat-adjoint (1). Le jeune homme s'y rendit, exposa fort nettement les motifs qui lui faisaient désirer de devenir chrétien, et supplia le magistrat de ne pas le forcer à retourner parmi ses amis païens. Le juge renvoya à un autre jour le prononcé de la sentence. Dans l'intervalle, nous cherchâmes à nous procurer les jugements qne les tribunaux de Calcutta avaient prononcés dans des cas tout semblables. Mais ces pièces arrivèrent trop tard. Le magistrat-adjoint, considérant que l'enfant n'avait pas tout à fait atteint sa quatorzième année, et trouvant que la loi était formelle sur ce point, crut devoir ordonner que l'enfant fût rendu à ses parents, à condition toutefois qu'ils auraient à le lui présenter à son bureau une fois chaque semaine. Quand, au bout de quelques jours, les pièces que nous avions demandées nous furent parvenues, nous appelâmes de ce jugement. Le jeune homme fut ramené devant le tribunal, et je fus moi-même autorisé à lui adresser la question prescrite par la loi : « Voulez-vous rester avec votre grand-père ou venir demeurer

(1) Nom donné, si nous ne nous trompons, au juge anglais que le Gouvernement britannique place auprès des cours de justice indigènes avec droit d'intervenir dans les contestations où des Anglais sont intéressés.

« avec nous? » La réponse du jeune brahmine fut aussi précise que possible : « Je veux, dit-il, rester avec mon grand-père. » Cette déclaration tranchait le différend, et je me retirai, non sans avoir entendu dans le tribunal même une foule de voix pousser des cris de triomphe pour célébrer la victoire de Vischnou.

« Mais dès le lendemain, grande fut notre surprise de voir arriver Gauri Schankar. Il s'était échappé de la retraite où on le tenait prisonnier, et il se hâta de nous expliquer sa conduite devant le tribunal. Plus de soixante personnes, nous dit-il, avaient ce jour-là formé le projet de l'enlever de force, dans le cas où le juge l'aurait remis entre mes mains. Il avait craint qu'une mêlée ne s'engageât, et que je n'eusse personnellement à en souffrir, c'est pour cela qu'il avait exprimé le désir de rester avec son grand-père. Cette explication n'avait rien que de plausible; mais je n'en exprimai pas moins à notre jeune ami le regret de l'avoir ainsi vu dévier des sentiers de la vérité.

« Une fois en liberté, Gauri Schankar en appela de nouveau au tribunal, en alléguant que son grand-père, âgé de près de cent ans, était trop vieux pour prendre soin de lui, et trop pauvre pour lui assurer des moyens d'existence, ce qui cette fois était bien conforme à la vérité. Mais le juge, maintenant sa première décision, et s'appuyant toujours sur ce que le jeune homme n'avait pas atteint sa majorité, ordonna de nouveau qu'il retournât chez son grand-père. Suivant l'ordre de l'apôtre (Rom. XIII), nous nous soumîmes au pouvoir établi, mais dans la ferme confiance que si Dieu s'était choisi cette âme, aucune puissance humaine ne pourrait l'empêcher de venir à lui.

« Deux jours après, le grand-père et la grand'-mère étaient encore une fois chez moi, m'annonçant que leur petit-fils s'était de nouveau échappé. L'orgueil du vieillard était évidemment brisé; tous deux pleuraient; j'eus avec eux une

longue conversation dans laquelle je m'efforçai de leur montrer que, puisque l'enfant paraissait si fortement déterminé à devenir chrétien, ce qu'il y avait de mieux à faire était de le laisser suivre ses inclinations. Ils ne se rendirent pas complétement à mes raisons; mais il fut convenu pourtant qu'on n'userait plus de violence envers Gauri Schankar, et qu'il aurait la liberté de suivre l'école de Jay-Narayan, où j'ai dit qu'il avait été élevé. A cette condition, il lui fut même permis de venir demeurer chez nous.

« Huit jours environ s'étaient écoulés depuis cet arrangement, quand le vieillard, évidemment malade, vint me voir, et passa une heure dans mon cabinet. Ses préjugés contre l'Evangile étaient toujours aussi forts que jamais, de sorte que tout ce que je pus faire fut de prier le Seigneur d'arracher du feu ce tison à demi consumé. Le lendemain, j'étais obligé de me rendre à Jaunpaur, et je montais dans la voiture qui devait m'emmener, lorsque quelqu'un vint me dire que le vieillard me priait d'aller le voir. Appelé par un devoir pressant, et sa demeure étant à trois milles de distance, tout ce que je pus faire fut d'envoyer prier M. Broadway d'y aller à ma place. Malheureusement M. Broadway fut le jour même saisi d'une maladie violente, et à mon retour j'appris que le pauvre brahmine était mort le jour même où il m'avait fait appeler. J'aurais bien vivement regretté ce contretemps, si sa femme ne m'avait dit ensuite qu'à l'heure où j'aurais pu arriver auprès de lui, il avait déjà perdu connaissance. Pauvre homme! quelles auront pu être ses dernières pensées? Il avait voulu s'opposer à Christ; mais son bras s'était trouvé trop faible. Il avait fini par plier, mais, je le crains bien, moins par humilité que parce qu'il n'avait pu faire autrement. Il avait néanmoins entendu l'Evangile, et qui sait ce que Dieu peut avoir fait pour lui? Puissent, au moment suprême, ses regards s'être tournés vers Celui qu'il avait persécuté.

« Quoi qu'il en soit, son décès mit définitivement un terme

à la contestation qui s'était élevée au sujet de son petit-fils. Dernièrement je rencontrai le notaire indou, qui avait plaidé devant le tribunal la cause des parents de Gauri Schankar. Il me demanda des nouvelles du jeune homme. — « Il va très « bien, lui dis-je, et il étudie maintenant le sanscrit. — Ah ! « reprit l'Indou, nous vous avons fait à son sujet une bonne « guerre, et nous vous avons battus. » Un de nos catéchistes indigènes était avec moi, et répondit : « Oui, Schital Prasad, « — oui ; vous aviez remporté la victoire ici-bas ; mais nous « l'avons, nous, obtenue là-haut. Les juges de la terre avaient « prononcé en votre faveur ; mais le Dieu des cieux et de la « terre s'est mis de notre côté, et voilà pourquoi le jeune « homme est décidément des nôtres. — C'est vrai, c'est vrai, « dit l'homme de loi, et il s'éloigna. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Décision du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Dans sa dernière séance, et sur le rapport d'une Commission nommée spécialement dans ce but, le Comité a fait choix de trois élèves parmi les candidats qui lui ont été présentés pour entrer dans la carrière des Missions. Ces élèves seront placés dans différentes institutions, pour y faire des études sous la direction du Comité.

Paris.— Typographie Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

RAPPORT DE LA CONFÉRENCE DES MISSIONNAIRES FRANÇAIS AU SUD DE L'AFRIQUE.

(*Fin*).

Béerséba. — Béthulie. — Carmel. — Hébron.

BÉERSÉBA.

« En rentrant de notre dernière conférence à Bérée, dit M. Rolland, je ne me doutais guère des difficultés et des épreuves qui m'attendaient. Vers la fin de l'année, la station de Béerséba fut menacée de perdre, par l'émigration, la presque totalité de ses habitants. Bientôt nous eûmes à lutter contre les ennemis du dehors et ceux du dedans. C'étaient, d'un côté, les ordres directs, quoique cachés, des chefs, qui cherchaient à concentrer leurs sujets loin de la station, sous prétexte de les soustraire aux attaques des ennemis, et, de l'autre, la malice d'hommes rusés et influents qui cherchaient l'occasion de ruiner une œuvre dont la prospérité favorise si peu le système d'empiétement et d'oppression. La conduite de quelques-uns de ceux qui ont évacué la station nous a causé plus de peine encore. Non contents d'avoir émigré, ils ont oublié tout le bien que nous leur avions fait pendant tant d'années, et sont devenus nos plus cruels ennemis. Ils ont

cherché, par tous les moyens possibles, à débaucher nos gens qui sont demeurés attachés à l'Evangile et avaient refusé de les suivre. Le mensonge, la menace et la persécution même ont été employés pour leur faire renoncer aux devoirs envers Dieu et envers leurs propres âmes. Vraiment, lorsque nous considérons la supériorité de nos adversaires et leur grand nombre, nous ne pouvons que nous écrier avec David : « L'E-« ternel, qui m'a délivré de la griffe du lion et de la patte de « l'ours, me délivrera encore de ce Philistin. »

« Au mois de mars de l'année dernière, quoiqu'il y avait, à la vérité, quelques indices du mauvais esprit qui devait se manifester plus tard, je pus remettre aux soins de M. Keck une bonne congrégation et une école intéressante. Après vingt-deux ans de travaux continus, j'ai senti qu'il était de mon devoir de faire un voyage dans la colonie, dans le but d'accélérer l'éducation de nos enfants, qui, jusqu'alors, avait été confiée à nos seuls soins, et qu'il nous était impossible de compléter. Notre voyage fut heureux et béni sous plusieurs rapports. Cependant, ce fut avec une profonde douleur que j'appris à Colsberg, en revenant sur mes pas, dans quel état de détresse se trouvait Béerséba. Des troubles divers avaient excité de nouvelles craintes pour la sûreté des habitants, et l'ennemi n'avait pas manqué d'envoyer ses émissaires pour mettre tout sens dessus dessous. On m'écrivait alors que je devais m'attendre à trouver la station désertée, sinon détruite. Qu'on juge de ma joie de voir, en arrivant chez moi, quelques centaines de personnes venir à ma rencontre, avec toutes les démonstrations d'une vive joie. Je dois ici rendre justice à notre frère Keck, qui a fait tous ses efforts pour tenir les gens ensemble. Il avait établi des réunions journalières de prières, afin d'amener les fidèles à chercher dans la communion du Seigneur les forces nécessaires dont ils avaient tant besoin pour résister aux sollicitations de leurs faux amis mondains qui les pressaient de s'enfuir dans les montagnes.

Ainsi, je retrouvai à peu près la moitié de ma congrégation. Depuis ma rentrée, les personnes que la peur seule avait déterminées à partir, sont en partie retournées sur l'endroit. D'autres se préparent à suivre leur exemple après la moisson de millet. La station de Béerséba a, comparativement, joui du repos et de la paix durant les six derniers mois. Ses habitants ont souffert avec patience les pertes de bétail qu'ils ont eu à essuyer pendant ces temps de pillage. Ils n'ont pris aucune part à ces vols commis par un grand nombre de leurs compatriotes. Nous pouvons dire qu'ils sont, en général, animés d'un excellent esprit. Ils sont persuadés qu'ils ne doivent leur délivrance qu'au Seigneur et aux prières de ses enfants, qui se sont intéressés à leur conservation et à leur salut. C'est vous dire qu'il y a encore pour nous des sujets de joie au milieu de nos épreuves. Nous comptons près de cinquante personnes qui sont sous des impressions sérieuses, et qui viennent s'enquérir de la voie du salut auprès de leur pasteur. Celui-ci a donné un cours de religion à trente-un candidats au baptême, et a pu les ajouter tous à l'Eglise de Christ aux dernières fêtes de Pâques. Avec eux, treize enfants en bas âge ont reçu le sceau de la nouvelle alliance de grâce. L'examen de ces néophytes a duré cinq jours, pendant lesquels ils ont édifié l'Eglise par une confession franche de leur foi et le récit de leur conversion. L'émotion a été grande de part et d'autre dans ces conférences chrétiennes. On y sentait la présence du Seigneur et l'influence de son saint Esprit. Le ressort qui, dans les confessions de ces nouveaux chrétiens, faisait vibrer les cordes de l'âme, c'était *la croix*, la description des souffrances du Juste, qui, accablé sous le poids du péché des hommes, buvant jusqu'à la lie la coupe de la colère divine, expire sur le Calvaire avec le cri de l'angoisse : « Mon Dieu! mon « Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné? » — « J'étais une « méchante, disait Cécile, l'une des jeunes personnes qui ont « ratifié le vœu de leur baptême; je haïssais Dieu et sa pa-

« role. J'étais pleine de moi-même, confiante en mes pro-
« pres forces et dans ma jeunesse. J'allais à l'école par cou-
« tume et pour jouer ; je tournais en ridicule ce que je lisais.
« J'allais à l'église comme une étourdie, et me roidissais con-
« tre la parole. Je disais : Cela ne me regarde pas ; quand je
« serai vieille, alors j'écouterai. Cependant un jour je fus
« frappée par cette parole d'un cantique : « Celui qui ne pos-
« sède pas Jésus est mort dans ses péchés. » Je ne voulais
« pas m'en faire l'application ; mais je luttais en vain contre
« les remords de ma conscience. Un autre jour, j'entendis
« ces paroles du Sauveur : « Celui qui croit au Fils a la vie
« éternelle ; mais celui qui ne croit point au Fils ne verra pas
« la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. » Je vis
« alors qu'il s'agissait de moi, que je n'avais point la vie et
« que la colère reposait sur moi. Je me débattais en vain ;
« c'était une épée qui avait transpercé mon âme. L'esprit de
« Dieu me montrait mes péchés ; je priais, je pleurais, mais
« mes péchés s'accumulaient devant moi à mesure que la lu-
« mière nouvelle pénétrait dans mon cœur. Enfin, accablée
« de mes transgressions, je me tournai vers Jésus, j'allai à
« lui, et Jésus m'a reçue dans sa miséricorde. Son sang est de-
« venu ma rançon. J'ai trouvé en lui le pardon de mes pé-
« chés et la paix. Je veux maintenant combattre les ennemis
« de mon âme, Satan, le monde et la chair, etc. » Le diman-che de Pâques nous eûmes la joie de célébrer la sainte Cène avec ces nouveaux chrétiens. Nous nous taisons sur la solennité de cette fête pour en donner gloire au Seigneur. Nous ne ferons qu'ajouter qu'elle a été l'occasion d'un réveil parmi quelques personnes qui, pendant plus de douze ans, avaient résisté à la vérité. L'école d'enfants continue à faire quelques progrès, malgré le peu de temps que la femme du missionnaire peut y consacrer. Plusieurs petites filles y ont appris à connaître le Sauveur. Elle compte ordinairement une centaine d'écoliers. L'œuvre matérielle progresse lentement. Les pignons de la nou-

velle maison d'habitation ont été faits par un maçon anglais, de même que la charpente sur le compartiment de devant. On est actuellement occupé à ramasser les matériaux pour la couverture du toit. La toiture de l'Eglise a été refaite, ainsi que celle de l'aile droite du presbytère. Une chambre de vingt pieds a été ajoutée à celui-ci. Cette construction a été peu coûteuse, le missionnaire ayant fait lui-même la maçonnerie et la charpente.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants.	225
Catéchumènes.	51
Enfants baptisés cette année. . .	54
Ecoliers.	100 à 150
Congrégation.	400 à 500

BÉTHULIE.

« L'œuvre des missions à Béthulie présente, d'après le rapport de M. Pellissier, un aspect peu encourageant. Les progrès qu'elle faisait autrefois étaient de nature à nous réjouir. Dans les années précédentes, l'on avait à signaler des conversions nouvelles; les succès que l'on obtenait étaient alors un ample dédommagement à toutes les peines et à toutes les épreuves des ouvriers de la Société qui y sont employés. Maintenant, les cœurs paraissent fermés à toute bonne impression et au désir de se donner au Seigneur. De sorte que nous devons dire, à cet égard, avec le prophète : « Seigneur, qui a « cru à notre prédication et à qui le bras de l'Eternel est-il ré« vélé ? » Le refroidissement qui se fait remarquer peut être, en grande partie, attribué à l'état politique où se trouve le pays depuis quelques années. On ne s'enquiert que des nouvelles du jour ; on ne veut rien savoir d'autre. Quoique cette station n'ait pas été exposée, au même degré que les autres,

au fléau de la guerre, elle n'en a, moralement parlant, pas moins souffert. La distraction des esprits était et est encore à son comble. Nous espérons que, quand les affaires du pays auront été arrangées d'une manière satisfaisante, la bonne semence de la parole divine germera et fructifiera de nouveau. Le Seigneur est si bon et si miséricordieux envers nous, qu'il nous réjouit toujours au prix des jours où il nous a affligés. Le soleil de justice ne se cache souvent que pour se montrer après plus brillant et plus glorieux. Les dispensations de Dieu, quoique souvent mystérieuses pour nous, faibles mortels, ont toujours pour but final la glorification de son saint nom. C'est cette ferme assurance qui nous empêche de perdre courage. La Parole de Dieu continue à être annoncée à Béthulie. Quoique la population de cette station ait diminué d'un quart, à cause des différents départs qui ont eu lieu pendant les deux dernières années, nous y avons cependant encore une bonne congrégation. Plusieurs des habitants qui s'étaient éloignés de l'endroit uniquement à cause de la grande sécheresse, sont rentrés dans leurs foyers depuis qu'il a plu à Dieu de bénir le pays par une pluie abondante. La bonne récolte de millet et de froment va encourager les Béchuanas à regarder au dispensateur de toutes choses dans ces temps difficiles. Le jour du repos est assez bien observé. Il y a chaque dimanche deux services religieux à Béthulie, et on y tient deux classes, l'une pour les enfants, l'autre pour les adultes. En outre, quelques familles de Bastards, de Bushmen et d'esclaves affranchis, qui demeurent à quelques lieues de l'endroit, viennent de temps à autre entendre la Parole de Dieu, qui leur est prêchée dans leur langue. Sous le rapport religieux et industriel, ces différentes races sont de beaucoup inférieures aux Béchuanas. Quelques-uns de leurs traits caractéristiques sont la plus complète indifférence, l'apathie morale et la paresse. Depuis que M. Pellissier est dans cette station, il s'est toujours intéressé à ces sortes de gens sans avoir

eu le bonheur de voir aucun fruit de ses travaux. Serait-ce donc en vain que l'Evangile leur est annoncé? Le Seigneur n'a-t-il pas dit : « Ma parole ne retournera pas à moi sans « effet; mais elle fera tout ce que j'aurai ordonné, et aura « son effet dans les choses pour lesquelles je l'aurai en- « voyée. » Les membres de l'Eglise se ressentent aussi plus ou moins des fâcheux effets de notre situation actuelle. La piété des uns s'est affaiblie, et le zèle des autres a diminué. Leurs conversations ordinaires sont moins religieuses que mondaines.

« Autrefois, au sortir de la maison de Dieu, ils s'entretenaient les uns avec les autres de ce qu'ils avaient entendu. Ce qui afflige aujourd'hui, c'est qu'ils aiment mieux parler des frivolités de la vie et des nouvelles du pays. Il y a cependant quelques notables exceptions à cet égard. Plusieurs de nos communiants font honneur à leur profession de chrétien par une vie exemplaire, et par leur assiduité aux assemblées religieuses. L'on en voit qui viennent chaque samedi avec leurs familles, de quatre lieues de distance, pour profiter des moyens de grâce que le Seigneur leur offre pour avancer dans la sanctification. D'autres ont conservé la bonne habitude de se réunir pour le culte domestique, auquel se joignent aussi leurs voisins. Dernièrement, frère Pellissier s'est vu obligé d'éloigner trois personnes de la sainte Cène : deux pour querelles, et une pour transgression préméditée du sabbat. De plus, il a eu la douleur de voir la désertion complète de *Paul*. Cet homme est devenu polygame. Sa conduite peine d'autant plus qu'on n'y était pas préparé. Sa vie antécédente avait été irréprochable aux yeux du monde. On le croyait chrétien sincère. Depuis sa chute, il ne s'est plus montré à Béthulie. Ceux qui ont parlé avec lui rapportent qu'il s'excuse en disant que « c'est Satan qui l'a entraîné au péché. » Moroasi, une des trois femmes baptisées qui ont quitté ce monde dans la foi, a été particulièrement en édification à son entourage

durant sa longue maladie. La dyssenterie qui l'a définitivement emportée l'a fait beaucoup souffrir. A mesure que la vie physique s'éteignait en elle, son âme se fortifiait dans son Sauveur. La dernière fois que M. Pellissier la vit, elle lui dit : « Monsieur, je ne serai bientôt plus dans le monde. Oh ! quel « bonheur de connaître le Seigneur dans l'état de souffrance « et d'agonie où je me trouve. Si je n'avais pas un Sauveur « qui me soutient et qui bientôt va me recevoir auprès de lui, « comment aurais-je pu supporter la maladie qui me mine « lentement et penser à l'éternité, sans tomber dans le déses- « poir ? Oh ! que l'amour de mon Dieu est grand ! » Dans ses derniers moments, elle exhorta fortement ceux qui étaient présents à se donner à Dieu. « Maintenant, dit-elle, je sais où « je vais en sortant de ce monde. Je quitte ce monde de mi- « sère et d'angoisse avec joie, pour aller occuper la place « que mon Sauveur m'a préparée. » L'école, que M. Pellissier avait toujours tenue lui-même, est aujourd'hui sous la direction de Petrus, fils du chef Lepui. Moyennant une modique rétribution de 176 fr. par an, ce jeune homme s'est chargé des fonctions d'instituteur. Autant qu'on en peut juger, il s'acquitte consciencieusement de son devoir. Les écoliers qui sont sous ses soins font des progrès. Leur nombre varie de soixante à cent. Sous le rapport matériel, les bâtiments de la mission ont été maintenus en bon ordre, et le presbytère a reçu une addition de vingt-six pieds de longueur sur seize de largeur. La collecte qui a été faite pour la Société s'élève à £ 24, s. 6, d. 3.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants.	480
Ecoliers.	60 à 100
Congrégation.	300 à 400

CARMEL.

« Cette localité, dit M. Lemue, a peut-être été moins exposée que beaucoup d'autres aux influences dangereuses de l'esprit d'hostilité qui menaçait d'envahir les populations. Nous n'avons eu à enregistrer la mort d'aucun habitant de la station, ni l'enlèvement de leurs troupeaux, ni leur émigration, de sorte que si nos gens n'ont pas avancé dans la bonne voie, c'est à eux seuls qu'il faut s'en prendre et non aux événements. Deux cas exceptionnels seulement sont venus interrompre la tranquillité publique et nous rappeler que si la guerre s'engageait sérieusement entre le Gouvernement de la Souveraineté et le Lessouto, notre voisinage des frontières nous exposerait à tout perdre. — Quelques chevaux ayant été dérobés par les Bassoutos, on en a porté plainte à Moshesh, qui a aussitôt fait faire justice. — Une troupe de voyageurs ramenait de leurs amis de Thaba-'Nchu pour les soustraire à la guerre et à la famine. Comme elle était campée près d'une source, assise autour d'un brasier, se délassant des fatigues de la journée, arrive une bande de Bassoutos, qui, favorisés par l'obscurité et l'épaisseur des taillis, s'approchent des voyageurs à bout portant. L'un d'eux ajuste son fusil à travers les branches, et s'apprête à faire feu sur ses compatriotes qui n'avaient commis d'autres crimes que de parler serolong ; mais son compagnon, plus prudent et plus humain que lui, saisit le canon de son fusil, et l'empêcha de lâcher son coup meurtrier. Changeant tout à coup de résolution, les voleurs allèrent s'emparer des montures et des bœufs de charge, laissant nos voyageurs avec leur bagage dans le désert. Letsié, fils aîné de Moshesh, fut informé de cette affaire, et il leur fit non seulement restituer leur propriété, mais il condamna les agresseurs à une amende de six têtes de bétail, qui furent mangées dans son kraal. — Sur la station même de Carmel, deux jeunes gens

de familles aisées, influencés par l'esprit du temps, ont eu la faiblesse de se laisser aller au vol et d'enfreindre ainsi l'une des lois fondamentales de l'institution. Ils ont été surpris en flagrant délit, mangeant les moutons d'un fermier; leurs parents ont dû payer une amende au fermier, et de plus ils ont été cités à comparaître devant un conseil composé de tous les chefs de famille du lieu, et condamnés à racheter le droit de bourgeoisie de leurs fils ou à les expulser. Ils ont préféré le premier parti, et ont payé deux têtes de bétail qui ont été employées à élever un pan de mur autour des jardins. — La population s'est accrue dans l'année de quelques familles. Fidèles autant que possible à la règle que nous nous sommes d'abord imposée de ne recevoir que des chrétiens opprimés ou sans asile, ceux qui sont venus s'adjoindre à nous appartiennent à cette catégorie. Une femme chrétienne, mère de sept enfants et dont le mari demeurait aux environs de Philippolis, était en butte à de continuelles tracasseries, parce qu'elle avait eu le tort de se faire baptiser et le malheur de perdre plusieurs enfants en bas âge. Son beau-père en conclut qu'elle était sous l'influence de quelque mauvais génie, et la prit en aversion. Son propre mari prêta aussi l'oreille à ces insinuations, et la délaissa. Sur ces entrefaites, son enfant tombe malade et meurt; le beau-père fait défense à tout le monde de s'approcher de la maison de deuil, et cette pauvre mère se trouve seule avec son fils mort dans ses bras et sa jeune famille éplorée autour d'elle. Heureusement des chrétiens de Béthulie viennent à passer dans le village; elle les fit appeler, et ils s'empressèrent de leur offrir leurs services pour inhumer son enfant. C'est à la suite de cette épreuve qu'elle chercha ici un asile. — Il nous reste maintenant à parler de notre congrégation. Pendant toute l'année, la chapelle a été pleine d'auditeurs aux services du dimanche. Une seule fois on y a remarqué une diminution sensible, et ayant trouvé que plusieurs des membres de l'Eglise s'étaient

absentés pour garder leurs jardins, ils furent réprimandés, promirent d'être plus ponctuels à l'avenir, et tinrent parole. Malgré ce petit retour à de vieilles coutumes, nous aimons à croire que c'est pour les habitants de Carmel un besoin du cœur d'assister à la prière et à la prédication, et que l'Evangile est pour eux le pain de vie dont ils sont affamés. Une femme me disait dernièrement à la veille de la communion : « Je me réjouis non à cause de ce que je trouve le bon en moi, « mais parce que l'accès au trône de la grâce nous est encore « permis. Et que chercherais-je en moi qui soit équivalent au « sang précieux du Sauveur? Souvent le vieil homme se « révolte contre l'homme nouveau; mais la victoire restera « à l'homme nouveau, parce qu'il est arrivé le dernier. » — L'une de celles qui nous ont suivis de Motito disait : « La « Bible nous raconte que la reine de Séba vint d'un pays « éloigné pour entendre la sagesse de Salomon; nous sommes « aussi venues de loin, afin d'entendre l'Evangile, et nous « disons : *Nous ferons des progrès dans la sagesse*. Cependant je suis mécontente de moi-même, car il me semble « que je suis assoupie, stupide et indifférente. Cet état m'in« quiète, et je prie le Seigneur de m'en faire sortir. » — L'Eglise de Carmel a eu la douce joie d'admettre plusieurs néophytes dans son sein pendant la dernière fête de Pâques. Dix-huit personnes, dont huit adultes, ont reçu le baptême en même temps. A une seule exception près, ces adultes sont toutes de jeunes femmes. Les unes sont nées sur des stations missionnaires, les autres dans la colonie, où leurs parents se trouvaient en service chez les fermiers, et l'une d'elles dans le pays des Namaquois. Létévé, qui a pris le nom de *Martha*, est celle qui s'est le plus distinguée dans les classes. Son père faisait partie de la troupe des Bassoutos qui se réfugièrent chez *Waterboer* du temps de Bergnaars. Née à Campbell, ses parents la confièrent ensuite à Mme Wright, de Griquanowt, où elle apprit à lire. La parabole du semeur qu'elle entendit

expliquer dans la chapelle fit quelque impression sur son cœur, et dès lors elle s'appliqua à lire la Bible et à observer religieusement le jour du repos, sans toutefois faire publiquement profession de sa foi. Mais au baptême de son fils, son cœur fut touché de nouveau, et elle pensa sérieusement à se consacrer elle-même au service du Seigneur. Ses œuvres sont en harmonie avec sa profession; tous les membres du troupeau lui ont tendu la main d'association comme à une vraie sœur de Christ. Peu de jours avant de recevoir les eaux du baptême, elle avait aussi été baptisée du baptême des afflictions, par la perte de son fils, de celui même qui avait été l'occasion de son réveil. — Mohumagari a également grandi dans le pays des Griquois, et en avait jusqu'à un certain point contracté les habitudes. Lorsqu'elle est venue à Carmel, elle était désœuvrée et légère. Un avertissement direct du missionnaire semble lui avoir fait une salutaire impression. Elle l'a pris à cœur et formé la résolution de naître de nouveau. Elle s'est gravé dans la mémoire le discours de Nicodème, et s'est appliqué cette parole : *Si quelqu'un ne naît de nouveau, il ne peut entrer dans le royaume des cieux.*

« L'école des enfants indigènes est toujours en grande partie conduite par Mothobé, qui s'acquitte de sa tâche avec zèle et modestie. Plusieurs y ont appris à lire pendant l'année, et la plupart savaient par cœur le catéchisme en sessouto.

« Le pensionnat de jeunes filles, qui est sous la direction de Mme Lemue, n'a pas souffert d'interruption depuis qu'il a commencé en 1850. Nous y avons admis toutes celles que nos frères ont bien voulu nous présenter. Le nombre des élèves a été de cinq dans le cours de l'année dernière. »

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants actuels	59
Enfants baptisés dans l'année.	14
Catéchumènes.	6

Ecoliers	30
Congrégation	100
Souscription pour la Société	£ 10, s. 13, d. 5
Population se rattachant à Carmel	200 âmes.

HÉBRON.

« Notre frère Cochet nous a envoyé un rapport sur la station, dont nous donnerons ici la substance. — « Le rapport sur Hébron, dit-il, n'a que des faits d'une seule couleur à présenter, et d'une couleur assez sombre. Commencée il y a déjà cinq années, cette station a vu jusqu'à ce jour les plus graves obstacles s'opposer successivement à son développement. Ce fut d'abord notre retraite forcée de ce champ de travail en 1848, au moment où un auditoire régulier s'était formé, une petite Eglise avait été recueillie, et quelques personnes en outre s'enquéraient de la voie du salut. Je signale cette époque, parce que ce fut la seule qui nous promit quelque succès. A notre retour, après dix-huit mois d'absence, le mouvement rétrograde d'un grand nombre de membres des Eglises et des Bassoutos en général s'était ouvertement déclaré; l'œuvre spirituelle s'était ralentie partout; à Hébron elle était enrayée, et nous ne réussîmes pas à la remettre en train. Vinrent ensuite les agitations politiques du pays et la déclaration des hostilités entre les Anglais d'une part et les Tamboukis d'abord, puis les Bassoutos de l'autre. La station et ses environs devinrent le théâtre de nombreux vols de troupeaux et d'attaques commis par différentes tribus d'indigènes. Dans notre voisinage rôdait une bande de trois cents Fingoes, sous le commandement d'un colon anglais, qui se conduisait en chef de bandits. Les chefs, divisés d'intérêts et jaloux les uns des autres, ne savaient se réunir pour repousser l'ennemi commun. On ne pouvait obtenir d'eux aucune protection efficace. Hébron fut donc attaquée dans la nuit du 22 au 23 juin 1851, une partie du bétail capturée, et quelques jours

après, une famille de Bastards et nous en étions les seuls habitants. Nous y demeurâmes en attendant le dénouement des affaires, qui chaque jour prenaient un aspect plus grave et plus menaçant. Dans cet intervalle, j'allais annoncer l'Evangile dans les villages de *Pushuli* et de *Manaheng*, où je fus généralement assez bien accueilli. En novembre dernier, fatigué de notre isolement, et incertain si la crise du pays ne se prolongerait pas longtemps, je proposai à la plupart de nos frères d'aviser s'il n'était pas devenu nécessaire de nous placer dans un autre centre de population qui réclamât plus d'activité, ou d'essayer de ramener nos gens autour de nous. Il convenait de faire partager ce plan au chef, qui s'opposa fortement à ce que nous quittassions Hébron, et promit d'y envoyer immédiatement des habitants. Nous les attendîmes en vain, et en conséquence nous eûmes à subir une nouvelle attaque, dans la nuit du 23 décembre, par un parti de pillards Tamboukis, qui capturaient le troupeau de bétail de nos Bastards, ce qui nous restait du nôtre et nos chevaux. Les déprédations et les meurtres de ces malheureux répandirent de nouveau la *terreur* dans le district du Kousberg. Moins que jamais nous espérions de voir se rétablir la paix prochainement. Nos craintes cependant ne se réalisèrent pas. Les commissaires de la reine se montrèrent apparemment animés de dispositions pacifiques et prêts à redresser les torts que les indigènes avaient soufferts. A partir de ce moment, les Bassoutos, qui avaient émigré du district de Kousberg, commencèrent à y retourner. Quelques-uns des villages abandonnés sont occupés de nouveau; Hébron a reçu de nouveaux habitants avec lesquels j'ai rétabli mes prédications régulières, et sa population ne tardera pas à s'accroître, si d'autres difficultés ne remettent pas les armes aux mains des Anglais et des Bassoutos. — Quoi qu'il en soit, tout récemment nous avons fait une autre perte qui nous est plus sensible que toutes les précédentes. Espérant que les désordres et les

vols avaient pris fin, nous fîmes une visite à nos frères du Lessouto, après avoir laissé la surveillance de notre maison à un chef du voisinage. A notre rentrée, nous la trouvâmes forcée et dévalisée, sauf mes livres, de tous les objets de quelque valeur qu'elle renfermait. Nous sommes, dans ce moment, à la recherche des malfaiteurs qui ont ainsi violé notre domicile. Tout en gémissant sur ces malheurs, nous n'oublions pas de rendre grâce à Dieu, qui, au milieu de ces diverses épreuves, a veillé sur nous, et n'a pas permis que le mal nous atteignît dans nos personnes.

« Si la paix se consolide, il est de la dernière importance pour la station de Hébron, que le provisoire, qui a été sa condition depuis cinq ans, cesse enfin, et que le choix de la localité qu'elle doit occuper soit bientôt déterminé.

« En terminant ce compte rendu, chers frères et honorés directeurs, nous vous adressons à notre tour l'appel solennel que notre cher collègue absent, M. Casalis, nous a adressé dans sa lettre écrite à la conférence : « Vous allez conjurer « l'orage en poussant le cri de détresse que votre maître « attend pour se réveiller. Il dort, mais soyez-en sûrs, chers « frères, c'est à votre poupe ; la frêle nacelle dont sa tour- « mente se joue porte Jésus et sa fortune. Comme Moïse, « vous allez répandre devant l'Eternel toute l'angoisse de vos « âmes et lui dire : Pourquoi as-tu affligé tes serviteurs? « Est-ce nous qui avons conçu ce peuple ou qui l'avons « engendré? Nous ne pouvons *nous seuls* porter tout ce « peuple, car il est trop pesant pour nous. »

« Croyez, chers et honorés Directeurs, au parfait dévouement et à l'affection chrétienne de vos tout dévoués frères en Christ. »

S. Rolland, président.

Pour la Conférence :

Chr. Schrumpf, secrétaire.

N. B. Pour les travaux matériels et agricoles du Carmel, le rapport présent, déjè si volumineux, s'en réfère aux explications déjà données au Comité, par M. Lauga, dans sa correspondance particulière.

C. S.;
H.-M. Dyke, *v. d. m.*;
P. Lemue;
J.-P. Pellissier;
J. Maitin, *v. d. m.*;
Th. Arbousset.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CAFRERIE.

RETOUR D'UN MISSIONNAIRE SUR SA STATION.

On sait, qu'il y a deux ans, la guerre contraignit plusieurs des missionnaires, établis dans la Cafrerie, d'abandonner leurs stations. Depuis lors, et à mesure que les troupes anglaises ont refoulé les insurgés dans leurs montagnes, quelques-uns de ces courageux serviteurs de Christ ont pu regagner le champ de leurs travaux. De ce nombre est l'auteur du récit que l'on va lire, le révérend Read père, l'un des missionnaires de Kat-River. Pour apprécier à sa juste valeur cet acte de dévouement, il faut savoir que plus de cinquante ans se sont écoulés depuis que ce vénérable messager de l'Evangile a, pour la première fois, posé son pied sur les rivages africains, ce qui veut dire qu'il est au moins septuagénaire. Laissons-le maintenant parler.

« Me voici, écrit-il en date du 24 mars dernier, me voici,

par la bonne providence du Seigneur, revenu dans ce lieu, à la grande joie d'une partie de nos gens, et bien décidé à ne plus m'en éloigner qu'en cas d'extrême contrainte. Tout y avait été brûlé ou détruit. En arrivant, je n'ai trouvé pour m'abriter qu'un misérable hangar, qui ne me préservait ni du vent, ni de la pluie. Pendant longtemps j'ai passé les nuits dans un wagon que l'on m'avait prêté, à peu près sans vêtements de rechange et n'ayant pour lit que deux mauvaises couvertures. A la fin cependant, mes anciens paroissiens ont eu pitié de moi, et m'ont bâti une cabane de 20 pieds de long sur 11 de large, — demeure bien étroite assurément, mais qui me met au moins à couvert des intempéries de la saison.

« Malgré sa petitesse, cette humble demeure, où je n'avais du reste pour tout mobilier qu'un porte-manteau, une petite boîte, une table et deux chaises, a dû nous servir quelque temps de lieu de culte, du moins quand le temps était mauvais, car autrement nous nous réunissions en plein air. Mais un jour ayant appris qu'une ancienne chapelle, bâtie par nous au fort Armstrong, était encore debout, je me suis mis en route avec deux wagons et une vingtaine d'hommes, pour aller en chercher les matériaux, et nous avons pu commencer ainsi à nous réédifier une maison de prières. Malheureusement les mouvements de la guerre sont venus entraver ce travail, et nous n'avons encore pu construire que les murailles. Elles ne nous sont pas moins très utiles; car non seulement nous y célébrons le culte, mais nous y rassemblons aussi les restes de notre pauvre école dispersée. J'avais un autre sujet de tristesse : c'est que ma famille était éparse de plusieurs côtés; mais, grâces à Dieu, deux de mes filles ont pu venir me rejoindre dernièrement, et contribuent beaucoup à me soutenir par leur présence et par l'assistance que j'en reçois. Il nous manque encore beaucoup de choses, et surtout des Nouveaux Testaments et des livres d'école. Autrefois nous en avions une abondante provision à Philipstown; mais tout a

péri dans la conflagration générale qui a ruiné ce pays.

« Les gens de la station ont été dispersés et le sont encore. J'ai cependant pu réunir déjà autour de moi environ cent soixante membres de l'Eglise, dont je crois pouvoir dire que le grand nombre a su s'abstenir de participer aux souillures du monde. Mais nous craignons que le terme de la guerre ne soit encore bien éloigné. Il en résulte que l'avenir se présente encore à nous sous des couleurs très sombres. Que nos amis chrétiens nous assistent donc de leurs prières et de leurs secours! »

Le vénérable écrivain des lignes qu'on vient de lire, et son fils, M. Read junior, aussi missionnaire dans le même district, avaient été accusés par les colons de soutenir, au moins de leurs vœux, la cause des Cafres révoltés. Le dernier rapport de la Société des Missions de Londres les venge de cette calomnie. « Les directeurs, y est-il dit, saisissent cette occasion de déclarer que leur confiance dans l'intégrité de MM. Read père et fils est demeurée parfaitement intacte. Ils continuent à éprouver pour ces dignes frères toute la sympathie due à leurs souffrances accumulées, à la perte de leurs biens, à la ruine de leurs maisons d'habitation, à l'abandon d'une partie de leurs troupeaux, et enfin aux accusations aussi mal fondées que perfides dont ils ont eu à souffrir de la part de leurs ennemis. »

Du reste, le rapport auquel nous empruntons ce passage donne sur l'état des stations de la Société dans ces parages, des nouvelles plus rassurantes qu'on n'aurait osé l'espérer, à cause du voisinage de la guerre. Voici ce qu'on y lit à cet égard :

« Les amis de la Société apprendront avec plaisir que quatre de nos stations seulement ont vu leurs missionnaires forcés de se retirer, et que partout ailleurs ils ont pu continuer leurs travaux sans éprouver d'interruption sérieuse. A la première explosion des troubles, la congrégation indigène de Peelton et

son missionnaire s'étaient enfuis, pour aller se placer sous la protection du Gouvernement anglais à King William's Town. Aussitôt après leur départ, leurs maisons, la chapelle et la maison missionnaire, tout fut détruit par une troupe de Cafres révoltés. Ces pauvres gens restèrent ainsi quelque temps sans asile et sans moyen de subsistance. Mais grâce à la bonté du Gouvernement, ils ont depuis pu former dans la colonie un établissement temporaire où ils prospèrent et vivent en paix. On annonce même qu'ils ont commencé à recueillir déjà des fonds pour reconstruire une nouvelle chapelle à Peelton, dès que la tranquillité sera rendue au pays. — En somme, la condition spirituelle des Eglises missionnaires offre partout un aspect réjouissant. Les indigènes qui les composent se conduisent en général d'une manière conséquente avec la profession qu'ils font de la foi chrétienne, et les événements récents paraissent avoir exercé une salutaire influence sur un grand nombre de ceux qui vivaient encore dans l'indifférence ou dans le vice. On annonce de tous côtés que plusieurs paraissent disposés à rejeter le joug de Satan pour se consacrer au service du Sauveur. »

AMÉRIQUE DU NORD.

NOUVELLE-ANGLETERRE.

Une station lointaine. — Arrivée du missionnaire. — Misère du pays. — Travaux et privations. — Progrès spirituels et temporels. — Mort d'un enfant. — Situation de l'Eglise.

Les ennemis du protestantisme s'obstinent à représenter ses missionnaires parmi les païens comme des mercenaires, mus avant tout par l'intérêt et qui ne songent, dans leurs lointaines entreprises, qu'à se procurer la richesse ou tout au moins les aises d'une vie molle et peu occupée. Ces calomnies

sont trop hautement démenties par les faits pour influer sur le jugement des hommes sérieux, qui étudient avec bonne foi l'histoire de nos missions. Que si cependant elles avaient laissé des traces dans l'esprit de quelques-uns de nos lecteurs, nous les engageons à lire les récits qui vont suivre. Ce ne sont que quelques extraits de correspondance, que le journal bien simple d'une année de la vie d'un missionnaire. On ne trouve dans ces pages, pour leur donner de l'éclat, ni événements extraordinaires, ni grandes protestations de fidélité; mais on y sent, ce qui vaut mieux, vivre la foi du serviteur de Christ, et percer à chaque ligne, sans que l'auteur y pense, le dévouement et l'esprit de sacrifice. C'est ce qui nous a décidés à leur donner une place dans ce recueil.

Le missionnaire dont il s'agit se nomme M. Hunt, et a été, en 1850, envoyé desservir une station fondée depuis quatre ans dans ces vastes et froides contrées, qui s'étendent au fond de la baie d'Hudson.

Cette station, connue sous le nom de Lac-la-Ronge, est la plus septentrionale de celles que la Société des Missions épiscopales d'Angleterre a établies au nord de l'Amérique. Ce nom de Lac-la-Ronge est d'origine française, et rappelle le temps où la France avait planté des colonies dans ces contrées. Il fut, à ce qu'il paraît, donné au lac qui le porte aujourd'hui, parce qu'en parcourant ses bords, les Français furent surpris d'y voir tous les arbres rongés par la dent des castors. Depuis, tous les castors ont disparu; mais le pays est resté le même. Rien, dit-on, n'en égale l'aspect triste et sauvage. Ce ne sont partout, aussi loin que la vue peut s'étendre, que de l'eau et des rochers entremêlés ici et là d'un peu de mousse ou couverts de forêts de sapins, de bouleaux, et le long des eaux de quelques peupliers et de quelques saules. Les hivers y durent huit ou neuf mois de l'année, et sont d'une rigueur dont on n'a pas l'idée dans nos climats. Laissons, après ces observations préliminaires, la parole à M. Hunt, dont le récit les complétera.

« Nous voici, écrit-il sous la date du 30 juillet 1850, arrivés à notre destination, parmi ces Indiens dont Christ nous a commandé de venir chercher les âmes. Le Seigneur nous a aidés jusqu'ici. Oh ! que sa main continue à s'étendre sur nous; qu'il nous garde de tout mal, et qu'il fasse de notre présence une bénédiction pour ce pays !

« L'aspect de notre station, de nos bâtiments construits en troncs d'arbre et en terre détrempée (*log and mud houses*) et de tout leur entourage, n'était pas fait pour produire sur nous une impression favorable. L'intérieur des deux chambres destinées à notre usage nous a un peu rassurés. Elles ont bien le défaut de ne mettre que très imparfaitement à l'abri de l'eau du ciel; mais dans ce pays cet inconvénient est trop commun pour qu'on y attache beaucoup d'importance. Dès notre arrivée, nous avons converti la première pièce en magasin, et de plus nous y prenons nos repas au milieu de nos caisses et de nos paquets, dont plusieurs nous servent de siéges. Nous avons trouvé dans la seconde une petite table, deux chaises et un bois de lit, tous d'un style différent, mais qui ne nous ont pas moins apparu comme de précieux objets à contempler. Voilà notre demeure, le lieu d'où nous invoquons le secours du Dieu tout-puissant pour nous aider à défricher ce désert où l'esprit de l'homme paraît aussi peu discipliné que les rameaux des forêts qui l'environnent, et son cœur aussi stérile en bons fruits que les marais et les vastes flaques d'eau qui couvrent la contrée.

« Ces eaux stagnantes sont en effet partout; elles croupissent jusque sous le plancher de nos chambres, et il serait impossible en ce moment de faire dans les environs plus de cent pas à pied sec. Il est vrai que nous sommes dans la saison des pluies, et que la nature du terrain, qui, partout où le roc ne perce pas, est très plat et repose sur une couche de terre glaise, empêche les eaux de s'écouler promptement. Ce sont d'ailleurs des inconvénients auxquels on pourra porter remède;

avec de l'industrie, du temps, du travail et l'assistance d'en-haut, nous dessécherons le sol et en obtiendrons probablement quelques fruits. Je doute cependant d'y voir jamais croître du froment.

« *Août* 1850. Ma paroisse, qui embrasse tout le district de la Rivière-Anglaise, est assurément d'une belle étendue : 600 milles (anglais) de long sur 400 de large. Sur tout cet espace je puis et dois, aux termes de ma licence et sous l'autorité de l'évêque, prêcher l'Evangile de la grâce. Malheureusement tout ce que j'ai vu du pays en le traversant, et tout ce que j'en ai appris d'ailleurs, m'a convaincu qu'il y a dans le district très peu d'endroits où je puisse m'acquitter de cette obligation. De toutes parts s'étendent ou des forêts à travers lesquelles le pied d'un Indien seul peut se frayer un chemin, ou des rochers complétement nus, ou bien encore des lacs, des rivières et des marais à travers lesquels ne circule aucun sentier solitaire. Tout au plus y découvre-t-on ça et là la trace promptement effacée de quelque voyageur qui, une fois ou deux dans l'année, aura transporté son canot d'un lac à un autre lac ou à la rivière sur laquelle il devait continuer sa course.

« De plus, tous ceux des habitants aborigènes de cette vaste région, qui n'ont pas fixé leurs demeures sur la station même ou près des forts de la Compagnie de la Baie d'Hudson, passent à la chasse la plus grande partie de l'année, et en général chaque petite troupe ainsi engagée se compose uniquement d'un homme et de sa famille. D'après ces faits, il me paraît constant qu'on ne saurait compter plus d'un adulte par 100 milles carrés. La station est souvent pour ces gens un lieu de rendez-vous, et les Indiens déjà baptisés, qui l'affectionnent, y amènent quelquefois de leurs compatriotes encore païens; mais en hiver la nécessité de pourvoir à la subsistance de leurs familles les empêche de rester longtemps auprès de nous, et en été leurs habitudes vagabondes pro-

duisent le même effet. Au bout de quelques jours ou tout au moins de quelques semaines, ils se mettent à trouver « leurs pensées longues, » comme ils disent, c'est-à-dire à s'ennuyer, et ils s'empressent d'aller planter leurs tentes ailleurs. Jusqu'à présent aucune famille ne s'est encore fixée ici d'une manière permanente, et les bâtiments de la Mission sont les seules maisons qui existent. Dans cet état de choses, il est évident que le plus grand moyen d'influence que nous puissions employer est l'instruction des enfants. Notre intention est de commencer par nourrir, habiller et instruire les orphelins et les pauvres petits abandonnés. Je visiterai ensuite, aussi souvent que je le pourrai, les troupes d'indigènes qui errent sur différents points du district, et tâcherai de m'entendre avec eux pour établir entre nous des relations aussi fréquentes et aussi régulières que possible. Il faudra pour cela nous laisser guider beaucoup par les circonstances; mais dans tous les cas, nous sommes bien décidés, ma chère femme et moi, à partager le sort terrestre de ces pauvres Indiens de l'Amérique du Nord, dans l'espoir d'être les instruments du Seigneur pour les amener à partager avec nous le sort céleste que nous attendons. Dans quelque lieu qu'il faille aller pour cela, nous irons, et quoiqu'il faille supporter, nous le supporterons. Veuille Celui de qui vient toute force nous aider dans l'accomplissement de ce dessein, et nous donner d'être un jour réunis, avec les membres de nos troupeaux d'Indiens si dispersés et avec tous nos amis et parents chrétiens, en cette sainte présence de Christ, où tout sera lumière, amour et ineffable paix!

« *Septembre* 1850. Les Indiens commencent à arriver sur la station. Pendant que Mme Hunt consacre son temps à l'école, je m'occupe à instruire les adultes. J'ai de plus à exercer une foule de métiers, et deviens tour à tour forgeron, menuisier, chaudronnier, plâtrier (hélas! en terre glaise seulement), fermier, etc., etc.; de sorte que ma main se fami-

liarise chaque jour davantage avec la bêche, la truelle et le marteau. Tout cela est indispensable et produit un bon effet sur l'esprit des indigènes, quelque imparfaits d'ailleurs que soient les produits de mon industrie.

« Outre les soins qu'elle donne à l'école des enfants, Mme Hunt dirige le soir une classe d'adultes pour les femmes. Elle est, dans tous ces travaux, très utilement assistée par Sabine Dennet, la jeune mulâtresse qne nous avons amenée avec nous de la Rivière-Rouge. Cette jeune fille que j'avais déjà, dans cette station, préparée à recevoir la confirmation, continue à nous donner les plus grandes espérances. Elle a une piété vivante, et nous sommes persuadés que l'amour de Christ seul l'a déterminée à nous suivre jusqu'au fond de ces solitudes.

« Avec l'aide de M. Suttie, notre instituteur indigène, et de quelques autres Indiens, nous sommes parvenus à rendre notre logis un peu plus confortable. Mais la pluie y pénètre encore abondamment, et l'une de mes occupations actuelles est de recouvrir le toit de la maison d'une nouvelle couche de terre glaise. Cette manière de construire a toutes sortes d'inconvénients. Quand le temps est sec, la terre tombe, à l'extérieur et à l'intérieur, en morceaux ou en poussière; quand il gèle, elle se contracte de manière à laisser pénétrer le froid à travers de nombreuses fissures; et enfin, quand il pleut, elle s'enfuit de toutes parts en une boue à demi-liquide, ouvrant ainsi une large voie à la pluie et au vent. Il nous est arrivé déjà plus d'une fois d'être contraints de fixer un parapluie ouvert au-dessus de nos lits. Mais nous avons aussi des adoucissements à ces petites misères. La farine dont nos amis chrétiens de la Rivière-Rouge nous ont si généreusement approvisionnés, n'est pas l'un des moindres. Les Indiens en aiment beaucoup l'usage, et quand nous les voyons disposés à rester oisifs, nous nous en servons pour nous assurer leurs services. C'est un arrangement auquel tout le monde trouve son compte.

« *Octobre.* L'évènement le plus remarquable de ce mois est le grand nombre des baptêmes et des mariages. Le 7, j'ai baptisé cinq adultes; le 8, baptisé quatre enfants et béni cinq mariages; le 9, baptisé onze adultes et dix-neuf enfants, et marié six couples. La plupart des néophytes m'ont donné de la satisfaction, soit par ce que j'ai appris sur leur compte, soit par les réponses qu'ils ont faites à mes questions. Il serait à désirer que la mémoire de quelques-uns fût plus cultivée quant aux choses évangéliques. Mais comment s'y prendre pour les instruire mieux? Dans quelques jours, presque tous seront loin, bien loin d'ici pour ne reparaître autour de nous qu'à Noël. Puisse le Seigneur les accompagner et les enseigner lui-même par la puissance du Saint-Esprit! Qu'il serait bon pour eux de posséder dans leur langue quelques passages des Saintes-Ecritures et quelques courtes prières! J'espère bien pouvoir, avant qu'il soit longtemps, leur procurer ce trésor et leur en apprendre l'usage.

« Le 13 du mois a été aussi une journée très intéressante pour nous. Vingt-neuf personnes, dont trois Européens seulement, y ont pris part à la sainte Cène. Ce jour a été pour tous un jour de rafraîchissement, une véritable fête évangélique. Des larmes coulaient de nos yeux, mais la joie était dans tous les cœurs. Durant les semaines précédentes, tous nos services avaient eu pour objet spécial de nous préparer à la célébration des deux sacrements, et j'ai lieu de croire que l'esprit, l'intelligence et le cœur de tous étaient sérieusement engagés dans ces actes solennels.

« Les réponses de nos candidats au baptême revenaient à peu près toutes à ceci : « Je suis pécheur. Je crois que Jésus-Christ est le fils de Dieu et le Sauveur du monde. Je désire d'être baptisé, d'obtenir le pardon de mes péchés, et je suis décidé, conformément à la Parole sainte, à renoncer au mal, etc. » — De même ceux que nous admettions à la table sainte disaient : « Je sais que ma vie passée a été très mau-

vaise, mais j'ai cette ferme assurance que Dieu m'a pardonné en Christ. Je crains également de ne pas garder comme je le devrais les commandements du Seigneur, mais je me confie pour cela dans le secours de sa grâce, etc. » Telles étaient leurs paroles dans nos entretiens particuliers, aussi bien qu'en assemblée publique, et le ton qu'ils mettaient à les prononcer était encore plus touchant que les expressions elles-mêmes. Oh ! puissent ces bonnes dispositions n'être pas comme la nuée de l'aube du jour qui s'en va !

« J'ai essayé de me rendre compte du chiffre de la population que contient mon immense champ de travail. Autour du lac il ne se trouve guère qu'environ quatre-vingts adultes et quatre-vingt-dix enfants. De ces derniers, cinquante-cinq sont venus à l'école aussi longtemps que leurs parents sont restés dans le voisinage. A peu près le même nombre d'adultes a fréquenté les classes du soir et les écoles du dimanche. Mme Hunt a vu jusqu'à trente et une femmes dans la classe qu'elle a ouverte pour elles.

« Mais les rives du lac ne sont qu'une portion de notre district ; c'en est même l'une des moins considérables. Il y a de plus, entre autres, le *Lac Vert*, le *Lac des Daims*, le *Passage des Grenouilles* et l'*Ile à la Crosse*. Ce dernier point paraît être le plus important. On m'assure qu'environ deux cents familles d'Indiens Chippawais et un grand nombre de Crees le visitent chaque année. Je compte aller les y joindre très prochainement, et ferai tous mes efforts pour placer dans ce lieu un maître d'école qui, s'il a de la piété et du zèle, pourra y ouvrir les voies au ministère de la Parole.

« Nous avons, le 9 de ce mois, distribué des vêtements d'hiver aux enfants qui fréquentent régulièrement l'école. Ce genre de libéralité est un grand bienfait pour ces pauvres petits êtres, dans un pareil climat et à l'entrée de la mauvaise saison. La plupart d'entre eux étaient misérablement couverts, et en hiver cette insuffisance de vêtements est souvent funeste.

L'année dernière, plusieurs personnes en sont mortes sur la station même. Nous avons été d'autant plus heureux d'avoir pu faire cette aumône, qu'il n'en résulte aucune charge pour la Société. Des amis chrétiens de Birmingham y avaient pourvu en nous envoyant, pour cet objet, une bonne provision d'effets parfaitement convenables.

« Voici un grand progrès. Deux maisons sont en voie de s'élever vis-à-vis celle de la mission ; toutes les deux bâties par des Indiens, l'une par Abraham Roberts et l'autre par le chef Jacob Bird, qui est bien le chrétien indigène le plus doux et le plus conséquent que je connaisse. Je leur ai promis à tous les deux des semences de pommes de terre et des graines potagères, s'ils voulaient défricher et enclore, autour de leurs nouveaux logis, quelque portion de terrain. Je n'attends pas beaucoup de cette première tentative, s'ils la font, parce que leur sol est très pierreux et encore couvert d'arbres. De plus, ces deux hommes seront encore obligés, quoique déjà âgés l'un et l'autre, de continuer leurs chasses, car sans cela il leur serait impossible de pourvoir à leur subsistance ; mais ces maisons et ces petits jardins n'en seront pas moins de précieux et utiles agréments pour eux et leurs familles, quand ils seront à la station. Nous espérons bien aller, à Noël prochain, nous asseoir à leur foyer, et nous nous proposons de leur offrir, à cette occasion, des fourchettes, des couteaux et quelques fortes assiettes d'étain, de la part encore de nos fidèles amis de Birmingham. C'est un moyen de mettre ces gens sur le chemin de la civilisation, et nous savons déjà qu'ils accepteront ce présent avec un vif plaisir.

« *Décembre*. Outre les services du dimanche, nous avons tous les matins et tous les soirs des réunions où j'explique les Saintes-Ecritures de la manière la plus simple, et en racontant, autant que possible, des faits qui élucident les doctrines et les gravent dans la mémoire de nos auditeurs. Le chiffre des assistants varie beaucoup, et grâce aux habitudes

errantes des natifs, nous voyons continuellement des visages connus disparaître pour un temps, tandis que d'autres les remplacent. Quelquefois les enfants sont obligés de sortir pour faire place à leurs aînés; mais en général, et pour une grande partie de l'année, la moyenne de nos auditeurs s'élève à une quarantaine. Beaucoup d'âmes entendent ainsi le message du salut, mais j'ai déjà dit combien il est à regretter que ce ne soit le plus souvent qu'en passant.

« Depuis cinq mois que je suis ici, j'ai baptisé vingt et un adultes et trente-cinq enfants, et j'ai béni dix-huit mariages. Ces chiffres, joints à ce qu'avait fait mon prédécesseur, forment un total de cent soixante trois baptêmes et de trente et un mariages.

« *Janvier* 1851. J'ai été assez gravement indisposé durant une bonne partie de ce mois. Mais nous avons tous été merveilleusement soulagés par le don d'une langue de daim qu'un Indien nous a apportée de fort loin. C'était le premier plat de viande que nous eussions vu paraître sur notre table depuis notre arrivée à la station.

« *Février*. Jacob Bird est venu nous annoncer qu'il avait tué un daim à deux journées de marche de la station, et qu'il en avait mis la chair en sûreté pour nous, si nous voulions l'envoyer chercher. Sur-le-champ nous fîmes marché avec lui et avec Abraham pour nous rendre ce service. L'animal arrivé, nous le partageâmes avec M. Suttie, et pendant plusieurs semaines nos forces ont été restaurées par l'usage de cet aliment, auquel nous avons pu, grâce à la générosité d'un ami, ajouter de temps en temps quelques pommes de terre. Le chef à qui nous sommes redevables de ce soulagement nous avait des obligations. Nous l'avions, quelque temps auparavant, empêché de mourir de faim et de froid, en lui envoyant au loin de la nourriture et en le faisant ramener à la station sur notre traîneau.

« *Mars* 14. Nous faisons nos préparatifs pour le prin-

temps, dans l'espoir de parvenir à semer et à récolter quelques-unes des productions que comportent le climat et la nature du sol, des pommes de terre et quelques légumes. Il faudra que nous prenions la bêche en main aussitôt que nous verrons la terre un peu sèche, car ici il importe de se hâter. Nous n'avons, à proprement parler, ni printemps ni automne. Après des neiges de sept mois au moins de durée, nous arrivons subitement, au travers d'un vrai petit déluge, à une saison très chaude que suivent de près de violents orages mêlés de tonnerre; après quoi, il faut s'empresser d'enlever tous les produits du sol pour les serrer dans des greniers bien fermés avec du foin et des branchages, et de travailler de nouveau la terre pour l'avenir. Sans cela on peut compter d'arriver trop tard l'année suivante, pour obtenir une récolte quelque peu satisfaisante. Ces précautions ne suffisent même pas. Il faut de plus s'occuper de l'été dans le courant de l'hiver. C'est ainsi que j'ai fabriqué, durant mes loisirs des mois passés, des caisses où je vais semer à l'avance quelques plantes qui germeront dans nos chambres, et que je transplanterai en terre à la première lueur du soleil. J'ai aussi mis à profit mon talent en menuiserie pour construire une brouette, qui nous sera très utile.

« *Avril 20, jour de Pâques.* J'ai reçu aujourd'hui dix-sept nouveaux communiants, qui tous m'avaient préalablement donné des preuves suffisantes de leur sincérité et de leur juste entente des obligations qu'ils contractaient en se rangeant parmi les disciples rachetés du Sauveur. Ma liste de communiants porte actuellement cinquante noms, y compris les nôtres et ceux de quelques-uns des habitants du Fort.

« *Mai 25.* Pierre Mackenzie, l'un de nos élèves les plus avancés, mais qui avait, d'après les suggestions de sa grand'mère, quitté la station, y a été ramené hier très dangereusement malade. Aujourd'hui dimanche, il était là dans un coin de la salle d'école où nous célébrions le culte, se débattant avec la

douleur et répondant à nos prières par des gémissements. Une épaisse couche de neige, tombée les jours précédents, fondait rapidement et tombait sur nous à travers la toiture; mais le pauvre enfant était trop malade pour qu'on songeât à le remuer, et nous ne pouvions nous-mêmes nous transporter ailleurs; car cette salle est l'unique pièce que nous ayons pour servir à la fois d'école, de lieu de culte et de dortoir pour les enfants. Il nous a été impossible de nous agenouiller durant le service, parce que l'eau couvrait le plancher, et nous avons été plus d'une fois obligés d'aller nous établir tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, suivant que l'eau y découlait moins abondamment. Cette circonstance m'a démontré la nécessité de construire sans retard une salle d'école et un lieu de culte plus convenables. Il faut que cela se fasse avant que nous songions à placer nos propres têtes sous un meilleur abri que celui qui les couvre à présent.

« *Juin* 1er, *dimanche*. Aujourd'hui, après le service du matin, notre pauvre petit Pierre a rendu son dernier soupir. Depuis qu'on l'avait rapporté à la station, c'est à peine s'il avait, à de rares intervalles, retrouvé quelques lueurs de raison. Nous avons fait, ainsi que quelques Indiens et en particulier le chef Jacob, tout ce que nous avons pu pour lui, mais son mal était sans remède, et il nous a fallu nous contenter de l'ensevelir, « dans l'espérance de la résurrection. » Atteint, comme nous et beaucoup d'autres dans la contrée, d'une *influenza* maligne, nous étions à lui faire subir un traitement sudorifique, quand sa grand'mère était venue, sans nous en prévenir, le retirer de l'école pour l'emmener avec elle, et dans cet état il n'avait fallu que deux ou trois nuits froides et humides pour fixer la maladie sur ses poumons et lui donner le coup de la mort.

« *Juillet* 1851. Un an s'est écoulé depuis notre arrivée à la station. En jetant un coup d'œil sur ce qui s'est passé durant ce laps de temps, relativement à la partie la plus importante

de notre œuvre, c'est-à-dire aux progrès et à l'état spirituel de notre Eglise, nous devons dire que nous avons eu de grands sujets de douleur et éprouvé de très nombreux mécomptes. Je dis des mécomptes, et non pas des découragements, car nous ne sommes ni découragés ni abattus. Nous avons, au contraire, plus de sujets que jamais de bénir le Seigneur et de nous confier en lui. Presque tous les Indiens qui habitent les bords des grands lacs du voisinage ont hautement confessé qu'ils sont de pauvres pécheurs, et qu'ils ont besoin d'être pardonnés et sanctifiés par la foi en Jésus-Christ. Ces premiers éléments de conversion porteront tous leurs fruits, quand Dieu le trouvera bon. En attendant, nous avons aujourd'hui cinquante-un communiants, et le nombre des enfants que nous nourrissons et que nous habillons s'élève à vingt-un. C'est le noyau de notre école. Il s'y joint dix autres enfants qui suivent constamment les classes, et trente-trois qui y assistent toutes les fois que leurs familles font quelque séjour près de la station. »

Ici s'arrêtent les détails donnés par M. Hunt sur son Eglise et sur ses travaux. Nous avons dit en commençant pourquoi nous avons jugé ces simples récits dignes d'être mis sous les yeux de nos lecteurs. Et n'est-il pas vrai qu'une vie passée dans de pareils labeurs, sous un climat si rude, à une si grande distance des nations civilisées et au milieu de privations si nombreuses, est une vie d'abnégation et de sacrifices? Quel mobile que la foi qui donne naissance à de tels dévouements! Et quelle puissance que l'amour en vertu duquel l'homme peut se consacrer ainsi tout entier au service de Christ et au bien de ses semblables!

VARIÉTÉS.

Troisième voyage du docteur Livingston, et nouvelles découvertes dans l'intérieur de l'Afrique.

Nos lecteurs connaissent déjà le lac 'Ngami et le fleuve Zonga, découverts en 1849 dans l'intérieur de l'Afrique par le docteur Livingston, de Kolobeng. Ils savent également qu'après un autre voyage infructueux entrepris en 1850 pour explorer de nouveau ces contrées, le courageux missionnaire s'est, au printemps de 1851, mis une troisième fois en route, et que cette fois un succès complet a couronné sa persévérance. Mais nous leur avons promis depuis longtemps déjà quelques détails sur ce troisième voyage; c'est cet engagement que nous allons nous efforcer de remplir.

« En partant de Kolobeng, M. Livingston et son fidèle compagnon, M. Oswell, suivirent jusque sur les bords du Zonga la même route, et eurent à supporter les mêmes fatigues que dans les précédents voyages. Après avoir traversé ce fleuve, ils continuèrent à se diriger directement vers le nord. Leur but était de pénétrer, à plus de soixante lieues au delà, jusqu'auprès du chef Sebitoane, qu'ils savaient fixé avec sa tribu sur les rives de deux grandes rivières nommées le Chobé et le Sesheké. Dans ce trajet, ils rencontrèrent de nombreux courants d'eaux et virent plusieurs étangs ou lacs salés, dont l'un pouvait avoir environ cinq lieues de large sur une trentaine de lieues de long. Le pays est plat, bien boisé, et habité par des hordes indigènes, qui paraissent y trouver abondamment de quoi subvenir à leurs besoins. Mais les voyageurs eurent beaucoup à souffrir de la piqûre du *tsésé*, insecte venimeux qui s'attaque surtout aux animaux, et dont la quantité est énorme, du moins dans quelques parages.

« Sebitoane fit à MM. Livingston et Oswell un accueil très bienveillant. Pensant que leurs bœufs, qu'ils avaient été obligés de laisser derrière eux, pourraient bien être devenus victimes des *tsésé*, il offrit de leur en fournir d'autres et les accompagna en personne jusqu'à l'endroit où étaient restés leurs wagons. Malheureusement, peu de jours après, il tomba malade et mourut en très peu de temps. Ce chef, qui était de la race des Mantaetis, avait autrefois habité Lattakou, et ne s'était enfoncé dans l'intérieur que pour échapper à la haine des Griquas. Il avait combattu presque toute sa vie, et perdu plusieurs fois tout son bétail ; mais comme c'était un homme de talents et de grandes ressources, il avait su, malgré tous ses revers, conserver un grand ascendant sur ses gens, et avait fini par devenir plus riche en bétail et à commander sur un peuple plus nombreux qu'aucun autre chef africain de ces contrées. A son lit de mort, M. Livingston essaya de lui parler sérieusement de l'avenir ; mais dès les premières paroles, un médecin indigène, qui le soignait, interrompit brusquement le missionnaire, et ses gens, craignant sans doute une nouvelle tentative du même genre, le transportèrent promptement dans un lieu retiré. Dès que nos voyageurs eurent appris qu'il avait cessé de vivre, ils allèrent offrir leurs condoléances à ses sujets, qui parurent recevoir avec reconnaissance cette marque de sympathie. Ils restèrent deux mois au milieu de cette tribu, qui, bien que ses mœurs soient très sauvages, les traita constamment avec bonté et leur manifesta même à plusieurs reprises le désir de les voir se fixer auprès d'elle.

« Tout ce pays, dit M. Livingston, est aujourd'hui gouverné au nom de la fille de Sebitoane, par les gens de sa tribu, qui se nomment les Makololo. C'est un plateau immense où nous avons voyagé des centaines de milles sans apercevoir la moindre colline un peu saillante. Il est entrecoupé de nombreuses rivières, entre lesquelles s'étendent souvent de vastes marécages très difficiles à traverser. Nos bœufs s'y enfonçaient

jusqu'au ventre, et à peine étaient-ils parvenus à s'en tirer, que l'eau paraissait tout près de la surface dans les trous formés par leurs jambes.

« Les rivières de cette contrée ne sont pas, comme il s'en voit tant au sud de l'Afrique, des ravines où l'on ne trouve le plus souvent que du sable ou des cailloux. Toutes celles que nous avons vues roulaient un volume d'eau considérable. Quoique nous fussions arrivés à la suite d'une longue sécheresse, nous trouvâmes, en sondant le Chobé, qu'il avait régulièrement, du côté où le courant portait, environ quinze pieds de profondeur, et douze de l'autre côté. Ses bords sont généralement aussi escarpés que ceux d'un canal. Les racines des roseaux et autres herbes qui croissent le long des rives empêchent les eaux d'entraîner le sol, mais en bien des endroits celui-ci est creusé par dessous, de manière à se trouver suspendu perpendiculairement au-dessus de l'eau. Si le cours de ce fleuve était plus direct, un bateau à vapeur pourrait facilement le parcourir.

« Les parties les plus hautes du pays ne s'élèvent que de quelques pieds au-dessus du niveau général. C'est sur ces éminences, à peine sensibles à l'œil, que les indigènes font paître leur bétail, établissent leurs jardins et construisent leurs villages. Chaque année, les rivières débordent. La grande sécheresse dont j'ai déjà parlé avait, lors de notre visite, empêché ce débordement, et, pour le dire en passant, les naturels l'attribuaient à la mort de leur grand chef Sebitoane. Cette propriété des rivières et le grand nombre de bras qu'elles ont, expliquent ce que nous avions entendu dire à l'avance d'un *linokanoka* (mot à mot, *rivières sur rivières*) « et d'eaux très grandes et contenant beaucoup d'îles. » Le fait est que lorsque tous ces grands courants sont sortis de leurs lits, le pays entier doit être inondé et présenter l'aspect d'un lac immense parsemé d'un grand nombre d'îles. Il paraît qu'alors les habitants traversent tout le pays en canots,

et vont même ainsi visiter leurs jardins. Les voyageurs à venir feront bien de s'en souvenir, pour se munir à l'avance d'un de ces indispensables moyens de transport.

« Le sol paraît fertile ; il est généralement couvert d'un gazon rude et commun, mais beaucoup de grands et beaux arbres y embellissent le paysage. La plupart appartiennent à des espèces toutes nouvelles, au moins pour nous. Cependant nous y avons reconnu le gigantesque boabob, élevant ses puissants rameaux au-dessus de tous les autres, et les réduisant à ne figurer auprès de lui que comme des buissons. La route qui conduit à la ville de Sesheké est bordée de dattiers et de palmiers. A l'époque de notre visite, les premiers étaient en fleurs, et nous vîmes au-dessous des pepins de dattes. Parmi les arbres d'espèces inconnues, plusieurs paraissent ne jamais perdre leur feuillage. Nous remarquâmes aussi de grandes plantes parasites de la famille des orchides. Un arbre à fruits magnifiques attira surtout notre attention ; malheureusement toutes les graines (de la grosseur à peu près d'un noyau de pêche) avaient été brisées par la dent de quelque animal.

« Outre les plantes usuelles qu'ils cultivent, les naturels font un grand usage d'une espèce de noix de terre qu'ils appellent *motuohatsi* (homme de la terre). Ce fruit, rôti sous la cendre ou simplement bouilli, est d'un goût assez agréable. Il est très bien venu au Kuruman, et s'est déjà depuis répandu dans la colonie du Cap. La tribu des Barotsi cultive la canne à sucre et la patate. Nous avons laissé aux Makololo du blé, du maïs, des noyaux de pêche et d'abricot, et quelques autres graines qu'ils nous ont promis de semer dans un jardin qu'ils prépareraient tout exprès pour nous. Il est probable, d'après la nature du terrain, que plusieurs de ces espèces réussiront et contribueront ainsi à accroître les ressources du pays. Je dois dire cependant que la bonne mine de ses habitants n'indique nullement qu'ils aient grand besoin d'une amélioration de ce genre.

« Ces peuples appartiennent à une race noire complétement distincte de celle des Béchuanas. Ils sont divisés en plusieurs tribus désignées par des noms différents : les Barotsi, les Banyeti, les Batoko, les Bashukulompo, etc. Les Makololo, qui dominent sur tous les autres, sont un composé de plusieurs tribus béchuanas parlant originairement le séchuana. Ainsi, la Providence nous a préparé les voies, car partout où nous avons été, nous avons trouvé en usage cette langue qui nous est familière, et dans laquelle la Bible a déjà été traduite à peu près tout entière. On pourrait l'appeler ici la langue de la cour. Les dialectes des autres tribus noires, telles que les Barotsi et les Batoka, se rattachent par leurs radicales à la même famille, mais ils en sont assez distincts pour qu'aucun Béchuana ne puisse les comprendre.

« Les Barotsi sont très habiles à faire des paniers, et en général à travailler le bois. Les Banyetis sont d'excellents forgerons ; ils fabriquent d'une manière remarquable des clochettes pour le bétail, des lances, des aiguilles et des houes. Le fer paraît abonder dans le pays et être d'une excellente qualité ; les naturels savent très bien l'extraire du minerai. La même tribu excelle aussi à construire des canots ; elle y emploie avec avantage un bois tout à la fois très serré, très fort et très léger, qui porte le nom de *molompi*. D'autres tribus sont renommées pour leur habileté à fabriquer la poterie. Toutes se livrent en outre à la culture du blé indigène, qui paraît croître partout avec abondance. Bien que les extrémités supérieures, et en particulier la poitrine de ces populations soient très développées, elles ne paraissent pas s'être jamais beaucoup adonnées à la guerre, sans doute parce qu'elles auront toujours trouvé suffisantes les défenses naturelles qu'établissent leurs nombreuses et profondes rivières.

« Tout le pays est très peuplé. Pour dresser la carte grossière que nous avons essayé d'en faire, nous avions demandé à un grand nombre de naturels de nous indiquer le nom et la

situation des principales villes. Quoique interrogés séparément, tous s'étaient accordés à nous donner à peu près les mêmes indications, élevant très haut le nombre et l'importance de ces villes, et pourtant en nous rendant ensuite à Sesheké, nous vîmes plusieurs villages, renfermant au moins cinq ou six cents âmes, dont nos donneurs de renseignements n'avaient pas fait mention, parce qu'ils les avaient trouvés trop peu considérables pour cela.

« Beaucoup d'objets manufacturés en Europe ont pénétré, par les côtes de l'est et de l'ouest, jusqu'au centre du continent africain. Peu après notre arrivée sur le Chobé, nous vîmes, à notre grand amusement, un individu s'avancer vers nous, couvert d'une éclatante robe de chambre à grands ramages. Beaucoup de Makololo possèdent des manteaux de flanelle ou d'autres étoffes imprimées de toutes les couleurs. Malheureusement nous apprîmes, en réponse à nos questions, que ces objets avaient tous été échangés contre des esclaves. Il paraît que cet odieux trafic a commencé dans le pays en 1850 seulement. A cette époque, une troupe de gens appartenant à une tribu éloignée, du nom de Mambari, vint trouver Sebitoané et lui offrit à vendre une grande quantité d'étoffes et quelques vieux fusils de fabrique portugaise. On leur proposa en échange du bétail et de l'ivoire, mais ils déclarèrent qu'ils n'accepteraient que des enfants âgés d'environ quatorze ans. Les Makololo éprouvèrent d'abord quelque répugnance à faire un pareil échange ; mais la domination qu'ils exercent sur les races noires était un piége auquel ils ne surent pas résister. Les Mambari leur conseillèrent de fondre à l'improviste sur les Bashukolompo, leur promettant des fusils, s'ils voulaient leur donner les captifs qu'ils feraient, en gardant pour eux le bétail. Cet arrangement fut accepté, et l'expédition faite, les Mambari purent emmener avec eux environ deux cents esclaves acquis de cette manière. On dit que trente de ces malheureux avaient été donnés contre trois vieux fusils presque hors

d'usage. Les marchands Mambari, qui paraissent habiter au nord-ouest, sur les bords de la mer, avaient promis de revenir en 1851 ; mais à notre départ du pays, ils n'avaient pas encore réalisé cette promesse. Le seul moyen d'empêcher un plus grand développement de l'esclavage dans le pays, serait d'y ouvrir un commerce fondé sur des bases plus morales, et surtout de se hâter d'y introduire les lumières de l'Evangile de Christ.

« Quant à ce dernier point, dit M. Livingston, en terminant une de ses lettres au comité de la Société des Missions de Londres, je désire vivement m'y employer, mais je regarde comme impossible de le faire avec succès, si je ne puis rester deux ans déchargé de tout autre soin. Il faudra que j'aille auparavant vers le sud, peut-être jusqu'au Cap, pour m'y faire faire une opération à la luette et soigner mon bras malade (1). Il était déjà décidé que mes enfants partiraient bientôt pour l'Angleterre ; ce ne sera pas une grande augmentation de frais que leur mère les y accompagne. Si ces arrangements, que je soumets à la sanction des directeurs de la Société, peuvent se réaliser, je partirai seul, et pourrai consacrer sans réserve deux ou trois années de ma vie aux immenses régions que la Providence du Seigneur vient d'ouvrir devant nous. L'idée de priver ainsi mes enfants de leur père déchire mes entrailles ; mais quand je pourrai vous écrire plus longuement sur ce sujet, vous verrez qu'il faut absolument ou employer ce moyen ou renoncer, au moins pour le moment, à la proclamation du nom de Christ dans ces nouvelles contrées. »

---

(1) Il y a quelques années que M. Livingston, voyageant dans le désert, eut à soutenir contre un lion un combat terrible, dont il sortit vainqueur, mais non sans avoir reçu plusieurs blessures, dont une n'est pas encore parfaitement guérie.

NOUVELLES RÉCENTES.

OCÉANIE.

LE JOHN WILLIAMS A TAITI.

Le *John Williams* est, nos lecteurs s'en souviennent sans doute, le beau navire missionnaire que la Société de Londres a pu construire, et qu'elle entretient du produit des offrandes recueillies parmi les enfants d'Angleterre. Parti, l'automne dernier, pour les îles de la mer du Sud où il transportait plusieurs nouveaux missionnaires, le *John Williams* est arrivé, le 4 février dernier, en vue de Taïti. Aucun des messagers du salut qu'il avait à bord ne connaissait encore, ou du moins n'avait encore vu de ses yeux les magnifiques triomphes que l'Evangile a remportés dans cette île. Aussi en furent-ils émerveillés. « Pourquoi, » disait l'un deux à l'un des missionnaires du pays, après avoir visité l'Eglise native de Mahaena, « pourquoi ne faites-vous pas mieux con- « naître en Angleterre tout ce qu'il vous a été donné de faire « ici ? — Pourquoi ? lui fut-il répondu, parce que nous aimons « mieux rester au-dessous de la vérité que de courir le risque « de la dépasser. »

Quelques jours après leur arrivée, trois des nouveaux venus allèrent visiter la station de Papara, que dirige le révérend A. Chisholm. C'était un mercredi, mais il suffit d'annoncer leur présence pour qu'aussitôt un nombreux auditoire se formât dans la chapelle. Après une allocution de chacun des visiteurs, auxquels le pasteur du lieu servit d'interprète, plusieurs des diacres et d'autres membres de l'Eglise prirent la parole, et exprimèrent en fort bons termes les sentiments dont tous les cœurs étaient animés. « Ce fut véritablement, écrit

« M. Chisholm, un moment de joyeux rafraîchissement pour « les âmes de tous.» Nos nouveaux frères étaient ravis de tout ce qu'ils voyaient et entendaient. « Quelles grandes choses le « Seigneur a faites ici ! » s'écriaient-ils l'un après l'autre. Et nos gens n'étaient pas moins expansifs dans la manifestation de leur joie. Ce qui frappait surtout ceux-ci, c'était le dévouement de ces jeunes hommes qui abandonnaient leur pays pour aller prêcher l'Evangile de la grâce et confirmer ainsi la vérité des joyeuses nouvelles annoncées déjà par les anciens missionnaires. Un des diacres disait : « Oui, les cœurs de tous mes « frères sont heureux de ces choses ; j'en suis bien sûr, parce « que je sens que mon propre cœur a été rempli de joie par « tout ce que je viens d'entendre. »

Deux de ces nouveaux missionnaires ont obtenu des autorités françaises la permission de séjourner six mois à Taïti. On espère que cette autorisation deviendra définitive.

—

EMPIRE TURC.

TRAVAUX MISSIONNAIRES A SMYRNE.

On écrit de Smyrne, sous la date du 5 février, que les efforts tentés l'année dernière pour répandre la connaissance du pur Evangile dans cette partie de l'empire turc, commencent à produire quelques résultats sensibles. La Bible et les traités religieux, traduits en grec moderne, sont de plus en plus recherchés et lus souvent avec fruit. On cite entre autres, sous ce rapport, la ville de Thyatire, cet ancien siége d'une Eglise dont parle le saint volume, et plusieurs localités moins célèbres. « Il s'opère évidemment parmi les Grecs, dit l'auteur de la lettre, un mouvement religieux qui, si Dieu le permet, et si ceux qui devraient le diriger ne l'entravent pas, pourra bien amener une réforme générale dans cette Eglise depuis si longtemps dégénérée. »

Paris.— Typographie Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Après avoir appris par les dernières communications de nos chers missionnaires que la paix était enfin rendue au Lessouto, nos lecteurs s'attristeront peut-être d'entendre encore venir de ce côté des bruits de guerre et de combats. Mais il n'y a rien là qui doive nous étonner beaucoup. Une agitation si longue, et où tant d'intérêts divers s'étaient trouvés en présence, ne pouvait pas cesser subitement sans laisser de trace après elle, et l'on va voir par le récit même des faits dont nous parlons que les missionnaires, loin d'en être très alarmés, regardent maintenant une paix définitive comme plus probable qu'auparavant. Les amis de la Mission trouveront de plus dans ces récits une preuve frappante de l'influence exercée par l'Evangile sur le chef Moshesh. Cela ne les empêchera pas de comprendre toujours mieux avec quelle persévérance cette excellente œuvre doit être placée par leurs prières sous la protection du Seigneur.

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. Arbousset, *sous la date du* 15 *juin* 1852.

Une expédition de Moshesh contre les Mantaetis. — Succès et modération. — Conclusion de la guerre. — Eglise de Morija.

Messieurs et très honorés frères,

Lorsque, le 12 février dernier, arriva à Bossiou un commissaire du Gouvernement britannique, M. le major Hogge,

pour négocier la paix avec Moshesh, il fut stipulé que dorénavant les Anglais n'interposeraient plus leur autorité dans les querelles des tribus entre elles. L'on convint également que le bétail et les chevaux ravis aux fermiers par les Bataoungs et les Bassoutos, en conséquence du combat de Konougnana, seraient rendus. Mais sur cette question, Moshesh fit observer que Sékonyéla venait de lui en enlever une bonne partie, et il demanda si le commissaire ne pourrait pas employer son influence auprès de ce chef pour faire rentrer ce butin, afin de le rendre aux Boers. M. Hogge répondit : « Je ne veux rien avoir à faire avec le chef des Mantaetis. » Et il ajouta (ce qui était abondamment significatif) : « Je suppose que vous le lui avez seulement *prêté* » (ce bétail-là). Le chef fit un signe de tête approbatif, et tout son conseil parut extrêmement satisfait aussi.

Les Mantaetis ont autrefois conquis une partie du pays sur les Bassoutos. Ils y sont toujours restés depuis; mais, naturellement, les querelles entre les deux tribus ont été fréquentes. Celle des Bassoutos, depuis qu'elle est devenue comparativement puissante, aurait pu détruire l'autre. Elle ne le veut pas, à ce qu'il paraît ; mais, d'un autre côté, la première se prévaut de cette modération pour l'appauvrir, et depuis deux ou trois ans, surtout, elle lui a laissé peu de repos. Il n'y a encore qu'un mois et demi, quelques Mantaetis ont osé dérober à Moshesh, près de Bossiou, dix de ses meilleurs chevaux de monture. Alors ce chef a rassemblé sept à huit milliers de combattants, la plupart à cheval, et s'est dirigé vers la Poutiatsana. La neige l'a surpris dans les Montagnes-Bleues, et lui a fait éprouver ses rigueurs. Cependant il est arrivé, le 17 mai, devant la ville de Mota, frère puîné de Sékonyéla. Ces deux chefs se sont réunis pour l'attaquer ; mais il les a repoussés et mis en déroute. Tout est resté au pouvoir du vainqueur, femmes, enfants et biens. Il s'est montré fort humain en ceci, qu'il a épargné les captifs, a pris d'eux un très grand soin, et

leur a fait rendre les fourrures et autres objets semblables que ses gens leur avaient ravis. Mais la ville a été incendiée et les champs de millet presque tous fourragés. L'armée a campé là le dimanche 23 mai. Son chef l'a rassemblée, et deux chrétiens indigènes de Bossiou ou de Morija ont tenu pour elle deux services religieux auxquels assistait Moshesh.

Le lendemain, on s'est remis en marche pour se porter sur Maoutsé, où gouverne le brave Nkhatle, oncle de Sékonyéla. Ici le combat a été peu sanglant, le butin immense. Les millets ont été dévastés, et l'endroit livré aux flammes, ainsi qu'une foule d'autres, situés dans le voisinage. Mais les femmes, les enfants et les vieillards qu'on avait faits prisonniers, ont tous été épargnés. Le missionnaire wesleyen d'Oumparane, M. Daniels, qui s'était, par précaution, réfugié avec sa famille parmi les fermiers, a envoyé un de ses beaux-frères auprès du chef, qui lui a dit : « Vous auriez pu rester dans votre station, je vous invite à y retourner ; on ne vous y fera point de mal. » Et M. Daniels est ainsi rentré chez soi. A quelques Boers du voisinage, un peu alarmés aussi, Moshesh a également donné sa parole que leurs biens et leurs personnes seraient respectés.

Ensuite la marche des troupes s'est dirigée vers Joala-Bogolou, ville de Makete-Kete, et sur Mérabing, résidence de Sékonyéla, son père. Aussitôt que celui-ci a vu l'ennemi déterminé à l'attaquer au haut de sa montagne, il a envoyé un messager avec deux têtes de bétail, et a fait sa soumission. Le messager, arrivé devant Moshesh, lui a dit : « Salut, fils de Mokachane ! Mon maître envoie ce bœuf pour arrêter ton assagaie. Il te fait dire : Paix, mon frère, tu m'as vaincu, ne va pas plus loin ; nous sommes l'un et l'autre des Bassoutos. Mon maître, pourquoi détruirais-tu tout le blé de mes enfants ? Parmi nous, les guerres ne doivent pas être poussées à outrance; accepte ma soumission. » Moshesh a répondu aussitôt : « C'est bien, je ne voulais pas me battre contre le fils de

Mokocho; dites-lui que c'est lui-même qui m'a amené ici par ses déprédations continuelles; n'est-il pas mon seigneur? Il aurait dû m'arrêter chez Mota, et je n'aurais pas enlevé les troupeaux, ni détruit les blés de Nkatle. De ces deux bœufs amenés, je prends celui-ci, prends cet autre (1), pour que l'on voie que ma parole et la tienne n'en font qu'une. Je m'en retourne; ton maître enverra à Bossiou traiter du reste. »

Cela dit, l'armée reçut ordre de rétrograder. Elle n'a plus fait aucun dégât dans sa marche. Pour plus de précaution, le chef ne l'a fait entrer ni sur la station missionnaire, ni à Joala-Bogolou, ni à Mérabing. Les blés dans ces trois localités sont tous debout, prêts à être moissonnés. Quelques Mantaetis ont bien osé voler aux troupes une soixantaine de chevaux, à la faveur d'une nuit obscure et pluvieuse; mais Moshesh n'y a pas pris garde, disant que « ce n'était pas là le fait du maître. » On a aussi tiré sur elles près d'un certain village. Le chef a aussitôt rassemblé tous les combattants, et leur a demandé : « Croyez-vous, hommes, que ce ne soient pas là des enfants? — Oui, seigneur. — Savent-ils ce qui se passe entre leur moréna et moi? — Non, sans doute. — Ainsi donc, déchargez vos armes. » Alors une salve de quelques milliers de mousquets a fait retentir les champs. « Vos fusils sont vides? a repris Moshesh. — Oui, moréna! — Poursuivons! » Et l'on a ainsi continué la marche sans autre accident.

Il paraît qu'un des principaux d'entre les Mantaetis ayant été fait prisonnier, et se trouvant hors d'état de racheter sa liberté, Moshesh est venu lui-même à son secours, en comptant sept têtes de bétail à celui de ses soldats qui l'avait pris dans le combat, et qu'ainsi Makuaéla (nom de cet officier) est rentré à Mérabing. Le chef lui a même donné une petite portion du butin, en lui disant : « Ce bœuf-là servira à ta purification pour cause de guerre; de cet autre, tu te feras

(1) La parole est adressée ici au principal messager.

un nouveau manteau, et le lait de cette génisse fera grandir tes enfants; va-t-en tranquillement, mon frère. » Voilà ce que sont les mœurs de ce peuple; voilà jusqu'où va la modération du fils de Mokachane. Il vient de frapper un grand coup, d'une portée morale beaucoup plus considérable qu'on ne s'imagine peut-être de loin. Il n'a pourtant perdu que cinq à six hommes, avec un certain nombre de chevaux. L'incursion avait été si bien concertée, il l'a si bien dirigée, enfin et surtout ses forces étaient tellement imposantes, qu'il était à peu près sûr d'avance d'atteindre son but sans verser beaucoup de sang. Il n'est pas tombé au-delà d'une cinquantaine de Mantaetis, à ce que l'on assure. Mais de nombreux milliers de gros et menu bétail, ainsi qu'un certain nombre de chevaux, ont été capturés; d'immenses champs de millet ont été ravagés; la tribu la plus forte après celle des Bassoutos et la moins tranquille a perdu en un jour le fruit de longues années de déprédations, et demandé la paix. Je commence à bien augurer de la pacification du pays, en particulier du quartier de Mékuatling et d'Oumparane. Avec un coup décisif de cette nature, on se réconcilie, tout douloureux qu'il soit. Ce sont les excursions sans portée et sans cesse renaissantes des indigènes qui compromettent tout dans ces contrées, depuis trois à quatre ans passés.

Ne trouvez pas mauvais, chers Messieurs et honorés frères, qu'un ministre de l'Evangile, qu'un messager de paix et de salut parmi les païens vous parle si longuement et avec tant de liberté de ces guerres. Elles m'affligent, certes, plus que personne. Mais pourriez-vous ignorer qu'elles existent, et n'est-ce pas mon devoir d'en apprécier la portée et de dire ce que j'en pense?... Le fait est qu'elles entravent notre œuvre et la sapent tellement qu'à moins d'une paix durable que je commence enfin à entrevoir, presque tout le fruit de nos sueurs, comme missionnaires, serait bientôt comme enterré sous des ruines.

Il serait d'ailleurs plus de mon goût, mille fois, de vous raconter comment, tandis que les hommes se trouvaient engagés dans un combat, nous venons de nouveau de réunir les femmes, membres de l'Eglise, à la Pentecôte, pour les exhorter, les encourager, leur administrer la sainte Cène. Nous avons aussi tenu avec elles deux services d'humiliation, à cause des malheurs des temps; et tout notre petit auditoire a fondu en larmes. L'œuvre de la grâce parmi ces peuples semble en stagnation pour le présent; l'encouragement nous manque. Cependant une bonne partie du bien déjà fait subsiste encore. Les missionnaires ne sont pas les seuls à implorer le Seigneur en faveur de la pacification et de la conversion du pays. Bien des âmes d'indigènes, éveillées par notre prédication, s'unissent à ces élans avec une ferveur vraiment pleine d'encouragement pour les principaux ouvriers dans cette œuvre difficile autant qu'elle est noble. Joignez toujours vos prières aux nôtres, chers et bien aimés Directeurs; Dieu ne s'est jamais laissé, il ne se laissera en aucun temps sans témoignage envers nous et nos tribus.

Votre bien dévoué frère,

Th. Arbousset.

STATION DE BÉRÉE.

Extraits d'une lettre de M. Maitin, *en date du* 5 *juin* 1852.

Retour à Bérée. — Départ des chrétiens pour la guerre. — Traits d'humanité. — Le dimanche au camp. — Situation des esprits. — Affliction dans la famille du missionnaire.

Dans cette lettre, écrite sous l'impression des événements que M. Arbousset vient de faire connaître à nos lecteurs, M. Maitin raconte les mêmes faits, mais en ajoutant sur quelques-uns d'entre eux des détails caractéristiques que l'on ne sera pas fâché de lire. Ce sont ces détails que nous allons

extraire de sa lettre, en évitant tout ce qui serait une pure répétition du récit de M. Arbousset.

« Ce fut, dit M. Maitin, avec une véritable satisfaction que, rentré à Bérée (de son voyage à Carmel, pour y assister à la conférence des missionnaires), j'appris que pendant les trois dimanches qu'avait duré mon absence, on s'était régulièrement, et en assez bon nombre, réuni sur la station pour observer le jour du Seigneur. Le premier dimanche après mon retour, nous eûmes de bons services ; mais les hommes de mon petit troupeau éprouvaient un malaise que je ne tardai pas à remarquer. C'est qu'ils venaient d'être appelés à prendre les armes pour accompagner leur chef dans une expédition qu'il allait faire contre les Battokoas (Mantaetis de Sékonyéla). Ils me firent comprendre leur embarras. Je les soulageai beaucoup en leur disant que, tout en déplorant les guerres, que les causes en fussent justes ou non, je ne pouvais ni ne voulais me mettre à la place du chef, et que ce que je demandais d'eux, c'est que, tout en remplissant leur devoir envers leur chef terrestre, ils se souvinssent qu'ils ont dans le ciel un maître dont les lois doivent toujours rester sacrées... etc.

« Néanmoins, quand, dans l'après-midi de ce même dimanche (16 mai), nous vîmes nos gens se joindre aux troupes considérables qui défilèrent près de Bérée, ce ne fut pas sans éprouver un grand déchirement d'âme. Dans cette foule de païens, et exposés comme ils vont l'être à de grandes tensations, ces chrétiens sauront-ils conserver leur caractère religieux ? Oh ! que je voudrais, me disais-je à moi-même, pouvoir les accompagner ! Je ne le puis ; mais toi, Jésus, souverain pasteur des âmes, tu le peux. Oh ! accompagne-les et les préserve du mal !

« Quoique le pays des Battokoas (Mantaetis) ne soit qu'à une journée de Bérée, treize jours se passèrent avant qu'aucune nouvelle de l'expédition nous fût parvenue. Ai-je besoin

de dire que ces jours furent pour nous des jours de grande inquiétude ? Sans parler d'autres sujets affligeants, nous avions lieu de craindre que les Barolongs et les Bastards, apprenant peut-être que les Bassoutos attaquaient les Mantaetis, ne vinssent bientôt tout dévaster autour de nous. Sachant de plus que depuis longtemps les Bassoutos se plaignaient vivement des Mantaetis, et qu'une force très considérable des premiers allait tomber sur ceux-ci, nous ne pouvions nous empêcher de frémir à la pensée des cruautés qui pouvaient se commettre pendant cette expédition. Mais, grâces à Dieu, aucune de ces craintes ne s'est réalisée. Sans doute cette guerre a eu des conséquences terribles pour les Mantaetis; du sang a été versé, des dégâts de plus d'un genre ont été commis; mais, néanmoins, il y a eu des traits de modération qui font plaisir, et que, pour ma part, j'attribue à l'influence que l'Evangile exerce encore sur ce peuple. Voici quelques-uns de ces traits, tels qu'ils m'ont été racontés :

« Ce fut le vendredi au soir que les Bassoutos s'emparèrent du village de Mota, frère de Sekonyela, chef des Battokoa (Mantaetis). Les hommes une fois mis en fuite, le bétail est enlevé, tandis qu'un certain nombre de femmes et d'enfants vont se cacher dans les rochers. D'autres tombent entre les mains des vainqueurs qui les retiennent prisonniers. Bientôt après des guerriers bassoutos se précipitent dans les huttes et s'emparent de tout ce qu'ils y trouvent de plus précieux. Moshesh est instruit de ce qui se passe. Il ordonne que les femmes et les enfants soient relâchés et que tous les objets enlevés qui appartenaient aux femmes leur soient rendus. Ce n'est pas tout : pour mieux rassurer ces pauvres créatures il commande de tuer un bœuf pour elles, et fait chercher celles qui se sont cachées. — Enfin le dimanche arrivé, l'on est encore dans le village de Mota. Selon l'usage des païens dans leurs guerres, on se livre à quelques pratiques superstitieuses; mais les chrétiens ne sont, en aucune manière, engagés à y prendre

part. Quelques membres de l'Eglise se rencontrent; ils se demandent comment ils vont passer le dimanche. On voudrait bien que Moshesh consentit à ce que l'on fit la prière ensemble. Mais qui ira lui en faire la proposition au milieu de la foule qui l'entoure? Dans tous les cas il faut qu'on lui demande de permettre aux fidèles de se retirer loin du bruit pour servir leur Dieu. — Après quelque hésitation, Esaïe, membre de mon Eglise, s'approche du chef et lui dit: « Mon maître, « nos âmes ont faim et sont altérées; c'est aujourd'hui le jour « du Seigneur; nous voudrions bien..... » A ces mots le chef interrompt le jeune chrétien: « C'est vrai, dit-il, c'est aujour-« d'hui dimanche; tu as raison; il faut servir le Seigneur des « seigneurs. Je pensais justement que nous devrions avoir la « prière du matin. » Et aussitôt les ordres du chef sont portés aux différents groupes de guerriers placés sur les collines environnantes. On ne tarde pas à se réunir. Moshesh fait appeler les femmes et les enfants des villages de Mota, les fait asseoir à côté de lui et demande à un membre de l'Eglise de Thaba-, Bossiou d'indiquer un cantique. On chante, on lit un chapitre de l'Evangile et l'on prie. Une seconde fois, dans l'après-midi, ces milliers de guerriers sont réunis, et un chrétien indigène leur adresse un discours qui produit une grande impression. Il roule sur cette idée: « Dieu élève et soutient les humbles, « mais il abaisse et détruit les orgueilleux. »

« Le lundi avant de partir, Moshesh fait encore tuer deux bœufs pour les femmes et les enfants des vaincus, et charge un de ses hommes de rester avec elles pour les protéger jusqu'à ce que tout le monde soit parti. — Les femmes et les enfants des autres villages où les troupes de Moshesh se sont portées, ont également été respectés.

« Autant que j'ai pu m'en assurer, environ trente Mantaetis et cinq Bassoutos ont été tués dans cette guerre. — Je remercie le Seigneur de ce que les membres de mon petit troupeau se sont conduits en chrétiens pendant cette expédition. — L'un

d'eux me racontait avec beaucoup de bonheur qu'il avait eu l'occasion de sauver la vie d'un Mottokoa, qui, sans lui, allait être tué. Est-il nécessaire de faire remarquer qu'un fait de cette nature ne pourrait pas être signalé, si l'Evangile n'avait pas été apporté à ce peuple?

« Naturellement, cependant, les esprits sont préoccupés par les événements du jour, et ce qui vient de se passer n'est pas de nature à faire sentir aux Bassoutos la nécessité de s'humilier et de se convertir à Dieu. Néanmoins, il n'y a rien de changé dans notre position depuis notre dernière conférence. La crise politique dure encore. En attendant, nous tâchons d'entretenir la vie spirituelle de nos fidèles et de réveiller les païens qui nous entourent. Le temps de l'épreuve n'est pas entièrement passé, mais le Seigneur nous soutient, et nous avons l'espoir que nos travaux et ceux des chrétiens de notre patrie, qui luttent avec nous, ne seront pas vains.

« Depuis quelques mois nous avons été jetés dans l'affliction par la perte que nous avons encore faite d'un de nos chers enfants. Nous pleurons encore, mais non pas, grâces en soient rendues à Dieu, comme le font ceux qui n'ont point d'espérance. C'est assez dire que dans nos pleurs nous avons des consolations.

« Recevez, messieurs et bien-aimés directeurs, l'assurance de mon affection chrétienne,

« J. MAITIN. »

STATION DE MOTITO.

Lettre de M. JOUSSE, *sous la date du* 26 *avril* 1852.

Préparatifs de voyage. — Un obstacle aux efforts des missionnaires. — Un jeune chrétien suspendu de la Cène. — Mot touchant d'une mère indigène.

Messieurs et très honorés frères en Jésus-Christ,

C'est au moment d'entreprendre un long voyage d'évangélisation au milieu de la tribu errante des Korannas, que je

vous écris ces lignes. Tous nos préparatifs sont faits, et s'il plaît au Seigneur, demain, mon cher collègue et moi, nous prendrons le chemin du désert, plaçant sous la protection du chef invisible de l'Eglise le paisible troupeau de Motito. Qu'il veuille, ce bon berger, garder les brebis de sa pâture, et éloigner de ce petit bercail tous les loups ravisseurs.

Quelque aride que soit cette portion de la vigne du Seigneur que nous avons à cultiver, ce n'est pas sans éprouver quelque émotion que je m'en éloigne. Abandonner pour un temps, si court qu'il soit, un troupeau qui réclame des soins permanents ; cesser de voir ces chers enfants auxquels nous sommes si heureux de consacrer une portion de notre ministère, puis se diriger vers un pays à nous inconnu, tout cela agite et remue l'âme du missionnaire. Veuille le Seigneur nous conduire lui-même au milieu de ces frères que nous avons aimés sans les connaître, et nous ramener en paix au milieu des habitants de ce pays.

Les difficultés contre lesquelles vos missionnaires ont à lutter chaque jour de leur vie, vous sont trop connues, Messieurs, pour que j'entreprenne de vous en entretenir aujourd'hui. Qu'il me soit permis, cependant, de vous en dire un mot. Parmi ces difficultés, il en est quelques-unes qui tendent à disparaître sous l'influence plus ou moins directe de la civilisation ; mais il en est d'autres qui, profondément enracinées dans les mœurs des natifs, promettent de subsister longtemps encore. L'une de ces difficultés résulte de la répartition du travail entre l'homme et la femme. C'est l'homme qui coud les peaux après les avoir corroyées ; c'est encore lui qui trait le gros et le menu bétail ; mais c'est la femme qui doit bâtir la maison, bêcher son champ, garder son blé contre la voracité des moineaux, et préparer la nourriture. Or, si un Mochuana achète une femme, c'est afin d'être nourri par elle ; et si, pour une raison ou pour une autre, elle refuse d'ensemencer son champ, elle se voit délaissée par son mari, qui alors cherche

une autre femme, auprès de laquelle il aura de quoi manger. C'est ce qui vient d'arriver à une malheureuse femme, mère de deux enfants, que par pitié nous avons pris à notre service. « Tu n'as pas voulu bêcher, lui a dit son mari, et maintenant que les autres moissonnent, moi je meurs de faim. Eh! bien, je vais épouser une autre femme. » Il acheta, en effet, une autre femme pour quelques peaux; mais comme cette dernière ne lui procurait pas beaucoup de nourriture, cet homme, d'ailleurs pressé par nous de reprendre son ancienne femme, y a enfin consenti.

C'est avec une douleur profonde que nous avons dû dernièrement retrancher de la Cène du Seigneur, l'un des membres les plus fervents de l'Eglise de Motito. Ce jeune homme, pour qui nous avons beaucoup de considération et d'estime, est du nombre de ceux qui ont participé à l'amende imposée à quelques voyageurs anglais, dont les bœufs s'étaient répandus dans les champs. Pressés par les natifs de se rendre sur les lieux, vos missionnaires avaient équitablement évalué le dégât fait par les bœufs; et sur leur invitation, plusieurs chrétiens et quelques païens renvoyèrent les objets qu'ils avaient reçus. Le champ du jeune homme en question n'avait subi que peu de dommage. Cependant, en son absence, les parents exigèrent une amende d'environ 7 francs, qu'il accepta lui-même. Nous n'avions pas à juger ceux du dehors; mais notre devoir était de faire restituer aux membres de l'Eglise l'amende injuste qu'ils avaient réclamée pour un dégât illusoire. Le jeune homme résista à un avertissement fraternel qui lui fut adressé. L'affaire fut alors portée devant l'Eglise; et comme ce jeune frère résista aux pressantes exhortations qui lui furent charitablement adressées, il fut, en conséquence, retranché de la Cène du Seigneur. Cette mesure, qu'un devoir impérieux nous forçait de prendre, a produit un salutaire effet sur les membres du troupeau. Quant au jeune homme lui-même, il a été bien attristé quand mon cher col-

lègue lui a dit, en présence des membres de l'Eglise, qu'il ne pourrait pas participer à la Cène avant d'avoir reconnu et confessé sa faute. « Que ferai-je, s'est-il écrié, si vous me retranchez du corps de l'Eglise? » Celui qui a été l'objet de cette mesure disciplinaire est un homme intelligent et qui prie. Ses parents ayant à son insu rapporté l'objet qu'il avait reçu comme indemnité, M. Frédoux voulut le lui rendre, mais il le refusa. « Ce n'est pas moi, dit-il, qui t'ai envoyé cet objet, car mon cœur n'a pas encore compris sa faute; cependant garde-le. » Nous aimons à croire que ce jeune frère, un moment égaré, ne tardera pas à être réadmis au nombre des fidèles de l'Eglise de Motito.

A la même époque, une femme chrétienne de ce troupeau était bien éprouvée. Elle venait d'apprendre qu'une de ses filles, déjà épouse et mère, et dont le mari était absent, était devenue la concubine d'un malheureux qui nuit beaucoup à l'œuvre dans ce pays-ci. Telle était sa douleur et sa confusion, qu'elle ne se présenta pas à la table du Seigneur le premier dimanche de ce mois; et quelques jours après, elle tenait à M. Frédoux ce langage si simple et expressif pour des peuples bergers : « Pendant que le troupeau s'abreuvait (elle fait ici allusion à la Cène), je me tenais tristement à l'écart, comme une brebis qui bêle après son agneau qui s'est égaré. »

De retour à Motito, Mme Jousse et moi nous espérons recommencer avec joie les humbles travaux de l'école quotidienne. Je viens de donner congé pour l'école du soir.

Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de mon entier dévouement.

TH. JOUSSE.

DÉPART DE M. SCHUH POUR LE LESSOUTO.

Nos lecteurs n'auront pas oublié que M. et Mme Schuh, venant de Java, étaient arrivés au Cap dans les derniers jours d'avril, et devaient de là se diriger vers les stations françaises du Lessouto. D'après le conseil des missionnaires, et vu l'état politique du pays, M. Schuh a dû séjourner au Cap durant les mois d'hiver, qui, comme on sait, correspondent à nos mois d'été. Nous apprenons maintenant, par une lettre de ce cher frère, en date du 2 août, qu'à cette époque il commençait ses préparatifs de départ et se proposait de se mettre en route vers le milieu du mois de septembre. Puisse le Seigneur l'avoir accompagné et l'accompagner jusqu'au bout dans ce voyage, qui, au moment où ces lignes seront lues, n'aura probablement pas encore atteint son terme.

Le temps que M. Schuh vient de passer au Cap n'a pas été perdu pour la cause de l'Evangile. Ce cher frère a assisté régulièrement dans ses fonctions M. Morgenrood, pieux et zélé missionnaire au service d'une institution fondée et soutenue par les chrétiens du Cap. Il a prêché tous les dimanches une fois ou deux, tenu des réunions de missions et célébré d'autres services dans plusieurs Eglises. Ce séjour lui a de plus fourni l'occasion de faire connaissance avec un grand nombre des amis que la Société des Missions de Paris compte au Cap, et pourra servir, il l'espère du moins, à faire naître de nouvelles sympathies en faveur de cette œuvre. Nous recommandons de nouveau ce frère et ses travaux au souvenir et à l'affection de tous ceux qui prient pour l'avancement du règne de Dieu.

ALGÉRIE.

Arrivée à Alger. — Le nord et le sud de l'Afrique. — Vue d'Alger. — La population. — Ignorance et misère spirituelle. — Bibles répandues. — Quelques publications chrétiennes.

On sait qu'au mois de mai dernier M. Pfrimmer partit pour l'Algérie, chargé, par le comité des Missions, de faire dans ce pays un voyage d'exploration et d'y étudier les chances de succès qu'aurait une entreprise missionnaire parmi les mahométans. Accueilli de la manière la plus fraternelle par MM. les pasteurs d'Alger, par le consistoire et par plusieurs chrétiens qui s'intéressent à l'évangélisation de l'Algérie, M. Pfrimmer a pu sur le champ commencer ses investigations, et il nous en a donné le résultat dans deux lettres écrites, l'une d'Alger, le 5 juin, et la seconde de Douera, le 6 septembre. Plusieurs fragments de ces communications nous ont paru de nature à être publiés, et seront lus, nous en sommes sûrs, avec un vif intérêt. Nous allons les mettre sous les yeux de nos lecteurs. Il faut se rappeler, dès les premières lignes, que M. Pfrimmer a été pendant plusieurs années missionnaire au sud de l'Afrique, et que tout naturellement il devait être conduit à comparer entre elles les deux extrémités de ce vaste continent.

« En découvrant ces côtes africaines, après deux jours de mer, dit-il, tous mes souvenirs de 1840 étaient présents à mon esprit. Mes impressions d'alors me semblaient encore toutes fraîches, et je m'attendais à rencontrer quelque analogie entre le nord et le sud d'un même continent. J'aurais voulu surprendre une ressemblance ou constater en quelque sorte la symétrie dans les œuvres de la nature ; mais je crois que comme l'homme ne refait ni son histoire ni sa vie, de même aussi la nature ne se produit jamais de la même manière dans deux hémisphères différents. L'aspect qu'offre la côte méridionale est une espèce de prédiction pour ceux qui

se rendent dans l'intérieur ; cette côte se trouve en harmonie parfaite avec tout le pays du sud. C'est la nature inanimée, grandiose, vaste, sévère, imposante et presque vide, où l'homme disparaît entièrement. Le nord, dont je m'approchais, offre au contraire, dès que l'œil discerne la côte, le tableau le plus pittoresque, animé, riant, trahissant partout au regard curieux les traces et la présence de l'homme, ainsi que de ses efforts couronnés de succès. Comme point de comparaison, la baie d'Alger peut parfaitement répondre à la baie de la Table ; mais quelle différence à tous égards ! Malgré tous les embellissements que le génie et le travail de l'homme ont pu semer au pied de la montagne de la Table, on n'effacera jamais l'effet de ces vastes dunes presque blanches, où l'herbe est rare et les buissons fort clair-semés ; l'on n'empêchera jamais cette espèce de sainte frayeur qui se mêle à l'aspect et à l'admiration de cette montagne unique et de ses satellites dans leur imposante nudité. Ici, la pointe Pescade et le cap Matifou forment les cornes d'une baie encaissée dans une rangée de collines bordées par la mer, mais qui loin d'offrir nulle part de la stérilité, étendent leur végétation luxuriante jusque sur des rochers baignés par la Méditerranée. On sent en quelque sorte que la rive opposée ne doit pas être très éloignée, tandis que dans le sud on est comme averti que la plus vaste solitude terrestre vient à la rencontre du plus vaste des Océans. Ici un sol des plus productifs, riche, inépuisable même, étend partout ses couches profondes, et permet la culture jusque sur le sommet de cette ceinture élevée qui forme un amphithéâtre autour de la baie. Une belle verdure couvre de fleurs tout ce que l'homme n'a pas encore remué ; nulle place pour le vide ; l'œil, sans se fatiguer à chercher, est immédiatement arrêté, satisfait, et se repose. Voici une autre différence : à la Ville-du-Cap, il faut aller chercher l'eau à une fontaine assez distante, près du bord de la mer ; à Alger et dans les environs, elle s'écoule limpide à de nombreuses fon-

taines établies dans toutes les rues, sur toutes les routes, et chaque maison a son puits ou ses puits. Les conséquences naturelles de ces différences sont faciles à deviner, plus faciles encore à constater. En supposant l'étendue des deux contrées, je veux dire des deux colonies, égale, la population de l'une est pour le moins douze ou quinze fois plus forte que celle de l'autre, et si le sud ressemblait au nord, la colonie anglaise avec sa population présente demeurerait encore loin en-deçà de l'Orange; tandis que toute clair-semée qu'elle est, elle se trouve à l'étroit et déborde de toutes parts. En Algérie, trois ou quatre millions d'habitants, renfermés dans des limites comparativement plus étroites, font sentir partout le besoin d'une population plus nombreuse, et le pays est capable de la voir se multiplier à l'infini avant qu'il dise : c'en est assez.

« La ville d'Alger forme une espèce de triangle, dont la base est le port et le sommet celui de la montagne que couronne la Casbah. C'est une agglomération compacte de maisons, qui, à cause de la pente rapide de la montagne qu'elles couvrent, paraissent presque superposées les unes aux autres. Dans le bas de la ville, l'architecture européenne envahit de plus en plus les rues, remplaçant les constructions anciennes en style mauresque, dont on a cependant conservé les toits en terrasse. Les rues qui conduisent dans le haut de la ville sont fort étroites, très escarpées, et ne sont souvent praticables que parce qu'on y a disposé le pavé en gradins. Dans ces rues, la chaleur se fait moins sentir que dans les quartiers neufs ou reconstruits, où l'air circule librement et où les maisons ont toutes au rez-de-chaussée des arcades qui offrent un abri contre le soleil. Jusqu'à présent, la température n'est pas encore devenue insupportable, grâce peut-être à une anomalie physique; car le ciel se couvre chaque jour de nuages, et il y a eu des pluies récentes, ce qui est extraordinaire pour la saison.

« La composition de la population offre à tous égards les

éléments les plus variés. A côté des indigènes maures, arabes, kabyles, nègres et les nombreux enfants du désert, on voit, outre les Français, un bon nombre d'Espagnols, de Mahonais (des Iles-Baléares), des Corses, des Italiens, des Maltais, des Allemands. Les Anglais sont à peu près inconnus. Les individus de chacune de ces nationalités se livrent à quelque branche d'industrie ou à ses occupations particulières. Quant à la religion, la diversité est également grande; car si les mahométans forment la majorité sous ce rapport, il arrive cependant que la différence entre le musulman maure et le nègre censé musulman est grande. Chez ces derniers, le culte de Mahomet, tout spirituel dans son essence, est allié plus ou moins à des restes de fétichisme hérités des ancêtres. Le nombre des juifs est si grand que leur scrupuleuse exactitude à sanctifier, au moins matériellement, leur sabbat arrête plus la marche des affaires commerciales que ne le fait le dimanche des chrétiens, sans parler du vendredi mahométan qui n'est pas un jour de repos. Le catholicisme compte ses partisans les plus fervents parmi les Espagnols, qui apportent en Afrique la bigoterie de leur patrie. Bon nombre de prêtres sont originaires d'Espagne. Les protestants, tant à la ville qu'aux environs immédiats, doivent s'élever à 1,500 ou 1,600, en grande partie originaires des pays allemands. On en compte le dimanche de 100 à 200 au service religieux. Un petit nombre de Grecs et d'Arméniens, formant une congrégation particulière, complètent le catalogue religieux d'Alger. Les colons adultes présentent les différents degrés d'instruction qu'ont atteints leurs patries respectives dans le monde civilisé; mais la jeunesse est, dans une grande mesure, privée des avantages dont leurs parents ont joui. La population indigène, tant mahométans que juifs, est même dans la ville bien peu avancée en instruction. Dans les écoles, on apprend à lire et à réciter, pendant quelques années, des passages copiés du Coran. Une vingtaine de garçons occupent, avec

leur maître qui est armé d'un long bâton, une petite chambre, où tous, assis par terre et serrés les uns contre les autres, répètent, en balançant le haut de leur corps, les versets qui forment la leçon du jour. Les filles n'ont point d'écoles. Les savants, les muphtis, les rabbins, quelques copistes et en général les commerçants, sont presque les seuls qui sachent lire et écrire. Dans la vie commune, les juifs parlent l'arabe, et ont adapté leur alphabet à cette langue pour leurs correspondances. La population européenne est encore insuffisamment dotée d'écoles, et souvent aussi les parents, indifférents ou trop absorbés dans la poursuite des choses de ce monde, négligent de profiter des moyens qui existent. Les ordres religieux sont favorisés pour l'établissement de toutes sortes d'institutions. L'école protestante se ressent également de l'indifférence générale. Dans les campagnes, l'ignorance de toute espèce est crasse parmi les indigènes, dont la vie, sauf les prières obligatoires que leur inspire leur religion, se consume tout entière dans le maniement de la matière et dans des jouissances grossières. Les nègres ont conservé et perpétué ici leur fureur pour la danse, et le haut de la ville retentit presque chaque jour du bruit sauvage de leurs tambourins et de leurs exclamations. Les Bédouins demeurent dans des gourbis qui ne sont autre chose qu'une agglomération confuse de quelques huttes parfois peu supérieures à celles des Béchuanas ou même des Bushmen.

« Tout cœur chrétien qui sait que Dieu a donné son Fils pour le salut des pécheurs, quiconque connaît le prix d'une âme immortelle, ne saurait éprouver qu'un serrement de cœur à la vue de tant de misère spirituelle. Le serviteur de Dieu est forcé de gémir en secret, et souhaiterait de pouvoir disposer de dix vies au lieu d'une. Involontairement sa pensée se reporte vers les temps primitifs de l'Eglise, et il regrette ces dons extraordinaires par lesquels le Seigneur subvenait à la faiblesse de ses instruments. Ses bras levés vers le

Seigneur auraient souvent besoin du secours d'Aaron et de Hur en présence de cet Amalek. Et quand, le regard et l'esprit fatigués par la vue de l'étendue incommensurable de cet océan de mal, il restreint le cercle de ses investigations, jette un regard sur le peuple de Dieu qui devrait combattre avec lui, il découvre à peine quelques rares fidèles. A la vérité, son horizon est plus restreint, mais la scène demeure sous bien des rapports la même. Il s'écrie : Qui est suffisant pour ces choses? et demande à son Dieu et à leur Dieu de bénir ses faibles efforts, et d'envoyer bientôt de nombreux et fidèles ouvriers pour défricher ce Sahara spirituel. Ah! puisse, avec le commandement de l'Eternel de prophétiser sur ces ossements desséchés, venir en même temps ce souffle d'en-haut, l'esprit du Seigneur, seul capable de les rendre à la vie !

« La prospérité matérielle va croissant de jour en jour (ce qui n'exclut pas une certaine dose de misère pour un petit nombre), et l'homme laborieux avance quant aux choses temporelles; la société s'organise, et le chaos civil disparait de plus en plus, tandis que le chaos spirituel persiste et si possible augmente. Le champ de l'Eglise protestante est un vaste cadre inachevé encore, dont les vides attendent que quelqu'un vienne les remplir. L'Eglise d'Alger aurait besoin de quelques pasteurs ou missionnaires de plus ; ailleurs il se tient un service tous les quinze jours ou tous les mois, et beaucoup d'endroits ne jouissent que des visites lointaines que l'un ou l'autre pasteur peut leur faire durant une tournée d'un mois ou de six semaines. Dans un lieu il y a un temple et un presbytère qui attendent que quelqu'un les occupe; dans d'autres, les congrégations se forment et demandent avec impatience que le berger vienne pour paître le troupeau. En attendant, le catholicisme dispose de moyens qui nous manquent; il prend position partout, et s'il rencontre de la froideur pour son culte, il ne réussit pas moins à attirer dans ses écoles l'enfance et la jeu-

nesse. A moins que l'avenir le plus prochain ne voie arriver toute une armée de fidèles hérauts de l'Évangile, pasteurs, évangélistes, instituteurs, qui, poussés par l'amour du Seigneur, cherchent les brebis dispersées avant qu'elles s'égarent, l'Eglise évangélique est en danger de perdre considérablement de ses enfants. Il est temps encore, la porte est encore ouverte, et le peuple de Dieu en Europe doit se souvenir de la parabole des dix vierges.

« Il y a vingt ans que les juifs et les musulmans sont visités par des missionnaires spéciaux ; le zélé Ewald doit avoir répandu ici jusqu'à 50,000 de nos Livres saints dont les fruits sont encore attendus. Un écrivain qui, en donnant l'historique de la colonie, a pu parler d'expérience, dit quelque part : « Les ma- « hométans ne nous reprochent pas d'être chrétiens, mais au « contraire de ne pas *être assez* chrétiens. » Ne parlant point encore la langue de ces gens, je ne puis vérifier cette parole, mais elle pourrait bien avoir quelque chose de vrai ou même de prophétique ; il serait possible que le vrai moment d'agir sur ces infidèles ne vînt que quand il y aura une Eglise de vrais fidèles, seule expression adéquate ou démonstration visible de la vérité telle qu'elle est en Christ. En attendant, il faudra peut-être se résigner à semer au vent, à profiter des occasions que le Seigneur envoie pour jeter son pain à la surface de l'eau, et pour voir si après plusieurs jours on le retrouvera. L'Eglise romaine est repoussée avec aversion par les juifs comme par les musulmans qui n'y voient qu'idolâtrie, et la foule confond sous le nom exécré de *roumis* tout ce qui porte le nom de chrétien.

« .....Je compte porter à la poste en même temps que cette lettre six publications en arabe ou en hébreu qui se distribuent parmi ceux qui savent lire. Je les ai numérotées, et en voici les titres en français :

1. *Le Décalogue*, en hébreu, accompagné de passages tirés des prophètes touchant le peuple d'Israël.

2. *Le Voyage*, traduction du traité : *Le Bateau à vapeur.*

Le bâtiment qui sert de vignette est composé de lettres arabes exprimant la formule d'introduction usitée dans tous leurs écrits.

3. *Le Prisonnier chinois*, traité arabe.

4. *Lettre aux enfants d'Israël*, (avec Jérusalem pour vignette) écrit en arabe.

5. *Courte description de la Terre-Sainte*, (verso, vignette, carte de la Palestine) écrit en arabe avec caractères hébraïques.

6. *La Parabole des dix Vierges*, (suivie de cinq lignes de commentaire pratique) écrit en arabe avec caractères hébraïques.

« Je finirai en ajoutant que voulant me familiariser avec la langue arabe, j'espère consacrer à cette étude autant de temps que d'autres occupations nécessaires laisseront à ma disposition.

A. Pfrimmer.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

MISSION PARMI LES YORUBAS.

Nouvelles réjouissantes. — Nombreuses conversions. — Recherche de l'Evangile. — Affaiblissement des idées païennes. — La femme-diable. — Un vieux prêtre d'Ifa. — Conversion, baptême et mort d'un jeune homme. — Les prédicateurs nègres.

Toutes les nouvelles que l'on reçoit de la mission d'Abbékuta sont de nature à réjouir le cœur des chrétiens qui s'intéressent à l'avancement du règne de Dieu. Cette œuvre, dont nous avons raconté les admirables commencements (xxve année, 1850, pages 241 et suiv.), se consolide et s'étend avec une rapidité qui révèle hautement la protection du Seigneur. De longues et violentes persécutions dirigées par les païens du

lieu contre les premiers confesseurs de la foi chrétienne, n'ont fait qu'exciter en eux plus de zèle, et tout donne lieu de croire que, dès à présent, Abbékuta devient un foyer d'où la lumière évangélique rayonnera bientôt sur les pays d'alentour. Il suffira, pour faire comprendre sur quels fondements reposent ces espérances, d'emprunter quelques traits à la correspondance des missionnaires.

La population d'Abbékuta paraît s'élever au moins à soixante mille âmes. Pour travailler avec plus de succès à l'évangélisation de ces masses, les missionnaires ont fondé, dans des quartiers différents, trois stations, dont chacune a son temple, son pasteur et ses catéchistes. A la fin de 1850, c'est-à-dire moins de cinq ans après la fondation de l'œuvre, le nombre des communiants, dans les trois districts, s'élevait à deux cents environ, et celui des candidats au baptême à près de trois cents. Ces chiffres sont le détail statistique le plus récent que nous ayons sous les yeux; mais ils doivent être aujourd'hui bien au-dessous de la réalité, car depuis lors un grand nombre de conversions ont été annoncées, et plusieurs annexes se sont formées dans les environs. Mais laissons, suivant notre usage, la parole aux missionnaires eux-mêmes.

L'année dernière, le révérend H. Townsend, qui dirige la station d'Ake, écrivait :

« Durant le trimestre qui vient de finir, j'ai reçu beaucoup de bénédictions, entremêlées de quelques épreuves. Dans mon district, l'Eglise a vu se joindre à elle moins de membres nouveaux que le trimestre précédent. Quelques-uns des anciens sont morts, et nous avons eu la douleur d'en voir un retourner aux pratiques idolâtres. Néanmoins j'ai pu, grâces en soient rendues à l'auteur de tout bien, admettre au baptême vingt-cinq hommes, et vais, dans quelques semaines, administrer ce saint sacrement à un nombre à peu près égal de femmes. Tous ont reçu, pendant longtemps, des instructions régulières, et, après avoir soigneusement examiné l'état de

leur âme, j'ai acquis la conviction que les uns et les autres connaissent assez les doctrines vivifiantes du salut et en ont été assez touchés pour donner lieu d'espérer qu'ils combattront fidèlement et jusqu'au bout le bon combat de la foi. Toutes nos congrégations offrent, du reste, un aspect très encourageant, et il serait injuste de ne pas rendre le même témoignage à nos écoles du dimanche, qui sont fréquentées par environ deux cent quatre-vingts enfants ou adultes. Nous lisons dans ces dernières l'épître aux Romains traduite en langue yoruba, et nous avons un bon nombre d'élèves qui la lisent très couramment. Nos écoles de la semaine ont été, depuis quelques mois moins prospères, mais uniquement parce que la rougeole, sévissant avec furie dans la ville, a forcé les parents de garder la plupart des enfants dans leurs maisons. »

Plus récemment encore, un autre missionnaire d'Abbékuta, le révérend J. Smith, contraint de revenir en Angleterre pour cause de santé, donnait sur son district (celui d'Ikija) des renseignements non moins satisfaisants. « De toutes parts, dit-il, les indigènes témoignent un vif désir d'instruction. On peut dire qu'un grand nombre ont faim et soif de la justice. Tous les dimanches notre temple se remplit d'auditeurs empressés. La classe des candidats au baptême va grossissant chaque jour, et il en est de même des élèves de nos écoles, soit du dimanche, soit de la semaine. Nous sommes heureux de commencer à voir les chefs et les principaux de la nation y amener eux-mêmes leurs fils et leurs filles, en nous demandant de nous charger de leur éducation. Ce fait est pour nous un signe des temps, dont chacun comprendra facilement toute la portée. »

Nos lecteurs se rappelleront sans doute que l'année dernière le roi de Dahomey dirigea contre les Abbékutiens une expédition que Dieu fit tourner à sa honte. Irrité de sa défaite, le farouche soldat avait annoncé qu'il prendrait une revanche éclatante en ramenant contre Abbékuta une armée

plus considérable que la première. Pour rassurer le peuple ainsi menacé, M. Townsend pensa qu'il serait bon de consacrer un jour à demander la protection divine contre ce redoutable ennemi. Il désigna à cet effet le premier jour de l'an (1852), et composa quelques prières spéciales, mais en se déchargeant de la prédication sur M. King, l'un des catéchistes indigènes qui le secondent. « En arrivant à l'église, dit celui-ci, je fus réjoui de la trouver remplie comme jamais encore je ne l'avais vue. Non seulement tous les siéges étaient occupés, mais encore une foule de gens se tenait debout dans les couloirs, et beaucoup d'autres, qui n'avaient pu y trouver la moindre place, se serraient en dehors de la porte et des fenêtres, sous la pression d'un soleil brûlant qui n'en détermina qu'un très petit nombre à se retirer avant la fin du service. Pour encourager mes auditeurs à se confier dans le bras tout puissant du Seigneur, je leur parlai sur la délivrance accordée au roi Ezéchias et à son peuple, en réponse à leurs ardentes prières (Esaïe XXXVII, 14-20), et les exhortai fortement à n'attendre leur force que de Celui qui la donne. Au service de l'après-midi, l'affluence fut à peu près aussi grande. Je pris cette fois pour sujet de mon discours la victoire remportée par David sur l'orgueilleux Goliath (1 Samuel, XVII) et m'attachai surtout à faire ressortir l'entière confiance que le jeune vainqueur avait mise en son Dieu (1). »

Mais ce n'est pas dans l'enceinte des temples seulement que les Abbékutiens se pressent autour des messagers de la bonne nouvelle. Ecoutons le missionnaire Hinderer parler de quelques-unes de ses prédications en plein air.

---

(1) Le lecteur fera de lui-même la remarque que les deux sujets traités par le prédicateur indigène étaient parfaitement bien adaptés à la circonstance. Un pasteur *blanc* n'aurait assurément pas mieux choisi. Tous les voyageurs qui ont visité les Yorubas *chez eux*, s'accordent du reste à les représenter comme une race très intelligente.

« Ce matin, écrit-il dans son journal du 1er février 1851, j'ai parcouru le quartier de Bagura, m'arrêtant partout où j'entrevoyais la possibilité d'annoncer l'Evangile à un certain nombre d'âmes. Pour les habitants de ce quartier d'Abbékuta, l'homme blanc est quelque chose de plus nouveau que pour les autres. Aussi se hâtent-ils, dès qu'ils l'aperçoivent, d'accourir pour le voir de plus près et pour s'entretenir avec lui. Il en résulte de plus que dès qu'ils l'ont entendu, ils lui adressent une foule de questions, de sorte que, sans la nécessité de se soustraire, au bout d'un certain temps, aux rayons du soleil, le prédicateur pourrait rester au milieu d'eux du matin au soir, les évangélisant, ou plutôt, les enseignant, absolument comme chez nous un père pourrait le faire pour ses enfants, tandis qu'eux, debout et les regards fixés sur ses lèvres, semblent dévorer tout ce qu'il leur dit de Jésus-Christ. Voilà ce que j'ai vu ce matin et plus d'une fois déjà dans mes excursions à travers ce quartier. »

« Aujourd'hui, écrit une autre fois le même missionnaire, j'étais sorti dans l'intention de me rendre au marché d'Isoku (nom de la troisième station d'Abbékuta). Mais en chemin j'ai été arrêté, en divers endroits, par des gens qui me priaient de les entretenir de la parole de Dieu. Sans savoir si ces demandes provenaient toutes d'un bon motif, je ne devais pas négliger une si bonne occasion de prêcher Christ, et tel était l'empressement mis à m'écouter par ces gens, que, non contents de m'entendre dans un lieu, plusieurs me suivaient ailleurs, en me questionnant ou en s'entretenant les uns lès autres de ce que je venais de leur dire. Ces prédications improvisées et pour ainsi dire imprévues ont duré si longtemps, qu'il m'a été impossible d'arriver au but de mon excursion, et que la nuit m'a forcé de rentrer chez moi. Heureux obstacles! Mécompte plein de bénédictions! »

Celui qui cherche trouve, dit le Seigneur. Il serait impossible qu'au sein d'une population si avide d'enseignement, la

Parole sainte tombât longtemps sans produire quelques-uns de ses fruits de conversion et de vie. Ecoutons encore M. Townsend.

« Ce matin, écrit-il le 6 janvier dernier, une femme d'un certain âge est venue m'apporter son *orisa* (idole ou fétiche). Hier, dans la journée, elle était entrée à l'école, comme beaucoup de gens font, uniquement pour voir ce qui s'y faisait; mais sur le champ notre instituteur, M. Philipp, était entré en conversation avec elle, et avait fini par l'engager à assister à notre service du soir. Toujours par le même motif elle avait suivi cet avis, et s'était sentie tellement émue qu'en sortant elle avait exprimé hautement le désir de s'attacher au service du vrai Dieu, et c'est cette détermination qui, fortifiée encore par les réflexions de la nuit, m'a valu sa visite et son offrande de ce matin. Cette femme était une de ces malheureuses qui, un orisa dans les mains, s'en vont, dans les marchés ou de maison en maison, bénir les gens et recevoir en échange un ou deux cauries. Elle s'était donné à elle-même le terrible nom d'*Esu*, qui répond à notre nom de « diable »; mais il y a lieu d'espérer, d'après sa conversation, qu'elle s'adonnera désormais à de meilleures choses. »

Un jeune homme, du nom d'Oynekou, avait embrassé la foi chrétienne, malgré l'opposition de son père qui est un *babbalao*, c'est-à-dire un prêtre d'Ifa (le dieu des palmiers et une des divinités les plus vénérées dans le pays). Au mois de février, ce jeune disciple de Christ mourut, et sur le champ son père envoya dire aux missionnaires que ses restes mortels étaient à leur disposition pourqu'ils leur rendissent les devoirs de la sépulture chrétienne. En lui-même ce fait paraît peu important, mais le défunt avait été affilié par son père à ce qu'on appelle le conseil des *Ogbonis*, espèce de société secrète unie dans des vues tout idolâtres, et précédemment une circonstance toute pareille avait donné lieu, de la part des parents du mort, à une violente persécution contre les

chrétiens. Il y a donc ici l'indice certain d'un affaiblissement des préjugés païens; mais ce n'est pas tout. « Quelques jours après, écrit M. Townsend, le père et les autres parents d'Oynekou nous envoyèrent remercier des peines que nous nous étions données pour lui et exprimer combien ils avaient été touchés du service des funérailles. Le père nous fit dire de plus que sa fille, qui depuis quelque temps accompagnait son frère à l'Eglise, resterait tout aussi libre de suivre nos réunions que lorsque son frère vivait (1). Il ajoutait enfin qu'il viendrait lui-même s'instruire des vérités de la religion chrétienne, dès qu'une indisposition dont il souffrait en ce moment lui permettrait de sortir de sa maison. Il faut remarquer que cet homme avait, quelque temps auparavant, fait entrer son fils dans le conseil des Ogbonis, uniquement dans l'espoir de le détacher ainsi de ses nouvelles connaissances, les chrétiens. »

Un autre trait, cité par le révérend S. Crowther, met aussi en évidence l'affaiblissement de l'idolâtrie. Ce missionnaire écrit, en date du 17 août 1851 :

« J'ai eu ce matin la visite d'Eve Efuntolla, qui, depuis quelque temps, a été reçue dans l'Eglise de Christ avec plusieurs de ses enfants et petits-enfants. Comme cette femme a plus de soixante ans, il lui est impossible de fréquenter toutes nos réunions; mais sa piété n'en est pas moins une piété vivante. Elle m'a assuré que toute sa confiance était en Jésus, son Sauveur, et qu'elle sentait mieux chaque jour combien cette foi était précieuse pour son âme. Son fils aîné, qui est encore païen, est cependant pour elle un grand sujet d'anxiété; mais elle prie continuellement pour que le Seigneur l'attire à la vérité, de même que ceux de ses petits-enfants qui n'ont pas encore voulu recevoir l'Evangile.

(1) Dans le pays des Yorubas, un frère est le protecteur et comme le tuteur naturel de sa sœur, même lorsque celle-ci a son père ou après qu'elle est mariée.

« Cette chrétienne, continue le missionnaire, avait naguère un frère plus jeune qu'elle, mais qui ne l'en a pas moins devancée dans la tombe. Cet homme était prêtre d'Ifa, mais au fond il croyait à la vérité du christianisme et ne s'en cachait pas. L'année dernière, pendant que la persécution sévissait contre les adorateurs du vrai Dieu, il exhortait l'un de ses neveux à supporter courageusement cette épreuve, et cela par des discours qui ne manquaient ni de justesse ni d'originalité : « Vous autres chrétiens, lui disait-il, vous êtes dans le « bon chemin, mais la multitude ne vous y suivra pas. Il en « est de cela comme d'une troupe de deux cents hommes qui « chercherait inutilement et avec beaucoup de peine à se « frayer un sentier à travers une forêt épaisse pour arriver « dans un endroit éloigné. Un de ces voyageurs a trouvé la « bonne route et crie aux cent quatre-vingt-dix-neuf autres : « Voici le vrai chemin ; venez par ici. » Mais au lieu de le « remercier, les autres s'accordent tous à se moquer de lui et « même à le maltraiter, parce qu'il veut les empêcher de « rester égarés. Vous êtes, vous chrétiens, l'homme qui a « trouvé le chemin ; marchez-y sans vous inquiéter des mo- « queries et sans vous laisser détourner par les injures. C'est « la vraie route. »

Pendant sa maladie, cet homme a refusé de consulter son dieu Ifa, et n'a pas voulu permettre que ses parents le fissent pour lui. « Si ce dieu, leur a-t-il dit, pouvait faire quelque « chose en ma faveur, je lui ai jadis assez offert de sacrifices « pour avoir des droits à sa protection. Je ne lui en ferai plus « désormais que si je reviens à la santé, et encore cela n'est-il « pas bien sûr. » C'est dans ces sentiments que cet homme est mort, mais malheureusement sans y avoir rien ajouté qui puisse nous faire penser que son cœur eût été touché à salut. Il n'avait pas eu le courage de suivre lui-même les sages avis qu'il avait si bien su donner aux autres. »

Bien différentes ont été l'entrée dans l'Eglise et la mort d'un

jeune homme dont M. King raconte l'histoire, sans dire comment il s'appelait. Atteint depuis longtemps d'une grave maladie de langueur, il fit un jour prier M. Townsend de venir le voir et de lui administrer le baptême. Avant d'accéder à ce dernier vœu, le missionnaire lui adressa beaucoup de questions. « Pourquoi, lui demanda-t-il, désires-tu d'être baptisé ? Penses-tu qu'il en soit de cette sainte cérémonie comme de ces amulettes et de ces fétiches que les gens du pays portent sur eux dans l'espoir d'être ainsi préservés de la maladie, de la mort ou d'une foule d'autres maux ? — Oh ! non, rien de pareil, répondit le malade. Je souhaite de recevoir le baptême parce que notre Seigneur Jésus-Christ l'a institué, mais je sais qu'il n'est qu'un signe extérieur de l'opération du Saint-Esprit dans nos cœurs. — Mais, si tu reçois ce signe, penses-tu qu'à cause de cela ton salut se trouvera tout fait ? — Non, le baptême ne peut m'être profitable en rien si je n'ai pas la foi en Jésus-Christ, mort pour mes péchés. — Tu crois donc en Jésus-Christ ? — Oh ! oui, Monsieur, de tout mon cœur, et je crois qu'il me donnera toujours davantage la force de me confier en lui. Je sais que j'en suis indigne, mais j'ignore ce qui adviendra de ma maladie, et je voudrais bien, pour pouvoir la mieux supporter, être marqué du signe extérieur que Jésus-Christ a lui-même institué pour les siens. »

Ainsi sollicité et persuadé de la sincérité des sentiments du pauvre malade, M. Townsend ne crut pas pouvoir lui refuser l'objet de sa demande ; et l'accomplissement de cet acte religieux eut ceci de remarquable, qu'il fut pour une autre âme l'instrument d'un réveil salutaire. Un des païens qui y assistèrent fut profondément frappé des paroles qu'il entendit ; il se sentit pressé dans sa conscience de se joindre au peuple de Dieu, et le même jour il quitta les parents idolâtres auprès desquels il vivait, pour aller demeurer avec des chrétiens qui l'aideront à faire des progrès dans la connaissance du salut.

Mais revenons à notre néophyte. Après son baptême, ses parents, irrités de ce qu'il avait persisté à faire ce pas décisif, malgré leurs remontrances, firent tous leurs efforts pour le ramener aux coutumes idolâtres. Ils allèrent jusqu'à profiter de son état d'affaiblissement physique pour accomplir sur lui quelques uns de leurs rites superstitieux. Les Babbalaos s'en mêlèrent ensuite et usèrent envers lui de procédés si violents qu'un jour on crut qu'ils l'avaient tué ; mais rien n'ébranla son âme, et telle fut sa constance qu'elle finit par lasser ses persécuteurs. Le dernier effort de leur haine fut de l'abandonner en autorisant toutefois le missionnaire à le retirer dans sa maison. Le pauvre jeune homme entra dans cet asile le cœur plein de reconnaissance. Ne pouvait-il pas en effet s'appliquer à ce moment les paroles du roi-prophète: *Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, toutefois l'Eternel me recueillera?*

Cependant ses forces déclinaient graduellement. Durant les derniers jours de sa vie, le profond sentiment qu'il avait de son indignité l'accablait par moments, mais le plus souvent il jouissait de cette douce paix que donne à l'âme l'amour de son Sauveur. Un jour M. King lui demandait ce qu'il pensait des voies du Seigneur à son égard. — Le Seigneur, lui répondit-il, a été bien bon et bien miséricordieux, ah ! beaucoup plus que n'auraient pu l'être les parents les plus tendres. —Mais pourtant est-ce une preuve de bonté que de vous avoir envoyé tant de souffrances pendant qu'un si grand nombre jouissent d'une santé forte et vigoureuse? — Oui, répondit l'Abbékutien, et pour expliquer cette réponse il entra dans un long détail de tout ce qui s'était passé en lui depuis qu'il était tombé malade, disant comment, dans son ignorance des promesses miséricordieuses de Christ, il avait à diverses reprises tenté de se donner la mort, mais en avait toujours été providentiellement empêché. Avoir été ainsi épargné pour qu'il pût entendre enfin les joyeuses nouvelles du salut lui paraissait une grâce merveilleuse, et c'é-

tait du fond de son cœur qu'il bénissaitDieu de ne lui avoir pas permis de se jeter par le suicide dans l'abîme de la misère éternelle.

Quand tout espoir de guérison eut disparu, sa mère, l'apprenant, vint offrir de le faire transporter chez sa grand-mère, très probablement dans le but d'accomplir encore sur lui quelques pratiques idolâtres. M. King demanda au jeune homme s'il voulait accéder à ce désir. « Non, non, s'écria-t-il, « tant qu'il me restera un souffle de vie, je n'irai pas là. » Il se montrait plein de reconnaissance pour tout ce qu'on faisait dans le but d'adoucir ses derniers moments. Plusieurs fois, en entrant à l'improviste dans sa chambre, M. King le trouva sur ses genoux dans le saint recueillement de la prière. Il parlait souvent du bonheur de pouvoir bientôt se reposer en Jésus et manifesta les sentiments d'une foi vivante aussi longtemps qu'il fut capable de prononcer une parole. La dernière fois que je le vis, dit M. Townsend, il avait à peu près perdu connaissance, mais j'aperçus à ses côtés tous ses livres. Il avait quelques instants auparavant demandé qu'on les mît là, sans doute dans la pensée de témoigner ainsi qu'il était resté jusqu'à la fin un « disciple du Livre, » c'est-à-dire un chrétien. »

Voilà la mort d'un pauvre nègre racontée par un autre nègre. L'auteur de ce récit est ce même catéchiste que l'on a vu plus haut exhorter avec tant d'à propos ses compatriotes alarmés. Cela nous donne occasion de dire que la mission d'Abbékuta possède trois prédicateurs nègres très distingués : M. King, dont nous venons de parler, M. White, comme lui catéchiste et aide-missionnaire, et enfin un missionnaire consacré, M. S. Crowther, dont le nom a paru déjà plusieurs fois dans ce recueil. Ce dernier a fait d'exellentes études et possède des talents remarquables. C'est à lui que l'on doit la traduction en langue yoruba de la plus grande partie des livres du Nouveau Testament, du *Livre de Prières* de l'Eglise anglicane et de quelques traités. Il a de plus composé, pour faciliter l'étude de

cette langue, une grammaire et un dictionnaire que l'on représente comme les productions d'un esprit vraiment supérieur.

(*La suite à une autre livraison.*)

POLYNESIE.

—

ILE DE RAROTONGA.

Un réveil religieux. — Conversions nombreuses. — Etat des Eglises. — Une jeune chrétienne.

Rarotonga, l'une des îles du groupe d'Hervey, est, à beaucoup d'égards, une terre bénie. Le climat y est doux, le sol admirablement fertile, et ce qui vaut mieux encore, ses habitants sont en possession de la foi chrétienne. Tous ne l'ont pas encore acceptée, mais l'idolâtrie des jours anciens a si bien disparu de l'île, qu'un jeune Rarotongien, venu en Angleterre il y a quelques années, éprouva une vive surprise quand on lui montra, dans le musée de la Société des Missions de Londres, quelques-unes des idoles devant lesquelles ses ancêtres s'étaient prosternés. Il ne les avait jamais vues, et n'avait pas la moindre idée que quelque chose de pareil eût jamais pu être adoré dans son pays natal. Cependant les Eglises nouvelles peuvent, aussi bien que les anciennes, passer par des moments d'épreuve spirituelle. Depuis quelque temps, les missionnaires de Rarotonga n'avaient plus à communiquer autant de faits réjouissants qu'autrefois. La piété de leurs troupeaux semblait languissante, la poursuite des intérêts temporels absorbait l'attention du grand nombre, et quelques-uns avaient fait naufrage quant à la foi. Des lettres récentes du révérend Gill, d'Avarua, apportent de ce point des nouvelles plus favorables. Voici ce que ce missionnaire dit de l'état actuel de la mission.

« Je ne puis terminer ces pages sans rendre témoignage à la bonté que le Seigneur nous a montrée dans le cours de l'année qui vient de finir, et sans vous demander encore de vous unir à nous pour le louer et le prier. Nous avons eu à traverser plusieurs de ces épreuves que l'on ne peut pas appeler extraordinaires dans la vie missionnaire, mais qui n'en sont pas moins des épreuves quelquefois très pénibles pour la foi. Notre population a été généralement atteinte d'une *influence* maligne et de la fièvre jaune, qui ont l'une et l'autre fait un grand nombre de victimes. Telle a été un moment la violence du mal, que pendant plusieurs semaines une partie de nos services religieux a été forcément suspendue. Cette crise passée, et au moment où nos Eglises commençaient à se rassurer, un autre sujet de douleur nous a été donné. Quelques mauvais sujets s'étaient mis en tête d'introduire dans l'île l'usage de la liqueur enivrante qui se fabrique avec le jus de l'orange. Ces hommes étaient tout au plus une demi-douzaine, mais ils avaient déjà réussi à séduire un certain nombre de nos jeunes gens inexpérimentés, quand de sages mesures prohibitives, prises par les principaux chefs, sont venues arrêter les progrès du mal. Bientôt après, un fait providentiel l'a mieux déraciné encore. Un jeune homme qui s'était déplorablement adonné à l'usage de cette liqueur, est mort d'une manière misérable. Sa maladie, qui avait été lente, mais cruelle, et sa triste fin ont été des avertissements salutaires, d'abord pour ses compagnons de péché, puis aussi pour le troupeau tout entier. A la suite de cet évènement, vers le milieu du mois de juin, les signes évidents d'un réveil spirituel se manifestèrent, et il sembla que la bonté de Dieu voulait élever d'autant plus haut l'étendart du Saint-Esprit que nos alarmes avaient été plus grandes. Notre réunion mensuelle du 18 juillet fut profondément émouvante ; plus de quatre cents personnes y assistaient. Une sainte émotion s'empara de toute l'assemblée. Dix-neuf individus prirent la parole pour parler de leurs pé-

chés, de leurs douleurs et de leurs joies. Dans les semaines qui suivirent, chaque jour voyait arriver chez nous dix, vingt ou trente personnes, hommes et femmes, époux et épouses, pères et enfants, qui venaient épancher leurs cœurs accablés par le sentiment de leurs fautes, et nous demander les directions de la vie éternelle. Des réunions de prières et d'études bibliques furent ensuite organisées chez divers membres de l'Eglise, soit ici, soit sur la station d'Arorangi. Ces réunions, dont chacune se compose d'une vingtaine de membres, contiennent ensemble au moins trois cents personnes, presque toutes amenées à la repentance durant les six derniers mois, et je suis heureux de pouvoir dire que la grande majorité d'entre elles, menant une vie nouvelle, nous font vivement espérer qu'elles resteront fermes dans la profession de la foi...

« Ainsi Dieu s'est encore une fois montré fidèle pour nous faire du bien. Depuis la fondation des trois Eglises que l'île possède, c'est-à-dire depuis 1833, il a été admis à la communion plus de *quinze cents* personnes, dont la moitié sont mortes dans la foi, après avoir passé la première partie de leur vie dans les ténèbres de l'idolâtrie et dans les affreuses orgies du cannibalisme. Aujourd'hui sept ou huit cents âmes vivent sous nos yeux de cette vie en Christ qui produit la sainteté; c'est là notre joie et notre couronne. L'année dernière, cent douze nouveaux membres ont été reçus à la Cène sur les trois stations, et dans quelques mois nous espérons d'y pouvoir admettre une bonne partie de ceux qui, en juin et juillet dernier, ont été les objets du réveil que j'ai signalé. Encouragés par ces marques de la faveur divine, nous commençons la nouvelle année dans un esprit de reconnaissance et de confiance pour l'avenir. Nous aurons sans doute encore des épreuves, peut-être des mécomptes; mais nous savons par expérience que chaque épreuve supportée et chaque difficulté vaincue sous le regard et avec l'aide du Seigneur, accroît la patience, élève le cœur et lui donne l'espérance, cette espérance qui ne confond jamais. »

En terminant sa dernière lettre, M. Gill annonce la mort d'une jeune chrétienne de son Eglise, et donne sur l'œuvre que l'Esprit-Saint avait accomplie dans cette femme, quelques détails édifiants.

« Hier, premier dimanche de l'année, dit-il, a été pour nous un jour de deuil. La mort a enlevé à l'Eglise d'Arorangi, la femme de notre jeune chef Setephano. Elle était fille du principal chef d'Avarua, et avait passé d'une manière très profitable les premières années de sa vie dans la maison de M. Buzacott (l'un des fondateurs de la mission de Rarotonga). Sa vive intelligence et ses connaissances acquises nous avaient dès lors fait fonder sur elle les plus belles espérances. Cependant les six premières années de son mariage avec notre excellent jeune chef d'Arorangi, s'écoulèrent sans que nous eussions découvert en elle les indices d'un cœur régénéré. Le sentiment de sa supériorité lui avait inspiré de la hauteur, et il y eut même dans sa conduite quelques inconséquences qui menacèrent un instant de troubler la paix de son ménage. Mais enfin, il y a de cela près de quatre ans, le Seigneur prit pitié d'elle. Des afflictions personnelles, la mort de son père, les pieux avis d'une mère affectueuse furent dans les mains de la Providence des instruments pour briser son orgueil et l'amener humble et repentante aux pieds de ce Jésus où se trouvent le pardon, la paix et la sainteté. Elle s'unit, il y a trois ans, à l'Eglise d'Arorangi, dont elle devint bientôt l'un des membres les plus fidèles et les plus utiles. Tous les avantages qu'elle tenait de la nature et de l'éducation furent alors employés activement à faire le bien. Elle s'appliquait joyeusement à enseigner les personnes de son sexe et passait chaque jour plusieurs heures dans l'école des filles, surveillant et secondant les travaux avec une sollicitude toute chrétienne. Ainsi semblaient se réaliser nos espérances premières ; mais les voies de Dieu ne sont pas nos voies; au moment où cette fleur brillante achevait d'éclore, elle a été subitement tranchée. Sa maladie, qui n'a duré que trois jours, n'était pas de nature à

lui permettre de longs discours, mais nous n'avions pas besoin d'un témoignage de cette nature pour la rendre avec confiance au Dieu qui la rappelait à lui. Une partie de ces trois journées de maladie se sont passées, près de son lit, en prières et en chants. A la fin de l'un de ces pieux exercices, elle répondit faiblement *amen* et exhala son dernier soupir, nous laissant tous affligés, mais non comme ceux qui n'ont point d'espérance. »

NOUVELLES RÉCENTES.

AFRIQUE ORIENTALE.

L'intrépide missionnaire Krapff, à peine échappé aux dangers qu'il avait courus dans l'Ukambani (voir notre livraison de mars dernier, page 96), s'est mis de nouveau en route pour retourner dans l'Usambara, autre pays de l'intérieur, qu'il avait déjà visité en 1848. Arrivé, après de longs jours de marche, dans la capitale de cet Etat, il y a reçu du roi l'accueil le plus amical et le plus encourageant. Ce prince l'a fort engagé à fonder une mission parmi ses sujets, lui promettant non seulement de le protéger, mais encore de lui donner autant de terrain qu'il en faudrait, et de mettre à sa disposition un certain nombre de ses gens pour l'aider dans ses travaux de premier établissement. Le docteur Krapff est décidé à se prévaloir de ces heureuses dispositions, et va commencer immédiatement cette œuvre ; mais il demande à la Société des Missions épiscopales d'envoyer, le plus tôt qu'elle le pourra, un ou deux missionnaires pour aller défricher avec lui ce nouveau champ de travail.

MADAGASCAR.

Un des chrétiens malgaches réfugiés à l'île Maurice a reçu dernièrement des nouvelles de son île natale. Il annonce, sous la date du 17 mars, que la reine Ranavolo n'est point morte, comme le bruit en a couru plusieurs fois, mais qu'elle paraît songer sérieusement à abdiquer en faveur de son fils le prince Rakotoscheno ou Rakotonradama, dont on connaît l'attachement aux doctrines de l'Evangile. Cet acte serait même, dit-on, accompli déjà sans l'opposition qu'il a rencontrée de la part de Ranibao, commandant en chef de l'armée. On ajoute que le jeune héritier du trône s'affermit de plus en plus dans la foi et qu'il continue à couvrir, autant qu'il le peut, de sa bienveillante protection les chrétiens persécutés. Quant à ceux-ci, rien n'ébranle leur courage. Ils trouvent, malgré la surveillance de leurs oppresseurs, le moyen de se réunir, de prier ensemble et de se communiquer les uns aux autres les livres chrétiens qu'on réussit à leur faire parvenir de Maurice.

SUD DE L'AFRIQUE.

On annonce la mort du vénérable Read père, ce missionnaire de Kat-River, dont nous avons tout récemment raconté le retour dans sa station. Les derniers moments de ce digne serviteur de Christ ont été ce que devait être la fin d'une vie consacrée toute entière à la gloire de son maître. M. Read était âgé de soixante-quinze ans, et en avait passé cinquante-deux au service de la Société des Missions de Londres au sud de l'Afrique. C'est lui qui, avant de s'établir à Kat-River, avait fondé l'importante station du Kuruman.

AFRERIE.

On écrit du Cap de Bonne-Espérance que la guerre des Cafres en est toujours à peu près au même point qu'il y a un an. Le nouveau gouverneur anglais ne fait pas plus reculer les ennemis que ne l'avait fait sir Harry Smith. En même temps, les rebelles hottentots font la guerre pour leur propre compte et sont peut-être plus redoutables encore que les Cafres, quoiqu'ils se montrent moins cruels. Le gouverneur a appelé sous les armes tous les hommes valides de la frontière de l'Est, dans le but de faire une expédition au-delà du Key ; mais on ne pense pas que cette expédition puisse amener de grands résultats. La route qui conduit de Port-Elisabeth à Colesberg continue à être infestée de rebelles.

PERSE.

Un remarquable encouragement vient d'être donné aux missionnaires américains qui travaillent à l'évangélisation des Nestoriens. Un prince persan, Hamsa Mirza, oncle du roi et régent d'une partie de ses Etats, a fait don à la Mission d'une somme de 50 tomans (plus de 500 francs), en annonçant que chaque année cette contribution serait renouvelée. Voici dans quels termes, tout à fait orientaux, le prince a exprimé les motifs qui ont déterminé cet acte de munificence :

« Quand un homme qui veut le bien a eu mis sous nos regards les détails et la beauté de la conduite et des travaux de ces hommes hauts en dignité, les ecclésiastiques américains qui résident à Oroumiah et qui s'y adonnent à l'éducation de la jeunesse, la perfection de l'estime s'est à leur égard emparée de notre esprit, et nous avons jugé bon de leur donner un témoignage public de notre faveur. C'est pourquoi nous avons décidé que la somme de 50 tomans sera, sous forme

de don, accordée à ces hommes hauts en dignité, et nous avons ordonné au noble serviteur de sa majesté, Jan Mahommed Khan, gouverneur d'Oroumiah, de leur payer cette somme toutes les années, en recevant leur quittance. »

La lettre du prince, adressée au consul anglais de Tabriz, commençait par ces mots :

« Nous faisons savoir au haut employé, grand dignitaire, possesseur de l'intelligence et de la sagesse, la colonne des chrétiens, le noble entre les nobles, consul du haut Gouvernement britannique, etc., etc. »

NORD DE L'INDE.

LA MISSION DU PUNJAB.

Nous avons déjà parlé de cette œuvre nouvelle, entreprise aussitôt que les portes du Punjab ont été ouvertes, et qui a sur le champ rencontré les plus vives sympathies. Un journal anglais, qui se publie à Lahore même, rapporte qu'en février dernier une association missionnaire, branche auxiliaire de la Société épiscopale d'Angleterre, s'est formée dans cette ville, et a spécialement pour objet l'évangélisation du Punjab. On se rappellera peut-être qu'un généreux anonyme avait fait pour cette œuvre un don de 10,000 roupies (25,000 francs). Un autre ami de l'Evangile, qui ne s'est pas fait connaître davantage, vient de mettre une seconde offrande du même chiffre à la disposition du Comité. Grâce à ces libéralités, plus de 3,000 livres sterling (75,000 francs) ont été recueillies sur les lieux mêmes pour pourvoir aux frais d'établissement de la Mission. Deux missionnaires de la Société sont déjà à l'œuvre dans le pays ; ils y avaient du reste été précédés par des missionnaires américains, avec lesquels ils travaillent en parfaite harmonie de vues et en toute affection fraternelle, bien que les uns appartiennent à l'Eglise épiscopale et les autres à l'Eglise presbytérienne.

Paris.— Typographie Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MÉKUATLING.

Rapport de M. Daumas, *pour l'année* 1851.

Alarmes et dangers. — Emigration. — Souffrances de divers genres. — Situation présente. — Etat spirituel de la station.

M. Daumas, que les troubles du pays et un grave accident survenu à l'un de ses enfants avaient empêché de se rendre cette année à Carmel, pour la Conférence des missionnaires, et même d'y envoyer à temps son rapport annuel, vient d'adresser directement ce rapport au Comité de Paris. Ce document est daté du mois d'avril. Sa longueur, quoique bien justifiée par la gravité des événements survenus à Mékuatling, nous contraint de l'abréger un peu, mais sans rien omettre de ce qu'il renferme de plus important.

Les amis de la Mission française savent déjà que de toutes nos stations du Lessouto, celle de Mékuatling était, par sa situation même, la plus exposée aux désastres de la guerre. Après la sanglante bataille qui s'y donna le 30 juin 1851 (voir notre 26me année, 12me livraison, page 453 et suiv.), une grande confusion régna dans la contrée. Quoique victorieux, le chef Molitsane et ses Bataoungs, redoutant les préparatifs faits par le major Warden, prirent le parti d'émigrer, en emportant autant que possible tout ce qu'ils possédaient. Une quinzaine de familles seulement eurent le courage de

rester auprès du missionnaire, qui lui-même s'était résolument décidé à ne pas quitter son poste. Après avoir, sur la demande de ces gens, serré leurs effets et leur blé dans les bâtiments de la Mission, M. Daumas attendit les événements, en se recommandant au Seigneur. « Dans la solitude qui se fit alors autour de nous, dit-il, nous n'avions de repos ni jour ni nuit ; car les Mantaetis et les Barolongs rôdaient autour de nous, et nous enlevaient tout ce qui leur tombait sous la main. Que de fois, durant les veilles de la nuit, il a suffi de l'aboiement d'un chien pour nous jeter dans de vives alarmes en nous faisant croire à l'arrivée des ennemis ! »

Et ces craintes n'étaient pas sans fondement. Une nuit tous les chevaux restés sur la station furent volés par un parti de Barolongs. Heureusement une troupe de Bushmen, ayant surpris ces ravisseurs, les dépouilla de leur butin, et, avec une probité qu'on n'aurait jamais attendue de cette race pillarde, rendit aux gens de Mékuatling tous leurs chevaux, à l'exception de l'un de ceux de M. Daumas, qui leur avait échappé. Cette circonstance étonna les natifs au suprême degré. Ils y virent une protection spéciale du Seigneur, et plusieurs de ceux qui s'étaient éloignés y puisèrent le courage de revenir. Durant les mois suivants, de juillet à octobre, de nombreuses déprédations se commirent de part et d'autre. Les Bassoutos et leurs alliés dépouillèrent souvent les Boers de tout ce qu'ils purent ; mais, au milieu de ces désordres, et quoique la tentation fût grande, aucun des gens de Mékuatling, même de ceux qui n'appartenaient pas à l'Eglise, ne prit part à ces vols. Le petit chef qui commande sur la station, David Raliyé, neveu de Molitsane, aida souvent au contraire les Boers dépouillés à recouvrer ce qu'ils avaient perdu, et mit un dévouement remarquable à les protéger contre quiconque aurait pu leur faire du mal. Il empêcha entre autres un Hollandais très respectable, membre du conseil de Bloem-Fountain, d'être maltraité, et lui fit rendre quarante-trois

chevaux d'une grande valeur. Cette conduite eut l'approbation de Moshesh et de Molitsane, qui sentaient la nécessité de contenir leurs gens; mais la condition des missionnaires n'en fut que médiocrement améliorée. Les voleurs leur attribuaient en partie la répression dont ils étaient l'objet, et s'en vengeaient en leur enlevant leurs chevaux. « Ces circonstances, dit M. Daumas, me rappelèrent ce que disait jadis Sidoine Apollinaire : « Proie lamentable, placée entre deux peuples « rivaux, suspects aux Burgundes, voisins des Goths, nous « sommes exposés à la fureur de ceux qui nous attaquent et à « la jalousie de ceux qui nous défendent. »

Tous ces sujets d'alarme et ces souffrances réelles, auxquelles vint encore s'ajouter une attaque de farouches Zoulas, se prolongèrent jusqu'à l'arrivée des commissaires anglais, envoyés pour procéder à une enquête. Appelé à communiquer avec eux, M. Daumas les vit et leur servit plusieurs fois d'interprète. Il en reçut l'accueil le plus bienveillant, et eut occasion de s'apercevoir, dit-il, que la protestation des missionnaires français et les démarches faites par le Comité de Paris auprès du Gouvernement anglais, avaient eu d'excellentes conséquences.

On sait ce qu'a produit la présence des commissaires royaux et les espérances de paix qui s'en sont suivies. Pendant leurs opérations et depuis, il y a eu, dans les quartiers de Mékuatling, une suspension d'hostilités, mais non une parfaite tranquillité. Plusieurs fois encore la tribu de Sekonyéla a menacé la station. Ce chef ayant parlé de venger sur les stations de Leschuane et de Mékuatling l'attentat commis par un Bassouto sur son missionnaire, M. Daniel (voir ci-après la lettre de M. Lautré), le missionnaire de Leschuane a cru devoir se retirer en lieu de sûreté. Son éloignement a rendu la position du missionnaire de Mékuatling encore plus isolée et plus pénible. Pour qu'elle reste tenable, il faudra que toutes les conditions déterminées par les commissaires pour rendre

la paix au pays, soient fidèlement remplies par tous les partis. S'il en était autrement, et si Molitsane ne revenait pas occuper son territoire, M. Daumas prévoit qu'il finirait par être obligé de s'en éloigner lui-même. Cependant il espère n'en être pas réduit à cette extrémité. « Quoi qu'il en soit, dit-il, le Seigneur règne; il nous est doux de savoir que tous les événements sont dans sa main, et que rien n'arrive sans sa miséricordieuse permission. »

On voit par le résumé que nous venons de faire combien la famille missionnaire de Mékuatling a éprouvé de souffrances; combien elle a besoin d'être encouragée et soutenue par les prières des chrétiens qui s'intéressent à ses membres et à ses travaux. Tous les amis de la Mission sauront gré à M. Daumas de la chrétienne constance avec laquelle il a traversé ces crises, et béniront Dieu de l'avoir protégé. Ce sont les sentiments qu'ont déjà exprimés, à son égard, ses chers collègues, les missionnaires français du Lessouto. A la suite de leur dernière Conférence à Carmel, ils lui ont collectivement adressé une lettre où se lit le passage suivant : « Les difficultés dans lesquelles vous vous êtes trouvé, cher frère, ont été grandes. Nous n'avons pas pu nous les rappeler sans ressentir tout ce qu'a eu de pénible la position critique où vous ont placé les événements qui se sont passés sous vos yeux. Nous avons été touchés de la manière à la fois prudente et ferme avec laquelle vous avez su, au milieu de tant de difficultés, rester à votre poste et conserver une station sur laquelle de grandes bénédictions ont déjà été répandues. Nous demandons à Dieu de mettre bientôt un terme à vos épreuves, et nous ne doutons pas que votre persévérance et votre fidélité ne vous attirent de la part du Seigneur de nouvelles bénédictions. »

Mais revenons au rapport de M. Daumas. Il ne nous reste plus qu'à en citer textuellement ce qui concerne l'état spirituel de la station.

« D'après tout ce qui précède, dit le missionnaire, vous jugerez aisément que, malgré tous nos efforts pour contrebalancer l'influence délétère des événements dont je n'ai pu vous donner qu'une faible idée, l'œuvre spirituelle, loin de s'améliorer, n'a fait que s'affaiblir. L'agitation constante, les craintes de presque tous les jours, et aussi les fuites précipitées, ont jeté bien des âmes dans le découragement et les ont éloignées des moyens de grâce que nous avons à leur offrir. Toutes ces circonstances ont été très pénibles pour nos natifs. Ceux qui sont restés avec nous lors de l'émigration générale, ont exposé non seulement leur petit avoir, mais encore leur vie. Leur fermeté dans ces jours de périls, la simplicité de leur foi dans les promesses du Seigneur et le dévouement de quelques-uns pour leur missionnaire, nous ont soutenus et réjouis. C'était dans nos réunions d'édification une véritable consolation que d'entendre les prières ardentes que nos néophytes faisaient monter vers le Père des miséricordes, en faveur de leurs compatriotes, de leurs chefs et de leur pays. Mais il n'en est pas moins vrai que, dans ce moment, l'attention des indigènes est généralement détournée de la seule chose nécessaire. Toutes leurs pensées sont fixées sur la politique, de sorte que nous avons plus besoin que jamais que l'esprit du Seigneur vienne ranimer notre petit troupeau et réveiller ceux du dehors.

« *Services.* Vu les circonstances, nous ne pouvons que reconnaître que les services ont été bien suivis par les gens de la station. Notre congrégation s'est quelquefois accrue d'un bon nombre de natifs qui se joignaient occasionnellement à nous. Depuis l'émigration, l'auditoire n'en reste pas moins sensiblement diminué. Cependant aux dernières fêtes de Pâques nous avons eu des assemblées réjouissantes, et à la célébration de quelques mariages, il nous a été donné des motifs d'espérer que tout n'est pas perdu.

« Le culte journalier du matin a été tenu et suivi régulière-

ment par les personnes bien disposées, toutes les fois que les occupations agricoles ne les appelaient pas ailleurs que dans la maison de Dieu.

« *Classe des catéchumènes.* Malgré tous nos contretemps, j'ai continué à tenir cette classe tous les jeudis, bien que quelquefois le chiffre des assistants ait été réduit à trois ou quatre.

« *Ecole.* Cette partie de mon œuvre qui, l'année dernière, me donnait une si grande satisfaction, avait marché comme de coutume jusqu'au moment où la guerre éclata. Mais alors je dus la suspendre, non seulement à cause de l'absence de la plupart des élèves, mais encore pour faire du local un entrepôt destiné à recevoir les effets et le blé que les indigènes voulurent nous confier pour le soustraire aux attaques des ennemis. Tous les bâtiments de la Mission en ont été encombrés, à l'exception de l'église. Nous avons cru devoir de plus donner asile à cinq femmes, dont trois aveugles, une très âgée et la cinquième folle.

« En somme, jamais notre chère Mission n'avait été si rudement éprouvée que pendant l'année qui vient de s'écouler. Espérons que des jours meilleurs nous sont réservés. Le Seigneur est tout-puissant. Qu'il nous rende la paix et qu'il nous donne de ne pas nous décourager, afin que ce qu'il faisait écrire à l'ange de l'Eglise d'Ephèse puisse aussi se dire de nous : « Tu as souffert, tu as eu de la patience, tu as travaillé « pour mon nom, et tu ne t'es pas lassé! »

« Qu'on veuille bien m'excuser de ne pas donner cette année le résumé général qui termine ordinairement ces rapports. Je m'en abstiens dans la crainte d'exagérer le bien ou le mal, erreur que rendraient trop facile les différentes phases de l'œuvre pendant cette année. »

Lettre de M. Lautré, D. M., *écrite de Thaba-Bossiou, le 1er mai* 1852, *à M. le président de la Société des Missions évangéliques de Paris.*

Travaux divers. — Voyage chez les Mantaetis. — Le missionnaire blessé. — Sékonyéla. — Dangers et craintes. — Heureux retour à Thaba-Bossiou.

Monsieur et très honoré frère,

Durant l'hiver dernier, des devoirs à remplir et des craintes d'attaque souvent renouvelées dans le Haut-Calédon, m'ont fait séjourner plus longtemps que d'habitude à Thaba-Bossiou, et visiter plusieurs fois celles de nos stations missionnaires qui sont situées dans cette partie du pays. Mais en septembre dernier je me dirigeai vers Hébron, Béerséba, Carmel et Béthulie. Dans ce voyage, qui dura trois mois, j'eus de fréquentes occasions d'annoncer les salutaires vérités de l'Evangile, ainsi que de donner des soins médicaux à un grand nombre d'indigènes. A Carmel et à Béerséba, j'eus aussi la satisfaction d'être utile à plusieurs membres de deux familles missionnaires, alors malades. Après mon retour à Thaba-Bossiou j'eus à pratiquer quelques opérations, puis encore à faire quelques voyages plus courts que le précédent.

Parmi ces derniers il en est un sur lequel je crois devoir vous écrire avec quelque détail. C'est celui que j'ai fait en février dernier à Emparane, station missionnaire wesleyenne située dans le pays de Sekonyéla, chef des Mantaetis. Ce voyage fut entrepris sur la demande de Mme Daniel, épouse du missionnaire de cette station, et de M. Giddy, son beau-frère, missionnaire à Platberg; voici dans quelles circonstances.

A la suite d'un différend que M. Daniel avait eu avec un indigène, celui-ci qui, sans que le missionnaire le sut, ne jouissait pas toujours de son bon sens, saisit brusquement son assagaie et la lui plongea dans la poitrine un peu à gauche du cœur. L'arme pénétra à dix-sept ou dix-huit centimètres de profondeur dans le poumon.

Malheureusement l'auteur de cette blessure se trouvait être un sujet de Moshesh, et bien qu'il eût été envoyé à Emparane par M. Giddy, et que le chef des Bassoutos fût complètement étranger à cette affaire, ce fut celui-ci que l'on voulut en rendre responsable. Aussitôt après l'attentat, des Mantaetis s'assemblèrent en grand nombre auprès de la maison missionnaire en criant à la trahison. « Moshesh, disaient-ils, a envoyé un de ses sujets pour tuer le missionnaire de Sekonéyla. »

Ce soupçon, fruit de l'inimitié qui règne entre les Bassoutos et les Mantaetis, ne tarda pas à devenir funeste au malheureux jeune homme qui venait de faire un si triste usage de l'assagaie. Pendant que la famille missionnaire donnait les premiers soins à son chef défaillant, les Mantaetis se jetèrent sur l'auteur de l'attentat et le traînèrent à l'écart pour lui donner la mort, et livrer son corps en pâture aux vautours. Dès qu'elle en fut informée, Mme Daniel se hâta d'intervenir en sa faveur et de l'arracher aux mains de ceux qui le maltraitaient, mais il était déjà trop tard. Malgré des soins empressés, édifiant exemple de charité chrétienne, l'infortuné ne put en revenir ; trois jours après il mourut des coups qu'il avait reçus.

Cependant une telle victime était, aux yeux des Mantaetis, de trop peu d'importance pour assouvir leur ressentiment. Dès que leur chef Sekonyéla eut appris la blessure de M. Daniel, il jura d'en tirer vengeance sur Moshesh, déclarant qu'il détruirait les stations de Mékuatling et de Leschuane, et que le sang des missionnaires de ces deux stations payerait le sang de son propre missionnaire. Ces deux établissements sont en effet fondés sur le territoire de Moshesh, et ils se trouvent, par leur situation, les plus exposés aux attaques des Mantaetis. Si, du reste, Sékonyéla tient tant à son missionnaire, ce n'est, comme beaucoup d'autres chefs africains, qu'en raison des avantages temporels

qu'il en retire. Loin d'avoir jamais prêté une oreille attentive à l'Evangile, ce chef est demeuré toujours attaché à ses superstitions, il a gardé toutes ses croyances aux maléfices, et il a trop souvent réalisé ses menaces pour ne pas exciter par des paroles de ce genre de vives appréhensions, soit chez les missionnaires ainsi menacés soit dans l'esprit de leurs amis.

Jusqu'à l'époque dont je parle, j'avais moi-même, dans plusieurs visites médicales faites à la famille missionnaire d'Emparane, entretenu avec Sekonyéla des rapports tolérables; mais l'accident survenu à M. Daniel a risqué de me faire devenir la première victime des défiances et des ressentiments de ce chef. Ceci me ramène à mon récit.

La première chose que fit Mme Daniel, en voyant l'état de son mari, fut de m'envoyer un exprès. Mais, réfléchissant ensuite que, vu l'état des esprits, quelque chose de fâcheux pourrait m'arriver, elle se hâta d'envoyer dire à Sekonyéla qu'elle m'avait fait appeler, et qu'elle espérait bien que je trouverais le chemin libre. Cette nouvelle souleva chez le chef mantaeti une vive opposition. Il ne voulait pas que le médecin de Moshesh vînt soigner son missionnaire, et il fallut, pour vaincre sa résistance, que Mme Daniel lui envoyât trois messages consécutifs. Prenant plutôt conseil de son désir de procurer des secours à son mari, que de la possibilité d'exécuter un plan pareil, elle avait, à la troisième fois, déclaré à Sekonyéla que s'il s'opposait encore à ma venue, elle allait faire atteler un wagon et conduire elle-même le malade à Thaba-Bossiou.

A mon arrivée, beaucoup de Mantaetis se rassemblèrent, et l'un des frères de Sekonyéla, celui-là même qui avait mis le plus d'ardeur à faire périr l'auteur de l'attentat, m'aborda d'un air qui n'annonçait rien moins que des dispositions bienveillantes. Il me défendit avec colère d'entrer dans la chambre du patient. Voyant qu'après une réponse pleine

de modération, je suivais Mme Daniel dans la pièce qu'il m'interdisait, il s'y s'introduisit lui-même et voulut m'empêcher d'arriver jusqu'au lit de M. Daniel. Beaucoup de gens étaient réunis dans la maison; mais la voix du frère de Sekonyéla couvrait toutes les autres; elle se fatiguait à me prodiguer des injures. Ce fut en vain que Mme Daniel s'efforça de le faire taire. Un mot de son mari, s'il eût été en état de le prononcer, aurait peut-être eu plus d'influence; mais chez ces tribus les priviléges de la femme sont plus restreints que chez les peuples civilisés, et l'on sait d'ailleurs qu'en tout pays le propre de la passion est de rendre l'homme déraisonnable.

Après quelques moments passés auprès du malade, j'allai devant la maison missionnaire, m'efforçant de faire comprendre à mon principal antagoniste la nature des principes chrétiens, en vertu desquels j'étais venu, sur la demande qui m'en avait été faite, au secours du missionnaire blessé. Ces explications furent assez bien écoutées; mais bientôt après, les injures recommencèrent. Je demandai alors à voir Sekonyéla, mais son frère me répondit qu'il était, lui, chargé de représenter ce chef; que celui-ci était absent, et qu'en tous cas je ne pourrais pas le voir. Le but de cet homme était évidemment de m'entraîner à prononcer quelque parole, qui pût lui servir de prétexte pour me faire un mauvais parti. Un instant même je le vis prêt à fondre sur moi; mais le Seigneur me garda de tout mal, et je dois dire que parmi les personnes présentes il s'en trouvait de mieux disposées en ma faveur, sans parler des chrétiens, dont quelques-uns sans doute assistaient à cette scène.

Malgré tous ces obstacles, je parvins à donner à M. Daniel les soins que son état me parut réclamer, et je passai auprès de lui toute une semaine, durant laquelle j'ai appris, depuis, que l'on avait eu de vives appréhensions sur son compte.

En effet, le lendemain de mon arrivée, un jeune homme,

fils d'un missionnaire wesleyen, était venu voir M. Daniel. De retour chez lui, il raconta ce qui s'était passé à Emparane, parla des craintes qu'inspirait encore l'état du missionnaire et des dangers que je courais, dangers mieux connus des personnes qu'il avait interrogées que de moi-même. Ces nouvelles parvinrent rapidement aux missionniares de Platberg, de Thaba-Bossiou, de Leschuane et de Mékuatling, et les jetèrent dans de vives alarmes. Chacun pensa que si le patient venait à mourir, je ne lui survivrais pas longtemps. Sur ces entrefaites, un parti de gens de Sekonyéla fit de nuit une attaque sur la station de Leschuane. On ne manqua pas d'en conclure que le chef des Mantaetis commençait l'accomplissement de ses menaces contre cette station et celle de Mékuatling. Le missionnaire de l'établissement attaqué crut devoir, après avoir consulté l'un de ses frères, missionnaire wesleyen comme lui, s'éloigner sans retard avec sa famille, et alla se mettre en sûreté dans un endroit où il est encore à présent. Mékuatling, que trois lieues seulement séparent de Leschuane, paraissait très exposé. Néanmoins M. Daumas ne quitta point son poste. Il fit plus : sachant que l'un des deux commissaires royaux, envoyés pour faire une enquête sur les affaires du pays, se trouvait dans un village situé à dix-huit lieues de Mékuatling, il lui envoya deux de ses amis pour l'informer de ce qui se passait et le prier d'user de tout son pouvoir pour me tirer du danger qu'il croyait que je courais. Dès qu'il eut reçu ce message, M. Mostyn Owen, je dois lui en exprimer ici ma reconnaissance, s'empressa d'envoyer un exprès à Sekonyéla, pour le détourner de ses coupables desseins. Mais alors le Seigneur avait déjà, dans son amour, visité la famille missionnaire d'Emparane. Il lui avait plu de bénir nos efforts et d'exaucer les nombreuses prières qui étaient montées vers son trône en faveur du malade. L'amélioration sensible qui se manifesta dans son état à ce

moment, ne put avoir que d'excellentes conséquences pour plusieurs.

Dès que la position de M. Daniel le permit, je songeai à reprendre le chemin de Thaba-Bossiou. De son lit le missionnaire envoya un exprès à Sékonyéla, pour assurer mon retour, qui s'accomplit en effet très heureusement. C'est ainsi que, sous la protection miséricordieuse du Seigneur, j'ai pu accomplir un devoir sans qu'il m'en soit arrivé aucun mal.

Comme toutes les stations missionnaires du Lessouto, Emparane a considérablement souffert des troubles prolongés du pays. Toutefois, l'auditoire qui s'y réunit autour de la Parole est d'environ deux cents personnes, auxquelles j'ai eu le plaisir d'annoncer la bonne Nouvelle. Je ne me rappelle pas exactement le chiffre des membres de l'Eglise; mais je crois être dans le vrai en l'évaluant à environ 80. Les exhortations à la persévérance, que plusieurs de ces chrétiens m'ont chargé de porter à leurs frères de Thaba-Bossiou, étaient de nature à me réjouir beaucoup. Les dernières nouvelles que j'ai reçues de M. Daniel, me donnent lieu de croire qu'il pourra incessamment reprendre ses travaux. Il doit en être d'autant plus heureux, qu'en lui donnant mes soins, je l'ai vu verser des larmes à la pensée du peu qu'il trouvait avoir fait pour son Dieu.

J'ai passé les trois premières semaines d'avril à Mékuatling. Entre autres devoirs que j'ai eu à y remplir, je mentionnerai des soins donnés au jeune fils de M. Daumas, sur la tête duquel un traîneau à bœufs avait passé. Heureusement pour la vie de l'enfant, le traîneau n'était pas chargé. Toutefois les lésions causées par cet accident étaient assez graves pour donner de vives inquiétudes à M. et Mme Daumas. Grâces au Seigneur, tout danger est passé, et le blessé est à peu près guéri. Pendant mon séjour auprès de M. Daumas, j'ai pu le soulager dans l'accomplissement de quelques-uns de ses travaux, et sans un appel pressant de Thaba-Bossiou,

j'aurais prolongé mon séjour sur cet établissement, exposé plus que d'autres aux déprédations de plus d'un ennemi.

J'ai l'honneur d'être, etc.

F.-P. LAUTRÉ.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Extrait d'une lettre de M. CASALIS, *en date du 7 juillet* 1852.

Malgré tous les restes d'agitation que la guerre entre les Anglais et les Bassoutos a laissés après elle, M. Casalis croit pouvoir se rassurer sur l'avenir du pays. Voici ce qu'il écrit dans une lettre particulière à M. le directeur des Missions.

« Grâce au Seigneur, les craintes que j'exprimais dans ma lettre du 26 décembre ne se sont pas réalisées et les affaires de ce pays semblent s'avancer, quoique lentement, vers une solution pacifique. Par une dispensation mystérieuse de la Providence, l'un des commissaires royaux, M. Hogge, vient de mourir presque subitement à Bloem-Fountain. Il avait gagné la confiance des naturels et s'était donné beaucoup de peine pour se former une opinion éclairée et indépendante sur les causes de tous nos malheurs. Il avait reçu avec bienveillance un mémoire de cinquante-deux pages in-folio sur l'histoire des Bassoutos depuis 1823. J'avais fait ce travail à la requête de Moshesh et sous sa responsabilité. Le décès de M. Hogge, avant que les naturels aient pleinement satisfait aux conditions qui leur ont été imposées (1) et que le Gouvernement ait réglé la question brûlante des limites, sur laquelle il a promis de revenir, nous a douloureusement rappelé la mort de M. Freeman. Cependant le nouveau gouverneur est là. Il a derniè-

(1) Il s'agit de bétail à rendre, les restitutions convenues n'ayant encore eu lieu que d'une manière très imparfaite.

rement écrit à Moshesh une lettre fort modérée, où il l'exhorte à travailler de tout son pouvoir à calmer son peuple, promettant que, dès que la guerre avec les Amakosas (Cafres) sera terminée, il viendra lui-même dans nos quartiers pour achever l'œuvre que les commissaires ont commencée. »

ALGÉRIE.

(Suite.)

L'Arabe des villes et celui des campagnes. — Rapports avec les Européens. — Difficultés du langage. — Voyage à Cherchel. — Le Rhamadan. — Espérances pour l'avenir.

La première lettre de M. Pfrimmer, insérée dans notre dernier numéro, était écrite d'Alger et portait la date du 5 juin. Celle dont on va lire quelques extraits a été écrite de Douéra, le 6 septembre. Le missionnaire y rend compte de l'emploi de son temps et des nouvelles observations qu'un plus long séjour lui a permis de faire sur les mœurs et l'état spirituel du pays.

« Il y a, dit-il, une grande différence entre le Maure, habitant la ville, et l'Arabe ou le Bédouin des campagnes. Le premier parle plus ou moins le français et poursuit, ainsi que le juif, son voisin et son parent, les intérêts matériels du moment sans s'occuper beaucoup de ce qui, dans d'autres sphères, s'accomplit autour d'eux. Sa religion se borne aux prières prescrites et à l'observation de quelques rites simples, le tout sans ostentation et probablement avec beaucoup d'indifférence. Dans les rues, dans le cours des affaires publiques et domestiques, on ne découvre chez lui nulle trace de l'observation d'un jour de repos ou plus spécialement consacré au culte de Dieu. Le spiritualisme excessif du culte mahométan se rachète par le matérialisme des mœurs et de la vie. La loi du prophète suffit si bien au moslem qu'il ne s'inquiète nullement de ce que les autres peuvent croire. D'ailleurs le spec-

tacle qu'il a sous les yeux ne diffère pas assez de ce qu'il trouve dans son propre cœur ou de ce qu'il pratique, pour l'amener à se demander quels sont les principes qui portent de tels fruits. Souvent même il rivalise avec les infidèles pour tout ce qui n'est pas implicitement défendu dans le Coran, ou même il sacrifie sans scrupule tel précepte de sa loi. Seulement les Arabes, qui imitent les mœurs des Européens, ne sont pas moins indifférents à l'égard du christianisme qu'ils le sont envers Mahomet, et si leur haine fanatique ne s'exerce plus contre les sectateurs, elle ne subsiste pas moins pour cela contre les vérités du christianisme.

« Quant à la population des campagnes, elle est beaucoup moins accessible et le plus souvent insociable. Les *pagani* ont de tout temps été plus attachés aux traditions et aux mœurs de leurs pères, plus fervents et plus tenaces dans leur religion. Le bruit de la ville, les distractions et les préoccupations continues d'un séjour fort limité, n'empêchent pas le Bédouin de vaquer avec une scrupuleuse religiosité à ses prières à heure fixe. Le soir on le voit dans les faubourgs d'Alger se tenant, à l'écart de ses chameaux ou de ses ânes, sur un lieu élevé, tourner sa face vers la Mecque, réciter sa prière, tendre ses bras vers le ciel, les croiser sur sa poitrine, s'incliner et baiser la terre, murmurer encore quelque formule et puis retourner au soin de ses bêtes et de ses affaires. Il est sobre autant que l'animal qui partage les fatigues de sa vie. Son visage trahit rarement la bienveillance, et ses traits sévères ne changent guère que quand la colère ou la crainte les anime. On croirait le plus souvent que le poids d'une dure servitude l'accable. Rarement on le trouve causant quand il est en compagnie, et quand il se permet de chanter, on n'entend qu'un rythme monotone, qui n'a rien d'égayant ni d'élevé. Sa vie sociale et domestique répond en tous points à ce tempérament. Les villages sont inconnus. Quelquefois quatre ou six habitations se trouvent réunies, rapprochées les unes des

autres; souvent elles sont isolées, presque toujours établies dans les montagnes, au milieu des rochers, difficiles à découvrir, presque inaccessibles, fermées à tout étranger. Hors de sa maison, le Bédouin n'apparaît jamais comme père de famille. Les abords de l'habitation sont défendus par de nombreux chiens, qui sans doute sont destinés à la garde de la femme autant qu'à éloigner les hyènes et les chacals. La femme, toujours voilée dans les villes, est presque invisible dans les campagnes. Je ne sais si elle observe les mêmes pratiques religieuses que le mari, mais dans tous les cas elle participe fort peu à la connaissance de ses affaires et de ses transactions.

« Les rapports entre ce peuple et les Européens sont encore assez restreints. L'amour du gain ou le besoin en amènent quelques-uns qui vendent le surplus de leurs récoltes, de leurs fruits, de leur bétail, ou qui offrent leurs services pour un mois ou pour une saison. Ils évitent les longs engagements, et ne forment guère de relations suivies ou durables. Il est rare que ces rapprochements ne soient pas entachés de méfiance réciproque ou ne donnent lieu à quelque injustice. Un fanatisme religieux et national, souvent mal déguisé, couve au fond de tous ces cœurs; car quoique la condition présente, surtout de cette classe de la population, soit supérieure à ce qu'elle était autrefois, les vingt années d'occupation française n'ont pas suffi pour faire évanouir certaines velléités et espérances chimériques.

« Sans une connaissance assez approfondie de leur langue, une vraie influence morale demeure impossible. La discussion avec eux est généralement infructueuse; l'instruction n'est ni appréciée, ni recherchée. Ni les idées, ni les choses spirituelles n'entrent pour rien dans leur pensée ni dans leurs discours. Quoique le nom d'Allah passe souvent sur leurs lèvres, il n'entre probablement jamais dans leur cœur. L'argent fait le plus souvent l'objet de leurs entretiens,

et un centime peut fournir à la conversation de toute une journée. On les dit avares, amassant et enfouissant l'argent, et cachant même à leurs femmes et la possession et le lieu qui le recèle.

« Je ne saurais dire encore jusqu'à quel point on réussirait à s'établir dans quelqu'une de leurs tribus, ou dans le voisinage de leurs gourbis. Les territoires qui leur sont assignés par le Gouvernement touchent ordinairement à ceux des Européens ; souvent même ils se trouvent presque enclavés dans les concessions des colons. Peut-être y a-t-il en cela une indication de la seule manière possible de se mettre en contact avec eux dans les conditions présentes. Dans certains districts, on voit des familles arabes se rapprocher des colons, s'établir tout près d'eux ou sur leur terrain même, et se constituer, à de certaines conditions débattues d'avance, en quelque sorte, leurs vassaux temporaires. Il y en a qui demeurent des années en paix, observant fidèlement leurs engagements ; mais le plus souvent l'intimité ne s'établit pas assez fortement pour que des chicanes de toute espèce ne surgissent de temps à autre, et ne finissent par faire rompre les contrats.

« Quelle moisson d'âmes immortelles présenteraient ces tribus, si elles pouvaient être soumises à l'action régénératrice de l'Evangile ! Que le désert serait changé et fleurirait, et que de misères, de peines, de souffrances, inconnues, mais réelles, disparaîtraient de la terre ! Le bonheur serait facile à ce peuple s'il était vivifié par les rayons du soleil de justice.

« Jusqu'à ce jour je ne me suis pas encore trouvé en position de pouvoir entreprendre une étude suivie de la langue arabe, et c'est tout au plus si j'en ai acquis les premiers éléments. Pour avoir quelque chance de succès, il faut, surtout au début, pouvoir s'y livrer entièrement, et outre l'aide d'un maître judicieux, pouvoir s'exercer à la conversation avec des personnes qui parlent correctement. Parmi les plus

anciens colons, il s'en trouve beaucoup qui ont réussi à se familiariser avec cette langue. Pendant mon court séjour à Alger, je n'ai pu profiter des secours qu'on y trouve, et ici à Douéra, ce n'est plus le temps seul qui me manque pour qu'il soit permis d'espérer beaucoup.

« Depuis l'envoi de ma lettre, je n'ai point été stationnaire. M. le pasteur Monod, pour répondre aux desseins du Comité, en me donnant les directions désirables, m'indiqua Cherchel, comme but d'une première excursion. Le 10 juin, je me rendis donc à Coléah, d'où le lendemain de très bonne heure je partis à dos de cheval pour effectuer un voyage de seize lieues de pays. L'intention de notre frère était de me procurer l'avantage de voir de près une des tribus arabes en passant par son territoire, et de me donner, à la fin du voyage, la satisfaction de répondre aux désirs de la congrégation protestante à Cherchel, en y célébrant le culte religieux. Ayant eu à passer par Bou-Ismaël, nous prîmes ce qu'on désigne dans le pays sous le nom de « Chemin de la mer, » séparé de la route communément suivie par une chaîne de montagnes. La contrée à traverser forme une lisière dont la largeur varie, et qui est comprise entre les montagnes et le bord de la mer. Des Arabes seuls y habitent, et ce n'est que de loin en loin que quelques champs de blé y font diversion avec les myrthes, les lentisques, le chênes-liége et les palmiers-nains que le laurier-rose remplace dans les ravins. Ces ravins, descendant de la montagne, sont souvent fort profonds, coupent le chemin et rendent le passage parfois difficile, si ce n'est périlleux. Des Arabes coupaient leurs blés ; dans les broussailles paissaient quelques petits troupeaux de chèvres gardés par des enfants; la fumée qui montait d'entre les rochers indiquait ici et là la présence d'habitations humaines que l'œil cherchait en vain. Aux ruines imposantes de l'ancienne Tiposa on voit adossée une hutte de branchages et une tente noire, dont la présence fait ressortir toute la distance qui sépare ce

peuple d'avec celui qui autrefois occupait cette terre. Le besoin de renseignements sur la route à suivre nous rapprocha de l'un de ces gourbis; mais une meute de chiens furieux nous obligea vite à battre en retraite. Le Mochuana est mieux abrité dans sa hutte que le Bédouin dans son gourbi. Le genre de vie de l'Arabe n'est guère plus doux que celui du Mochuana, sauf que le premier marche moins souvent à pied et goûte du froment au lieu du millet de l'autre. L'absence du cross de peau remplacé par une chemise, et un burnous accompagné souvent d'une culotte, assignent à l'Arabe un degré plus avancé sur l'échelle de la civilisation, et cet avantage n'est peut-être pas sans quelque corrélation avec la possession d'une religion plus positive et plus spiritualiste.

« Les rencontres que nous fîmes furent rares. Quelques baudets chargés de bois ou de denrées, un cheval monté par une femme voilée et qu'un Arabe chassait devant lui, trois voyageurs lavant leurs pieds au fond d'un ravin sont presque tout ce que nous vîmes des deux ou trois mille Beni-Chenoua et Soubalia. Mon guide, qui était arabe, ne connaissait que deux mots d'espagnol, et après quelques essais infructueux, notre conversation dégénéra vite en un profond silence. Il se contenta de faire avancer ma monture et de partager mon pain, à midi.

« Entré à Cherchel vers sept heures du soir, j'y trouvai le plus bienveillant accueil. J'y prêchai une dizaine de fois en quinze jours, réunis quelques enfants pour des instructions religieuses, et fis des visites à quelques familles protestantes des environs. En Afrique, la moisson est grande, plus à cause de l'étendue qu'à cause de la quantité. — Cherchel porte au plus haut point les traces de l'occupation romaine : acqueducs, cirque, temple, colonnes de granit, statues, ainsi que des maisons presque entières exhumées, tout ce que, sur une vaste étendue de pays, chaque coup de pioche met au jour, témoignent de la splendeur passée de Julia-Cæsarea.

« Comme c'était le mois de Ramadhan, les musulmans observaient le jeûne le plus absolu, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Matin et soir un coup de canon annonçait à la ville et à la campagne le commencement ou la fin du jeûne. Les jours passaient silencieux; les nuits étaient bruyantes. Triste spectacle d'un peuple ennemi des pratiques extérieures, mais qui accepte les mortifications ordonnées par le prophète et trouve dans une foi aveugle la force de l'endurer! N'est-ce pas une preuve qu'une religion qui n'admet ni Sauveur, ni expiation satisfactoire, est néanmoins forcée d'en attester le besoin, ne fût-ce que par un semblant de sacrifice ou d'expiation? »

De Cherchel, M. Pfrimmer se rendit à Médéah, revint à Alger, et, sur l'invitation de M. Monod, est allé depuis remplir à Douéra un intérim de quelques semaines au service de la congrégation protestante du lieu. On voit par les détails ci-dessus qu'une mission proprement dite n'a pas encore été commencée par lui parmi les disciples de Mahomet. Mais notre frère est persuadé que Dieu procurera en son temps les moyens de réaliser ce vœu de la Société. Voici la fin de sa lettre :

« J'ai foi dans l'efficace de cette prière d'Abraham : « Qu'Ismaël vive devant Dieu! » Celui qui n'a pas manqué d'accomplir ses promesses touchant la prospérité temporelle de ce fils du père des croyants et de ses descendants, est puissant aussi pour les faire participer à l'alliance qu'il n'a voulu établir qu'avec Isaac.

« Recevez, etc.

« J.-A. Pfrimmer. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AFRIQUE OCCIDENTALE.

MISSION PARMI LES YORUBAS.

(*Suite et fin.*)

Fondation d'une station nouvelle à Osielle. — Voyage missionnaire dans l'intérieur. — Ibadan. — Une large porte ouverte à l'Evangile. — Ifé. — Lagos. — Détails de mœurs. — Quelques proverbes du pays. — Renforts envoyés à la Mission.

Ce qu'il nous reste à dire de la Mission d'Abbékuta consiste moins en faits accomplis qu'en travaux commencés et en espérances conçues. Mais ces espérances sont si belles et paraissent si bien fondées, une porte si vaste semble s'ouvrir de ce côté à la prédication de la bonne Nouvelle qu'il vaut dès à présent la peine de s'y arrêter. Ce sera d'ailleurs pour nos lecteurs le moyen de suivre dorénavant avec plus d'intérêt les efforts que les chrétiens anglais paraissent résolus à multiplier dans ce champ d'évangélisation.

A trois lieues environ d'Abbékuta se trouve une ville assez considérable qu'habite une population tout adonnée aux travaux de l'agriculture. Après plusieurs visites préparatoires, un des missionnaires d'Abbékuta, M. Hinderer, avait projeté d'y fonder une nouvelle station. En octobre 1850, il alla s'y fixer dans ce but, et voici comment il raconte lui-même ses premières opérations :

« Lorsque j'eus fait connaître mes intentions au chef, il se déclara tout disposé à me seconder, et sur ma demande il m'assigna sur le champ pour demeure deux petites huttes qui dépendaient de son habitation. Dans l'une d'elles se trouvaient renfermés toutes ses idoles et tous ses fétiches; mais il les en ôta, non pas, eut-il soin de me dire, pour les abandonner,

mais parce qu'il pouvait les placer ailleurs, et qu'il devait leur être bien égal d'être dans un endroit ou dans un autre. Une fois installé à leur place, mon premier soin fut d'abattre à coups de hache, avec le consentement du chef, l'autel qu'il avait élevé à ses dieux. Il me fallut ensuite m'occuper à rendre ces huttes un peu logeables ; mais aussitôt après avoir commencé ce travail, je retournai vers le chef et le priai de me donner un autre terrain sur lequel je pusse bâtir sans retard une chapelle. J'en avais besoin, lui dis-je, parce que les habitants du lieu se montraient très impatients d'entendre la Parole que je leur apportais. Cette demande fit sourire l'Africain. « Vous êtes bien hardi, me dit-il en plaisantant. Com- « ment, vous voilà à peine entré dans votre premier bâti- « ment et vous songez déjà à en bâtir un second ! » Mais tout en parlant ainsi il se leva, me conduisit dans la rue, et me montrant un terrain qui se trouvait en face de son enclos, me demanda si cela me conviendrait. Je lui répondis qu'oui, et ajoutai que si je l'avais ainsi importuné, c'était parce que je devais avant tout bâtir la maison du Seigneur, et ne pas faire comme l'ancien peuple juif auquel ce Dieu avait jadis reproché de s'être construit de commodes demeures avant d'avoir élevé la sienne. Cette réponse, loin de déplaire au chef, parut obtenir toute son approbation. Il se tourna vers un groupe de gens qui s'était formé autour de nous, et leur dit : « Ecoutez les paroles de l'homme blanc. Voilà ce que « nous devrions toujours faire : mettre Dieu le premier, puis « nous après. »

« Très pressé d'arriver à mon but, je commençai le travail avec ardeur, poussant les ouvriers et mettant moi-même la main à l'œuvre, de sorte que la plupart du temps on m'aurait pris pour un maçon bien plutôt que pour un ministre de l'Evangile. Ce qui m'excitait le plus à me hâter ainsi, c'étaient les discours des gens de l'endroit. Ne me voyant plus ni parcourir les rues, ni aller les visiter dans leurs maisons,

comme je l'avais fait à mon arrivée, ils venaient me trouver et me disaient : « Pourquoi ne venez-vous plus nous parler « de votre Dieu ? » A quoi je ne manquais pas de répondre : « Attendez un peu ; je vous fais une maison où vous enten- « drez la Parole bien plus commodément que partout ailleurs. « Elle sera bientôt achevée ; préparez-vous seulement à y « venir en grand nombre. »

« Et grâces à Dieu, ce fut ainsi que les choses allèrent. Le premier dimanche après l'achèvement de mon petit édifice de terre détrempée, non seulement il se remplit d'auditeurs, mais encore une foule nombreuse se pressait autour de la porte et des fenêtres. Sans aucun doute, la curiosité jouait un grand rôle dans cet empressement. Une fois le charme de la nouveauté dissipé, plusieurs ne sont pas revenus ; mais pourtant le nombre de ceux qui persévèrent est assez grand, et parmi eux il s'en trouve déjà plusieurs qui paraissent chercher sérieusement à s'approprier les moyens de grâce que nous leur apportons. Un des faits qui nous encouragent, c'est que le chef et quelques-uns des hommes les plus âgés et les plus influents du lieu me témoignent beaucoup d'amitié, et suivent régulièrement les services. Le second dimanche, après la lecture des prières liturgiques, je les entendis se communiquer les uns aux autres leurs impressions : « Que ces gens « sont singuliers, disaient-ils, ils prient leur Dieu pour toutes « choses, pour le monde entier, et même pour leurs enne- « mis ! Jamais on n'a rien entendu de pareil ! »

« La chapelle terminée, je complétai l'arrangement de ma petite habitation, et parvins à la rendre assez confortable, même pour un missionnaire européen. Le sol nu nous tient, à la vérité, lieu de parquet ; mais quelques nattes du pays y suppléeront dans la saison humide, et j'espère que nous nous y trouverons bien. Grâce aux bienveillantes dispositions du chef, j'ai pu préparer aussi une petite hutte pour le catéchiste ou pour le visiteur chrétien dont nous aurons bientôt besoin.

« Il va sans dire que l'un de mes premiers soins a aussi été d'ouvrir une école de jour, que j'ai mise sous la direction d'un instituteur venu d'Abbékuta. Le premier encouragement donné à cette œuvre nous est encore venu du chef, qui, sur le champ, nous a envoyé quatre de ses enfants, deux garçons et deux filles. D'autres ont suivi cet exemple, et en très peu de jours nous nous sommes ainsi vus à la tête d'une douzaine d'élèves, dont à peu près la moitié suit très régulièrement les leçons. Les autres sont souvent retenus par le travail des champs. Cette habitude d'employer de très bonne heure les enfants à ces travaux sera toujours, je le crains, un grand obstacle à ce que l'école devienne très nombreuse. En revanche, l'école du dimanche est bien fréquentée. Cependant les gens du lieu ne paraissent pas avoir pour apprendre à lire la même ardeur que ceux d'Abbékuta. Peut-être gagneront-ils, sous ce rapport, quand nous aurons quelques âmes converties pour donner l'impulsion aux autres. »

Il paraît, d'après les nouvelles les plus récentes, que ces dernières prévisions du missionnaire commencent à se réaliser. L'œuvre d'Osielle prospère. A la fin de l'année dernière, le nombre des enfants de l'école s'y élevait à 22; plusieurs conversions y avaient eu lieu; quatorze catéchumènes étaient en voie d'instruction régulière, et une centaine de personnes étaient devenues des auditeurs attentifs et très assidus de la Parole sainte. L'évangéliste qui dirige aujourd'hui cette station, M. Moore, et le jeune instituteur indigène qui le seconde dans ses travaux, sont l'un et l'autre pleins d'espérance et de dévouement.

Six mois après avoir jeté les bases de cette œuvre, M. Hinderer l'avait en effet quittée, non pas pour se livrer au repos, mais encore dans un but d'évangélisation. On l'avait pressé d'aller visiter une autre grande ville du pays. Cette ville, située dans l'intérieur à une distance d'environ vingt lieues, se nomme Ibadan, et renferme à peu près le même nombre

d'habitants qu'Abbékuta, c'est-à-dire une soixantaine de mille au moins. Cette population diffère de celle d'Abbékuta en ce que, tandis que celle-ci est essentiellement agricole et paisible, les gens d'Ibadan sont principalement adonnés à la guerre, et ont gagné dans de nombreux combats avec les tribus de l'intérieur un grand renom de bravoure. Jamais encore aucun blanc n'avait pénétré jusqu'à eux, de sorte que l'excursion de M. Hinderer offre tout l'intérêt d'un voyage de découverte. Qu'il nous soit, pour cette raison, permis d'en reproduire quelques détails.

Pour s'enfoncer dans ces régions inconnues, le missionnaire se joignit à une nombreuse caravane de marchands indigènes, qui s'étaient eux-mêmes mis sous la protection d'une troupe de soldats. Ces précautions étaient nécessaires, parce que le pays est ordinairement infesté d'Ijébus, peuplade qui vit de pillage, dévalise les voyageurs isolés, et ose quelquefois même attaquer des troupes considérables et bien armées.

Après quatre jours d'une marche pénible, le missionnaire, se voyant près d'arriver au terme de son voyage, envoya devant lui deux messagers pour annoncer sa venue au chef principal d'Ibadan.

« Trois heures après leur départ, raconte-t-il, mes messagers revinrent avec un envoyé du chef et plusieurs *balogans* (chefs militaires), chargés de m'escorter à cheval jusqu'à la ville. Le premier mot que l'envoyé du chef m'adressa fut celui-ci : « Les Ijébus étaient sur la route que vous venez « de parcourir : combien ils vont être irrités d'apprendre que « êtes arrivé ici sain et sauf ! » Nous nous remîmes ensuite en marche, et rencontrâmes bientôt une multitude de gens qui venaient à notre rencontre, et qui poussaient, en nous voyant, des exclamations de tout genre. En traversant les rues de la ville, des troupes de femmes nous adressèrent de tous les côtés la salutation bien connue du pays : *Oku ervu onna*, qui

n'est autre chose qu'une félicitation d'avoir échappé aux dangers du voyage.

« On me conduisit d'abord auprès de deux des chefs guerriers (*balogans*), puis ensuite devant Abéré, le chef suprême. Tous m'accueillirent très cordialement, mais surtout le dernier. Recevoir la visite d'un homme blanc était, se hâta-t-il de me dire, le plus grand honneur dont il eût jamais joui. Après cela, quelques cérémonies, usitées en pareil cas, s'accomplirent entre les gens du lieu et les Abbékutiens qui m'accompagnaient; puis la question s'agita de savoir qui me donnerait l'hospitalité. Abéré réclamait cet honneur à titre de chef; mais l'un des *balogans* prétendait y avoir droit, parce que c'était ordinairement lui qui logeait les messagers d'Abbékuta. Bientôt cependant le chef, l'ayant emporté, me conduisit dans une maison située en face de celle qu'il occupait lui-même. Deux familles, alliées au chef, occupaient ce local; je leur exprimai le regret de les forcer par ma présence à aller chercher un gîte ailleurs. Mais ces gens se résignèrent de la meilleure grâce du monde à ce déplacement, en me disant qu'ils étaient sûrs que mon séjour attirerait une bénédiction sur leur maison. Cependant la nuit approchait; j'étais harassé de fatigue, et ce fut avec bonheur que je vis se disperser enfin la nombreuse multitude de curieux qui, depuis mon entrée en ville, n'avait cessé de se presser autour de moi.

« Le lendemain, j'allai rendre visite au chef. Comme la veille, je le trouvai entouré d'un côté par ses femmes qui sont fort nombreuses, de l'autre par des chefs d'un rang inférieur et par des gens du peuple. Lui-même était assis sur une peau de vache et appuyé sur un grand coussin rond, de fabrication indigène, et fait de morceaux d'étoffe assemblés avec goût. L'accueil d'Abéré fut de nouveau très bienveillant. Il m'adressa peu de paroles; mais ses regards ne cessèrent pas un instant d'être fixés sur moi. Ses femmes aussi m'examinèrent beaucoup, et firent quelques observations sur mes

vêtements, mais sans la moindre apparence de grossièreté. Le chef me fit ensuite offrir en présent un cochon et dix mesures de cauries. La veille, à mon arrivée, il m'avait déjà fait don d'une chèvre. Cette coutume d'échanger des présents m'est toujours très pénible ; mais c'est une nécessité à laquelle il faut se résigner. En recevant ceux d'Abéré, je fis un geste qui semblait dire que c'était trop. Ainsi du moins le comprit le chef africain, qui me dit avec vivacité que si je prononçais un seul mot dans ce sens, il doublerait aussitôt ses dons. « Je « ne fais, ajouta-t-il, qu'exprimer ainsi la joie que votre visite « nous cause, à moi et à tout mon peuple. » En retour de ces gracieusetés, je remis moi-même au chef africain une pièce d'étoffe en soie rouge, qui parut le flatter singulièrement.

« Les jours suivants, je vis affluer à mon humble domicile tant de visiteurs, grands ou petits, riches ou pauvres, que souvent l'air me manquait. J'essayais alors de sortir un peu pour respirer; mais aussitôt la foule, accourant de toutes parts, devenait encore plus fatigante et me forçait à rentrer. Dans le nombre de mes visiteurs, se trouvait un jour l'un des plus intimes amis du chef. Après avoir causé quelques instants avec moi, il se mêla avec les autres Yorubas présents, et je l'entendis leur dire tout bas : « Maintenant que nous avons « cet homme blanc, il nous faut le retenir, de peur qu'il « n'aille ailleurs et que nous ne le revoyions plus. »

Quelques jours après son arrivée, M. Hinderer tomba malade, et demeura quelques semaines sans pouvoir s'occuper de rien. Dès qu'il se trouva mieux, il fit prier les chefs de la ville de se réunir en conseil pour l'entendre. Cette demande fut accordée ; mais quand le missionnaire parut devant cette assemblée, il en trouva la plupart des membres tellement ivres qu'il lui fut impossible d'entrer en matière. Une seconde tentative eut plus de succès. Le conseil réuni, M. Hinderer lui déclara que le but de sa venue dans le pays était d'y annoncer

la Parole du seul grand et vrai Dieu ; que la doctrine qu'il avait à prêcher était la seule qui apprît aux hommes à être heureux, soit dans ce monde, soit dans le monde à venir, et que si les gens d'Ibadan voulaient sérieusement apprendre le secret de ce bonheur, un homme blanc viendrait s'établir au milieu d'eux pour les enseigner, absolument comme cela s'était fait à Abbékuta. Ce discours achevé, les chefs, après s'être un instant consultés entre eux, demandèrent à M. Hinderer si, dans le cas d'une réponse favorable, son intention était de se fixer immédiatement parmi eux. Le missionnaire répondit qu'avant de le faire, il devait retourner à Abbékuta pour s'entendre avec ses collègues, mais que ce voyage ne serait pas de longue durée, et que, tous ses arrangements pris, ils reviendrait auprès d'eux. « Eh bien! lui répondirent les chefs, allez et revenez le plus tôt que vous le pourrez ; nous serons heureux de vous revoir, et nous vous promettons qu'il ne vous sera fait aucun mal, autant du moins qu'il dépendra de nous de l'empêcher. »

Ces chefs d'Ibadan sont des personnages plus importants que ne pourrait le faire penser une connaissance superficielle du pays. Bien que la population soit, comme nous l'avons dit, essentiellement guerrière, le sol paraît bien cultivé, et comme il est d'une grande fertilité, ses possesseurs peuvent en réalité passer pour très riches. La plupart des chefs et surtout les baloguns ont des fermes très étendues, et pour les travailler, des esclaves qui se comptent souvent par centaines, quelquefois, dit-on, par milliers. Aussi voit-on au loin dans la campagne un grand nombre de petits villages qui servent de demeures à ces troupes d'esclaves, et qui presque toujours sont fortifiés pour être à l'abri des maraudeurs.

Quant aux idées et aux mœurs, elles sont à Ibadan, ce qu'elles peuvent être dans un pays où règne l'idolâtrie la plus grossière et chez un peuple adonné sans frein à tous ses mauvais penchants. Pendant le séjour de cinq mois que

M. Hinderer fit dans la ville, il y vit accomplir un grand nombre de ces actes odieux de violence ou de dépravation qui montrent à quel degré de corruption la nature humaine peut descendre quand elle a perdu la connaissance du vrai Dieu. Mais, loin de décourager le pieux missionnaire, cet état de choses lui sembla au contraire une raison d'espérer. « Autant qu'il est permis à l'œil humain de discerner, dit-il, je crois cette grande ville mûre pour recevoir le message de la bonne Nouvelle. Les classes pauvres, les travailleurs et les gens âgés soupirent après un affranchissement du joug qui pèse sur eux. Une foule d'entre eux, venus pour me rendre visite, m'ont dit maintes fois : « Que Dieu vous bénisse et vous « aide ! Vous nous parlez de paix avec Dieu et avec les hommes : « c'est ce qu'il nous faut. Mais nos chefs aiment la guerre. Venez « demeurer parmi nous pour leur parler ; ils ne veulent pas nous « écouter, nous, parce que nous sommes petits; mais ils vous « écouteront vous, parce que vous êtes un homme blanc. »

De leur côté, les chefs se montrèrent jusqu'à la fin animés des dispositions les plus bienveillantes. La veille de son départ, en octobre 1851, le missionnaire les vit arriver presque tous chez lui, pour lui faire leurs adieux et lui recommander encore une fois de revenir bientôt les voir. Le lendemain, quand il quitta la ville, c'étaient partout sur son passage des foules qui se pressaient pour le voir encore une fois et pour lui adresser un dernier adieu, conçu souvent, dit-il, en termes si affectueux qu'il s'en sentait profondément ému. A la porte de la ville, deux baloguns (chefs militaires) l'attendaient avec une cinquantaine de leurs soldats, pour avoir l'honneur de l'escorter jusque sur les bords de la rivière Onno, qu'il avait à traverser pour regagner Abbékuta.

Malgré tous ces encouragements, la mission d'Ibadan n'a pu encore être fondée d'une manière définitive parce qu'après son retour à Abbékuta, M. Hinderer, tombé de nouveau malade, fut obligé de partir pour l'Europe, et que ses collègues

avaient trop d'occupations à leur poste pour penser à s'en éloigner, même temporairement. Mais M. Hinderer, maintenant rétabli, vient de repartir pour l'Afrique, emmenant avec lui un nouveau missionnaire et quelques aides. On peut donc espérer que bientôt Ibadan sera évangélisé d'une manière permanente. Il importe d'autant plus d'en prendre promptement possession que d'autres lieux des mêmes contrées, et non moins populeux, paraissent prêts à s'ouvrir aussi devant la prédication du salut en Christ. Nous n'en mentionnerons ici que deux. A trois jours de marche d'Ibadan, vers l'est, c'est-à-dire plus avant encore dans l'intérieur du pays, il existe une ville du nom d'Ifé qui jouit dans tout le pays d'une immense réputation. C'est le siége de l'idolâtrie nationale, et comme la source de toutes les traditions qui ont cours parmi les Yorubas. C'est là, disent-ils, que le soleil et la lune se lèvent; de là que viennent toutes les eaux, salées ou non, qui coulent sur la terre; de là que sont sortis tous les habitants du monde, même les blancs, etc., etc. Or, le roi de cette ville, personnage que tous les Yorubas entourent d'une vénération superstitieuse, vient d'envoyer à Abbékuta un messager chargé spécialement d'inviter les missionnaires à venir s'établir auprès de lui et à lui faire connaître l'Evangile qu'ils prêchent. Ce message amical était exprimé par une espèce de lettre symbolique fort curieuse et à laquelle il aurait été impossible de rien comprendre sans les explications données par le messager. C'étaient deux longs rubans d'écorce de palmier tordus ensemble dans la moitié de leur longueur, puis ensuite liés l'un à l'autre par trois nœuds. Ces nœuds représentaient, dit le messager, d'abord le peuple d'Abbékuta et les missionnaires unis l'un à l'autre par les liens d'une étroite amitié, puis le roi d'Ifé désirant être placé en troisième dans cette amitié. A ce symbole étaient jointes quarante noix de Kola, espèce de fruit dont le don paraît être une des plus grandes preuves d'affection qu'un chef de ces contrées puisse offrir aux gens qu'il veut honorer.

Le second point sur lequel l'attention des missionnaires d'Abbékuta a été tout particulièrement appelée dans ces derniers temps, est la ville de Lagos. On sait qu'à la fin de l'année dernière, ce port de mer, où se faisait naguère un commerce d'esclaves très actif, est tombé au pouvoir des Anglais. Après y avoir rétabli le souverain légitime, Akitoye, détrôné par un usurpateur, les vainqueurs ont fait avec lui un traité, en vertu duquel la traite est abolie. Un article de ce traité stipule en outre que les missionnaires jouiront désormais d'une entière liberté de s'établir à Lagos. Sitôt cet événement accompli, la mission d'Abbékuta a compris l'obligation de le faire servir à l'avancement du règne de Dieu. Dès le mois de janvier dernier, l'un des évangélistes indigènes, M. White, s'est rendu auprès d'Akitoye, et lui a demandé la permission d'annoncer publiquement l'Evangile à son peuple. Après quelques difficultés provenant de la peur de compromettre l'autorité qu'il venait de recouvrer, le roi de Lagos a consenti, et le dimanche venu, l'évangéliste a pu prêcher deux fois, dans la cour même du palais royal, en présence d'Akitoye, de ses principaux officiers et d'un nombreux concours de peuple. Depuis lors, un des missionnaires anglais, M. Gollmer, est allé se fixer à Lagos, et tout donne lieu d'espérer que cette nouvelle station présentera bientôt des résultats encourageants. On s'en réjouit d'autant plus que Lagos est par son site et par sa population l'un des points les plus importants de la côte. Il commande à une vaste étendue de pays, communique par eau avec un grand nombre de lieux situés à l'intérieur, et il se trouve le port de mer le plus rapproché d'Abbékuta. « Il importait d'autant plns de s'y fixer promptement, écrivent les missionnaires, que les mahométans font sur tout ce littoral d'Afrique un prosélytisme très ardent et très actif, et qu'ils paraissaient avoir acquis déjà une certaine influence sur l'esprit du roi de Lagos. »

Nous terminerons cette revue sommaire d'une œuvre déjà

remarquable, quoique bien jeune encore, par quelques détails de mœurs, empruntés à la correspondance des missionnaires.

Les Yorubas d'Abbékuta et des environs sont, à beaucoup d'égards, un des peuples les plus intéressants de toute cette partie de l'Afrique. Ils ont en général plus d'intelligence que l'on n'est disposé à en accorder aux races nègres. Leur attachement à leur nationalité est assez fort pour avoir résisté aux désastres qui paraissaient un instant avoir brisé leur existence comme peuple. Il existe parmi eux, entre les parents et les amis, un sentiment de solidarité très prononcée et qui se produit par des effets positifs. Ainsi toute la famille se regarde comme responsable des dettes contractées par l'un de ses membres. Ainsi encore la puissance du crédit et de la confiance, ce fondement obligé de toute transaction commerciale, ne leur est point inconnue. Presque tous les adultes, hommes ou femmes, sont affiliés à des espèces d'associations, qui offrent quelque ressemblance avec nos compagnies d'assurances mutuelles, et dont tous les membres s'engagent à s'aider dans leurs entreprises et à se soutenir dans leurs détresses. La ville d'Abbékuta seule renferme, dit-on, trois mille de ces institutions, et il est très rare qu'elles ne soient pas conduites d'après les règles d'une parfaite bonne foi. Le pouvoir des chefs est loin d'être illimité. Les affaires qui concernent le bien public sont discutées en conseil, et les délits jugés publiquement, après audition des témoins et débats contradictoires. Enfin il existe parmi les Yorubas un respect remarquable pour la vie humaine. Ils ont le meurtre en abomination, surtout quand il est commis par un supérieur sur un subalterne. Il est vrai que, dans certaines circonstances, des victimes humaines sont offertes aux dieux cruels dont on redoute la colère ; mais ces cas sont très rares, et alors même on peut voir que la superstition n'est pas parvenue à détruire complétement l'humanité. S'il arrive à un Yoruba de parler de ces sacrifices sanglants, c'est en termes qui en adoucissent

l'horreur; le plus souvent même il se contente d'une allusion rapide sur laquelle on sent qu'il éprouverait de la répugnance à s'appesantir.

On a dit quelquefois que les proverbes en usage chez un peuple sont un indice certain de la part de bon sens et de pénétration que ce peuple possède. Si cette remarque est fondée, les Yorubas ne seraient pas, sous ce rapport, un peuple à dédaigner. Leur missionnaire indigène, M. Crowther, a recueilli un assez bon nombre de leurs dictons populaires. En voici quelques-uns qui nous paraissent dignes d'être cités :

« La désobéissance engendre l'insolence.

« Tous les hommes sont parents les uns des autres.

« Celui qui méprise les autres se méprise lui-même.

« Le présent aveugle les yeux du juge.

« Le rat ne peut pas demander des comptes au chat.

« Celui-là est mon ennemi, qui diffame mon nom.

« Si le cheval de ton voisin tombe dans une fosse, ne t'en réjouis pas, car ton enfant pourrait bien y tomber aussi.

« Le gain désordonné fait un trou dans la poche (comparez avec Aggée I, 6).

« Toute chose a son prix; mais qui pourrait mettre un prix sur le sang?

« La cendre vole toujours dans les yeux de celui qui la jette en l'air.

« Un mot piquant est plus méchant qu'un arc. La blessure de l'arc peut être guérie, mais non pas celle d'une parole piquante.

« Celui qui veut tirer du miel de dessous un rocher, ne doit pas épargner le tranchant de sa hache.

« Celui qui pardonne met fin à la dispute.

« Si tu n'as pas d'argent pour en donner à celui qui souffre, va le voir souvent. Si tu ne peux pas aller le voir, envoie-lui de bonnes paroles, etc., etc. »

AMÉRIQUE DU NORD.

—

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU CONSEIL AMÉRICAIN POUR LES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Cette Société de Missions, la plus considérable de celles que les Etats-Unis possèdent, a tenu sa quarante-troisième assemblée générale, les 7, 8, 9 et 10 septembre dernier, à Troy, ville de l'Etat de New-York. Un grand nombre de chrétiens, accourus des différents points de l'Union, quelques-uns de fort loin, ont pris part à ces fêtes qui paraissent avoir été remarquablement bénies.

Quelques chiffres, extraits des divers rapports lus dans ces réunions, donneront une idée des travaux de la Société.

Dans le courant du dernier exercice (1851-1852), 14 nouveaux missionnaires et 23 nouveaux aides-missionnaires avaient été dirigés vers différents champs de travail. Si l'on joint à ces chiffres 5 missionnaires et 4 aides-missionnaires retournés à leur poste, après un séjour plus ou moins prolongé en Amérique, on obtient un total de 46 agents de la Société partis à ses frais pendant l'année. Vingt-sept autres personnes, dont 14 hommes et 13 femmes, ont de plus reçu des appels, et partiront aussitôt que leurs derniers préparatifs seront achevés.

Les trois journaux que la Société publie (deux pour les adultes et le troisième pour les enfants) ont été tirés à 1,252,000 exemplaires; ce qui donne pour chaque mois une moyenne d'environ 104,000 exemplaires. Plusieurs traités en faveur de l'œuvre des Missions, ainsi que des cartes géographiques et des gravures destinées à en faire suivre plus facilement l'histoire, ont également atteint une circulation considérable.

Les recettes de la Société durant l'année se sont élevées

à 301,732 dollars, soit environ 1,508,660 francs. C'est 26,630 dollars de plus que l'année précédente; mais les dépenses ont augmenté aussi, de telle sorte qu'à la clôture des comptes, il ne restait en caisse qu'un peu plus de 5 dollars (25 francs).

TABLEAU SYNOPTIQUE DES OPÉRATIONS DE LA SOCIÉTÉ.

1° *Etat général.*

Nombre des Missions	26
— stations	111
— annexes	45

2° *Agents.*

Missionnaires consacrés (dont sept médecins)	163
Licenciés (pour la prédication)	2
Médecins non consacrés	5
Aides-missionnaires	19
Femmes employées à divers titres	212
Prédicateurs indigènes	32
Autres indigènes employés à divers titres	202
Total des agents de la Société	646

3° *Travaux de la presse.*

Nombre de pages imprimées dans l'année	52,225,203
— — depuis l'origine	922,595,924

4° *Eglises fondées.*

Nombre des Eglises	93
— des membres reçus	24,386
— reçus dans l'année	1,276

5° *Education.*

Séminaires	10
Pensionnats	17
Ecoles	783
Elèves dans les divers établissements	22,595

Les principaux champs d'activité chrétienne occupés maintenant par la Société, sont : en Afrique, la côte occidentale et les régions du sud-est; en Europe, la Grèce et l'empire turc; en Asie, l'Assyrie, la Perse, les Indes, Ceylan et la Chine; dans l'Océanie, les îles Sandwich, et en Amérique, enfin, à peu près tous les parages qu'habitent encore les Indiens dispersés sur le territoire des Etats-Unis.

De tous ces points arrivent à la Société des nouvelles plus ou moins réjouissantes, mais dont le caractère général est de nature à encourager puissamment les amis de l'œuvre missionnaire. Nous pourrons une autre fois emprunter quelques détails à ces rapports. Disons seulement aujourd'hui que l'un des faits qui ont le plus excité l'intérêt de l'assemblée de Troy, ce sont les progrès que l'Evangile a faits depuis quelque temps parmi les Indiens des Etats de l'Union. Il est vrai qu'une circonstance toute particulière contribuait à rendre cet intérêt plus vif, c'est que cinq représentants de diverses Eglises fondées au sein de ces tribus assistaient aux séances, et y ont pris la parole. Nous ne pouvons mieux, ce nous semble, terminer ce rapide exposé qu'en citant le discours prononcé par l'un d'eux. Cet orateur se nomme André Johns, et représentait à l'assemblée l'Eglise de Cataraugus, district indien de l'Etat de New-York.

« Il me faudra peu de mots, a-t-il dit, pour montrer ce que peut produire la prédication de l'Evangile parmi les nations. Je ne suis encore qu'un jeune homme, et pourtant quand j'arrivai à l'âge de raison, j'étais environné de toutes parts de l'influence païenne. Mes parents haïssaient l'Evangile de toutes les forces de leur âme. Ils ne voulurent pas permettre que je fréquentasse l'école des missionnaires, et préférèrent m'envoyer au loin dans une école où l'on n'enseignait pas la Bible. Là, je passai deux hivers et restai, pendant tout ce temps, complétement environné de païens. Après avoir terminé mon éducation de cette manière, je me trou-

vai assez âgé pour être responsable de mes actions, et j'en profitai pour aller passer un an dans l'école de la Mission. Ce fut alors que, pour la première fois de ma vie, je vis des gens plier les genoux pour prier. L'effet de ce spectacle sur mon cœur fut puissant. Je me demandai si ce que ces gens croyaient n'était point la vérité, et ce qui, du système païen ou du système chrétien, devait exciter en moi le plus de confiance. Dès lors un changement complet se fit en moi, et voilà comme je suis une preuve vivante de la puissance de l'Evangile annoncé aux peuples. Son influence sur ceux de ma nation qui se sont convertis est immense. Ils se montrent pleins d'ardeur pour faire des progrès dans tous les arts de la vie civilisée. Presque tous se sont bâti des maisons et se livrent avec succès à l'agriculture — et tout cela se fait dans un esprit religieux. Quand le dimanche arrive, la maison de Dieu voit accourir plus d'auditeurs qu'elle n'en peut contenir, et le cœur de tous ces gens y trouve tant de bonheur, en éprouve tellement le besoin, qu'ils viennent souvent de très loin, par des temps orageux, en portant leurs enfants dans leurs bras, afin que ces chers petits puissent prendre leur part des bonnes impressions de l'école du dimanche. Ce culte est sincère, et nous avons les moyens de le rendre salutaire, car nous possédons maintenant en notre langue plusieurs portions des saintes Ecritures et un bon nombre de cantiques pieux. Ainsi notre position actuelle est pleine d'avantages pour nous et pour nos enfants. Notre pays est suffisamment pourvu d'écoles. A une fête donnée dernièrement aux élèves, nous en avons compté plus de deux cent cinquante. Le nombre de mes concitoyens qui ont fait profession de christianisme est maintenant d'environ deux cents. N'avais-je pas raison de dire en commençant que je montrerais en peu de paroles les résultats de l'Evangile annoncé aux nations? Je n'ajouterai qu'un mot : c'est qu'aucun langage ne peut exprimer la reconnaissance que nous vous portons,

à vous dont les travaux chrétiens nous ont retirés des profondeurs de l'abîme où le péché nous avait plongés, pour nous élever à la position qui est devenue la nôtre. »

CHINE.

STATISTIQUE DES MISSIONS PROTESTANTES.

Ce fut en 1807 que le premier missionnaire protestant, le célèbre docteur Morrison, aborda sur les rivages du *Céleste-Empire*. Depuis lors cent cinquante personnes y ont été employées à la prédication de l'Evangile. Sur ce nombre il en est mort vingt-cinq, dont trois massacrés par la main des indigènes; quarante-huit se sont retirés, la plupart par suite de mauvaise santé, et il en reste aujourd'hui à l'œuvre soixante-treize, sans compter ceux que la maladie ou d'autres raisons importantes ont éloignés momentanément de leur champ de travail. Le chiffre des médecins compris dans le nombre total depuis l'origine est de dix-neuf, et celui des imprimeurs de quatre.

Des soixante-treize missionnaires qui continuent aujourd'hui l'œuvre, quarante-quatre sont américains, et vingt-trois anglais; les autres appartiennent à divers pays du continent européen. Ils sont en rapport avec dix-sept Sociétés ou associations diverses, dont huit américaines, quatre anglaises et cinq continentales.

Jusqu'à présent les missions chinoises protestantes sont au nombre de six. En voici les noms :

La mission de *Canton*, la plus ancienne de toutes, fut commencée en 1808 par le D[r] Morrison. Elle possède aujourd'hui neuf missionnaires, entretenus par diverses Sociétés.

La mission d'*Hong-Kong* remonte à l'année 1840. Dix missionnaires.

La mission d'*Amoy*, commencée en 1841. Huit missionnaires.

La mission de *Fouh-chau-fouh*, fondée en 1847. Onze missionnaires.

La mission de *Ningpo*, commencée en 1844 par le Dr Macgowan. Quatorze missionnaires et une dame, Miss Aldersey, qui se consacre à l'éducation des jeunes filles chinoises.

Et enfin la mission de *Schanghaï*, qui semble avoir pris un développement plus rapide que toutes les autres. Elle compte aujourd'hui vingt-un missionnaires et quatre institutrices vouées à la direction des écoles de filles.

Ces détails statistiques, empruntés au *Chinese Repository*, journal qui se publie à Hong-Kong, montrent que les pensées des Eglises protestantes sont tournées vers la Chine. Mais il y a là beaucoup de difficultés à vaincre, et il ne faut pas s'attendre à des progrès rapides. Que les amis du salut des âmes prient beaucoup pour cet empire où trois ou quatre cent millions de leurs semblables croupissent encore dans les liens de l'ignorance et du péché.

NOUVELLES RÉCENTES.

NESTORIENS DE LA PERSE.

Les nouvelles de la Mission américaine qui travaille à l'évangélisation des Nestoriens, continuent à être très encourageantes. Un des missionnaires d'Oroumiah écrit, en date du 18 juin dernier, que la prédication et les travaux de l'école du dimanche sont poussés avec beaucoup d'activité, et que ces derniers en particulier excitent un intérêt extraordinaire au sein du troupeau d'Oroumiah. A Geog-Tapa, gros village situé à quelque distance d'Oroumiah, le mouvement est

encore plus prononcé. Sur une population d'environ mille âmes, on a vu dernièrement huit cents personnes assister à une prédication du dimanche, et il est rare que le nombre des assistants tombe au-dessous de trois cents. Les deux séminaires, au sein desquels on sait que d'importants réveils ont eu lieu, continuent à remplir d'espérance et de joie le cœur des missionnaires.

MADAGASCAR.

Une lettre, écrite par l'un des chrétiens de cette île, annonce la fin des persécutions dont nous avons plus d'une fois entretenu nos lecteurs. Les serviteurs de la foi jouissent aujourd'hui de plus de liberté. On estime qu'ils sont au nombre d'environ 5,000.

Le jeune prince, héritier du trône, n'a pas cessé un instant d'honorer sa profession du christianisme en protégeant ses frères en la foi, souvent au péril de sa propre vie.

Le bruit a couru que Raniaho, premier ministre de la reine et l'ennemi le plus cruel des chrétiens, venait de mourir; mais on ne peut pas donner encore cette nouvelle comme certaine.

ALLEMAGNE.

On écrit de Stuttgard (Würtemberg) qu'une jeune négresse, nommée Pauline Fatmé, qui, depuis quelques années, était au service du baron de Muller, vient de quitter cette ville, dans le but de se consacrer à l'évangélisation des femmes noires de l'Egypte. Elle est partie pour Bâle, où la Société des Missions lui fera donner l'instruction nécessaire à l'accomplissement de ce projet et d'où elle se rendra ensuite à sa destination.

Paris.— Typographie Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA.

Lettre du missionnaire Casalis *aux amis des Missions visités par lui en* 1849 *et* 1850.

Nous publions la lettre qu'on va lire sans y joindre aucune réflexion. Elle aura pour effet, nous en sommes sûrs, d'acquérir à l'excellent frère qui l'a écrite de nouvelles sympathies, et à l'œuvre sainte que lui et ses collègues poursuivent au sud de l'Afrique de nouvelles prières et un concours toujours plus efficace.

« Morija, 19 juillet 1852.

« Bien aimés Frères en notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ,

« Il y a deux ans aujourd'hui que j'ai, pour la seconde fois, quitté le sol de la France. Le temps, loin d'affaiblir les impressions que j'ai reçues pendant mon rapide passage au milieu de vous, semble au contraire les rendre plus vives. Il n'est presque pas de jour que ma pensée ne visite de nouveau ces chères Eglises qui m'ont accueilli avec tant d'amour. Je m'assieds au foyer de leurs pasteurs; je cherche à me rappeler les traits, l'accent de la voix de chacun d'eux; je repasse une à une les paroles de sympathie et d'encouragement qu'ils m'ont adressées. Depuis quelques mois, une certaine inquiétude se mêle aux jouissances que me procurent ces doux souvenirs. L'amour fraternel s'accommode difficilement du silence : il ne satisfait qu'à la condition d'être durable. Que dois-je faire pour conserver

ce précieux trésor d'affections chrétiennes dont le Seigneur a bien voulu me doter? Ecrire à chacune des Eglises serait une entreprise au dessus de mes forces. Choisir entre elles me serait également impossible; car n'ont-elles pas toutes des droits à ma reconnaissance? Permettez donc, chers frères et sœurs, pasteurs et laïques, que je m'adresse à vous en commun, par la voie des feuilles religieuses qui fournissent à votre édification. Je n'ai rien de nouveau à vous dire, rien que vous ne sachiez vous-mêmes aussi bien et mieux que moi. C'est un besoin de mon cœur que je demande à satisfaire.

« Bien aimés, au milieu des grandes épreuves que le Seigneur a dispensées à ses serviteurs au sud de l'Afrique, j'ai vivement senti le contre-coup de celles que subit aussi votre foi. Je sais combien votre position a été précaire et difficile dans ces tourmentes politiques qui ont agité si violemment notre patrie. Ainsi se réalise pour nous, sous des formes diverses, cette parole du Seigneur dont nos pères ont tant de fois éprouvé la vérité : « Vous aurez de l'angoisse au monde. » Cependant jusqu'ici, quelque sérieuses et légitimes qu'aient été nos craintes, ni chez vous, ni chez nous, Dieu n'a permis qu'on touchât à ses oints, et nous n'avons, ni les uns, ni les autres, encore résisté jusqu'à répandre notre sang en combattant contre le péché. En sera-t-il toujours ainsi? Dieu seul peut savoir ce qu'il nous destine. A nous de veiller et de prier, d'avoir nos reins ceints et nos lampes allumées, de nous rallier autour de la croix, le signe et l'instrument de notre délivrance. Notre croix, à nous, n'est point peinte sur un chiffon de pourpre : c'est la croix de Golgotha, celle qui fit fléchir Jésus sous son poids, celle que l'agneau de Dieu teignit de son sang. S'attendre à souffrir et à beaucoup souffrir n'est de la part du chrétien que comprendre sa vocation. Il a été dit de chacun de nous comme de saint Paul : « Je lui montrerai combien il aura à souffrir pour mon nom. » Ces douleurs ont un double but : la transformation des vrais

croyants en l'image de leur divin maître, et, par là, celle d'un monde révolté contre son Créateur en un monde où la justice habite et digne de devenir le royaume du Christ. Galba tendant la gorge à ses meurtriers leur dit : « Frappez, si c'est pour le bien de Rome. » Ce cri sublime devrait être celui de l'Eglise sous les jugements du Seigneur : « Frappe, si c'est pour mon bien et pour celui du monde. » Dieu nous préserve du malheur de souffrir inutilement! — J'ai emporté dans ma solitude une conviction qui m'encourage puissamment et me rassure sur votre compte plus que je ne saurais dire : c'est que le nombre des disciples de Jésus-Christ est grand en France, beaucoup plus grand que je ne pensais et que vous ne le supposez peut-être vous-mêmes. Ma position exceptionnelle au milieu de vous m'a permis de pénétrer le secret de bien des cœurs. Je crois avec saint Pierre qu'il n'y a « sous le ciel qu'un seul nom qui soit donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvés, » et avec saint Jean que « quiconque confesse le Fils a aussi le Père; » et faisant usage de ce moyen d'appréciation, je n'hésite pas à reporter mes regards vers ma patrie avec confiance, assuré que le Seigneur a là un peuple nombreux, un peuple qu'il n'abandonnera jamais et dont il tirera sa gloire. Quels progrès Dieu vous a donné de faire depuis vingt années! Comme la connaissance des doctrines vitales du christianisme s'est accrue au milieu de vous! Que de pasteurs vivants, dévoués, instruits, placés à la tête des Eglises! Ah! si la France fût restée jusqu'à ce jour fermée à l'Evangile, comme l'Italie et l'Espagne, et qu'un corps de chrétiens aussi nombreux que vous l'êtes pût y être introduit, que n'attendrions-nous pas d'un pareil événement pour la régénération de la nation? Douterions-nous qu'il n'y eût là assez de levain pour faire lever toute la pâte? Bien-aimés, aspirons à de grandes choses : nous le devons et le pouvons. Notre force, c'est la foi agissant par l'amour. Suivons d'un pas assuré l'arche sainte pendant qu'elle fait le tour des murs

de Jéricho : ils tomberont. Croyons et nous verrons la gloire de Dieu. Aimons-nous les uns les autres en Jésus-Christ et comme Jésus-Christ nous a aimés. Par là nous arriverons à la véritable unité, à l'unité seule efficace. Quel que soit le mode de manifestation qu'adopte notre piété, veillons à ce que notre amour demeure indépendant de ces formes. Soyons jaloux de ne laisser en dehors de notre affection et de notre confiance aucun de ceux pour lesquels Jésus-Christ est mort, qu'il aime, lui, d'un amour ineffable, et qu'il n'a point honte d'appeler ses frères, les membres de son corps. Pourquoi l'action de l'Eglise des rachetés sur le monde ne serait-elle pas semblable à celle du rayon solaire qui, pendant qu'il nous éclaire et nous échauffe, nous paraît un et indivisible, bien que nous le sachions composé de sept couleurs différentes? Ce rayon conserve son unité aussi longtemps que rien ne s'interpose entre lui et le foyer lumineux dont il émane. Oh! qu'il y a de force et de vérité dans cette exclamation d'un apôtre : « Christ est-il divisé?... » Des milliers de pécheurs sont là qui périssent sous nos yeux. Donnons-nous la main pour les enceindre; qu'aucun d'eux n'échappe aux sollicitations de notre charité; forçons-les à s'écrier : « Voyez comme ils s'aiment et comme ils nous aiment! » C'est là le plus sûr moyen d'échapper aux difficultés de la situation présente. Les législations n'ont pas de prise sur l'amour chrétien. Il transforme chaque fidèle en prédicateur de la justice. Il fait de chacun des actes de la vie du fidèle une prédication. Où était la liberté religieuse au temps des apôtres et des premiers disciples de Jésus-Christ? Ils surent s'en passer : ils avaient mieux que cela. — Le vénérable docteur Philip, qui maintenant est dans la gloire, disait, peu de temps avant sa mort, à un missionnaire qui retournait en Europe : « J'ai un message à vous confier pour les Eglises. Dites-leur qu'il y a eu jusqu'à présent dans nos entreprises chrétiennes trop de discours et trop peu d'action; trop d'émotion passagère et trop peu de prière; trop de

l'homme et trop peu de Dieu. De ce train-là, le monde ne sera jamais converti. »

« Permettez-moi maintenant, bien aimés frères, de vous remercier de la profonde sympathie que vous avez montrée à notre égard, pendant la crise que la mission vient de subir. Nous savons de combien d'affection, de prières, de charité active et dévouée nous avons été les objets. Il était impossible que notre œuvre pérît. Vous avez trop intercédé en notre faveur, trop ardemment supplié Dieu de détourner l'orage qui s'était amoncelé sur nos têtes, pour qu'il ne résultât de tous nos efforts que la dispersion des naturels et la ruine de nos stations. Grâce au Seigneur, notre horizon s'est considérablement éclairci. Depuis l'arrivée des commissaires royaux, il n'y a plus eu de collision entre les forces coloniales et les Bassoutos. Ceux-ci jouissent de nouveau de leur indépendance. Une agitation plus ou moins grande continuera cependant à régner dans toute l'Afrique du Sud jusqu'à ce que la guerre de la Cafrerie soit terminée. Les naturels ont compris que la question de leur avenir se débat sur les crêtes boisées des monts Amatolas. Nous ne saurions assez rendre grâces à Dieu du répit qu'il nous accorde. Jamais son intervention n'a été plus visible. Nous étions sur le bord d'un abîme. Mon sang se glace quand je pense aux horreurs qu'eût causées une guerre de races dans ces régions barbares. Si les événements déplorables dont nous avons été témoins ont rempli nos cœurs d'amertume et de tristesse, ils ont amené plus d'un incident propre à nous encourager, en nous montrant que les masses sont loin d'être étrangères aux vérités fondamentales de la religion. Je ne citerai qu'un exemple tout récent. Le lendemain d'un combat, l'armée de Moshesh se reposait sur une montagne, dont elle venait d'expulser l'ennemi. Ceux des naturels convertis, qui avaient été obligés de faire partie de l'expédition, sachant que ce jour-là était un dimanche, allèrent demander à leur chef la permission de se

rassembler pour adorer Dieu et lire sa parole «. Ce n'est pas vous seulement qui devez prier, répond Moshesh, mais nous tous. » Aussitôt l'ordre de se réunir est porté aux divers campements; des milliers de guerriers se groupent autour de leur chef. Deux chrétiens (Mayoalé, de Béerséba, et Machakala, de Thaba-Bossiou), désignés par leurs frères, sont chargés d'officier. L'un fait les prières; l'autre improvise un discours sur ces paroles: « Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles. » Il puise dans les souvenirs de sa tribu et dans l'histoire sainte des preuves de cette vérité, et n'hésite pas à dire à son souverain et à ses compagnons d'armes que le succès qu'ils viennent d'obtenir ne fera que hâter leur perte, s'ils ne s'humilient pas sous la puissante main de Dieu. On écouta respectueusement, on applaudit même. Il fut un temps où nos ancêtres, eux aussi, fléchissaient le genou devant le Dieu du Ciel, tout en tenant au poing leur terrible francisque. Si ce n'était pas encore là du vrai christianisme, ce n'était plus le culte de Teutatès. — Quelque grandes qu'aient été nos épreuves, que ne donneraient pas nos dignes frères, les missionnaires de la Cafrerie, pour être dans une position semblable à la nôtre! Aucune de nos stations n'a été détruite; l'Evangile est annoncé; le livre des Psaumes s'imprime. Si nos Eglises naissantes ont été décimées par l'ennemi des âmes, la grande majorité des membres est partout restée fidèle au Seigneur. Quand l'on considère que la foi de ces chrétiens d'hier repose tout entière sur le sentiment; que les preuves externes de la vérité du christianisme n'existent point pour eux, ou du moins qu'ils n'en savent que ce que dix ou douze hommes d'origine étrangère ont pu leur en apprendre; qu'ils ont sans cesse à lutter contre leurs souvenirs, leurs habitudes, leurs intérêts terrestres, les mœurs et les lois de leur nation; qu'ils n'ont pas même la consolation de *penser* que les blancs dont ils partagent les croyances leur accorderont quelque sympathie ou du moins

respecteront leurs droits naturels, on s'étonne qu'un si grand nombre ait persévéré, et l'on admire la fidélité du Seigneur à leur égard. O vous, à qui Dieu peut à bon droit demander: « Qu'y avait-il à faire pour ma vigne de plus que ce que j'ai fait! » pensez à ces pauvres ceps plantés dans une terre altérée et sans eau, exposés au vent du désert et foulés aux pieds par les passants! Priez souvent pour vos frères du Lessouto. Il en est beaucoup qui se réjouissent à la pensée de vous voir un jour dans le ciel; demandez au Seigneur de tempérer leurs épreuves pendant les jours de luttes qu'ils ont encore à passer sur la terre.

« Le Gouvernement britannique vient de reconnaître l'indépendance des colons d'origine hollandaise qui ont émigré au-delà de la rivière du Fal. On émancipe de plus en plus ceux qui nous avoisinent; toutes leurs affaires vont être confiées à un conseil choisi par eux. L'Angleterre, lasse sans doute de dépenses toujours croissantes, semble presque ne vouloir se réserver de ce côté-ci de l'Orange qu'une autorité nominale. S'il en est ainsi, notre avenir va dépendre plus que jamais de la nature des rapports des Boers avec les indigènes. Voici pour nos frères de la Hollande le moment d'agir. S'ils pouvaient envoyer dans ces quartiers quelques ministres fidèles et de bons maîtres d'école, ils rendraient par là un immense service à des coreligionnaires dignes de leur sympathie, et à la cause de l'humanité et des Missions. Le Boer, comme le naturel, ne se préocupe que fort médiocrement de mesures législatives; mais l'influence morale d'un bon pasteur peut beaucoup sur lui. Je recommande ce sujet à nos bien aimés frères des Pays-Bas. On pourrait attendre, je crois, les plus heureux résultats d'une députation qui viendrait constater les besoins et s'entendre avec la commission synodale des Eglises réformées de la colonie.

« Il ne me reste plus, bien aimés en notre Seigneur, qu'à me recommander à vos prières. Comptez toujours sur ma

reconnaissance et mon affection. Je n'ai que de stériles remercîments à vous offrir ; mais Dieu vous récompensera pour tout le bien que vous m'avez fait. Les moments que j'ai passés au milieu de vous m'ont donné quelque idée de ce que sera la félicité des saints, lorsque le Seigneur les aura tous rassemblés dans le séjour qu'il est allé leur préparer, et qu'il les paîtra lui-même et les conduira aux vives fontaines des eaux. Puisse cet ineffable bonheur être votre partage et celui de votre tout dévoué frère,

« E. Casalis. »

STATION DE WELLINGTON.

Lettre de M. Bisseux, *sous la date du* 16 *septembre* 1852.

Installation de M. Keck à Wellington. — Mort de Mme Bisseux. — Regrets et consolations du missionnaire. — Projet de voyage.

Messieurs et très honorés frères,

J'ai à vous accuser réception de votre lettre, en date du 24 juin, qui m'autorise à garder, pour un temps indéterminé, M. Keck comme collaborateur à Wellington et Wagenmakers Valley, soit pour ce qui concerne l'école, soit pour m'aider dans mon ministère proprement dit. Recevez, Messieurs, l'expression de la joie et de la vive gratitude que m'inspire votre bonne décision, et soyez assurés que le séjour de notre frère ici ne contribuera pas peu à mon soulagement et au succès de la mission dans cette contrée. Je puis dès aujourd'hui vous apprendre que mon Eglise aime les prédications de M. Keck, et se réjouit comme moi de l'acquisition que nous avons faite en lui. Notre frère vient d'arriver avec sa chère compagne, et il peut être considéré comme installé, jusqu'à nouvel ordre, à Wellington. Ces amis resteront d'abord avec moi, puisque la maison est assez grande pour nous tous et

puis très commode. Tous les jours, de bons amis du lieu viennent souhaiter la bien-venue aux deux époux, et la plupart prennent un vif intérêt à l'œuvre à laquelle ils se sont voués.

Mais, très honorés frères, le deuil est aussi entré dans ma maison. Celle qui partageait sur cette terre mes joies et mes épreuves, la chère compagne de ma vie, n'est plus à mes côtés! Je la cherche encore, je la cherche toujours, mais hélas! c'est en vain. O vous, frères, qui avez pu éprouver le même déchirement, vous comprendrez mon amère douleur; vous aurez pitié de moi, car la main du Seigneur m'a frappé; le Tout-Puissant m'a abreuvé d'amertume. Il a fait à mon cœur une plaie que rien au monde ne pourra fermer. Que parlais-je du monde? Le monde, ce n'est plus qu'une vaste solitude, un désert, un lieu d'ennui. Il ne me rendra pas celle que je pleure, ni rien en échange. De baume, il n'en a pas pour une pareille plaie. Aussi n'y suis-je plus attaché, si ce n'est peut-être pour entourer de mes soins ces cinq orphelins, qui me seront d'autant plus chers que leur mère ne pouvait s'en détacher; car elle ne vivait que pour eux. Voyageurs et étrangers, nous pleurerons, nous mourrons et puis nous serons de nouveau avec elle. Voilà ma seule, mon unique consolation. L'absence ne sera peut-être pas longue; j'irai bientôt vers elle. La mort n'a rien de triste pour moi; la mort, c'est la rencontre, c'est *le revoir* de ceux que l'on aime dans le Seigneur.

C'est le 4 de ce mois que ma chère femme a quitté ce monde, après une union de vingt ans, jour pour jour. Si la joie eût pu encore habiter sous notre toit, nous aurions eu à célébrer ce jour-là le double anniversaire de ma naissance et celui de notre mariage. Il a plu au souverain arbitre de la vie, de rendre ce jour mémorable d'une autre manière. Quoique malade depuis sept ans, ma chère compagne ne prévoyait cependant pas que sa fin fût si proche. Moi-même je n'en avais

aucune idée. Un mal que j'ignorais l'a emportée d'une manière subite et pendant que je la croyais endormie; c'était une maladie au cœur. Des palpitations, que je croyais l'effet d'une grande faiblesse, étaient pourtant l'indice d'un mal mortel aux régions du cœur, probablement une hydropisie. Si elle eût dû mourir de la phthisie, dont elle était certainement atteinte, elle eût pu vivre encore quelque temps; c'est ce que j'espérais, mais les pensées de l'Eternel ne sont point nos pensées. Voilà, elle ne souffre plus. Elle est avec Jésus. Elle avait préféré son service à tous les biens du monde. Sa foi s'est soutenue, s'est épurée dans le creuset de l'affliction. Jamais elle n'avait été aussi calme, aussi résignée que les jours qui précédèrent sa mort. Et puis, comme elle s'affligeait d'avoir si peu fait pour son Sauveur ! Si elle désirait de vivre encore quelque temps, c'était pour mieux le glorifier. Chère âme! ta prière n'a pas été exaucée; mais Celui qui a retranché subitement le fil de tes jours, tiendra compte de tes saintes intentions. Tout ce qu'il a fait est pour le mieux; — tu comprends aujourd'hui l'équité de ses mystérieuses dispensations.

Le convoi funèbre, composé d'une multitude de blancs et de noirs, des membres de mon Eglise et d'une quantité de gens qui ne sont pas baptisés, a bien témoigné de l'estime que chacun lui portait. La chapelle, où le corps fut déposé pendant le service funèbre, ne s'était pas vue si encombrée depuis le jour où l'on en fit la dédicace. Le cher frère Barker, de la Perle, fit un touchant discours auquel je pus aussi, fortifié par le Seigneur, ajouter quelques paroles. Pas un visage qui ne fût inondé de larmes. Quelle solennité! Elle aura, j'espère, laissé de salutaires impressions.

Plus étranger que jamais sur cette terre, j'ai aussi plus besoin de l'assistance divine et des prières de mes frères. Je compte, chers messieurs, sur les vôtres et je suis assuré d'avance de votre sympathie. Votre décision de me laisser pour plus longtemps M. Keck, est une direction de la bonne provi-

dence de Dieu. Mme Keck vient en quelque sorte prendre la place de ma chère défunte. Leur société contribue à ma consolation. Ma santé est loin d'être remise. Je crains les suites d'une douleur que je sens dans toute son intensité, d'une douleur à laquelle je succomberais sans doute sans les forces que donne la foi, sans l'espérance d'un bonheur parfait pour un autre moi-même. — J'ai un remplaçant, et si le cas l'exige je pourrai faire quelque part un petit voyage pour ma santé. Plusieurs amis me conseillent de faire une visite aux frères du Lessouto. Le voyage est long, dispendieux, et je ne sais encore comment je placerai mes enfants pendant mon absence. Le Seigneur me dirigera. Du reste, il y a bien longtemps que je désire revoir mes anciens compagnons d'études, et d'être témoin occulaire de la belle œuvre où ils sont engagés. Il semblerait assez que le moment désiré est arrivé.

Vous recommandant avec moi à Celui qui est amour dans toutes ses dispensations et qui nous a dit : *Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde* ; je demeure avec affection, Messieurs et honorés frères,

Votre frère dans l'affliction,

J. Bisseux.

STATION DE MOTITO.

Lettre de M. Jousse, *en date du 7 juin* 1852.

Visite à la tribu de Mosheu. — Accueil joyeux. — Progrès et état spirituel de cette peuplade. — Une conscience réveillée. — Retour à Motito.

Messieurs et très honorés frères en Jésus-Christ,

Notre voyage chez les Korannas, dont ma dernière lettre datée du mois d'avril fait mention, s'est heureusement effec-

tué. Partis de Motito le 28 du mois d'avril, nous y sommes rentrés le 26 du mois suivant. Ayant appris que la tribu opprimée de Mosheu avait été contrainte par les Boers d'abandonner Jackal's-Fountain, mais ne sachant où la rencontrer, nous dûmes nous frayer un chemin nouveau au milieu du désert. Le Seigneur a permis, qu'après un voyage de onze jours, nous arrivassions, sur le minuit, au milieu des paisibles habitants de Tlogo-Pitsana. Nous ne tardâmes pas à être entourés du chef Mosheu, de son frère Andriès et des autres habitants du lieu, qui suspendirent pour un moment leur sommeil, afin de témoigner à leurs missionnaires la joie qu'ils avaient de les posséder au milieu d'eux.

Le lendemain était un dimanche; deux services religieux furent célébrés. Avant l'école du dimanche, je me rendis, accompagné de Mme Jousse, chez le chef Mosheu. « Quand viendras-tu bâtir au milieu de nous? » telle fut la première parole qu'il m'adressa. « J'ai besoin de toi, ajouta-t-il, mon peuple lui aussi a besoin de toi; puisque maintenant vous êtes deux à Motito, toi, tu dois rester avec nous. » Il y avait dans les paroles de ce pieux chef quelque chose de si affectueux, de si juste en même temps et de si pressant que pendant un moment je ne sus que répondre. Je lui ai dit cependant qu'il ne m'appartenait pas de prendre une telle décision; qu'il devait s'occuper de rassembler son peuple autour de lui, et qu'un jour si le Seigneur m'appelait au milieu d'eux, il n'y aurait de ma part aucune résistance. Mais qu'en attendant, M. Frédoux et moi nous nous proposions, avec l'assistance du Seigneur, de les visiter plus souvent.

Quand on pense que ce peuple est, pour ainsi dire, abandonné à lui-même, on est frappé du degré de développement auquel il est parvenu. En civilisation, il est beaucoup supérieur aux Béchuanas, et si les Korannas avaient un lieu où ils pussent en sécurité reposer leur tête, je ne doute pas qu'ils ne se construisissent des maisons à l'européenne. Mais pou-

vons-nous les y exhorter, quand chaque jour la puissance tyrannique des Boers menace de les exproprier ? L'extérieur des femmes korannases est plus décent et plus modeste que celui des femmes béchuanases : elles causent moins et plus bas. Toutes ont au moins un jupon ; le dimanche elles sont très bien vêtues. Mais ce qui réjouit davantage encore, c'est de voir un peuple aborigène, sans autre guide que la Parole de Dieu, les rares directions d'un missionnaire et les instructions d'un catéchiste indigène, persévérer dans les voies de la piété. Ce peuple, Messieurs, fait exception dans l'histoire des Missions au sud de l'Afrique, et il me porte à admirer les voies incompréhensibles, mais toujours bonnes du Seigneur. Car, tandis qu'en certains lieux le peuple semble s'être endormi au son doux et subtil de la prédication évangélique, là, le Seigneur s'est plu à montrer aux hommes que si souvent il consent à les employer pour la manifestation de ses élus, il sait aussi quelquefois s'en passer.

Mais s'il y a beaucoup de fait, il reste beaucoup à faire. Les Korannas sont arrivés au plus haut degré de développement intellectuel et moral auquel ils pouvaient parvenir ; puis ils se sont arrêtés. Des conversions se sont opérées ; mais la foi des néophytes est restée à l'état d'enfance. Sans doute que l'aliment le plus substantiel de la foi c'est la prière ; mais peut-on bien prier un Dieu qu'on connaît à peine, et dont on ignore les desseins et la volonté ? Le temps est donc venu, Messieurs, de mettre à profit cette recommandation de l'apôtre : « Ajoutez à la foi la science. » Je ne parle pas ici de haute science théologique, mais seulement des premiers rudiments du christianisme. La connaissance élémentaire des principaux faits de la révélation chrétienne fait défaut chez les Korannas. J'ai pu me convaincre de la vérité de ce fait, soit à l'école du dimanche, soit à celle de tous les jours, où il m'a été possible de questionner plusieurs des adultes les plus instruits. Et comment pourrait-il en être autrement ? Ils sont privés des

directions régulières d'un missionnaire, qui, à l'énorme distance où ils se trouvent, ne peut leur faire que de rares visites. La lecture pourrait à la rigueur y suppléer; mais quelques personnes seulement savent lire : pas un seul enfant n'a ce privilége. La bonne volonté ne manque pas à l'instituteur; mais il ne peut pas donner plus qu'il n'a reçu. Le mode d'enseignement employé à l'école est vicieux, et demande une refonte générale qu'un court séjour ne nous a pas permis de réaliser. Tel élève qui ne connaît pas les lettres de l'alphabet, lit très couramment dans un livre qu'à force d'entendre lire et relire il a appris par cœur. C'est pourquoi, s'il plaît au Seigneur, aussitôt après l'arrivée de M. et Mme Frédoux, Mme Jousse et moi nous irons passer quelques mois au milieu de ce peuple, qui excite si vivement notre chrétienne sympathie. Aucune conversion ne s'est opérée depuis la visite faite par M. Frédoux, à la fin de l'année 1850. Dix enfants ont été présentés pour recevoir le baptême; un mariage a été célébré et la sainte Cène distribuée aux membres du troupeau. Deux membres de l'Eglise ont été exclus de la communion des fidèles à la suite de fautes très graves, dont l'un et l'autre s'étaient rendus coupables. La faute du premier a fait découvrir celle du second. Qu'il me soit permis de vous en raconter les circonstances :

Un jeune homme, à la piété duquel on rend un bon témoignage, s'était tenu pendant longtemps à l'écart des païens. Il redoutait avec raison leur mauvaise influence. Il s'en approcha insensiblement, et un jour où il avait sans doute cessé de veiller et de prier, il succomba aux tentations charnelles de son cœur, et eut des relations criminelles avec une femme païenne. Jusqu'au moment où nous visitâmes les Korannas, ce péché ne fut connu que du Seigneur et des deux coupables. Ce jeune chrétien se trouvant à la réunion d'Eglise où l'autre cas fut examiné, les paroles prononcées en cette circonstance firent sur lui une telle impression que la nuit

suivante il ne put résister aux remords de sa conscience. Il se leva, se rendit chez l'un de ses amis, membre de l'Eglise, et lui dit alors avec l'accent du désespoir : «J'ai trompé les membres de cette Eglise; je suis indigne du nom de chrétien : Dieu fait peser sur moi le juste châtiment de mon crime. » Suivit alors l'aveu complet de sa faute.

Je ne saurais mieux terminer ce que j'ai à dire sur l'intéressante tribu que nous venons de visiter, qu'en vous faisant part d'un témoignage, indirect il est vrai, mais pourtant concluant en faveur de la piété des habitants de Tlogo-Pitsana. — Un membre de l'Eglise, qu'il ne nous a pas été possible de visiter, ne se conduit pas d'une manière digne de sa vocation. *Pour celui-là*, disent les païens, *ce n'est pas un vrai chrétien; il trompe les autres.* N'est-ce pas là un commentaire de ces paroles du Sauveur : « On reconnaît l'arbre à ses fruits. »

Après avoir passé deux dimanches au milieu des Korannas, nous leur fîmes nos adieux, le lundi 18 du mois de mai. Pendant un jour encore, la caravane de M. Frédoux et la mienne marchèrent ensemble; mais au matin du second jour, nous nous séparâmes de ces chers amis, qui se dirigèrent vers le Lessouto, tandis que nous reprenions la route de Motito. En allant chez les Korannas et en retournant à Motito, nous entendîmes plusieurs fois la terrible voix des lions, mais le Seigneur n'a pas permis qu'ils nous approchassent de trop près.

Aussitôt arrivés à Motito, Mme Jousse et moi nous avons recommencé l'école. Je la termine chaque jour maintenant par une courte instruction religieuse.

Mme Jousse se joint à moi, Messieurs et honorés frères, pour vous prier d'accepter l'assurance de notre entier dévouement.

TH. JOUSSE.

CAP DE BONNE-ESPERANCE.

Une lettre de M. Schuh, en date du 17 septembre, annonce qu'à cette époque notre frère s'occupait à faire les derniers préparatifs de son départ pour le Lessouto. Il espérait pouvoir se mettre en route quelques jours plus tard. Nous avons déjà dit, dans notre avant-dernière livraison, que le séjour obligé de M. Schuh au Cap n'a point été perdu pour la cause de l'Evangile. Ce cher frère a continué à se rendre aussi utile qu'il l'a pu au sein de diverses Eglises, et a particulièrement prêté son assistance au pieux missionnaire M. Morgenrood. Il a pu aussi plusieurs fois adresser la parole à d'anciens esclaves de Batavia, qui, dit-il, tressaillaient de joie à l'ouïe de leur langue maternelle.

C'est par la route de terre, plus sûre en ce moment que celle de l'Océan, en raison de la guerre des Cafres, que M. et Mme Schuh comptaient s'acheminer vers le Lessouto. Ils devaient emmener avec eux Mlle Arbousset, fille de notre cher missionnaire de Morija, qui vient de terminer son éducation au Cap. Espérons que le Seigneur aura gardé de tout mal ces bien aimés voyageurs dans le long et pénible trajet qu'ils avaient en perspective.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

JAPON.

MISSION AUX ILES LIEU-KIEU.

Origine de cette mission. — Religion et mœurs des Lookoans. — Position difficile du missionnaire. — Ses travaux. — Quelques résultats. — Un martyr. — Livres traduits en langue japonaise.

Les îles de Lieu-Kieu ou Liou-Kiou (en anglais Loo-Choo) sont situées à l'est de la Chine et au sud du Japon, à peu près à distance égale de ces deux pays. Le groupe se compose de

trente à quarante îles, dont la plus étendue n'a guère que quinze lieues de long sur quatre ou cinq de large. Le climat en est agréable, le sol très fertile et généralement bien cultivé, à la manière des Chinois.

Ces îles paraissent avoir successivement appartenu à la Chine et au Japon. Elles paient actuellement un tribut bisannuel à ce dernier Etat, et peuvent par conséquent être regardées comme une de ses dépendances. Elles sont censées former un royaume et avoir leur roi; mais en fait l'autorité y est exercée par un gouverneur général et par un vice-gouverneur, résidant l'un et l'autre à Schoé ou Schiu, capitale du groupe.

En 1816, des officiers de la marine anglaise avaient visité ces îles, et y avaient reçu des habitants un accueil dont le souvenir était resté gravé dans leur mémoire. Longtemps après, quelques-uns de ces officiers, ayant été amenés à la connaissance du salut en Christ, formèrent le projet de tenter quelque chose pour le bien spirituel de cette partie lointaine et peu connue du monde païen. De là l'origine d'une œuvre missionnaire bien faible encore, mais qui pourtant a déjà reçu quelques encouragements, et qui intéressera d'autant plus les chrétiens qu'elle peut être considérée comme un premier pas vers l'évangélisation du Japon.

La mission des îles Lieu-Kieu remonte à l'année 1846. Son personnel ne consiste encore qu'en un seul missionnaire accompagné de sa femme, le révérend Bettelheim, israélite converti, aujourd'hui ministre de l'Evangile et en même temps docteur en médecine. Envoyé dans ces parages par les officiers dont nous avons parlé, il y avait été jusqu'à ce jour entretenu à leurs frais; mais dernièrement un comité qui s'est formé à Londres en vue de s'occuper de cette mission, a, dans un appel spécial, invité les chrétiens anglais à lui fournir les moyens de lui donner plus d'extension. C'est à cet appel que nous empruntons les détails que l'on va lire.

Les doctrines religieuses des Lookhoans sont un mélange de confucianisme et de boudhisme. Mais ces doctrines n'ont ici, comme en Chine, aucune influence sur les mœurs pour les former ou les purifier. La base principale du confucianisme est le *culte des ancêtres*, qui a son point de départ dans le *culte des parents encore vivants*. Ce culte devrait, ce semble, produire un amour filial véritable; ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il donne naissance à des crimes énormes. Ainsi ce n'est pas chose rare que de voir un Lookhoan répudier sa femme et mettre à mort ses enfants, afin de se procurer les moyens d'entretenir grassement à ne rien faire un père ou une mère qui pourraient fort bien travailler encore, ou dans le but de faire des sacrifices sur la tombe de ses ancêtres. A quelque âge qu'il soit arrivé, l'enfant reste l'esclave de ses parents. Il est tenu de satisfaire tous leurs caprices, et de cacher avec le plus grand soin leurs vices et leurs méfaits. — Du reste, ce respect si profond que les disciples de Confucius portent à leurs ancêtres, ne les empêche pas de repousser avec mépris toute croyance en une vie future. C'est, suivant eux, une superstition boudhistique. Et, en effet, les bonzes, ou prêtres de Boudha, enseignent une sorte de purgatoire, et célèbrent, pour retirer les âmes de ce lieu, une cérémonie qui a beaucoup de ressemblance avec la messe de l'Eglise romaine. Mais malgré ces dissidences, tous ou à peu près s'accordent à nier la corruption de la nature humaine, l'immortalité de l'âme et une rétribution future. Un de leurs sages, Mentius, disciple de Confucius, a écrit cette sentence : « L'homme ne diffère que très peu de la brute, et le commun « peuple franchit aisément la barrière qui l'en sépare. »

Les mœurs de ce peuple sont affreusement dépravées. « Je doute, dit M. Bettelheim, qu'il y ait un seul vice imaginable auquel les Lookhoans soient étrangers, sans qu'on puisse dire qu'ils le rachètent par une seule bonne qualité, à moins peut-être qu'on ne puisse appeler une vertu la paresse qui les fait se

priver d'un plaisir coupable, dès qu'il faudrait se donner quelque peine pour se le procurer. Le mensonge et l'hypocrisie sont écrits sur leurs fronts. Rien n'égale leur talent de dissimulation; les enfants eux-mêmes savent de très bonne heure exprimer par leurs paroles et par leurs gestes tout le contraire de ce qu'ils pensent. » L'ignorance de toutes les classes est si profonde qu'un magistrat demanda une fois au docteur lui-même, en présence d'une assemblée nombreuse : « Si l'Amérique n'était pas un village d'Angleterre. »

La manière dont le missionnaire chrétien et sa femme ont été traités par les indigènes depuis leur arrivée a varié suivant les temps et surtout en proportion du plus ou moins de protection qu'ont pu leur assurer des vaisseaux anglais ou français séjournant dans les parages. Mais en général on peut dire qu'ils ont eu beaucoup à souffrir. Le gouvernement a fait sous main tout son possible pour les décourager. Il leur a dans mainte circonstance refusé justice et protection. Il les fait garder à vue dans leur habitation et, sous prétexte de les protéger, les fait suivre partout par des espions salariés, qui ont pour mission secrète de les empêcher de parler ou de répandre des livres, souvent même d'exciter la plus vile populace à les insulter, à les huer et même à les maltraiter plus rudement encore. « En vertu d'ordres donnés à ces espions, dit M. Bettelheim, j'ai été à diverses reprises poursuivi à coups de pierres, battu, chassé avec violence non seulement des maisons, mais hors des boutiques et des cours ouvertes qui servent de passage. La dernière attaque de ce genre m'arriva en 1849, immédiatement après le départ d'un vaisseau anglais. Ce fut une vraie tentative de meurtre. Six ou huit espions, se précipitant tous à la fois dans une cour où je venais d'entrer, tombèrent sur moi avec une telle violence que je me crus à mon dernier moment. Je perdis connaissance, et quand je recouvrai mes sens, je me trouvai couché au milieu de la rue, incapable du moindre mouvement. Mme Bettelheim fut appelée et me fit

transporter chez moi. — Cet événement fit du bruit; les Lookoans craignirent sans doute d'être allés trop loin, et depuis ce moment les persécutions dirigées contre moi ont été moins violentes. Un fait curieux, c'est qu'afin de m'ôter dans cette occasion le droit de me plaindre pour avoir été assailli sur la voie publique, on fit fermer tout de suite, au moyen d'une grande porte neuve, la cour où j'avais été maltraité. »

Malgré tous ces obstacles, dont nous n'énumérons qu'une partie, le travail du missionnaire n'est pas resté stérile. Voici comment il résume lui-même les résultats obtenus. Les préventions des classes inférieures ont considérablement diminué; la crainte du gouvernement seule les empêche actuellement de se rendre à la maison de la mission. L'Evangile a été prêché à un grand nombre de rassemblements plus ou moins considérables et y a produit quelques effets encourageants. Des traités et des portions des saintes Ecritures en langue chinoise ou dans la langue du pays ont été répandus et ont obtenu une assez grande circulation. Des lettres adressées soit à divers particuliers, soit au gouvernement, et où les grandes doctrines du christianisme étaient exposées ont à la vérité été quelquefois renvoyées à leur auteur, mais non sans avoir laissé après elles des traces de leur passage, car le missionnaire sait positivement que plusieurs Lookhoans agitent maintenant la question de savoir à laquelle des deux religions, du christianisme ou du confucianisme, il vaut mieux donner la préférence. De plus les pourvoyeurs de la mission et même les gardiens préposés par le gouvernement à veiller sur la maison de M. Bettelheim ont été instruits, et comme ces hommes se renouvellent souvent, le missionnaire est convaincu que cent d'entre eux au moins, ainsi enseignés depuis quatre ans, sont parvenus à une connaissance assez avancée de l'Evangile. Quelques-uns ont même donné des preuves évidentes d'attachement aux doctrines chrétiennes. Un des gardiens nommé Matsigani, était allé plus loin encore, il avait commencé à faire des efforts

sincères pour répandre parmi ses compatriotes la connaissance du nom de Jésus. Mais, ce zèle ayant sans doute excité la colère des adversaires, Matsigani a disparu, sans qu'il ait depuis lors été possible au missionnaire d'obtenir le moindre renseignement sur son compte.

Mais de tous les faits sur lesquels peuvent reposer les espérances conçues pour l'avenir de cette œuvre, encore si humble, le plus significatif est que la mission des îles Lieu-Kieu a déjà produit un martyr. Laissons M. Bettelheim raconter lui-même cette histoire. Voici comment il le fait dans une lettre adressée de Napa, lieu de sa résidence, à l'un de ses amis, sous la date du 4 septembre 1851.

« Tout en faisant construire devant et derrière ma maison des logements pour les gardiens dont il voulait m'entourer, le gouvernement de Lieu-Kieu avait bien compris que, comme citoyen anglais, je me montrerais jaloux de ma liberté et ne me résoudrais pas volontiers à vivre en esclavage dans ce pays. Aussi déclara-t-il dès le commencement que ces logements seraient considérés, au moins jusqu'à un certain point, comme faisant partie de mon habitation. Naturellement, je conclus de là que j'avais le droit d'y déposer des objets à moi appartenant et d'y parler aussi souvent que je le jugerais bon. En conséquence, des livres chrétiens tels que les Saintes Ecritures, l'Almanach chinois du docteur Ball et quelques bons ouvrages de Medhurst, de Gutzlaff, etc., furent placés dans ces logis, où grâces à Dieu, ils sont encore à l'heure qu'il est. Je ne m'en tins pas là. Mes gardiens reçurent de plus, à jours et heures fixes, des instructions religieuses sur l'Ancien et le Nouveau Testament, chacun d'eux ayant son livre ouvert devant lui et me faisant des questions ou des réponses en toute liberté, de sorte que, dans la mesure de grâce qui leur a été départie, plusieurs d'entre eux ont fait et font encore des progrès réels dans la connaissance du Seigneur.

« Au nombre de ces gardiens était un jeune homme intelli-

gent, âgé d'environ 22 ou 23 ans, nommé Satchi-Hama. C'était le neveu et l'homonyme d'un chrétien de profession dont la mort a été racontée dans les mémoires de la mission navale de Lieu-Kieu. Or, jugez de notre émotion lorsqu'un jour nous découvrîmes, Mme Bettelheim et moi, ce jeune homme au fond d'une prison obscure. L'infortuné nous avait appelés comme nous passions. Nous le trouvâmes les pieds dans des ceps et attaché sur le sol à une pesante pièce de bois, de telle sorte qu'il lui était à peu près impossible de faire un mouvement. Il nous raconta qu'à plusieurs reprises et par l'ordre des mandarins, il avait été frappé avec le bâton et avait reçu des coups de poing sur la tête, — que sa nourriture, de l'espèce la plus grossière, avait été graduellement diminuée, — qu'on lui avait refusé du tabac et du thé (les deux plus grandes privations que l'on puisse infliger à un Lookhoan), en un mot qu'il était évidemment condamné à une mort lente et ignominieuse, résultat inévitable des coups et des privations dont il souffrait... et pour quel motif?.... Uniquement *parce qu'il confessait de croire au Seigneur Jésus-Christ*. Tous les jours on le pressait de se rétracter, mais — exemple touchant du pouvoir de la grâce — il demeurait inébranlable dans sa fidélité au Seigneur. Il nous demanda notre assistance, des prières et des livres. Nous lui présentâmes un traité qu'il avait déjà étudié dans le logis des gardiens. A cette vue une joie vive éclata sur son visage et il se mit à répéter à haute voix plusieurs passages de ce livre dont un coup d'œil sur les pages lui fournissait les premiers mots. Ces signes joints aux prières que Satchi-Hama adressa ensuite au Dieu Sauveur des hommes, avec l'accent le plus convaincu, ne nous laissèrent aucun doute sur la sincérité de sa foi en ce Sauveur. Représentez-vous la joie que nous inspira cette découverte, mais en même temps aussi notre douleur de ne pouvoir rien faire pour venir en aide à ce jeune frère sous la croix. Nous ne pûmes pas lui cacher en effet, et lui-même savait déjà, que si nous écrivions

en sa faveur aux mandarins, nous n'arriverions ainsi qu'à aggraver sa position. Tout ce que nous avions donc à faire pour lui, était de le consoler, de l'encourager et de prier pour lui, en lui donnant l'espoir que lorsqu'un navire serait en vue, nous parviendrions peut-être à lui faire obtenir quelques soulagements.

« Pour mieux montrer encore le calme et la paix intérieure dont notre pauvre ami jouissait au sein de ses souffrances, il me suffira de dire, que lui ayant offert de lui délier les pieds, au moins pour les moments qu'il nous serait permis de passer auprès de lui, il s'y refusa en me disant : « que c'était son père « qui l'avait fait lier et qu'il ne voulait pas se mettre en révolte « contre lui. »

« L'entrevue que je viens de raconter avait eu lieu le 24 novembre 1850. — Ce ne fut que le 29 décembre suivant que nous trouvâmes le moyen de revoir notre jeune ami. Son corps était alors extrêmement abattu, mais l'état de son âme était demeuré le même. Il nous apprit qu'on l'avait déclaré *fou* et que c'était sous le nom de *remèdes* destinés à le remettre dans son bon sens, qu'on lui administrait les châtiments dont il continuait à être victime. Ses livres et jusqu'à de petits morceaux de papier sur lesquels il avait écrit quelques sentences chrétiennes, lui avaient été enlevés. On l'avait de plus forcé à lire des livres écrits dans les principes de Confucius. Nous le consolâmes de nouveau par la Parole de Dieu et par la prière, regrettant toujours plus que ce fut là le seul adoucissement qu'il nous fut possible d'apporter à ses maux. A cette époque, son attachement tout *confucien* pour ses barbares parents paraissait considérablement affaibli. Il nous demanda d'être envoyé en Angleterre si cela se pouvait, et nous lui promîmes de faire dans ce but tous nos efforts à l'arrivée du premier vaisseau qui toucherait aux îles.

« Un mois plus tard, le 26 janvier 1851, nous eûmes de nouveau l'espoir de pouvoir pénétrer auprès de notre frère

opprimé. Et en effet nous arrivâmes jusqu'à la porte de sa prison, mais seulement, hélas ! pour apprendre que Satchi-Hama n'y était plus. Son beau-père nous apprit qu'on l'avait transporté dans le nord de l'île, *pour cause de démence.* Et sur nos instances de consentir, dans le but de consoler l'infortuné jeune homme, à lui envoyer quelques livres que j'avais apportés avec moi, cet homme me répondit : « Ces livres eux-« mêmes ont été déclarés la cause et la preuve de sa folie ; « comment donc en accepterais-je pour les lui faire passer ?»

« Il n'y avait dès lors plus rien à risquer et, en conséquence, j'écrivis dès le lendemain une lettre respectueuse aux mandarins. J'y exposais toute l'affaire et demandais que l'on m'accordât immédiatement la permission de voir le jeune converti. Aucune réponse ne me fut faite, ce qui me donna la conviction que si les mandarins n'avaient pas eux-mêmes commandé tout ce qui s'était fait, ils le savaient au moins et y donnaient leur pleine approbation. Alors je sommai le vieux Satchi-Hama (1) de me déclarer ce qu'était devenu le prisonnier, en le menaçant de le rendre responsable de toutes les conséquences qui pourraient résulter de cette affaire, dès qu'un vaisseau étranger arriverait ; mais cette démarche fut encore vaine. Depuis lors il me fut impossible de retrouver la moindre trace du père ou du fils.

« Enfin, le 13 mars suivant nous apprîmes, par l'entremise de l'un de nos *tidzies* (pourvoyeurs), la mort du jeune martyr. Je dis *martyr*, non seulement en raison des circonstances si douloureuses dont Mme Bettelheim et moi avions été les témoins oculaires, mais encore et surtout d'après le témoignage du Lookhoan qui nous informa de sa mort. Cet homme nous dit en effet que Satchi-Hama avait été *squizé*, c'est-

(1) Probablement le père du prosélyte (*Traducteur.*)

à-dire *pressé, torturé* sur un pied et sur une main, et cela, ajouta-t-il, *afin de le guérir de sa folie.* »

Après avoir raconté ce fait si touchant, le Dr Bettelheim termine sa lettre par un pressant appel à la sympathie des chrétiens anglais en faveur des îles Lieu-Kieu, et de l'œuvre qu'on peut dès à présent appeler la mission *japonaise.* Ajoutons, en terminant nous-mêmes, que pour justifier de nom de *mission japonaise*, le Dr Bettelheim a déjà fait à Lieu-Kieu des travaux qui peuvent être plus tard d'une immense utilité. La langue parlée dans ces îles ne diffère, à ce qu'il paraît, de la langue japonaise que par la prononciation. Le missionnaire s'est prévalu de cette affinité pour travailler en vue du moment où l'empire japonais pourra s'ouvrir devant les pas des messagers de la Parole sainte. Dès l'année 1848, il a pu envoyer à la Société biblique britannique une traduction de l'Evangile de saint Luc et des Actes des Apôtres. Il a de plus composé une grammaire japonaise et s'occupe en ce moment même à terminer un dictionnaire de cette langue. Ainsi se forgent à l'avance quelques-unes des armes destinées à faciliter la conquête du Japon. Puisse arriver bientôt le moment d'en faire usage!

OCEANIE.

ILES SANDWICH.

Education. — Institutions politiques et civiles. — Améliorations diverses. — Etat spirituel. — Statistique. — Une œuvre missionnaire.

Une fois déjà dans l'année nous avons longuement entretenu nos lecteurs des rapides progrès que les îles Sandwich ont faits dans les voies de la vie chrétienne et de la civilisation. Mais ce sujet est si intéressant, il fournit aux âmes chrétiennes tant de motifs d'admirer et de bénir, que nous ne craignons pas d'y revenir encore aujourd'hui. C'est un des avantages d'une feuille telle que la nôtre de pouvoir non-seu-

lement raconter les entreprises nouvelles, mais encore suivre, comme pas à pas, l'histoire des œuvres auxquelles Dieu donne de s'affermir et de s'étendre.

Dans le courant du mois de mai dernier la Mission des îles Sandwich tint son assemblée générale à Honolulu, capitale du royaume. Cette fête religieuse dura plusieurs jours et avait attiré de tous les points un grand concours de fidèles. Des rapports spéciaux sur toutes les Eglises et sur toutes les branches de l'œuvre y furent présentés. C'est du résumé de ces rapports, fait par les missionnaires eux-mêmes, que nous allons extraire quelques détails.

Ce document commence par exposer l'état de l'instruction aux îles Sandwich. Les écoles primaires y sont en pleine voie de prospérité. On les trouve établies, disent les missionnaires, sur tous les points et jusques dans les coins les plus reculés des îles. A la fin de 1851, leur nombre s'élevait à 535 dont 105 à la vérité appartenaient à l'Eglise romaine. Mais dans ces dernières le chiffre des élèves n'était que de 2,506, tandis que dans les établissements protestants il était d'environ 13,000. C'est un progrès sensible sur les résultats obtenus les années précédentes. Il avait été dépensé pour l'éducation du peuple durant l'année environ 60,000 dollars (300,000 francs), dont le gouvernement avait fourni à peu près les trois quarts.

On comprendra facilement, disent encore les missionnaires, que le système d'éducation suivi aux îles Sandwich est loin d'être parfait: mais sous ce rapport comme sous tous les autres nos progrès sont sensibles, et l'on peut dès à présent dire que les écoles ont fait beaucoup de bien à ce peuple. Personne ne peut avoir séjourné dans le pays depuis dix ans, sans s'apercevoir qu'un changement bien décidé s'est opéré dans le niveau de l'instruction et dans le développement intellectuel de toutes les classes. L'éducation est de plus en plus appréciée; les parents désirent chaque jour davantage de voir

leurs enfants bien instruits, et, à de rares exceptions près, on les trouve disposés à les pourvoir des livres nécessaires et à leur procurer toutes les facilités propres à leur faire atteindre ce but.

Outre les écoles primaires il existe des institutions et des pensionnats d'un ordre supérieur, d'où sortent des jeunes gens instruits et souvent des élèves pour le séminaire. Ce dernier établissement, situé à Lahainaluna, contient actuelle-soixante-dix étudiants et va en recevoir vingt-cinq de plus. Un certain nombre de ces élèves s'adonne à des études théologiques approfondies et aspirent à entrer dans le saint ministère; les autres se préparent aux fonctions d'évangélistes ou d'instituteurs.

L'école royale, fondée primitivement en vue des enfants de chefs indigènes, a pris plus d'extension et contient actuellement plusieurs élèves appartenant à des familles étrangères. Il a été construit dernièrement pour la recevoir un très élégant édifice qui n'a pas coûté moins de 8,000 dollars. Le directeur placé à sa tête est un Américain très-bien qualifié. On y compte maintenant une soixantaine d'élèves.

De cette revue des institutions scolaires, le rapport que nous citons passe à celle des améliorations politiques, qui doivent leur naissance au christianisme, et il en trace rapidement l'historique.

Le premier code de lois écrites qui ait vu le jour dans les îles date de 1839. OEuvre d'un indigène, il ne contenait guère que quelques indications générales très peu précises, souvent peu judicieuses, et dont il s'en fallut beaucoup que la pratique justifiât la sagesse. Mais cela même fut un bien, en ce sens que l'on sentit promptement le besoin d'avoir quelque chose de mieux. Dès 1840, les chefs, conseillés par M. Richards, donnèrent au pays une constitution très courte, et dans les deux ou trois années suivantes, un nouveau code de lois beaucoup plus précis et plus sage que le premier fut élaboré.

Jusqu'alors tout chef exerçant quelque autorité dans les îles, avait fait des règlements au gré de ses caprices ou en se conformant plus ou moins exactement aux instructions qu'il recevait de ses supérieurs. Conformément au nouveau code, il fut proclamé qu'aucune loi ne serait reconnue comme loi de l'Etat que lorsqu'elle aurait été publiée et revêtue de la signature royale. Cette mesure était un pas immense, car elle mettait un terme à toutes les petites tyrannies et aux déceptions sans nombre qui avaient jusqu'alors pesé sur la nation. Dès ce moment, il y eut pour le peuple sandwichien des droits reconnus et définis, que chaque citoyen pouvait invoquer et défendre au besoin contre des oppressions arbitraires.

En 1846 et dans les années qui suivirent, on vit paraître successivement des statuts réglant la marche du gouvernement général, une organisation des pouvoirs judiciaires, un code criminel et plusieurs autres règlements appropriés à l'état actuel et aux besoins de la population.

Le pouvoir législatif est maintenant entre les mains d'une chambre de nobles, dont les siéges seront, pour la plupart au moins, héréditaires, et d'une chambre de représentants, choisis par le peuple. L'une et l'autre ont été élues au scrutin en 1851 et dans les premiers mois de 1852. Elles sont, à l'heure qu'il est, occupées à discuter une nouvelle constitution dont les missionnaires ont à l'avance une opinion très favorable. Ils ne doutent pas, disent-ils, que dans très peu d'années, une bonne partie de la sagesse qui distingue les législations d'Angleterre et des États-Unis n'ait été transportée sur ces rivages océaniens.

A ces premiers fruits d'une civilisation qui éprouve dès sa naissance le besoin de s'organiser régulièrement, on peut en ajouter d'autres non moins précieux. Des routes s'ouvrent dans toutes les directions, des ponts facilitent le passage des torrents et les communications maritimes d'île à île deviennent à la fois plus sûres, plus promptes et plus régulières. Ces

amélorations, plusieurs autres faits du même genre et l'accroissement du commerce donnent à Honolulu une importance qui grandit chaque jour. Cette ville renferme déjà des édifices remarquables, parmi lesquels on distingue une belle douane, un palais de justice, et un marché non moins splendide que commode. Des tuyaux de fonte y amènent l'eau qui sort du flanc des montagnes voisines, et les habitants ont établi sur divers points des réservoirs qui leur fournissent en même temps d'excellente eau à boire et les moyens de combattre avec célérité les incendies.

Citons enfin une mesure toute récente qui, selon les missionnaires, ne saurait manquer d'avoir les résultats les plus heureux. C'est la nomination d'une commission chargée par le gouvernement de régler ce qui concerne la propriété du sol. Tous les titres que les indigènes font valoir sous ce rapport sont soigneusement examinés, et comme la plus grande impartialité paraît présider à ce travail, comme d'un autre côté la commission a reçu plein pouvoir de décider en dernier ressort, il y a tout lieu d'espérer que bientôt le droit de propriété se trouvera établi aux îles Sandwich sur des bases tout aussi solides qu'il peut l'être dans aucun autre pays du monde.

Voilà pour la civilisation. Au point de vue spirituel le tableau tracé par les missionnaires n'est pas moins encourageant. « Les principes de l'Evangile, disent-ils, ont pénétré dans toutes les classes de la société et ont fait entrer l'élément chrétien dans les mœurs aussi bien que dans les institutions nationales. » L'année 1851 a vu se manifester dans la plupart des Eglises un intérêt et des réveils religieux plus marqués qu'à l'ordinaire. Il y a eu chez un grand nombre de membres plus d'activité spirituelle; beaucoup d'esprits légers sont devenus sérieux. Le chiffre des admissions dans l'Eglise s'est élevé à plus de 1,400, non compris quelques centaines d'individus qui, suspendus précédemment de la communion chrétienne, y ont été

réadmis après avoir donné des gages suffisants d'un véritable repentir. Qu'il y ait encore, malgré ces symptômes réjouissants, beaucoup d'ivraie parmi le bon grain, que chez plusieurs on ait à craindre de l'hypocrisie, que chez les autres le formalisme s'oppose au développement de la vie intérieure, cela n'est que trop certain et les conducteurs des Eglises sandwichiennes ne se font à cet égard aucune illusion ; mais ils n'en ont pas moins de justes sujets de bénir Dieu de la marche que sa grâce toute puissante imprime aux Eglises. Dans la plupart des stations, les cas où il a fallu recourir aux rigueurs de la discipline ont été comparativement rares ; on n'a eu à signaler que peu de désordres graves. Quelques-unes des prisons restent à peu près vides et il est des juges de district qui se plaignent d'avoir trop peu de chose à faire. Les progrès religieux et moraux ne se sont donc pas laissé dépasser par ceux de la civilisation. On peut dire qu'il n'est pas dans les îles une seule Eglise qui ne renferme un noyau de fidèles qu'en tout pays chrétien l'on pourrait citer comme des exemples de la puissance de l'Evangile pour régénérer et sanctifier les âmes. Un des indices de la sincérité de leur piété est la libéralité avec laquelle ces gens contribuent aux œuvres religieuses ou de bienfaisance. Plusieurs des Eglises pourvoient complétement aux frais du culte, à l'entretien de leurs pasteurs, à l'assistance de leurs pauvres, et trouvent encore le moyen de consacrer des dons aux œuvres d'évangélisation extérieure. L'une de celles d'Honolulu a, l'année dernière, donné près de mille dollars pour ce dernier objet.

Les Eglises sandwichiennes sont au nombre de vingt-deux, dont la plupart ont plusieurs annexes. On a déjà vu que le chiffre des admissions à la Cène, durant l'année 1851, avait dépassé 1,400. Ces adjonctions portent à 20,200 le nombre des membres effectifs, et à plus de 31,000 celui des individus que l'on peut regarder comme plus ou moins affiliés à l'Eglise du Christ dans ces îles. Il n'a pas été célébré,

dans le même espace de temps, moins de 563 baptêmes d'enfants et de 1,068 mariages.

On sait que l'Eglise romaine est venue, depuis assez longtemps déjà, faire ce qu'elle a fait en bien d'autres lieux, c'est-à-dire essayer de moissonner là où d'autres avaient semé. Rien ne donne lieu de craindre qu'elle y fasse des progrès de quelque valeur. La construction d'une belle cathédrale, à Kailua, et les pompes déployées à l'occasion de sa dédicace avaient d'abord séduit quelques âmes; mais la plupart, et les meilleures, sont bien vite revenues à la profession de la foi purement évangélique. Cependant les prêtres se montrent très actifs, très adroits, et les missionnaires sentent la nécessité de veiller avec soin sur les troupeaux confiés à leur garde. Ce qui les rassure le plus, après leur confiance au divin Chef de l'Eglise, c'est l'habitude que les Sandwichiens ont généralement prise de suivre l'exemple des gens de Bérée, c'est-à-dire de conférer avec soin les Ecritures pour savoir si les choses sont telles qu'on le leur dit. Il y a peu de risque de voir retourner à un culte idolâtre, quel qu'il soit, des hommes qui ont dans les mains la Parole de Dieu, et qui se plaisent à la prendre pour leur guide spirituel.

Le rapport que nous venons d'analyser a mentionné la libéralité des chrétiens indigènes. Une lettre plus détaillée de l'un des missionnaires nous permet de donner plus de détails sur une des manières, dont cette vertu s'est manifestée dans ces derniers temps. A l'ouest et au sud-ouest des îles Sandwich, se trouvent parsemées une foule de petites îles plus ou moins distantes les unes des autres. Ce vaste archipel, auquel on a donné le nom de *Micronésie* (petites îles), n'avait encore été l'objet d'aucune tentative missionnaire. Touché de cet état de choses, le Conseil américain des missions forma, il y a deux ans, le projet d'y envoyer quelques messagers du salut, et pensa qu'il serait utile d'intéresser à cette œuvre les chrétiens des îles Sandwich. Ceux-ci

embrassèrent cette idée avec un joyeux empressement ; une Société de missions se forma ; des collectes s'organisèrent dans toutes les Eglises, et au mois de mai dernier (1852) plus de 5,000 dollars avaient déjà été recueillis pour cet objet. Plus tard il fut question d'acheter un navire pour le service de la nouvelle mission, et cette proposition ne reçut pas un accueil moins favorable. Une seule Eglise, celle de Honolulu, a souscrit, en vue de cette acquisition seulement, 900 dollars, qui forment à peu près la moitié de la somme réputée nécessaire.

L'expédition missionnaire ainsi préparée devait mettre à la voile le 13 juillet dernier; elle se composait de trois missionnaires américains, accompagnés de leurs femmes, et d'un nombre égal d'aides appartenant aux Eglises sandwichiennes. Ils devaient emporter avec eux une lettre de recommandation écrite de la propre main du roi des îles Sandwich. Nous ne pouvons, ce nous semble, mieux terminer notre article que par la reproduction de cette pièce à la fois simple, digne et tout imprégnée d'une bonne odeur de l'Evangile. La voici, en termes aussi exacts que peut le permettre une double traduction.

« Kamehameha III, roi des îles d'Oahu, etc., envoie ses salutations à tous les chefs des îles du grand Océan du côté de l'ouest, appelées les Iles-Carolines, le groupe de Kingsmill, etc., etc. — Que la paix et le bonheur soient avec vous à toujours !

« Voici le message amical que je vous envoie. Quelques *instructeurs* du Dieu très haut, Jéhovah, sont sur le point de s'embarquer afin d'aller vous faire connaître sa Parole pour votre salut éternel. Une partie d'entre eux sont des hommes blancs des Etats-Unis d'Amérique ; les autres appartiennent à mes îles. Ils se nomment (*suivent les noms*).

« Je prends en conséquence la liberté de recommander ces excellents hommes à vos soins et à votre amitié, en vous

exhortant à écouter leurs instructions et à rechercher leur société. J'ai vu moi-même ce qu'ils valent. Ici, dans mes îles, nous vivions autrefois dans l'ignorance et dans l'idolâtrie. Nous étions adonnés à la guerre, et nous étions tous très pauvres. Maintenant mon peuple est éclairé ; nous vivons en paix, et plusieurs d'entre nous ont acquis des biens. Notre condition est bien meilleure qu'elle n'était autrefois, et c'est la Parole de Dieu qui a été la cause de ce changement. Un grand nombre de mes gens écoutent la Parole du Dieu Jéhovah, lui adressent leurs prières, et il nous a, Lui, abondamment bénis. Je vous conseille d'abandonner vos idoles, de prendre le Seigneur Jéhovah pour votre Dieu, de l'adorer, de l'aimer, et il vous bénira, il vous sauvera. Qu'il veuille faire en sorte que ces nouveaux instructeurs soient pour vous et pour vos gens une grande bénédiction, et qu'il éloigne de vous toutes les choses qui ne sont pas bonnes !

« KAMEHAMEHA. »

Dès que nous aurons appris le sort de cette lointaine mission de la Micronésie, nous aurons soin d'en faire part à nos lecteurs. Le missionnaire dont la correspondance nous a fourni les derniers détails que l'on vient de lire, fait lui-même partie de cette sainte entreprise, que Dieu veuille diriger, garder et bénir !

INDE BRITANNIQUE.

DÉCADENCE DE L'INDOUISME.

La foi chrétienne fait dans l'Inde des progrès assez rapides pour alarmer très sérieusement les sectateurs des anciennes religions du pays. Un livre en langue mahratta, qui vient de paraître à Bombay, renferme à cet égard des aveux bien faits

pour réjouir et encourager les amis de l'Evangile. Cette production, intitulée : *Principes de l'indouisme*, est sortie de la plume d'un brahmine de quelque renom, et a pour but de défendre les doctrines et les rites de l'ancienne idolâtrie. « Il est temps, dit l'auteur, d'entreprendre cette défense; car les missionnaires chrétiens ont fait depuis quelques années des multitudes de convertis, et ils travaillent avec un zèle infatigable à déraciner l'antique foi de l'Indoustan, de sorte qu'il y a lieu de craindre que des milliers d'Indous ne se laissent encore séduire par eux.... Un grand nombre de jeunes gens ont reçu, dans les écoles fondées par les Anglais, une éducation libérale dont ils ne se servent que pour délaisser ou même chercher à détruire la religion de nos ancêtres. Ils ne portent plus sur leur front les marques qui sont le signe distinctif de l'indouisme. Les ablutions religieuses, les rites commandés pour chaque jour et ceux que les schasters (livres sacrés) laissent à la volonté des croyants, sont devenus pour eux l'objet d'un égal mépris. Ils nient que l'institution des castes soit d'origine divine; ils abandonnent comme inutiles les cérémonies destinées à assurer le repos des morts, et ils traitent d'insensés les adorateurs de nos dieux les plus redoutés. Un grand nombre de ces jeunes gens appartient à des castes élevées. Or, si tels sont les premiers fruits de l'instruction qu'ils ont reçue, quelle en sera la fin?... En vérité, les adversaires extérieurs de l'indouisme pourront bientôt se relâcher dans leurs efforts et regarder paisiblement ses propres enfants occupés à en ébranler les fondements. Contre des ennemis étrangers nous lutterions peut-être avec quelque succès; mais que faire contre des traîtres qui mettent le feu dans l'intérieur de la citadelle? »

Un paragraphe du dernier chapitre est encore plus significatif.

« L'antique et noble édifice de l'indouisme, dit le brahmine, est aujourd'hui assailli de toutes parts par les sectateurs

d'une foi ennemie, et nous nous sentons remplis d'angoisses en trouvant qu'il y a aussi de la trahison au-dedans. Comment s'étonner que l'édifice soit ébranlé et menace de crouler bientôt? Au moyen de ce petit livre, je viens essayer de soutenir cet édifice. Quand je considère combien sa ruine est déjà avancée, j'ai peu d'espoir qu'un si faible appui l'empêche de tomber; mais, comme lorsque nous voyons un homme succomber à plusieurs maladies réunies, nous continuons pourtant à lui donner des remèdes, de même je viens encore au secours de notre foi chancelante. L'indouisme est bien malade; mais tant qu'il lui restera quelque vie, notre devoir est de chercher à le guérir. C'est pour cela que j'ai écrit ce livre, désirant qu'il soit un remède utile, etc. »

NOUVELLES RÉCENTES.

AFRIQUE DU SUD.

Nous avons déjà dit plus d'une fois combien les missionnaires employés au sud-est de l'Afrique, dans le voisinage de la Cafrerie, ont eu à souffrir de la guerre qui s'est allumée et qui se perpétue dans le pays. Sur quelques points, ils se sont vu exposés aux attaques des Cafres, en d'autres lieux plusieurs membres des Eglises ont été entraînés à prendre le parti de la rébellion ; presque partout les missionnaires et les chrétiens indigènes ont eu à lutter contre le mauvais vouloir des colons, qui les soupçonnaient d'être secrètement favorables aux rebelles. Dans ces épreuves difficiles, Dieu n'a cependant pas abandonné les siens. On ne lira pas sans intérêt ce qu'écrit de Graham's-Town, en date du 5 juin dernier, le révérend Smidt, agent de la Société des Missions de Londres.

« Nos gens, dit-il, n'ont pas peu souffert des conséquences de la révolte d'un certain nombre de leurs compatriotes. Les colons ont fait peu de différence entre les coupables et les innocents. La même hostilité s'est manifestée à l'égard des uns et des autres, et, comme missionnaire, j'en ai eu abondamment ma part. A deux reprises différentes, pendant la nuit, ma maison a été assaillie, mes fenêtres brisées, la porte presque enfoncée, et bien des fois j'ai été personnellement l'objet des plus grossières insultes.

« Je n'en suis pas moins plein de reconnaissance envers le Seigneur, car non seulement il m'a soutenu dans ces tribulations, mais encore il a empêché tous les membres de mon troupeau, à l'exception d'un seul, de manquer aux lois de la fidélité. Ce n'est pas pour mon cœur une petite consolation que de pouvoir attester l'excellente conduite d'un si grand nombre d'individus, qui presque tous pourtant ont été abondamment provoqués au mal.

« Assurément la guerre a fait beaucoup de tort en entravant les progrès de notre œuvre. Les gens endurcis se sont endurcis encore davantage, et nous ne voyons pas que les esprits légers aient été amenés à des pensées plus sérieuses par les événements pénibles qui se sont produits. Mais nous avons pourtant continué à sentir la présence de Dieu. La grande majorité de notre troupeau s'est préservée de la souillure ; plusieurs nouveaux membres ont été ajoutés à l'Eglise et d'autres ont commencé à tourner leur visage vers la Sion sainte d'où vient le salut. La nouvelle chapelle dont la Société a décidé la construction a été commencée, et nous avons en mains environ 50 livres sterling pour en pousser les travaux. Que les prières et le concours des chrétiens d'Angleterre nous aident à continuer l'œuvre ainsi commencée. »

En terminant sa lettre, M. Smidt raconte la mort chrétienne d'un membre de son troupeau, qui depuis douze ans exerçait les fonctions de diacre dans l'Eglise. « C'était, dit-il,

un chrétien exemplaire, et ardemment dévoué à la cause de son Rédempteur. Quoique son intelligence l'élevât au-dessus du niveau de ses compatriotes, il était humble et sans prétentions. Son influence dans l'Eglise était grande, mais toujours employée au bien. Il contribuait aux œuvres chrétiennes et se montrait en même temps, pour ceux que la détresse atteignait, un ami toujours prêt à les secourir dans la mesure de ses moyens. On peut dire de lui que comme il était entré sérieusement dans la carrière chrétienne, il lui a été donné de la parcourir fidèlement jusqu'à la fin. Au début de sa maladie, ses souffrances furent grandes ; cependant il les supporta avec constance. Une fois la pensée de deux pauvres orphelins, déjà privés de leur mère, qu'il allait laisser après lui, lui fit exprimer le désir que sa vie fût épargnée, mais dès que les signes d'une mort inévitable se furent manifestés, il accepta résolument son sort et se montra mûr pour le royaume des cieux. « Je ne puis pas, disait-il un jour, dire que mon esprit n'éprouve jamais le moindre trouble, mais je sens que je puis dire en toute sincérité : *Je crois, Seigneur, viens au secours de mon incrédulité.* » — « Ce doit être, disait-il une autre fois, une grande imprudence que de renvoyer sa conversion au lit de la mort, car souvent, dans mes moments de souffrance, j'ai beaucoup de peine à fixer mes pensées sur l'amour de mon Sauveur. » La veille de sa mort, il pria longtemps, s'écriant à diverses reprises : « Seigneur Jésus, viens, viens bientôt, » et ce fut dans ces sentiments de sainte espérance que, sans secousse et sans regret, il rendit paisiblement son âme à Celui qui l'avait sauvée. Il y a lieu d'espérer, ajoute le missionnaire, que cette mort si édifiante aura produit une impression salutaire sur plus d'une âme. »

ROYAUME DE SIAM.

Le nouveau roi de Siam, monté sur le trône l'année dernière, était depuis longtemps, comme prince, connu des missionnaires établis dans le pays, pour avoir des idées libérales et presque favorables à la cause de l'Evangile. Il vient de justifier cette réputation en publiant un édit qui assure aux chrétiens la liberté de conscience et de culte. Voici dans quels termes cet édit leur accorde ce droit.

« Les Anglais et les Américains qui résident dans notre « royaume, jouiront à l'avenir de certains priviléges qu'ils « n'ont pas eus par le passé. Ils pourront voyager librement « par tout le pays. Il leur est permis de suivre, dans les pra- « tiques religieuses, les inspirations de leur conscience, de bâtir « des chapelles et d'avoir des cimetières autant qn'ils le dési- « reront. Il leur est accordé en toutes choses une liberté en- « tière, en tant seulement qu'ils n'enfreindront pas les coutumes « et les lois civiles du royaume. »

Deux Sociétés de Missions américaines sont à l'œuvre dans le royaume de Siam, celle des Baptistes et celle des Presbytériens. Jusqu'à présent leurs succès avaient été peu rapides, mais on peut espérer que la nouvelle position faite aux étrangers par l'édit royal, favorisera le développement de cette œuvre.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

On peut citer comme une preuve de la haute faveur dont l'œuvre des Missions évangéliques jouit aux Etats-Unis, que plusieurs facultés de médecine ont décidé d'accorder gratuitement l'entrée de leurs cours aux jeunes gens qui se consacrent à l'évangélisation du monde païen. Ce fait est d'autant plus intéressant que l'expérience démontre toujours mieux qu'en beaucoup de pays il est très utile que les messagers de l'Evangile possèdent quelques connaissances médicales.

TABLE DES MATIÈRES.

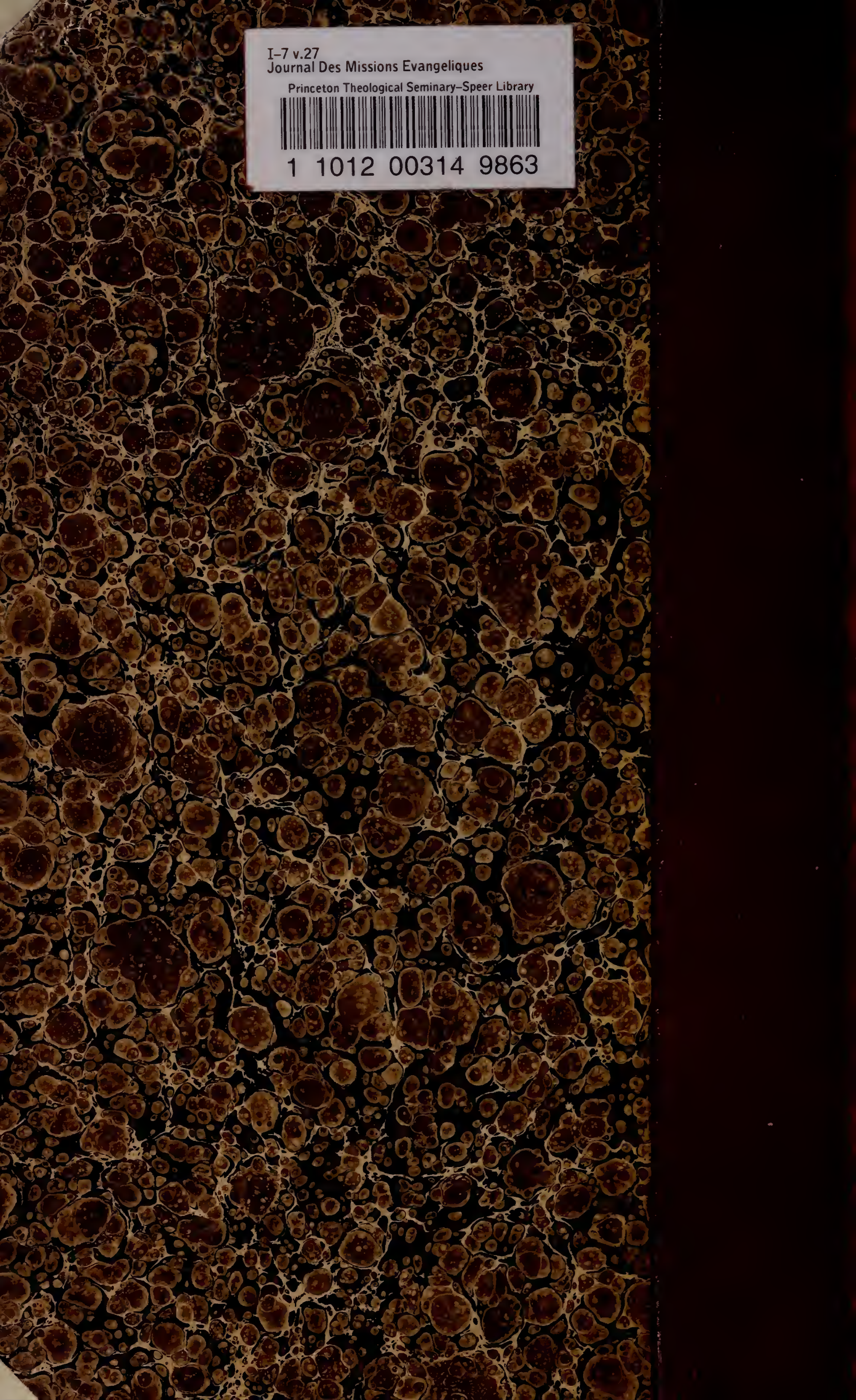
SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.

Paris.—Typ. de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18



I-7 v.27
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9863